This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

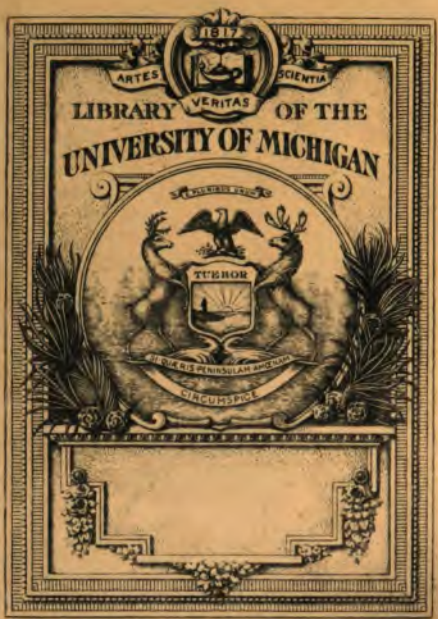
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
v.38

Théatre du Vaudeville.

LE PARISIEN

A LONDRES,

ou

UNE LOI ANGLAISE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

ET EN QUATRE PARTIES.

Pierre François Adolphe

PAR MM. CARMOUCHE ET DE COURCY;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 7 JANVIER 1829.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N°. 7;

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

PALAIS-ROYAL GALERIE DE CHARTRES,

derrière le Théâtre-Français.

1829.

Théâtre du Vaudeville.

LE PARISIEN

A LONDRES,

OU

UNE LOI ANGLAISE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

ET EN QUATRE PARTIES.

Pierre François Adolphe

PAR MM. CARMOUCHE ET DE COURCY,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 7 JANVIER 1829.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N°. 7;

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

PALAIS-ROYAL GALERIE DE CHARTRES,

derrière le Théâtre-Français.

1829.

PERSONNAGES.

LORD ARTHUR..... M.
PATTERSON, riche fermier.... M.
GEORGINA, sa fille..... Mlle
LUCY, [illegible] GEORGINA. Mlle
VIRGILE BOISGAILLARD..... M.
FÉLICITÉ BOISGAILLARD, sa femme..... Mme
JACK, domestique de place..... M.
M. NICOLS, juge..... M.
UN HOMME [illegible]
Mme MILLER, tenant un hôtel....
JOHN, jardinier.....
UN HUISSIER.
THÉOPHILE.....
UN GARÇON D'HOTEL.....
DOMESTIQUES des deux sexes.
Voyageurs de différens pays.
Anglais, Anglaises.

La scène se pass[illegible]

IMPI[illegible]

Suuv. Dram. Fd. Rom. Dept.
12-23-33

LE PARISIEN

A LONDRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

ET EN QUATRE PARTIES.

PREMIÈRE PARTIE.

(Le Théâtre représente une salle commune dans un hôtel garnie et meublée à l'anglaise.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme MILLER, GARÇONS.

Mme MILLER.

Allons, Tom, Williams, voici l'heure où arrivent les diligences de Douvres, de Ramsgate; les bateaux à vapeur de Calais et de Boulogne...

AIR : *Au p'tit point du jour.* (Sans Tambour.)

Courez au
Bureau,

Et sur les bords de la Tamise,
Offrez, rien n'est tel
Des adresses de mon hôte.
Il faut par devoir,
Soit à son air, soit à sa mise,
D'un coup-d'œil savoir
Ce qu'un voyageur peut valoir.
Point de freluquets,
Avec une simple valise,
Des gens à paquets,
Suivis de jokeys,
De laquais;
Surtout amenez,
Ces faiseurs d'affaires
Peu claires,
Ces gens ruinés,
Et qui n'en sont pas plus gênés..
Mes correspondans
M'annoncent qu'une banqueroute,
Pour Londre est en route,
Ainsi que deux enlèvemens;
Car notre Cité
Se pique,
Autant que la Belgique,
D'être en vérité
Le sol de l'hospitalité.
Londre est un séjour,
Que chaque jour
Gaîment visite,
L'hymen en faillite
Et la contrebande en amour.
Et plus d'un fripon,
Souvent préfère
L'Angleterre
A Brest, à Toulon,
Car le voyage est bien moins long.

Courons au
Bureau,
Etc, etc.

(Deux Garçons sortent en chantant.)

Courons au
Bureau,
Etc, etc.

Mme MILLER, *à*

A-t-on servi le déjeûner de

LE GAR

Oui, Madame.

Mme MI

C'est bien le Parisien le p
sont-ils arrivés?

LE GAR

En voilà toujours quelques-

(*Il lui en m*

Mme MI

C'est juste, il n'en paraît qu

JACK, *dans l*

Par là... par là...

(*Le garçon sort av*

SCÈN

Mme MILLE

JACK, *à la c*

Je vous dis de prendre à gau
droite... et puis devant vous
pas moyen de vous tromper. (
bonjour, madame Miller.

Mme MI

Te voilà, Jack, à qui donc e

JACK

C'est vrai, parce que je par
gers sont après moi... Quoique
l'aime! C'est amusant d'être
qu'il n'y a pas à dire, on ne
contraire, qui mène les autre
perdre ma place, tous les jou
sers tous les partis, comme
connaissance.

AIR *Bordelais.* (Arrangé par Paulin.)

Patron de l'étranger,
C'est moi qui mène,
Qui promène,
Et qui sait diriger
A Londres chaque passager.

Du matin jusqu'au soir,
Quand chaque rue
Est parcourue,
Et quand j'ai fait bien voir
Chaque maison, chaque trottoir,
On voit-on, me dit-on,
Les monumens qui sont
A Londres?
Ne sachant que répondre,
Je dis :
Allez voir à Paris...
J' répare cet affront
En montrant l' pont
Sous la Tamise,
Un vrai chef d'œuvre anglais,
Imaginé... par un Français.
Ailleurs
Aux voyageurs
Je ménage maintes surprises;
Car pour tous les momens,
J' connais des lieux d'amusemens!
Les jours
Leur semblent courts,
Si l'on retranche
Le dimanche
Où, pour se divertir,
Il n'est permis que de dormir...
Domestique ambulant,
En un mot, je sers tout le monde;
C'est un état charmant,
Pour un Anglais indépendant.
Je mène Portugais,
Turc, Irlandais,
Russe, à la ronde...
Notr' cabinet, je croi,
N'en ferait pas autant que moi...

Patron de l'étranger,
C'est moi qui mène,

Qui promène,
Et qui sait diriger,
A Londres chaque passager.

Voilà, et puis plus tard, si je me marie, je mènerai ma femme...

Mme MILLER.

Ah! ah! est-ce que tu aimes toujours la nièce de Georges Turner, le Watchmann?

JACK.

Oh! non, c'est fini... c'était pas des amours... non, à présent j'aime et je suis aimé... Lucy, ma petite cousine, la plus jolie fille de Richemond, la sœur de lait de mam'-zelle Georgina Patterson, la fille du riche fermier.

Mme MILLER.

Ah! ah!

JACK.

Oui, c'est un fameux parti... mais par malheur M. Patterson est d'une sévérité du diable... c'est une espèce de quaker... sa fille est encore à marier... et il n'aime pas qu'on rôde autour de la maison, mais moi j'ai trouvé un moyen; je conduis toujours de ce côté-là ceux qui veulent aller à la campagne... je les promène... et si M. Patterson est sorti...

Mme MILLER, *lui donnant une lettre.*

Au lieu de bavarder, porte cette lettre à *M.* Boisgaillard, ton nouveau maître, car tu es en retard aujourd'hui.

JACK.

Ah! oui; c'est que j'ai été au tribunal pour voir juger ce grand perruquier allemand... vous savez, celui qui venait à l'hôtel?..

Mme MILLER.

Bah! que lui est-il donc arrivé?

JACK.

On lui a juré un enfant.

Mme MILLER.

Encore!

JACK.

C'est un usage bien singulier, quoique çà; dire qu'à

Londres un individu va se trouver causa
de la pluie ou du beau temps, et que
trouve dans une position à être embarra
elle donne la préférence à cet homme,
la justice; elle jure devant la loi que l'en
s'il ne peut pas nommer l'auteur vérita
damné à épouser la personne ou à payer
fien et l'éducation de son fils, qui est d'un

MAD. MILLER.

AIR *De la Sentinelle.*

Ainsi le veut la loi qui nous régit,
Pour moi j'approuve en tout point cet
Car la morale y trouve son profit;
L'hymen lui doit plus d'un heureux m
Chaque famille y voit un sûr garan
Des amoureux il comprime l'audace
Bref, çà finit plus d'un roman,
Commencé par le dénouement,
Et qui se passait de préface.

JACK.

Vous avez beau dire, c'est pas commode p
mes. Enfin mon pauvre perruquier allemand
zième qu'on lui met sur les bras... et il ju
dieux qu'il n'y est pas pour un seul... Je le c
avait une peur des femmes! il s'en garait con
tures, et quand il voit l'homme de la paroisse,
Mais vous me direz, dans son état il est fière
un coiffeur pour dames... aussi il ne peut plu
il va se faire tailleur...

(*On entend Boisgaillard dans la coulisse: il a*
ser, i tink you! ah! ah! ah!)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BOISGAILLARD, *habillé à l'anglaise.*

BOISGAILLARD, *entre en riant par la droite du spectateur.*

Ah! le Soda Water m'avait fièrement ouvert l'appétit... et j'ai joliment déjeûner..... Tout à l'anglaise..... Du Porter..... et du Plum-Pudding, et point de serviette, à l'anglaise... C'est bon, ce diable de Porter... Je ne conçois pas que l'on puisse boire du vin... Sommes-nous arrierés en France... Ah! ah! ah! (*ouvrant un petit livre qu'il tire de sa poche.*) Bonjour ma belle hôtesse... *Good night*... n'est-ce pas?

Mme MILLER.

Ce que vous dites-là signifie bonne nuit.

BOISGAILLARD.

C'est mon Dictionnaire de poche qui m'aura trompé!.. le guide de la conversation anglaise... c'est égal, je commence à parler; depuis six semaines, que je suis à Londres, je ne peux pas savoir l'anglais comme les naturels du pays... ne l'ayant jamais appris surtout, et vous autres on vous l'apprend très-jeune.

Mme MILLER.

On dit cependant qu'à Paris on parle beaucoup notre langue.

(*Elle vaet vient.*)

BOISGAILLARD.

A l'académie, mais pas dans la rue Saint-Denis...

JACK.

Eh! hen, monsieur Boisgaillard... sortons-nous?...

BOISGAILLARD.

Ah! ah! te voilà toi.... mon guide.... mon Mentor.... c'est mon Mentor!... et moi je suis Télémaque... dans l'île de la Grande-Bretagne.....

JACK, *lui donnant la lettre.*

Voilà une lettre de France...

BOISGAILLARD.

Une lettre de France!... On a beau dire, l'amour de la patrie est toujours-là. Quarante-cinq sous de port... diable! (*lisant l'adresse.*) « A monsieur, monsieur Virgile Boisgaillard » lard, hôtel du Prince de Galles. London. » Tiens, mais c'est l'écriture de ma femme. Elle m'écrit bien souvent, madame Boisgaillard... elle est vexée... elle aurait voulu venir à Londres... avec moi, pour voir la mer; mais je lui ai promis de la mener à Dieppe... ce n'est pas si loin et c'est moins cher.

JACK.

Ah çà, Monsieur, où allons-nous?

BOISGAILLARD.

Tu reviendras plus tard...

JACK, *à part.*

J'aurais bien envie d'aller voir ma petite Lucy.

BOISGAILLARD.

Dis donc Jack... Water!... Water!... (*Jack s'arrête.*) As-tu porté ma carte chez mon compagnon de voyage, mon ami, lord Arthur?

JACK.

Oui, Monsieur, près de l'hotel des douanes, sur le bord de la Tamise...

BOISGAILLARD.

C'est une connaissance que je dois soigner, un jeune homme charmant, qui me mènera dans les salons de la plus haute aristocratie, dans le faubourg Saint-Germain de l'Angleterre. J'ai fait la traversée avec lui, il a eu pour moi tout plein d'égard .. Le roulis me faisait perdre l'équilibre, il m'a bien relevé vingt fois.

AIR *De Julie.*

Moi, Parisien, je suis marin d'eau douce...
Je frémissais en fesant un plongeon;
De devenir à la moindre secousse,
Le déjeûner d'un gourmand d'esturgeon.
Ce bon Milord disait, voyant ma peine,
N'ayez pas peur... mais chaque flot, hélas!
Me rappelait l'histoire de Jonas,
Dans le ventre de la baleine.

(*Jack sort.*)

SCÈNE IV.

BOISGAILLARD, *seul.*

(*Ouvrant sa lettre.*) Ah! voyons donc un peu ce que me veut mon épouse, je l'aime moi, ma femme... j'ai ce travers-là, je fais comme çà le gentil devant le monde... mais dans le fond, je l'adore. (*lisant.* « Mon ami, votre absence me paraît bien longue, vous m'annoncez dans votre dernière » que vous resterez à Londres plus long-temps que vous ne » pensiez, vous êtes bien peu aimable, vous allez être » encore un siècle sans me rapporter toutes les belles » choses que vous m'aviez promises. » (*Parlant.*) Elle meurt d'envie de me revoir, madame Boisgaillard! (*continuant.*) « Je voudrais un cachemire de la compagnie des » Indes... une demi-douzaine de robes et le reste à la vo- » lonté... n'oubliez pas pour notre petit voisin... une livre » de Prince-Régent et des gilets de flanelle. » (*parlant.*) Allons, voilà le petit voisin, maintenant... (*continuant.*) « Enfin, achète par la même occasion quelques douzaines » de sardines, pour notre service de table; cela sera » bien pour le dîner que nous donnerons à ton retour, et tu » es embarrassé à cause de la douane, j'ai pensé à un » moyen... tu pourrais, je crois, mettre une bonne partie » de tout cela sur toi, tu es assez fort, et tu seras » cencé être engraissé à Londres... Adieu, Monsieur, » surtout soyez sage » Elle est gentille, Félicité, avec ses cadeaux, je n'ai juste que de quoi m'amuser... et faire figure... d'ailleurs, on trouve de tout cela à Paris.

AIR : *Vos Mains en Palestine.*

Moi je hais la contrebande,
D'abord elle a son danger;
Et doit-on, je le demande,
A nos dépens protéger,
Les produits de l'étranger?

Je n'ai pas cette manie,
Et je prends, ça m'est égal,
Ce n'est pourtant pas un régal,
Du tabac de la Régie,
Par esprit national.

(Il prend sa prise)

Çà me fait penser qu'il faut que je m'achète un de ces jours une semaine de rasoirs chez Mac-Daniel...

SCÈNE V.

BOISGAILLARD, ARTHUR.

ARTHUR, *au fond, tenant une carte à la main.*

Hôtel du prince de Galles, c'est ici...

BOISGAILLARD.

Oh! hasard fortuné! mon aimable patron... lord Arthur...

ARTHUR.

Bonjour, mon cher Monsieur, vous êtes passé plusieurs fois chez moi... j'ai reçu votre carte et je m'empresse de venir vous rendre votre visite.

(*Il remet la carte dans la poche de son manteau.*)

BOISGAILLARD.

C'est beaucoup d'honneur, Milord, mais que devenez-vous donc!..... on ne vous voit plus..... je suis allé partout... au parc Saint-James... à King's théâtre... à Covent-Garden... Vous voyez qu'on possède déjà la statistique de Londres...

ARTHUR.

Je n'ai pu vous voir... j'ai eu beaucoup d'affaires...

BOISGAILLARD.

Une course de chevaux.... quelque pari.... un combat de coqs?..... Mais il ne faut pas pour cela négliger les

amis... ce cher Arthur... nous sommes amis... hem ? ne nous quittons plus si nous voulez. (*lui prenant la main.*) C'est si beau, le spectacle de deux grandes nations qui se prennent la main comme deux simples particuliers.

ARTHUR.

Je voudrais pouvoir vous consacrer tous mes instans... mais les élections...

BOISGAILLARD.

Ah! ah! les élections, c'est juste, les dîners en ville.. oh! je voudrais voir çà... Dites donc... à Paris on est un peu farceur... on dit : qu'au lieu de boules, vous votez avec des pommes de terre... et qu'on se jette les votes à la tête...

Air Du Ménage de Garçon.

Vos candidats dans leurs disputes,
Sont soutenus par des boxeurs?

ARTHUR.

N'avez-vous pas aussi vos luttes?

BOISGAILLARD.

Quelle différence en nos mœurs!
Et nos cuisiniers sont meilleurs;
Oui, chez nous en pareille affaire,
Nous nous montrons plus circonspects,
Et quant à nos pommes de terre,
Nous les gardons pour nos bifftecks.

ARTHUR.

Allons, je suis charmé de vous avoir vu... Il faut que je vous quitte.

BOISGAILLARD.

Déjà! vous ne me conduisez nulle part?..

ARTHUR.

Ma soirée est prise, (*Il regarde l'horloge. A part*) quatre heures, Georgina doit m'attendre... son père est absent, (*haut.*) adieu, mon cher, je viendrai vous prendre demain matin, nous irons faire une promenade à cheval.

BOISGAILLARD.

Oh! oui... à cheval... sur un cheval anglais... je veux m'en donner.

ARTHUR.

A revoir (*à part.*) courons à Richemond.

BOISGAILLARD.

Adieu, mon ami, mon cher Milord, mon compagnon de voyage, mon Pilade anglais !

SCÈNE VI.

BOISGAILLARD, *ensuite*, JACK.

BOISGAILLARD.

Çà flatte toujours de pouvoir dire que l'on connaît un Milord.

JACK.

Nous v'là seuls... où allons-nous ?

BOISGAILLARD.

Voyons, je veux aller quelque part.

JACK.

Je vais vous y conduire.

BOISGAILLARD, *l'arrêtant.*

Où çà... allons au spectacle, hein ?

JACK.

Oh ! non... nous y sommes allés hier, çà nous ennuierait.

BOISGAILLARD.

Tu crois ? varions nos plaisirs !

JACK.

Il faut aller nous promener...

BOISGAILLARD,

Oui, allons voir le beau quartier, le beau monde, les fashionables.

JACK.

Non, allons à la campagne... tenez, à Richemond (*à part.*) j'aime mieux çà..

BOISGAILLARD.

C'est j oli ?...

JACK.

Superbe !.. et nous reviendrons par la Tamise.

BOISGAILLARD.

Et nous prendrons un petit bateau.... C'est çà, tantôt à la ville, tantôt à la campagne... J'espère que je m'en donne.. (*à Jack.*) Tu peux le dire, toi, si je m'en donne..

JACK, *l'approuvant.*

Tiens !..

BOISGAILLARD.

Je suis un vrai fou !

AIR : *Ah! qu' çà va bien.* (Des Jolis Soldats.)

Ah ! quel plaisir ! (*ter.*)
Vive les campagnes,
Les montagnes.
Ah ! quel plaisir ! (*ter.*)
Comme nous allons nous divertir.

D'une ardeur pastorale et champêtre,
Je sens tout-à-coup mon cœur saisi.
Allons, Jack, allons, suivez ce maître...

JACK, *à part.*

Quel bonheur pour moi, j' verrai Lucy...

BOISGAILLARD.

Je suis en voyage, et je m'amuse.

JACK, *à part.*

Ce soir, j'espèr' ben, j'aurai l' baiser
Que d'puis six mois ell' me r'fuse...

BOISGAILLARD.

Comme je vais m'amuser !

ENSEMBLE.

Ah ! quel plaisir,
Etc, etc.

(*Ils sortent par une porte latérale.*)

SCÈNE VII.

Mme MILLER, GARÇONS.

Mme MILLER, *à Boisgaillard, qui sort.*

Vous sortez, monsieur Boisgaillard?

BOISGAILLARD, *à la porte.*

Yès! yès! mais je rentrerai de bonne heure.

(*Il disparaît. On entend le bruit d'une trompette.*)

Mme MILLER ET LES GARÇONS.

AIR *du Final du premier acte des Voitures versées, première partie.*

De Douvres la voiture arrive;
Dépêchons-nous, soyons sur le qui vive.

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Venez, venez à mon secours.

(*On ouvre la porte du fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FÉLICITÉ, VOYAGEURS DES DEUX SEXES, *parmi lesquels se trouvent un officier anglais, un turk fumant sa pipe, un chanteur italien, un matelot, une bonne d'enfant, un militaire allemand, un chasseur, un jokey, un paysan français, et des femmes anglaises et françaises. Ces divers personnages portent sous le bras et à la main différens effets. Une dame porte une perruche dans sa*

bot, une autre tient un carton, etc. Enfin cette idée doit reproduire le tableau d'une descente de voiture publique, les garçons débarrassent les voyageurs et transportent les paquets, valises, sacs de nuit, etc., madame Miller s'empresse autour d'eux.

MAD. MILLER.

Suite du Morceau.

Chez moi, toujours
On trouve du secours.

(*Elle offre des sièges.*)

VOYAGEURS.

Je ne passerai plus la Manche.

FÉLICITÉ.

Grand dieu, quel perfide élément !

THÉOPHILE. *Costume d'élégant en voyage. Il donne la main à Félicité.*

Sur terre la route est plus franche,
On roule plus commodément.

TOUS.

Non, non, je ne veux plus jamais passer la Manche.

FÉLICITÉ.

J'ai cru voir mon dernier moment !

(*A madame Miller.*)

Madame, n'est-ce pas ici que demeure,
Monsieur Boisgaillard ?
Je voudrais le voir sans retard.

MAD. MILLER.

Il rentrera, je pense, de bonne heure.

L'ITALIEN, *toussant.*

Ah! povero, quel enrouement j'ai là !

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah!
Le maudit bouffe, il chante encore,
Le maudit musicien!
Peste soit de l'Italien!
J'ai vraiment une faim du diable,
Allons, mettons-nous donc à table.

UN VOYAGEUR, *ou plusieurs.*

Mon lit seul me semblera bon.

THÉOPHILE.

Pour moi je ne veux qu'un bouillon;
Mais j'insiste fort sur ce point.

MAD. MILLER.

En Angleterre on n'en a point.

ENSEMBLE.

FÉLICITÉ et LES VOYAGEURS.

Je ne passerai plus la Manche,
Grand dieu, quel perfide élément.

MAD. MILLER et LES GARÇONS.

On passera toujours la Manche,
Malgré la peur du liquide élément;
Malgré la mer, le vent,
On passera toujours la Manche.
Heureusement, (*bis.*)
Pour la table et le logement.

(*Madame Miller et les Garçons font sortir les Voyageurs par différentes portes.*)

Le théâtre change.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

(Le Théâtre représente un pavillon à jour donnant sur un jardin, avec une porte latérale, à la gauche du spectateur; au-delà du pavillon, une palissade à l'anglaise, avec une porte au milieu; dans le fond un rideau de forêt. Chaises et tables de jardin à droite.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGINA, LUCY.

GEORGINA, *entrant par la gauche, une lettre à la main.*

Eh bien, Lucy.

LUCY.

M. Patterson, votre père, vient de se rendre chez le Shériff, comme il en avait le projet, pour s'occuper des élections... car dieu merci il n'en dort pas; j'ai envoyé le vieux jardinier à l'autre bout du parc; ainsi, rien ne pourra troubler notre rendez-vous.

GEORGINA.

Pourvu qu'Arthur ait reçu ma lettre.

LUCY.

Je l'ai portée moi-même. Mais cachez donc celle que vous tenez là depuis ce matin!....

AIR : *Vous m'avez sauvé la vie.* (Céleb.)

Pourquoi donc relire sans cesse,
Ses lettres qu' vous savez par cœur;

Quoiqu'il n'y mette pas d'adresse,
J'ai pour lui crainte d'malheur.

GEORGINA, *tirant la droite.*

M'en séparer, cruelle!
Elles calment l'ennui,
De l'absence mortelle.
Et ses lettres ici,
Sont comme un ami fidèle,
Qui me parle toujours de lui.

LUCY, *à elle-même.*

Et cet imbécile de Jack, mon petit cousin, est-ce qu'il n'aurait pas dû avoir l'esprit de deviner qu'il pourrait me voir aujourd'hui... (*haut.*) C'est vrai que les amoureux ne sont pas trop encouragés ici... et il n'ose m'aimer qu'à une certaine distance...

GEORGINA.

Arthur lui-même n'a pas reçu de mon père un accueil favorable...

LUCY.

Et pourtant il avait pris le bon chemin; il venait toujours parler à votre père de la politique, de la Constitution, de la Chambre des Communes... Il lui disait toujours, M. Patterson, un homme comme vous devrait être là... M. Patterson, vous êtes le plus riche fermier des trois royaumes, vous aimez votre pays, votre pays vous aime, je veux vous faire entrer au Parlement... je veux vous faire entrer partout... M. Patterson lui a dit, vous êtes bien bon... Mais il paraît qu'il l'aura prié de sortir.

GEORGINA.

Aussi depuis cet instant, que de chagrin? que d'obstacles!.. il ne peut plus venir ici qu'en secret, et si rarement encore!...

LUCY.

Pourquoi ne vient-il pas aujourd'hui? mon raisonnement, à moi, c'est que dès qu'un père a le dos tourné, un amoureux doit être là... surtout quand on le prévient, et à plus forte raison quand cet amoureux se trouve être un mari.

GEORGINA, *effrayée subitement de la fête.*

Silence, malheureuse! quel mot viens-tu de prononcer!.. c'est le secret de ma vie... Lui!... mon époux!.. j'ose à peine me l'avouer à moi-même...

LUCY.

C'est tout de même terrible d'être comme çà la femme de quelqu'un, et de ne pas pouvoir le dire tout haut; je sais bien que çà vaut encore mieux que d'être demoiselle tout-à-fait... mais si j'étais de vous, je me jetterais aux pieds de mon père...

GEORGINA.

Y songes-tu? ne le connais-tu pas?

LUCY.

Je sais bien qu'il vous tuerait peut-être, tout bon père qu'il est, et pourtant je ne vous trouve pas si coupable... On vous laissait la liberté dont jouissent chez nous les jeunes personnes, et vous en avez profité pour épouser à Gretna Green un jeune lord bien aimable et bien riche, tandis qu'on vous croyait à Brigthon, chez votre tante... voyez le grand mal!

GEORGINA, *regardant à la canonade.*

S'il allait ne pas venir.

LUCY.

Vous relirïez ses lettres comme à l'ordinaire... moi, je n'ai pas même cette consolation avec Jack... il est si indifférent... et puis il ne sait pas écrire... Allons, voyons, mam'zelle, un peu de courage!..

Air *Des projets d'Etude* (de Ch. Plantade.)

Que vos yeux l'espérance brille,
En ce moment, qui sait, mon dieu;
Peut-être enfin à sa famille,
De votre hymen il fait l'aveu...
Peut-être il viendra vous surprendre,
Au milieu de tous vos hélas!
Et le bonheur suivra ses pas.

GEORGINA, *parlant.*

Chut!

Reprise de l'Air.

Quelqu'un : je crois, s'est fait entendre, (*bis.*)
Ecoutons.

LUCY.

Ecoutons.

GEORGINA.

Non, non, je le vois bien, Arthur ne viendra pas.

Deuxieme Couplet.

GEORGINA.

L'aveu qui te semble possible,
Nous perdrait à jamais tous deux ;
L'orgueil des Lords est inflexible,
Il briserait de si doux nœuds.
Et mon père que je redoute,
Son cœur ne pardonnerait pas,
Qu'on eût semblé rougir, hélas!

LUCY, *parlant et passant à la droite.*

Chut !

Pour cette fois c'est lui sans doute,
J'entends son cheval sur la route,
Ecoutons.

GEORGINA.

Ecoutons.

(*Arthur parait*)

Arthur ! Ah ! je croyais que tu ne viendrais pas.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ARTHUR, *enveloppé d'un manteau.*

ARTHUR, *au milieu.*

Ma Georgina ! enfin je te revois.

(*Il la presse sur son cœur.*)

LUCY, *à elle-même.*

Ça me fait autant de plaisir que si c'était moi...

(*Arthur dépose son manteau sur une chaise à la gauche.*)

GEORGINA.

Vous voilà donc, Monsieur? Je puis donc enfin vous voir, vous entendre?

LUCY.

Le fait est, M. Arthur, que nous vous avons joliment attendu l'autre jour.

GEORGINA.

Je vous avais pourtant prévenu que mon père...

ARTHUR.

Ne connais-tu pas les devoirs dont je suis esclave, les obligations qui enchaînent ma vie... Le duc, mon oncle, mon protecteur le plus puissant, celui qui doit m'ouvrir la carrière des honneurs... m'avaient entraîné malgré moi dans l'une de ses terres... où pendant huit jours il m'a fallu subir la chasse, les journaux et les conversations sur l'Irlande... De retour à Londres, on me remit ton billet, mais je trouvai, conspirant contre ma liberté, une présentation à la cour... deux dîners diplomatiques et un bal chez ma mère...

GEORGINA.

Au sein de tous ces plaisirs auxquels vous êtes condamné, comment faites-vous pour penser à votre pauvre Georgina?

ARTHUR.

Quelles sont tes craintes? N'es-tu pas à moi pour toujours? rien ne peut nous désunir.

GEORGINA.

Nous désunir!

ARTHUR.

Un ministre n'a-t-il pas consacré notre union?

GEORGINA.

Oui, je suis l'épouse de lord Arthur, et quoique le mystère ait présidé à notre hymen, je n'en suis pas moins fière, moins heureuse de lui appartenir; mais on a vu rompre des

liens tels que les nôtres... On a vu des parens cruels emprunter le secours des lois pour consommer un parjure...

ARTHUR.

Ah! loin de toi de pareilles pensées! Tout me voile sur un si triste avenir... J'ai même en ce moment un espoir... (*à Lucy.*) Es-tu bien sûre que l'on ne puisse nous surprendre?

LUCY.

Soyez tranquilles. Je fais sentinelle.

ARTHUR, *à Georgina.*

Tu n'ignores pas quelle est la noble ambition de ton père, tu sais combien j'encourageais ses désirs quand il daignait accueillir mes visites... Eh bien! j'ai formé le projet de le servir, même à son insu... Mes amis ont réuni leurs efforts aux miens. Grâce à nous, le nom de Patterson est déjà un signe de ralliement pour un grand nombre d'électeurs de ce comté. Ah! si je pouvais réussir. Son entrée à la Chambre des Communes lèverait bien des obstacles...

LUCY.

Si les femmes y étaient dans cette Chambre-là... les amoureux auraient la liberté individuelle.

GEORGINA.

Achevez, Arthur. Pouvons-nous espérer?...

ARTHUR.

Nous avons à combattre bien des rivalités, bien des intrigues... Une lutte s'est engagée entre les partis, on ne sait encore lequel doit l'emporter... Mais demain peut-être...

SCENE III.

LES MÊMES, BOISGAILLARD, JACK.

BOISGAILLARD, *en dehors.*

Où me conduis-tu?.. Jack... mon domestique? (*Paraissant dans le fond, derrière la palissade.*) Eh! mais je ne me trompe pas... c'est mon patron... Lord Arthur!...

ARTHUR.

Il m'a vu !

BOISGAILLARD.

Quel heureux hasard...

(*Il entre.*)

GEORGINA, *à part.*

Un Étranger !..

(*Elle se retire.*)

ARTHUR, *allant à elle.*

Je vais le congédier... Tu reviendras ?

GEORGINA.

Oui.

(*Elle sort, Jack, dans le fond, a fait de vouloir entrer. Lucy le lui défend par signes. Leur jeu muet continue pendant la scène suivante.*)

SCÈNE IV.

ARTHUR, BOISGAILLARD, LUCY, JACK.

BOISGAILLARD, *en scène.*

C'est admirable de se rencontrer comme çà. (*En riant.*) Vous ne pouviez pas m'échapper aujourd'hui... *How do you do?*.. C'est sans doute Lady, votre épouse, que je viens de voir sortir?.. Il paraît que je lui fais peur ?..

ARTHUR, *troublé.*

Non... vous vous trompez... (*à part.*) quel importun ! Comment faire ?..

BOISGAILLARD.

Tant pis, tant pis... Mais ce n'est peut-être pas dans votre genre... Vous autres Lords... vous avez des idées d'aristocratie... vous n'épousez jamais que des Duchesses.. ou des Actrices... Nous voyons çà dans les journaux.

ARTHUR, *embarrassé.*

Mon cher, monsieur Boisgaillard, je suis forcé de vous dire...

BOISGAILLARD, *posant son chapeau, et regardant à la campagne.*

AIR : *Je suis Français, mon pays avant tout.*

Voilà vraiment des campagnes fort belles,
Quels sont là bas ces châteaux, ces forêts?

ARTHUR, *le faisant tourner vers la droite.*

Là, c'est Windsor... ses antiques tourelles,

BOISGAILLARD.

Windsor... je sais... pour les savons anglais.

ARTHUR, *riant.*

Ce monument fait honneur aux Anglais.

BOISGAILLARD, *à lui-même.*

Ils en sont fiers, ils trouvent de la gloire
Dans leurs rasoirs, dans leurs pains de savons;
Je le conçois... c'est ce qui leur fait croire
Qu'ils font la barbe aux autres nations.

ARTHUR.

Si vous voulez voir quelque chose de très-beau, je vous engage à continuer votre promenade de ce côté.

BOISGAILLARD, *s'asseyant.*

Ma foi non, je suis bien aise de faire une petite pose dans votre charmante propriété...

ARTHUR, *vivement.*

Cette maison ne m'appartient pas.

BOISGAILLARD, *se levant.*

Comment je ne suis pas chez vous? nous sommes donc chez cette Dame que je prenais pour votre épouse!.. Je ne

sais plus où je suis... j'aimerait être commis une indiscrétion.

(*Il va prendre sa canne et son chapeau.*)

JACK, *dans le fond, à mi-voix.*

Ah! mon Dieu! monsieur Patterson...

(*Il se sauve par la droite.*)

LUCY, *accourant près d'Arthur.*

(*à voix basse.*) Monsieur Patterson vient par le petit bois... éloignez vous par l'autre porte... en suivant cette allée... et tâchez de n'être pas vu par les domestiques.

(*Arthur prend son manteau et s'échappe du même côté que Jack.*)

SCÈNE V.

BOISGAILLARD, LUCY.

BOISGAILLARD, *qui n'a pas vu ce mouvement, se retourne et se dispose à sortir.*

Adieu, mon cher Milord..... Eh bien! où est-il donc passé!

(*Il regarde autour de lui et s'arrête en voyant Lucy.*)

LUCY, *à elle-même, en regardant à la cantonade.*

Bon! le jardinier va au-devant de monsieur Patterson... ils s'arrêtent..... lord Arthur et Jack auront le temps de s'échapper par la maison.

BOISGAILLARD, *en souriant.*

Je vois ce que c'est... la petite camariste fait sentinelle, mon jeune patron est lancé dans quelque aventure... j'ai bien envie de lui dire deux mots, à la camariste.

LUCY, *à elle-même.*

Courons avertir ma maîtresse.

BOISGAILLARD, *la retenant.*

Ecoutez donc, gentille insulaire ?...

LUCY.

Laissez-moi donc, monsieur le Français !

BOISGAILLARD.

I love you. . . belle insulaire.

LUCY, *se débattant.*

I am in such a passion.

BOISGAILLARD.

Yès! yès! je suis fou des Anglaises. (*Il veut l'embrasser, Lucy lui donne un soufflet et se sauve.*) Merci!..... Elle est aimable la vertu britannique!..

SCÈNE VI.

BOISGAILLARD, JACK.

JACK, *reparaissant.*

(*vivement et avec mystère.*) Gare à vous, Monsieur.... voilà le maître de le maison... cachez-vous vite...

(*Jack disparaît.*)

SCÈNE VII.

BOISGAILLARD, *seul.*

Comment, que je me cache! . . . mon domestique... il court encore..... c'est sûrement le mari qui rentre..... je croyais qu'on ne voyait ces choses là qu'à Paris. (*se frottant la joue.*) Allons, décidément, nous sommes en bonne fortune... le voilà.

(*Il se cache dans le cabinet.*)

SCÈNE VIII.

PATTERSON, BOISGAILLARD, *caché.*

PATTERSON, *dans le fond, à un jardinier.*

On a vu sortir quelqu'un de ce pavillon? Vous en êtes bien sûr? Allez... que l'on cherche dans le parc... dans la maison... et malheur à celui qui aurait pénétré chez moi sans mon aveu...

BOISGAILLARD, *qui avait entr'ouvert sa porte, la referme en disant:*

Mais je suis donc dans un coupe-gorge!

PATTERSON, *à lui-même.*

Et cette lettre que John dit avoir trouvée près de la terrasse, où ma fille et Lucy se promènent chaque jour!... (*Il ouvre le papier.*) Cette écriture m'est inconnue...

Air: *Époux imprudent, fils rebelle.*

(*Il lit avec agitation.*)

Dieux! qu'ai-je lu!...
« Toi qui m'es chère,
» Ah! que n'est-il venu le jour
» Où tu donneras la lumière
» Au fils... que te doit... mon amour!... »
. . . . . .
Ma fille... m'est-elle ravie!
S'il se pouvait... si quelque séducteur
A pu la priver de l'honneur...
Alors qu'il tremble pour sa vie!

Malheureux Patterson! Pas d'adresse .. pas de signature... que faut-il penser?... Georgina!... ma fille!... serait-il possible!... (*Boisgaillard entr'ouvre sa porte.*

Patterson se promène à grand pas.) Au! que l'on redoute ma vengeance!

(*Boisgaillard, mourant de peur, saisit l'instant où Patterson a le dos tourné, s'esquive sur la pointe du pied, et se sauve à toutes jambes, en franchissant la palissade.*)

SCÈNE IX.

PATTERSON, *puis* GEORGINA.

PATTERSON.

Non, non, je ne puis croire... La voici... (*il la prend vivement par le bras, et l'amène sur le devant du théâtre.*) Approche... réponds-moi.

GEORGINA, *tremblante.*

Mon père..., on m'a dit que vous veniez d'arriver... et j'étais inquiète...

PATTERSON, *regardant Georgina d'un air menaçant.*

Vois cette lettre... vois!

GEORGINA.

Mon père!... (*à part.*) Grand dieu! serait-il donc instruit!...

PATTERSON.

Parle donc?...

GEORGINA, *à part, après avoir jeté un coup-d'œil sur la lettre.*

O ciel! je suis perdue! (*haut.*) Mon père... c'est un secret...

PATTERSON.

Je veux l'apprendre.

(*Lucy, qui a paru au fond, à écouté: alors, elle s'avance.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LUCY.

LUCY, *à part.*

Une lettre de lord Arthur! (*elle s'avance entre le père et*

la fille ; gaiement.) Que vois-je ! mon parrain en colère ?.. Mam'zell' qui pleure ?.. (*Patterson et Georgina, interdits, la regardent.*) Mais, mon parrain, cette lettre est pour moi. C'est vous qui l'avez trouvée. Ah ! que j'en suis contente !

GEORGINA, *bas à Lucy.*

Que dis-tu ?

LUCY, *bas.*

Je vous sauve... silence !

PATTERSON, *à part.*

Je respire. (*haut, avec effusion.*) Retirez-vous, ma fille...

GEORGINA, *à part.*

Bonne Lucy ! (*elle s'éloigne en regardant tour à tour son père et Lucy. Cette dernière se dispose à sortir avec Georgina, mais Patterson l'arrête.*) Que va-t-elle lui dire ?

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

PATTERSON, LUCY.

PATTERSON.

Lucy, vous ne pouvez rester en ces lieux plus longtemps.

LUCY, *tremblante.*

Je ne demande pas mieux que de m'en aller.

PATTERSON.

Vous étiez la compagne de ma fille, je vous ai servi de père... vous avez trahi ma confiance... votre présence serait la honte de ma maison... sortez.

LUCY.

Je m'en vas, mon parrain, je m'en vas. (*à part.*) Il faut laisser passer l'orage.

PATTERSON.

Partez sans revoir Georgina... je veux qu'elle ignore..

LUCY.

Oh! oui, mon parrain. (*elle s'éloigne.*) Adieu, mon parrain.

PATTERSON, *à lui-même.*

Que vais-je faire? l'abandonner... où ira-t-elle... Je dois encore la protéger... lui être utile. (*haut.*) Lucy?

LUCY, *du fond.*

Vous m'avez appelée?

PATTERSON.

Approchez...

LUCY, *en revenant, à part.*

Çà n'en finira pas...

PATTERSON.

Je n'ai pu entendre sans colère l'aveu que vous m'avez fait; mais je ne saurais me résoudre à vous savoir malheureuse toute votre vie.

LUCY.

Vous êtes bien bon, mon parrain. (*hésitant beaucoup, et se risquant un peu.*) Il me semble pourtant... qu'on n'est pas si coupable pour avoir un amoureux... quand on n'en a qu'un!

PATTERSON, *élevant la voix.*

Mais je l'ai lue tout entière... cette lettre...

(*Il la lui donne.*)

LUCY, *à part, après avoir jeté un coup-d'œil sur la lettre.*

Ah! mon dieu! je ne croyais pas m'être engagée si loin! (*haut.*) Eh bien, oui, mon parrain... oui, je suis bien plus à plaindre que je ne pensais... (*à part*) Mais n'importe, à tout prix, je dois me taire.

PATTERSON.

Parle donc maintenant... Une entière franchise peut seule te mériter ton pardon.

LUCY, *embarrassée.*

Mais, mon parrain, je ne peux guère vous en dire davantage.

PATTERSON.

L'auteur de cette lettre? il faut que je le connaisse!

LUCY.

Ah! mon dieu! mon dieu!

PATTERSON.

Est-ce donc si difficile?

LUCY.

Mais oui, mon parrain, c'est plus difficile que vous ne croyez. (*à part.*) En conscience, je ne peux cependant pas mettre çà sur le compte de ce pauvre Jack.

PATTERSON.

Eh bien!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JOHN, PLUSIEURS DOMESTIQUES. *L'un d'eux porte un manteau sur le bras.*

(*L'orchestre joue en sourdine l'air qui termine le premier acte du Vieux Général.*)

JOHN, *accourant.*

M. Patterson! M. Patterson!

PATTERSON.

Que me veut-on?

JOHN.

L'homme s'est sauvé par la maison... Williams l'a vu... et l'a saisi au collet...

PATTERSON.

Où est-il?

GEORGINA et LUCY, *à part.*

Grand dieu!

JOHN.

Nous vous apportons son manteau; c'est tout ce qu'on a pu arrêter au passage.

PATTERSON.

Peut-être nous offrira-t-il quelque indice?...

(*John se met sur-le-champ à fouiller dans la poche du manteau.*)

LUCY, *à part.*

Le manteau de lord Arthur!

GEORGINA, *à part.*

Tout est perdu!

JOHN, *donnant à Patterson une carte qu'il a trouvée dans la poche du manteau.*

Il n'y a que cette carte.

PATTERSON, *vivement.*

Donne. Si c'était son nom ?... (*lisant.*) Virgile Boisgaillard, Leycester Squarre, hôtel du prince de Galles...

LUCY, *à part.*

Je ne le connais pas.

PATTERSON, *allant à Lucy.*

Serait-ce, par hasard ?...

LUCY, *hésite, regarde Georgina et dit:*

Oui, mon parrain...

(*Ici seulement finit la musique en sourdine.*)

La Toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE ET DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Acte deux.

TROISIÈME PARTIE.

Le Théâtre représente une chambre à coucher, un lit à l'anglaise à quatre montans, qui supportent un baldaquin et les rideaux ; une table de nuit, sur laquelle on voit une veilleuse qui brûle encore, un verre et une petite bouteille. A droite, une cheminée à l'anglaise et la porte d'un cabinet ; au fond, une porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLICITÉ, *seule.*

Quelle nuit ! sept heures du matin et il n'est pas rentré... où peut-il être ?... Il ne pourra s'excuser... me faire un mensonge... car, malgré moi, il m'a fallu loger dans sa chambre, la seule, dont les autres voyageurs ne se fussent pas encore emparé.

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Chaque matin se voir abandonnée,
C'est notre sort dès qu'on prend un mari ;
Mais quand dehors il passe la journée,
La nuit, je pense, il doit rentrer chez lui.
Pour ces Messieurs, des soupçons qu'on éprouve,
Si tout le jour l'esprit est tourmenté ;
Lorsque du moins le soir on les retrouve,
Cela fait croire à leur fidélité.

(*On frappe deux petits coups à la porte.*)

On a frappé... c'est lui, sans doute ?

UN GARÇON, *en dehors.*

M. Boisgaillard, vous n'avez pas laissé vos bottes?

FÉLICITÉ, *avec dépit.*

Je le crois bien!... où sont-elles?

LE GARÇON, *ouvrant la porte sans s'avancer.*

Il dort encore. (*Apercevant Félicité.*) Ah! pardon, Madame, je venais...

FÉLICITÉ, *préoccupée.*

Ce cabinet donne sur la rue... Je pourrai le voir venir, et il ne risque rien!...

(*Elle rentre dans le cabinet dont elle referme la porte. A ce moment Boisgaillard paraît à la porte du fond; il est pâle et sa toilette est en désordre.*)

LE GARÇON, *regardant près du lit.*

Je ne vois point d'habits...

BOISGAILLARD, *brusquement.*

Qu'est-ce que tu fais-là, toi?

LE GARÇON.

Je voulais vous brosser.

BOISGAILLARD, *allant à la table de nuit.*

Je crois que tu m'as bu mon gingerbeer...

LE GARÇON.

Moi, Monsieur, ce n'est pas moi.

BOISGAILLARD.

Veux-tu t'en aller. (*Le garçon sort.*) Ouf! enfin m'y voilà... L'hôtesse ne m'a pas vu rentrer, et je suis bien aise d'esquiver les plaisanteries sur ma mésaventure... si l'on savait que j'ai découché, j'aurais beau dire que je me suis perdu en chemin, on croirait que je fais le facétieux, le fat!... Coquin de Jack! comme je vais l'arranger... payer un Cicérone... un guide de l'étranger, pour être mené comme çà!...

SCÈNE II.

BOISGAILLARD, JACK.

JACK.

Me voilà, Monsieur, où allons nous aujourd'hui?

BOISGAILLARD.

Ah! te voilà, toi?

JACK.

Oui, Monsieur, toujours prêt à vous guider, à vous conduire... où il vous plaira.

BOISGAILLARD.

Tais-toi!... tais-toi!... n'ouvre pas la bouche... et réponds... Sais-tu, malheureux, que je n'ai jamais pu rentrer hier soir?..

JACK.

Bah!

BOISGAILLARD.

Que, grâce à toi, je suis revenu de Richemont à pied... la canne à la main, exposé à toutes les intempéries de l'air?..

JACK.

Et dans quel hôtel avez-vous couché?

BOISGAILLARD.

Dans quel hôtel?.. j'ai couché à la belle étoile; j'ai couché sur mes jambes, obligé d'errer toute la nuit... frémissant à chaque pas de me trouver nez à nez avec quelque chef de Clan ou des sorcières, comme j'en ai tant vu dans Walter-Scott... enfin l'aurore s'est levée, et j'ai commencé à distinguer Londres dans le lointain... un immense brouillard... je me suis dit: c'est là... je me reconnais... je commence à y voir clair... et je suis parvenu à l'entrée des faubourgs. Mais là, deux douzaines de rues autour de moi, et d'une longueur!... laquelle prendre?... J'interroge des Messieurs qui se promenaient devant les maisons... ils m'ont fait une peur!...

AIR: *Voulant par ses Œuvres complètes*, etc.

C'était des Wathmann en grand nombre,
Avec leur bâton, leur carrick,
Ils semblaient conspirer dans l'ombre...

JACK.

Ils veillaient au repos public,
Au repos ils sont fort utiles;
Ils cri'nt les heur's à tout moment,
Et sembl'nt dire, en vous réveillant:
Vous pouvez dormir bien tranquilles.

BOISGAILLARD.

Je leur dis poliment... pour aller à Leycester Square, s'il vous plaît?... pas de réponse. Ils n'avaient pas l'air de comprendre. Il fallut continuer ma route au hasard, jusqu'au moment où un fiacre, un vrai fiacre anglais, daigna me rouler sain et sauf à mon domicile.

JACK.

Aussi, qu'est-ce que vous êtes devenu hier, au moment de partir?

BOISGAILLARD.

N'est-ce pas toi qui m'a dit de me cacher? Une autre fois, quand tu voudras me faire passer une soirée agréable, je te prierai de me mener dans d'autres sociétés.... Ah! çà, fais-moi monter quelques comestibles... je tombe de sommeil, mais je ne peux pourtant pas me coucher sans déjeûner.

JACK.

Dites donc, Monsieur, à propos, vous n'avez pas encore pu savoir?... (*avec finesse.*) Il y a une dame qui vous a demandé ici.

BOISGAILLARD, *souriant.*

Bah? Je n'ai donné mon adresse à personne... Ah! çà, voyons... est-elle jolie? blonde, hein?

JACK.

Mais oui, grande, belle taille... (*d'un air mystérieux.*) Elle a passé la nuit dans votre chambre.

BOISGAILLARD.

Comment? (*il jette un coup-d'œil sur le lit.*) Tu veux me flatter, menteur!... Et tu dis qu'elle est jolie?

JACK.

Elle est très-bien, madame Boisgaillard.

BOISGAILLARD, *avec la plus grande surprise.*

Qu'est-ce que tu dis?... ma femme?... mon épouse?... Tu en es sûr?... Ne me fais pas des peurs comme ça.

JACK.

Elle est venue pour vous faire une surprise agréable.

BOISGAILLARD.

Ma femme ici depuis hier soir... et j'ai découché!... La malheureuse n'aura pas fermé l'œil de la nuit... Quelle scène je vais avoir!...

(*Il s'approche du lit* [illegible] *pointe du pied. La porte* [illegible] *s'ouvre.*)

JACR, *à part, en souriant.*

Ils vont se dire des douceurs... je crois que je serais de trop. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

BOISGAILLARD, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ.

Me voilà, Monsieur...

BOISGAILLARD.

Comment c'est toi, ma petite femme? Quel bonheur! tu t'es décidée à faire toute seule un voyage d'outre-mer! je ne pouvais pas le croire.

FÉLICITÉ, *avec dépit.*

Toute seule... Non, Monsieur, il y a heureusement des gens plus galans que vous... M. Théophile avait des affaires à Londres, et je l'ai prié de m'accompagner.

BOISGAILLARD.

Encore le petit voisin!... Enfin, c'est égal, puisque je te revois... c'est si bon de revoir sa femme! Embrasse-moi donc, chère amie.

FÉLICITÉ, *le repoussant avec froideur.*

Oh! laissez-moi... c'est bien inutile.

BOISGAILLARD, *jouant l'étonnement.*

Quel accueil, Félicité! tu es de glace! je le vois, M. Théophile vous aura fait des histoires sur mon compte... On connaît les petits voisins...

FÉLICITÉ.

La nuit que j'ai passée m'en a plus appris qu'il n'aurait pu m'en dire.

BOISGAILLARD.

Allons, tu vas te figurer des choses...

FÉLICITÉ, *toujours froidement.*

Non, vous m'avez trompée; c'est fini, le voile est déchiré...

BOISGAILLARD.

Tu es folle. (*s'efforçant de plaisanter.*) Si ton voile est déchiré [illegible] acheterai un qui ne le sera pas, je t'en répond[illegible] Ce n'est [illegible] vrai, mais c'est égal, j'ai très-bi[illegible] ivoq[illegible]

FÉLICITÉ.

Ne cherchez point à m'abuser. Oseriez-vous m'apprendre où vous avez passé la nuit dernière?

BOISGAILLARD.

Eh bien! veux-tu que je te le dise? je n'en sais rien... je me suis égaré en revenant d'une campagne charmante, et j'ai achevé ma nuit au Vauxhall.

FÉLICITÉ.

Au Colysée! joli endroit!

BOISGAILLARD.

Mais non, tu te crois encore au Château-d'Eau.

FÉLICITÉ.

Ah çà, réparez un peu le désordre de votre toilette, et menez-moi promener sur-le-champ.

BOISGAILLARD.

Déjà, ma petite femme; c'est que j'ai bien envie de dormir.

FÉLICITÉ.

Taisez-vous, ne reparlez pas de çà. Vous pensez bien que je veux voir la ville, les boutiques des marchandes de mode, les magasins de nouveautés! les cachemires des Indes...

BOISGAILLARD.

Que les femmes sont superficielles!

FÉLICITÉ.

Quoique vous ne m'ayez pas envoyé ce que je désirais tant, j'espère que vous avez encore de l'argent sur vos derniers mille francs?

BOISGAILLARD.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Pas beaucoup... j'ai même, je pense,
Quelque mémoire en menus frais.

FÉLICITÉ.

Tant d'argent apporté de France,
Qui va rester chez les Anglais.

BOISGAILLARD.

Il reviendra, j'en puis répondre,
Sur l'Opéra tu peux compter;
Nos danseuses qui sont à Londre,
Auront soin de le rapporter.

FÉLICITÉ.

Je vois que j'ai bien fait d'apporter avec moi mes petites épargnes.

BOISGAILLARD.

Tu as des fonds? tu es charmante! je te sais gré de l'attention. (*A lui-même.*)

AIR : *Quel plaisir d'être marié!* (Du Mariage de Raison.)

Quel plaisir d'être marié! (*bis.*)
Dans nos inconséquences,
La femme n'est que de moitié.
Mais s'il faut solder les dépenses,
Par Madame tout est payé;
Ah! quel plaisir (*ter.*) d'être marié!

(*A Félicité.*)

Dis-moi, (*bis.*) la somme est-elle forte?
Vraiment tes fonds arrivent à propos.

FÉLICITÉ.

De l'argent, je vous en apporte;
Mais pour me faire des cadeaux.

BOISGAILLARD, *étonné.*

Quoi, tu veux des cadeaux?

FÉLICITÉ.

Schals, bijoux et chapeaux.

BOISGAILLARD, *désappointé, à part.*

Ah! ah! ah!... quel plaisir d'être marié. (*bis.*)
Quand mille inconséquences
Sont commises par la moitié,
Dès qu'il faut solder les dépenses,
Par le mari tout est payé..
Ah! quel plaisir d'être marié.

ENSEMBLE.

FÉLICITÉ, *à part.*

Ah! quel plaisir d'être marié: (*bis.*)
Dans toutes nos dépenses,
L'époux est toujours de moitié;
Et jusqu'à nos inconséquences,
Par lui tout doit être payé.
Ah! quel plaisir d'être marié.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mme MILLER, UN HOMME DE PAROISSE ET UN CONSTABLE.

Mme MILLER, *à l'homme de paroisse.*

Monsieur, vous demandez M. Boisgaillard? le voici.

L'HOMME.

On vous attend au Tribunal de police, où vous êtes mandé.

BOISGAILLARD.

La police! qu'est-ce qu'elle me veut? On se trompe, ce n'est pas moi.

FÉLICITÉ, *étonnée.*

Au Tribunal! comment! qu'avez-vous donc fait?

BOISGAILLARD.

Je ne conçois pas... mes papiers sont en règle, je n'ai pas besoin d'y aller; d'ailleurs, je n'ai pas déjeûné.

Mme MILLER.

Allez-y, Monsieur... on est si sévère pour les étrangers!

FÉLICITÉ.

Oui, Monsieur, allez-y, puisque vous vous êtes mis dans le cas d'y être appelé. J'étais bien sûre qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire.

L'HOMME.

Vous devez me suivre sur-le-champ.

BOISGAILLARD.

Je suis à vous... laissez-moi aller chercher mon passeport et mon permis de séjour. N'aies pas peur, ma petite femme.

(*Il entre dans le cabinet à droite du spectateur. L'homme de paroisse et le Constable le suivent.*)

SCÈNE V.

Mme MILLER, FÉLICITÉ, JACK, *accourant.*

JACK, *étonné.*

Madame Miller, qu'est-ce qu'on dit donc? qu'on va mener M. Boisgaillard chez le juge? ça tombe mal, moi qui venais pour le conduire à l'Election.

Mme MILLER.

Laisse-nous, Jack, ton pauvre maître a bien autre chose à penser.

FÉLICITÉ, *inquiète.*

Vous avez l'air d'être effrayée, Madame?

Mme MILLER.

Je ne vous l'aurais pas dit; mais puisque vous avez tout entendu...

FÉLICITÉ.

Que peut-on lui reprocher? que veut-on lui faire?

Mme MILLER.

Rassurez-vous, il ne lui sera fait aucun mal... il est possible qu'il y ait eu erreur... Après çà, le pis qui puisse lui arriver, c'est d'être condamné à reconnaître l'enfant.

FÉLICITÉ, *vivement.*

Comment, reconnaître l'enfant?

JACK.

L'enfant de qui?

Mme MILLER, *à Jack.*

Pensez-vous, petit sot que vous êtes, que M. Boisgaillard soit homme à reconnaître l'enfant d'un autre?

FÉLICITÉ, *avec la plus grande surprise.*

Que dites-vous? un enfant!.. et il n'est pas rentré cette nuit!.. quelle horreur!.. ah! je suffoque...

(*Elle s'assied sur une chaise, et paraît vivement agitée.*)

JACK.

Par saint Dunstan, en voilà une bonne!.. on lui a juré un enfant comme à mon perruquier allemand!

Mme MILLER.

Pauvre femme! ce sont les nerfs, je connais çà... des sels! des sels! cette dame française se trouve mal!

JACK, *appelant.*

M. Boisgaillard, lady Boisgaillard est incommodée!... Tiens, moi, çà m'amuse...

(*Un garçon apporte un flacon; madame Miller fait respirer des sels à Félicité.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, BOISGAILLARD, *accourant*, L'HOMME DE PAROISSE ET LE CONSTABLE, *qui le suivent.*

Quatuor du Barbier de Séville.

BOISGAILLARD.

Ma femme évanouie!
Tiens, ma chère amie...
Du vinaigre anglais.

(*Il tire un flacon de sa poche.*)

L'HOMME, *à Boisgaillard.*

Mais venez donc...

BOISGAILLARD.

Attendez... pauvre femme!
Eh quoi, je l'abandonnerais!...

L'HOMME.

Mais la justice vous réclame.

MAD. MILLER, *à Boisgaillard.*

Allez, partez, j'aurai soin de Madame.

JACK.

C'est des vapeurs, ah! vraiment çà fend l'âme;
Otez son busc...

L'HOMME, *à Boisgaillard.*

Allons, suivez mes pas.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, THÉOPHILE.

Suite du Morceau.

THÉOPHILE, *à Boisgaillard.*

Bonjour, cher ami, ça va bien, j'imagine?...

(*Apercevant Félicité.*)

Grand dieu! qu'ai-je vu?... Cette chère voisine...

(*Il court vers elle.*)

BOISGAILLARD, *à part.*

Encor le voisin!... ici que vient-il faire?

(*Haut, le voyant près de sa femme.*)

Mais, Monsieur, cela ne vous regarde pas.

THÉOPHILE.

Grand dieu! quelle scène!

L'HOMME, *à Boisgaillard, le prenant par la main.*

Moi, je vous emmène...

THÉOPHILE.

Traiter une femme de cette manière!

JACK, *à part, montrant Boisgaillard.*

Il en est jaloux, la chose est assez claire.

MAD. MILLER, *à Théophile.*

De la soulager dites-nous la manière?

THÉOPHILE.

Je sais ce qu'il faut, j'ai mon éther en poche.

(*Il présente son flacon à Félicité.*)

BOISGAILLARD, *entraîné par le Constable, et furieux.*

Madame, empêchez que Monsieur ne l'approche!

Maudit tribunal !
Il faut quitter ma femme,
Et laisser près d'elle un jeune homme, un rival !

FÉLICITÉ, *revenant un peu à elle.*

Ah ! quel jour fatal,
Pour une pauvre femme !
Porter un tel coup à l'amour conjugal !

THÉOPHILE, *à Félicité.*

Quel mari brutal !
Ouvrez les yeux, Madame,
Et payez mes soins d'un regard amical.

LE CONSTABLE ET L'HOMME DE PAROISSE, *entraînant Boisgaillard.*

Vite au tribunal,
Venez, on vous réclame,
Craignez qu'un retard pour vous ne soit fatal.

ENSEMBLE, DEUX FOIS.

JACK, *seul.*

Contre l' tribunal
Il enrage dans l'âme ;
Et le p'tit voisin m' fait l'effet d'un rival.

MAD. MILLER, *à Théophile.*

Ah ! sans vous, Monsieur, vraiment la pauvre femme,
Allait se trouver encore bien plus mal.

TOUS, *excepté Boisgaillard.*

Partez à l'instant, le juge vous réclame.

BOISGAILLARD.

Partons, il le faut, le juge me réclame.

LES AUTRES.

Partez sur-le-champ, allez au tribunal.

BOISGAILLARD.

Partons sur-le-champ, allons au tribunal.
Dieu ! ma pauvre femme ! (*bis.*)
Ah ! quel voisin fatal !

LES AUTRES.

Grâce au ciel, Madame
Ne se trouve plus aussi mal,
N'est plus aussi mal.

(L'homme de paroisse, le Connétable et Jack entraînent Boisgaillard, qui veut toujours courir vers sa femme. Cette dernière, secourue par madame Miller et par M. Théophile, a repris ses sens. Elle aperçoit son mari, et détourne la tête en disant :)

BÉNIGNE.

Ah! M. Théophile!.. quel monstre!...

(Elle sort soutenue par madame Miller et M. Théophile.)

Le Théâtre change.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Le Théâtre représente une Salle d'audience au Tribunal de police. Au milieu, une table et des siéges. Une banquette de chaque côté.

SCENE PREMIÈRE.

LUCY, L'HOMME DE PAROISSE.

(*Ils entrent par le fond.*)

L'HOMME, *l'amenant par la main.*

N'ayez pas peur, mon enfant, vous êtes chez M. Nibois, le Juge, et vous allez le voir.

LUCY.

Mais puisque mon parrain, qui m'a amenée, ne reste pas?..

L'HOMME.

Il reviendra tout-à-l'heure comme témoin.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LUCY, *seule.*

Me voilà donc chez la justice... quand c'est la première fois, çà vous fait un drôle d'effet: qu'est-ce qui aurait dit pourtant que çà en viendrait là? Dieu sait si, en m'accusant, j'avais l'idée de faire de la peine à quelqu'un...

mais cette carte qui s'est trouvée dans le manteau de lord Arthur a tout embrouillé... Mon parrain m'a soutenu que c'était M. Boisgaillard... je n'ai pas pu dire non, n'en ayant pas d'autre sous la main, et enfin il a fallu, malgré moi, me laisser conduire chez le Juge pour porter ma plainte, comme c'est d'usage en pareil cas. Si j'osais, je lui dirais bien la vérité... mais c'est impossible, il irait tout raconter à M. Patterson, et que deviendrait lord Arthur, et surtout ma bonne Georgina?... J'aperçois déjà la grosse perruque! Allons, du courage, il n'y a plus à reculer...

SCÈNE III.

LUCY, LE JUGE.

LE JUGE.

Ah! ah! voici donc la plaignante... elle est jolie... (*il rit.*) hé! hé! hé! (*à lui-même.*) Je conçois le criminel: honni soit qui mal y pense..... Venez ici, petite victime, venez, venez..... plus près, là... Vous savez qu'il faudra lever cette jolie petite main..... pour jurer de dire la vérité?.. J'ai reçu la plainte écrite de Georges Patterson, votre parrain... Il faut maintenant que votre déclaration soit d'accord avec la sienne.

LUCY.

Dame!.. c'est embarrassant (*à part.*) Je ne sais pas ce qu'il a dit. (*haut.*) Je m'en rapporte bien à mon parrain.

LE JUGE.

Ah! çà nous avons donc été trompée, séduite par un Français?...

LUCY.

C'est-à-dire, M. le Juge, j'ai été séduite... c'est si on veut...

LE JUGE.

Mais vous serez vengée... La loi est là; et je vous réponds qu'il sera puni de manière à ne pas recommencer.

LUCY.

Pour çà, je suis bien tranquille... Mais qu'est-ce que

vous lui ferez donc à ce pauvre homme? je ne voudrais pas que çà allât trop loin.

LE JUGE.

Bon petit cœur! on le ménagera, par égard pour vous...

Premier fragment du trio de la Neige. Je disais donc à Monseigneur. (4e acte.)

Confiez-moi votre secret,
Parlez clairement... sans mystère.
(*A part.*) Moi, j'crois ne guère d'affaire...

LUCY.

Voilà donc comment ça s'est fait...
J'm'en vas vous raconter le fait...
C'est un' singulière aventure,
Vous n'la croirez pas, j'en suis sûre!...
Il faut d'abord qu'on se figure...
Que je n'sors, ni l'matin, ni l'soir.
Personn' non plus ne vient me voir;
Vous comprenez?.. ça vous étonne!

LE JUGE.

C'est bon, j'y suis...

LUCY.

C'était un soir.
Quand on ne voit jamais personne,
On ne pense guère à l'amour.
V'là qu'au jardin j'vas faire un tour
Des homm's paraissent à mes yeux.

LE JUGE.

Ah! des galans!

LUCY.

Ils étaient deux.
Non, ils n'étaient qu'un... je me rappelle.
A son s'cours ma maîtresse appelle;
Et se sauv', je n'sais pas pourquoi.
Faut du courag', quoiqu'on soit fille!
J'n'ai pas peur, et je reste, moi;
Un homm' ne m'cause point d'effroi...
Il ne m'dit rien... Ah! si, je croi,
Il m'a dit que j'étais gentille.

LE JUGE.

Ah! ah!

LUCY.

Alors il m'prit la main.

LE JUGE.

Tu te sauvas?

LUCY.

Bien; mais soudain...

LE JUGE.

Tu répondis?

LUCY.

Par un soufflet.
J'n'ai pas besoin d'vous dir' le reste...
Et voilà comment ça s'est fait.

LE JUGE.

ENSEMBLE.

Vraiment son trouble me fait rire;
Mais un esprit tel que le mien
Comprend ce qu'elle ne peut dire;
Je suis charmé de l'entretien.

LUCY.

Quel embarras! Ah! quel martyre!
Comment finir cet entretien?
Voilà tout ce que je puis dire;
Car vraiment je ne sais plus rien.

LE JUGE.

Ah! ah! heureusement, mon enfant, que j'ai des documens suffisans pour baser ma procédure.... Allons, allons, remettez-vous... c'est bien... demain le coupable vous épousera...

LUCY.

L'épouser!... par exemple! j'aime trop Jack pour ça!

LE JUGE.

Comment Jack? Ah! ça voyons, voyons, comment ar-

rangez-vous çà? Il y a complication. Vous croyez donc que Jack vous épousera malgré ce qui s'est passé?

LUCY.

Tiens, il serait bien difficile.

LE JUGE, *étonné.*

Ah! à la bonne heure! et comment lui ferez-vous entendre raison, petite friponne?

LUCY.

Oh! j'ai un bon moyen, je lui dirai tout...

LE JUGE, *encore plus étonné.*

Ah! ma foi... Honni soit qui mal y pense... Enfin, je vois avec plaisir que certains soupçons de Patterson n'étaient pas fondés.

LUCY, *un peu effrayée.*

Quels soupçons?

LE JUGE.

Il parait qu'il avait cru, dans le premier moment, que Georgina, sa fille...

LUCY, *troublée et avec chaleur.*

Que dites-vous? On pourrait penser?... Miss Georgina est sage et vertueuse! si on voulait l'attaquer, je la défendrais, voyez-vous, je la défendrais comme une sœur!... Qu'est-ce que c'est que la réputation d'une pauvre fille?... Je n'ai rien à perdre, moi... on dira ce que l'on voudra, mais ma bonne maitresse!...

LE JUGE.

Allons, calmez-vous... Une séduction, de la vertu... un soufflet... on peut faire quelque chose de çà.

BOISGAILLARD, *en dehors.*

C'est ici... bon, bon... tu vas voir comme je vais lui parler!

LE JUGE.

C'est, je crois, notre homme. Retirez-vous.

LUCY, *vivement.*

Je ne serais cependant pas fâchée de le connaître, mon séducteur.

LE JUGE.

Allons, rentrez, rentrez, petite victime.

(*Lucy entre dans un cabinet.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BOISGAILLARD, JACK, L'HOMME DE PAROISSE, LE CONSTABLE.

BOISGAILLARD.

C'est Monsieur qui est le Juge, tu dis?

JACK.

Oui.

BOISGAILLARD, *à lui-même.*

Espèce de Juge de paix ou de Maire d'arrondissement... ça ne doit pas être fort. (*au Juge.*) Monsieur, je voudrais bien savoir ce que j'ai à démêler avec la justice?.. Je ne suis point un vagabond!

(*Le Constable prend l'assignation qu'il tient à la main, le Juge fait un signe de tête.*)

LE JUGE, *à lui-même.*

Voilà un homme qui paraît bien immoral.

BOISGAILLARD, *continuant.*

Je suis un étranger paisible... il me semble que la liberté individuelle... on ne doit pas citer abitrairement... Que diable! ce n'est pas dans la charte! (*à Jack.*) Avez-vous une charte, vous autres?..

JACK, *à mi-voix.*

Tiens, dites donc, Monsieur, voilà Madame votre épouse qui vient.

BOISGAILLARD.

Eh! bien, tant mieux, elle prendra ma défense... A elle seule, elle vaut trois avocats.

JACK.

Il y a un Monsieur qui lui donne le bras.

BOISGAILLARD.

Toujours M. Théophile....

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. THÉOPHILE, FÉLICITÉ.

THÉOPHILE.

Bonjour, mon cher Boisgaillard, je prends bien part au malheur qui vous arrive... J'ai amené Madame.

BOISGAILLARD.

Je vous remercie... (*à Félicité.*) Je suis bien aise que tu sois venue... tu mourais de peur?.. tu étais inquiète?..

FÉLICITÉ.

Non, Monsieur, je ne la suis plus, j'ai voulu venir pour me convaincre des torts que vous avez... pour m'ôter le plus léger regret sur la résolution que j'ai formée.

BOISGAILLARD.

Allons, qu'est-ce que tu as encore?

FÉLICITÉ.

Je sais tout.

BOISGAILLARD.

Tu es plus avancée que moi.

FÉLICITÉ.

Oui, dissimulez, dissimulez, homme faux... Tartufe que vous êtes!

BOISGAILLARD.

Moi, un Tartufe?

FÉLICITÉ.

Eh! bien, je suis enchantée que vous soyez pris... Quand le juge-t-on? quand le condamne-t-on? je ne prendrai certainement pas votre défense, je l'abandonne à toute la rigueur des lois!...

(*Elle s'assied sur un banc.*)

LE JUGE, *à Félicité.*

Madame vient sans doute ici comme témoin? nous n'avons qu'une plaignante.

FÉLICITÉ.

Monsieur, je la suis aussi, plaignante... et plus que toute autre.

LE JUGE.

Il se pourrait?.. encore une victime!

FÉLICITÉ.

Hélas! oui, Monsieur, c'est bien le mot... qu'y pouvait s'y attendre!

LE JUGE.

Cet homme ne respecte donc rien? les jeunes paysannes... les dames de la ville, tous les rangs, toutes les classes... Quelle profonde immoralité!...

BOISGAILLARD.

Si j'y comprends un mot, je veux bien être...

LE JUGE.

Ce soin regarde la justice. Greffier, recevez la déclaration de Madame, sa cause viendra après celle qui nous occupe.

BOISGAILLARD.

Mais ne l'écoutez donc pas, elle ne sait ce qu'elle dit.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DEUX JUGES, *en grand costume*, ANGLAIS, ANGLAISES, *de différentes classes, qui viennent pour assister à l'audience.*

CHŒUR.

Les Anglais.

Nous allons voir juger
Un étranger
Qui fut bien léger.
A l'audience
On défend l'innocence,
Et l'on sait la venger.

LE JUGE.

Messieurs les Juges, placez-vous,
Et vous, silence, écoutez-nous:
Le prévenu? près de moi, c'est très-bien.

BOISGAILLARD.

Moi, prévenu? je ne sais rien.

CHŒUR.

Nous allons voir juger, etc.

LE JUGE.

Votre nom?

(*Un huissier fait signe à Boisgaillard.*)

BOISGAILLARD.

Thimothée, Virgile Boisgaillard.

LE JUGE.

Votre profession?

BOISGAILLARD.

Rentier. On est rentier à Paris... et gentleman à Londres.

LE JUGE.

Qu'est-ce qui vous a conduit en Angleterre?

BOISGAILLARD.

La malle-poste et le bateau à vapeur.

LE JUGE.

Je vous demande quel motif?

BOISGAILLARD, *avec humeur.*

Ah! je suis venu pour faire un voyage d'agrément.

LE JUGE.

A merveille!... vous êtes accusé d'avoir plu à une jeune fille...

BOISGAILLARD, *d'un air indifférent.*

C'est possible.

FÉLICITÉ, *à part.*

Il en convient!

BOISGAILLARD, *continuant.*

J'ai pu plaire involontairement... On a pu me voir. Je ne suis pas obligé de me cacher.

FÉLICITÉ, *à part.*

Quelle suffisance!

LE JUGE, *avec emphase.*

Et vous avez abusé de vos avantages extérieurs et des charmes de votre esprit pour séduire la malheureuse.....

FÉLICITÉ, *à part, avec ironie.*

Il est si aimable quand il veut!

BOISGAILLARD.

Vous êtes bien bon, mais j'ai beau chercher, je n'ai aucun souvenir de tout çà.

LE JUGE.

Or, d'après la loi qui veut que l'autorité connaisse les père et mère des enfans nés dans chaque commune...

BOISGAILLARD.

Que diable, est-ce que tout çà me fait ?

LE JUGE, *à Boisgaillard.*

(*Continuant.*) D'après la loi précitée, Thimothée, Virgile Boisgaillard, ci présent, est accusé d'être le père de l'enfant dont la susdite jeune Anglaise deviendra mère incestamment.

BOISGAILLARD.

Moi ? Quest-ce que c'est que cette plaisanterie-là ?..

FÉLICITÉ, *pleurant, à elle-même.*

Le monstre ! Et moi qui suis sa femme !..

BOISGAILLARD.

Ah ! çà, mais c'est une infamie !

L'HOMME.

Silence et respect.

LE JUGE.

Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

BOISGAILLARD.

Comment, si j'ai quelque chose à dire ? A-t-on l'intention de me mystifier ? parce que je suis parisien, me prend-on pour un badaud, tranchons le mot, pour un jobard ? espère-t-on me rendre victime d'un complot plein de noirceur et de machiavélisme ?.. On connaît la politique anglaise ; qu'est-ce que c'est donc que des John-Bull comme çà ?... D'ailleurs, il faut des preuves pour condamner les gens.

FÉLICITÉ.

Si par hasard il n'était pas coupable !

BOISGAILLARD, *à sa femme.*

Tu me vois, ils vont me renvoyer dessus de la plainte.

LE JUGE.

Que l'on introduise la plaignante. L'aspect de sa victime lui arrachera peut-être un aveu.

BOISGAILLARD.

Vous pouvez bien faire venir toutes celles que vous voudrez... çà m'est bien égal.

FÉLICITÉ.

Serait-il vrai ? est-ce d'assurance...

JACK.

Nous allons rire.

(*Un des huissiers ouvre une porte, et l'on voit paraître Lucy.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LUCY.

LE JUGE.

Lucy Cobbet... avancez, mon enfant.

BOISGAILARD, *avec la plus grande surprise.*

Que vois-je!.. ma petite Anglaise!..

LE JUGE.

Sa petite Anglaise! vous l'entendez?

LUCY, *levant les yeux.*

Le Français d'hier soir!

JACK, *à part.*

La perfide! est-il possible!

FÉLICITÉ, *à part.*

Il n'y a plus à en douter.

(*Lucy a les yeux baissés. Chacun des autres personnages est frappé d'étonnement. Jack fait un geste de fureur, Félicité se couvre le visage de son mouchoir, et Boisgaillard paraît stupéfait.*)

TABLEAU.

LE JUGE.

Voilà celle que vous avez séduite.

BOISGAILLARD.

Elle ose m'accuser?.. elle!.. après m'avoir donné un soufflet!

LE JUGE.

Bon! un soufflet... autre preuve. Cela s'accorde parfaitement avec la déposition de la petite.

BOISGAILLARD, *abattu.*

Ah! c'est trop fort, je n'y suis plus! je suis anéanti...

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Avec ce sourire ingénu,
Ces yeux si doux... tant de malice!

LE JUGE.

A ses attraits, à sa vertu,
Puisqu'ici vous rendez justice;
Que n'avez-vous, en ce cas-là,
Demandé sa main sans parler?..

BOISGAILLARD.

Sa main, que me dites-vous là?
Je l'ai reçue...

LE JUGE.

Eh quoi! déjà?

BOISGAILLARD.

Au beau milieu de la figure.

LE JUGE.

A votre tour, Lucy, parlez.

BOISGAILLARD.

Oui, je suis curieux de savoir ce qu'elle aura le front de dire... Je lui répondrai, moi.

LE JUGE, *à Boisgaillard.*

N'interrompez pas. (*à Lucy.*) *Speak, Miss, franchmently — Do you know that sir?*

LUCY, *avec timidité, et une déclamation chantée.*

Yes, sir, I know him perfectly.

LE JUGE, *à Boisgaillard.*

Que répondrez-vous à cela?

BOISGAILLARD.

Eh! que diable voulez-vous que je dise? je n'y comprends pas un mot.

LE JUGE.

Elle avoue qu'elle vous reconnaît parfaitement. (*à Lucy.*) *continue.*

LUCY.

I cannot only repeat but what I have said.

BOISGAILLARD, *la contrefaisant.*

Qu'est-ce que çà prouve?

LE JUGE.

Cela signifie que vous lui avez fait une déclaration d'amour.

LUCY, *en pleurant.*

Believe that I am very unhappy to be obliged to accuse you!

FÉLICITÉ.

Ah! c'est affreux!

BOISGAILLARD.

Et la méchanceté de ma femme, qui a l'air de comprendre!

JACK.

Elle dit que vous êtes un séducteur, un monstre, un scélérat...

LE JUGE.

Interprète, vous ajoutez au texte de la plaignante... *Continue...*

LUCY.

I know him perfectly!... It is truth!... It is him... Surely.

BOISGAILLARD, *parlant en même temps qu'elle.*

Çà n'est pas vrai, çà n'est pas vrai, et çà n'est pas vrai!

LE JUGE, *après avoir dit deux mots à l'oreille de ses collègues.*

L'affaire est jugée.

BOISGAILLARD.

Alors, je m'en vas.

LE JUGE.

Silence! mais on veut bien encore user d'indulgence à votre égard, et pour réparer le dommage que vous avez causé, on vous condamne simplement à épouser cette jeune fille.

FÉLICITÉ, *se levant.*

Qu'appelez-vous, l'épouser?.. et moi qui suis sa femme, que fera-t-il donc de moi?.. il me vendra sans doute!..

LE JUGE.

D'après cette petite difficulté, nous allons commuer la peine... vous êtes condamné à payer 200 livres... Une autre fois, soyez plus prudent.

BOISGAILLARD.

200 livres... j'en suis quitte à bon marché.

LE JUGE.

200 livres sterlings.

BOISGAILLARD.

On vous les paiera, sterlings...

LE JUGE.

Autrement dit... cinq mille livres de France.

BOISGAILLARD.

Cinq mille francs! Ah! j'étouffe!

FÉLICITÉ.

Je voudrais qu'on vous eût condamné à vingt mille!

BOISGAILLARD, *criant.*

Les enfans sont donc hors de prix dans ce pays-ci?

LE JUGE, *élevant la voix.*

Monsieur, vous n'avez pas le droit de donner *gratis* des sujets à Sa Majesté Britannique. Personne ne vous a prié d'augmenter la population anglaise...

BOISGAILLARD.

...Ça m'est égal, je ne paierai pas; d'ailleurs, quand je le voudrais, il y a impossibilité...

LE JUGE.

Fournissez une caution, sans cela vous irez en prison!..

BOISGAILLARD *et* FÉLICITÉ.

En prison!...

LE JUGE.

Emmenez cet homme-là.

(*On se dispose à emmener Boisgaillard, et le peuple sort en reprenant le chœur de son entrée.*)

Nous avons vu juger
Un étranger,
Rio., ato

LUCY, *à part.*

Mon dieu! ce pauvre homme... peut-être en priant bien M. le Juge de ne rien dire... (*Elle s'approche du Juge.*) Ecoutez-moi, je vous en supplie...

LE JUGE.

Hein! qu'est-ce qu'il y a?

BOISGAILLARD, *au Constable.*

Une minute; elle va faire des révélations.

LUCY, *au Juge, en hésitant.*

Puisque mon parrain est absent...

(*Ritournelle de l'air suivant.*)

JACK.

Qu'est-ce que cela veut dire?.. M. Patterson qui accourt par ici...

LUCY, *s'éloignant vivement du Juge.*

Ah! mon dieu! qu'allais-je faire? il était temps...

LE JUGE, *pendant la ritournelle.*

Il vient comme témoin... mais j'en suis bien fâché... le jugement est rendu!.. Mais que signifie ce bruit?...

(*Il va au fond.*)

LUCY, *qui est allée voir.*

Que vois-je? il est avec lord Arthur!

BOISGAILLARD.

Lord Arthur!.. il sera ma caution!..

PLUSIEURS VOIX *dans la coulisse.*

Vive Georges Patterson!.. honneur à lui!

JACK.

Ah! c'est l'élection! c'est l'élection!..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES. *Les portes s'ouvrent, et l'on voit entrer une foule de gens de différentes classes, portant des fleurs et une bannière sur laquelle on lit le nom de Patterson.*

AIR : CHŒUR. (De la Muette.)

Fêtons celui que notre choix couronne,
Il a nos voix... Patterson est vainqueur,
Amis, nos droits auront dans sa personne,
Toujours, toujours un noble défenseur.

(*Tout le monde entoure Patterson; il reçoit les hommages avec une vive émotion; Arthur et Lucy sont près de lui et semblent le supplier.*)

BOISGAILLARD.

Ah! mon ami!... mon protecteur!... (*se débattant.*) laissez-moi donc approcher de sa Grâce... vous voyez bien que je la connais... Milord, sauvez-moi... vous voyez une victime de l'amour, des enfans et des Constables!.. Vous voyez un père supposé... un bygame involontaire... un étranger qu'on persécute... Ces vils suppôts de la tyrannie veulent me plonger dans un cachot, à la tour de Londres, sur les pontons, je ne sais où enfin, si vous n'êtes mon libérateur, si vous ne me servez de caution pour 200 livres sterlings!..

ARTHUR.

Rassurez-vous! il suffit, je réponds de tout.

LE JUGE.

Il suffit; milord prend tout sur lui.

LUCY.

Et c'est assez juste...

BOISGAILLARD.

O! noble lord! que de générosité! Vous l'avez entendu, éloignez-vous, retirez-vous... gendarmes britanniques!..

ARTHUR, *qui vient de causer avec le juge.*

Combien je suis désolé de tout ce qui vous est arrivé! j'espère que vous voudrez bien l'oublier, en assistant à la fête qui doit célébrer mon mariage....

LE JUGE, JACK et LUCY.

Son mariage!

PATTERSON, *à mi-voix avec bonté, en lui prenant la main.*

Oui, bonne Lucy... je sais tout... mais les efforts de lord Arthur, son généreux dévouement avaient assuré mon triomphe...

ARTHUR.

Et Patterson m'a pardonné mon bonheur.

LUCY.

Ah! que je suis contente... ma bonne maîtresse!.. Au fait elle était mariée... et de cette affaire-là je redeviens demoiselle.

BOISGAILLARD, *étonné.*

Vraiment! alors je ne suis donc plus le père de votre enfant?

LUCY.

Non, M. Boisgaillard, je retire ma plainte.

FÉLICITÉ.

Est-il possible... expliquez-moi donc...

LUCY.

Non, Madame, il n'est pas coupable; je m'étais trompée!...

JACK.

Tu étais trompée... tu ne te trompes pas?..

LUCY, *bas.*

Non, non.

JACK, *à Boisgaillard.*

Elle vous évite de fameux coups de poings.

BOISGAILLARD, *à lui-même.*

J'en suis quitte pour un soufflet

LUCY, *à Boisgaillard.*

Monsieur le Français, j'espère que vous ne m'en voudrez pas?

BOISGAILLARD.

Au contraire, aimable Anglaise, j'étais seulement fâché que çà ne fût pas vrai. (*Félicité lui pince le bras.*) Finis donc.

FÉLICITÉ, *avec sentiment.*

Vous m'avez fait bien du mal.

BOISGAILLARD.

Et toi aussi, cher amour. Mais console-toi, je t'achèterai tout ce que tu voudras... et demain nous voguerons maritalement pour le beau pays de France.

CHŒUR *du Comte Ory.*

Chantons, dansons,
Chantons, dansons, chantons,
Quelle heureuse union !
Vive notre patron.
Et vous, chantez d'avance,
N'ayez plus de chagrin ;
Pour votre chère France,
Vous partirez demain.

BOISGAILLARD, *au Public.*

Messieurs... et vous aussi, Mesdames, vous avez pu voir comme j'ai été reçu chez nos voisins d'outre-mer... Souffleté par le beau sexe... Rançonné par la justice... En un mot, mille désagrémens dans mon voyage d'agrément... le tout grâce aux coutumes du pays. Enfin, m'en voilà revenu, et je puis me considérer comme de retour à Paris... dans mes foyers... avec ma femme... et le petit voisin... Mais à présent... je suis poursuivi par l'idée de leurs diables d'usages... il y en a un, surtout, qui me fait frémir... Chez eux, quand une pièce réussit... on siffle... Çà vous paraît drôle, n'est-ce pas ? C'est pourtant comme j'ai l'honneur de vous le dire... Ici, quand çà vous arrive, on sait ce que çà signifie... Mais là-bas, c'est tout le contraire... Deux ou trois, c'est un succès d'estime... Mais quand çà part du haut en bas... c'est un succès d'enthousiasme... Çà peut être très-flatteur... Mais je suis Français, je vous supplie de me traiter en compatriote, et de ne pas me donner ce soir, un succès... à l'anglaise !

(*On reprend le Chœur.*)

FIN.

Villeneuve, Théodore Ferdinand Vallois de

LA

MAISON DU FAUBOURG,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM.

DE VILLENEUVE, SIMONNIN et VANDERBURCH,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 28 JANVIER 1829.

Paris,

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, n° 18.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE.....	M. VOLNYS.
LA PRINCESSE DE PALMEZI.....	Mme DUSSERT.
DELVILLE, Secrétaire du Comte..	M. DEROUVÈRE.
Mme DUHAMEL, grand'maman....	Mme GUILLEMIN.
ESTELLE, sa petite-fille.....	Mme THÉNARD.
CATOGAN, coiffeur de la Cour...	M. BERNARD-LÉON.
LAPIERRE	M. ARMAND.
UN COUREUR.....	M. DAVENNE.
Plusieurs Domestiques, Soldats.	

Le premier Acte se passe à Paris, dans l'hôtel du Comte. Et le second dans sa petite Maison du faubourg.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour, Paris, le 20 janvier 1829.

Par ordre de S. Exc.,
Le Chef du Bureau des Théâtres,
COUPART.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON,
rue Gît-le-Cœur, n°. 7.

LA MAISON DU FAUBOURG,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Acte premier.

Le Théâtre représente le cabinet du Comte, richement décoré; des bibliothèques, des candelabres, deux bureaux couverts de riches tapis, une porte dans le fond et une au troisième plan, de chaque côté du théâtre; celle de gauche est cachée par un paravant.

SCÈNE PREMIERE.

DELVILLE, *seul, occupé à écrire, et lisant à haute voix.*

« Les efforts de l'amiral ne purent empêcher l'ennemi » d'être battu... » (*parlé.*) Oui, il y faisait chaud, je m'en souviens, surtout aux changemens de saison; quand le temps se met à la pluie, je souffre toujours de cette blessure. (*il se lève.*) Oui, mais c'est à notre jeune général que la France dût ce nouveau triomphe.

AIR *de Turenne.*

Comme guerrier, il n'eut point de défaites,
Et la Victoire obéit à sa voix;
Mais au nombre de ses conquêtes,
Il en est qui doivent, je crois,

Ternir l'éclat de ses premiers exploits.
De ce héros, quand parlera l'Histoire,
Sur ces erreurs sachons nous taire alors;
Car on doit oublier ses torts,
Lorsqu'on se souvient de sa gloire.

Reposons-nous un peu. Monseigneur n'est pas si pressé de ses mémoires, que je ne puisse, en faisant ses affaires, m'occuper aussi des miennes. Relisons la lettre de mon oncle. (*il tire une lettre de sa poche*) « Mon cher neveu, c'est pour ton » bonheur que je veux te marier. Ta cousine Estelle est un » modèle de sagesse, de douceur et de beauté; tâche, dans » le courant du mois prochain, d'obtenir la permission » d'aller passer quelques jours en Normandie... » (*parlé.*) Je l'espère bien. (*lisant.*) « Dans le cas contraire, madame » Duhamel et sa petite-fille se décideront peut-être à aller » à Paris; n'oublie pas de leur envoyer ton adresse. » (*parlé.*) En effet, elles ne savent pas que depuis quelque temps, je suis attaché à la personne de Monseigneur... Il faudra que je réponde bientôt.

(*Il se remet à son bureau.*)

CATOGAN, *dans la coulisse, chantant.*

L'amour et vos leçons m'ont enfin rendu sage.
Je préfère Colette a des biens superflus,
Elle m'aimait jadis en habit de village,
Sous un habit doré qu'obtiendrai-je de plus?

DELVILLE.

Ah! ah! j'entends la voix de M. Catogan, le coiffeur de Monseigneur, en crédit à la cour.

SCÈNE II.

DELVILLE, CATOGAN.

CATOGAN, *accourant.*

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autres biens?

Salut à M. Delville... Toujours occupé, toujours dans les

écritures, tel est notre sort, à nous autres hommes de génie... Quand on est secrétaire ou coiffeur d'un grand seigneur, il faut toujours avoir la plume ou la houpe à la main.

DELVILLE.

Oh! je vous cède le pas, M. Catogan... j'arrange, et vous inventez.

CATOGAN.

C'est vrai, c'est vrai... A propos, où en sommes nous des mémoires de Monseigneur?.... Ça fera-t-il du bruit, du scandale?... Moi, je suis arrêté dans mon grand ouvrage..... Vous savez, mon histoire des perruques... Ça fera crier, je le sais; il y a même bien des gens qui prendront cela pour une personnalité... Mais, ça m'est égal... les perruques... moi, je ne sors pas de là.

AIR *Vaudeville de Fanchon.*

En vain la calomnie,
Contre nous fait furie,
Pour détrôner la poudre; mais
Tant qu'on aura des nuques,
Nous les couvrirons de toupets;
Les têtes à perruques
Ne périront jamais.

Même air.

Sorbonne et Médecine,
Contre moi j'imagine,
Feront pleuvoir les quolibets;
Leurs modes sont caduques,
Et pour la gloire des Français,
Les têtes à perruques
Ne périront jamais.

DELVILLE.

Ah ça, quelles nouvelles en fait de coiffure?..

CATOGAN.

Grande victoire, mon cher... mon catogan triomphe... la Cour est pour moi... le Régent a chassé Catacoua... il a bien fait... c'est un drôle, un imposteur... C'est que ça devenait un schisme, et les partis étaient sur le point de se prendre... mais j'ai coupé court à tout cela. Au fait, Catacoua

ne pouvait pas tenir... il n'avait que la faculté et la cléricature pour lui... moi, j'avais la noblesse et le Parlement...

DELVILLE.

Oh! alors votre victoire était certaine.

CATOGAN.

Sans doute... Il fallait varier la monotonie de la queue; les gros bonnets imploraient une innovation... elle ne pouvait sortir que de là.. de ce cerveau échauffé par l'amour de son art. (*montrant son catogan.*) Tenez, regardez... ça s'appelle comme moi... catogan... C'est une fureur, et mon nom vole maintenant de tête en tête...

DELVILLE.

Quel noble enthousiasme!

CATOGAN.

Oui..... Je suis né dans le cheveu, et j'y prétends mourir.

AIR *des Folies amoureuses* (de Castil-Blas.)

A peine au sortir de l'enfance,
Je démêlais et je tondais l'adolescence;
J'étais cité parmi les apprentis
Pour plaire au sexe, et pour coiffer tous les maris :
La conseillère,
La financière,
Applaudissaient déjà ma grâce et ma manière;
Dédaignant le plat des barbiers,
Je méprisais, et je fuyais les perruquiers.
Pour friser la classe vulgaire,
Je me sentais le cœur trop grand, l'âme trop fière.
Combien de fois je me trouvais
Admis dans le boudoir des Grâces;
Que de secrets
Je devinais,
Et que d'appas j'entrevoyais;
Mais toujours, crainte de disgrâces,
Sur tout cela je me taisais. (*bis.*)
L'étranger bientôt sembla réclamer mon mérite,
J'y portai mon nom et mon talent cosmopolite.
Sur des Zéphirs porté,
Dans ce brillant voyage,
Ma main, sur mon passage,
Répandait des flots de beauté.
De mon vaste génie,
Tous les yeux sont surpris;

Mais une voix chérie ;
Qui me parle en secret, me rappelle à Paris,
On aime à revoir sa patrie,
On aime à coiffer son pays !
Aussitôt ma renommée,
De Paris a fait le tour,
Et de pommade embaumée,
Ma main paraît à la cour.
Là m'appelaient les beaux-arts et la gloire,
Là m'attendais le Temple de Mémoire.
Un brevet d'immortalité ;
Oui, des beaux-arts et de la gloire,
Je deviens l'enfant gâté,
Vers le Temple de Mémoire
Je m'élance avec fierté,
Et l'on me surnomme à la fois,
Roi des coiffeurs, coiffeur des Rois.
Corrigeant la Nature,
Dans mes brillans essais,
J'ai de la tournure,
J'ai de la coiffure,
De la chevelure
Hâté les progrès ;
J'abordai l'Opéra :
Ah ! que de nayades,
Ah ! que de dryades,
Que d'amadryades
Ont passé par là !

(*Montrant sa houpe.*)

J'ai souvent poudré la Fortune,
J'ai fait la queue à Jupiter,
Et c'est grâce à moi, que Neptune
Sortit tout frisé de la mer.
Vainqueur des Titus, dans mon art j'ai fait des conquêtes,
On m'a vu cueillir des lauriers sur toutes les têtes ;
Bref, j'ai su me rendre fameux,
En jetant de la poudre aux yeux,
Pour embellir la jeunesse,
Me voilà ;
Pour rajeûnir la vieillesse,
Me voilà ;
Faut-il du tact, de l'adresse ?
Je suis là !
Je veux qu'on me cite, et que l'on m'admire à la ronde ;
Je veux que ma gloire étonne et remplisse le monde ;
Et joindre enfin le nom de Grand,
Au nom fameux de Catogan !

DELVILLE.

Comment donc, maître Catogan, je ne doute pas que vous n'arriviez un jour à l'immortalité!

CATOGAN.

J'y compte... Aussi, j'ai pris mes mesures pour ça... Ce n'est pas pour me vanter... mais je brille dans le cheveu comme vous dans la plume... car Monseigneur vous aime beaucoup; c'est peut-être à cause de l'austérité de vos mœurs. Le fait est qu'on ne vous connaît pas une amourette, même au Palais-Marchand... Vous n'avez pas rossé le Guet une pauvre petite fois...

DELVILLE.

C'est vrai, on m'a même tourné en ridicule pour cela... Quant à Monseigneur, c'est bien différent... cette petite maison qu'il vient d'acheter dans le faubourg St.-Antoine, est quelquefois le rendez-vous... de...

CATOGAN.

De jeunes seigneurs de la plus haute volée, aimables, spirituels... poudrés à blond... Ils y vont faire des petits soupers charmans... c'est le bon ton... c'est le ton de la régence... D'ailleurs, quel mal?.. moi aussi je soupe... tout le monde soupe... Au surplus, on dira ce qu'on voudra, Monseigneur est un homme charmant.

DELVILLE.

Oh! sans doute!... Silence, je l'entends.

(*Il va se remettre à écrire.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE, *en négligé du matin très-élégant, il est précédé de quelques valets.*

LE COMTE, *aux valets.*

C'est bon, dites à la Marquise que je ne suis pas levé; à la Comtesse, que je suis indisposé; enfin, dites-leur ce que vous voudrez. (*les valets sortent.*) En vérité, ces grandes dames m'obsèdent. Ah! c'est toi, Catogan? toujours une tête... originale.

CATOGAN, *faisant plusieurs révérences.*

C'est trop de bonté, Monseigneur.

LE COMTE, *s'approchant de Delville.*

Bonjour, Delville. Eh bien! avez-vous mis au net les idées que je vous avais communiquées?

DELVILLE.

Oui, Monseigneur, j'ai détaillé, autant que possible, votre dernière victoire.

LE COMTE.

Voyons cela. (*il prend le papier. A Catogan.*) A propos, j'ai des complimens à te faire : la petite baronne de Neuville était coiffée comme un ange; c'est toi, je pense... qui...

CATOGAN, *s'inclinant.*

Grâce aux bontés de Monseigneur, j'ai l'avantage de compter madame la Baronne au nombre de mes clientes.

LE COMTE, *lisant, et à Delville.*

Bien, très-bien; je n'aurais pas écrit ce chapitre avec autant de force; mais il y a trop de louanges. Ah! ah! vous rappelez assez adroitement la campagne de Flandre. Mais, quoi! pas un mot de cet inconnu qui me sauva la vie..... à la prise de Mayence, dans le plus fort de l'assaut, et que depuis je n'ai pu découvrir.

DELVILLE.

J'ai cru cet événement trop peu important, pour en parler dans les mémoires de Monseigneur. Quel mérite eut en effet cet inconnu, en sauvant les jours de celui dont la victoire dépendait... tout autre à sa place en eût fait autant, et vos jours n'en eussent pas moins été conservés à la patrie?

LE COMTE.

Mon ami, vous voyez avec trop d'indifférence un dévouement semblable; je sais qu'avec votre beau caractère vous en eussiez fait autant, mais je veux que ce fait soit constaté dans mon ouvrage, c'est le seul moyen qui me reste de connaître mon libérateur.

AIR : *Je vous revois, séjour de mon enfance.* (Caleb.)

Assez de gens, fiers de leur faux courage,
A tous propos parlent de leurs combats;
A la valeur, pour rendre un digne hommage,

Récompensons ceux qui n'en parlent pas :
De ce soldat, j'admire le silence,
Et l'imitant aujourd'hui je voudrais,
Puisqu'il se cache à ma reconnaissance,
Pouvoir aussi lui cacher mes bienfaits.

CATOGAN.

Quelle âme noble ! dites donc du mal d'un homme comme ça !

LE COMTE, *rendant les papiers à Delville.*

Mais j'oubliais, mon cher Delville, de vous prier de passer ce matin aux Bureaux de la Guerre. Vous prendrez les notes que vous remettra le premier commis, M. Blondot; un homme charmant, qui a fait des couplets délicieux sur l'abbé Dubois.

CATOGAN.

Ah ! oui, je les connais... C'est rempli d'esprit... Ça frise l'épigramme.

DELVILLE.

Oh ! si l'on voulait chansonner tous les abus !...

LE COMTE.

Toujours frondeur ! Parbleu, mon bon Delville, je suis étonné qu'avec vos principes, vous soyez encore garçon.....

CATOGAN.

Oh ! rassurez-vous; le célibat de monsieur le Secrétaire va bientôt cesser. Hier, il m'a fait part de ses projets de mariage.

LE COMTE.

Bah ! vraiment ?... Mon compliment, Delville... Et qui épousez-vous ?

DELVILLE.

Une jeune parente que je ne connais pas encore, mais que l'on dit aussi sage que belle.

LE COMTE.

Eh bien ! je veux danser à votre noce. Vous me présenterez votre future.

DELVILLE.

Permettez-moi de n'en rien faire, Monseigneur. Un bonheur obscur est tout ce que je désire... Je veux retenir ma femme éloignée du monde... être tout pour

elle, qu'elle soit tout pour moi..... Accusez-moi de faiblesse... je crois encore à la vertu des femmes.

LE COMTE.

Très-bien... Je vous félicite de votre opinion sur le beau sexe... Des mœurs, de la confiance... Ah! vous ferez un excellent mari.

CATOGAN.

Oui, oui, c'est champêtre, c'est pastoral... comme dans le *Devin* de M. de Jean-Jacques.

Non, non, Colette n'est pas trompeuse,
Elle m'a promis sa foi.

Oh! pardon, Monseigneur, j'oubliais que devant vous...

LE COMTE.

Tu chantes fort bien, mais tu coiffes encore mieux.... (*à la cantonade.*) Ma toilette.

DELVILLE.

Monsieur le Comte n'a rien de plus à m'ordonner?

LE COMTE.

Non... allez, et revenez promptement.

(*Delville sort.*)

SCÈNE IV.

LE COMTE, CATOGAN.

(*Le Comte s'assied; plusieurs valets apportent ce qu'il faut pour sa toilette.*

CATOGAN.

Quel parfum ordonne Monseigneur?..... Rose? muguet? jasmin?... c'est un peu commun... Ah! la tubéreuse est en assez bonne odeur à la cour.

LE COMTE.

Muguet... tubéreuse... je n'y tiens pas... Que dit-on de nouveau, ce matin?

CATOGAN, *le coiffant.*

Pas grand' chose, Monseigneur... La médisance n'a pas beaucoup donné ces jours-ci... Cependant, je crois que nous avons une petite disgrâce à Versailles, l'Œil de bœuf.

LE COMTE.

Ah!

CATOGAN.

J'ai su par les gens de M. de Guébriant, que le jeune Roi lui avait refusé une audience.

LE COMTE.

Diable! tant pis!

CATOGAN, *le coiffant toujours.*

En sortant de là, je suis allé chez M. de Lauraguais. Comme j'étais à le coiffer, nous entendîmes entrer dans l'hôtel, un équipage; c'était son carosse que Sophie Arnould lui renvoyait avec un cadeau... Deux petits enfans charmans qu'elle lui adressait par la même occasion. (1)

LE COMTE, *riant.*

Ah! ah! cette Sophie a des réparties uniques!

CATOGAN, *à part.*

Il prend ça pour des réparties, deux enfans!... (*haut.*) Ce n'est pas tout.

AIR *de l'Actrice.*

J'appris hier, dans l'antichambre,
Par le coureur du comte Albin,
Qui le tient du valet de chambre
Du chevalier de Saint-Sornin;
J'appris que Sallé, la danseuse,
Quitte le comte de Pinto,
Pour le vicomte de Chevreuse,
Qui rompt avec la Camargo!...

(*Les valets qui ont apporté la toilette, la remporte, sur une signe de Catogan, qui les fait sortir.*)

A propos, il y a demain grand bal chez l'Ambassadeur de Hollande.... Monseigneur s'y montrera, sans doute?

LE COMTE.

Non, non, je n'irai pas; en ce moment j'ai une passion qui m'occupe, et...

CATOGAN.

Une passion?

LE COMTE.

Oh! sérieuse!

---

(1) Les Auteurs, pensant bien qu'un Vaudeville n'est pas un traité d'histoire, ont cru pouvoir transporter ici ce trait de Sophie Arnould, qui eut lieu quelques années après.

CATOGAN.

Quelque grande dame?

LE COMTE.

Devine.

CATOGAN.

Une duchesse?

LE COMTE.

Ce n'est pas si haut que çà.

CATOGAN.

Une marquise?

LE COMTE.

Descends, descends.

CATOGAN.

Une comtesse?

LE COMTE.

Descends encore.

CATOGAN.

Une conseillère? une simple conseillère?

LE COMTE.

Va toujours.

CATOGAN.

Une bourgeoise?

LE COMTE, *allant regarder aux carreaux de la croisée.*

Elle y est. (*revenant.*) Ouvre cette croisée, et regarde adroitement, là en face, au troisième, dans le petit hôtel garni; et prends garde de te montrer, tu lui ferais peur.

CATOGAN, *après avoir regardé.*

Oh! la belle demoiselle! quel air d'innocence et de candeur! Elle arrose du jasmin.

LE COMTE.

Il y a huit jours que cette enfant-là m'empêche de dormir...

CATOGAN.

Quel honneur! empêcher de dormir Monseigneur.

LE COMTE, *avec passion.*

C'est que je l'aime... sérieusement; j'éprouve pour elle un sentiment que je ne connaissais pas encore, et que je ne puis définir. Elle est avec sa grand'mère. Je m'y suis présenté sous un nom supposé.

CATOGAN.

Monseigneur doit plaire sous tous les noms.

LE COMTE.

Pourtant cette fois encore, j'ai eu recours à l'adresse de Dupré, mon valet de chambre. Il y est en ce moment...

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

Madame la princesse de Palmezi.

LE COMTE.

Encore. Ah! mon dieu! cette femme-là m'accable. (*au Valet.*) Je n'y suis pas.

CATOGAN.

Prenez garde, elle est capable de forcer la consigne.

LE COMTE.

C'est vrai. (*au Valet.*) Un instant. (*à lui-même.*) Au fait, la princesse est d'un caractère jaloux, emporté. Elle compte sur la promesse que je lui ai faite d'un prochain mariage; de plus elle jouit d'un grand crédit auprès du Régent, elle est reçue chez le jeune Roi; c'est une femme à craindre... et par conséquent à ménager. (*au Valet.*) Faites entrer. (*à Catogan.*) Et toi, sors.

CATOGAN.

Il suffit, Monseigneur; je reprends mes armes, mon bouclier, et je m'esquive.

Si des galans de la Ville,
J'eusse écouté les discours.

(*Il sort en chantant. La Princesse entre par le fond.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA PRINCESSE DE PALMEZI.

LE COMTE, *allant à sa rencontre avec empressement.*

Eh quoi! c'est vous, belle dame. Ah! que j'ai de plaisir à vous revoir; tout-à-l'heure encore, je me plaignais de votre

rareté; je comptais les heures, les minutes; mais vous voilà, et j'oublie un siècle de tourment. Pardon, si je vous reçois dans ce négligé, mais vous me surprenez.

LA PRINCESSE.

Toujours galant, toujours aimable; en vérité, l'on serait tenté de vous croire, si l'on ne vous savait aussi faux, aussi perfide.

LE COMTE.

Eh quoi! Princesse, m'accuser de perfidie, moi!

LA PRINCESSE.

Trois fois sans vous trouver!

LE COMTE.

A cette heure-ci pourtant, je suis souvent à l'hôtel.

LA PRINCESSE.

Et plus souvent encore dans votre petite maison du faubourg. On la dit fort élégante; on en parle dans tout Paris.

LE COMTE.

De grâce, belle Princesse, ménagez-moi.

LA PRINCESSE.

Où avez-vous été hier?

LE COMTE.

Hier? mais je ne sais...

LA PRINCESSE.

Chez la Marquise. Je vous ai fait suivre.

LE COMTE.

Attendez donc. Où prenez-vous cette Marquise-là?

LA PRINCESSE.

La jeune marquise d'Ablimard...

LE COMTE.

Bon! il y a cent ans que je ne la vois plus.

LA PRINCESSE.

Et pourtant on a aperçu samedi votre livrée à sa porte...

LE COMTE.

Ah! samedi, oui! oui! c'est vrai... visite de politesse, de rupture.

LA PRINCESSE.

Lui avez-vous rendu son portrait?

LE COMTE.

Ma foi, je ne sais pas trop... Au surplus, je puis vous le dire...

(*Il va ouvrir un secrétaire, il en tombe une douzaine de portraits de femmes.*)

LA PRINCESSE.

Eh! bon dieu! qu'est-ce que tous ces portraits de femmes?

LE COMTE, *riant.*

Bagatelles... quelques souvenirs en miniature.

LA PRINCESSE.

Quoi! en ma présence!.. cette conduite est affreuse.

LE COMTE.

J'y attache si peu d'importance!

LA PRINCESSE.

Pourquoi les gardez-vous?

LE COMTE, *jouant l'indifférence.*

Oh! seulement... pour me rendre compte...

LA PRINCESSE.

Vous ne méritez pas qu'on vous aime...

AIR *de l'Angelus.*

Aprés m'avoir offert ses vœux!
Ah! rien n'égale ma colère!..
Vous êtes un monstre à mes yeux.
Quand vous voulez vous savez si bien plaire?
Pourquoi savez vous si bien plaire?
De mes tourmens, pour m'affranchir,
Chaque matin, dans ma folie,
Je fais le serment de vous fuir,
De vous braver, de vous haïr,
Mais je vous vois... et je l'oublie!...

LE COMTE, *à part.*

Sans son crédit à la cour. (*haut.*) Comment, Princesse! à moi des reproches!.. des menaces!.. mais c'est une injustice révoltante!.. je vous aime si tendrement!..

LA PRINCESSE.

Ah! qu'un seul mot de vous a d'empire sur mon cœur! Il faut donc vous croire encore?

LE COMTE.

Il faut me croire toujours... Allons, accordez-moi mon pardon; je l'implore à genoux.

(*Il s'incline et lui baise la main.*)

AIR *nouveau de M. Doche.*

Faisons la paix, (*bis.*)
Plus de dépit, plus de disgrâces;
Qu'on puisse dire désormais :
Le jeune Comte avec les Grâces,
A fait la paix.

LA PRINCESSE.

Deuxième Couplet.

Faisons la paix, (*bis.*)
Triompher, vous est ordinaire,
Vous brillez de tant de succès;
Je sais si peu faire la guerre,
Faisons la paix.

Allons, je vous pardonne... vous êtes charmant!..

LE COMTE.

Et vous... enchanteresse!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DELVILLE, *puis* CATOGAN.

DELVILLE. *En entrant il dépose le portefeuille sur la table, ainsi que quelques papiers.*

Veuillez m'excuser, Monseigneur, si je trouble votre entretien... mais cette lettre demandait une prompte réponse... et j'ai cru devoir m'empresser...

(*Il lui remet la lettre.*)

LA PRINCESSE.

Sans doute encore un message secret...

LE COMTE.

Eh quoi! toujours des soupçons injustes... me supposez-vous donc des aventures galantes jusque dans les murs de la Bastille... Tenez, voyez la signature... c'est Voltaire qui m'écrit... mais il faut que je réponde. Mettez-vous là, Delville.

(*Delville se place à son bureau.*)

LA PRINCESSE, *bas au Comte.*

Avant j'exige que vous écriviez devant moi à la Marquise...

LE COMTE.

N'est-ce que cela?.. oh! bien volontiers... tenez... prenez vous-même cette plume... je vais vous dicter un congé en bonne forme, et je le signerai devant vous...

LA PRINCESSE.

Ah! cette fois je vous prends au mot... (*elle s'approche du secrétaire à droite et s'assied. A part.*) Il aura bien de l'adresse s'il me trompe!

CATOGAN, *arrivant et s'approchant mystérieusement du Comte.*

Monseigneur... Dupré, que je viens de rencontrer... sachant que la Princesse était près de vous... m'a chargé de vous remettre secrètement ces tablettes.

LE COMTE.

Donne...

LA PRINCESSE.

Mais dictez donc, Monsieur... je vous attends...

LE COMTE.

Pardon, belle Dame... j'ai tant d'affaires... (*il lit les tablettes précipitamment et à voix basse.*) « La jolie voisine est » à nous... elle a pour futur un cousin Edmond qu'on ne » connaît pas encore. Je n'ai rien trouvé de mieux que de » vous faire passer pour lui... N'oubliez pas que vous êtes » secrétaire d'une princesse étrangère La grand'mère con- » sent à venir avec la petite... On vous aime presque... Vos » ordres sur-le-champ... » (*à Catogan.*) Prends un crayon, ces tablettes, et écris. (*il s'assied près de la Princesse.*) Je suis à vous.... (*il dicte à la Princesse.*) « Belle » Marquise, tout philosophe que je suis, l'éternité m'a » toujours effrayé... et surtout en amour... » (*à Delville.*) » Rassurez-vous, mon cher Voltaire, votre ami ne vous » oublie pas, il songe à dissiper la nuée de corbeaux qui s'at- » tache à vos écrits... » (*bas à Catogan qui écrit au crayon sous la dictée du Comte.*) « J'adopte ton plan et ma nouvelle « parenté. Je consens à tout, même au mariage. »

CATOGAN, *bas.*

Eh quoi! Monseigneur...

LE COMTE, *lui fermant la bouche.*

Tais-toi! (*allant près de la Princesse.*) « Surtout en

» amour... Ne comptez donc plus sur moi... franchement, » je ne saurais aller plus loin.

« Tout à vous, belle Marquise. »

LA PRINCESSE, *riant.*

Cette lettre est d'une impertinence...

LE COMTE, *à part.*

Je connais la Marquise; si je lui disais des douceurs, elle ne pourrait plus me souffrir. (*à Delville.*) « Qui s'attache » à vos écrits... Patience, mon cher philosophe. J'envoie » chez le Régent, et j'espère, avant peu, vous aller voir à la » Bastille. »

CATOGAN.

Trois lettres à la fois, Monseigneur est un nouveau César!

LE COMTE, *bas à Catogan.*

« Je consens à tout, même au mariage. Dans un instant, » je serai seul pour recevoir ma nouvelle famille. »

CATOGAN, *bas.*

Eh bien! j'avais toujours eu l'idée que Monseigneur finirait par...

LE COMTE.

Silence!.... Porte cette réponse à Dupré, et sois discret....

(*Il va signer la lettre de Delville.*)

CATOGAN.

A la bonne heure. (*à part.*) Je n'y comprends rien du tout.

(*Il sort en courant.*)

LE COMTE, *s'approchant de la princesse.*

Je signe... Et, pour que tous vos doutes soient dissipés, c'est vous que je prierai... d'envoyer cette lettre à son adresse.

AIR : *Romance de Téniers.*

Montrez-moi plus de confiance,
Vous voyez ma sincérité;
Vous devez croire à ma constance.

LA PRINCESSE.

Je ne sais plus que croire, en vérité;

Quand nous aimons, ah! quel sort est le nôtre!
Chagrins, tourmens, même nous semblent doux;
On fuit, hélas! la constance d'un autre,
On aime mieux être trompé par vous.

LE COMTE.

Adieu, bel ange. Delville, offrez la main à la Princesse, jusqu'à son carosse... La réponse de Voltaire à mon coureur. Ensuite, rendez-vous au palais du Régent, et priez-le de signer sur-le-champ ces rapports.

(*Delville offre la main à la Princesse; le Comte l'accompagne jusqu'à la porte du fond.*)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, *seul.*

Quel supplice! Enfin, me voilà débarrassé. (*allant regarder à la fenêtre.*) Elle va venir; c'est singulier, rien qu'à cette idée, j'ai senti renaître en moi le même trouble... le même embarras..... Allons donc, une telle faiblesse est indigne de moi... et je ne me reconnais pas moi-même... (*En ce moment, on ouvre la porte du fond.*) Mais, la porte s'ouvre... songeons à mon rôle.

(*Il ferme sa robe chambre par le haut, pour cacher son cordon bleu.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, Mme DUHAMEL, ESTELLE.

Le Comte est assis au bureau de Delville, et semble travailler. Madame Duhamel et Estelle sont introduites par un domestique qui leur montre le Comte, en leur disant à voix basse: Voici monsieur le Secrétaire. *Le domestique sort aussitôt.*

Madame Duhamel et Estelle ont l'air très-timides; elles regardent çà et là avec étonnement, et semblent ne pas oser avancer.

ESTELLE.

AIR : *Ni jamais, ni toujours.*

Ah ! maman que c'est beau,
L'hôtel d'une Princesse !
Tout me semble nouveau ;
Que d'or !... quelle richesse !

(*Se rapprochant de sa maman.*)

Ah ! tiens toi.

LE COMTE, *à part.*

Je la voi.

ESTELLE.

Près de moi ;

LE COMTE, *à part.*

Près de moi !
Cachons-leur bien mon trouble et mon effroi ;

ESTELLE.

J'ai peur et ne sais pas pourquoi.

MAD. DUHAMEL.

Allons, mon enfant, calme toi !...
Mais silence... Tiens, voilà qu'il nous regarde.

LE COMTE, *levant la tête.*

Eh ! mais, c'est ma bonne tante... et la charmante Estelle.

ESTELLE, *bas à madame Duhamel.*

C'est lui !

LE COMTE, *allant au devant d'elles.*

Approchez, Mesdames. (*à Estelle, lui prenant la main.*) Votre main tremble... pourtant, vous n'avez rien à craindre.

Mme DUHAMEL.

Elle est si timide !... Et puis vous ne nous aviez pas dit que vous demeuriez dans un bel appartement comme çà !.....

LE COMTE.

Je ne suis pas chez moi ; on a dû vous en informer.

ESTELLE.

Oui, nous savons maintenant que vous êtes secrétaire d'une grande Princesse.

Mme DUHAMEL.

La princesse de Palmezi. Mais n'est-ce pas singulier,

que vous soyez précisément ce cousin Edmond, dont on nous a dit tant de bien, et que nous cherchons depuis huit jours.

ESTELLE, *au comte.*

Se chercher si long-temps, être si près l'un de l'autre, et ne pas se reconnaître!

Mme DUHAMEL.

Tout cela est la faute du cher oncle.

ESTELLE.

De l'oncle Durozier.

LE COMTE, *à part.*

Ah! il y a un oncle, bon.

Mme DUHAMEL.

Certainement; il devait bien se douter de notre prochaine arrivée à Paris. Cependant il ignore qu'un motif imprévu nous y a amenées. Nous sommes ici depuis huit jours environ, pour suivre un procès qui se plaidait au Parlement de Paris.

LE COMTE.

Rassurez-vous, bonne maman, tout s'accomplira selon vos vœux. (*à part.*) Que de bonté, que d'innocence; je ne sais plus où j'en suis, j'hésite, et pourtant je sens encore s'augmenter mon amour.

Mme DUHAMEL.

Eh bien! je suis enchantée de voir que vous vous convenez si bien l'un et l'autre. (*au Comte.*) Parce que l'oncle m'avait bien écrit qu'il voulait vous unir à Estelle, mais j'ignorais si vous aviez d'autres projets, d'autres intentions.

LE COMTE.

Mes intentions! en douter serait me faire injure. Ah! bonne grand'mère, si vous aviez un reproche à m'adresser, ce serait au contraire d'être trop amoureux. (*à part.*) Songeons à mon projet.

AIR : *Oui, Noble et Dame et Bachelette.*

Ah! n'ayez plus de défiance,
En tous les temps, je me montrai l'appui
De la beauté, surtout de l'innocence,
Puisse mon sort s'accomplir aujourd'hui!

A tort vous douteriez, je gage,
De mon amour et de mes feux;
Et vous changerez de langage,
Lorsque vous me connaîtrez mieux.

Ah çà! chère tante, puisque nous voilà réunis, je ne souffrirai pas que vous habitiez plus long-temps un hôtel garni, quand vous pouvez trouver chez moi un logement tout disposé à vous recevoir.

Mme DUHAMEL.

Chez un jeune homme, y pensez-vous? chez l'oncle Durozier, à la bonne heure; quoique je ne le connaisse pas encore, ce sera plus convenable.

LE COMTE.

Eh bien! chez notre oncle, soit!

Mme DUHAMEL.

Vous allez nous donner son adresse?

LE COMTE, *à part.*

Diable! comment faire? Ah! quelle idée! (*haut.*) Oui, Mesdames, justement notre oncle demeure dans un quartier tranquille, où n'habite pas le riche, mais l'honnête artisan.

Mme DUHAMEL.

Enfin? où loge-t-il?

LE COMTE.

Faubourg St.-Antoine, dans une maison simple et modeste, où vous serez fort bien reçues.

Mme DUHAMEL *riant.*

Ah! ah! ah! ah! Et nous qui étions venues étourdiment nous établir dans le beau quartier, rue de Richelieu. Ah! ah! ah! ah!

LE COMTE.

C'est dans cet asyle, chère Estelle, que doit s'augmenter notre intimité. Ah! il semblera divin, puisque votre présence l'embellira bientôt.

Mme DUHAMEL.

Eh bien! puisque nous sommes tous d'accord... savez-vous une chose, vous allez nous conduire chez l'oncle.

LE COMTE.

Oh! bien volontiers; et je vais...

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Madame la Princesse...

LE COMTE, *à part.*

O ciel! quel embarras!

Mme DUHAMEL.

La Princesse! oh! mon dieu!

ESTELLE.

Bonne maman, je n'oserai jamais paraître à ses yeux.

Mme DUHAMEL.

En effet, elle pourrait trouver singulier...

LE COMTE, *à part.*

Que faire?

Mme DUHAMEL.

Cousin, y aurait-il une autre sortie? ou un endroit...

LE COMTE, *agité, à lui-même.*

Ah! cette chambre derrière ce paravent. (*haut.*) Tenez, là. (*il tire le paravent sur elles. Apercevant la princesse qui entre.*) La voilà!

SCENE XI.

LES MÊMES, LA PRINCESSE DE PALMEZI, *puis* CATOGAN.

(*Ici l'Orchestre se fait entendre en sourdine, et continue jusqu'à la fin, jouant toujours en sourdine le final du premier acte du* Mariage d'inclination, *fragment de la* Muette.)

LA PRINCESSE.

J'arrive du palais du Régent, et je me suis empressée de monter, pour vous annoncer... Eh mais! qu'avez-vous donc, vous paraissez bien agité?

LE COMTE, *se remettant.*

Moi, et pourquoi donc, Princesse? Je ne fus jamais plus calme. (*à part.*) Quel supplice!

LA PRINCESSE.

Vous n'étiez pas seul ici?

LE COMTE.

Eh quoi! vous pourriez supposer...

LA PRINCESSE

Et je ne sais quel changement... dans ce salon...

(*Elle s'approche du paravent, et semble observer les yeux du Comte.*)

ESTELLE, *bas à madame Duhamel.*

Maman, si elle me surprend?

(*Estelle ouvre doucement la porte du cabinet caché par le paravent, et s'y précipite; la porte se referme. Madame Duhamel écoute avec inquiétude. Au moment où elle va entrer, la Princesse tire à elle le paravent, qui étant ouvert ne lui laisse voir que madame Duhamel.*)

LA PRINCESSE, *très-étonnée.*

Eh quoi! que signifie...

Mme DUHAMEL, *lui faisant une profonde révérence.*

Madame, j'ai bien l'honneur...

CATOGAN, *arrivant par la porte du fond.*

Je venais de la part de M. Dupré.

LE COMTE, *l'arrêtant au fond du théâtre.*

Tais-toi.

(*L'Orchestre n'a pas cessé jusqu'ici, de jouer en sourdine, ainsi que c'est indiqué au commencement de cette scène*)

La Toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte deux.

Le Théâtre représente un salon élégant, de la petite maison du Comte.

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE, LAPIERRE, QUELQUES VALETS.

LE COMTE, *il est en grand costume.*

Le Régent m'amuse avec ses reproches. (*Riant.*) Il a été, je crois, jusqu'à me parler de lettre de cachet... C'est bien à lui de faire le moraliste!... N'importe, ayons l'air de l'écouter, je tiens à mon ambassade. (*à Lapierre.*) Il n'est encore venu personne?

LAPIERRE.

Non, Monseigneur.

LE COMTE.

Je le crois bien, je n'ai mis que cinq minutes pour venir du Palais-Royal à ma petite maison.

LAPIERRE, *lui remettant des lettres.*

Monseigneur, voici les lettres arrivées depuis hier.

LE COMTE.

Donnez. (*il s'assied négligemment, et jette le paquet de lettre sur la table, après en avoir décacheté quelques-unes. Lisant.*) Madame de Prie : mécontentement, froideur; elle ne dit pas ce qu'elle pense. (*en prenant une autre.*) Madame Renaud : dépit, tendres reproches; nous y sommes habitué. Ah! ah! madame Michelin, la jolie tapissière; voilà la première fois qu'elle m'écrit; que peut-elle me dire : des

larmes, des remords; pauvre petite femme. (*Riant.*) Tout cela m'ennuie, je n'en veux plus lire.

(*Il les jette au feu.*)

AIR: *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Je sais par cœur le refrain de ces dames,
Depuis long-temps je connais leur amour;
Mais je ne puis répondre à tant de flammes,
C'est bien assez que chacune ait son tour.
J'estime fort leur style épistolaire,
Mais tant d'amour finit par m'alarmer;
Si par hazard j'ai le temps de leur plaire,
Je n'ai jamais le temps de les aimer.

D'ailleurs, que m'importe maintenant tant de souvenirs et de sermens. Estelle seule, m'occupe; que de beauté, de grâce, d'innocence. Ah! cet amour-là s'est emparé de tout mon être.

LAPIERRE, *s'approchant.*

Quels sont aujourd'hui les ordres de Monseigneur?

LE COMTE.

Point de livrée; qu'on m'appelle Edmond, ou simplement monsieur le secrétaire. Je suis ici chez M. Durozier, mon oncle. Vous, Lapierre, vous nous servirez seul. Dupré a dû vous donner mes autres instructions.

LAPIERRE, *s'inclinant.*

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Qu'on vienne m'habiller.

(*Il sort suivi de deux valets; les deux autres restent en scène.*)

SCÈNE II.

LAPIERRE, LES DEUX VALETS.

LAPIERRE.

Ordinairement nous donnons à souper aux belles que nous recevons; aujourd'hui ce n'est qu'un déjeûner; tout est déjà disposé dans la salle à manger. Mais chut! M. La-

pierre point de réflexions, M. le Comte me les a expressément défendues. Il m'a promis la première vacance à l'hôtel, tâchons de mériter cette faveur. Ah! si je parviens à être laquais, je me dédommagerai d'avoir passé pour le valet-de-chambre d'un obscur particulier, car chaque fois que Monseigneur vient à sa petite maison, il prend toujours un nouvel état.

AIR *de Marianne.*

Tantôt aux yeux de quelques belles,
Il s' fait notaire ou procureur ;
Un autr' jour des sels et gabelles,
Il n'est que simple receveur.
Tous ces emplois,
De p'tits bourgeois,
M' font prendr' pour un
Domestiqu' du commun.
Mais à l'hôtel de Monseigneur,
Dêtre, laquais en titr' j'aurai l'honneur,
A l'orgueil mon âme livrée,
Cherch' la considération,
Et comme j'ai de l'ambition,
J' veux porter la livrée !

SCÈNE III.

LES MÊMES, CATOGAN.

CATOGAN. *Il est vêtu en vieux Procureur Fiscal de l'époque.*

(*Chantant.*)

Ah ! cher Thisbé, ma voix t'appelle,
Je suis Pyrame, réponds-moi !

From... from... Ah! mon dieu! je m'oubliais devant la valetaille, moi !.. Qu'est que c'est que tout ce monde-là?.. Je ne veux pas de tout cela ici. Valets, sortez.

(*Les deux valets sortent.*)

LAPIERRE.

Pourrai-je à mon tour savoir qui vous êtes, et ce que vous demandez ?

CATOGAN.

Je demande ce que je demande, et je suis ce que je suis, ça ne regarde personne. (*à part.*) D'ailleurs, qu'est-ce qu'il veut que je lui dise? je n'en sais rien moi-même. (*haut.*) Domestique, annoncez-moi chez M. Edmond.

LAPIERRE.

Et qui annoncerai-je?.. On m'a donné l'ordre de n'introduire personne.

CATOGAN.

Et moi, on m'a donné l'ordre d'entrer, et j'entre. Annoncez M. Durozier, et que ça finisse.

LAPIERRE.

Comment vous êtes l'oncle!

CATOGAN.

Oui, mon cher, Procureur Fiscal de mon état, et oncle de mon naturel. Gare que je passe.

LAPIERRE, *le reconnaissant.*

Eh! mais, c'est M. Catogan?

CATOGAN.

Tiens, c'est Lapierre! Bonjour, Lapierre; comment que ça va, Lapierre?

LAPIERRE.

Monseigneur m'avait bien prévenu que son oncle Durozier viendrait ici; mais il ne m'avait pas dit quec'étaitvous.

CATOGAN.

Il ne comprend pas... eh bien ni moi non plus, mon garçon. Je rentrais dans l'hôtel pour parler à Monseigneur de la part de Dupré; il me saisit au collet, et me ferme la bouche en me disant: Catogan, tu es mon oncle. — Votre oncle, Monseigneur! — Tu t'appelles Durozier; tu es Procureur Fiscal. — Procureur Fifiscal, je ne demande pas mieux. — Rends-toi sur-le-champ faubourg Saint-Antoine, n° 104. — J'y cours, Monseigneur. — Je ne suis pas Monseigneur, je m'appelle Edmond. — A la bonne heure. — Obéis, ou ne reparais jamais ici. A ces mots, il me pousse dehors d'un bras si vigoureux, que j'en ai perdu la respiration et la parole. J'ai obéi afin de reparaître, et je reparais. Maintenant si tu peux me dire ce que tout ça signifie, tu me feras plaisir; car de toute cette conversation-là, je n'ai compris que le coup de poing; il est là; je le sens encore! (*Il se donne un coup de poing dans l'estomac, et, comme par contre-coup, en donne un pareil à Lapierre.*)

DAPIERRE.

Soyez tranquille, ça se passera.

CATOGAN.

Ce qui est certain, c'est que Monseigneur me fait l'honneur de m'appeler son oncle sans me faire l'honneur de me dire pourquoi; qu'il m'a invité à déjeûner, et que je me suis fait l'honneur d'accepter, voilà ce qu'il y a de plus clair et de plus positif...

LAPIERRE.

Mais quelqu'un vient... Ne seraient-ce pas déjà la vieille dame et la jeune demoiselle?

CATOGAN.

Une vieille dame... une jeune demoiselle... Quelle idée!... C'est ça, j'y suis maintenant: il s'agit d'un mariage secret, et la jeune demoiselle est sans doute une orpheline d'un grand nom... Ça s'est vu; et dire que je suis l'oncle!

LAPIERRE.

Les voilà.

CATOGAN.

Ah! mon dieu!

(*Il prend le ton et les manières d'un vieillard septuagénaire.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mme DUHAMEL, ESTELLE.

Mme DUHAMEL, *s'appuyant sur Estelle.*

Nous voilà donc enfin chez M. Durozier! Comment donc, mais c'est que monsieur le Procureur-Fiscal est très bien logé, un peu loin, par exemple... heureusement que notre cousin nous a fait prêter un des carosses de la princesse.

LAPIERRE, *montrant Catogan.*

Mesdames, voici M. Durozier.

ESTELLE, *bas à madame Duhamel.*

Bonne maman, c'est mon oncle.

Mme DUHAMEL.

Ah! je vais donc enfin le revoir, ce cher enfant!

CATOGAN, *à part.*

Enfant! il a profité, l'enfant. Ah ça, mais je me trouve être l'oncle de tout le monde, moi.

Mme DUHAMEL.

Eh! mon dieu! est-il possible qu'il ne soit pas plus vieilli que ça.

CATOGAN, *à part.*

Je ne me suis pas assez vieilli.

(*Il tousse et se courbe.*)

Mme DUHAMEL, *mettant ses lunettes.*

Attendez donc. (*elle le regarde.*) Oui, c'est bien lui. Je le reconnais.

CATOGAN, *à part.*

Elle me reconnaît, eh bien elle est bonne enfant! Mais voyons, à mon rôle: je suis oncle, et je ne sors pas de là.

AIR: *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

Que je vous embrasse, ma nièce.

ESTELLE.

Ma nièce! y pensez-vous. Eh! mais
C'est votre tante.

CATOGAN, *à part.*

O maladresse!
Duhazard singuliers effets,
Ma foi, j'y suis moins que jamais...
On n' sait dans un' famill' récente,
Tous les parens qu'on peut avoir,
Mais j' suis bien aise de savoir,
Que je n' suis pas l'oncl' de ma tante.

Mme DUHAMEL.

N'importe, embrassons-nous toujours.

(*Ils s'embrassent.*)

ESTELLE.

C'est moi qui suis votre nièce.

CATOGAN.

Eh bien oui... et la grand'-mère ma tante, c'est ça que je voulais dire.

Mme DUHAMEL.

Quand j'y pense, monsieur le Procureur-Fiscal, savez-vous que je vous ai vu pas plus haut que ça... Dam! je vous parle d'un temps qui ne nous rajeunit pas.

CATOGAN.

C'est vrai, ma tante.

Mme DUHAMEL.

Vous étiez un petit mauvais sujet.... un vrai polisson...

CATOGAN.

J'ai toujours été comme ça.

Mme DUHAMEL.

A propos, dites-moi donc ce que vous avez fait de la bonne femme Françoise?

CATOGAN, *très embarrassé.*

Ah! Françoise... Françoise... Nous l'avons mariée dans le temps.

Mme DUHAMEL.

Qu'est-ce que vous me dites donc là! Mais elle était presquecentenaire.

CATOGAN.

Non, non, nous l'avons... (*il cherche.*) nous l'avons enterrée... c'est encore ce que je voulais dire.

Mme DUHAMEL.

A la bonne heure. Eh bien, Estelle, tu ne dis donc rien àton oncle?

ESTELLE.

Dam! grand'-maman, quand on ne se connaît pas encore.

Mme DUHAMEL, *à Catogan.*

C'est juste, mais vous ferez bientôt connaissance; car elle est votre nièce au même degré qu'Edmond, de la première branche. A propos, de ça, il y a quelque chose que j'ai toujours voulu éclaircir. Vous allez m'expliquer ça. Voyez-vous, moi, je suis une Joblot, du côté de mon père, ma mère était de la branche des Frichard... Ah ça, dites-moi maintenant de quelle branche vous descendez.

CATOGAN, *très-étonné.*

Moi? de quelle branche je descends?

Mme DUHAMEL.

Sans doute....

CATOGAN.

Il est clair que je descends d'une branche... Je descends des... je suis des... des...

Mme DUHAMEL.

Des Frichard.

CATOGAN.

C'est ça même. (*à part.*) Je n'y tiens pas, va pour les Frichard.

Mme DUHAMEL.

Cependant, ça m'étonne, parce que mon frère, qui a épousé une Joblot, n'avait eu qu'un enfant.

CATOGAN.

Eh bien, justement.... je suis ce petit Joblot-là, moi... Coco Joblot...

SCENE V.

LES MÊMES, LE COMTE, *en costume simple, mais élégant.*

LE COMTE.

Bonjour, mes bonnes parentes. Excusez-moi de ne vous avoir point accompagnées, mais le devoir... des obligations à remplir auprès de la princesse...

Mme DUHAMEL.

Vous êtes tout excusé, mon cher Edmond. Mais savez-vous, à propos de ça, que votre Princesse nous a fait bien peur? Estelle s'était enfuie, moi, j'étais presque honteuse. Heureusement, tout s'est bien passé, mais puisque nous voilà chez le bon oncle Durozier, nous allons jaser de nos petites affaires.

CATOGAN.

C'est ça, c'est ça; il faut jaser. (*à part.*) J'apprendrai peut-être quelque chose.

Mme DUHAMEL.

Il est un peu singulier, le cher oncle. Sa maladie lui a ôté la mémoire.

CATOGAN, *à part.*

Tiens! j'ai été malade, moi.

Mme DUHAMEL.

Croiriez-vous qu'il ne se rappelait pas qu'il était de la branche des Frichard? Ah! ah!

LE COMTE.

En vérité! (*bas à Catogan.*) Comment, tu oublies ces choses-là!

CATOGAN, *bas.*

Vous ne m'aviez pas dit que j'étais un Frichard.

ESTELLE.

On ne dirait jamais que mon oncle a soixante-dix ans....

LE COMTE, *bas à Catogan.*

Entends-tu, soixante-dix ans... Courbe-toi.

Mme DUHAMEL *à Estelle.*

Ah! tu pourrais bien dire soixante-quinze.

LE COMTE.

Soixante-quinze. Courbe-toi encore.

CATOGAN, *se courbant et toussant.*

Je vais me casser, Monseigneur.

Mme DUHAMEL.

Assez, assez à ce sujet. Quant à présent, ne nous occupons que de notre grande affaire, le moment est venu de vous confier l'avenir de mon Estelle. Je ne devrais pas le désirer, puisqu'il va me séparer d'elle pour quelque temps; mais dame son bonheur avant tout.

ESTELLE.

Oh! bonne maman, vous allez encore vous attrister.

Mme DUHAMEL.

Non, non, mon enfant; mais c'est que l'on a beau s'y préparer, cette idée-là fait toujours battre le cœur d'une pauvre grand'mère comme moi. (*au Comte.*) Heureusement je sais à qui je vais confier ma petite-fille. Vous n'êtes point un de ces hommes qui, n'écoutant que leurs caprices et leurs passions, ne se font qu'un jeu des larmes et du malheur d'une femme. (*lui prenant la main.*) N'est-ce pas, mon cher Edmond?

LE COMTE.

Comment donc, Madame; je suis loin...

Mme DUHAMEL.

Allons, allons, je lis dans vos yeux et dans ceux d'Estelle... Elle est à vous, mon cher Edmond, rendez-là bien heureuse, et tous mes vœux seront comblés.

LE COMTE.

Ainsi donc, dans quelque temps... dans un mois...

Mme DUHAMEL.

Qu'est-ce que vous dites donc? plutôt que cela. Avant de repartir pour Dreux, je veux que le sort d'Estelle soit fixé, et j'ai hâte d'être chez moi, pour lui assurer la possession du petit bien que je lui destine.

LAPIERRE, *entrant, la serviette sous le bras.*

Monsieur le... M. Durozier est servi.

CATOGAN.

C'est bien, Lapierre. (*lui frappant sur la joue.*) Nous

sommes contens de toi, Lapierre. (*à part.*) Le déjeûner... à la bonne heure, ça se comprend, c'est à la portée de tout le monde.

(*Il va pour offrir sa main à Estelle, le Comte le pousse et se place devant lui.*)

LE COMTE.

Ma belle cousine veut-elle accepter ma main?

CATOGAN, *à part.*

Il ne m'en reste plus qu'une à choisir, c'est la vieille. (*lui présentant la main.*) Ma respectable tante, pourrais-je avoir l'honneur...

Mme DUHAMEL.

Certainement. Eh! eh! eh! mon neveu est encore galant.

(*Il lui prend la main avec importance, pendant l'air suivant.*)

ENSEMBLE.

AIR *du Siége de Corinthe.* (Contredanse.)

Allons, allons nous mettre à table,
Et causer de notre bonheur;
Mais à ce repas délectable,
Avant tout il faut faire honneur.

LE COMTE, *à Estelle.*

De votre main,
Lorsque j'obtiens le gage;
Ici je le présage,
Mon bonheur est certain.
(*A part.*) Son innocence,
Sa confiance;
En ce moment
Viennent redoubler mon tourment.

Reprise de l'Ensemble.

Allons, allons nous mettre à table,
Et causer de notre bonheur;
Mais à ce repas délectable,
Avant tout il faut faire honneur.

(*Ils entrent à gauche.*)

SCÈNE VI.

LAPIERRE, *puis* LA PRINCESSE DE PALMEZI.

LAPIERRE, *seul quelques instans.*

On dirait vraiment que monsieur le coiffeur de la Cour a été oncle toute sa vie. Quelle belle perruque, et quel appétit. (*regardant à gauche.*) Tenez, le voilà à table jusqu'au menton. C'est qu'il a un neveu qui fait bien les choses.

LA PRINCESSE.

On ne m'a pas trompée; il n'est pas seul ici; il ne se doute pas de la ruse que j'ai employée pour m'introduire dans cette maison.

LAPIERRE.

Ah! mon dieu! la Princesse!

(*Il ferme la porte précipitamment.*)

LA PRINCESSE.

Avec qui ton maître est-il à table?

LAPIERRE.

Madame... Votre Altesse... je ne sais... mais... pardon, le service...

(*Il va pour sortir.*)

LA PRINCESSE.

Reste, je te l'ordonne; et dis-moi tout, ou je te fais chasser.

LAPIERRE, *à part.*

Elle est capable de le faire. (*haut.*) Madame, il est avec son oncle, et une dame âgée.

LA PRINCESSE, *à part.*

Toujours cette femme. (*haut.*) Tu me trompes, il y en a une autre avec elle, je le sais.

LAPIERRE, *à part.*

Allons, impossible de la persuader.

LA PRINCESSE.

Elle est jeune?

LAPIERRE.

Oui, Madame.

LA PRINCESSE.

Jolie?

LAPIERRE.

Oh!

LA PRINCESSE.

Il suffit. Retirez-vous, et surtout pas un mot devant le Comte.

(*Il s'incline et sort.*)

SCENE VII.

LA PRINCESSE DE PALMEZI, *seule.*

Et j'avais la faiblesse de le croire. Ah! je m'en veux à moi-même. Le perfide, fiez-vous donc à leurs sermens.

AIR: *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Ah! trop souvent leur artifice
A triomphé de notre aveuglement,
On souffre de leur injustice,
Quand on les aime, hélas trop tendrement! (*bis.*)
Extrêmes, faux, quand l'espoir les anime,
Se jouant du plus pur amour,
D'une femme, ils font tour à tour,
Et leur idole et leur victime.

(*Elle se met à la table et écrit précipitamment.*)

J'ai plus de crédit qu'il ne le pense, à la Cour du jeune Roi. Que je souffre! mais par mon imprudence, j'ai mérité le tourment que j'éprouve. N'importe, je veux me venger, venger aussi toutes celles qu'il a trompées. Il va me détester, tant mieux.

(*Elle continue d'écrire.*)

SCENE VIII.

LA PRINCESSE DE PALMEZI, LAPIERRE.

LAPIERRE, *rentrant avec précaution.*

Elle est encore là; et on va se lever de table, comment faire?

LA PRINCESSE.

Approche.

LAPIERRE.

Madame? (*à part.*) Je tremble que Monseigneur....

LA PRINCESSE.

Une place de laquais dans mon hôtel, et tes gages doublés, si tu me gardes le secret jusqu'à demain?

LAPIERRE.

Votre Altesse est sûre de ma discrétion.

LA PRINCESSE, *à part.*

Si j'ai perdu son cœur, du moins je veux mériter sa haine.

(*Elle se lève tenant à sa main la lettre qu'elle vient d'écrire.*)

AIR: *Un Page aimait la jeune Adèle.*

Oui je saurai punir son inconstance,
Il sentira l'effet de mon courroux;
Je ne respire à présent que vengeance,
Tout est rompu désormais entre nous.
Cédons au dépit qui m'entraîne,
Je veux, puisqu'il trahit sa foi,
En l'accablant sous le poids de ma haine,
Le forcer de penser à moi.

(*Elle fait un signe à Lapierre, pour lui recommander la discrétion. La porte latérale s'ouvre. Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LAPIERRE, LE COMTE, CATOGAN, Mme DUHAMEL, ESTELLE.

CATOGAN, *paraissant d'abord.*

Ah! j'ai bien déjeûné. (*frappant sur son ventre.*) A la bonne heure, voilà une parenté profitable. Manger à la même table que Monseigneur, quelle gloire! et quelle bonne crême fouettée.

LE COMTE, *donnant la main aux deux dames.*

Voilà qui est convenu; j'irai vous voir à Dreux, visiter votre petit ermitage.

Mme DUHAMEL.

Ce sera me faire honneur et plaisir. En vérité, mon cher

Edmond, plus je vous connais, et plus je vous aime, plus j'ai de confiance en vous. Mais je pense à une chose, il est bientôt deux heures, et je dois me rendre au Châtelet pour obtenir la main levée. (*à Catogan.*) Vous devez connaître ça dans votre état, mon neveu?

CATOGAN.

La main levée! Je crois bien que je connais ça! (*il fait le geste de poudrer.*) C'est le pont aux ânes du métier!

Mme DUHAMEL.

Vous me conduirez vous-même; pendant ce temps-là, mon neveu Edmond tiendra compagnie à ma petite Estelle.

ESTELLE.

Quoi, bonne maman, je n'irai pas avec vous?

Mme DUHAMEL.

Non, non, c'est inutile; et puis il faut bien que tu fasses connaissance avec ton prétendu, puisque nous voulons presser votre mariage; et entre futurs, on a bien des confidences à se faire; bien des choses à se dire. Adieu, mes petits enfans, je ne serai pas long-temps absente. Allons, mon Estelle, ne sois pas si craintive, si timide, et vous, mon cher Edmond, montrez-vous indulgent pour elle. (*essuyant une larme.*) Je ne sais pourquoi j'éprouve une émotion... C'est de plaisir, sans doute; ah! oui, ce moment me rappelle mon bon temps.

AIR : *Amusez-vous jeunes fillettes.*

Je reçus jadis en partage,
Un bon cœur et de la santé,
Et tous les galans de mon âge,
Parlent même de ma beauté,
N'importe, si le temps s'avance,
Le souvenir reste toujours;
Au fond du cœur j'ai l'espérance
De voir encor quelques beaux jours

Même Air.

(*Elle les prend tous deux par la main.*)

Pour moi va naître une autre aurore,
Je le sens, à quatre-vingts ans,

Notre bonheur existe encore ;
Dans le bonheur de nos enfans ;
Auprès de vous... la Providence
Me ramène au temps des amours !
Au fond du cœur j'ai l'espérance
De voir encor quelques beaux jours.

Allons, allons, Durozier, donnez-moi le bras, et partons.

CATOGAN.

Ah! mon dieu! deux heures et demie, et monsieur le Président, comment prononcera-t-il son discours, s'il n'a pas sa perruque!

Mme DUHAMEL, *prenant le bras de Catogan, et faisant un signe d'adieu.*

Au revoir, au revoir, mes amis.

(*Elle sort en répétant le refrain des couplets précédens.*)

Au fond du cœur j'ai l'espérance
De voir encor quelques beaux jours.

SCÈNE X.

LE COMTE, ESTELLE.

LE COMTE, *à part.*

La confiance de cette bonne vieille me ferait presque renoncer...

(*Il reste pensif.*)

ESTELLE, *qui a été faire quelques signes d'adieux à la porte.*

Elle est partie, nous voilà seuls ; causons maintenant. Eh bien! mon cousin, à quoi pensiez-vous donc ?

LE COMTE.

A rien, rien, chère Estelle.

ESTELLE.

En ce cas, ne soyez donc pas si sérieux que ça. Es-ce que je vous fais peur ?

LE COMTE, *à part.*

Elle a raison ; j'éprouve un trouble... Ah! tant d'innocence, tant d'abandon me désarment.

ESTELLE.

Eh bien! qu'avez-vous donc? (*en ce moment, on entend la serrure de la porte du fond se fermer à deux tours. Un mouvement du musique en sourdine accompagne ce jeu.*) Quel est ce bruit? On ferme une porte, je crois.

LE COMTE.

Non, non, rassurez-vous. (*à part.*) Qu'ai-je fait!

ESTELLE.

J'avais pourtant cru entendre... Ah! c'est sans doute bonne maman qui vient de sortir. Voyons, Monsieur, Asseyez-vous là, et causons. (*Elle s'assied.*)

LE COMTE, *approchant un fauteuil.*

Oh! bien volontiers. (*à part.*) qu'elle est jolie!

ESTELLE.

Dites-moi d'abord pourquoi madame la Princesse avait l'air si en colère hier, quand nous étions chez elle.

LE COMTE.

Elle a souvent ses momens d'humeur; il faut bien passer quelque chose aux dames de la cour.

ESTELLE.

Oh! moi, je ne serai jamais comme ça; je ne me fâcherai jamais contre vous; à la vérité, je ne suis pas une princesse, mais vous n'êtes pas prince non plus, vous, mon cousin. Aussi, vous m'aimerez bien, n'est-ce pas? Ah! comme nous serons heureux dans notre petit ménage!

LE COMTE.

Et croyez-vous pouvoir m'aimer aussi?

ESTELLE,

Comment! mais je vous aime déjà.

LE COMTE, *se rapprochant.*

Ah! cet aveu de votre bouche était le but de toutes mes espérances; désormais, mon seul bonheur sera de vous plaire, de ne vivre que pour vous.

ESTELLE, *reculant.*

Oui, mon cousin; mais c'est que... je ne sais pourquoi, vous me faites peur, maintenant en me disant ça.

LE COMTE, *lui saisissant la main.*

Je pourrais vous inspirer un pareil sentiment, quand c'est l'amour le plus pur, l'ardeur la plus sincère qui m'entraîne à vos pieds.

(*Il se jette à ses genoux.*)

ESTELLE.

O ciel! relevez-vous, Monsieur.

LE COMTE.

Non, il n'est plus temps de feindre; Estelle, je t'aime comme un insensé... ma passion est un délire... j'ai vainement tenté de la vaincre... elle m'entraîne, elle m'égare... Estelle!... Estelle!...

AIR *nouveau de M. Doche.*

Ah! de la flamme la plus pure;
Consens à partager les feux;
A tes genoux je t'en conjure...

ESTELLE, *le repoussant.*

Ah! laissez-moi fuir de ces lieux.

LE COMTE, *s'animant.*

Le sort t'a mise en ma puissance.

ESTELLE, *voulant s'échapper.*

Quel moment! quel effroi!...

LE COMTE. *la retenant.*

De m'échapper plus d'espérance...

ESTELLE, *courant vers une porte latérale.*

Laissez-moi, laissez-moi.

LE COMTE, *la suivant.*

Non, je le sens, l'amour m'égare.

ESTELLE, *à ses pieds.*

A votre pitié j'ai recours!

LE COMTE, *exalté.*

Et de mon cœur le délire s'empare.

ESTELLE, *hors d'elle.*

N'approchez pas!... au secours! au secours!

(*En ce moment on entend crier et frapper rudement à la porte.*)

DELVILLE, *en dehors.*

Ouvrez, ouvrez cette porte,
Ouvrez, c'est au nom de l'honneur!

LE COMTE.

Qui donc chez moi vient de la sorte?

ESTELLE, *courant vers la porte.*

Ah ! qui que vous soyez, devenez mon sauveur !

(*Les coups redoublent, la porte est brisée. On voit paraître Delville.*)

LE COMTE, *à part, dans le plus grand trouble.*

Delville !..

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Quelle audace ! (*bis.*)
Eh quoi !
C'est toi.

ESTELLE.

Ah ! de grâce ! (*bis.*)
Secourez-moi.

DELVILLE, *au Comte.*

Quelle audace. (*bis.*)
Comptez sur moi.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DELVILLE.

LE COMTE.

Vous ici, Delville !...

ESTELLE.

Delville !...

(*Elle est toute tremblante, et écoute avec étonnement tout ce qui suit.*

DELVILLE, *avec force.*

Oui, Monsieur, c'est moi qui viens vous demander raison de votre conduite !

LE COMTE.

De quel droit vous permettez-vous une telle violence chez moi ?...

DELVILLE.

De quel droit !... Quoi ! Monsieur, c'est vous qui le demandez ! vous, pour qui rien n'est sacré, ni les devoirs de l'honnête homme.... ni le respect qu'on doit à l'innocence !...

LE COMTE.

Rappelez-vous que vous parlez à votre maître!

DELVILLE.

Non, Monsieur.... L'homme sans fortune peut, en échange de ses talens, accepter un salaire légitime, mais il n'a point de maître!

LE COMTE.

Ailleurs qu'ici, vous ne parleriez pas avec tant d'audace, mais soyez sûr que plus tard, le comte saura vous faire punir.

DELVILLE.

Me faire punir!... Voilà donc le prix que je devais attendre de lui!... Ah! je le vois; on doit regretter les services qu'on lui rend, puisque rien ne saurait enchaîner la reconnaissance d'un ingrat!

LE COMTE.

Insolent! Et que pourriez-vous lui dire pour excuser à ses yeux une témérité, dont tout autre que vous serait déjà puni?

DELVILLE.

Je lui dirais... ce que je dis ici, fut-il environné de tout l'éclat dont l'entourent et son rang et son nom... je lui rappellerais le danger qu'il a couru dans la campagne d'Alsace, je lui dirais enfin, que son libérateur est le parent et le fiancé de cette jeune fille.

DELVILLE.

AIR : *J'aime Agnès et j'ai su lui plaire.*

Allez, Monsieur, dire à son Excellence
Qu'un franc soldat, combattant sous ses yeux,
Blessé pour lui, sous les murs de Mayence,
Qui, jusqu'ici, se cachait à ses yeux,
D'un tel service espérait un peu mieux;
Dites lui bien que la balle ennemie,
D'un coup moins dur a menacé son cœur,
Lorsqu'a celui qui lui sauva la vie,
En ce moment il veut ravir l'honneur.

LE COMTE, *bas et très-ému.*

Il se pourrait!... quoi, Delville, c'était vous?...

DELVILLE, *à voix basse.*

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Au nom du ciel, garde le silence, et pardonne-moi, mon ami.

ESTELLE.

Que se passe-t-il donc entre eux?... Ils m'effrayent.

DELVILLE.

Comptez sur moi, Monseigneur... Je sais me taire.

ESTELLE.

Monseigneur!...

LE COMTE, *à part.*

Quelle leçon!...

SCÈNE XII ET DERNIERE.

LES MÊMES, LA PRINCESSE DE PALMEZI, Mme DUHAMEL, CATOGAN, LAPIERRE.

CATOGAN.

La maison entourée par le Guet; ça se complique d'une manière effrayante, et décidément je m'y perds tout-à-fait.

ESTELLE, *allant prendre le bras de madame Duhamel.*

Ah! bonne maman, je vous revois.

Mme DUHAMEL.

Eh quoi, madame la Princesse, il serait possible?

LA PRINCESSE, *jetant un regard sévère sur le Comte.*

Oui, on vous trompait; voici le véritable Edmond Delville, que j'ai instruit de tout.

Mme DUHAMEL, *à Delville.*

Vous, Monsieur. (*montrant Catogan.*) Et l'autre n'est donc pas mon neveu?

CATOGAN.

Non, ma tante, je n'ai pas cet honneur-là.

Mme DUHAMEL, *effrayée.*

Et chez qui donc étions-nous?

LA PRINCESSE, *avec intention.*

Chez le protecteur de Delville.

LE COMTE.

Non, Madame. (*serrant la main de Delville.*) Dès ce jour, chez son ami le plus sincère.

LA PRINCESSE.

C'est fort bien d'être généreux, Monseigneur, mais ce n'est pas assez. (*à voix basse, et lui remettant un papier.*) Lisez.

LE COMTE, *lisant, et à part.*

Que vois-je! la signature du Régent! une lettre de cachet!

LA PRINCESSE.

Vous voyez que l'on vous invite à vous rendre sur-le-champ à la Bastille. (*avec ironie.*) J'espère au moins que sous les verroux, Monseigneur sera fidèle.

(*Ici l'on voit paraître plusieurs domestiques, et quelques officiers du corps des mousquetaires.*)

CATOGAN.

Des mousquetaires ici! ah! mon dieu! est-ce que je serais aussi un prisonnier d'Etat? je vais me trouver mal.

(*Il tombe sur un fauteuil.*)

LE COMTE.

Allons, j'avais raison d'écrire à Voltaire que j'irais lui rendre visite. Oh! je suis un homme de parole.

LA PRINCESSE.

Pour vous éviter le déplaisir d'une telle escorte... (*elle montre les mousquetaires.*) je vous offre ma voiture et ma compagnie.

LE COMTE.

Quoi, jusques sous les verroux? c'est une attention délicate, et je ne l'oublierai pas. (*lui offrant la main.*) Belle Princcesse, je suis à vous. (*à Delville.*) Je réparerai ma faute envers toi.

CATOGAN, *se relevant précipitamment.*

Noble Princesse; et vous, Monseigneur, je vous en supplie, ne me perdez pas aux yeux des grosses têtes de la Cour.

(*Le Comte prend la main de la Princesse. Delville donne le bras à madame Duhamel et à Estelle.*)

AIR : *Final de M. Doche.*

Du silence,
De la prudence
Partons, partons, partons,

ENSEMBLE.

Pour se taire,
Sur cette affaire,
Chacun de nous a ses raisons :
De la prudence, du mystère,
Un jour nous nous retrouverons.
Adieu partons, (*bis.*)
Un jour nous nous retrouverons;
Adieu partons,
Partons.

(*Les officiers mousquetaires se rangent sur le passage du Comte, et lui présentent les armes. Catogan s'esquive, et Delville accompagne madame Duhamel et Estelle.*)

FIN.

PIÈCES DE THÉATRE

Qui se trouvent chez le même Libraire.

La Maison du Faubourg, comédie.-vaud., en deux actes, par MM. de Villeneuve, Simonnin et Vanderburch..... 1 50
Bugg, ou les Javanais, mélodrame en 3 actes... 1 50
Le cousin Giraud, comédie-vaudeville en 1 acte, par M. Simonnin..... 1 50
Monsieur Rossignol, ou le Prétendu de province, Folie-Vaudeville, en 1 acte..... 1 50
La Demoiselle de boutique, ou le Premier Début, comédie-vaudeville en 3 actes..... 2
Quatre heures, ou le jour du supplice, mél. 3 ac. 1 50
La fille de la veuve, vaudeville en deux actes. 1 50
Parga, ou le Brulot, mélodrame en 3 actes..... 1 50
Les Contrebandiers, ou le vieux Gabelou, vaudeville en 3 tableaux..... 2
L'Orphelin, ou la Loge et le Salon, vaud. en 2 a. 1 50
Johnn Bull, vaudeville en 1 acte..... 1 50
Antonia, ou Milan et Grenoble, mélo. en 3 actes. 1 50
Cinq heures du soir, ou le Duel manqué, v. 1 ac. 1 50
Départ, Séjour et Retour, roman vaud. en 3 ép. 1 50
L'Obligeant maladroit, co. en 1 a. m. de coup. 1 50
L'Avocat, mélodrame en 3 actes..... 1 50
Le collier de fer, mélodrame en 3 actes..... 1 50
Poulailler, mélodrame en neuf tableaux..... 1 50
La fille du Portier, drame en 3 actes..... 1 50
Cartouche, mélodrame en 3 actes..... 1 50
Gérard et Marie, comédie vaudevile en un acte. 1 50
Le mari par intérim, vaudeville en un acte..... 1 50
Isoline, ou le Page ensorcelé, vaudeville en 1 ac. 1 50
Le garçon de recette, ou la rente, v. en 1 acte. 1 50

Rougemont, Michel Nicolas Balisson de

LE

COUSIN FRÉDÉRIC,

OU

LA CORRESPONDANCE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM.

ÉMILE, ÉT. ARAGO ET ALEXANDRE.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 7 FÉVRIER 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.

BEZOU, LIBRAIRE,
Éditeur du Théâtre de M. Scribe,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 29.

1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DE NEUBOURG, diplomate retiré.	M. FONTENAY.
AMÉLIE, sa femme.	Mlle CLARA.
PAULINE, sœur d'Amélie.	Mme THÉNARD.
FRÉDÉRIC DE MORNAC, cousin d'Amélie et de Pauline, officier de hussards.	M. VOLNYS.
TOINETTE, fille de jardinier	Mlle BROHAN.

L'action se passe chez M. de Neubourg.

Les indications sont toutes prises à la droite de l'acteur.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 6.

LE

COUSIN FRÉDÉRIC,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente une portion de jardin, fermée par un mur. Dans le fond, et au milieu, une petite porte verte. A droite, un pavillon.)

SCÈNE I.

PAULINE, AMÉLIE entrent à gauche. (Elles sont censées revenir de la promenade.)

AMÉLIE.

Allons, il y a tout à présumer que mon mari se sera arrêté en chemin.... je croyais, en dirigeant notre promenade de ce côté, le rencontrer sur la grande route; mais ses affaires l'auront probablement retenu quelques heures de plus qu'il ne le croyait.

PAULINE.

Impatience très-flatteuse pour un mari de quarante-cinq ans.

AMÉLIE.

Ma chère Pauline, M. de Neubourg mérite tout mon attachement; il est bon, plein de franchise.

PAULINE.

Oui... depuis qu'il a quitté la diplomatie.

AMÉLIE.

Son esprit est gai... son caractère excellent.

PAULINE.

Tu prends ton bonheur en patience.... c'est fort bien ; mais, Amélie, est-ce que quelquefois, là... quand tu es seule... tu ne regrettes pas ce pauvre Frédéric ?

AMÉLIE.

Frédéric ne m'eût peut-être pas rendue aussi heureuse.

PAULINE.

A cause de sa mauvaise tête.... Ah ! elle me faisait peur aussi !... Je me rappelle encore ses adieux... Ma cousine, te disait-il en relevant ses moustaches, je pars pour l'armée ; l'honneur et mon devoir l'ordonnent... je vous serai fidèle ; mais si vous trahissiez mon amour... j'ai là d'excellens pistolets... il me faisait frémir... et ma mort suivrait de près votre perfidie... et malgré cela tu t'es mariée ! et tu as eu le courage de le lui apprendre !...

AMÉLIE.

Je ne crois pas beaucoup à ces grands désespoirs d'amour.

PAULINE.

Un militaire... cela se tue pour un oui, pour un non.

AMÉLIE.

Je lui devais d'ailleurs la connaissance des motifs qui m'avaient décidée à épouser M. de Neubourg : moi seule je pouvais lui apprendre qu'une mère mourante, désespérée de nous laisser sans fortune, sans protection, m'avait suppliée de recevoir de sa main un guide, un appui ; cette lettre fut la première et la dernière qu'il reçut de moi ; dans le commencement, je te l'avoue, le silence qu'il a gardé m'avait un peu inquiétée... Mais en y réfléchissant bien, je n'ai pas tardé à me convaincre qu'un peu de dépit.... de colère l'avaient jusqu'à présent empêché de me répondre.

PAULINE.

Va, ce n'est pas ta faute s'il n'est pas arrivé quelqu'accident fâcheux.

SCÈNE II.

AMÉLIE, PAULINE, TOINETTE entrant à droite.

TOINETTE, accourant.

Mamsell', mam.... Pardon, mesdames!

AMÉLIE.

Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.

Dam! c'est une nouvelle.... une fameuse! il est là.... qui arrive à cheval.... oh! c'est bien lui!

PAULINE.

M. de Neubourg?

AMÉLIE.

Mon mari!

TOINETTE.

Brrr! mieux que ça.... Tenez, tenez le voyez-vous là-bas qui descend de cheval.... on dirait un jeune postillon.

PAULINE.

Ciel! Frédéric!

AMÉLIE.

Frédéric!

TOINETTE.

Ah! mon Dieu oui.... il arrive sans se faire annoncer. (à part.) C'est ça qu'est imprudent!

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, AMÉLIE, PAULINE, TOINETTE, UN HUSSARD portant une valise.

FRÉDÉRIC, entrant à droite.

C'est moi, (*ter.*)
Enfin je vous revois!
Et l'espoir flatteur
S'empare de mon cœur.

Si je fus constamment
Fidèle à mon serment,
Il faut de tant d'amour
Me payer de retour.

Chère Amélie! en huit jours deux cent cinquante lieues à franc étrier!.... sans arrêter... J'ai crevé trois chevaux, des chevaux superbes!... J'aurais voulu avoir des ailes..... Malheureusement la concurrence n'en est pas encore là... Enfin me voilà près de vous.... toujours le même.... toujours brûlant d'amour et d'impatience. (A demi-voix.) Savez-vous que Pauline est charmante.

AMÉLIE, embarrassée.

Mon cher cousin.... après un si long voyage, vous devez avoir besoin de repos...

PAULINE.

Oui, mon cousin.... oui....

FRÉDÉRIC.

Vous regardez mon négligé, je n'ai pas eu le temps de le soigner... j'étais si pressé!.. Mais, si j'ai bonne mémoire, autrefois c'était là-bas, dans ce pavillon isolé, que la bonne tante casernait son neveu.. Je cours reprendre possession de mon ancien logement, je passe un habit et dans un instant je reviens. (A part.) Cette chère Amélie! comme elle est émue! ah! son bonheur ne peut être comparable au mien. (Au hussard.) Marche! à gauche! (Il sort.)

SCÈNE IV.

AMÉLIE, PAULINE, TOINETTE.

AMÉLIE.

Je n'en reviens pas... Frédéric au château sans nous prévenir.... sans avoir écrit un seul mot.

TOINETTE, à part.

Oh! par exemple, si l'on peut dire ça devant moi.

(Pauline lui fait signe.)

PAULINE.

Il aura voulu nous surprendre.

AMÉLIE.

Et cette affectation de m'appeler toujours Amélie.

TOINETTE.

Ah ! madame, faut pas que ça vous suffoque, y a mon cousin Gilbert qui faisait la cour à Justine avant son mariage, eh ! bien on n'a jamais pu le décider à l'appeler madame Bernard... C'est plus fort que lui, c'est toujours mademoiselle Justine par ci, mademoiselle Justine par là.... Mais dis donc madame Bernard... pas moyen.

AIR :

On croit qu'il s'fait une étude
D'l'insulter par ce nom-là,
Mais ça n'est qu'une habitude
Qui p't'et' bien lui passera.
Pour Bernard elle est cruelle,
Car ça n'est pas trop poli,
D'app'ler un' femm' mad'moiselle
A la barbe d' son mari.

AMÉLIE.

Ah ! Dieu, s'il n'avait pas reçu !... Un courrier peut-être intercepté, une lettre égarée, perdue... A l'armée surtout où l'on change à tout moment de résidence.

PAULINE, tremblante.

Oh ! il ne l'a pas reçue, j'en suis sure !

AMÉLIE.

Cela explique sa conduite, son arrivée imprévue, sa joie... Mais aussi cela me met dans une situation !... Frédéric était une si mauvaise tête !...

PAULINE.

Et ce n'est pas à l'armée que l'on se corrige de ce défaut-là.

TOINETTE.

A l'armée... au contraire !... Le frère de Simon est revenu encore plus méchant qu'il n'était parti.

AMÉLIE.

AIR : *De la Galoppade.*

Jusqu'au retour
De monsieur de Neubourg

Je dois fair sa présence ;
De mon époux
Évitons entre nous
D'éveiller le courroux.

PAULINE.

En venant ici
Frédéric plein de confiance
Pense qu'aujourd'hui
Amélie est encore à lui,
Et si ton mari,
D'un jour prolongeait son absence
Nous serions, je crois,
Fort embarrassés tous les trois.

ENSEMBLE.

AMÉLIE.
Jusqu'au retour.

PAULINE.
Jusqu'au retour.

TOINETTE.
Jusqu'au retour
De monsieur de Neubourg,
Elle fuit sa présence ;
De son époux
Ell' fait bien entre nous
D'éviter le courroux.

(Amélie sort à droite.)

SCÈNE V.

PAULINE, TOINETTE.

TOINETTE.

Mais, dites-moi, mademoiselle, pourquoi donc.... que madame se cache de moi... Enfin, depuis deux ans que vous me remettez en cachette les lettres pour le cousin, et que je vous repasse aussi en cachette ses réponses que je vais chercher à la poste de la ville voisine, Madame doit bien penser que je me doute de quelque chose. Pourquoi qu'elle ne me traite pas tout franchement, comme un complice? c'est humiliant.

PAULINE, à part.

Maudites lettres ! (A Toinette.) Ma sœur ne voudrait pas que personne soupçonnât...

TOINETTE.

C'est juste... Mais moi... je suis du complot, je dois en avoir les honneurs.... Hein!.... Dites-donc, si M. le comte de Neubourg se doutait de cette correspondance... Certainement, il n'est pas si brutal que le voisin Trumeau.... mais des lettres.....

PAULINE.

Celles-ci sont fort innocentes.... tu les a bien cachées.

TOINETTE.

Oh! pour les précautions j'en prends deux fois plus qu'il n'en faut pour n'en pas manquer.

PAULINE.

Bien.... j'en aurai peut-être besoin aujourd'hui.

TOINETTE.

Tantôt je vous les apporterai.

PAULINE.

Oui.....

(Elle va pour sortir, et elle revient en recommandant de nouveau le silence à Toinette.)

AIR : *Allons de la philosophie.*

Toi seule est dans la confidence
Je puis, je crois, compter sur le secret;
Un seul mot, la moindre imprudence,
Tu le sens bien, aujourd'hui nous perdrait.

TOINETTE.

Allez, allez, je n'laiss'rai rien paraître,
Je f'rai comme la fille à Bastien,
Elle a l'air de ne rien connaître,
Pourtant ell' n'ignore de rien.

Reprise.

Toi seule est dans la confidence.

TOINETTE.

J' suis seule dans la confidence,
Vous pouvez donc compter sur le secret;
Un seul mot, la moindre imprudence,
Je le sais bien, aujourd'hui nous perdrait.

(Pauline sort à droite.)

SCÈNE VI.

TOINETTE, seule.

Oh ! que les dames de la ville sont donc sauvages ! A la campagne nous ne sommes pas comme ça..... Moi, d'abord, je n'ai peur de rien. (Frédéric arrive derrière elle et lui touche l'épaule.) Oh ! que c'est b.... Ah ! c'est monsieur Frédéric ! Ça vous fait des souleurs quand on n'est pas prévenue.... La petite Isabeau en a conservé un tic de ces peurs-là. (Elle imite le tic.)

SCÈNE VII.

TOINETTE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Cette petite figure éveillée... Comment te nommes-tu?

TOINETTE.

Toinette Lerond; j'étais pas plus haute que ça quand vous êtes parti, aussi vous ne faisiez pas attention à moi... C'est la mère à ces demoiselles qu'était ma marraine.

FRÉDÉRIC.

Madame de Révennes?

TOINETTE.

Et M. de la Rivalière, mon parrain; ils étaient bien amis dans ce temps-là; mais depuis... il a fait bien du chagrin à Madame; elle a été sur le point de vendre ce château, qui était toute sa fortune.

FRÉDÉRIC.

Mais il est assez bien tenu le château? (A part.) J'aurai là une charmante propriété. (Haut.) On peut faire ici manœuvrer un escadron de cavalerie; et où sont mes cousines?

TOINETTE.

Monsieur.... elles sont à leur toilette.

FRÉDÉRIC.

Dès que ces dames seront visibles, viens m'avertir.... Elle est gentille aussi la petite.

(Elle sort à droite.)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, seul.

Me voici donc chez ma femme... Ma femme! ce mot vous donne tout de suite un air respectable; ça vaut dix ans de service pour la dignité!... Cette chère Amélie!... en la regardant, ce matin, il me semblait retrouver sur sa figure toutes les phrases de sa correspondance; que d'esprit!... que de délicatesse! et surtout que d'exactitude!... Une lettre tous les mois, comme les inspections; mais ce qui m'a surtout frappé, c'est la gentillesse de Pauline.... Comme elle est embellie!.... Décidément j'ai deux cousines charmantes.

AIR : *Je vous revois, séjour de mon enfance.*

A retrouver Pauline si touchante
Mon cœur jamais ne se fut attendu;
Mais Amélie est toujours séduisante,
L'une a gagné, l'autre n'a rien perdu :
En respectant l'une et l'autre cousine,
Le temps, à qui rien ne peut résister,
Marche à grands pas pour la jeune Pauline,
Et pour sa sœur il semble s'arrêter.

(On sonne.) Ah! ah! on sonne à la petite porte; en ma qualité de futur propriétaire, allons ouvrir.

(Il ouvre la porte du fond.)

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, NEUBOURG.

FRÉDÉRIC.

Entrez, entrez, monsieur.

NEUBOURG, surpris.

(A part.) Un étranger... Abordons-le franchement... avec un peu de détour... (Haut.) Pardon, monsieur, j'ignore à qui j'ai l'honneur de parler.

FRÉDÉRIC.

Frédéric de Mornac, lieutenant au 2me de hussards.... cousin de mesdemoiselles de Révennes.

NEUBOURG, à part.

Voyons-le venir.

FRÉDÉRIC.

Monsieur est un voisin?

NEUBOURG, souriant.

Oui, Monsieur.... un très-proche voisin!

FRÉDÉRIC.

Je ne me rappelle pas du tout avoir eu le plaisir de le voir.

NEUBOURG.

Je ne me suis établi ici que depuis votre départ.

FRÉDÉRIC.

Monsieur est cultivateur?... Classe très-intéressante, pères nourriciers de l'Etat.

NEUBOURG.

Non, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Monsieur est dans le commerce? classe fort honorable, dont la franchise....

NEUBOURG.

J'étais dans la diplomatie.

FRÉDÉRIC.

C'est différent,... science fort utile (à part) pour tout embrouiller.

NEUBOURG.

Le comte de Neubourg.

FRÉDÉRIC.

Monsieur.... un homme comme vous... (A part.) C'est la première fois que j'entends son nom... (Haut.) je serai toujours flatté de le recevoir dans mon château.

NEUBOURG.

Je suis confus de tant de politesses.

FRÉDÉRIC.

Couvrez-vous donc.... d'abord, moi à la campagne, j'agis sans façon.

NEUBOURG, à part.

C'est ce que je vois.

FRÉDÉRIC.

Nous autres militaires, nous fréquentons rarement les diplomates... on en voit si peu sur les champs de bataille... Mais ici, monsieur, j'espère avoir l'honneur de cultiver votre connaissance, je viens m'y fixer.

NEUBOURG.

Ah! monsieur a l'intention de se fixer dans ce château?

FRÉDÉRIC.

Je suis arrivé ce matin... il y a une heure... Vous ne devineriez jamais ce qui m'amène. Je viens épouser ma cousine.

NEUBOURG.

Pauline!

FRÉDÉRIC.

Non; elle est charmante aussi, Pauline.... mais des engagemens antérieurs... Un militaire n'a que sa parole.... c'est ma cousine Amélie que j'épouse.

NEUBOURG, surpris.

Amélie.

FRÉDÉRIC.

Oui, monsieur; ces amours-là datent de loin: j'avais neuf ans, elle en avait cinq; nous nous appellions déjà mon petit mari, ma petite femme... et lorsqu'on nous voyait ensemble, on ne se gênait pas pour dire: Ils sont faits l'un pour l'autre.

AIR.

Quand nous traversions le village,
On répétait en souriant!
Voyez donc le joli ménage,
Ils feront un couple charmant.

NEUBOURG.

Amélie a, je le confesse,
Tenu ce qu'elle promettait.

FRÉDÉRIC.

Et j'ai suivi, par politesse,
L'exemple qu'elle me donnait.

NEUBOURG, à part.

Modeste comme un hussard.

FRÉDÉRIC.

Entre voisins, pas de cérémonie; je n'ai vu Amélie qu'un instant et devant sa sœur, nous n'avons encore pu rien nous dire de sérieux... Je vous laisse maître du parc, du jardin... de l'extérieur, et moi je vais voir si la toilette de ma femme est terminée.

NEUBOURG.

Monsieur, permettez...

FRÉDÉRIC.

Ne vous dérangez pas.

AMÉLIE, se montrant à la porte du pavillon.

Je suis là.

NEUBOURG.

Allons, monsieur, je ne vous retiens plus.

(Frédéric sort à gauche.)

SCÈNE X.

AMÉLIE, NEUBOURG.

AMÉLIE.

Eh! bien, mon ami, que dites-vous de M. Frédéric?

NEUBOURG.

Il fait les honneurs de chez vous avec une aisance... j'avais cru d'abord qu'il cherchait à se venger de la préférence que j'ai obtenue.... mais je n'ai pas tardé a me convaincre qu'il ignore notre mariage.

AMÉLIE.

Il faut l'en instruire.

NEUBOURG.

J'allais le faire lorsque je vous ai aperçue.

AMÉLIE.

Non pas vous....

AIR : *Du Passe-partout.*

Mon cher cousin a la tête légère.

NEUBOURG.

De la calmer je connais le moyen.
J'ai dans ma vie arrangé mainte affaire
Où bien souvent on ne comprenait rien.

AMÉLIE.

Avec prudence il faut s'y prendre encore ;
Non, c'est à moi qu'un pareil soin est dû.

NEUBOURG.

A ses regrets c'est ajouter encore
Que lui montrer le bien qu'il a perdu.

AMÉLIE.

Alors négocions par interprète... J'ai une idée... ma sœur est tout à fait désintéressée dans cet événement-là !..

NEUBOURG.

Pauline est bien étourdie !

AMÉLIE.

Oui... mais cette confidence faite par elle ne blessera pas l'amour-propre de Frédéric.

NEUBOURG.

Et je crois que le jeune homme n'en manque pas.

AMÉLIE.

Air : *Valse du Mari par intérim.*

Oui, de ce rôle il faut qu'elle s'acquitte ;
Son esprit vif comprendra mon dessein.
Mon cher Neubourg, souffrez que je vous quitte
Pour que Pauline éclaire mon cousin.
Il parle en vain de son ardeur extrême,
Je doute un peu de sa sincérité ;
L'absence a du...

NEUBOURG.

Puisque c'est vous qu'il aime.
Je répondrais de sa fidélité.

(Amélie sort par le pavillon. Aussitôt Frédéric reparaît harrassé, s'essuyant le front.)

SCÈNE XI.

NEUBOURG, puis FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ouf! je n'en puis plus... ce parc est d'une longueur.... je ne l'avais jamais trouvé si grand.

NEUBOURG.

Monsieur vient de le parcourir.

FRÉDÉRIC.

Deux fois, en long et en large : rien que cela, jolie promenade militaire.

NEUBOURG.

Oh! alors vous devez être fatigué!

FRÉDÉRIC.

Amélie n'était déjà plus à sa toilette, on la croyait dans le parc... j'y ai couru... je l'aurais bien demandée aux échos... mais il n'y a pas d'échos dans le parc.

NEUBOURG.

Elle sort d'ici à l'instant.

FRÉDÉRIC.

Et vous ne m'avez pas fait prévenir... ce n'est pas d'un bon voisin.

NEUBOURG.

Je vous avoue que je n'y ai pas pensé.

FRÉDÉRIC.

Elle vous a parlé de son cousin Frédéric.

NEUBNURG.

Beaucoup.

FRÉDÉRIC, enthousiasmé.

Femme charmante! ta constance sera récompensée.

NEUBOURG.

Mais si je l'en crois, son cousin se flatte un peu.

FRÉDÉRIC.

C'est qu'elle se sera défiée de vous... elle ne vous a pas tout dit.

NEUBOURG.

Amélie n'a rien de caché pour moi, je suis son meilleur ami!

FRÉDÉRIC.

Il y a des choses qu'une femme ne dit pas même à son meilleur ami.

NEUBOURG.

Ne serait-il pas plus naturel de penser que le temps et l'absence ont produit sur Amélie leur effet ordinaire et amené quelques modifications dans ses sentimens?... Les promesses s'oublient, *verba volant.*

FRÉDÉRIC.

Oui, mais *scripta manent.*

NEUBOURG, surpris.

Comment, *scripta?*

FRÉDÉRIC.

Oui, monsieur, *scripta...* ce latin-là est français, j'espère.

NEUBOURG.

Vous avez des lettres d'Amélie?

FRÉDÉRIC.

Des lettres... charmantes... du Sévigné.

NEUBOURG.

Il est impossible que mademoiselle de Révennes se soit oubliée...

FRÉDÉRIC.

Oubliée!.... en écrivant à son mari?... (Mouvement de M. de Neubourg.) Je sais bien que je ne le suis pas encore... mais de loin, c'était la même chose pour elle.

AIR : *Dans un castel,* etc.

Pendant trois ans qu'a duré mon absence,
Toujours fidèle au plus cher de mes vœux,
Je me livrais à la douce espérance
De voir l'hymen nous unir tous les deux.
Loin du séjour de cette âme angélique,
En me créant un bonheur idéal,
Je débutais par l'amour platonique
Pour arriver à l'amour conjugal.

NEUBOURG.

Je ne croirai jamais à cette correspondance.

FRÉDÉRIC.

Prenez garde, vous me poussez à bout.

NEUBOURG.

J'ai de grandes raisons pour douter de l'existence de ces lettres.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! vous les verrez... avec vous, c'est sans conséquence... mais soyez discret, je ne les ai encore montrées qu'à mon chef d'escadron et à deux officiers de mon régiment qui s'occupent de littérature.

NEUBOURG.

Je serai enchanté d'être puni de mon incrédulité!

FRÉDÉRIC.

Vous le serez.

NEUBOURG.

Quand?

FRÉDÉRIC.

Le temps de défaire mon porte-manteau; ces lettres-là ne me quittent jamais.... c'est un talisman.

NEUBOURG.

Ainsi, dans une heure?...

FRÉDÉRIC.

Dans une heure, soit.

NEUBOURG.

Ici?

FRÉDÉRIC.

Ici.... Je ne suis pas fâché de l'occasion, il y a longtemps que je ne les ai vues... nous les lirons ensemble.

NEUBOURG, avec un rire forcé.

Cela me fera infiniment de plaisir.

FRÉDÉRIC.

Vous admirerez la fraîcheur des pensées, la délicatesse du style... notre gros-major, qui lit Voltaire, voulait que je les fisse imprimer... avant mon mariage, fi donc! Ah! ça, vous voyez combien je tiens au plus grand secret!.. ainsi, dans une heure, ici... tous deux... sans témoins...

NEUBOURG.

Dans une heure, je serai exact au rendez-vous.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE XII.

PAULINE, FRÉDÉRIC. (Pauline dans le pavillon a entendu les dernières phrases; elle reste sur les marches de la porte.)

PAULINE, à part.

Sans témoins... ici, dans une heure.

FRÉDÉRIC.

J'ai peut-être eu tort de m'avancer ainsi avec le voisin; mais c'est lui qui m'a provoqué, moi je suis sûr de mon fait... Allons lui donner satisfaction.

PAULINE, s'avançant.

Non, monsieur la mauvaise tête, vous n'irez pas.

FRÉDÉRIC.

Pauline!

PAULINE.

J'étais là... et je semble y avoir été amenée tout exprès pour vous empêcher de faire une sottise.

FRÉDÉRIC.

Une sottise... (A part.) Elle s'exprime avec une grâce... on dirait un compliment... (Haut.) Ma jolie cousine, j'ai donné ma parole... d'ailleurs il n'y a rien à craindre... c'est un honnête homme!

PAULINE.

Eh bien! monsieur, est-ce une raison pour le tuer?

FRÉDÉRIC, étonné.

Pour le tuer!

PAULINE.

Oh! j'ai bien entendu... dans une heure... sans témoin... N'avez-vous pas de honte... à peine arrivé, vous battre... et avec qui?... avec le mari de ma sœur.

FRÉDÉRIC, au comble de la surprise.

Qu'est-ce que vous dites donc?

PAULINE, effrayée.

Ah! mon Dieu... et moi qui lui ai appris cela sans ménagemens.

FRÉDÉRIC.

Avec le mari d'Amélie... Amélie est mariée.

PAULINE.

Ce n'est pas sa faute.

FRÉDÉRIC, en colère.

La perfide!... et quand j'arrive ici plein de son image, ne vivant, ne respirant que pour elle....

PAULINE, à part.

Heureusement il n'a pas ses pistolets.

FRÉDÉRIC, se calmant tout-à-coup.

Elle est mariée!... Oh! les femmes, les femmes!

PAULINE

Il se désespère tranquillement, comme un homme raisonnable.

FRÉDÉRIC.

Et... à quelle époque... ai-je été trahi, sacrifié par Amélie?... Faut-il le demander? depuis la dernière lettre qu'elle m'a écrite.

PAULINE.

Non, mon cousin... c'est avant la première.

FRÉDÉRIC, stupéfait.

Avant!..... Alors, pourquoi me le cacher en m'écrivant?

PAULINE.

Pourquoi?... N'aviez-vous pas promis de vous tuer si ma sœur se mariait.... Le moyen alors de vous dire la vérité?

AIR : *De Léocadie.*

En apprenant cette nouvelle,
Dites-moi, ne pouviez-vous pas
Vouloir toujours mourir pour elle?
Mon cousin, quel cœur assez bas
Aurait causé votre trépas!
Du nœud qui liait Amélie,
Si l'on vous a fait un secret,
On voulait vous sauver la vie;
Et voilà... oui, voilà tout ce qu'on voulait.

FRÉDÉRIC.

Non, non, Pauline, ce motif n'a point été celui de votre sœur..... Il y aurait eu là quelque générosité....

tandis qu'il n'y en a point dans ces lettres.... Oh! je les sais par cœur.... les premières étaient effectivement froides.... embarrassées... on voyait que la main qui les écrivait n'était point familiarisée.... avec une semblable correspondance.... (Ici Pauline baisse les yeux.) Mais peu à peu cette contrainte a disparu, son langage est devenu plus amical, ses lettres moins sérieuses, plus tendres; il y régnait un mélange d'esprit, de candeur, de sentiment, et tout cela si naturel !.... Ah! si vous connaissiez sa correspondance, c'est à se mettre à genoux devant... La mienne était brûlante, j'en conviens; aussi ces maudites lettres m'ont rendu mille fois plus amoureux; j'étais d'une sécurité!.... d'une fidélité.... quand je pense que j'ai refusé la nièce du préfet.

PAULINE.

Comment, Monsieur, vous auriez été capable d'épouser?...

FRÉDÉRIC, comme frappé par un souvenir.

Et moi qui ai été me vanter de ces lettres à M. de Neubourg!

PAULINE.

Vous avez osé....

FRÉDÉRIC.

C'est sa faute.... il a voulu faire de la diplomatie avec moi.... Mais ce n'est encore rien.... Il m'a tellement poussé à bout que j'ai promis de les lui montrer.

PAULINE.

Vous n'en ferez rien, n'est-ce pas, Frédéric.... si vous avez quelqu'amitié pour moi?... Vous ignorez tout le chagrin que vous me causeriez.

FRÉDÉRIC.

AIR : *Faisons la paix.* (MAISON DU FAUBOURG.)

On se taira,
Mais c'est pour vous seule, Pauline;
A vos vœux on obéira;
Et puisqu'un éclat vous chagrine
On se taira.

PAULINE, à part.

Il se taira,
De cette imprudence funeste
Aucun ne me soupçonnera,
Et mon secret encore me reste ;
Il se taira.

FRÉDÉRIC.

Comptez sur ma parole... (A part.) Me voilà guéri de l'amour pour toute ma vie... Au moins jusqu'à ce que... (Regardant Pauline.) Ne jurons de rien... (Il sort par la droite.)

SCÈNE XIII.

PAULINE, seule.

Ah! Pauline... un seul mot t'a fait connaître tous les dangers de cette fatale correspondance; c'est surtout à présent qu'elle doit rester ignorée...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

De cet amour si profond et si tendre,
Mon jeune cœur ignorait le pouvoir;
J'en ai parlé d'abord sans le comprendre;
J'en aurai pris, hélas! sans le savoir.
Il se plaignait, c'était là sa coutume ;
Je ne voulais que rassurer son cœur ;
Mais j'oubliais, en parlant pour ma sœur,
Que c'est moi qui tenais la plume...

Je mourrais de honte et de regrets, si l'on parvenait à découvrir ce mystère. (Fausse sortie.) Ah! te voilà, Toinette.

SCÈNE XIV.

PAULINE, TOINETTE.

TOINETTE, entrant par la gauche.

Oui, Mamzelle, avec le paquet.

PAULINE.

Vite, vite au feu... il faut que tout cela disparaisse à l'instant.

TOINETTE.

Comment! ces jolies petites lettres?

PAULINE.

Mon repos est attaché à leur destruction... Toinette, songes-y bien.

TOINETTE.

Votre repos, oh! bien elles sont flambées.

(Pauline sort vivement à droite.)

SCÈNE XV.

TOINETTE, seule.

Ah! si la femme à Pierre Leroux avait eu cette précaution de brûler les lettres de son cousin le brigadier, il ne lui serait pas arrivé malheur; mais il y a des gens comme cela, qui s'imaginent que l'amour ne peut avoir des suites bien dangereuses.

AIR : *Que d'établissemens.*

On peut se parler sans témoins,
Mais s'écrire, c'est bien autre chose;
Un' lettr' se perd malgré vos soins,
Quelqu'un la r'trouve et puis on glose.
Moi j'aimerais mieux, d' peur des jaloux,
Au lieu de r'cevoir un' seul' lettre,
Donner chaque jour vingt rendez-vous:
Il ne faut pas se compromettre.

Ah! mon Dieu, voilà monsieur le comte.

(Elle passe le paquet de lettres derrière elle en voulant les cacher, elle en laisse tomber une partie et elle étend son tablier pour les couvrir.)

SCÈNE XVI.

NEUBOURG, TOINETTE.

NEUBOURG, entrant à droite.

Que fais-tu là?

TOINETTE.

Monsieur le comte, je me promène.

NEUBOURG.

Vas te promener ailleurs.

TOINETTE, sans bouger.

Oui, monsieur le comte

NEUBOURG.

Est-ce que tu ne m'as pas entendu?

TOINETTE.

Si fait, monsieur le comte.

NEUBOURG.

Eh bien?

TOINETTE.

C'est que je réfléchis sur l'endroit que je veux aller.

NEUBOURG.

Vas-t'en au diable.

TOINETTE.

De quel côté que c'est-il?

NEUBOURG.

La patience m'échappe... Tu vois bien que je veux être seul.... ainsi fais-moi le plaisir... (Il la déplace.) Qu'est-ce que c'est que cela?

TOINETTE.

Ça, c'est des lettres.

NEUBOURG.

Ramassez-les promptement. (Il veut l'aider.)

TOINETTE.

Laissez-donc, monsieur le comte.... ne vous fatiguez pas, c'est des lettres d'amoureux, ce n'est pas votre affaire, c'est la mienne.

NEUBOURG.

La tienne!

TOINETTE.

Oui, c'est pour moi.

NEUBOURG.

Pour toi? tu ne sais pas lire. (Il en prend une.) Ciel !.... A mademoiselle Amélie de Révennes !.. (Ouvrant.) Frédéric !.. (Avec colère.) Répondez-donc ?

TOINETTE, tremblante.

Oui, monsieur le comte.

NEUBOURG, se remettant.

Interroger cette fille, compromettre Amélie ! non... Imprudente ou coupable, n'exposons pas celle qui porte mon nom à rougir devant ses gens. (A Toinette.) Eh bien ! qu'est-ce encore ?... qu'attendez-vous ?

TOINETTE.

Monsieur le comte m'a dit : Répondez.... j'attends qu'il m'interroge.

NEUBOURG, tranquillement.

Sont-ce là toutes les lettres?

TOINETTE.

Oh ! il n'en manque pas une.... vous pouvez vous fier à moi... Quand une fois je garde une chose...

NEUBOURG, froidement.

Dites à la personne qui vous a remis ces lettres, que je la prie de se rendre ici.... sur-le-champ.

TOINETTE.

Faudra-t-il lui expliquer comme quoi c'est plus moi qui les...

NEUBOURG, vivement.

Un mot de plus, et je te chasse.

TOINETTE.

Merci, monsieur le comte... (En sortant.) Allons trouver mademoiselle Pauline, elle a de l'esprit, elle se tirera de là !... La femme à Guillou s'en est bien tirée...

(Elle sort à droite.)

SCÈNE XVII.

FRÉDÉRIC, NEUBOURG.

FRÉDÉRIC, entrant à droite.

Comment!... déjà ici. .. monsieur?

NEUBOURG.

A mon âge on n'a pas de temps à perdre... et je suis sûr... qu'à ma place.... vous seriez impatient de voir ces lettres charmantes.

FRÉDÉRIC.

A ma place, vous seriez fort embarrassé de les montrer.

NEUBOURG.

Embarrassé!... Souvenez-vous de votre promesse.

FRÉDÉRIC.

Il faut être franc.... ce que je vous ai dit est faux.

NEUBOURG.

Faux !

FRÉDÉRIC.

Piqué de votre incrédulité, l'amour-propre, la vanité s'en sont mêlées... Un lieutenant de hussards n'est pas obligé d'être parfait... J'ai eu tort, j'en conviens, je ne crains pas de l'avouer; je le dis hautement.... ma cousine Amélie ne m'a jamais écrit.

NEUBOURG.

Jamais!... Vous en êtes bien sûr.

FRÉDÉRIC.

Si j'en suis sûr!... Je voudrais bien que quelqu'un osât me soutenir le contraire.

NEUBOURG.

Puisqu'Amélie ne vous a pas écrit, comment se fait-il que vous lui ayez répondu.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur ! ah ! par exemple !

NEUBOURG.

Voici vos réponses.

FRÉDÉRIC.

Mes...

NEUBOURG.

Vous êtes interdit?...

FRÉDÉRIC.

Interdit !... (A part.) Je ne sais plus que dire. (A M. de Neubourg.) D'abord, monsieur le comte, de qui tenez-vous ces lettres?

NEUBOURG.

C'est mon secret.

FRÉDÉRIC.

En ce cas, c'est une trahison.... ce n'est plus de la diplomatie.

NEUBOURG.

Ces lettres sont-elles de vous? sont-elles adressées à mademoiselle de Révennes? répondez.... j'agis franchement.

FRÉDÉRIC.

Je vois qu'il n'y a plus moyen de rien vous cacher; vous voulez connaître la vérité. (A part.) Vite un mensonge.

NEUBOURG.

Je vous écoute.

FRÉDÉRIC, avec emphâse et embarras.

L'adresse de ces lettres ne prouve qu'une chose, l'amitié, le dévouement de ma cousine... car, monsieur, ces lettres n'étaient point pour elle, elles ne sont pas même de moi, ce qui est bien plus fort... Amélie s'était liée en pension avec une jeune personne charmante..... vous me permettrez de vous taire son nom, ce n'est pas mon secret... si c'était mon secret, vous savez bien... Or, retenez ceci... cette jeune personne était aimée... adorée d'un officier de mon régiment... un ami intime, qu'une blessure au bras droit retenait dans son lit... Vous me suivez bien?.. Dans cette circonstance je lui ai servi de secrétaire..... c'est une chose toute simple... vous en auriez fait autant à ma place.... ma cousine, sous le couvert de laquelle ces lettres étaient adressées, les transmettait à la jeune personne, qui, de son côté... Nous n'étions pour rien dans cette affaire, ce n'était pas pour elle, ce n'était pas pour moi, et voyez, monsieur, comme le hasard peut envenimer la chose la plus innocente; un peu de fanfa-

ronnade de ma part, beaucoup de crédulité de la vôtre, pouvaient faire naître des soupçons... qui, heureusement, ne pouvaient pas tenir contre une explication aussi franche et aussi claire.

NEUBOURG.

Mais, monsieur, je ne vois pas que cette explication...

FRÉDÉRIC.

Je vous la devais, monsieur, et je n'aurais pas quitté le château sans avoir rempli ce devoir.

NEUBOURG, étonné.

Quitter ce château!

FRÉDÉRIC.

Une affaire imprévue... un ordre du ministre me force de m'absenter; mais soyez sans inquiétude... je reviendrai.... (En sortant.) Le diplomate ne sait plus où il en est... (Il sort à gauche.)

SCÈNE XVIII.

NEUBOURG, seul.

Grâce à l'explication, j'en sais encore moins qu'auparavant. Depuis ce matin je fais de la diplomatie avec tout le monde... Monsieur Frédéric m'a remis en activité de service; malheureusement ce n'est pas dans les affaires êtrangères.

SCÈNE XIX.

NEUBOURG, AMÉLIE.

AMÉLIE, entrant à droite.

Eh! bien mon ami, c'est une chose arrangée, je viens de voir Pauline... son cousin sait tout et cela s'est fort bien passé.

NEUBOURG.

Oui... nous venons d'avoir ensemble une explication singulière. (Mouvement d'Amélie.) Rassurez-vous, Frédéric est un homme d'honneur... et surtout un garçon d'esprit.

AMÉLIE.

Que cet éloge me plaît dans votre bouche !

NEUBOURG.

En vérité?

AMÉLIE.

Vous ne savez pas?... il m'était venu une idée que je veux vous soumettre, il faut garder Frédéric avec nous.

NEUBOURG.

Plaît-il?

AMÉLIE.

Pauline est jolie, aimable, spirituelle ; elle ne tardera pas à fixer les sentimens de Frédéric.

NEUBOURG, à part.

Ce langage... cette sécurité... (Haut.) Écoutez, Amélie ; Frédéric, j'en suis convaincu, n'a point reçu la lettre qui lui annonçait notre mariage... mais vous, depuis deux ans, n'avez-vous reçu aucune lettre de lui?

AMÉLIE.

Aucune... Cette question... et le ton dont elle est faite pourraient m'inquiéter ; mais, non, vous aimez votre femme... vous avez de la confiance en elle.

NEUBOURG.

Si j'en ai. (Lui donnant les lettres. A part.) C'est le cas d'être franc. (Haut.) En voici la preuve.

AMÉLIE.

Des lettres à mon adresse!... décachetées! Ah! monsieur de Neubourg... Je ne me permettrais pas...

NEUBOURG.

En diplomatie on se permet bien des choses... Ce n'est cependant pas moi, et vous devez le savoir, qui ai reçu et décacheté cette correspondance.

AMÉLIE.

Que vois-je, ô ciel! des lettres de Frédéric! le timbre de la poste!

NEUBOURG.

Lisez, lisez.

AMÉLIE, lisant.

« Mon Amélie, combien je suis touché de l'intérêt que « vous prenez à moi... Vos tendres inquiétudes m'attachent

« à la vie, et me font chérir une existence que je dois vous « consacrer. Votre dernière lettre... » C'est une imposture!

NEUBOURG, avec joie.

Une imposture!...

AMÉLIE.

Oui, monsieur, oui, je veux le voir, lui parler à l'instant même. (Elle rend les lettres à M. de Neubourg.)

NEUBOURG.

Amélie!... ta parole me suffit.... elle est pour moi un garant plus sacré que tous les écrits du monde... Frédéric a senti que sa présence au château était au moins inutile; il s'apprête à le quitter, laissons-le partir.

AMÉLIE.

Il part? (Appelant.) Germain! Germain!

NEUBOURG.

Que vas-tu faire?

AMÉLIE.

Mon devoir.

(Elle tire une feuille de son agenda, et elle écrit rapidement.)

NEUBOURG, à part.

Non.... cette indignation n'est pas feinte, et j'aurais tort d'en conserver le moindre doute...

AMÉLIE, à un domestique.

Portez ce billet à M. de Mornac.... je l'attends ici, sur-le-champ.

NEUBOURG.

Cet entretien est inutile.

AMÉLIE.

Non, mon ami, je crois à votre confiance, mais je dois songer à l'avenir; peut-être un jour regretteriez-vous d'avoir laissé échapper l'occasion de faire éclater l'innocence de votre femme; vous me reprocheriez alors d'avoir cédé trop complaisamment au désir que vous me témoignez aujourd'hui.

AIR : *A l'espoir mon cœur s'abandonne.*

Croyez-moi, point de résistance,
Il faut que tout soit éclairci.

NEUBOURG.

Quoi! vous voulez qu'en ma présence...

AMÉLIE, montrant le pavillon.

Oui, vous nous entendrez d'ici.

NEUBOURG.

Moi, vous épier de la sorte!

AMÉLIE.

Vous avez le droit, Dieu merci,
D'écouter deux fois à la porte,
Comme diplomate et mari.

ENSEMBLE.

AMÉLIE.

Croyez-moi, point de résistance,
Il faut que tout soit éclairci.
Je compte sur votre présence,
Oui, vous nous entendrez d'ici.

NEUBOURG.

Je n'y mets point de résistance,
Il faut que tout soit éclairci;
Comptez sur mon obéissance,
Je vais vous écouter d'ici.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XX.

AMÉLIE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, au domestique qui entre avec lui et qui disparaît aussitôt.

Eh! non, vous dis-je, ce n'est pas sa main. (Apercevant Amélie.) Amélie!

AMÉLIE.

Approchez, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Dans la position où nous nous trouvons l'un et l'autre, j'aurais désiré, madame, quitter le château sans vous revoir.

AMÉLIE.

Je le conçois, monsieur; mais moi qui n'ai pas les mêmes raisons pour fuir un parent que ma mère honora jadis de son amitié, je suis bien aise de le revoir; avant qu'il s'éloigne, je désire qu'il m'explique son étrange conduite.

FRÉDÉRIC.

Étrange!... Quel nom donnerais-je à la vôtre?

AMÉLIE.

La mienne est toute naturelle.

FRÉDÉRIC.

Mais les récriminations deviennent superflues ; de grâce, Amélie, recevez mes adieux.

AMÉLIE.

Non, monsieur, je ne les recevrai pas.... il faut auparavant que M. de Neubourg....

FRÉDÉRIC.

Soyez sans inquiétude,... j'ai tout pris sur moi... Je lui ai fait un conte qui n'avait pas le sens commun.

AMÉLIE.

Mais vous voulez donc me perdre?

FRÉDÉRIC.

Moi, vous perdre!

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Moi qui démens ce que j'ai dit,
Qui sur notre correspondance
Vous jure ici de garder le silence
Qu'à ma bouche l'honneur prescrit.

AMÉLIE.

Mais je ne vous ai pas écrit.

FRÉDÉRIC.

Eh! pourquoi feindre davantage,
Plus que jamais je suis discret;
Je concevrais un tel langage
Si votre époux nous écoutait.

NEUBOURG, à part.

C'est que précisément il est là.

AMÉLIE.

Si vous n'êtes pas le plus méchant de tous les hommes!...

FRÉDÉRIC.

J'en suis la plus généreux, et je le prouve en vous donnant un bon conseil.

AMÉLIE.

Un conseil?... à moi?...

FRÉDÉRIC.

Le meilleur de tous... Défiez-vous de votre mari.

NEUBOURG, caché.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

AMÉLIE.

Mais vous avez donc perdu la tête?

FRÉDÉRIC.

Je sais ce que je dis... Défiez-vous de votre mari, de vos gens, de tout ce qui vous entoure... c'est nécessaire à la paix de votre ménage... M. de Neubourg vient de me tendre un piége.

AMÉLIE.

A vous!... c'est impossible!

FRÉDÉRIC.

Mais nous ne sommes pas diplomates, on ne nous attrape pas aisément... M. de Neubourg, empruntant votre nom, m'a envoyé de votre part ce billet. (Il le lui montre.)

AMÉLIE.

Il est de moi.

FRÉDÉRIC.

De vous!... Comme si je ne connaissais pas votre écriture!

AMÉLIE, impatientée.

Mais je vous proteste...

FRÉDÉRIC.

Vous êtes dans l'erreur... Ça ne ressemble pas plus à votre écriture... Depuis deux ans je dois la connaître; et, quand je n'en aurais pas les caractères présens à la mémoire, je puis à l'instant même vous confondre.

AMÉLIE, vivement.

Me confondre!... et comment?

FRÉDÉRIC.

Par la comparaison des deux écritures.

AMÉLIE, impatientée.

Des deux écritures!

FRÉDÉRIC, gravement.

Amélie, après ce qui s'est passé, vos lettres ne pouvaient rester plus long-temps entre mes mains... Quoiqu'il m'en coûte, votre repos... ma délicatesse exigent ce sacrifice : ce paquet devait vous être remis après mon départ... recevez-le de ma main.

Le repos qui nous est promis
Naîtra de ce double mélange ;
Quand c'est pour le bien du pays
Chacun doit donner son avis :
C'est en s'expliquant qu'on s'arrange.

TOINETTE.

C'est comm' Lucas, l'beau-frère à Jean,
Qui pour un rien vous prend la mouche,
Dès qu'il voit rôder un galant,
Il croit toujours qu'il y a du louche :
Ma femme, il faut m'expliquer c'la ;
Sa femme, à qui la main démange,
S'approch', et puis fallait voir ça,
Un' giff' par ci, deux claqu's par là :
C'est en s'expliquant qu'on s'arrange.

PAULINE, au public.

Combien de chutes, de succès,
Auxquels on ne peut rien comprendre ;
Que d'ouvrages, bons et mauvais,
Sont tombés faute de s'entendre.
Que pensez-vous du nôtre, enfin ?
S'il est peu digne de louange,
Tous, votre billet à la main,
Revenez-en causer demain :
C'est en s'expliquant qu'on s'arrange.

FIN.

UN TABLEAU

DE FAMILLE,

OU

La Maison paternelle,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. ADOLPHE DE L.... ET ***,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 10 MARS 1829.

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, ÉDITEUR, COUR DES FONTAINES, N°. 7, ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BARVILLE (*Grand-Père*). .	MM. LEPEINTRE aîné.
M. BARVILLE (*son fils*). . . .	DEROUVÈRE.
Mad. BARVILLE (*sa bru*). . .	Mad. DARÇAY.
EDOUARD. } (*leurs enfans*).	Mlles. BROHAN *et* WILMEN.
VICTORINE. }	Mad. THÉNARD.
M. CHAUVIN DUMONTEL. .	M. FONTENAY.
MARGUERITE (*vieille gouver.*).	Mad. GUILLEMIN.
UN GROOM	Le petit LEPEINTRE.
Un Domestique.	M. OLIVIER.

(*La scène est à Paris, dans l'hôtel de Barville fils.*)

Les personnages sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au théâtre. — *Toutes les indications sont prises à la droite de l'acteur.*

Vu au Ministère de l'Intérieur.

Paris, le 13 *Février* 1829.

Signé : COUPART.

UN TABLEAU

DE FAMILLE,

OU

La Maison paternelle,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS.

Le Théâtre représente un salon élégant, une porte au fond, deux portes latérales.—une table sur laquelle est tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *puis le* GRAND-PÈRE.

MARGUERITE, *un journal à la main.*

Tiens!.. il n'y a pas d'assassinats aujourd'hui... c'est ennuyant!... voyons de l'autre côté... ah! « *avis aux dames... pommade épilatoire... par brevet du Roi...* » A la bonne heure, il faudra que j'en achète... tout de même, c'est utile les journaux... Ah! mon Dieu! voilà notre ancien bon maître?

LE GRAND-PÈRE *(entrant par le fond).*

Bonjour, Marguerite!...

MARGUERITE *(avec volubilité).*

On ne vous attendait pas, Monsieur; et votre goutte.... votre rhumatisme?... voulez-vous le journal?

LE GRAND-PÈRE.

J'aime mieux un fauteuil... la voiture m'a un peu fatigué... car à mon âge...

MARGUERITE *(approchant un fauteuil)*.

A votre âge !... mais vous n'êtes pas détruit du tout..., du tout..., je vous assure...

LE GRAND-PÈRE.

Comment se portent mon fils et sa femme?

MARGUERITE.

Ce n'est pas pour en dire du mal, mais à votre âge, ils ne seront pas si bien conservés, certainement...

LE GRAND-PÈRE.

Si vous vouliez bien me répondre...

MARGUERITE.

Certainement, monsieur..., je ne suis pas faite pour contredire... Ah ! ça, vous avez donc quitté votre tribunal ? vous avez bien fait... Dans tous les procès, il y en a qui perdent, et puis, voilà des ennemis. Ça m'avait donné de l'inquiétude... je vous voyais empoisonné dans mes rêves.

LE GRAND-PÈRE *(s'impatientant)*.

Je ne viens pas vous demander compte de vos rêves...

MARGUERITE.

Non, Monsieur... mais quelle ivresse que vous en soyez réchappé!...

LE GRAND-PÈRE *(vivement)*.

Je viens voir mon fils, sa femme et mes deux petits enfans..., passer huit jours avec eux... comment se portent-ils ?

MARGUERITE.

Monsieur et Madame se portent bien... quant aux enfans...

LE GRAND-PÈRE.

Seraient-ils malades ?

MARGUERITE.

Ils étouffent de santé... depuis quinze jours qu'ils sont revenus de pension... car, avant... dans ces pensions, toujours de la légume sèche...

LE GRAND-PÈRE *(à part)*.

Profitons de son bavardage !... *(haut)* et paraissent-ils bien élevés ?

MARGUERITE.

Espiègles comme des anges!... vous trouverez M. Édouard plus âgé qu'il y a un an... c'est-à-dire plus grand... c'est tout votre portrait... et savant!... il faut voir!... il trouve des fautes de français dans la Gazette... à dix-sept ans!

LE GRAND-PÈRE *(se levant)*.

Et Victorine?

MARGUERITE.

Jolie comme un amour!... et une éducation... elle joue du piano dans la perfection... toute seule!... vous croiriez entendre un orgue... mais, tenez, voilà Monsieur et Madame qui vous le diront eux-mêmes!

SCÈNE II.

MARGUERITE, MADAME BARVILLE, LE GRAND-PÈRE, BARVILLE.

BARVILLE *(entrant avec sa femme par le fond)*.

Mon père!... ah! c'est une surprise agréable!

MAD. BARVILLE.

Vous arrivez?...

LE GRAND-PÈRE.

A l'instant... je m'informais de vos enfans.

BARVILLE *(à Marguerite)*.

Allez donc les appeler... *(elle sort par la droite)*.

MAD. BARVILLE.

Nous nous occupons de leur éducation exclusivement... car, vous savez... quand on sort du collège!...

LE GRAND-PÈRE.

Ah! oui!... l'Université... on lui donne un enfant pour en faire un homme, elle en fait un pédant.

AIR : *Vaudeville du Dîner de Garçon.*

Il sait ce qu'il faut oublier
Ce qu'il faut savoir il l'ignore.
En latin il fut le premier,
Il ne sait pas sa langue encore....
Il admire les Scipion,
Les Platon et les Démosthènes :
Mais, parlez-lui de Washington,
Il reste de glace à ce nom
Qui n'est de Rome ni d'Athènes.

BARVILLE.

Soyez tranquille... nous avons recommencé cette éducation là... Ma femme s'occupe de Victorine, et moi, je surveille Edouard!... nous avons là-dessus un système... vous verrez!

LE GRAND-PÈRE *(à part).*

Hum !... je ne m'y fie guères !

SCÈNE III.

MAD. BARVILLE, EDOUARD, LE GRAND-PÈRE, VICTORINE, BARVILLE.

(Edouard et Victorine entrent par la droite).

EDOUARD *(gaîment).*

Ah! c'est notre bon grand-père ?

VICTORINE.

Quel bonheur!... *(embrassades)* me voilà consolée de n'avoir pas été au bal hier avec maman !

MAD. BARVILLE.

Tu t'y serais bien ennuyée, ma fille...

VICTORINE.

On s'ennuie donc au bal ?

MAD. BARVILLE.

Presque toujours...

VICTORINE.

C'est singulier... il me semble que je m'y ennuierais avec plaisir !

MAD. BARVILLE.

Tu iras plus tard... quand il s'agira de te marier...

EDOUARD.

Alors, marions-là le plutôt possible, car elle n'a fait que parler de bal, hier toute la soirée.

BARVILLE *(gravement)*.

Mon fils, à votre âge, on ne donne pas de conseils et on ne parle que quand on vous interroge... *(Edouard et Victorine se retirent dans le fond)*. *(bas au grand père)*. Vous voyez que nous ne leur passons rien ! *(haut)*. Edouard !

EDOUARD *(se rapprochant)*.

Mon père !

BARVILLE.

Victorine !

VICTORINE.

Me voici !

BARVILLE *(gravement)*.

N'oubliez jamais les excellens principes qui vous ont été enseignés, et que nous vous répétons tous les jours.

MAD. BARVILLE.

Imitez surtout votre père, mes enfans !

BARVILLE.

Et votre mère !... c'est un modèle de vertu !

EDOUARD ET VICTORINE.

Oui, mon père !...

BARVILLE *(du ton naturel)*.

Maintenant, allez travailler... votre grand-père permet que vous n'interrompiez pas vos études !

LE GRAND-PÈRE.

On peut être juge sans cela...

DUMONTEL.

Oui, à la rigueur ; mais cela ne gâte rien ; nous sommes propres à tout, nous autres anciens braves... nous parcourons toutes les carrières, comme nous parcourions l'Europe... en triomphateurs... administration, législature, diplomatie, finances surtout... j'ai trois de mes compagnons d'armes, des enfans de Mars... l'un est entreposeur des tabacs ; l'autre, directeur d'un théâtre ; le troisième, je viens de le faire nommer juge de paix ?

MAD. BARVILLE *(riant)*.

Un militaire... juge de paix ?

DUMONTEL.

Il fera peur aux plaideurs... nouvelle manière de les concilier. *(il rit)*.

LE GRAND-PÈRE.

Vous avez donc toujours le même crédit ?

DUMONTEL.

Oui, oui, certainement... on ne peut se passer de nous.

EDOUARD.

Mais les honneurs et le déshonneur vont souvent ensemble.

DUMONTEL.

Hein !... comment ?

BARVILLE.

Jamais, Monsieur... général, excusez !... c'est un étourdi !

VICTORINE.

Cependant la fortune et les dignités sans l'estime publique !

MAD. BARVILLE.

Taisez-vous donc !

EDOUARD.

Je répétais...

Mad. BARVILLE.

Il est fort riche, maintenant.....
Mais, pauvre d'honneur je l'atteste,
Trop de fois il en trafiqua.

LE GRAND-PÈRE.

Tout son mérite au moins lui reste,
Car, jamais il n'en dépensa.

BARVILLE, (*d'un ton doctoral*).

C'est cela,... les honneurs et le déshonneur... entendez-vous mes enfans... les richesses et les dignités ne sont rien... l'estime publique...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, puis M. DUMONTEL *(Il se place entre Victorine et Barville)*.

LE DOMESTIQUE *(annonçant)*.

Monsieur Chauvin Dumontel.

BARVILLE *(allant à sa rencontre avec empressement)*.

Général, nous parlions de vous... enchanté...

MAD. BARVILLE *(affectueusement)*.

On se plaignait de ne plus vous voir...

DUMONTEL.

Me voilà, belle dame!.. me voilà!... j'ai l'honneur...

BARVILLE.

Permettez-moi de vous présenter mon père, président honoraire du tribunal de Coulommiers!

DUMONTEL.

Ah! Monsieur rend la justice!... honorable profession... avez-vous été militaire?

LE GRAND-PÈRE.

On peut être juge sans cela...

DUMONTEL.

Oui, à la rigueur ; mais cela ne gâte rien ; nous sommes propres à tout, nous autres anciens braves... nous parcourons toutes les carrières, comme nous parcourions l'Europe... en triomphateurs... administration, législature, diplomatie, finances surtout... j'ai trois de mes compagnons d'armes, des enfans de Mars... l'un est entreposeur des tabacs ; l'autre, directeur d'un théâtre ; le troisième, je viens de le faire nommer juge de paix ?

MAD. BARVILLE *(riant)*.

Un militaire... juge de paix ?

DUMONTEL.

Il fera peur aux plaideurs... nouvelle manière de les concilier. *(il rit)*.

LE GRAND-PÈRE.

Vous avez donc toujours le même crédit ?

DUMONTEL.

Oui, oui, certainement... on ne peut se passer de nous.

EDOUARD.

Mais les honneurs et le déshonneur vont souvent ensemble.

DUMONTEL.

Hein !... comment ?

BARVILLE.

Jamais, Monsieur... général, excusez !... c'est un étourdi !

VICTORINE.

Cependant la fortune et les dignités sans l'estime publique !

MAD. BARVILLE.

Taisez-vous donc !

EDOUARD.

Je répétais...

DUMONTEL.

Ce qu'il a lu dans les pamphlets.

LE GRAND-PÈRE *(ironiquement)*.

Oui, des déclamations incendiaires, n'est-ce pas ?

DUMONTEL.

Cette liberté de la presse, est parfois bien insupportable, vous en conviendrez... puisqu'il y a des gens qui veulent absolument écrire ; moi, je voudrais qu'il ne fut permis de lire qu'à une certaine classe... ainsi l'on aurait la liberté de la presse, et nous serions parfaitement tranquilles... Mais laissons la politique... elle m'assomme... nous ne parlons que de cela à la Chambre... c'est d'un ridicule!..

BARVILLE.

Ne faites pas attention, je vous prie, aux propos d'un enfant !

DUMONTEL.

Non, non... il se corrigera... c'est un fort joli cavalier, vraiment... qu'en ferons-nous ?... un militaire... il n'y a que cela... je me charge de le pousser.

MAD. BARVILLE.

Que de bonté !

DUMONTEL *(à Victorine)*.

Quant à Mademoiselle, elle n'a pas besoin de mon crédit... ces deux beaux yeux...

LE GRAND-PÈRE *(sévèrement)*.

Monsieur, vous êtes trop galant !...

DUMONTEL.

Je suis *Français*!... Eh bien... terminons-nous notre affaire ?... me cédez vous cette partie de jardin ? je veux à tout prix aggrandir mon hôtel... *(à part, regardant Victorine)* la petite est charmante !

MAD. BARVILLE.

Tout ce qui peut vous faire plaisir...

DUMONTEL.

Si nous descendions examiner...

BARVILLE.

A vos ordres... au revoir mon père!

LE GRAND-PÈRE *(avec intention).*

J'irai aussi dans le jardin, moi!...

BARVILLE.

Comme vous voudrez!... *(à ses enfans)*, à l'étude!... à l'étude, mes enfans!

DUMONTEL *(donnant la main à madame Barville, et sortant).*

Oui... à l'étude... j'ai beaucoup étudié aussi, moi... oh! l'étude... *(Ils sortent tous quatre par le fond).*

SCÈNE V.

VICTORINE, ÉDOUARD.

EDOUARD.

C'est ça... à l'étude!... à l'étude!... et eux, ils vont se promener...

VICTORINE.

Et puis, ils vous disent : imitez vos père et mère!

EDOUARD.

Victorine!

VICTORINE.

Mon frère!...

EDOUARD.

Ce que je vais te confier, va te paraître bien hardi...

VICTORINE.

Peut-être... depuis quinze jours que nous sommes dans la maison paternelle, va, mes idées ont fait bien du chemin...

EDOUARD.

Pas plus que les miennes... quelle différence entre le collége et le monde!...

VICTORINE.

Et dans le monde, quelle différence entre les paroles et les actions!.. j'écoute ; j'observe, tout se contredit... je m'y perds...

AIR : *De sommeiller encore ma chère.*

On dit qu'il faut être sincère :
J'entends mentir, cent fois par jour ;
Papa, souvent trompe ma mère.....
Qui fait des contes à son tour.....
Je n'y comprends rien je te jure.

EDOUARD.

Tiens!... je crois, en réalité,
Que l'on ment quand on nous assure
Qu'il faut dire la vérité.

Ah! j'y vois clair, moi!

VICTORINE.

Alors, explique-moi pourquoi maman lit des romans, et ne veut pas que j'en lise... ils sont pourtant bien amusans, ces livres là : il y a des amans, des enlèvemens,... car, j'en ai bien attrappé quelques volumes.

EDOUARD.

Et moi donc... écoute bien... *(il regarde si personne n'est-là)* nos respectables parens se moquent de nous.

VICTORINE.

Je le crois... maman ne me répète-t-elle pas toujours... « Soyez douce, bonne, point médisante! » et hier, elle disait que madame Clairaut avait du rouge.

EDOUARD.

Je l'avais remarqué...

VICTORINE.

Et pourquoi ne nous mène-t-on pas au bal ?... s'il faut se marier pour cela, je ne demande pas mieux... Alfred de Sugy...

EDOUARD.

C'est un bon enfant... quoiqu'il fût plus âgé que moi, il était mon intime au collége... il t'aime, épouse-le... et tu iras au bal...

VICTORINE.

Je l'aime bien aussi... mais mon père consentira-t-il à ce mariage?.. on dit que le père d'Alfred n'est pas très-riche.... à la vérité, papa n'estime pas les richesses.

ÉDOUARD.

A ce qu'il dit... ne t'y fie pas... c'est pour faire de la morale... rien de plus facile... j'en ferais aussi moi... *(il se pose comme son père.)* « Mes enfans... un oisif est un méchant commencé... » et eux, ils s'amusent jour et nuit... pourtant ils ne sont pas méchans !

VICTORINE.

Comment faire s'ils s'opposent à mon mariage?... car, (je veux tout t'avouer) Alfred m'a fait dire, par sa sœur, qu'aussitôt que son père serait de retour, il viendrait demander ma main...

EDOUARD.

Oh ! tu m'y fais penser... j'ai là une lettre qu'Alfred m'a envoyée pour toi... je l'aurais oubliée...

VICTORINE *(la prenant.)*

Puis-je me permettre ?

EDOUARD.

Oui, oui... je te le permets... dans les romans, les jeunes personnes ne reçoivent-elles pas des lettres ?

VICTORINE.

Quand leurs parens ne sont pas raisonnables et ne veulent pas les marier...

EDOUARD.

Elles se marient d'elles-mêmes... on nous traite comme des enfans ; mais moi, j'y vois clair... et je me révolte !... tant pis !...

VICTORINE.

C'est cela, révoltons nous !...

ÉDOUARD.

Attends ?... non !...

AIR : *Allons, de la philosophie* (du Hussard).

Il faut observer en silence,
Puis chaque soir, d'un accord fraternel,
Mettre en commun notre science :
C'est ce qu'on nomme enseignement mutuel.
(*Réfléchissant.*)
Combien de choses que j'ignore !
Hélas ! qui me les apprendra ?

VICTORINE.

Ce que mon cœur desire encore,
Doit-être dans ces secrets-là !

TOUS DEUX.

Il faut observer en silence, etc., etc.

ÉDOUARD.

D'abord... lisons la lettre... chut !... voici notre grand-père.

VICTORINE.

Si nous lui parlions ?...

ÉDOUARD.

Laisse-moi faire...

SCÈNE VI.

VICTORINE, LE GRAND-PÈRE, ÉDOUARD.

LE GRAND-PÈRE.

Je viens vous retrouver, mes petits amis... cette promenade m'ennuie !

ÉDOUARD.

Comme c'est aimable à vous de nous donner la préférence !

VICTORINE.

Ce bon grand-père !...

LE GRAND-PÈRE.

Ne me remerciez pas... j'aime à jaser avec vous...

AIR : *Le Luth galant.*

Auprès de vous, je me trouve si bien !
J'aime vos jeux, votre doux entretien....
Je n'ai plus d'avenir, mais quand je vois éclore
Vôtre avenir si cher,
Je me crois jeune encore ;
Du printems qui s'approche ainsi le soleil dore
Les derniers jours d'hiver.

ÉDOUARD.

Et nous, nous profitons à votre conversation.

VICTORINE.

Elle nous instruit... nous amuse.

LE GRAND-PÈRE *(souriant)*.

Eh ! eh ! vous me flattez il me semble !...

ÉDOUARD.

Non !... nous regrettons bien que vous ne demeuriez pas avec nous, allez !...

VICTORINE.

Tous les jours nous nous le disons... vous êtes si bon !... je vous donnerais le bras pour la petite promenade...

ÉDOUARD.

Moi, je vous ferais des lectures.

LE GRAND-PÈRE.

Que je vous embrasse mes petits enfans... votre excellent cœur...

ÉDOUARD.

Et puis, vous nous éviteriez bien des chagrins...

VICTORINE *(soupirant)*.

Ou vous nous consoleriez !...

LE GRAND-PÈRE.

Hein ?... auriez-vous besoin de quelques conseils ?...

ÉDOUARD.

Mais...

VICTORINE.

Grand-père !

LE GRAND-PÈRE.

De la franchise avec votre grand-père... approchez !

AIR : *De Colalto.*

Allons, enfans, point de frayeur...
Confiez-vous à mon expérience ;
Vous le savez, je ne suis pas grondeur,
Si vous avez des torts, je pardonne d'avance.
Je sais qu'il est bien des sentiers trompeurs,
Je sais qu'on peut s'égarer à votre âge...
Parlez ! je touche au terme du voyage,
Je puis guider les jeunes voyageurs !

ÉDOUARD.

Vous saurez donc, que Victorine aime Alfred de Sugy... qu'Alfred de Sugy aime Victorine, et que par conséquent, il faut marier ces jeunes gens-là...

LE GRAND-PÈRE.

Diable !... comment Mademoiselle... si jeune ?...

VICTORINE.

Grand-papa, j'ai seize ans... maman s'est mariée à seize ans, m'a-t-on dit.

ÉDOUARD.

Après tout, les convenances s'y trouvent... la famille d'Alfred...

LE GRAND-PÈRE.

Je la connais...

VICTORINE.

Il venait voir sa sœur à la pension de madame Bazin !...

ÉDOUARD *(gaîment)*.

Et c'était la mienne qui recevait ses visites...

LE GRAND-PÈRE.

Tes parens savent-ils cela ma fille ?...

VICTORINE.

Peut-être... on devait demander ma main... mais j'ignore...

LE GRAND-PÈRE.

Je verrai... je m'informerai...

VICTORINE.

Que je vous aime!..

LE GRAND-PÈRE.

Je ne te promets rien... J'entends vos parens qui rentrent... qu'on me laisse avec eux...

VICTORINE.

AIR : *Petit Blanc.*

Parlez pour moi, grand-père!

LE GRAND-PÈRE.

Allons, rassure toi.

VICTORINE.

C'est en vous que j'espère,

EDOUARD.

Parlez aussi pour moi.

LE GRAND-PÈRE.

Comment! aussi pour toi?

EDOUARD.

Toujours lire, est-ce vivre?
Mon père est-il savant?
Au plaisir il se livre...
J'en voudrais faire autant.

ENSEMBLE.

LE GRAND-PÈRE.

Au revoir! (*bis*).
Comme son père
Il veut faire!
Au revoir! (*bis*).
Je tromperai son espoir!

EDOUARD ET VICTORINE.

Au revoir! (*bis*).
Bon grand-père,
En vous j'espère!
Au revoir! (*bis*).
Comblera-t-il mon espoir!

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE VII.

Mad. BARVILLE, LE GRAND-PÈRE, BARVILLE.

LE GRAND-PÈRE *(seul d'abord.)*

C'est bien cela... tels parens, tels enfans! Victorine a une petite tête très décidée... marions là!... quant au jeune homme, nous verrons...

BARVILLE *(avec sa femme.)*

Vous nous avez quittés tout de suite, mon père!

LE GRAND-PÈRE.

Vous alliez d'un train!... il m'aurait fallu un porte-voix pour causer avec vous!...

Mad. BARVILLE.

Pardon!... nous sommes encore jeunes.

LE GRAND-PÈRE.

Oui,... et puis, M. Dumontel avait, je crois, quelque chose à vous dire en particulier... au reste, je ne me suis pas ennuyé... j'ai retrouvé là Victorine et son frère...

BARVILLE.

Eh bien!... qu'en pensez-vous ?

LE GRAND-PÈRE.

Que me disiez-vous donc?.. ils ont beaucoup d'idées vos enfans ; l'œil très-ouvert... l'âme vive... et un raisonnement...

BARVILLE.

Hein?

LE GRAND-PÈRE.

Ah!... vous leur donnez d'excellens préceptes sans doute... mais ces enfans réfléchissent...

AIR : *Du Premier Prix.*

On pense, on observe à tout âge;
L'enfant, qu'entraîne son penchant,
Rit de la leçon la plus sage,
Lorsque l'exemple la dément.
N'imitons pas ces bons apôtres,
Se proclamant seuls gens de bien,
Qui prêchent l'abstinence aux autres,
Et qui ne s'abstiennent de rien!

MAD. BARVILLE.

Qui a pu vous dire ?...

BARVILLE.

Ont-ils donc de mauvais exemples sous les yeux ?

LE GRAND-PÈRE.

Non, pas positivement... vous agissez et parlez comme une foule d'honnêtes gens qui ont des enfans aussi, leur débitent de la morale et ne s'en inquiètent plus... Eh! mon Dieu... c'est ainsi que vous avez été élevés... la révolution m'empêcha...

BARVILLE.

Nous ne pouvons pas cependant nous remettre au régime du collége, ma femme et moi... au reste, calmez-vous... nous marions Victorine ?

LE GRAND-PÈRE.

A la bonne heure!... elle est bien jeune... mais j'allais vous en prier... j'ai même un parti à vous proposer...

MAD. BARVILLE.

Un parti... qui donc?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD ET VICTORINE,

(Entrant doucement et écoutant au fond).

LE GRAND-PÈRE.

Alfred de Sugy !...

BARVILLE.

Y pensez-vous ?

Mad. BARVILLE.

C'est impossible !...

LE GRAND-PÈRE.

Mais, c'est le fils d'un homme fort honorable.

BARVILLE.

Qui n'a pas quinze mille francs de rentes !

Mad. BARVILLE.

Il avait une bonne place ; pourquoi s'est-il fait destituer, il y a deux ans ?

LE GRAND-PÈRE.

Vous le demandez ?... parce qu'il a le ridicule de tenir à l'estime publique.

BARVILLE.

Soit... mais son fils n'aura pas ma fille... Je ne vous cacherai pas qu'hier, il me l'a demandée ; nous avons répondu par un refus positif.

Mad. BARVILLE.

Et nous avons très-bien fait... car un autre parti vient de se présenter tout à l'heure !

LE GRAND-PÈRE.

Tout à l'heure !

BARVILLE.

Oui... un homme qui a une immense fortune...

LE GRAND-PÈRE.

Est-il aussi honorable ?

Mad. BARVILLE.

Mais oui... c'est M. Dumontel !

LE GRAND-PÈRE *(vivement)*.

Dumontel !... Vous seriez capables !...

BARVILLE.

On a dit beaucoup trop de mal de lui, parce qu'il est riche

et en faveur.... pure envie... je le tiens pour un galant homme..., bref! il a ma parole, il sera mon gendre.

LE GRAND-PÈRE (*s'emportant.*)

Et vous croyez que je souffrirai...

BARVILLE (*avec autorité.*)

Mon père, il s'agit de ma fille... je ferai ce qu'il me plaira... ce ne sont pas vos affaires!

Mad. BARVILLE (*retenant son mari.*)

Mon ami!

EDOUARD ET VICTORINE (*s'approchant.*)

Mon père! (1)

LE GRAND-PÈRE (*avec douleur.*)

Ciel!

BARVILLE (*à ses enfans.*)

Vous étiez là?.. (*à Victorine.*) Vous vous êtes permis d'avoir je ne sais quelle inclination fort ridicule... je vous ordonne d'y renoncer... M. Dumontel a demandé votre main, vous l'épouserez!

VICTORINE.

Mon père, de grâce!

BARVILLE.

Obéissez!.. je n'écoute rien...

VICTORINE (*à sa mère.*)

Je vous conjure!

Mad. BARVILLE.

Pas d'enfantillage... votre père a raison...

EDOUARD.

Cependant, si elle ne peut aimer ce monsieur Dumontel?...

BARVILLE.

Cela ne vous regarde pas, monsieur, taisez-vous!

EDOUARD.

Il s'agit du bonheur de ma sœur.... et ce que vous disiez

(1) Edouard, Victorine, Barville, Madame Barville, le Grand-Père.

tout à l'heure, on peut vous le répéter à vous même... ce ne sont pas...

M. ET Mad. BARVILLE.

Insolent!...

LE GRAND-PÈRE (*voulant imposer silence à Edouard.*)

Édouard!... (*se retenant, à part.*) Mon fils m'a manqué... son fils lui manque à son tour...

BARVILLE (*furieux.*)

Je ne serais pas maître chez moi. (*A Victorine,*) mademoiselle, disposez-vous à m'obéir! (*A Edouard.*) Vous, monsieur l'impertinent, pour vous punir, je vous ordonne d'aller de ce pas chez M. Dumontel; dites-lui que je l'attends pour dresser les clauses du contrat de mariage.... vous prendrez mon cabriolet!

AIR : *Du Siége de Corinthe.*

ENSEMBLE.

En ce jour, il faut qu'on m'obéisse
Ou craignez ma trop juste rigueur!
Je saurais punir un tel caprice,
Cet hymen sera votre bonheur!

Mad. BARVILLE.

A son ordre il faut qu'on obéïsse!
Ou craignez sa trop, etc.

LE GRAND-PÈRE.

Juste Ciel! quel affront! quel supplice...
Me parler avec tant de hauteur!
Fallait-il hélas! que je vieillisse,
Mes enfans, pour voir votre malheur.

VICTORINE.

Juste Ciel! faut-il que j'obéisse!
Cet hymen doit faire mon malheur...
Mon amour n'est pas un vain caprice;
Je ne puis deux fois donner mon cœur.

EDOUARD.

Faut-il voir une telle injustice?
On veut donc sacrifier ma sœur.
Mais, avant que l'hymen s'accomplisse,
Le futur verra que j'ai du cœur.

M. et Mad. Barville sortent par le fond sans rien dire au grand-père; Edouard les suit.

SCÈNE IX.

VICTORINE, LE GRAND-PÈRE.

LE GRAND-PÈRE (*à part.*)

Les ingrats !

VICTORINE (*id.*)

Que je suis malheureuse !

LE GRAND-PÈRE (*id.*)

Mais, ils en seront punis par leurs enfans ! je ne dois pas rester ici une heure de plus... ils ne me reverront jamais ! Quelle dureté ! me traiter ainsi ! à mon âge ! soyez donc bon père ! J'ai voulu me faire aimer... ah ! il fallait me faire craindre.

(*Il sort par la droite.*)

SCÈNE X.

VICTORINE (*seule.*)

VICTORINE.

Cet homme dont on disait tant de mal... on veut que je l'épouse... Oh ! mon Dieu ! que les parens sont injustes et que les enfans sont à plaindre !

AIR : *Je ne suis qu'un vieux Bonhomme*, (d'Amédée de Beauplan).

Mais du pouvoir s'il abuse,
Un père doit avoir tort.
Mon Alfred, qu'on me refuse,
Me devient plus cher encor...
Voyons ; que peut-il m'écrire ?...
Sa lettre... Comme un enfant,
Tantôt, je n'osais la lire.....
J'en lirais dix à présent !

Vingt !.. trente !...

(*Elle lit la lettre*)

« Ma chère Victorine! on me refuse votre main, mais je ne » puis vivre sans vous». — Ce pauvre Alfred! — « Plutôt mourir! » si vous m'aimez, la fuite nous soustraira à la tyrannie de vos » parens. » — O mon Dieu!... un enlèvement... non, monsieur, je ne veux pas être enlevée... aucune de mes amies n'a été enlevée, et je trouve bien extraordinaire que vous osiez... — « En attendant notre mariage, une de mes tantes » nous donnera asyle au Havre! » — Ah! je verrais la mer... quel bonheur! — « Je serai dans une heure avec une voiture » à la petite porte de votre jardin; si vous ne répondez point, » adieu, pour toujours!... » Ah! mon Dieu, que faire?

(*Elle serre la lettre.*)

SCÈNE XI.

LE GRAND-PÈRE, VICTORINE.

VICTORINE (*voyant son grand-père*).

Ah! (*elle essuie ses yeux.*)

LE GRAND-PÈRE.

Qu'as-tu donc, Victorine?

VICTORINE.

Moi, grand papa... rien;... je riais...

LE GRAND-PÈRE.

Tu riais? il n'y paraît guère.

(*Un domestique passe avec une malle.*)

VICTORINE.

Pourquoi donc emporte-t-on votre malle?... est-ce que vous nous quittez?

LE GRAND-PÈRE.

Oui, mon enfant; je comptais passer ici quelques jours; mais différentes raisons m'obligent à retourner chez-moi.

VICTORINE.

Eh! bien!... j'en avais le pressentiment... et c'est pour cela que je pleurais.... que vais-je devenir?... ils veulent toujours me marier avec M. Dumontel!

LE GRAND-PÈRE.

Je le sais!.. c'est cruel!

VICTORINE.

Il revient... ils sont peut-être là à dresser mon contrat de mariage.

LE GRAND-PÈRE.

Déjà!

VICTORINE.

Mon Dieu oui!... sans vous, je serai éternellement malheureuse!

SCÈNE XII.

LE GRAND-PÈRE, VICTORINE, MARGUERITE (*entrant par le fond*).

MARGUERITE (*avec volubilité*).

Ah! Jésus! Monsieur, qu'est-ce qu'on vient de me dire?

LE GRAND-PÈRE.

Quoi?

MARGUERITE.

C'est pas vrai... que j'ai répondu, mais il paraît que c'est la vérité même,.. vous repartez!...

LE GRAND-PÈRE.

Des affaires urgentes!...

MARGUERITE.

Oui, je comprends,... vous avez raison,... les honnêtes gens ne peuvent pas rester ici....

LE GRAND-PÈRE.

Que signifie?...

MARGUERITE.

Et la preuve... c'est que je m'en vais avec vous?.

LE GRAND-PÈRE.

Taisez-vous... et restez avec vos maîtres.

MARGUERITE.

Impossible... j'ai trop de délicatesse... d'autant mieux, qu'ils viennent de me renvoyer; sói-disant, je vous ai fait des rapports.... moi, bonté divine!. d'ailleurs, quand même, ce serait mon devoir; mais ici, le respect pour les vieux parens n'est pas connu.

LE GRAND-PÈRE.

Voulez-vous bien vous taire!

MARGUERITE.

Non!... on ne vous a pas reçu comme on doit... Madame a dit « ah! c'est encore lui? » Dieu de Dieu! quelle parole pour un grand père... mais un grand-père... c'est la bénédiction dans une maison.

LE GRAND-PÈRE.

Est-ce bientôt fini?

MARGUERITE.

Je veux tout vous dire... depuis que vous nous avez quittés... c'est l'enfer... toujours des reproches arrogants!

AIR : *De l'Écu de* 6 *Francs.*

Sans cesse on gronde, on crie, on blâme!
Monsieur, quatre ou cinq fois par jour,
Fait des querelles à Madame;
Madame dispute à son tour!
C'est, de repliques en repliques,
Moi, qu'on finit par victimer :
Les maîtres devraient bien s'aimer
Par égard pour les domestiques!

LE GRAND-PÈRE, (*s'impatientant de plus en plus*).

Je vous ai dit...

MARGUERITE.

Oui, vous l'aviez bien dit que ça finirait mal... que ça ferait un mauvais ménage... aussi vous ne vouliez pas les marier; et si

Monsieur n'avait pas enlevé Madame... (*mouvement marqué de Victorine*).

LE GRAND-PÈRE (*en colère*).

Te tairas-tu langue maudite!...

MARGUERITE.

Tout à l'heure encore, Madame vient de me dire : « ah! ces » vieux domestiques sont insupportables.... vous m'ennuyez! » je vous chasse. » Aussi je vais prendre mes effets et nous partons! (*elle sort par le fond*).

LE GRAND-PÈRE (*à Victorine.*)

Ne pleure pas, ma fille... il faut en prendre son parti... (*à part*) pauvre enfant!...allons voir le père d'Alfred! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XIII.

VICTORINE (*seule*).

Tiens!... tiens!... tiens!... papa a enlevé maman!... ce n'est donc pas si mal de se laisser enlever... croyez donc ce qu'on vous dit en pension!... puisque maman est un modèle de vertu... je puis bien comme elle...

AIR : *Contredanse de la Muette.*

Voyez quelle était mon erreur!
Cher Alfred, quel bonheur!
Je te serai fidèle...
Allons, écrivons à l'instant,
Car un enlèvement
Ce n'est pas effrayant.

Je vais quitter Paris,
Voir un autre pays.
Et la mer, qui, dit-on, est si belle...
Plus de travail, d'ennui...
Auprès de mon mari,
Je ferai
Tout ce que je voudrai.

(*Elle s'assied et écrit : l'orchestre joue la fin de l'air*).

« Monsieur, je vous défends de mourir : nous irons chez vo-
» tre tante !... avant une heure, je serai à la porte du jardin. »
(*Elle plie la lettre et se lève*). Mais par qui envoyer cette lettre?... par Marguerite... c'est elle sans doute qui a porté autrefois celle de ma mère !. (*elle sonne*) ; mais maman sera inquiète... oh ! non, je laisserai aussi une lettre pour elle... et je descendrai dans le jardin par le petit escalier... (*à Marguerite qui entre*) ; c'est moi qui ai sonné : allez porter cette lettre à Monsieur Alfred !.

MARGUERITE.

Comment ! Mademoiselle... vous écrivez à un jeune homme !

VICTORINE *(avec autorité)*.

Depuis quand un domestique se permet-il de faire des questions ?...

MARGUERITE.

Mais, Mademoiselle !

VICTORINE.

Ces vieux domestiques sont vraiment insupportables.... obéissez !... (*elle sort par la droite*).

SCÈNE XIV.

LE GRAND-PERE, MARGUERITE.

MARGUERITE (*seule d'abord*).

Obéissez!... voilà comme on me parle! mais ça voit des insolences ; c'est insolent !... d'abord, des enfans qui voyent maltraiter des domestiques, ça les rend capables de tout... obéissez !... non... puisqn'on m'a donné mon décompte... je suis ma maîtresse... je vais porter ma plainte au grand-père ! (*le grand-père entre par le fond*). Monsieur.. Monsieur... j'ai oublié de vous parler ?

LE GRAND-PÈRE (*préoccupé*).

Oh ! en voilà assez !. (*à part*) est-il possible!.. qu'ai-je vu ?. Edouard !...

MARGUERITE.

Je vais vous en apprendre de belles... relativement à l'éducation...

LE GRAND-PÈRE.

De mon petit fils ?...

MARGUERITE.

Oh ! je n'ai rien à dire de M. Edouard, qui est la sagesse en personne.

LE GRAND-PÈRE (*à part*).

Et que je viens de voir en cabriolet avec une jeune femme... une danseuse, m'a-t-on dit...

MARGUERITE.

C'est un rapport que je viens vous faire, comme ils disent... dois-je porter les lettres que des jeunesses écrivent en cachette à des jeunes gens ?

LE GRAND-PÈRE.

De quelles lettres parlez-vous?

MARGUERITE.

Tenez... voyez !

LE GRAND-PÈRE (*qui a lu l'adresse*).

Comment ! c'est Victorine qui vous a remis?...

MARGUERITE.

Qui donc? et il fallait voir, avec quel empire !. (*imitant Victorine*) je vous ordonne !. obéissez !

LE GRAND-PÈRE.

C'est bon... je garde la lettre.

MARGUERITE.

Mais vous pouvez la décacheter, vous Monsieur... nous allons voir de quoi il est mention !

LE GRAND-PÈRE.

Je sais ce que j'ai à faire.... allez ! (*Marguerite se retire au fond du théâtre*) je crois, en effet, que je peux bien, en vertu de mon autorité paternelle !.. (*il ouvre la lettre et la lit avec étonnement*) c'est fort bien !...

MARGUERITE (*à part, revenant*).

Comment, c'est fort bien !.

LE GRAND-PÈRE (*à part*).

Un enlèvement!... (*haut*) Marguerite !

MARGUERITE (*qui est tout près*).

Me voilà, Monsieur.. eh ! bien !

LE GRAND-PÈRE (*froidement*).

Vous direz à Victorine que vous avez remis sa lettre à M. Alfred?

MARGUERITE.

Mais la réponse ?

LE GRAND-PÈRE.

Il n'y en a pas!

MARGUERITE.

C'est ça... je dirai qu'il a déchiré la lettre avec colère.

LE GRAND-PÈRE.

Non ! qu'il l'a reçue avec joie... mais dites d'abord à M. et Madame Barville que je désire leur parler... ah ! j'oubliais, je sortirai par le jardin... la petite porte est-elle ouverte?...

MARGUERITE.

Non : ce fainéant de jardinier n'est pas venu... mais voici la clef. (*elle sort par le fond*).

SCÈNE XV.

LE GRAND-PÈRE (*seul*).

De mieux en mieux !... tandis que le frère fait ses fredaines, la sœur de son côté... mais non... c'est un enfantillage... elle n'oserait... cependant les indiscrétions de cette vieille bonne... et si Victorine avait trouvé quelques-uns des romans que lit sa mère !...

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Peut-être aujourd'hui se croit-elle
Une victime... et mieux encor ;
Dès lors, la maison paternelle
Est pour elle une tour du Nord !

Elle fuirait... la chose est claire,
Et qui serait en grand étonnement ?
C'est surtout madame sa mère,...
Qui jadis en a fait autant !

SCÈNE XVI.

LE GRAND-PÈRE, BARVILLE, DUMONTEL, *puis* MAD. BARVILLE.

BARVILLE *(à Dumontel)*.

C'est convenu... après demain nous signons le contrat !

DUMONTEL.

C'est cela.. à la hussarde !... mais la reconnaissance est aussi la vertu d'un *Français*... de grâce... laissez-moi m'occuper de l'avancement de votre fils... de mon jeune beau-frère ! *(il rit)*

BARVILLE.

Il n'est pas encore fort instruit...

DUMONTEL.

Tant mieux... il sera plus docile.

LE GRAND PÈRE *(élevant la voix)*.

Et d'ailleurs, il s'instruira vîte avec les danseuses de l'Opéra !

BARVILLE.

Mon fils avec des danseuses, qui a pu vous dire?..

LE GRAND-PÈRE.

Personne ne me l'a dit... je l'ai vu ?...

BARVILLE.

Vous ?

LE GRAND PÈRE.

Sans doute...

BARVILLE.

Oh !... c'est trop fort... *(à sa femme qui entre)*. Croiriez-vous ma chère amie, qu'on prétend avoir vu Edouard... ?

LE GRAND-PÈRE.

Promenant en cabriolet une danseuse de l'Opéra...

Mad. BARVILLE.

Ah! mon Dieu!... mais c'est impossible... (*elle sonne*). Édouard avec... non, je ne croirai jamais... (*à Marguerite qui entre*), qu'on m'envoie mon fils dès qu'il rentrera!

MARGUERITE.

Madame, il ne rentrera pas de sitôt.

BARVILLE.

Qu'en savez-vous ?

MARGUERITE.

C'est qu'il vient de renvoyer le cabriolet...

Mad. BARVILLE.

Il est donc vrai !...

DUMONTEL,

Oh ! c'est épouvantable !

BARVILLE (*à sa femme*).

Calme-toi... cela n'a rien de très-inquiétant !

Mad. BARVILLE.

Comment !... rien d'inquiétant... il faut éclaircir ce mystère, (*à Marguerite*) qu'on dise au domestique de venir !

MARGUERITE (*à part en sortant*).

C'est bien fait... c'est bien fait...

Mad. BARVILLE (*au grand père*).

Mon père... je vous en conjure... dites-moi tout ce que vous savez... je suis préparée à tout...

LE GRAND-PÈRE.

Je n'en sais pas davantage... j'ai rencontré Édouard en bonne fortune, et je suis venu vous en prévenir.

Mad. BARVILLE.

En bonne fortune !

DUMONTEL.

Cela peut nuire à son avancement...

MAD. BARVILLE.

Ah ! ciel ! pourquoi y-a-t-il des danseuses ?

DUMONTEL.

On ne devrait pas les tolérer dans une monarchie!...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UN GROOM *(entrant par le fond)*.

BARVILLE *(au Groom)*.

Où avez-vous conduit mon fils ?

LE GROOM.

Monsieur, ce n'est pas moi... j'étais derrière...

MAD. BARVILLE.

Enfin, où a-t-il été ?

LE GROOM.

Nous avons été chez M. Dumontel.

BARVILLE.

Après?...

LE GROOM.

Après, Monsieur, en est ressorti.

BARVILLE.

Seul ?

LE GROOM.

Seul... avec une dame...

MAD. BARVILLE.

Quelle dame ?

LE GROOM.

Moi, je gardais le cheval.

MAD. BARVILLE.

Quelle dame ?... quelle dame ?

LE GROOM.

Dame!

AIR : *De l'Artiste.*

Une dam' comm' Madame,
Avec un grand manteau ...
Dieu! quelle belle femme!
Dieu! quel joli chapeau!...
Si je sais m'y connaître,
Elle est aimable aussi,..
Elle a dit à mon maître
Que j'étais bien genti...

BARVILLE.

Et où avez-vous été?...

LE GROOM.

Au bois de Boulogne, et puis Monsieur est entré avec cette dame chez un restaurateur... et puis il m'a renvoyé avec le cabriolet...

Mad. BARVILLE.

Cette dame n'a rien dit?

LE GROOM.

Elle a dit bonjour au restaurateur...

BARVILLE.

C'est bon!... *(le Groom sort par le fond).*

Mad. BARVILLE *(à son mari).*

Eh bien, Monsieur?...

BARVILLE.

Eh bien, Madame?

LE GRAND-PÈRE.

Il paraît que je ne m'étais pas trompé...

Mad. BARVILLE.

Je suis anéantie!... qui aurait soupçonné mon fils?... mais comment cette femme se trouvait-elle chez M. Dumontel?

DUMONTEL.

Oui, comment se trouvait-elle chez moi?... c'est incroyable!

MAD. BARVILLE.

Ah ! mon Dieu !... qu'une mère est malheureuse... *(à son mari)* aussi, Monsieur, c'est votre faute... si j'avais surveillé Edouard comme Victorine !...

SCÈNE XVIII.

LE GRAND-PÈRE, MADAME BARVILLE, MARGUERITE, BARVILLE, DUMONTEL.

MARGUERITE *(accourant)*.

Madame ! Madame !... Mademoiselle Victorine qui est perdue !...

MAD. BARVILLE.

Ma fille !

BARVILLE.

En voilà bien d'une autre.

DUMONTEL.

Mademoiselle Victorine !...

MARGUERITE *(essoufflée.)*

Elle même.. c'est un coup du ciel.. tout-à-l'heure, je vais l'appeller... pas de réponse... j'ouvre la porte, personne... tout sans dessus dessous... ah ! je m'en avais bien douté... mais votre fille n'est pas la mienne.

LE GRAND-PÈRE.

Ne croyez pas cette histoire !

MARGUERITE.

Pourquoi donc a-t-elle laissé cette écriture sur son secrétaire ?

BARVILLE *(prenant la lettre et lisant)*.

» Mon cher papa et ma chère maman, je pars pour le Havre » avec Alfred, sur le bateau à vapeur. »

TOUS *(excepté Marguerite)*.

Pour le Havre ! avec Alfred !

MARGUERITE.

Sur le bateau à vapeur !... quel courage !.

BARVILLE *(continuant)*.

» C'est le seul moyen de rompre mon mariage avec Monsieur » Dumontel, que je déteste et de me soustraire à la tyrannie ! » je vous embrasse de tout mon cœur. Votre soumise et respec- » tueuse *Victorine!* »

DUMONTEL.

Juste ciel !

MAD. BARVILLE.

Ma fille enlevée !.. ah ! j'en mourrai.

LE GRAND-PÈRE.

Écoutez-moi !

BARVILLE.

Elle ne peut être loin... courons....

AIR : *De Rossini.*

LE GRAND-PÈRE.

Cet événement
Va les éclairer, je l'espère;
Sur l'enlèvement.
Ils sauront tous dans un instant !

ENSEMBLE.

M. et MAD. BARVILLE, MARGUERITE, DUMONTEL

Quel événement !
Une fille quitter sa mère !
Un enlèvement !
Sur ses pas courons à l'instant !

(Tout le monde sort par le fond.)

SCÈNE XIX.

EDOUARD, VICTORINE.

VICTORINE *(seule d'abord, tenant un carton et entrant par la droite).*

Mon Dieu !... où trouver la clef ?... maudite serrure!... je

me suis fait un mal aux doigts !.. oh ! la la !... et Alfred, qui va se désespérer !

ÉDOUARD *(fort gai, le chapeau sur l'oreille, entre en fredonnant l'air de Fiorella.)*

Au plaisir, à l'amour !
Ne soyons point rebelles,
Le plaisir a des ailes
Et l'amour n'a qu'un jour !

Ah ! que je suis aise de te rencontrer, ma chère petite sœur !... où vas-tu donc ? ma foi, l'on a bien raison de dire que les femmes sont la plus belle moitié du genre humain.

VICTORINE.

Je ne t'ai jamais vu si galant... mais ne mets donc pas ton chapeau de côté comme ça... tu as l'air d'un mauvais sujet...

ÉDOUARD.

Tant mieux !... les femmes aiment les mauvais sujets...

VICTORINE.

Non, Monsieur !

ÉDOUARD.

Je sais ce que je dis !... tu verras plus tard... mais il ne s'agit pas de cela... tu as des économies ?... prête-moi vingt-cinq louis.

VICTORINE.

Et pourquoi ?

ÉDOUARD.

Parce qu'elle a besoin... ou plutôt parce que j'ai besoin d'argent... je ne puis pas t'en dire davantage.

VICTORINE.

Ah ! tu fais le discret avec moi...? et nos conventions ?

ÉDOUARD.

Non, ma bonne Victorine... mais ce n'est pas mon secret, vois-tu ; il s'agit d'une dame qui craint par-dessus tout d'être

compromise ; elle veut aller passer huit jours en Angleterre... et je lui donne le bras.

VICTORINE.

En Angleterre !

ÉDOUARD.

Qu'y a-t-il là d'étonnant ?... c'est une promenade... Mais tu as l'air toute triste ? Allons donc, pas de chagrin... je suis très-heureux... ne t'inquiète pas de moi...

VICTORINE.

J'ai d'autres sujets d'inquiétude.

ÉDOUARD.

Conte-moi cela bien vite ; je n'ai pas de temps à perdre...

VICTORINE.

Je n'ose pas...

ÉDOUARD.

Tu n'oses pas!... il faut oser... tu n'es plus un enfant... d'ailleurs je puis te donner de bons conseils... j'ai de l'expérience, ma chère amie...

VICTORINE.

Eh bien !.. moi, je voudrais aller au Havre...

ÉDOUARD.

Au Havre, mon enfant ? j'en suis fâché... mais je ne puis pas t'emmener (*voyant le bagage*), tu avais déjà fait tes paquets?..

VICTORINE.

Je partais avec Alfred.

ÉDOUARD.

Ah ! ah !..

VICTORINE.

J'allais avec lui, chez sa tante, pour ne pas épouser M. Dumontel.

ÉDOUARD.

A merveille !

VICTORINE.

C'est le seul moyen de faire entendre raison à nos parens...

d'ailleurs, tu ne sais pas... maman a aussi été enlevée autrefois.

ÉDOUARD.

Aussi!.. c'est délicieux!.. imitons nos parens, ils crieront d'abord, et pardonneront après, c'est l'usage... au lieu que, si tu devenais Mad. Dumontel, il n'y aurait pas de remède.

VICTORINE.

Me marier à un vieux bonhomme qui a des boucles d'oreilles!..

ÉDOUARD.

Et puis, quel homme abominable!.. Imagine-toi, qu'il fait des promesses de mariage à toutes les femmes... Cette dame avec qui je pars (je te dis cela en confidence), il lui avait aussi promis de l'épouser.

VICTORINE.

C'est donc une veuve?

ÉDOUARD.

Veuve d'un colonel, tué à Moscou... et jolie!... elle m'a dit qu'elle n'avait que dix-sept ans... et que c'étaient des malheurs qui l'obligeaient...

VICTORINE.

A épouser mon prétendu... en effet il faut être bien malheureuse!

ÉDOUARD.

Mais quand elle a appris qu'il allait se marier... « je l'aban» donne, a-t-elle dit, et si vous voulez me suivre à Londres, » je pars avec toi. » Elle pleurait... je pleurais... nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre et rien ne nous séparera... elle est d'une gaieté ravissante!

VICTORINE.

Eh bien!... partons vite... j'ai de l'or dans ma bourse!

ÉDOUARD.

Il nous en faut beaucoup... Où est Alfred?

VICTORINE.

Il m'avait donné rendez-vous à la porte du jardin... mais je n'ai pu trouver la clef...

ÉDOUARD.

Est-ce que dans ces occasions là, on sort par la porte?... il fallait...

VICTORINE.

Une échelle de soie... je sais bien. Mais où trouver une échelle de soie?

ÉDOUARD.

Maintenant... il est trop tard... nous nous échapperons comme nous pourrons... Viens...

TOUS DEUX.

AIR : *De la Mazourka.*

Vive l'amour!
Quand sa voix en ce jour
Nous invite
A la fuite,
Ah! c'est charmant,
Nous commençons vraiment
Un fort joli roman!

(*Ils vont pour sortir par la gauche. Marguerite entre par le même côté.*)

SCÈNE XX.

LE GRAND-PÈRE, ÉDOUARD, BARVILLE, MAD. BARVILLE, VICTORINE, DUMONTEL, MARGUERITE.

MARGUERITE (*criant.*)

Les voilà!... Monsieur!... Madame!

TOUS (*en dehors.*)

Les voilà!...

(*Ils entrent par le fond.*)

VICTORINE.

Ah! mon dieu!

ÉDOUARD.

Nous sommes perdus!.. que le diable emporte!...

BARVILLE.

D'où venez-vous, Monsieur?

ÉDOUARD (*hésitant.*)

Mon père, après avoir été chez M. Dumontel, que je n'ai pas trouvé... je suis allé me promener sur le boulevard, voir les caricatures... j'en ai trouvé de bien drôles.

BARVILLE.

Ne mentez pas, Monsieur; on vous a rencontré avec une dame dans mon cabriolet.

ÉDOUARD.

Par exemple... qui a pu vous dire?

LE GRAND PÈRE.

Moi : je t'ai vu... et la dame aussi...

ÉDOUARD.

Mon père, je vous jure... tenez, demandez à Victorine?

VICTORINE.

C'est vrai, il m'a dit...

Mad. BARVILLE.

Vous, Mademoiselle... c'est pour vous vous qu'il faut répondre... d'où venez-vous?

VICTORINE.

De travailler tranquillement dans le jardin...

Mad. BARVILLE.

Avec tout ce bagage?.. et que signifie cette lettre?

VICTORINE.

Maman, je n'avais pas l'intention... c'était pour...

Mad. BARVILLE.

Vous êtes bien coupable... et M. Dumontel aurait le droit de refuser votre main.

DUMONTEL.

Au contraire... je ne l'aime que davantage... l'exemple de ce petit mauvais sujet a pu seul...

ÉDOUARD.

Hein?

BARVILLE.

Silence, Monsieur?

ÉDOUARD.

Mon père, il faut que je parle... puisque Monsieur m'accuse... je vais tout vous raconter... d'ailleurs, je n'entends pas que ma sœur soit sacrifiée... Mon grand-père a dit la vérité... j'ai conduit une dame dans le cabriolet... nous avons déjeûné ensemble, nous avons bu du vin de Champagne... j'ai...

Mad. BARVILLE.

Grand dieu!

DUMONTEL.

Mais cela est fort immoral... aujourd'hui...

ÉDOUARD.

Un instant, s'il vous plaît... cette dame... où l'ai-je trouvée?... chez M. Dumontel.

TOUS (*excepté Dumontel.*)

Chez M. Dumontel!

DUMONTEL.

Chez moi!...

ÉDOUARD.

Chez-vous... elle vous attendait... allez, elle en a dit de belles sur votre compte, quand elle a su que vous épousiez ma sœur.

DUMONTEL.

Le jeune homme a déjeûné... il ne sait ce qu'il dit... ma moralité...

ÉDOUARD.

Ah! je ne sais ce que je dis... alors, cette chère Hortense elle-même va parler!

DUMONTEL (*embarrassé, à part.*)

Hortense!...

ÉDOUARD.

Vous avez oublié quelque chose chez elle... elle m'a chargé de vous en faire restitution... votre médaille... la voilà!

M. ET Mad. BARVILLE.

Est-il possible!

LE GRAND PÈRE (*prend la médaille, s'approche de Dumontel, et chante à mi-voix en la lui rendant.*)

AIR : *De la haine d'une femme.*

D'un citoyen, bien cher à la patrie,
Brave soldat, grand orateur
Dont l'éloquence, hélas! nous est ravie
Une médaille a consacré l'honneur.
Vous, qui n'êtes pas son émule,
Votre médaille pourrait bien
Rendre votre nom ridicule,
Vous rendre à jamais ridicule...
Gardez-la bien, (*bis*).
Aucun de nous ne dira rien;
Gardez-la bien, (*bis*).
Une autre fois, gardez-la bien.

DUMONTEL.

Quelle imposture!... croyez-en ma franchise militaire, je suis martyr!

LE GRAND-PÈRE (*souriant.*)

Vous n'en mourrez pas!

BARVILLE.

Qui aurait pensé?...

LE GRAND-PERE (*prenant le milieu de la scène.*)

Mes enfans!... mes petits enfans!... écoutez-moi!.. (*On fait cercle autour de lui.*)

Mad: BARVILLE.

Oh! vous aviez bien raison!

LEGRAND-PÈRE *bas à mad. Barville.*

N'est-ce pas?... une autrefois vous suivrez mes avis! (*haut à Edouard.*) Grand enfant, qui ne s'est pas aperçu qu'on jouait la comédie devant lui pour voir s'il se laisserait prendre au mauvais exemple! (*bas à Barville,*) Vous voyez bien, Monsieur, qu'il ne suffit pas de faire de la morale... (*Haut à Victorine,*) et toi, petite écervelée, qui crois aux romans et aux contes d'une vieille bonne, la belle équipée!... Dieu!.. si l'on savait...

VICTORINE.

C'était donc pour nous éprouver?...

EDOUARD (*à part.*)

Le plus souvent que je croirai cela.

LE GRANE-PÈRE (*bas aux jeunes gens.*)

Demandez donc pardon à vos parens!... (*bas aux parents*) et vous, je vous pardonne... allons, de la dignité... et pardonnez aussi...

VICTORINE.

Ma mère!...

BARVILLE.

Profitez de la leçon, Monsieur...

DUMONTEL (*à Barville:*)

Quand je serai votre gendre, je le disciplinerai... soyez tranquille?

LE GRAND-PÈRE.

Victorine, embrassez votre mère, vous épouserez Alfred..: s'il le faut, je me charge de rendre les dots égales?

DUMONTEL.

Ah!.. n'importe... c'est un beau trait... je vous vote une médaille d'encouragement.

EDOUARD *(ironiquement* à *Dumontel).*

Votre serviteur très humble... (*Il va pour sortir.*)

BARVILLE.

Où allez-vous donc?

EDOUARD (*embarrassé.*)

Mon père... on m'attend!... cette dame...

LE GRAND-PÈRE.

Monsieur Dumontel ira payer la carte... toi, mon petit ami, tu vas aller dormir d'abord,... et puis, jusqu'à ce que ton père t'aie choisi un état, tu viendras me tenir compagnie à la campagne.

DUMONTEL.

Allons, je vois qu'il faut battre en retraite... cependant vous me permettrez... je suis *Français* et j'ai l'habitude de parler en public. (*Il s'avance.*)

LE GRAND-PÈRE (*l'arrêtant.*)

Je vous demande pardon,... je suis inscrit avant vous.

LE GRAND-PÈRE, *au Public.*

AIR : *Vos Maris en Palestine.*

Messieurs, entre le Parterre
Et le trop novice auteur,
Souvent s'élève une guerre
Qui finit par un malheur!..
Déjà le notre à grand peur
Faut-il hélas, qu'il succombe
Dans la lutte, où sans danger,
On ne saurait s'engager?

Messieurs! (*montrant Dumontel,*) comme dit le préopinant : « Il est *Français*... vous êtes *Français*... nous sommes tous *Français*!.. » (*Continuant l'air :*)

Et, sans que personne tombe,
L'affaire peut s'arranger!

CHŒUR.

L'affaire peut s'arranger!...

FIN.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUB. MONTMARTRE, N°. 4.

LA

NOUVELLE CLARY,

OU

LE RETOUR AU VILLAGE,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES;

PAR MM. LÉONCE ET PETIT,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 14 MARS 1829.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

PALAIS-ROYAL,

GALERIE DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, Nos 2 et 3,

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BERTRAND, ancien militaire.....	M. DEROUVÈRE.
MARGUERITE, sa femme.....	Mme GUILLEMIN.
THÉRÈSE, leur fille aînée.....	Mlle CLARA.
MARIE, leur fille cadette.....	Mme THÉNARD.
JULIEN, jeune fermier.....	M. FÉDÉ.
JOLIBOIS, soldat en permission, frère de JULIEN.....	M. ARNAL.

OUVRIERS, PAYSANS, PAYSANNES.

La Scène est dans un Village.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour, Paris, le 13 février 1829.

Le Chef du Bureau des Théâtres,

COUPART.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Git-le-Cœur, n.

LA

NOUVELLE CLARY,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le devant d'une ferme. — A gauche, la maison et ses dépendances. — Au deuxième plan, la porte d'une grange, éclairée au dedans. — De l'autre côté, quelques arbres, une haie de clôture; ça et là quelques objets représentant l'attirail d'une grosse ferme. — Au fond, une porte. — Il ne fait pas encore jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOLIBOIS, JULIEN, PAYSANS.

(*On entend un refrain chanté en chœur par les batteurs qui sont dans la grange; il est répété par les vanneurs du dehors. — Jolibois est assis à droite, et les regarde travailler.*)

CHŒUR *du marché de la Muette.*

Allons, mes amis, travaillons,
Demain nous nous reposerons;
Le jour n'est pas loin, dépêchons,
Bientôt nous nous divertirons.

JULIEN, *regardant une croisée de la ferme.*

Demain... tu seras donc à moi,
Chèr' Marie!... En pensant à toi,
Comme je sens battre mon cœur,
D'amour, d'espoir et de bonheur.

TOUS.

Allons, mes amis, travaillons,
Demain nous nous reposerons;
Le jour n'est pas loin, dépêchons,
Bientôt nous nous divertirons.

JOLIBOIS, *s'étendant.*

Courage, mes amis, ne nous endormons pas.

JULIEN.

C'est ça... n'as-tu pas honte de dire aux autres de travailler, et de rester les bras croisés... paresseux.

JOLIBOIS.

Quand on est en congé, c'est pour se reposer, et puis ça m'incommode; ils m'ont tant fait tenir droit au régiment, que quand je me baisse pour travailler, ça me fait mal à l'estomac.

JULIEN.

Tu n'as pas tant de mal que de paresse.

JOLIBOIS, *se levant.*

D'ailleurs je suis en règle; j'ai une une excuse valable. Tu n'es pas raisonnable: si je n'ai pas travaillé personnellement, je ne m'en suis pas moins sacrifié toute la nuit. Je vous ai encouragés, je vous ai chanté toutes mes romances de casernes; je vous ai raconté...

JULIEN.

Tes campagnes?

JOLIBOIS.

Je n'ai pas dit mes campagnes; mais vous savez aussi bien que moi toutes les histoires du régiment, et quand je n'aurais fait que vous verser à boire régulièrement tous les quarts d'heure...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *à part.*

O ciel! que de monde! Comment rentrer?

JOLIBOIS.

Et de porter la santé de ta chère Marie, ta fiancée.

MARIE, *à part.*

On a prononcé mon nom.

JULIEN, *montrant une croisée.*

Chut... elle est là; elle dort bien tranquillement... Allons, puisque tu n'es bon qu'à ça, donne moi la bouteille, et ensuite tu la passeras à ces braves gens.

JOLIBOIS, *se levant.*

Tu as raison! faut s'humecter; mais où diable est-elle cette chère amie? (*Il cherche à tâtons du côté de la haie.*) Ah! je la tiens.

(*Il boit à même la bouteille. — Pendant qu'il démasque l'entrée de la ferme, Marie traverse la scène, et se glisse sur la pointe du pied dans la maison.*)

JULIEN, *se retournant.*

Qu'est-ce que tu fais donc là?

JOLIBOIS.

Moi, rien, je regarde si c'est bien ça. (*Il passe la bouteilles aux vanneurs.*) A vous, camarades! Frère, j'ai deux mots à te dire.

MARIE.

Je suis sauvée.

JULIEN.

A moi?

JOLIBOIS, *à la gauche de Julien.*

Toute la nuit j'ai pensé à toi: tu n'es pas encore marié, il est encore temps de réfléchir. L'amour, vois-tu, est un commandant bien capricieux, et la femme un petit caporal pas mal exigeant.

JULIEN.

Où veux-tu en venir?

JOLIBOIS.

Je ne dis pas que ta future ne soit pas gentille, c'est même un assez joli camarade de chambrée; mais je ne sais pas, j'aurais pas aimé cette femme là; elle est triste comme un réveil matin. Il y a quelque chose, c'est sûr.

JULIEN.

Il y a de l'amour pour moi.

JOLIBOIS.

Pour toi ?

JULIEN.

Et puis, quelle bonne famille !...

JOLIBOIS.

Tous braves gens ! ça n'empêche pas que la mère est un peu faible ; elle gâte sa fille ; aussi elle est un peu mijaurée ; ça fait sa dame.

JULIEN.

Je suis bien sûr d'être heureux avec elle, nous ne nous sommes jamais quittés ; nous nous aimons dès l'enfance.

JOLIBOIS.

C'est peut-être bien tant pis.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Je sais très bien, qu' si l'on t' rendait justice,
Tout ce temps-là devrait t'être compté ;
Mais l'sentiment, c'est pas comm' le service ;
On a pour soi peu d' chose, en vérité,
Lorsque l'on n'a que l' droit d'ancienneté ;
On est dup' de ses espérances ;
Car, le plus souvent, c' diable d'amour,
Préfère ses amis d'un jour,
A ses plus vieilles connaissances.

JULIEN.

Bah ! je ne m'effraie pas, je suis sûr d'elle : d'ailleurs je l'aime.

JOLIBOIS

Ça finit là, c'est clair ; mais à ta place j'aurais mieux aimé la sœur aîné.

JULIEN.

Thérèse ?...

JOLIBOIS.

Oui, Thérèse ; c'est ça qui t'aurait fait une bonne femme de ménage : ça travaille, ça a de l'ordre ; avec une femme comme ça, t'aurais pu te reposer toute la journée.

JULIEN.

C'est donc bien la femme qu'il te faudrait ? que ne l'épouse-tu ?

JOLIBOIS.

Ah bien oui. Le militaire est naturellement galant avec le

sexe; mais pour le mariage, absent. J'aime trop ma liberté pour la sacrifier à une femme.

(*Le jour vient. — Les ouvriers sortent de la grange et les entourent.*)

JULIEN.

Ce te va bien de parler de liberté, toi, un soldat!...

JOLIBOIS.

Moi, je ne dépends que de mes devoirs.

JULIEN.

Et de te chefs...

JOLIBOIS.

Pas de tous.

JULIEN.

Du capitaine?

JOLIBOIS.

C'est vrai.

JULIEN.

Du lieutenant, du sergent, du fourrier, du caporal, que sais-je?

JOLIBOIS.

Oh! le caporal, avec un petit verre, on le fait encore joliment aller.

JULIEN.

Et l'exercice?

JOLIBOIS.

Oui, depuis cinq heures jusqu'à dix heures. J' t'assure que c'est amusant. Après ça, plus rien à faire, que de nettoyer le fourtiment, de passer la parade à midi, de répondre à l'appel de deux heures, d'être rentré à sept, couché à huit. Du reste, on est libre, quand on n'est pas de garde ou consigné au quartier: on est libre d'aller où on veut, de faire ce qu'on veut, avec des permissions, pourvu qu'on n'entre pas au Palais-Royal, et qu'on ne sorte pas de la barrière.

TOUS.

Belle liberté!

JOLIBOIS

La liberté avant tout. A la dernière inspection, n'ont-ils pas voulu me faire entrer dans la cavalerie, parce que je suis joli homme!

JULIEN.

Eh bien!...

JOLIBOIS.

AIR *du Verre.*

D'un tel honneur, j'suis peu jaloux;
J'ai r'fusé net cet avantage;
La cavalerie, entre nous,
C'est presque comm' le mariage;
On est esclave dans cet emploi,
On est deux... et c'est fort maussade;
Car, avant de penser à soi,
Faut penser... à son camarade.

BERTRAND, *dans la maison.*

Allons, enfans, voilà le jour.

JULIEN.

Le père Bertrand! chut, ne parlons plus de ça.

JOLIBOIS.

Ce que j'en ai dit là ne m'empêchera pas de danser à ta noce; je suis bon frère, avant tout.

SCENE III.

JULIEN, BERTRAND, JOLIBOIS.

BERTRAND.

Ah ça, nous allons rentrer la paille, les grains.

JULIEN.

C'est fini, père Bertrand.

BERTRAND.

Comment, Julien? (*Il regarde la grange.*) Dieu me pardonne, vous avez travaillé toute la nuit.

JOLIBOIS.

Voilà comme nous sommes, nous autres, nous faisons des surprises...

JULIEN.

C'est tout naturel, nous n'avions plus rien à faire à la ferme, j'ai amené mes batteurs, pour qu'à votre réveil nous n'ayons plus à nous occuper que de mon bonheur! c'était encore travailler pour moi!

BERTRAND, *lui serrant la main.*

Ce cher Julien! tu peux bien te vanter d'être le plus brave garçon!.. aussi je suis tranquille, tu rendras ma fille heureuse, et moi je ne te changerais pas contre un gendre tout cousu d'or. D'ailleurs je l'avais promis à ton père, et un vieux soldat n'a que sa parole.

JOLIBOIS.

C'est vrai: vous avez servi aussi, père Bertrand?

BERTRAND.

Vingt-ans.

JOLIBOIS.

De votre temps, le *maximum* n'était donc pas de huit ans?

BERTRAND.

Ah bien, oui! il était bien question de *maximum*!

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

L'orage alors grondait sur notre tête,
Point de semestr' de temps de garnison;
Le plus souvent, nous n'avions de retraite,
Que cell', morbleu! qui nous v'nait du canon.

JOLIBOIS, *gaîment.*

C'est un gaillard qui trait' mal l'uniforme;
Quoiqu' pour huit ans je me sois engagé,
J'aim' mieux jamais n'obtenir ma réforme,
Si ça doit êtr' lui qui sign' mon congé.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, JULIEN, BERTRAND, MARGUERITE, JOLIBOIS.

MARGUERITE.

Allons, Bertrand, la soupe est prête; appelle les ouvriers.

BERTRAND.

La soupe! elle est pour ceux qui l'ont gagnée. Julien, mes amis, à table. (*On se dispose à rentrer à la ferme.*) Ah! ça, femme, tu as fait toutes tes invitations pour la noce?

MARGUERITE.

J'ai invité tous les fermiers, tous les notables de l'endroit.

JULIEN.

Un jour de bonheur, il ne faut oublier personne : avez-vous pensé au juge de paix, au percepteur ?

MARGUERITE.

Oui, mon garçon.

JULIEN.

Et le fils de M. de Marval, qui, depuis quelque temps, habite le château ?...

BERTRAND.

M. Édouard ?

JOLIBOIS.

Ah! Riche... Riche...

MARGUERITE.

D'abord, il n'est pas ici.

JULIEN.

Mais, les gens du château m'ont dit qu'on l'attendait d'un moment à l'autre.

MARGUERITE.

Et puis, je n'aurais pas osé...

JULIEN.

Si fait; il faut l'inviter, il n'est pas fier.

JOLIBOIS.

Tiens! je crois bien, une noce!..

JULIEN.

Sans compter qu'il est plein d'attentions pour Marie; il n'y a pas de dimanche qu'il ne la fasse danser.

THÉRÈSE.

Il est vrai qu'il est bien aimable avec toutes les jeunes filles.

JOLIBOIS.

On connaît ça : c'est des enjoleurs.

JULIEN.

Vous étiez là, Mam'zelle Thérèse?... Demain, je dirai Thérèse tout court... vous serez ma petite sœur.

THÉRÈSE.

Oui, M. Julien, je serai votre sœur.

JULIEN.

Me promettez-vous de bien m'aimer?

THÉRÈSE.

Oh ! je vous le promets.

JULIEN.

Pour moi, je le sens là... je vous aime déjà comme une sœur.

THÉRÈSE.

Je tâcherai... oui, je vous aimerai de même.

JOLIBOIS, *qui se trouve à droite de Thérèse.*

Je fais une réflexion, puisque vous allez être la sœur de mon frère, vous serez aussi la mienne; alors, vous ne refuserez plus de m'embrasser? (*A part.*) C'est pas maladroit, d'avoir glissé ça.

THÉRÈSE.

Nous verrons.

BERTRAND, *à Julien qui cherche des yeux sa prétendue.*

Je sais bien ce que tu cherches; mais tu perds ton temps. Elle ne paraîtra pas ce matin... c'est l'histoire de toutes les jeunes filles qu'on marie.

JOLIBOIS.

C'est ça, elles font les honteuses, et puis après...

BERTRAND.

Allons, à déjeûner.

CHŒUR.

Reprise du Marché de la Mariée.

Amis, la nuit vient de finir,
Le jour ramène le plaisir :
Songeons à bien nous réjouir,
Amis, il faut se divertir.

(*Ils rentrent tous dans la ferme, excepté Marguerite et Thérèse.*)

SCÈNE V.

THÉRÈSE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Oh ! quel brave garçon, que ce Julien!

THÉRÈSE.

Oui; il est impossible d'être meilleur.

MARGUERITE.

Ton tour viendra : nous te marierons à un homme comme lui.

THÉRÈSE.

Comme lui... comme Julien... s'il est possible.

MARGUERITE.

C'était à toi de te marier la première... Mais tu n'en veux pas à ta sœur?

THÉRÈSE.

Je suis contente... Je suis sure qu'elle sera heureuse.

MARGUERITE.

Mais où est-elle donc?

THÉRÈSE.

Marie?

MARGUERITE.

Tu dois le savoir?

THÉRÈSE.

Je ne le sais pas.

MARGUERITE.

Comment? ce matin elle n'était pas dans ta chambre?

THÉRÈSE.

Non, ma mère.

MARGUERITE.

Où peut-elle être?

THÉRÈSE.

Vous paraissez inquiète ; je vais la chercher.

MARGUERITE.

La voici!

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, MARGUERITE, MARIE, *sortant de la ferme.*

MARGUERITE.

Un jour comme celui-ci, tu n'as pas encore embrassé ta mère... (*Marie s'approche de Marguerite pour l'embrasser.*) Mais qu'as-tu donc? tu as pleuré?... ce sont tes vêtemens d'hier?

MARIE.

Oh! ma mère!

MARGUERITE.

Allons, n'ai-je plus ta confiance ?

AIR *de Montano.*

Parle moi,
Sans effroi.

MARIE, *à part.*

A peine, hélas! si je respire.

MARGUERITE.

Parle moi,
Sans effroi,
Ma chère enfant, rassure-toi.

MARIE.

Je suis prête à tout dire;
Mais à vous...

MARGUERITE, *à Thérèse.*

Tu l'entends.
Laiss' nous...

THÉRÈSE.

J' me r'tire.

A part. D'où viennent ses tourmens?

ENSEMBLE.

MARGUERITE ET THÉRÈSE.

Je le voi, (*bis.*)
Tous bas, hélas! elle souffre,
Je le voi, (*bis.*)
Mais qui peut causer son effroi?

MARIE.

Quel effroi! (*bis.*)
A peine, hélas! si je respire;
Quel effroi (*bis.*)
Ici me trouble malgré moi!

THÉRÈSE, *en s'éloignant.*

Elle épouse Julien, et elle n'est pas heureuse!

(*Elle rentre dans la ferme.*)

SCENE VII.

MARGUERITE, MARIE.

MARGUERITE.

Eh bien, nous voilà seules...

MARIE, *à part.*

Je suis toute tremblante.

MARGUERITE.

Pourquoi si loin de ta mère?... Dans mes bras... là, sur mon cœur. Autrefois, tes chagrins étaient dissipés lorsque tu m'avais embrassée.

MARIE.

Vous ne me repousserez pas?

MARGUERITE.

Te repousser! toi, Marie! pour qui j'ai toujours eu un sentiment de préférence, bien injuste, sans doute; car cette bonne Thérèse ne mérite pas moins que toi toute ma tendresse.

MARIE.

Oui, vous êtes bonne.

MARGUERITE.

Allons, du courage.

MARIE.

C'est aujourd'hui... dans un instant...

MARGUERITE.

Eh bien?

MARIE.

Oh! vous ne me forcerez pas à l'épouser...

MARGUERITE.

Qu'entends-je? tu refuses d'épouser Julien?... Ah! ma fille!...

AIR : *Époux imprudens!*

Pour toi, tu connais ma tendresse;
Mais, à tes vœux je ne puis consentir,
Hélas! ma coupable faiblesse,
Te conduirait au repentir,
C'est à moi de le prévenir.
Que de regrets, oh! ma chère Marie!
Quand par sa faute, on perd imprudemment,
Pour un caprice d'un moment,
Le bonheur de toute la vie!

MARIE.

Ce mariage est impossible!

MARGUERITE.

Impossible! N'est-ce pas toi qui as choisi Julien? Julien, que tu aimes depuis ton enfance...

MARIE.

Je l'aimais...

MARGUERITE.

Tu ne l'aimes plus?... Ma fille, n'en aimerais-tu pas un autre?...

MARIE.

Ne m'interrogez pas.

MARGUERITE.

Malheureuse enfant! Et tu n'oses le nommer...

MARIE.

Plus tard; si mon père consent à rompre...

MARGUERITE.

Avec Julien... jamais!

MARIE.

Vous le fléchirez.

MARGUERITE.

Mes prières seraient inutiles.

MARIE.

Sauvez-moi! empêchez ce mariage... je n'y survivrais pas!

BERTRAND, *appelant dans la coulisse.*

Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE.

Ton père m'appelle: je vais lui parler, mais je crains bien de ne rien obtenir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

MARIE, *seule.*

Quelle sera sa réponse?... que faire s'il me refuse? Edouard n'est pas là pour soutenir mon courage... Comment, sans lui, supporter le courroux de mon père? comment résister aux larmes de ma mère?.. Dans mon impatience, cette nuit, je suis allée au château... personne... Sur la route, personne... et cependant, il devrait être de retour; sa lettre me le disait. (*La prenant.*) Elle est toujours là. (*Elle lit.*) « Ce mariage ne se fera pas, je saurai l'empê» cher... Compte sur moi; j'arriverai à temps pour pré-

» venir la colère de ton père... S'il est inexorable, sois
» prête à me suivre. Tu connais mon anneau: dès que tu le
» verras, fuis, je te l'ordonne. Tu le dois à toi, à moi, à
» Julien que tu trompérais... Je lui obéirai, m'eussent-
ils déjà conduite aux pieds des autels! je trouverai assez de
force pour le rejoindre.

AIR : *Que n'ai-je encore ma richesse?* (de Caleb.)

Mais quelle frayeur subite,
Ici s'empare de moi?
Je sens mon cœur qui palpite,
Je voudrais pleurer, je croi...
Ah! chassons mes larmes!
Si je pleure en ce jour
L'Amour sèchera les larmes,
Que fait couler l'Amour.

SCÈNE IX.

MARIE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *accourant.*

Marie, que viens-je d'apprendre?... Ma mère...

MARIE.

Eh bien?

THÉRÈSE.

Est-il vrai? tu n'aimes plus Julien?

MARIE.

Il a toute mon amitié.

THÉRÈSE.

Rien que ton amitié?

MARIE.

Il méritait peut-être davantage.

THÉRÈSE.

Oui, il est si bon!... Mais l'amour ne se commande pas... Il y a bien loin de ce sentiment à l'amitié, et puisque tu n'as pour lui que de l'estime...

MARIE.

Tu m'approuves?

THÉRÈSE.

Je n'approuve rien.

MARIE.

Cependant la joie qui brille dans tes yeux...

THÉRÈSE.

Sans doute je suis contente, puisque ce mariage ne devait pas faire ton bonheur.

MARIE.

Toi! je suis bien sure que tu m'aimes et que tu m'aimeras toujours?

THÉRÈSE.

Oui, toujours... et depuis un instant il me semble que je t'aime encore davantage. Jamais je ne me suis si bien trouvée au près de toi.

SCÈNE X.

MARIE, JULIEN, THÉRÈSE.

JULIEN.

Le voilà! quelle est jolie, ma femme!

MARIE.

Ciel! Julien!

THÉRÈSE.

Il était là!

JULIEN, *s'approchant.*

Oui, j'étais là, et j'y serais resté toute ma vie, je crois, à vous admirer.

MARIE.

Monsieur...

JULIEN.

A 1.

AIR *de Céline.*

Ne parlez pas, je vous en prie;
Vous voir, c'est assez pour mon cœur;
Si j'entends cette voix chérie,
Comment supporter mon bonheur?
Ah! si déjà mon cœur soupire,
Rien qu' de penser à ce que j' voi,
Que sera-ce quand j' pourrai m' dire:
Tous ces trésors là sont à moi.

THÉRÈSE, *à part.*

Pauvre Julien!

JULIEN, *prenant la main de Marie.*

Votre main tremble, la mienne aussi; mais rassurez-vous, elle ne tremblera pas s'il faut jamais vous protéger ou vous défendre.

MARIE, *à part.*

Comment lui dire...

JULIEN.

C'est drôle; la peine et le plaisir ont les mêmes apparences... on pleure de joie, on pleure de tristesse... et la rougeur qui dénonce le coupable est aussi, comme à vous, Mam'zelle Marie, la plus belle parure de l'innocence.

MARIE.

De grâce!...

THÉRÈSE.

Pauvre sœur! quel doit être son embarras! Courons prévenir ma mère.

(*Elle rentre dans la ferme.*)

JULIEN.

Quand on s'aime comme nous deux, on n'a pas peur de dire le oui. Jamais Monsieur le maire ne l'aura entendu prononcer d'aussi bon cœur. Nous serons heureux! Nous ne serons pas riches; mais ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur! Le peu que j'ai est à vous. Nous aurons toujours assez; et s'il nous vient des enfans, on trouvera encore de quoi les nourrir.

AIR *des Scythes.*

Un riche, un grand, suivant la loi commune,
Pour l'ordinair', ne voit en ses enfans,
Qu' les héritiers de son nom, d' sa fortune;
De les aimer à peine s'il a le temps:
Moins il en a, mieux c'est pour lui, j' comprends;
Nous qui n'avons pas de tir' à transmettre,
Mais bien le temps d' chérir nos héritiers v'nus,
Qu'ils viennent donc! Chaqu' enfant qu' j' verrai naître,
Je me dirai: c'est un ami de plus!

C'est aujourd'hui que va commencer mon bonheur; qu'un baiser en soit le gage.

MARIE.

Laissez-moi,

JULIEN.

C'est le premier.

MARIE.

Jamais!

JULIEN.

J'attendrai encore. Heureusement que dans une heure....

MARIE.

M. Julien, écoutez-moi.

SCÈNE XI.

JULIEN, MARIE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ma fille, ton père ne veut rien entendre.

MARIE.

Grand dieu!

MARGUERITE.

Au premier mot, la colère s'est peinte sur son visage.

MARIE.

Je suis perdue.

JULIEN.

Qu'avez-vous, Mam'zelle Marie?

MARIE.

Mon père...

MARGUERITE.

N'espérez pas le fléchir.

JULIEN.

Le père Bertrand? Est-ce qu'il vous refuserait quelque chose un jour comme celui-ci? (*Allant à Bertrand qui entre.*) Ah, ça, père Bertrand, est-ce pour tout de bon que nous nous fâchons?

SCENE XII.

MARIE, JULIEN, BERTRAND, MARGUERITE, THÉRÈSE.

BERTRAND.

Julien ici!

MARGUERITE, et THÉRÈSE, *allant à lui.*

Il ne sait rien.

JULIEN.

Père Bertrand, j'ai promis à Mam'selle...

MARIE.

Arrêtez, M. Julien; ce n'est pas le moment de parler pour moi.

JULIEN, *à Marie.*

Le moment n'est pas favorable... mais plus tard...

MARIE.

Oh! je vous en supplie!

BERTRAND.

Mlle connaît ma volonté.

JULIEN.

Quel air sévère!

BERTRAND.

Je veille à son bonheur; elle doit s'en rapporter à moi... Jamais, peut-être, je ne lui ai donné une si grande preuve de mon affection.

JULIEN.

Voyez ses larmes.

BERTRAND.

Un jour elle me remerciera de ce que je fais pour elle.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JOLIBOIS, *qui vient du dehors.*

JOLIBOIS, *prenant le milieu de la scène.*

Faites-moi l'amitié de me dire si vous avez souvent vu quelque chose de plus beau que ça?

THÉRÈSE.

Oh! que c'est joli!

(*Marie remonte la scène. — Elle est dans la plus grande agitation, elle paraît attendre l'arrivée de quelqu'un.*)

BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est donc que ça?

JOLIBOIS.

C'est ce que nous appelons vulgairement une corbeille de mariage.

JULIEN.

Quel rapport....

JOLIBOIS.

Vois-tu, frère, c'est une allégorie: ça veut dire que le mari est obligé de loger, d'habiller et d'héberger sa femme; de lui donner tout ce qu'il lui faut, et que la femme n'a qu'à recevoir... c'est la mode.

MARIE.

Voyons, voyons!

JOLIBOIS.

Donne-moi une chaise. Vous verrez tout aussi bien quand ça sera posé là dessus, et puis, ça me fatiguera pas tant.

JULIEN.

Comment, frère, c'est toi qui t'es mis en dépense?

JOLIBOIS.

Moi!... C'est bien avec une haute paie d'ouvrier par jour... celle d'un caporal n'y suffirait pas.

THÉRÈSE, *cherchant dans la corbeille.*

Viens donc voir, Marie. Oh! comme c'est riche!

MARIE, *à part.*

C'est d'Edouard.

JOLIBOIS.

Je parie que vous avez deviné d'où ça vient? Il ne faut pas rougir pour ça... C'est bien honnête à M. de Mireval.

MARIE.

Il est ici!...

BERTRAND.

M. de Mireval?.. Je ne comprends pas pourquoi il nous fait un si riche présent.

JULIEN.

En effet...

THÉRÈSE.

Des schals! des dentelles! Oh! la jolie bague!

MARIE, *à part.*

Une bague!...

JULIEN, *à lui-même.*

Ah! pour ça, c'est un joli cadeau... Voyez, Mam'zelle Marie.

MARIE, *à part.*

C'est son anneau!

BERTRAND.

M. de Mirval n'y pense pas... de pareils présens à une villageoise!...

JULIEN.

L'anneau, je ne dis pas... mais le reste, faut être juste, c'est trop beau pour la femme d'un laboureur.

JOLIBOIS.

Il est vrai que pour elle, à la charrue...

BERTRAND, *à Marie.*

Chacun sait que ni moi, ni Julien, n'avons le moyen de t'acheter de semblables ajustemens; ta mère n'en a jamais porté de pareils, et pourtant nous avons toujours fait bon ménage... N'est-ce pas, femme?

(*Marie l'écoute à peine, et paraît préoccupée.*)

MARGUERITE.

Allons, mon enfant, du courage.

JULIEN.

Consolez-vous, Mam'zelle Marie, vous n'avez pas besoin de tout cela pour être jolie.

JOLIBOIS.

Père Bertrand, un malin a dit: la politesse est fille de l'honneur... une honnêteté en demande une autre... On vous paie bouteille, si vous savez vivre, vous rendez au moins un petit verre; or, dans le cas présent, M. de Mirval a voulu vous faire une politesse, puisqu'il est ici, le moins que vous puissiez faire, c'est de l'inviter...

BERTRAND.

C'était notre intention. J'y vais, et je lui ferai comprendre les motifs de notre refus.

JOLIBOIS.

Père Bertrand, ça me regarderait, c'est moi qui ai apporté la corbeille, et je ne veux pas qu'il pense...

BERTRAND.

Eh bien! tu me feras plaisir... J'ai tant d'autres choses à faire.... Ma fille, je compte sur ton obéissance. Allons, femme, viens m'aider.

AIR *du Siége de Corinthe.*

Dépêchons-nous, l'heure s'avance,
Et nos apprêts, qu'il faut finir,

JULIEN.

Le maire et l'église, j'y pense,
De c' pas je vais les avertir.

THÉRÈSE.

Et les bouquets...
Et la blanche couronne,
Qu'aujourd'hui je lui donne,
Ils devraient être prêts!

(*Elle sort en dansant.*)

MARGUERITE.

Un peu d' courage,
La paix, je gage,
Et le bonheur
Rentreront dans ton cœur.

ENSEMBLE.

Dépêchons nous, l'heure s'avance,
Il ne nous reste qu'un moment,
Allons, un peu de diligence,
Et que tout soit prêt à l'instant.

(*Jolibois sort par la gauche; Julien à droite, Bertrand rentre, suivi de Marguerite. Marie reste seule.*)

SCENE XIV.

MARIE, *puis* THÉRÈSE.

MARIE.

Je viens de les embrasser.. peut-être pour la dernière

fois. Ah! s'ils savaient... partons... si je les revoyais, je n'en aurais plus le courage. (*Elle va pour sortir par le fond du théâtre.*) Grand dieu! Thérèse!

THÉRÈSE.

Tu m'attendais, je parie? Moi aussi, je pensais à toi... Vois-tu cette couronne... c'est une surprise que je te ménageais; essaie-là.

MARIE.

Merci... ma sœur...

THÉRÈSE.

Comme tu me dis ça: on dirait que tu es fâchée contre moi.

MARIE.

Oh! peux-tu penser...

THÉRÈSE.

Eh bien! à te parler franchement... depuis quelque temps je m'en voulais aussi un peu... je n'étais pas contente de moi... il me semble que je ne prenais pas assez de part à ton bonheur... mais à présent ce n'est plus ça.

MARIE, *à part.*

Si on venait...

THÉRÈSE.

J'ai fait des réflexions... j'ai aussi mon petit plan de bonheur... d'abord je ne me marierai pas..., c'est décidé... je resterai avec vous... j'élèverai vos enfans... Il me semble qu'on doit être heureuse, quand on voit contens tous ceux qui vous entourent.

MARIE.

N'entends-tu pas venir quelqu'un?

THÉRÈSE.

C'est sans doute la noce.

MARIE.

La noce!

THÉRÈSE.

Ils viennent te chercher... et ta toilette? Dépêche-toi donc... moi je vais distribuer les bouquets, et je cours t'attacher ta couronne.

MARIE, *avec attendrissement.*

Adieu, ma sœur.

(*Elle rentre dans la ferme.*)

THÉRÈSE.

Eh! va donc... Ah! mon dieu! mon dieu! je n'aurai jamais fini... Babet! Françoise! Vite les fleurs.

SCÈNE XV.

JULIEN, MARGUERITE, BERTRAND, THÉRÈSE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR *de Léocadie.*

(*Pendant ce Chœur, Thérèse distribue les bouquets.*)

Chantons, amis, célébrons l'hyménée!
Célébrons tous l'heureux lien
Qui va bientôt unir la destinée
Et de Marie et de Julien.

BERTRAND.

C'est bien, mes amis, voilà de l'exactitude.

JULIEN.

Où donc est la mariée?

THÉRÈSE.

A sa toilette.

JULIEN.

C'est juste... Comme elle sera jolie!

THÉRÈSE.

Je vais lui attacher le bouquet... On [illegible] bonheur aux jeunes filles...

(*Elle [illegible]*

SCÈNE XVI.

MARGUERITE, JULIEN [illegible]

Oh! la bo[illegible]

TOUS.

C'est Jolibois!

JOLIBOIS.

Imaginez-vous que je viens du château... Il paraît que ce M. Édouard est un gaillard...

JULIEN.

Tu vas encore nous dire quelque folie.

JOLIBOIS.

Je peux bien dire... la mariée n'est pas là... et les jeunes filles peuvent ne pas écouter. (*Les jeunes filles s'approchent.*) C'est égal... je parierai à mots couverts. (*Pendant ce récit, Bertrand, Julien et Marguerite paraissent dans l'inquiétude, et regardent si Marie ne vient pas.*) Voyez-vous, M. de Mireval est un luron qui aime les voyages... mais qui n'aime pas à voyager seul... Pas plutôt arrivé, il repartait déjà... Les chevaux étaient à la voiture... je me présente à la troisième position, la main au shako, comme ça se fait quand on a de l'usage... C'est bon, c'est bon... qu'il me dit en levant la glace... et qu'est-ce que je vois? Ça va-t'il faire du bruit dans l'endroit!... Je vois un tablier bleu et un petit bonnet, qui se cachaient dans le fond de la voiture... Je parierais que c'est une jeune fille du village. Je voudrais bien savoir laquelle... si c'était... cependant les voilà bien toutes.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *accourant.*

Mon père! Marie n'est plus à la ferme.

TOUS.

Marie!

THÉRÈSE.

Je l'ai vainement appelée... la porte du jardin est ouverte.

BERTRAND.

Grand Dieu!

TOUS.

C'était Marie!

BERTRAND.

Je suis déshonoré!

MARGUERITE.

Ma fille!

(*Elle s'évanouit. On se précipite dans la maison. — Bertrand, et Julien restent en scène. — La toile tombe sur ce tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre de la ferme de Bertrand. — Au fond, une porte et deux fenêtres. — Deux portes latérales. — A gauche, une cheminée. — A droite, une table.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, THÉRÈSE, MARGUERITE, PAYSANS, PAYSANNES.

(*Marguerite est assise, tournée contre la cheminée; elle est en habit de fête, Thérèse est derrière elle, un bouquet au côté. — Les paysans, les paysannes, sont rangés des deux côtés de la scène.*)

BERTRAND, *serrant la main à un homme qui sort et que le public ne doit pas apercevoir.*

Au revoir, mon garçon, mon gendre. (*Aux paysans.*) Mes amis, c'est bien à vous d'être venus signer au contrat de Thérèse. Sans adieux, c'est à neuf heures la cérémonie.

CHŒUR.

AIR : *Honneur, honneur et gloire.* (de la Muette.)

Oui, pour ce mariage,
Bertrand, comptez sur nous;
Chacun, sera je gage,
Fidèle au rendez-vous.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

BERTRAND, MARGUERITE, THÉRÈSE.

BERTRAND.

Eh bien, Thérèse, si on t'avait dit, il y a un an, que tu te marierais aujourd'hui.

THÉRÈSE, *l'interrompant.*

A un homme que j'aimerais... oh! je ne l'aurais jamais cru.

BERTRAND.

Tu le vois, une année produit bien des changemens: tu es heureuse, à présent...

THÉRÈSE.

Oh oui; mais vous mon père!

BERTRAND.

Il est des peines que le temps ne peut effacer.

THÉRÈSE.

Il peut au moins les adoucir.

BERTRAND.

AIR: *Vaudeville de Psyché.*

Sur moi, le temps a passé sans m'atteindre,
Ma peine est là... je souffrirai toujours;
Un jour seul'ment, elle pourra s'éteindre,
Et ce sera le dernier de mes jours.
Ah! jusqu'ici, comment ai-je pu vivre?
Tout ce qu'a fait pour moi le temps,
C'est de m'apprendr' qu'un père peut survivre,
Au déshonneur de ses enfans.

THÉRÈSE.

Mon père!...

BERTRAND.

Et ta mère, hélas!... plus d'espérance... le temps ne lui a pas rendu la raison. (*Allant à elle.*) Marguerite, femme, c'est aujourd'hui un jour de fête, nous marions Thérèse...

THÉRÈSE

Ma bonne mère...

BERTRAND.

Sa présence me fait mal au milieu de ces préparatifs de noces: éloigne la, je t'en prie.

THÉRÈSE.

Venez, ma mère.

BERTRAND, *à part.*

Chassons ces idées, tâchons d'être tout entier à son bonheur: puisse-t-il me faire oublier... (*On entend frapper à l'une des portes latérales, Thérèse fait rentrer sa mère et revient en scène.*) Qui est-ce donc qui nous vient par la porte du jardin? (*On frappe de nouveau.*) Eh entrez donc; chez nous point de façons.

SCÈNE III.

THÉRÈSE, JOLIBOIS, BERTRAND.

JOLIBOIS, *entr'ouvre la porte à droite il a le sac sur le dos.*

Ils sont tous partis... il n'y a plus que la famille.

BERTRAND.

Comment, c'est toi Jolibois? sois le bienvenu, mon garçon.

THÉRÈSE, *rentrant en scène.*

Bonjour, M. Jolibois.

JOLIBOIS, *à part.*

Allons, Jolibois, mon garçon, voilà le moment.

THÉRÈSE.

Que je vous débarrasse de votre sac.

JOLIBOIS.

Ça ne peut pas nuire; mais ce n'est pas encore là ce qui me pèse le plus. Ouf!

BERTRAND.

Tu es en retard; ça n'est pas beau pour un militaire...

JOLIBOIS, *vivement.*

Allez-donc plus vîte avec des souliers de satin.

BERTRAND.

Qu'est-ce que tu dis donc?

JOLIBOIS, *embarrassé.*

Je disais, voyez-vous, père Bertrand... (*A part.*) Com-

ment lui conter ça. (*Haut.*) Père Bertrand. (*A part.*) Il faut cependant bien le prévenir; je ne peux pas aller lui dire tout de suite....

BERTRAND.

Eh! mon garçon, qu'est-ce que tu as donc, tu me fais l'effet d'un conscrit à son premier coup de feu.

JOLIBOIS, *à part.*

Il va se fâcher, c'est sûr.

BERTRAND.

Mais j'y songe, tout ce que je vois... (*Avec sévérité.*) Est-ce que tu n'aurais pas ton congé?

JOLIBOIS.

Je suis en règle personnellement: j'ai fini mon temps.

BERTRAND.

Cependant tu as quelque chose... Voyons, parle.

JOLIBOIS.

Père Bertrand, ne vous seriez-vous jamais trouvé dans une situation où on veut, où on ne veut plus... où on a envie de parler... et encore plus de se taire... où la pitié... la timidité... l'émotion... la peur d'être refusé... Voyez-vous...

AIR : *Ah! si Madame me voyait.*

Ça fait un singulier effet,
Quand à demander on se dispose;
D'abord on sent là quelque chose,
Et puis après, voilà c' que c'est.

BERTRAND.

Que de peine à venir au fait!

JOLIBOIS.

De frayeur on a l'âme atteinte,
Tout le monde s'y trouve pris.

BERTRAND, *avec reproche.*

Moi j'ai toujours parlé sans crainte,
Quand j' demandais à des amis.

JOLIBOIS.

Oh! mon Dieu... s'il ne s'agissait que d'argent, de danger... Que sais-je, moi.. Je vous dirais, sans façon, père Bertrand, j'ai besoin de vous...

BERTRAND.

Enfin, de quoi s'agit-il?

JOLIBOIS.

Père Bertrand...

THÉRÈSE.

(*Pendant le couplet Thérese a été chercher un verre et une bouteille, elle dit à Jolibois :*)

Tenez, ça vous donnera des forces.

JOLIBOIS.

Ma foi ça vient bien à propos. (*Il boit.*) Père Bertrand, vous m'avez invité à la noce?

THÉRÈSE.

Et de bon cœur...

JOLIBOIS.

Ce n'est pas de cela qu'il est question. Je suis invité; bon! mais je suis invité seul.

BERTRAND.

Eh bien?

JOLIBOIS.

Eh bien! quand on n'a qu'une invitation et qu'on est deux.

THÉRÈSE.

Comment, c'est ça qui vous tourmente?

BERTRAND.

Tu pourrais penser que quelqu'un que tu nous amènes, ne sera pas bien reçu chez nous?

JOLIBOIS.

Dame! tout le monde ne fait pas plaisir à voir.

BERTRAND.

Les braves gens!... et je suis bien sûr que tu n'en connais pas d'autres.

JOLIBOIS.

Je n'en répondrais pas... Qui est-ce qui n'a pas quelque petite chose à se reprocher?

AIR : *T'en souviens-tu?*

Père Bertrand, dans ce monde, je pense,
Il faut toujours, ça me paraît sensé,
Quand ça n'serait que par prudence,
Fermer les yeux sur le passé.
Je n'suis pas d'ceux qui font les bons apôtres;
Mais entre nous, v'là mon avis à moi,
C'est qu'on n'doit pas répond' des autres,
Quand on n'peut pastoujours répondr' de soi.

BERTRAND, *à demi-voix*.

Je comprends, et si tu ne veux parler que de quelques folies de jeunesse...

JOLIBOIS, *bas*.

Oui, père Bertrand.

BERTRAND.

Dont on se repent...

JOLIBOIS, *plus haut*.

Oh! oui, père Bertrand.

BERTRAND.

Après les avoir payées un peu cher...

JOLIBOIS, *très-haut*.

Eh bien! oui, père Bertrand.

BERTRAND.

Je suis ce que j'étais, rassure-toi, je suis indulgent, et pourvu que le cœur soit bon...

JOLIBOIS.

Oh! pour bon, il l'est, j'en répondrais comme du mien...

BERTRAND.

Alors, il y a de la ressource.

JOLIBOIS.

Ah ça! c'est donc bien entendu, vous me promettez de ne pas me faire affront; je compte sur votre parole, père Bertrand, et sur la vôtre, Mam'zelle Thérèse. Quant à la mère Marguerite... Mais où est-elle donc, la mère Marguerite? je ne la vois pas.

THÉRÈSE.

De grâce...

JOLIBOIS.

Ah! c'est vrai, Julien me l'a écrit.

BERTRAND.

Pauvre mère!...

JOLIBOIS.

Quoi! toujours... Je fais une réflexion, j'ai bien envie de ne pas vous amener la personne.

BERTRAND.

Je le veux.

THÉRÈSE.

Nous l'exigeons.

JOLIBOIS.

Puisque vous l'exigez... Mais rappelez-vous bien que vous l'exigez. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, BERTRAND.

THÉRÈSE, *à part.*

Il va revenir, ne perdons pas de temps. (*haut.*) Mon père, lorsqu'il est entré, j'allais vous demander une grâce...

BERTRAND.

S'il est en mon pouvoir de te l'accorder...

THÉRÈSE.

Ce contrat assure mon bonheur, mais un seul article me fait bien de la peine... j'ai consenti à le retrancher, et je n'aurai rien à désirer.

BERTRAND, *la prévenant.*

Ne me parle pas de ta sœur.

THÉRÈSE.

Elle est aussi votre fille.

BERTRAND.

Elle ne l'est plus.

THÉRÈSE.

Mon père!...

BERTRAND.

C'est en vain que j'ai cherché son perfide ravisseur.

THÉRÈSE.

Hélas! il est vrai qu'aucune nouvelle...

BERTRAND.

Elle a bien fait; ses lettres, je les aurais brûlées sans les lire...

THÉRÈSE.

Le pardon est la vengeance d'un père, et si un jour le repentir la ramenait malheureuse...

BERTRAND.

Je la chasserais.

THÉRÈSE.

Voulez-vous donc lui ôter tout moyen de revenir à la vertu?

AIR : *Faut l'oublier.*

Cédez, cédez, à ma prière,
Laissez fléchir votre courroux.
Ma sœur, peut-être, loin de nous,
Songe à revenir chez son père :
Laissez-lui du moins l'avenir.
Ah ! pour elle, usez d'indulgence :
Le ciel pardonne au repentir ;
Il l'encourage en sa clémence,
Est-ce à vous de le retenir ?

BERTRAND.

Tu veux que je lui pardonne ! . . Eh ! le pourrais-je sans accepter le déshonneur qui la suivra partout ? . . . Non, jamais !

SCENE V.

MARIE, JOLIBOIS, THÉRÈSE, BERTRAND.

JOLIBOIS, *conduisant Marie.*

Venez, Mam'zelle Marie ; du courage ! tout est arrangé.

THÉRÈSE.

C'est une femme . . . Ma sœur ! . . .

(*Elle se jette dans ses bras.*)

JOLIBOIS.

AIR : *La voix de la patrie.* (de Wallace.)

Allons, tenez votre promesse,
Bertraud, embrassez votre enfant.

BERTRAND.

Elle gardait à ma vieillesse,
Ce nouvel outrage . . .

JOLIBOIS.

Comment ?

THÉRÈSE.

Mon père ! . . .

BERTRAND.

Allons, fuis, misérable !
Respecte au moins notre douleur.

JOLIBOIS.

Bertrand, soyez donc raisonnable.

BERTRAND.

Sa présence me fait horreur.

ENSEMBLE.

Vraiment, ma colère est extrême,
Sors d'ici.. fuis à l'instant même;
N'approche pas,
Loin de ces lieux, ne viens pas.

JOLIBOIS, THÉRÈSE.

Vraiment, sa colère est extrême,
Eh quoi! sortir à l'instant même.
Que faire, hélas!
Grand dieu! grand dieu! quel embarras!

JOLIBOIS.

Eh bien! père Bertrand, qu'est-ce que ça veut dire?

BERTRAND.

Laissez-moi! laissez-moi!

THÉRÈSE.

Oh! je vous en prie!

JOLIBOIS.

Je croyais que votre parole...

BERTRAND, *avec fureur concentrée.*

Je l'ai promis... oui, elle restera; mais rien ne peut me forcer à la voir... à lui parler... je la regarderai toujours comme une étrangère au milieu de nous, et sa présence, comme mon plus mortel chagrin!

(*Il rentre dans la chambre de Marguerite.*)

SCÈNE VI.

MARIE, THÉRÈSE, JOLIBOIS.

THÉRÈSE, *à Marie, qui est assise.*

Ma sœur, ma bonne sœur!...

JOLIBOIS, *se promenant à grands pas.*

Jour de dieu! nous verrons!...

THÉRÈSE.

Sèche tes larmes.

JOLIBOIS.

Vous ne la repoussez pas, eh bien! vous êtes une bonne fille.

THÉRÈSE.

Parlez à mon père.

JOLIBOIS.

Je lui ferai bien entendre raison. La franchise avant tout... Quand on a quelque chose sur le cœur, on le dit, et c'est fini.

THÉRÈSE.

Tâchez de le fléchir.

JOLIBOIS.

Croit-il donc me faire aller comme ça, parce que... Eh bien! moi aussi, j'ai fait une campagne, et pour l'honneur du régiment, on verra.

THÉRÈSE.

M. Jolibois, de la prudence...

JOLIBOIS.

Ça ne m'arrive pas souvent de me mêler des affaires des autres, mais une fois que la bombe est lancée...

(*Il suit Bertrand.*)

SCENE VII.

MARIE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Pauvre sœur, combien il y a de temps que je ne t'ai pressée dans mes bras!

MARIE.

Toi seule ne me repousses pas.

THÉRÈSE.

Mon père te pardonnera.

MARIE.

Je n'espérais pas même qu'il daignerait m'accabler de ses reproches... Malgré sa sévérité, le son de sa voix me faisait encore plaisir... Mais ma mère, elle n'était pas là... réponds.... où est-elle?... Tu hésites... Grand dieu!...

(*Elle se lève.*)

THÉRÈSE.

Rassure-toi : elle est ici.

MARIE.

Ah! conduis-moi près d'elle.

THÉRÈSE.

Je ne le puis; elle est souffrante, et ta vue, dans ce moment...

MARIE.

Je comprends : elle ne veut plus me revoir...

THÉRÈSE.

N'accuse pas sa tendresse!

MARIE.

Je vois maintenant toute l'horreur de mon sort... Que vais-je devenir!...

THÉRÈSE.

Si mon père n'était pas touché de nos larmes, s'il te repoussait... eh bien, Marie, tu resteras avec moi : quel que soit ton sort, je le partagerai.

MARIE.

Ah! rien de commun entre nous... Pour toi, l'estime, l'amitié, le bonheur... pour moi, la honte, le mépris, peut-être la pitié!...

THÉRÈSE.

Ma sœur, il y a souvent plus de courage à revenir à la vertu, que de faiblesse à l'abandonner... Le repentir...

MARIE.

Le repentir, c'est la voix qui l'a fait naître dans mon âme. Jusqu'ici, elle n'avait connu que le désespoir d'un amour trompé.

THÉRÈSE.

Combien tu as dû souffrir!

MARIE.

Souffrir! il était avec moi... une seule idée, un seul désir remplissait mon cœur... Le croiras-tu? mon père, ma mère, toi, ma sœur, j'avais tout oublié : il était là... Si la voix de la nature voulait se faire entendre, mille voix s'élevaient contre elle... mon âme était déchirée! Tous mes vœux étaient prévenus, je n'avais pas le temps de désirer, pas la force de penser que, malgré ses sermens, je n'étais pas encore sa femme... je ne m'apercevais même pas que l'amour qu'il avait pour moi diminuait de jour en

jour. Tout-à-coup, le charme disparut... Écoute. Depuis quelques jours, je l'avais vainement attendu... Pourtant, me disais-je, il reviendra... et j'attendais encore, lorsqu'un écrit fatal vint m'ouvrir les yeux... Il me montra que j'étais la plus coupable et la plus malheureuse des femmes... j'étais abandonnée!... Je regardai autour de moi, toute effrayée; je vis les gens chargés de me servir, sourire entr'eux en m'observant... Oh! que leurs mépris m'ont fait payer cher l'empire que j'avais exercé sur eux! Hors de moi, j'abandonnai l'Angleterre, qui nous avait servi de retraite, j'arrivai en France... mon cœur me conduisait sans réflexion vers le lieu de ma naissance; mais en approchant du toit paternel, je sentis mon courage m'abandonner, et si je n'avais pas rencontré le frère de Julien, je n'aurais jamais eu la force d'arriver jusqu'à vous.

THÉRÈSE.

Le ciel qui nous a réunies... te réserve encore des jours de bonheur.

MARIE.

Le bonheur... oui, il était fait pour moi... le moment était arrivé... j'allais l'épouser.

THÉRÈSE.

Julien!

MARIE.

Je n'osais prononcer son nom. Oh! ma sœur, tu as compris ma pensée... parle-moi de lui. Tu te détournes, que vois-je! ces fleurs... ces vêtemens... Thérèse, tu te maries...

THÉRÈSE.

Oui... ma sœur.

MARIE.

Aujourd'hui...

THÉRÈSE.

Oui.

MARIE.

Le nom de ton époux?

SCÈNE VIII.

MARIE, THÉRÈSE, JULIEN.

Me voilà.

MARIE, *à Thérèse.*

Julien... ton... époux?

(Un premier mouvement lui fait repousser la main de sa sœur. — Elle la reprend bientôt, et la serre avec affection.)

JULIEN, *à part.*

Quelle est cette étrangère?

THÉRÈSE, *à Julien.*

Mon ami, du courage, c'est elle. *(Étonnement de Julien.)* C'est Marie.

JULIEN.

Marie!

THÉRÈSE.

De la prudence.

JULIEN.

Mademoiselle, ne craignez pas de reproches de ma part, je serais injuste. Je n'avais à vous offrir que de l'amour... et une modeste fortune; cela ne suffisait pas à vos désirs; vous avez cherché plus haut.

MARIE.

Quelle humiliation!

JULIEN.

Nous nous étions promis, il est vrai, de nous aimer toute la vie. Eh bien! nous avons manqué tous deux à nos sermens.

MARIE.

Moi seule, je suis coupable.

THÉRÈSE.

Oh! ne l'accable pas.

JULIEN.

Ce que j'en dis, Mam'zelle Marie, n'est pas pour vous offenser; loin de moi une pareille idée!

MR. d'Arrigippe.

Je ne sais pas... mais entre nous, je l' pense,
C'est p't être l'effet d' notre ancienne amitié;
Mais dans votr' peine, et dans votre souffrance,
Il m' sembl' toujours que je suis de moitié :
Si j'avais l'âme assez peu généreuse
Pour conserver l' désir de me venger,
Est c', dites-moi, quand j' vous r'trouv' malheureuse
Que je voudrais vous affliger ?...

JULIEN.

Chère Thérèse, qui sait mieux que toi les larmes et le désespoir qui égarèrent ma raison, lorqu'elle me fut ravie? Je voulais mourir, mais un ange de bonté, de douceur, ramena la paix dans mon âme. Sa douleur calme et résignée me fit rougir de mon égarement. Nous pleurâmes ensemble. Dès-lors, chère Thérèse, mon cœur te fut ouvert. Tout surpris, je découvris dans mon âme un sentiment nouveau, un bonheur que je n'avais jamais compris. Tu devinas mon amour, et tu ne pus me cacher que j'avais su toucher ton cœur. Si j'avais pu t'aimer davantage, l'aveu que tu me fis alors...

THÉRÈSE.

Julien, Julien...

JULIEN.

Le nom de Marie sera toujours dans mon souvenir, uni à la plus franche amitié. Mais... mon amour, ma vie... pour toi... pour toi seule. (*On entend dans le lointain une musique villageoise, qui se fait entendre par intervalles, pendant les deux scènes suivantes.*) Ce sont nos amis.

THÉRÈSE.

Pauvre sœur!

JULIEN.

Le voilà enfin, ce moment tant désiré!

SCÈNE IX.

MARIE, THÉRÈSE, JOLIBOIS, JULIEN.

JOLIBOIS.

J'entends le rappel... présent sous les armes.

JULIEN, *l'apercevant.*

Mon frère...

JOLIBOIS.

Julien... (*Ils s'embrassent.*) Je crois mon compliment.

JULIEN.

De tout mon cœur.

THÉRÈSE, *à Julien, avec coquetterie.*

JOLIBOIS.

Vous valez mieux que lui.

MARIE.

Pourquoi m'avez-vous ramenée?

JULIEN.

C'est toi, frère? Ah! je te remercie, tu as bien fait.

JOLIBOIS.

Si j'ai bien fait... oh! je ne m'en repens pas.

(*La musique se fait entendre de plus près.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERTRAND.

BERTRAND, *avec précipitation.*

Les voici... Sortons, qu'ils ne soient pas témoins de ma honte... qu'ils n'entrent pas ici. (*Prenant Julien et Thérèse par la main.*) Venez... je suis fier de vous conduire à l'autel, mes enfans... mes deux enfans.

JOLIBOIS.

Eh bien! Mam'zelle Marie, vous ne venez pas avec nous? (*Il va.*) Faut cependant bien que je trouve une fille d'honneur.

SCÈNE XI.

MARIE, *seule.*

(*Le Chœur des villageois se fait entendre du dehors. — Marie suit des yeux le cortège, avec la plus vive émotion, jusqu'à ce que la musique ait cessé.*)

Ils s'éloignent... tout a disparu... dans un instant ils

seront unis. (*On entend la cloche du village. — Marie se met à genoux. — Moment de silence.*) Unis... Julien... Julien... (*Vivement, en se relevant.*) Ah! chassons cette idée... Elle marchait à l'autel, entourée d'étrangers... et sa sœur n'était pas avec elle... avec elle... ma présence y aurait porté le trouble... et mon père, il m'aurait chassée. C'en est fait... son cœur m'est fermé pour toujours... il me l'a dit... je ne suis qu'une étrangère au milieu d'eux... et ma présence est un outrage... Ah! c'est à moi de fuir cette maison que je lui rends odieuse. Je partirai... je le dois... je le veux... fuyons... Je le sens, le ciel a pitié de moi, je n'aurai pas long-temps à souffrir... Mais ma mère... je ne sortirai pas sans l'avoir vue... Elle est là... je cours me jeter à ses pieds... Que vais-je faire?... Elle est souffrante, et ma présence... mais partir dans cette cruelle incertitude...

SCÈNE XII.

MARGUERITE, MARIE.

(*Marguerite sort de la chambre voisine. — Marie, à son approche, s'enfuit à l'extrémité de la scène. — Marguerite s'assoit sur un fauteuil.*)

MARGUERITE.

Viens donc... Tu es là, Thérèse?

MARIE, *s'approchant.*

Ma mère, ma mère, pardonnez à votre malheureuse enfant!

MARGUERITE.

C'est toi, Thérèse?

MARIE, *se relevant avec effroi.*

Grand dieu!... ces traits altérés, ce regard fixe... Ma mère!... Elle ne me reconnaît pas... elle a perdu la raison, et c'est moi... Ah! je me fais horreur.

MARGUERITE.

Viens donc m'embrasser.

JULIEN, *l'apercevant.*

Mon frère...

JOLIBOIS.

Julien... (*Ils s'embrassent.*) Reçois mon compliment.

JULIEN.

De tout mon cœur.

THÉRÈSE, *à Jolibois, avec inquiétude.*

Eh bien! mon père?

JOLIBOIS.

Vous valez mieux que lui.

MARIE.

Pourquoi m'avez-vous ramenée?

JULIEN.

C'est toi, frère? Ah! je te remercie, tu as bien fait.

JOLIBOIS.

Si j'ai bien fait... oh! je ne m'en repens pas.

(*La musique se fait entendre de plus près.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BERTRAND.

BERTRAND, *avec précipitation.*

Les voici... Sortons, qu'ils ne soient pas témoins de ma honte... qu'ils n'entrent pas ici. (*Prenant Julien et Thérèse par la main.*) Venez... je suis fier de vous conduire à l'autel, mes enfans... mes deux enfans.

JOLIBOIS.

Eh bien! Mam'zelle Marie, vous ne venez pas avec nous? (*S'en allant.*) Faut cependant bien que je trouve une fille d'honneur.

SCÈNE XI.

MARIE, *seule.*

(*Le Chœur des Villageois se fait entendre au dehors. — Marie suit des yeux le cortége, avec la plus vive émotion, jusqu'à ce que la musique ait cessé.*)

Ils s'éloignent... tout a dispar[illegible] un instant ils

serost unis. (*On entend la cloche du village. — Marie s'incline à genoux. — Moment de silence.*) Une... Julien... Julien... (*Vivement, en se relevant.*) Ah! cruelle idée... Elle marchait à l'autel, entourée d'étrangers... sa sœur n'était pas avec elle... avec elle... ma présence aurait porté le trouble... et mon père, il m'aurait chassé. C'en est fait... son cœur m'est fermé pour toujours... me l'a dit... je ne suis qu'une étrangère au milieu d'eux, et ma présence est un outrage... Ah! c'est à moi de cette maison que je lui rends odieuse. Je partirai... dois... je le veux... fuyons... Je le sens, le ciel a de moi, je n'aurai pas long-temps à souffrir... mère... je ne sortirai pas sans l'avoir vue... Elle est je cours me jeter à ses pieds... Que vais-je faire? est souffrante, et ma présence... mais partir cruelle incertitude...

SCÈNE XII.

MARGUERITE, MARIE.

(*Marguerite sort de la chambre voisine. — Marie, cache, s'enfuit à l'extrémité de la scène. — Marguerite* un fauteuil.)

MARGUERITE.

Viens donc... Tu es là, Thérèse?

MARIE, *s'approchant.*

Ma mère, ma mère, pardonnez à votre enfant!

MARGUERITE.

C'est toi, Thérèse?

MARIE, *se relevant avec effroi.*

Grand dieu!... ces traits altérés, ce regard... mère!... Elle ne me reconnaît pas... elle... et c'est moi... Ah! je me fais horreur.

MARGUERITE.

Viens donc m'embrasser.

JOLIBOIS.

Plus bas... voyez leur tristesse.

CHŒUR, *à part.*

Eh quoi! Marie est de retour?

BERTRAND.

Amis, partagez mes tourmens,
Voyez la honte, l'infamie
Qui s'attache à mes cheveux blancs.

THÉRÈSE, *à son père.*

Ah! si ma sœur fut bien coupable,
Elle se repent aujourd'hui.

JULIEN, *suppliant.*

Per.ᵉ Bertrand, le malheur l'accable...

JOLIBOIS.

Allons, allons, pardonnez-lui!

BERTRAND.

Je l'ai promis, j'y consens; mais j'ordonne...
Qu'elle quitte ces vêtemens,
Le déshonneur de nos vieux ans,
Et qu'à l'instant on lui redonne
Ceux qu'elle avait jadis aux champs.

(*Un groupe de jeunes filles entourent Marie; on substitue à sa robe de soie, un jupon de bure; on lui met sur le cou un petit mouchoir.*)

(*L'orchestre reprend à la sourdine, le motif de la ronde*: Aux plaisirs de l'enfance. — *Marguerite semble imposer silence aux chants.* — *La joie brille dans les yeux.* — *En ce moment, Marie se prosterne à elle, sous son costume villageois.*)

MARGUERITE, *la reconnaissant.*

Marie!... ma fille!... (*Etonnement général.*) Bertrand, Thérèse, Julien n'est ce pas un rêve? (*Bertrand attendri, se détourne de Marie qui est allée se jeter à ses pieds.*) Bertrand, tu repousses notre enfant?...

Lorsque l'amour commence
Il n'est plus de bonheur !

(Marguerite est très émue ; elle semble suivre les mouvemens d'une danse ; mais Marie ne danse pas.)

SUITE DE L'AIR.

Ne crains pas les regrets
Ces jeux, de ton enfance,
Plaisirs de l'innocence,
N'en entraînent jamais.
Quand l'amour vient ensuite,
Arrivent les tourmens ;
Ah ! répète bien vite,
Pendant qu'il en est temps :
Aux plaisirs de l'enfance, etc.

(L'émotion de Marguerite est à son comble ; elle tend les bras à sa fille qui, après avoir hésité, court s'y jeter. — Marguerite la serre contre son cœur, mais sentant une robe de soie, elle la repousse, en faisant signe que ce n'est pas elle.)

Ah ! ce sont ces vêtemens... sans eux... peut-être...

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, TOUS.

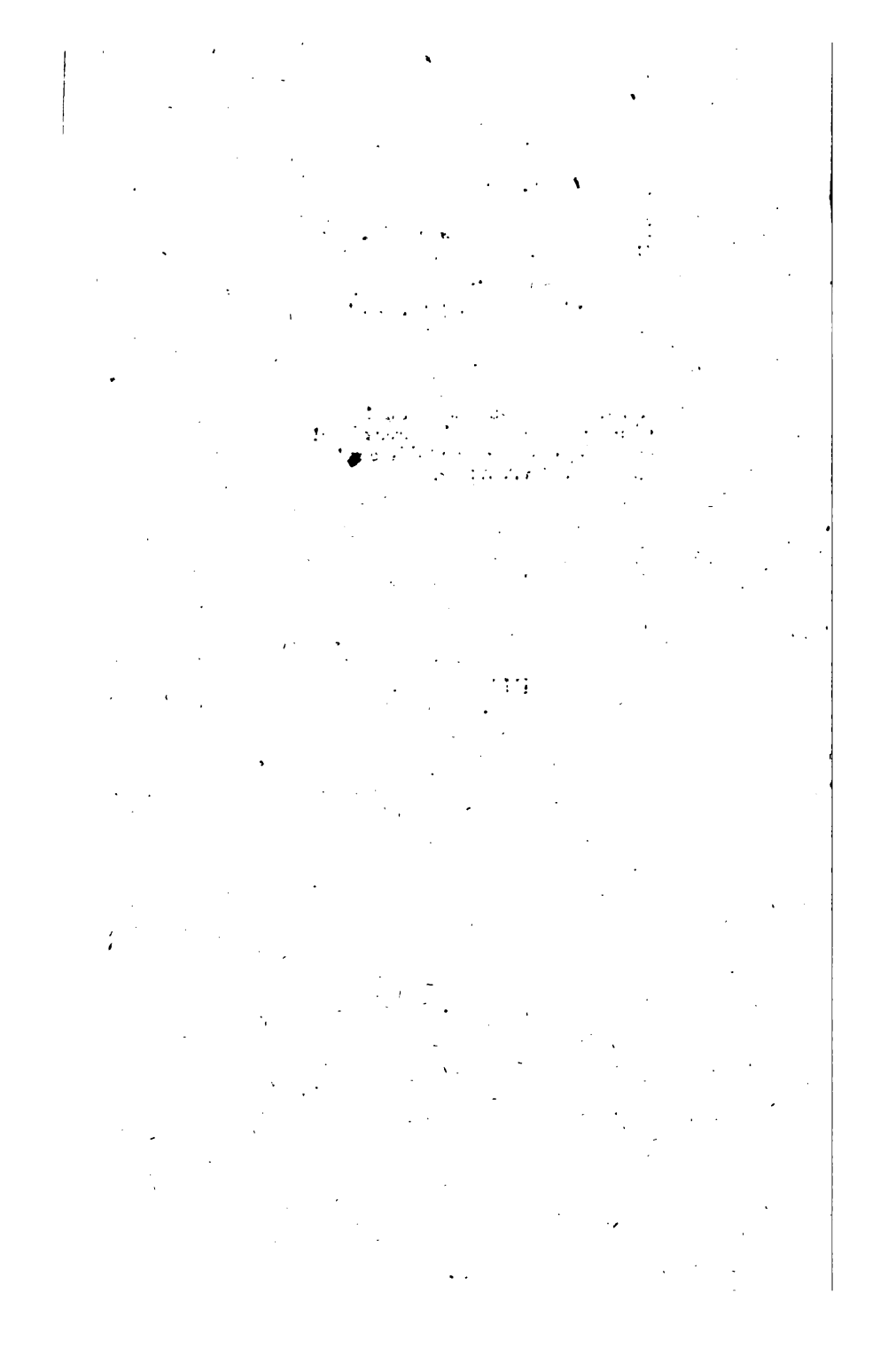
(A l'entrée du chœur, Marie se retire sur l'un des côtés de la scène. — Julien et Thérèse s'approchent d'elle avec affection. — Bertrand s'asseoit d'un air morne, sur le côté opposé à celui où est Marguerite.)

AIR NOUVEAU DE M. [illegible].

Amis, c'est un jour d'allégresse !
Chantons, chantons cet heureux jour !

UNE NUIT DE PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.



UNE NUIT DE PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 6.

Carmouche, Pierre François Adolphe

UNE NUIT
DE PARIS,

OU

L'ÉCOLE DES JEUNES GENS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES
Et en Sept Tableaux;

PAR

MM. CARMOUCHE ET DE COURCY;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 28 MARS 1829.

PARIS.
BARBA, ÉDITEUR,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. GUICHARD, ancien greffier d'un tribunal	M. Lepeintre jeune.
Mad. GUICHARD, sa femme	Mme Guillemin.
THÉODORE, leur fils	M. Arnal.
M. GRANDIN, receveur particulier à Senlis.	M. Guillemin.
AGATHE DUBOIS	Mme Thénard.
FRANÇOIS DUBOIS	M. Fontenay.
RENARD	M. Lepeintre aîné.
FICHON	M. Armand.
AUGUSTE	M. Davenne.
HENRI	M. Emmanuel.
LOWEMBERG	M. Dérouvère.
Mad. SAINT-GERMAIN	Mlle Willmen.
Mad. SAINT-EUGÈNE	Mlle Olivier.
URSULE	Mlle Clorinde.
Un garçon de café	M. Lacombe.
Un commissionnaire	Mlle Michelot.
Un ouvrier	M. Olivier.
Sa femme	Mlle Irma.

Vendeurs de contremarques, Passans, Marchands, Joueurs, Croupiers, Soldats, Laquais, Cochers, etc.

UNE NUIT DE PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

PREMIER TABLEAU.

(Une chambre meublée avec simplicité. D'un côté, un petit bureau en bois noir et ce qu'il faut pour écrire; de l'autre, une cheminée. Dans le fond, la porte d'entrée.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. GUICHARD (*travaillant à gauche*), M. GUICHARD (*assis devant le bureau*), THÉODORE (*debout entre eux deux comme un homme qu'on juge*).

MAD. GUICHARD.

Voyons, Théodore, de la franchise; mon fils... ne cachez rien à votre père....

THÉODORE.

Oui... m'man...

MAD. GUICHARD.

Voilà le tailleur, le chapelier, le bottier... votre père vous demande si vous avez oublié quelque chose?

THÉODORE, *hésitant.*

M'man... je crois que je dois encore vingt-sept francs au café de la Gaîté.

M. GUICHARD, *écrivant.*

Plus vingt-sept francs au café de la Gaîté... Est-ce tout?

THÉODORE.

Je redois encore.... seize francs au café du Cirque.

M. GUICHARD, *écrivant*

Plus, seize francs au café du Cirque... Quelle horreur!

THÉODORE.

Il y a bien encore une carte de onze livres dix sous... aux Vendanges de Bourgogne.... mais je crois que...

M. GUICHARD, *tournant la tête.*

Vous aviez donc crédit dans ces endroits-là?

MAD. GUICHARD.

Quand vous aviez votre dîné ici!...

M. GUICHARD, *écrivant.*

Onze livres dix sous... Quel débordement!

MAD. GUICHARD *se lève et va à son mari.*

Fais le total, mon ami...

THÉODORE, *l'arrêtant.*

Non, p'pa... n'arrêtez pas encore l'addition... Vous ai-je dit qu'il y avait aussi trente-deux francs au magasin de *la Fille mal gardée?*...

M. GUICHARD.

Qu'avez-vous pu prendre à *la Fille mal gardée?*...

THÉODORE.

Huit aunes de florence.

M. GUICHARD.

Huit aunes de florence, trente-deux francs! vous vous ruiniez donc pour les femmes?...

THÉODORE, *baissant les yeux.*

Mon p'pa...

MAD. GUICHARD.

A son âge.

M. GUICHARD.

J'espère que c'est fini?...

THÉODORE.

Oui, mon p'pa...

M. GUICHARD.

Total, *trois cent vingt-sept francs cinquante centimes...* Il paraît que depuis un an vous en faisiez de belles sur le pavé de Paris?... Au moment de vous marier!... Si M. Dubois, le frère de votre future, savait cela!... lui qui se saigne pour doter sa sœur... lui qui est si rangé, si sévère sur la conduite et les principes.

MAD. GUICHARD.

Ah! dame, M. Dubois a su faire son chemin... D'ouvrier peintre qu'il était, il est devenu entrepreneur... Dieu veuille que Théodore le prenne pour modèle... Te voilà avec un bon emploi, dans une bonne administration... Tu es surnuméraire...

THÉODORE.

Oui, sans appointemens...

MAD. GUICHARD.

C'est égal, c'est un acheminement..... Tu as le pied dans l'étrier..... tu peux voler de tes propres ailes.....

comme on dit..... le bon oiseau se fait de lui-même.....

M. GUICHARD.

Il a de quoi faire pour réparer toutes ses sottises.

MAD. GUICHARD, *près de son mari.*

Allons, c'est aujourd'hui le jour de l'indulgence..... Dites bien à votre père..... que jamais vous ne retomberez dans des fautes pareilles...

THÉODORE, *pleurant.*

Oh! pour ça, je vous le promets bien, mon p'pa...

M. GUICHARD, *se levant.*

Rappelez-vous toujours que vous êtes le fils d'un homme qui a été vingt ans dans la magistrature... et que vous portez un nom sans tache... Vous pleurez.... mon fils!... ça me fait plaisir...

AIR *de Céline.*

De lui je suis content, ma femme ;
Je vois qu'il n'était qu'égaré.

MAD. GUICHARD.

Vous croyez donc que dans son âme
Le remords aura pénétré ?

M. GUICHARD.

Ancien greffier, j'ai de l'expérience ;
Pendant trente ans j'en ai tant vu !
Je sais faire la différence.
Entre le crime et la vertu.

MAD. GUICHARD.

Surtout, Théodore, gardez-vous bien de refréquenter ce M. Renard et tous les mauvais sujets que vous connaissez ; vous savez qu'il jouit d'une très-mauvaise réputation.

THÉODORE.

Oui, m'man...

MAD. GUICHARD.

C'est un être dangereux.... dépravé... et qui vous entraînerait encore...

THÉODORE.

Oui, mon p'pa...

MAD. GUICHARD.

Embrassez-moi, et que tout soit oublié. (*Elle va prendre de l'argent dans un petit secrétaire.*) Voilà de l'argent pour payer vos dettes.... acquittez-vous le plus tôt possible.... vous vous leverez demain de bonne heure, et vous irez solder tout le monde... car vous pensez bien que votre père ne veut pas paraître dans tout cela... (*Soupirant.*)

Allons, je voulais me donner une palatine... ça sera pour l'année prochaine.

THÉODORE, *gaîment.*

Ah! j'ai un fameux poids de moins sur la conscience!...

(On entend sonner.)

MAD. GUICHARD.

Ah! la bonne est sortie.

THÉODORE, *vivement.*

J'y vais, m'man... n'vous dérangez pas... (Il sort.)

MAD. GUICHARD.

Nous avons bien fait de le prendre par la douceur...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRANCOIS DUBOIS, M. GRANDIN, AGATHE.

THÉODORE, *joyeux.*

C'est mon oncle Grandin, et puis mademoiselle Agathe avec mon beau-frère...

GRANDIN, *embrassant madame Guichard.*

Bonsoir, ma sœur... (*A Guichard.*) La main, Guichard.

MAD. GUICHARD.

Salut, monsieur Dubois; bonjour, Agathe; voilà toute la petite famille réunie...

DUBOIS.

Agathe a voulu venir vous dire un petit bonsoir... quoiqu'elle soit bien pressée d'ouvrage.

GRANDIN.

Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps, j'ai reçu votre lettre à Senlis dimanche, et me voilà..... Je n'ai pas voulu qu'on mariât ce grand garçon là sans moi... vous pensez bien que je veux faire mes petits cadeaux de noce à ces jeunes gens...

THÉODORE.

Merci, mon oncle Grandin... (*Allant à Agathe.*) Ah! mam'zelle Agathe, que c'est gentil à vous d'être venue nous voir... J'aurais pas pu aller chez madame votre couturière... J'ai apporté de la besogne de mon bureau, qui est pressée; dame, si je veux avoir des appointemens faut que je pioche. Après ça... quand j'en aurai!...

MAD. GUICHARD.

Eh! bien, Théodore, tu ne demandes pas à ton oncle comment il se porte.... et ta tante et tes cousines?

THÉODORE.

Ah! pardon, mon oncle... je suis tout ébouriffé.... dame, c'est que c'est aujourd'hui la veille de demain..... Et vous, beau-frère, le bâtiment, la peinture, ça va-t-il?

DUBOIS.

Mais le badigeon se soutient.

GRANDIN, *s'approchant d'Agathe.*

Je suis enchanté, mademoiselle, que mon neveu me donne une petite nièce aussi gentille, aussi aimable....

DUBOIS.

Et bien élevée.... je ne lui offre que des bonnes exemples.... J'aime à rire, à m'amuser en société; je ris tous les dimanches... mais avant tout, l'ordre, le travail, l'économie; voilà les trois bases sur lequel je fonde le bonheur et la prospérité d'un ménage.

M. GUICHARD.

Ah ça! je pense que ce soir, nous avons tous bien des petites choses à faire?...

GRANDIN.

Il faut que j'aille voir quelques personnes... chez qui je passerai la soirée... afin d'être tout à vous demain.

DUBOIS.

Moi, j'ai affaire à sept heures pour régler quelques mémoires...

MAD. GUICHARD.

Et nous quelques emplètes à faire... M. Dubois, nous remettrons Agathe chez sa maîtresse couturière, nous passons devant.

DUBOIS, *à mi-voix.*

Oui, je n'aime point qu'une jeune fille sorte seule.

AIR: *Vaud. de la Somnambule.*

Depuis la semaine dernière
Elle m'a dit qu'un certain galant,
Dans l'escalier de sa couturière,
Vient la guetter et lui parle souvent;
Agathe est sage, et, jusques chez le maire,
Je réponds d'elle, et c'est déjà beaucoup!
Mais demain soir, adieu les droits du frère,
C'est le mari qui répondra de tout.

THÉODORE.

Ah ça! n'oubliez pas à demain dix heures... pour aller chez le notaire....

AGATHE.

Oh! je serai réveillée avant vous tous... je suis bien sûre de ne pas dormir...

GRANDIN, *à Madame Guichard.*

Allons, ma sœur, voulez-vous mon bras?

MAD. GUICHARD.

Avec plaisir, mon frère... (*Bas à Théodore.*) Allons, travaille bien, afin d'avoir demain toute la journée à toi.

THÉODORE.

Oui, m'man...

AGATHE, *avec sentiment.*

M. Théodore, à demain...

THÉODORE.

A demain, mamzelle Agathe; c'est singulier..... j'éprouve quelque chose de drôle en vous regardant..... Plus le jour approche, plus ça me fait d'effet...

(Il rit.)

MAD. GUICHARD, *riant.*

Allons, mes enfans, allons..... voilà qu'on bat la retraite.....

AIR *nouveau de M. Doche.*

(*On entend battre la retraite.*)

Entendez-vous, c'est le tambour?
De la retraite voici l'heure;
Entendez-vous, c'est le tambour;
C'est assez vous parler d'amour.

M. GUICHARD, *souriant.*

Demain on pourra vous permettre...

AGATHE, *à Théodore.*

Adieu, vous l'avez entendu...

MAD. GUICHARD, *à son fils.*

A ton ouvrage il faut te mettre...

THÉODORE *à Agathe.*

C'est ennuyeux d'être, vois-tu,
Surnuméraire et prétendu.

TOUS.

Entendez-vous, c'est le tambour, etc.

(*Ils sortent tous, excepté Théodore, qui ferme la porte.*)

SCÈNE III.

THÉODORE, *seul.*

Allons, allons, c'est fini; à présent, il faut être sage... Bah! on s'habitue à ça comme à autre chose..... il n'y a que les commencemens qui sont durs..... (*Il taille ses plumes.*) Ça va être un nouveau genre d'existence..... Je ren-

trerai de bonne heure tous les soirs, et le matin, je n'irai plus si tard à mon bureau... Pour commencer la réforme, je vais joliment en abattre ; trois rapports et six arrêtés..... Là..... une plume en fin pour l'expédition, et une plume en gros pour les titres... Il était temps de m'arrêter... j'en faisais trop aussi !... tous les jours des flaneries ; j'ai bien des torts à effacer..... C'est ça, mon grattoir, ma sandaraque et mon estompe... Je veux me tracer un plan de conduite..... Eh bien, où est donc ma grande règle ?.... Voilà... allons, allons, à l'ouvrage, et bonsoir à la bande joyeuse !....

AIR *des Noces de Figaro.*

Plus d'amour, de plaisir, de grisettes ;
Plus de bals, de cafés, de goguettes ;
Plus de jeu, de billards, d'amourettes.
C'est demain
Que je fais une fin.

Des farceurs je veux fuir la foule :
Ils ne songent qu'à s'amuser.
En jouant toujours à la poule,
J'aurais fini par me blouser !...
Plus d'amour, etc.

SCÈNE IV.

THÉODORE, *assis à son bureau, ensuite* RENARD.

THÉODORE, *commençant à écrire.*

Rapport... « Le sieur Dupré, une grande irrégularité « dans sa conduite..... suite de mauvaises liaisons..... On « propose la révocation... » (*parlant.*) Diable !.... ils n'y vont pas de main morte... mais maintenant je ne craindrai plus les rapports.

RENARD, *entr'ouvrant la porte, et passant la tête à travers les deux battans.*

Cette vieille bonne qui faisait des simagrées pour me laisser entrer..... Ah ! le voila !....

THÉODORE, *à lui-même,*

Bien sûr que je ne reverrai plus ce mauvais sujet de Renard....

RENARD, *s'avançant.*

Quest-ce qu'il fait ?... il travaille ? il est malade !... es-tu fou de travailler à la chandelle ? tu vas t'abîmer les yeux !..

(Il lui frappe sur l'épaule.)

THÉODORE, *sautant sur sa chaise.*

Hein ! tiens, par quel hasard ?

RENARD.

Par le hasard qu'on ne te voit plus.... que depuis huit jours les autres me disent: As-tu vu Théodore?... où est donc Théodore?... qu'est-ce que fait Théodore?...

THÉODORE, *embarrassé.*

Ah! ils ont pensé à moi?

RENARD.

Comment... vendredi dernier on a été à l'Entrepôt goûter du vin.... cinq cloyères d'huîtres.... et tu n'y étais pas.... Samedi, qui était donc le lendemain, Paul avait gagné un pari qu'il était plus fort qu'Auguste.... nous avons été manger le pari tous ensemble, hors barrières... on t'a cherché partout... pas de Théodore.... Dimanche... qu'est-ce que nous avons donc fait?... le soir chez Gravet une poule magnifique.... trente-deux des plus forts.... et une galerie composée... fallait voir! il y est venu des garçons du café Turc, et le marqueur de chez Tortoni.... Ah! dame, c'était chaud.... mais ce n'était pas tant l'argent que l'amour-propre.... il s'agissait d'une queue d'honneur au profit de l'extinction de la mendicité....

THÉODORE.

Et qu'est-ce qui a gagné la queue?

RENARD, *ôtant son chapeau.*

C'est ton ami... mon ami...

THÉODORE, *avec un peu de regret.*

Ah! il paraît que vous la passez bonne.

RENARD.

Mais toi, dis-moi donc, qu'est-ce qui t'est arrivé? Vraiment j'étais inquiet....

THÉODORE, *un peu embarrassé.*

Merci, vous êtes bien bon.

RENARD.

Comment! vous? Est-ce que je ne suis plus ton ami, Renard? depuis quand ne nous tutéyons-nous plus?

THÉODORE, *brusquement.*

Depuis que je me marie... que mes parens paient mes dettes... et que j'ai promis d'être sage...

RENARD, *lui tappant sur la tête.*

Farceur! il a promis d'être sage....

THÉODORE.

Ne tappe donc pas sur la tête....

RENARD, *riant.*

Attends que j'allume ma pipe... et nous allons causer...

(Il prend la feuille de papier sur laquelle Théodore écrivait, et allume sa pipe avec.)

THÉODORE.

Air: Vaudeville de *l'Étude*.

Que fais-tu là? quelle bévue!

RENARD.

Sur ce papier qu'avais-tu donc tracé?

THÉODORE.

C'est un rapport qui destitue
Un employé que l'on a dénoncé.

RENARD.

Tant mieux! ma pipe ici lui rend service.
Pour un chiffon vas-tu te désoler?
Si ça retarde une injustice,
Mon ami, laisse le brûler!

THÉODORE.

Écoute, Renard, tu es un brave garçon... je vais te dire.... Me voilà remis bien avec mon père... je ne veux plus avoir d'histoires avec mes parens... Je veux faire ma place, être tranquille, économe et devenir un bon mari.... ainsi ne viens pas me déranger.

RENARD.

Qu'est-ce qui te dit qu'on vient pour te déranger? Je passais devant ta porte, et comme j'ai un billet pour la pièce nouvelle, j'ai dit aux amis : Si Théodore est chez lui, nous irons ensemble.... Après le spectacle, un verre de bière et puis chacun chez soi...

THÉODORE.

J'entends bien, mais ça ne se peut pas.

RENARD.

Ce que je t'en dis, moi... Seulement, tu te maries, et tu ne nous en as pas fait part... c'est bien... mais enfin, tu viendrais dire aux amis : Mes enfans, je me marie, je ne peux plus être des vôtres... mais vous serez de la noce.... tu penses bien que tu n'aurais invité que ceux que tu aurais voulu... une politesse pour bien se quitter.

THÉODORE.

Je sais bien que ça aurait été plus honnête... Mais... vois-tu, on n'aurait qu'à le savoir... et vraiment je serais un ingrat... mon père s'est bien conduit avec moi... enfin, trois cent vingt-sept francs cinquante centimes qu'ils m'ont donnés pour payer tout ce que je dois...

RENARD, *à part.*

Ah! il est en fonds... (*Haut en riant.*) Tu ne dois pas tant que ça!

THÉODORE.

Si, si, vrai....

RENARD.

Ah! ben, je voulais te demander quelque chose... mais, non, non... Ah! ça... eh bien! viens-tu?.... tu devrais me reconduire?...

THÉODORE.

Te reconduire?... mon père n'a qu'à rentrer...

RENARD.

Tu seras revenu avant lui.... Quelle heure est-il? (*Théodore tire sa montre.*) Tiens! je croyais qu'elle était rue des Blancs-Manteaux.

THÉODORE.

Ma m'man me l'a retirée en cachette de mon p'pa... Sept heures et demie... Il n'est pas tard... Au fait, je pense à une chose, ma mère m'a dit de me libérer le plutôt possible... Demain matin, je n'aurais pas le temps... je me marie... J'ai ma barbe à faire... C'est de ton côté, ça sera toujours autant de fait, je vas te reconduire un peu...

RENARD.

Allons donc! on a ben de la peine...

THÉODORE.

Dis donc... j'aura encore le temps de voir un acte de la pièce nouvelle?

(Il prend son chapeau).

RENARD.

Parbleu!... et ton argent hurlebrelu!...

THÉODORE.

Tu as raison... je ne vas prendre que juste...

RENARD.

Tu vas faire des comptes à présent... v'là une heure que tu me fais perdre... Prends donc... prends donc... il peut arriver un malheur; on peut casser un carreau...

THÉODORE.

C'est vrai!...

RENARD.

Ah! ça, mets ta redingotte... il ne fait pas chaud.

THÉODORE, *passant sa redingotte.*

Tu n'as pas mis ton manteau, toi?...

RENARD.

Je l'ai mis ce matin... (*à part.*) en gage... (*Haut.*) Allons, en avant chez Franconi.

THÉODORE.

Est-ce monsieur Adolphe qui conduit les manœuvres?..

RENARD.

Oui...

THÉODORE.

Bon, tant mieux, j'aime les chevaux.

RENARD.

Tu aimes les chevaux?... nous prendrons un fiacre!

AIR : *Vaudeville des Omnibus.*

Vite, vite,
L'heure nous invite;
Allons viens, mon vieux,
Aux amis faire tes adieux.
Vite, vite,
Il faut t'amuser vite,
Puisque dès demain
L'hymen
Te prendra par la main.
Tous les amis te redemandent;
Viens un peu rire de nouveau;
C'est un déserteur qu'ils attendent,
(*A part.*) Et qui va revoir son drapeau.

ENSEMBLE.

THÉODORE.
Vite, vite,
L'heure nous invite;
Oui, je vais, mon vieux,
Aux amis faire mes adieux.
Vite, vite,
Il faut m'amuser vite,
Puisque dès demain
L'hymen
Me prendra par la main.
RENARD.
Vite, vite, etc.

(*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

(Le boulevard du Temple. Théâtres, cafés, bureau de loterie.)

SCÈNE PREMIÈRE.

VENDEURS DE CONTREMARQUES, MARCHANDES D'ORANGES ET DE MARRONS, PASSANS.

UN VENDEUR, *à un bourgeois.*

Vendez-vous votre contremarque?...

UN AUTRE.

Un parterre, une galerie...

LE BOURGEOIS, *au premier vendeur.*

Ma foi, oui, car ça m'ennuie...

LE VENDEUR.

Il n'y a plus que la dernière aque...

LA MARCHANDE D'ORANGES.

Des bonnes oranges !... des fines oranges !...

UNE MARCHANDE DE MARRONS.

Ça brûle ! ça brûle !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FICHON, DEUX JEUNES GENS.

FICHON.

Fait-il chaud... à cet amphithâtre... il y a de quoi s'asphixier!... Prenons-nous queq'chose?...

PREMIER JEUNE HOMME.

Oui, faut se rafraîchir... Un bol au vin!...

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Où est donc ce diable de Renard?...

FICHON.

Je l'ai aperçu au commencement de la pièce... Il m'a fait

des signes en me montrant quelqu'un... mais il y a eu du bruit de son côté, on a fait sortir un jeune homme qui sifflait... et je ne sais plus ce qu'il est devenu.

UN GARÇON DE CAFÉ, *apportant un bol de punch.*

Le punch demandé...

FICHON.

Tiens ce farceur de Renard, le voilà...

SCÈNE III.

LES MÊMES, RENARD.

RENARD, *se mettant à table avec les autres sous l'auvent du café.*

Vous voilà, vous autres, ne buvez pas tout sans moi... Bonsoir, Fichon.

FICHON.

Avec qui que t'étais donc, toi?...

RENARD.

Avec Théodore Guichard.

FICHON.

Tiens, il est revenu ce jeune homme?... Il rentre?...

RENARD.

Vous ne savez pas? il se marie... Il épouse la sœur d'un peintre en bâtiment.... un entrepreneur... des gens qui en ont...

FICHON.

Si sa femme est agréable, je renouerai avec lui.

RENARD.

Vous auriez ri de le voir dans sa chambre, avec une petite lampe, travaillant de la plume, comme s'il eût été à ses pièces... Il ne voulait pas venir...

FICHON.

Où est-il donc?

RENARD.

Au bureau de police du théâtre.

FICHON.

Tiens, c'est donc lui qui sifflait?...

RENARD, *riant.*

Non, c'était moi.

AIR: *Vaudeville du Premier Prix.*

Figurez-vous que Théodore
Applaudissait comme un romain.

Moi, qu'ça n'amusait pas encore,
Je me mets à siffler... et soudain
On a dit il faut qu'on séquestre
Ce cabaleur... et sans façon,
On l'a fait sortir de l'orchestre
Pour le faire entrer au violon.

FICHON.

Faut voir à le faire délivrer.

TOUS, *se levant.*

Oui, oui...

FICHON.

C'est pas la peine de venir tous...

RENARD.

Non... deux hommes suffisent...

(Il sort avec le premier jeune homme. — Ici des chanteurs paraissent avec des harpes et se placent devant le café.)

LES CHANTEURS.

Amis la matinée est belle,
Sur le rivage, assemblez-vous! etc.

FICHON.

Assez!... assez!... Allez vous-en,... si vous chantez vous n'aurez rien.

UNE CHANTEUSE; *elle fait le tour avec sa tasse; il lui donne un sou.*

Merci, monsieur...

(Les chanteurs sortent.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RENARD, FICHON, THÉODORE, UN GENDARME.

LE GENDARME.

Allez, perturbateur... et qu'on ne vous y reprenne plus...

THÉODORE.

Moi... un perturbateur?... Ce n'était pas moi qui sifflais, c'était Renard...

LE GENDARME, *gravement.*

Je m'importe peu que ce soit vous ou votre camarade... l'essentiel, c'est qu'on sifflait.

THÉODORE.

On a le droit de siffler une mauvaise pièce.... il y en a déjà bien assez...

Contentez-vous d'être relâché, sans y ajouter autre chose.

(Le gendarme s'éloigne.)

THÉODORE.

Dire que je suis un tapageur ! Moi !... moi!... Tiens, v'la Isidore; bonjour Isidore...

FICHON.

Et Adolphe, est-ce que tu ne le vois pas?...

THÉODORE.

Si... voilà tous les amis de la joie... Ah ben ! je veux payer une tournée avant de rentrer... Garçon du punch... des petits verres!... Il n'y a qu'une chose qui me vexe, c'est que je n'ai pas vu la pièce.

(Il se met à table.)

RENARD.

Tu la verras un autre jour, j'ai des billets... tu me permettras d'en offrir à madame....

THÉODORE.

Oh! une fois marié...

LE GARÇON, *apportant du punch.*

Ça fait le troisième, messieurs...

FICHON.

Mes amis, je propose la santé de notre ami Théodore...

TOUS.

A la santé de Théodore!

RENARD.

A son petit ménage!

TOUS.

A son ménage!!

CHŒUR.

AIR: *du Comte Ory.*

Buvons, trinquons,
Buvons, trinquons, buvons.
Puisqu'ici les amis
Se trouvent réunis;
Buvons à Théodore
Et fêtons tour-à-tour,
La belle qu'il adore
Et le punch et l'amour.

(*La nuit vient.*)

RENARD, *se levant.*

Garçon! qu'est-ce que nous devons?

LE GARÇON.

Nous avons trois bols, les macarons, la liqueur, vingt francs...

RENARD.

Vingt francs! comme ça monte!...

THÉODORE *gaîment en fouillant à sa poche.*

C'est moi qui paie tout seul, à ce qu'il paraît?...

RENARD.

Tu sais que je suis sorti sans argent.

THÉODORE *un peu étourdi.*

Tiens, entre amis!... Ah! vingt francs de moins... Oh! la la... voilà une petite brèche... Je ne pourrai pas payer le café de la Gaîté.... Ah! ben tant pis!

RENARD.

Ils te connaissent... Ils ne sont pas plus inquiets que moi, va...

THÉODORE, *à Renard.*

Dis donc, est-ce que tu n'as pas un compte ici, toi?

RENARD.

Oh! non... on ne me fait plus crédit...et puis c'est un nouveau limonadier... On ne veut pas avoir l'air d'avoir des obligations au monde...

(Les autres se sont levés; le garçon attend son compte).

FICHON.

As-tu fini, Théodore?...

THÉODORE, *au garçon.*

Tenez, garçon, et deux sous pour vous!... C'est égal, il était bon...

RENARD.

Ah! ça maintenant, qu'est-ce que nous allons faire? messieurs, je propose une partie de dominos.

FICHON, *et les autres.*

Oui, oui, à l'Estaminet de *l'Épis Scié!*

THÉODORE.

J'en suis, j'en suis!... ah ben, tiens, p'pa et m'man sont couchés, quand je rentrerais une heure plutôt une heure plus tard... Vous pensez bien, mes amis, que si je me marie, ça ne vient pas de moi... il ne faut pas m'en vouloir... Les parens ont comme ça un tas d'idées...

RENARD, *aux autres..*

Il a la tête montée!...

THÉODORE, *comptant son argent et souriant.*

Malgré ça, il me manque toujours quatre pièces de cent sous.

RENARD.

Veut-tu les rattraper tes vingt francs? c'est aujourd'hui

clôture de Paris.... mettons à la loterie..... on m'a donné ce matin trois numéros excellens!... ils ne sont jamais sortis....

THÉODORE.

Oh! ça va! il y a long-temps que je n'y ai mis....

SCÈNE V.

LES MÊMES, PUBLIC *sortant du spectacle*, COCHERS, COMMISSIONNAIRES.

CHOEUR.

AIR : *de M. Doche.*

Ou : *Sainte amitié, nous t'implorons* (Jérôme).

ENSEMBLE.

RENARD, FICHON, THÉODORE ET LES JEUNES GENS.

Allons, bonsoir la compagnie,
Le spectacle vient de finir,
Allons mettre à la loterie,
Ça vaut mieux que d'aller dormir.

LE PUBLIC.

Ma foi, la pièce était jolie,
Elle m'a fait un grand plaisir;
L'auteur a vraiment du génie,
Mais il est temps d'aller dormir.

Ce dialogue est parlé pendant que l'orchestre continue.

UN COMMISSIONNAIRE.

Un' voiture?
Je vais l'aller chercher.

THÉODORE.

C'est la clôture.
Allons, il faut nous dépêcher.

UN BOURGEOIS.

Ma voiture?
Avancez donc, cocher!

RENARD.

Je te le jure.
C'est de l'argent que tu vas toucher!

UN COMMISSIONNAIRE, *appelant.*

Le tilbury du petit groom anglais!

UN BOURGEOIS.

Allons qu'on se dépêche,
Et mon cocher et mon laquais!

LE COMMISSIONNAIRE.

La calèche
Du chasseur hollandais!

ENSEMBLE.

RENARD, THÉODORE, FICHON ET LES AUTRES.

Allons, bonsoir, etc.....

LE PUBLIC, LES DOMESTIQUES, etc.

Ma foi, la pièce . etc.....

(Ici tout le monde sort; les cafés se ferment, les lumières s'éteignent.)

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

(L'intérieur d'une maison de jeu; une table de roulette, autour de laquelle sont assis des joueurs, des croupiers, le rateau à la main; quelques joueurs se tiennent debout derière ceux qui sont assis; d'autres vont et viennent dans les salles; une vaste lampe est suspendue au-dessus du tapis vert.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JOUEURS, CROUPIERS, MM. DE LA CHAMBRE.

(Le plus grand silence règne dans l'assemblée).

UN CROUPIER, *d'une voix monotone.*

Faites votre jeu, messieurs.

(Quelques joueurs jettent des pièces d'or et d'argent sur la table.)

Le jeu est fait.... rien ne va plus !...

(Il tourne la roulette; on entend le bruit de la boule, un joueur place une pièce de cinq francs sur un numéro.)

Rien ne va plus, monsieur.... (*Il repousse la pièce avec son rateau*). 36, rouge... pair et passe....

(Un croupier ramasse l'argent des perdans avec son rateau, un autre lance des pièces d'or et d'argent à ceux qui ont gagné. Le même jeu continue pendant les scènes suivantes.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, RENARD, ensuite THÉODORE.

RENARD, *entre le premier, la tête nue.*

Viens donc!... viens donc! traînard...

THÉODORE, *son chapeau sur la tête et sa canne à la main.*

Me voilà...

UN HOMME DE LA CHAMBRE, *le suivant.*

Monsieur! monsieur!.... votre chapeau!...

THÉODORE.

De quoi? Mon chapeau? je vais l'ôter... c'est bon...

L'HOMME, *lui prend son chapeau.*

Eh ben! eh ben!... et votre canne, s'il vous plaît...?

(Il lui prend sa canne.).

THÉODORE.

Ne vous donnez pas la peine.... je la mettrai dans un coin....

RENARD, *se retournant.*

Mettez le chapeau et la canne de monsieur avec mon imperméable...

THÉODORE.

Pourquoi donc que l'on vous prend comme ça vos affaires?...

AIR : *du Passe-partout.*

Mais dis-moi donc, Renard, quelle est la cause,
Qui fait bannir les cannes de ces lieux?
Si ces messieurs, veulent qu'on les dépose,
Ils ont donc peur qu'on n'y s'en serve sur eux.

RENARD.

On dépos' tout; bien à tort tu chicanes!...

THÉODORE.

Mais si l'on va m'égarer mes effets.

RENARD.

On rend toujours les chapeaux et les cannes,
Il n'y a que l'argent qu'on ne rende jamais.

Mais que diable aussi vas-tu entrer comme ça, dans un endroit comme celui-ci, tu devrais pourtant avoir l'usage du monde... tu as reçu de l'éducation...

L'HOMME DE LA CHAMBRE, *bas à Théodore.*

AIR : *Vaud. des Anglaises.*

Monsieur, dites-moi votre âge?

RENARD.

Bah! il est dans les majeurs!

THÉODORE.

Encore un drôle d'usage!...

RENARD.

C'est par égard pour les mœurs.
Il faut, c'est la loi commune,
Pour entrer dans la maison,
(*A part.*) Et pour perdre sa fortune...
Etre en âge de raison.

THÉODORE.

Ah! ça, dis donc, Renard, j'ai bien voulu monter, il faut voir ça une fois dans sa vie... Tu m'as dit que j'allais ravoir les 20 francs du punch et les 40 francs de la loterie... mais je te préviens que je ne jouerai pas d'abord...

RENARD.

THÉODORE.

RENARD.

THÉODORE, *lui donnant*

jeune.

(Il court

THÉODORE, *courant*

RENARD.

THÉODORE, *regardant*

RENARD.

THÉODORE.

RENARD.

THÉODORE.

IE TABLEAU.

tit salon élégant.)

PREMIÈRE.

IN, MAD. SAINT-EUGÈNE.

AINT-EUGÈNE.

que je suis exacte... Je n'avais itation... Décidément, vous ou- ôte?

AINT-GERMAIN.

eux dire, aujourd'hui; j'ai voulu s à souper... Mlle Lecomte tien- erons...

AINT-EUGÈNE.

s donc, chère amie, je viens de r une robe délicieuse.... Est-ce

INT-GERMAIN.

, de minute en minute, pour le x ouvrières très-renommées.... établir et que je vous recom-

AINT-EUGÈNE.

paru pleine de goût... et de plus a connaissez?...

NT-GERMAIN.

mmandée par la première ou- certaine Ursule, sa compagne, voir travaillé chez moi dans le

E.

4

RENARD.

Oui, oui... tu crois que c'est facile, donne-moi toujours ton argent à garder?

THÉODORE.

Je le garderai bien moi-même.

RENARD.

Tu aurais des tentations, au lieu que moi...

THÉODORE, *lui donnant de l'argent.*

C'est pas l'embarras... tiens mets moi ça de côté...

RENARD, *regardant le numéro qu'on lui a donné pour les chapeaux.*

Une idée! cinq francs sur le numéro de ta canne...

(Il court jeter une pièce sur la table.)

THÉODORE, *courant après lui.*

Eh bien, dis donc, dis donc!...

RENARD.

Laisse-moi donc faire.... je vais te doubler tes capitaux.

THÉODORE., *regardant jouer.*

Dieu! de dieu!... en voilà-t-il! de l'or! en voilà-t-il! et dire qu'on peut gagner tout ça!...

RENARD.

La noire... la noire... à moi... (*au croupier.*) Voulez-vous me ratissser ça par ici? Tiens, ça ne commence pas mal... Vois-tu, en allant doucement, on fait ses petites affaires et on s'en tire...

THÉODORE.

Vraiment..

RENARD.

Tu ne sais donc pas qu'il y a des gens qui viennent ici, tous les jours de la vie, comme on va à la Bourse...

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Avec deux francs, ils commencent leur mise,
Suivent la chance, et calculent long-temps;
Presque toujours le sort les favorise.
Deux ou trois coups les rendent bien contens,
Et tous les jours ils font quinze ou vingt francs.

THÉODORE.

Diable! c'est bon! quelle belle industrie!...

RENARD.

Comment, mon cher, c'est un état charmant!
A la roulette en jouant prudemment,
Avec de l'ordre et de l'économie,
On peut vivre honorablement.
On les appelle les rentiers de l'établissement.

THÉODORE.

Ça vaut mieux que du cinq... C'est du cent pour cent... Dis donc, Renard, qu'est-ce qu'ils ont donc, là-bas, à piquer des cartes avec des épingles?...

RENARD.

Ils pointent les chances... Veux-tu te rafraîchir? c'est moi qui paie?... M. de la chambre, deux verres de bière; si on donnait encore à souper... je t'aurais invité; le bon temps est passé... mais ne dis rien... je te mènerai dans une maison charmante... chez ma cousine, qui tient une table d'hôte... On doit pendre la crémaillère...

THÉODORE.

Ça va, ça va... nous aurons de l'agrément!

UN DES ASSISTANS, *qui piquent la carte, à Théodore.*

Monsieur ne joue pas?

THÉODORE, *avec assurance.*

Non, monsieur; j'attends la veine...

L'ASSISTANT.

Si, monsieur, voulait suivre mon inspiration, je viens de compter dix-neuf rouges, et je parirais que la noire va passer six fois...

THÉODORE.

Ma foi, j'ai bien envie...

RENARD.

Vas donc, donc! moi, je vais faire un tour au creps....

L'ASSISTANT.

A vous, monsieur, à vous!....

THÉODORE, *étonné.*

J'ai gagné? pas possible!

L'ASSISTANT.

Doublez la mise...

(Théodore jette de l'argent.)

RENARD, *revenant.*

Enfoncé!... Diable de creps.... je ne peux pas souffrir ce jeu là... Et toi, où en es-tu?

THÉODORE.

Tais-toi, tais-toi.... Je gagne, je martingale...

RENARD.

Tiens il connaît déjà les termes de l'art...

(Théodore continue à gagner.)

RENARD.

Donne-moi quelque chose à garder, tu vas tout reperdre.

THÉODORE.

Avec ça que tu le gardes si bien!..... Heureusement.... je rattrappe tout...

(Il prend un rateau et attire de l'argent à lui.)

L'ASSISTANT.

Monsieur, je vous ai porté bonheur... Si vous pouviez me prêter cinq francs?...

THÉODORE.

C'est trop juste!... Vous êtes mon sauveur!... Tenez...

L'ASSISTANT, *prenant la pièce d'or et s'en allant.*

Vingt francs..... *(A part.)* De quoi vivre pendant huit jours!....

(Il sort.)

RENARD, *lui prenant de l'argent dans la main.*

Attends, tu vas voir... Je vais jouer le double zéro.... Toi, change de couleur.

UN HOMME *d'un certain âge et poudré; il se lève en frappant sur la table.*

Maudite veine!....

THÉODORE.

En v'là un qui est à sec!... Regarde donc!... *(Il montre cet homme à Renard, il semble le reconnaître et dit d'un ton interdit:)* Ah! mon dieu!... Il me semble!...

L'HOMME, *qui se trouve en face de Théodore.*

Que vois-je?...

(Il jette un regard sévère sur lui.)

RENARD.

Je te dis de changer de couleur... Eh bien, comme tu pâlis!...

THÉODORE.

Il m'a vu, sortons d'ici... Tout est perdu...

RENARD.

Tu as de l'argent plein tes mains... Fais donc attention... Laisse-moi mettre...

(Théodore stupéfait, lui donne machinalement son argent.)

L'HOMME, *qui s'est levé, d'un ton sévère.*

Vous ici... M. Théodore?...On ne m'avait pas trompé... Je vous salue...

(Il passe devant lui et sort.)

THÉODORE.

Renard!...

RENARD.

Qu'as-tu donc?

THÉODORE.

Mon chef de bureau.... Il sort d'ici... Il m'a vu?...

RENARD.

Eh bien... tu l'as vu aussi... Vous êtes à deux de jeu...

THÉODORE.

AIR: *Quatuor de la Jeune Femme colère* (dans l'*Écarté*).

Sortons, Renard... sortons d'ici bien vite.

RENARD.

Et ton argent!... tu l'oubliais, je crois.

(*Théodore va ramasser de l'argent.*)

THÉODORE.

Dépêchons-nous... la rencontre maudite...

UN JOUEUR.

Pardon! pardon! Monsieur, cet argent est à moi.

THÉODORE ET RENARD.

A vous! à vous!...

LE JOUEUR.

A moi!

RENARD.

Ah! point d'escroquerie.
Demandez à la galerie!

LE JOUEUR, RENARD, THÉODORE.

ENSEMBLE. A toi,
A moi,
A moi.

LES AUTRES JOUEURS ET LES CROUPIERS.

Mais, messieurs, paix donc, silence!

TOUS.

Mais allons donc du silence! (*bis.*) du silence!

SCÈNE III.

LES MÊMES, UNE FEMME DU PEUPLE.

UN HOMME DE LA CHAMBRE, *la retenant*

Sortez et point de résistance!...

LA FEMME, *montrant un ouvrier qui joue.*

Grands dieux! c'est lui!
Mon mari!
Robert, helas!
Ah! ne m'arrêtez pas!
Eh! mais, grands dieux! quel est son trouble?
En le voyant, ma peur redouble...
Si j'osais.... Robert!... Robert!...

L'OUVRIER, *qui est pâle et en désordre.*

Comment! c'est toi? Dieux! je suis découvert.

LE JOUEUR, *à Renard.*
Ah! laissez mon argent sur table;
C'est vraiment insupportable.
RENARD ET THÉODORE.
Monsieur, allez-vous-en au diable!
Je prends mon argent sur la table.
L'OUVRIER, JOUEURS, *d'un côté.*
ENSEMBLE. Quelle veine défavorable!
Le malheur aujourd'hui m'accable!
JOUEURS, *de l'autre côté.*
Ah! quelle veine favorable!
Le bonheur aujourd'hui m'accable!
LA FEMME DE L'OUVRIER.
Il joue ici, le misérable!
Et son enfant, la faim l'accable!
LA FEMME, *voulant l'entraîner.*
Viens donc, viens donc!
L'OUVRIER, RENARD ET THÉODORE.
Je ne veux pas! (*bis.*)
TOUS LES AUTRES.
Sortez! sortez! Parlez plus bas... (*bis.*)
RENARD, THÉODORE ET LE JOUEUR.
L'argent, fripon!
LE JOUEUR, *menaçant.*
Venez donc le chercher en bas!...
LA FEMME, *à l'ouvrier.*
Viens, suis mes pas!
RENARD.
Suivez mes pas!
TOUS.
Dieux! quel fracas!
Ah! c'est vraiment insupportable!
Grands dieux! quel tapage effroyable!
JOUEURS.
ENSEMBLE. Quelle veine défavorable, etc.
AUTRES JOUEURS.
Ah! quelle veine favorable!...
LA FEMME.
Il joue ici, etc.....

(*L'ouvrier s'enfuit l'air égaré, après avoir repoussé sa femme, qui reste accablée et tombe sur une chaise...*)

(*Les croupiers, les joueurs se lèvent; les garçons invitent à sortir; Renard entraîne Théodore. A ce moment, on entend un coup de pistolet; la femme de l'ouvrier pousse un cri et sort précipitamment.*)

TOUS.
Dieux! courons!

(*Tous sortent, le théâtre change.*)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU ET DU PREMIER ACTE.

QUATRIÈME TABLEAU.

(Un petit salon élégant.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. SAINT-GERMAIN, MAD. SAINT-EUGÈNE.

MAD. SAINT-EUGÈNE.

J'espère, chère amie, que je suis exacte... Je n'avais garde d'oublier votre invitation... Décidément, vous ouvrez donc votre table d'hôte?

MAD. SAINT-GERMAIN.

Demain... ou, pour mieux dire, aujourd'hui; j'ai voulu réunir quelques personnes à souper... Mlle Lecomte tiendra le piano et nous danserons...

MAD. SAINT-EUGÈNE.

C'est charmant... Dites donc, chère amie, je viens de voir dans la salle à manger une robe délicieuse.... Est-ce pour vous?...

MAD. SAINT-GERMAIN.

Non; ma sœur l'attend, de minute en minute, pour le bal... et j'ai fait venir deux ouvrières très-renommées.... dont l'une doit bientôt s'établir et que je vous recommanderai....

MAD. SAINT-EUGÈNE.

La petite?... Elle m'a paru pleine de goût... et de plus elle est fort jolie... Vous la connaissez?...

MAD. SAINT-GERMAIN.

Non, elle m'a été recommandée par la première ouvrière de Mme Duflot, une certaine Ursule, sa compagne, que j'ai reconnue pour avoir travaillé chez moi dans le temps de mon premier mariage...

MAD. SAINT-EUGÈNE.

A l'époque du colonel?

MAD. SAINT-GERMAIN.

Non...

SCÈNE II.

LES MÊMES, URSULE, *habillée bourgeoisement et avec prétention*, AGATHE, *mise très-simplement.*

URSULE.

Madame, nous venons de livrer la robe de madame votre sœur.

MAD. SAINT-GERMAIN.

Déjà!... c'est très-bien... Je vous remercie d'avoir travaillé aussi tard... vous aurez bien la complaisance d'attendre qu'elle soit essayée... Vous souperez ici?...

URSULE.

Vous êtes bien honnête...

(Elle regarde Agathe.)

AGATHE.

Madame, je vous remercie beaucoup... mais il est minuit bientôt et je voudrais...

MAD. SAINT-GERMAIN.

Vous ne pouvez pas vous en aller seule... je vous ferai reconduire...

AGATHE.

Vous êtes bien bonne.... mais nous avons dit au portier où nous étions, et il doit venir nous chercher...

URSULE.

Peut-être est-il déjà là?...

MAD. SAINT-GERMAIN, *avec intention.*

Non, non, j'en suis bien sûre, on me l'aurait dit...

URSULE, *à Agathe.*

Il faut bien l'attendre.

MAD. SAINT-EUGÈNE.

Restez, mademoiselle, puisque vous devez bientôt vous établir... Madame m'a déja parlé de vous. . Elle vous présentera... et, sur sa parole, toutes ses amies se feront un plaisir de commencer votre clientelle...

MAD. SAINT-GERMAIN.

Oh! certainement...

AGATHE.

J'ai bien de l'obligation à madame...

URSULE.

Nous ne pouvons guère refuser...

MAD. SAINT-GERMAIN.

A votre âge, on aime la danse... Cela repose du travail...

AGATHE.

Oh! mon dieu, madame, mais voyez-vous, c'est que mon frère n'en saurait rien.... ni M. Théodore non plus.

MAD. SAINT-GERMAIN.

Quest-ce que c'est que M. Théodore?...

URSULE.

C'est son prétendu... Un jeune homme bien gentil...

MAD. SAINT-GERMAIN.

Ah! si je l'avais su, je vous aurais priée de l'amener!...

AGATHE, *à mi-voix.*

Ma bonne amie, je crois que nous ferions mieux de nous en aller... Regardez donc comme ces dames sont bien mises, et moi...

URSULE, *bas.*

A votre âge, on est toujours bien... d'ailleurs, aussitôt que le portier viendra, nous partirons.

AGATHE.

Bien sûr, n'est-ce pas?... Dailleurs, je ne danserai point.

MAD. SAINT-GERMAIN.

Allons... c'est arrangé, n'est-ce pas? Vous nous resterez?...

AGATHE.

Je ne sais si je dois... je n'oserai jamais...

URSULE, *bas.*

Eh bien! allons voir si l'on est venu nous chercher...

(Ritournelle.)

MAD. SAINT-GERMAIN.

J'entends du monde...

(Agathe et Ursule sortent par la droite du spectateur.)

SCÈNE III.

MAD. SAINT-GERMAIN, MAD. SAINT-EUGÈNE, LOWEMBERG (*vêtu en élégant du dernier ton*), et suivi de HENRY et AUGUSTE (*petits-maîtres caricatures*), et plusieurs dames élégamment vêtues.

CHOEUR.

AIR: *Final du premier acte de Malvina.*

Nous accourons,
Nous arrivons,
Au rendez-vous fidèles,

Car nous avons des ailes
Quand vient le signal
Du bal.

LOWEMBERG, HENRY ET AUGUSTE.

Les amours sur nos traces
Amènent donc les grâces...

TOUS.

Donnez nous le signal
Du bal.
Il faut danser,
Valser.
Il faut danser,
Il faut valser.

(Les dames se débarrassent de leurs boas, de leurs manteaux. Lowemberg, Henry et Auguste s'empressent autour d'elles.)

MAD. SAINT-GERMAIN.

Bonsoir, messieurs; les Bouffes sont donc finis?

HENRY.

La Malibran a été ravissantissime!..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RENARD ET THÉODORE, *paraissant à une porte latérale.*

RENARD, *sans avancer.*

Oh! oh! Il y a de la société... Petite cousine?...

MAD. SAINT-GERMAIN.

Oh! Dieu! cet étourdi! *(Allant à lui.)* Y pensez-vous, venir à cette heure!

RENARD.

C'est l'heure du souper...

MAD. SAINT-GERMAIN.

Je vous avais écrit... Vous n'êtes jamais chez vous.

RENARD.

Dame, à l'époque du terme... J'ai là un de mes amis... un de mes élèves...

MAD. SAINT-GERMAIN.

Allez réparer ce désordre et tâchez d'avoir bon ton....

RENARD.

Oui, cousine; on a de la tenue quand on veut... Je serai bien gentil.

(Il disparaît avec Théodore.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* RENARD ET THÉODORE.

HENRY, *bas, allant à Mme. Saint-Germain.*

Dites-moi, quelles sont les invitées?

MAD. SAINT-GERMAIN.

Mais des artistes... des dames très-bien...

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

L'une professe la musique...
L'autre la danse... Une autre le dessin...
L'autre est artiste dramatique...
Une autre fait des poëmes, enfin
Une autre écrit des romans...

AUGUSTE.

C'est divin!

HENRY, *à part aux deux autres.*

Il me paraît qu'ici, les jours de fêtes,
On peut dîner, quand on est présenté,
Avec les arts, les muses, la beauté,
A raison de six francs par tête.

AUGUSTE, *raillant.*

Ah! ça, mais nous allons passer une soirée charmante... d'après ce que Lowemberg nous a dit... Ne doit-il pas y avoir un sentiment?...

LOWEMBERG, *qui avait arrangé sa coiffure devant la glace.*

Ah! voyons, messieurs, pas de plaisanteries... Je vous ai dit que j'étais pris sérieusement, vrai... Je l'épouserai peut-être... (*Bas.*) Est-elle ici?...

MAD. SAINT-GERMAIN.

Oui!

LOWEMBERG.

Ah! c'est bien... Vous êtes gentille...

MAD. SAINT-GERMAIN, *bas.*

Taisez-vous, vous êtes un monstre!...

LOWEMBERG.

Ah! ça, j'ai pensé que pour occuper ces étourdis (*montrant Auguste et Henry*) il fallait un bon souper, et j'ai dit à Charles d'apporter un panier de mon Bourgogne mousseux....

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RENARD, THÉODORE. *(Ils ont des cravates blanches.)*

RENARD.

Allons, ne sois donc pas honteux... Tu as l'air d'un jobard... (*Haut.*) Mesdames...

THÉODORE, *embarrassé.*

Mesdames...

DEUX OU TROIS DAMES.

Ah! c'est M. Renard.

RENARD.

M. Théodore, un de mes amis, jeune homme distingué... plein de dispositions.

THÉODORE, *à mi-voix.*

Dis donc.... est-ce que c'est toutes tes cousines?

RENARD.

AIR: *On dit que je suis sans malice.*

Ah! pour moi quelle heureuse aubaine!
Quoi c'est madame Saint-Eugène...
Chez madame de Saint-Germain,
Toujours l'aimable Saint-Firmin.
(A Théodore.)
Permets, mon cher, que je t'annonce
A madame de Saint-Léonce...

THÉODORE, *à part.*

(Parlé.) Dieux! que de saints!...

C'est un hasard bien singulier...
Ça m'a l'air d'un calendrier!

(Petit à petit, les dames se sont placées; l'une est devant la glace, une autre passe nonchalamment les doigts sur la guittare, l'autre a ouvert un livre, l'autre parle bas à Henry.)

MAD. SAINT-GERMAIN, *qui a été voir à la cantonnade.*

Mesdames, l'orchestre est arrivé; nous allons danser au piano.

(On entend un air de contredanse.)

TOUS.

Dansons, dansons!...

RENARD, *à Théodore en lui montrant une des dames.*

Invite-là à danser...

CHOEUR.

(*On reprend.*)

Nous arrivons,
Nous accourons,
Au rendez-vous fidèles, etc.

(*Ils passent tous dans le salon.*)

SCÈNE VII.

MAD. SAINT-GERMAIN, URSULE.

MAD. SAINT-GERMAIN, *après avoir réfléchi un instant.*

Ma chère Ursule... venez donc, un accident affreux... une garniture déchirée... venez, venez donc.

(Elles sortent par la gauche.)

SCÈNE VIII.

AGATHE, *entrant par la droite.*

(*On entend la musique du bal.*)

Eh bien, où va donc Ursule? elle me laisse là... il est une heure du matin... et ce portier qui n'arrive pas... je commence à être fâchée d'être restée ici...

SCÈNE IX.

AGATHE, LOWEMBERG, *reparaissant dans le fond.*

LOWEMBERG.

Elle n'est pas dans la salle du bal... Ah! la voici! Mademoiselle, enfin je vous retrouve... je puis vous parler...

AGATHE.

L'inconnu qui me poursuit sans cesse!...

LOWEMBERG.

Silence!... Ne craignez rien de moi... songez au sort brillant que je puis vous offrir.

(Il lui prend la main.)

AGATHE.

Ursule!... Dieu! je suis seule!...

LOWEMBERG, *voulant l'entraîner par la droite.*

Charmante Agathe... écoutez-moi!...

AGATHE.

Laissez-moi!... laissez-moi, monsieur!... Ursule! Ursule!

SCÈNE X.

LES MÊMES, URSULE.

URSULE.

Qu'y a-t-il donc?...

AGATHE.

Ah! Ursule, où m'avez-vous conduite?

LOWEMBERG.

Mais, mademoiselle!...

AGATHE.

Venez, venez, sortons...

SCÈNE XI.

TOUT LE MONDE REPARAÎT, THÉODORE *s'offre le premier à sa vue, au moment où elle va pour sortir par la porte du fond.*

(La musique du bal a cessé.)

AGATHE, *reculant à droite.*

Ciel! M. Théodore!...

THÉODORE, *reculant à gauche.*

Mamzelle Agathe!... ici!...

URSULE.

Son prétendu!...

(On entend dans la coulisse : *Laissez-moi entrer... Je veux entrer... Elle est ici!*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DUBOIS *paraît au milieu de tous les personnages.*

DUBOIS, *tenant sa canne à la main.*

Ma sœur!... Ma sœur!... Misérables, où est-elle?...

AGATHE, *poussant un cri.*

Mon frère... Ah!...

DUBOIS.

Ma sœur dans cette maison!...

(Il la saisit par la main.)

THÉODORE.

M. Dubois... je suis perdu!...

DUBOIS.

Théodore ici!... Est-ce vous qui l'avez amenée?

(Il lève sa canne sur lui.)

THÉODORE.

Moi! je vous jure que non.

TOUTES LES FEMMES, *poussant un cri.*

Ah!...

AGATHE.

Mon frère!...

RENARD, *tirant Théodore et prenant sa place à Dubois.*

Ah ça! dites donc, jeune homme... faites-moi le plaisir de passer la porte et de ne pas troubler une maison tranquille, ou sinon!...

DUBOIS.

Me menacer!...

RENARD.

Ah! nous faisons le méchant!...

(Il le saisit à bras le corps; Théodore lui arrache sa canne, ils se trouvent entraînés l'un par l'autre... Agathe est presque évanouie.)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

CINQUIÈME TABLEAU.

(Un carrefour à droite; au premier plan une maison en retour; en haut une fenêtre praticable dans une mansarde; au fond un réverbère allumé. La neige tombe, l'orchestre joue le fragment de la Neige.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre est vide... On entend le roulement éloigné de quelques voitures... le bruit de quelques fouets... Les voix de quelques charretiers qui stimulent leurs chevaux dont on entend les sonnettes.

(Une bande d'ouvriers ivres, donnant le bras à quelques femmes, traversent la scène en chantant à pleine voix :)

« Tu n'auras pas ma rose,
« Tu me la flétrirais. »

(Un orgue joue dans le lointain en criant : *Lanterne magique, pièce curieuse.*)

SCÈNE II.

FICHON, en chiffonnier, *paraît dans l'obscurité. Il a sa hotte sur le dos, son crochet et sa lanterne; il regarde à droite et à gauche, et dit :*

Je ne vois pas les autres... C'est pourtant bien ici qu'il m'avait dit... Il n'est pas encore trois heures...

(Il s'éloigne.)

SCÈNE III.

THÉODORE.

(Il entre comme quelqu'un qui craint d'être suivi.)

Personne ne m'a suivi... Non, je suis seul... Mais où suis-je!... Bien loin de mon père... de ma mère... S'ils sont entrés dans ma chambre... qu'est-ce qu'ils pensent à présent!... Ils s'emportent, ils se fâchent, ils disent des

horreurs sur mon compte!... Tant pis pour eux s'ils ne sont pas contens... c'est leur faute... (*S'irritant lui-même.*) Je ne suis pas venu au monde... pour copier des expéditions... me coucher à dix heures, me lever à sept! Faut qu'un jeune homme prenne du plaisir, qu'il dorme le jour, qu'il se promène la nuit... (*Il grelotte.*) Ouh! ouh!... Malgré ça, il fait un froid de loup...

SCÈNE IV.

RENARD, *entrant par la droite en boitant*, THÉODORE, *à la gauche.*

RENARD.

Aye! aye!... Ah! l'enragé!... Quel croc en jambe il m'a donné!... Je vois quelqu'un dans l'ombre! Si c'était?...

THÉODORE, *effrayé.*

J'entends marmotter.

RENARD.

Aou, ouh! Aou ouh!...

THÉODORE, *tremblant.*

Qui va là?... Passez votre chemin.

RENARD.

C'est toi, Théodore?...

THÉODORE.

Renard. . Je t'ai pris pour un voleur...

RENARD.

Tais-toi donc... nigaud... Est-ce qu'il y a des voleurs?...

THÉODORE.

Tiens, ils se gênent...

RENARD.

A propos... tu es gentil!... tu m'as laissé me colleter pour toi et tu t'es sauvé... Tu te conduis bien en société!...

THÉODORE.

C'est ta faute; tu savais bien que je devais me marier demain... et tu m'amènes chez ta cousine soi-disant... Tu penses que M. Dubois n'a pas été content de trouver là son beau-frère...

RENARD.

C'était ton beau-frère... je t'en fais mon compliment...

c'est un homme sans usage... Et cette mijaurée, c'était donc ta future ?

THÉODORE.

Ah ! je te prie de n'en pas dire de mal. (*Attendri.*) Pauvre petite Agathe ! c'est elle qui me fait le plus de peine dans tout ça.

RENARD.

Était-ce là la place d'une jeune fille qui va s'établir ?...

THÉODORE.

Au fait, quand j'y pense... je m'y perds !... Qu'y venait-elle chercher ?...

RENARD.

Il demande ça !... (*Il tire un briquet de sa poche, le bat, et allume un cigare.*) Certainement, j'ai de l'indulgence pour la beauté... mais jamais je ne l'épouserais... et pourtant, en fait de principes et de morale... je suis tolérant... je ne suis pas un Tartufe...

THÉODORE, *presque pleurant.*

Sois tranquille, va..., je peux dire adieu à mon mariage, à ma place... et à ma position sociale.

RENARD, *soupirant.*

Ah ! nous sommes dans de vilains draps !...

THÉODORE.

Si j'étais resté dans les miens, ça ne me serait pas arrivé.

RENARD.

Eh bien ! et moi ?... tu penses bien que je suis brouillé avec ma cousine...

THÉODORE.

Je te conseille de parler de ta famille !...

RENARD.

Quoi !... je perds une maison agréable... On va peut-être lui chercher une querelle d'Allemand... ton ex-beau-frère... et moi, il peut vouloir m'envoyer à la sixième chambre... sous prétexte que je lui ai cherché des raisons..... Toi, tu dois être mal dans les papiers de ton père... je vois d'ici qu'il te mettra à la porte...

THÉODORE, *ému.*

Tu crois... Renard ?

RENARD.

Écoute... si j'avais un fils comme toi... je n'en ferais ni une ni deux...

THÉODORE, *naïvement.*

Je suis donc bien mauvais sujet... hein?...

RENARD.

Ah! c'est fini... tu as pris un mauvais pli...

THÉODORE.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Ce que tu dis me désespère!...
Je meurs de faim... je meurs de froid...
Dans mon malheur que dois-je faire?

RENARD.

C'est plus aisé que l'on ne croit.
Il faut, mon cher, quand on grelotte,
Prendre un cigare, et l'allumer;
Bien boutonner sa redingotte,
Etre philosophe et fumer.

Prends-moi ça...

THÉODORE, *fumant.*

Mais, dis donc, si nous allions nous mettre à l'abri...

RENARD.

Où... les estaminets?... à présent, ils se couchent comme les poules...

THÉODORE.

Marchons toujours, ça nous échauffera...

RENARD, *se retournant, avec mystère.*

Je ne peux pas... j'attends quelqu'un.

THÉODORE, *très-surpris.*

Tu attends quelqu'un!... à l'heure qu'il est... dans cet endroit?

RENARD.

Bah! je suis chez moi... ici...

THÉODORE.

Tu es donc souvent dans les rues, la nuit?...

RENARD.

Tous les jours de la vie... tu t'y feras, vas!... Si tu veux être indépendant... nous rirons encore. (*Baissant la voix.*) Et nous nous associerons...

THÉODORE.

Est-ce que tu as un commerce?... Je t'ai connu... do-

reur... peintre... serrurier... mais j'ai cru que tu ne travaillais plus?...

RENARD, *regardant.*

Il faut toujours travailler, mon garçon. . L'oisiveté est la mère de tous les vices... Tais-toi!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, FICHON.

FICHON, *à mi-voix.*

Est-ce toi, Arsène?...

RENARD, *à mi-voix.*

Fichon, oui...

(Fichon dépose sa hotte à gauche du spectateur, et sa lanterne dont il masque la lumière.)

THÉODORE, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que celui-là?...

RENARD, *qui est allé auprès de Fichon.*

Comme te voilà fagoté...

THÉODORE, *à part.*

C'est un Diogène nocturne... Est-ce qu'il chercherait un homme aussi?...

FICHON, *à mi-voix.*

Un chiffonnier s'est endormi... de froid... et je l'ai débarrassé... C'est commode... si je faisais quelque mauvaise rencontre, j'ai mon numéro... Il y a quelque chose à faire... Avec qui es-tu?

RENARD, *à mi-voix.*

C'est le petit Jobard du punch... Il ne peut plus rentrer sous le toit paternel... il craint d'avoir le fouet...

FICHON, *bas.*

Faut utiliser ses loisirs... il nous aidera... J'ai entendu chez le marchand de vin... un pauvre diable... qui ne peut pas payer son terme... un cocher de fiacre qui a été culbuté par les Omnibus... il doit déménager...

(Il lui parle très-bas, et désigne la maison qui est à droite du premier plan.)

THÉODORE, *à part.*

De quoi diable peuvent-ils parler?

RENARD, *montrant aussi la maison.*

Là haut... à cette fenêtre?...

FICHON.

Oui... à trois heures...

RENARD.

Bon... (*Haut.*) Eh bien, Théodore... qu'est-ce que tu fais donc dans ton coin?... viens donc dire bonsoir à Fichon.

THÉODORE.

Ah! c'est M. Fichon!... oui... oui... je l'avais vu avec une hotte... ça m'avait trompé...

FICHON.

Comment ça va-t-il, mon vieux, aujourd'hui?...

THÉODORE.

Aujourd'hui?... ça va tout doucement... fraîchement...

(On entend sourdement l'air de la *Fiancée*, *Garde à vous.*

RENARD, *prêtant l'oreille.*

Écoutez...

AIR : *de la Fiancée* (Garde à vous!)

Garde à nous, garde à nous!
La patrouille s'avance.
Amis, faisons silence;
Et vite esquivons-nous.
Garde à vous!
Comme l'on n'y voit goutte,
Ils pourraient bien, en route,
Nous prendr' pour des filous.
Garde à nous... garde à nous!

(*Ils se cachent.*)

SCÈNE VI.

UN CAPORAL ET DES SOLDATS.

LE CAPORAL ET LES SOLDATS.

Même air.

Garde à vous... garde à vous...
Soldats, de la prudence;
Des fripons en silence
Rôdent autour de nous...
Garde à vous!
La nuit est triste et sombre;
Et c'est toujours dans l'ombre
Qu'ils méditent leurs coups.
Garde à vous!

SCÈNE VII.

LA PATROUILLE *disparaît par le côté gauche*, RENARD, FICHON et THÉODORE *reviennent par la droite.*

FICHON.

Ils sont loin.

RENARD, *à Théodore.*

Viens, tu vas voir...

(Ici une horloge sonne trois heures.)

FICHON.

Trois heures... attention!...

(*La fenêtre de la mansarde s'ouvre, on y voit paraître un homme qui dit d'un ton de mystère :*) Est-ce toi?

FICHON, *déguisant sa voix.*

Oui... c'est moi...

THÉODORE, *étonné, levant la tête.*

Qui donc?... il est bon enfant d'être à la fenêtre par le temps qu'il fait!...

RENARD.

C'est un de mes amis... c'est pour lui que je restais ici... Il veut déloger incognito... sans prendre les Petites-Messageries de la rue Beaurepaire.

THÉODORE.

Oui, oui, au clair de la lune!...

RENARD.

Nous attendions... chose... mais il paraît qu'il n'a pas pu venir... tu le remplaceras; tu vas nous donner un coup de main... faut obliger les amis...

(On jette deux paquets par la fenêtre; ils tombent aux pieds de Théodore.)

THÉODORE.

Oh!...

L'HOMME DE LA MANSARDE.

Gare... là-dessous!...

THÉODORE, *se frottant l'épaule.*

Il est bien temps?... C'est donc un farceur?... hein?

RENARD.

Oh! oui... il est très-gai...

FICHON, *qui a pris les deux paquets.*

Chut!... faut pas réveiller les portiers...

(Un paquet énorme tombe sur le théâtre.)

RENARD.

Prends ça, toi.

THÉODORE.

Moi?...

RENARD.

Oui, sur ta tête.

THÉODORE.

AIR : *Tenez, moi je suis un bonhomme.*

En déménageant de la sorte,
On peut égarer les effets.

RENARD.

Comm' c'est de nuit que j' les emporte,
Je ne réponds pas des objets...
(*Il lui met le paquet sur la tête.*)

THÉODORE, *chargé.*

Me voilà donc commissionnaire!...
Dans quel état s'raient mes parens,
Si l'on allait dire à mon père
Que j' fais des déménagemens!...

FICHON, *qui était remonté au fond.*

(*Bas.*) Silence!... voilà un homme...

RENARD, *bas.*

Laisse-le passer...

FICHON, *bas.*

Du tout... les temps sont durs... faut rien perdre...

THÉODORE.

Quoi?... qu'est-ce que vous dites?...

RENARD, *bas.*

Rien... c'est chose, dont je te parlais... l'ami qui vient nous aider...

FICHON, *bas.*

Faut lui faire une niche, hein?

THÉODORE.

Oui, faut lui mettre ce que j'ai sur la tête!...

FICHON.

Pour l'effrayer... dites comme moi!... chut!...

(Il va reprendre sa lanterne et son crochet.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. GRANDIN.

M. GRANDIN.

J'ai eu tort d'aller souper si loin... J'espérais trouver une voiture... quand on en a besoin, il n'y en a jamais... Le diable soit du quartier; je ne peux pas retrouver ma maison...

(Pendant qu'il a descendu la scène, les autres l'on remontée, Fichon par la gauche, les deux autres par la droite, en sorte que M. Grandin est cerné, et se trouve entre Fichon et Théodore.)

FICHON.

Pardon, monsieur, pourriez-vous me dire l'heure qu'il est?...

THÉODORE, *à Renard qui est à sa gauche, riant à mi-voix.*

Elle est bonne!...

M. GRANDIN.

Qu'est-ce que vous demandez?... Passez votre chemin.

FICHON.

Ah! pas de cérémonie!...

M. GRANDIN.

Ne m'approchez pas!... Au voleur!...

FICHON et RENARD.

Ne criez pas!...

THÉODORE.

Ne criez donc pas!... puisque c'est une farce!...

M. GRANDIN.

Laissez-moi!... Au voleur!... à la garde!...

L'HOMME DE LA MANSARDE.

Des voleurs! et mon mobilier!... (*Criant.*) Au voleur!...

(A ce moment, la lanterne de Fichon éclaire la figure de M. Grandin.)

THÉODORE, *le reconnaissant.*

Grands Dieux! mon oncle!...

(Il laisse tomber son paquet. Les fenêtres se sont ouvertes, plusieurs personnes y paraissent avec des lumières. Théodore, Renard et Fichon ont voulu se sauver; mais la patrouille a reparu.)

FINAL.

AIR : *Tout nous sourit (du Maçon).*

ENSEMBLE.

M. GRANDIN.

C'est lui, grands dieux!
Le malheureux! (*bis*)
En croirai-je mes yeux!..

THÉODORE.

Mon oncle, dieux!
Ah! malheureux! (*bis*)
Pour moi quel coup affreux!

RENARD ET FICHON.

Viens, de ces lieux
Fuyons tous deux... (*bis*)
Evitons tous les yeux...

LE CAPORAL.

Quels cris affreux!
Cernez ces lieux, (*bis*)
Ayez partout les yeux.

L'HOMME DE LA MANSARDE, PLUSIEURS VOISINS AUX FENÊTRES, ET LA PATROUILLE *s'avançant*:

TOUS, *suite de l'air.*

Au voleur! (*bis*) A la garde!
Arrêtez et mettez ces gens au corps de garde.

THÉODORE, *arrêté par le caporal.*

Comme un voleur à tort on me regarde.

M. GRANDIN, *au caporal, en montrant Théodore.*

Monsieur, c'est sans doute une erreur...

LE CAPORAL ET SES SOLDATS.

Allons, marchez!...

M. GRANDIN ET THÉODORE.

Ah! quel malheur!

RENARD ET FICHON, *entr'eux.*

C'est du malheur!

M. GRANDIN.

Est-il possible, quel mystère!
Mon neveu pris pour un voleur!
Courons, courons près de mon frère,
L'avertir d'un si grand malheur.

THÉODORE.

Que diront mon père et ma mère?...
Leur enfant pris pour un voleur...
Pour moi quelle vilaine affaire!
Pour moi quelle nuit de malheur!

RENARD ET FICHON.

ENSEMBLE.

Nous avons manqué notre affaire,
Vraiment c'est avoir du malheur.
Nous nous en tirerons, j'espère.
En attendant, marchons, du cœur!

LE CAPORAL ET LES SOLDATS.

Vite en prison, point de colère.
Tant pis si ce n'est qu'une erreur.
Vous expliquerez votre affaire,
Et vous retrouverez l'honneur.

L'HOMME DE LA MANSARDE, ET VOISINS ET VOISINES.

Bien, en prison! la bonne affaire!
Arrêtez-moi ces trois voleurs.
Une fois en prison, j'espère,
Ils ne voleront plus ailleurs.

FIN DU DEUXIÈME ACTE ET DU CINQUIÈME TABLEAU.

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté LE PORTE-CLEFS.

PLUSIEURS HOMMES, *entourant Théodore, et l'examinant des pieds à la tête.*

Qu'est-ce que c'est que celui-là?

PREMIER HOMME.

Il est bien couvert...

(Il le prend par le pan de son habit, et lui fait faire un demi-tour.)

THÉODORE, *effrayé, à lui-même.*

Ah! Dieu! quelles figures! Ils appellent ça une société choisie...

FICHON.

C'est la première fois qu'il est reçu ici.

PREMIER HOMME.

Alors, il faut qu'il paie sa bien-venue...

TOUS LES AUTRES.

Oui! oui! oui!...

THÉODORE, *à lui-même.*

Ma bien-venue! grands dieux!

RENARD.

Messieurs, nous n'avons plus d'argent; nous en aurons peut-être demain, si nos numéros sortent. Ce n'est donc point la bonne volonté qui manque à mon camarade... mais les facultés pécuniaires n'y sont plus... Si vous étiez venus hier soir... (*Les autres murmurent.*) La compagnie aurait tort de se piquer... Il n'y a dans le procédé de mon ami ni avarice, ni impolitesse... simple débine, et voilà tout.

PREMIER HOMME.

S'il ne paie pas quelque chose, on l'empêchera de dormir.

THÉODORE.

Avec ça que j'en ai envie...

RENARD.

On n'empêchera rien du tout. Je suis là... je protége ce jeune homme, et il ne lui arrivera jamais malheur tant qu'il sera avec moi... (*Allant à Théodore, et lui prenant la main.*) Pauvre Dodore!... Qu'est-ce que je sens donc là?...

THÉODORE.

Et ben... c'est ma bague. (*A lui-même en soupirant.*) Elle me vient de mam'zelle Agathe. Elle me l'avait donnée en échange de l'anneau de mariage.

RÉNARD, *à Théodore.*

Il paraît que c'est un sentiment... Cache-la donc; ils te la prendraient...

TOUS, *entourant Théodore.*

Allons, voyons, dépêchons!...

THÉODORE.

Voulez-vous me laisser tranquille, à la fin!...

(Ils lèvent la main sur Théodore.)

RENARD, *passant au milieu d'eux, et se plaçant devant Théodore.*

Le premier qui le touche!...

THÉODORE, *tirant sa montre d'argent qu'il avait cachée.*

Tenez, voilà ma montre d'argent; mangez-la, buvez-la, si vous voulez; mais vous n'aurez pas ma bague.

(Il a lancé sa montre; tous les autres avaient déjà les mains tendues pour l'attraper; mais Renard la saisit au passage.)

RENARD.

Voyez-vous le sournois qui ne m'avait pas dit qu'il l'avait encore!

TOUS.

Part à nous! part à nous!...

RENARD, *d'une voix de Stentor.*

Voulez-vous bien vous taire? c'est indécent de crier comme ça!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PORTE-CLEFS.

LE PORTE-CLEFS.

Ah! ça du silence, ou l'on va saisir les plus mutins pour les conduire au cachot.

TOUS, *se couchant ça et là par terre et sur le lit de camp.*

Eh bien! nous dormons...

LE PORTE-CLEFS.

Alors, tâchez de ne pas rêver si haut.

(Il sort.)

TOUS, *en se couchant.*

AIR : *de Fiorella.*

Au lieu d'errer à l'aventure,
Reposons-nous en liberté.
On connaît à la préfecture
Les lois de l'hospitalité.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté LE PORTE-CLEFS.

RENARD.

Allons, mon garçon... il est l'heure de se reposer... tâche de dormir.

THÉODORE.

Laisse-moi tranquille.

RENARD.

AIR : *du Verre.*

Théodore, couche-toi donc!
Tu vois, la couverture est faite.
Sur la paille ou sur l'édredon,
L'homme peut reposer sa tête.
Il faut se faire une raison.
Est-ce que l'endroit t'effarouche?

THÉODORE.

Moi, dormir dans une prison!

RENARD.

Comme on fait son lit, on se couche.
Moi je dors très-bien en prison.
Comme on fait son lit, on se couche.

THÉODORE.

C'est toi qui es cause que j'y suis; si tu ne m'avais pas entraîné par tes mauvais conseils...

RENARD.

Ce n'est pas honnête ce que tu dis là... nous sommes ici chacun pour notre compte, et il ne nous appartient pas de nous juger les uns les autres...

THÉODORE, *à part.*

Suis-je assez humilié!...

RENARD, *se levant, à mi-voix.*

Écoute, au lieu de me perdre dans les espaces imaginaires... je me suis amusé à réfléchir à notre position... elle n'est pas brillante...

THÉODORE.

Je m'attends à tout...

RENARD.

Et moi, je dis qu'il ne s'agit pas d'attendre, et que s'il y avait moyen de leur brûler la politesse...

(Il regarde de tous côtés.

THÉODORE.

Que veux-tu dire?...

RENARD.

Chut! respectons le sommeil de l'innocence. (*Avec mystère.*) Tu vois bien là-bas cette fenêtre?...

THÉODORE.

Oui... après?...

RENARD.

Elle est bien étroite et pas mal élevée... mais avec un peu de hardiesse et d'agilité...

THÉODORE.

Eh bien!... vas...

RENARD.

Et toi?...

THÉODORE.

Moi, je reste....

RENARD.

Tu as peur?... je passerai devant et je te ferai la courte échelle.

THÉODORE.

En prenant la fuite, je justifierais les soupçons qui pèsent sur moi; je veux bien passer pour un voleur, mais je ne veux pas agir comme tel.

RENARD, *souriant de pitié.*

Est-il jeune! est-il jeune! quel enfant!

THÉODORE.

Non; laisse-moi, va-t-en: d'ailleurs, où irais-je? Je ne peux plus rentrer dans ma famille.

RENARD.

Raison de plus pour me suivre. Je fus ton camarade de plaisir, tu seras mon compagnon d'infortune: tout se partage en amitié.

THÉODORE.

De l'amitié? je rougis d'en avoir eu pour vous!

RENARD.

Théodore, pas de sottises. Tu sais que j'ai un faible pour toi, et tu en abuses... Allons, viens... (*Il tire une lime de sa poche.*) Vois-tu, avec ça on traverserait des murailles; c'est le passe-partout du prisonnier.

THÉODORE.

Non ; laissez-moi, pour la dernière fois, Renard, je vous en conjure... Ne m'approchez plus, ne me parlez plus... allez-vous-en, si vous voulez ; mais n'espérez pas que je vous suive. N'importe ce qui doit m'arriver ; j'ai mérité mon sort, et je m'y résigne...

RENARD.

Voilà bien les amis ! Je ne peux pas m'esquiver seul.

AIR : *Sans murmurer.*

Endormons-nous,
Puisqu'il ne veut rien faire
Pour essayer de fuir loin des verroux.
Jusqu'à la fin le philosophe espère.
Point de chagrin et vogue la galère...
Endormons-nous. *(bis.)*

(Il va se coucher.)

THÉODORE.

Oui, dors... si tu en as le courage. Pour moi, les larmes m'empêcheront de fermer les yeux... Suis-je assez puni pour avoir manqué à la promesse que j'avais faite à mes parens !... Dans quel chagrin ils doivent être !...

AIR : *D'Aristippe.*

A leurs bontés toujours inépuisables
Un bon sujet vraiment était bien dû !...
Me voilà donc parmi des misérables
Chez qui l'honneur dès long-temps est perdu,
Dans un cachot me voilà confondu.

(Il s'approche et se baisse.)

Quoi ! le sommeil a fermé leur paupière !...
Ils dorment tous sans remords, sans effroi.
Les malheureux ! Mais s'ils n'ont plus de mère,
Ils sont moins coupables que moi !...

C'est fini, je suis déshonoré. (*Pleurant.*) Pourvu que mon oncle n'aille pas dire... Oh ! non, il leur cachera ce malheur. Il cherchera peut-être à me tirer d'affaire : il a paru encore s'intéresser à moi cette nuit... Si je lui écrivais... Oui, pour le supplier d'empêcher que je ne paraisse... que je ne sois jugé... que mon nom ne soit mis dans la *Gazette des Tribunaux*... Car après ça, s'il me fallait reparaître devant mon père... la honte... Oui, oui, écrivons-lui... quelques mots au crayon... et que toujours mon père ignore...

(Il écrit sur son calepin.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE PORTE-CLEFS, M. GRANDIN,

(Le jour commence à paraître. *Musique.*)

LE PORTE-CLEFS, *appelant.*

Qu'est-ce qui s'appelle Théodore Guichard?

RENARD, *s'éveillant.*

Heim!... Qu'est-ce qui vient me réveiller?

LE PORTE-CLEFS.

On demande Théodore Guichard.

RENARD.

Voilà...

THÉODORE, *troublé.*

Quoi! que voulez-vous? On sait mon nom!

LE PORTE-CLEFS.

Monsieur votre oncle vous demande.

THÉODORE.

Mon oncle!... Quel bonheur!...

RENARD.

Notre oncle?...

LE PORTE-CLEFS.

Il est là qui vous attend avec un autre monsieur...

(M. Grandin paraît sur le seuil de la porte.)

RENARD.

Va donc, puisqu'on vient nous chercher.

LE PORTE-CLEFS, *à Renard, qui veut suivre Théodore.*

Restez-là, s'il vous plaît. (*Réveillant les autres.*) Debout... dans la salle voisine, pour l'interrogatoire...

THÉODORE, *regardant à la cantonnade.*

Ciel!... mon père!...

RENARD, *se débattant.*

Mais puisque je vous dis que je suis de sa société... C'est notre oncle et notre papa... qui nous demandent...

(Théodore sort avec son oncle. Les porte clefs font passer Fichon, Renard et les autres par une porte latérale.)

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.

SEPTIÈME TABLEAU.

(Une place publique; à gauche du spectateur, la maison de M. Guichard.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Musique.* La portière sort de la maison et suspend une cage devant sa fenêtre : une bonne vient acheter du lait à une laitière qui est assise au coin de la rue devant une porte cochère : un porteur d'eau et un petit ramoneur passent dans le fond. Le facteur remet les journaux à la portière, etc., etc.)

SCÈNE II.

DUBOIS, *entrant par la droite.*

Huit heures!... Il est un peu matin, mais il le faut... Oui, c'est bien résolu. Le mariage de ma sœur avec Théodore ne peut plus se faire après la rencontre de cette nuit... Quant à lui... il a été entraîné par un mauvais sujet, je veux bien le croire... Mais Agathe, ma sœur... que va-t-il penser d'elle? Il serait peut-être le premier à se dédire, et j'aime mieux commencer... La pauvre enfant!... elle n'a pas cru mal faire, je le sais bien, moi, je la connais... Mais on pourrait avoir des doutes, et plus tard lui faire des reproches... Elle serait malheureuse... Non, non... Allons trouver M. Guichard.

(Il va pour entrer dans la maison, MM. Guichard et Grandin en sortent.)

SCÈNE III.

DUBOIS, M. GUICHARD, M. GRANDIN.

DUBOIS, *sans être vu par eux.*

Le voilà... avec l'oncle Grandin... Ils vont sans doute chez le notaire, comme c'était convenu... Je ne sais comment m'y prendre pour leur dire...

GRANDIN, *à Guichard sans voir Dubois.*

Allons, Guichard, ton fils a eu tort de sortir hier soir, c'est vrai... Mais il se sera trouvé compromis, faute de papiers, dans quelque café... au milieu d'une dispute... Ça peut arriver au plus honnête homme de la terre.

M. GUICHARD, *avec l'air du doute.*

On me cache quelque chose, j'en suis sûr. La conduite de mon fils me donne tout à penser...

GRANDIN.

On ne te cache rien... Mais pourquoi rompre ce mariage?

GUICHARD.

Non, Grandin, non; si Théodore doit être un mauvais sujet... ce serait tromper M. Dubois et cette bonne Agathe.

DUBOIS, *allant à eux avec contrainte.*

Monsieur Guichard...

GUICHARD, *surpris et embarrassé,*

Ah! vous voilà, monsieur Dubois; j'allais chez vous...

DUBOIS.

Et moi je venais vous trouver...

GUICHARD.

Une heure avant le rendez-vous! Vous avez donc aussi à me parler?...

DUBOIS, *hésitant.*

Monsieur Guichard... vous savez si je vous estime...

GUICHARD.

Pour mon compte, monsieur Dubois, je n'ai pas besoin de vous dire ce que je pense de vous; et quant à votre sœur...

DUBOIS, *à part.*

Ma sœur!... Théodore a parlé... (*Haut.*) Ecoutez, monsieur Guichard, la conduite de Théodore...

GUICHARD, *à part.*

Il sait déjà... Comme le mal se répand vite!...

DUBOIS.

Ça me fait de la peine, je ne vous le cache pas, mais la considération et la bonne renommée avant tout.

GUICHARD.

Hélas! vous avez bien raison... je vois que vous veniez me demander ce que j'allais vous proposer... c'est un malheur, que voulez-vous...

Non ; laiss
vous en conj
plus... allez-
que je vous s
mérité mon s

Voilà bien

I
J
I

Oui, dors.
mes m'emp
puni pour a
mes parens

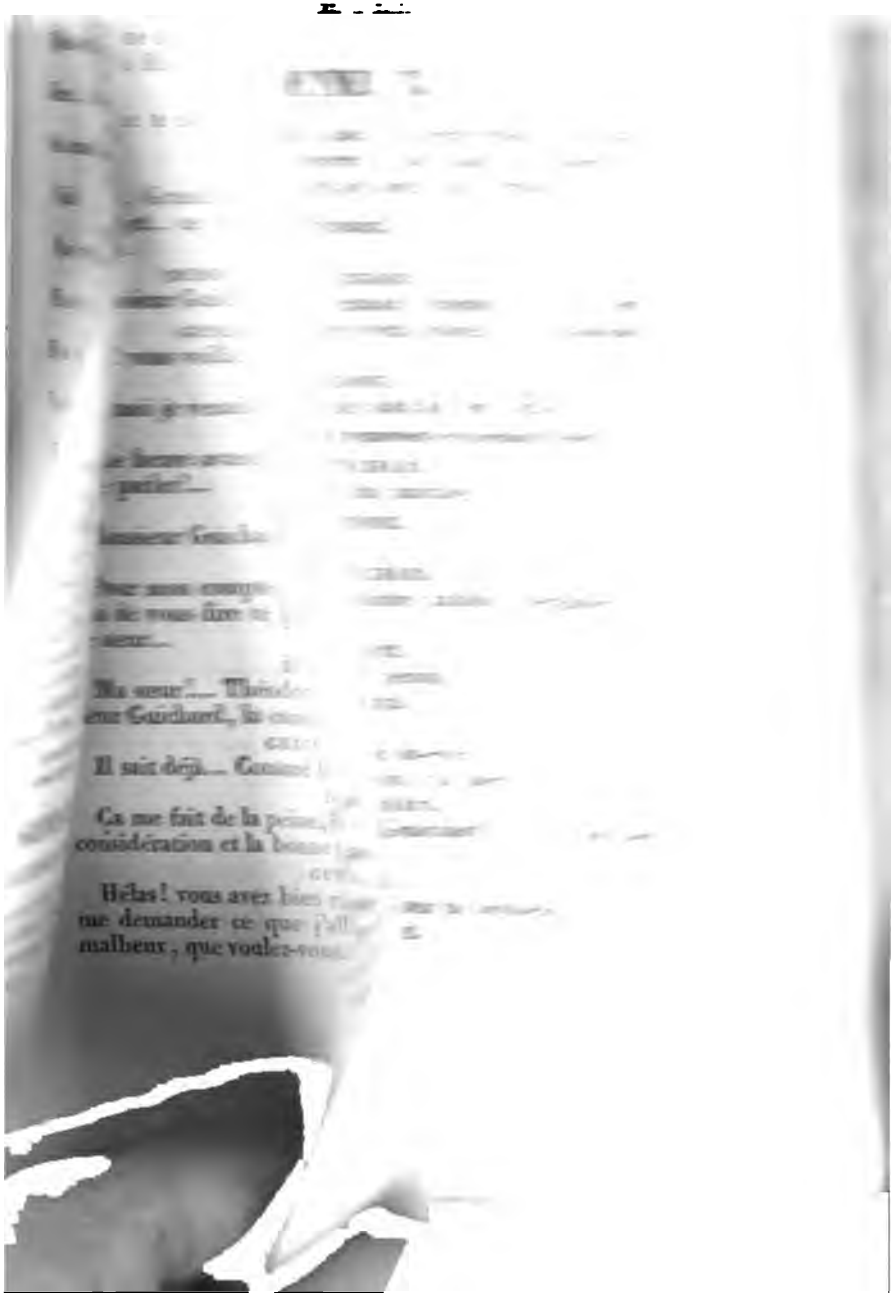
A le
Un
Me
Ch
Da

Q
I
I

C'es
mon
malh
a par
vais
rais
dan
fal
éc
m

DU

Le voila
chez le
ment



DUBOIS.

Les honnêtes gens se comprennent...

(Ils se serrent la main.)

GRANDIN.

Ainsi donc... ce mariage n'aura pas lieu... c'est un peu sévère...

MAD. GUICHARD, *dans la maison.*

M. Guichard... M. Guichard...

GUICHARD.

Silence, voilà ma femme... elle ne se doute de rien encore, et ça lui ferait trop de mal... Voyez-vous, mes amis, un de nous ira en avant, et reviendra dire que le notaire est malade... et puis plus tard...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MAD. GUICHARD, *parée.*

MAD. GUICHARD.

Ah! les voilà... eh bien!... je vous cherchais... est-ce que vous partiez sans moi?... Bonjour, M. Dubois, bonjour, l'ami Grandin... et toi, M. Guichard, je ne te demande pas comment tu te portes, un jour comme celui-ci... pour moi, je ne m'en sens pas de joie... Mon Théodore!... ce n'est pas parce que suis sa mère, M. Dubois, mais vrai, c'est un cadeau pour votre sœur...

AIR : *de Voltaire chez Ninon.*

Je crois qu'il sera tendre époux;
Dans son âme la candeur brille;
Et notre enfant doit, entre nous,
Être bon père de famille.
Quel bonheur! si de l'union
Qui dans ce moment nous rassemble,
Théodore obtient un garçon,
Et qu'un jour son fils lui ressemble!...

Et Agathe?... est-ce qu'elle n'est pas venue avec vous?...

DUBOIS, *embarrassé.*

Agathe, elle va venir.

MAD. GUICHARD.

Eh bien, par exemple, dites donc... les deux amoureux qui arrivent les derniers... ah! j'étais plus éveillée que ça le jour de mes noces... n'est-ce pas, Guichard?... Par exemple, ce soir tu t'arrangeras comme tu voudras, mais je te préviens que je veux danser... Ah! ça,

ah ! ça... à la fin, il faut que je l'appelle, ce petit garçon... il n'en finit pas, je suis sûre qu'il est à se friser, à mettre sa cravate, et puis, vous ne savez pas ? un bel habit neuf que je lui ai fait faire, sans qu'il s'en doute... Ah ! va-t-il être gentil !..... (*Elle appelle.*) Théodore ! Théodore !... viens donc, mon minet... viens donc, tout le monde t'attend...

SCÈNE V.

LES MÊMES, THÉODORE, *pâle, les yeux rouges ; ses cheveux, sa cravate sont en désordre... son habit est couvert de blanc en plusieurs endroits, et ses bottes sont crottées.*

THÉODORE.

Me voici, ma mère...

MAD. GUICHARD.

Allons donc, mon cher enfant; comme tu t'es levé tard... Oh ! dieux !... a-t-il les yeux rouges !... Tu as donc mal dormi ?...

THÉODORE.

Oui, ma mère... j'ai eu une nuit un peu agitée.

(Les trois autres se regardent en hochant la tête.)

MAD. GUICHARD.

Ça se conçoit... la veille d'un mariage ?

THÉODORE.

D'un mariage...

MAD. GUICHARD.

Eh bien ! mais tu n'es pas encore habillé. Regardez un peu comme le voilà fait !...

THÉODORE.

Quoi ! ma mère... oh ! j'ai le temps...

GUICHARD.

En effet... tu aurais dû...

M. GRANDIN, *à mi-voix.*

Pour ne donner aucun soupçon à ta mère...

MAD. GUICHARD.

Dites-moi donc, monsieur Guichard... il a l'air bien triste...

DUBOIS.

Il n'a pas l'air d'être dans un jour de bonheur...

THÉODORE.

De bonheur...

MAD. GUICHARD.

Ah ça? qu'est-ce qu'il a donc... il est tout sens-dessus-dessous... et vous qui êtes là à me regarder tous les trois... Mamzelle Agathe qui n'est pas ici... ça n'est pas naturel.

THÉODORE, *avec un soupir.*

Mamzelle Agathe!... je ne la reverrai plus...

MAD. GUICHARD, *saisie d'étonnement.*

Qu'est-ce qu'il dit?...

DUBOIS, *allant à Théodore.*

M. Théodore, quelque chose qui arrive, ne pensez pas mal de ma sœur...

THÉODORE.

Moi, la soupçonner!... oh! non, jamais... je n'en ai pas eu l'idée un seul instant; ce matin, elle m'a écrit pour se justifier... pour me dire qu'elle me pardonnait; oui, elle avait cette bonté... mais, moi, j'ai ma conscience, je ne me pardonnerais pas de vous tromper! et jamais, jamais je ne serai son mari!...

TOUS.

Que dit-il?

MAD. GUICHARD.

Qu'est-ce que cela signifie?

M. GUICHARD.

Théodore!

THÉODORE.

Non, mon père, laissez-moi parler... C'est votre colère et celle de ma mère que je crains le plus; eh bien! je l'ai méritée, et je veux vous faire connaître tous mes torts; ça sera ma première punition!...

M. DUBOIS, *à part.*

Qu'entends-je?...

MAD. GUICHARD, *effrayée.*

Qu'a-t-il donc fait?...

M. GRANDIN.

Une étourderie.

THÉODORE.

Non, non, à présent que j'ai la tête à moi... je peux juger ma conduite... J'ai trompé ma famille, j'ai manqué à toutes mes promesses... Oui, ma mère, j'ai passé la nuit dehors...

MAD. GUICHARD.

Comment!...

THÉODORE.

Ce n'est rien encore... J'ai dépensé tout l'argent que vous m'aviez donné... au lieu de payer mes trois cent vingt-sept francs.

M. ET MAD. GUICHARD.

Ah! mon Dieu!...

THÉODORE.

Ce n'est rien... J'ai mis à la loterie, mais j'espère bien que mes numéros ne sortiront pas...

LES AUTRES.

O ciel!...

THÉODORE.

Attendez... J'ai revu, pour mon malheur, ce scélérat de Renard... mon mauvais génie... Il m'a entraîné au spectacle, au violon, au café, au jeu, partout...

M. ET MAD. GUICHARD.

Est-il possible!

THÉODORE.

Attendez encore... J'ai couru les rues toute la nuit. On m'a fait porter des paquets, sous prétexte d'aider un pauvre diable à déménager, et pendant cinq minutes j'ai été le complice d'un vol!

DUBOIS, M. GUICHARD ET SA FEMME.

Grands Dieux!...

THÉODORE.

Et sous prétexte encore de faire une farce, j'ai manqué dévaliser mon oncle que voilà!...

MAD. GUICHARD.

Non... non... Ça n'est pas vrai, n'est-ce pas?

THÉODORE.

Si, ma mère... J'ai été un vagabond, un mauvais fils; j'ai compromis votre nom, et tout ça parce que je suis sorti hier soir, au lieu de faire mes expéditions. Aussi j'ai perdu ma place, j'ai mangé votre argent, et je me suis rendu indigne de celle que je devais épouser. Battez-moi, abandonnez-moi, maudissez-moi, vous ne m'en voudrez jamais autant que je m'en veux à moi-même. Je ne vous demande pas que vous me pardonniez... je ne veux pas que vous me pardouniez!... Mais je sens mes torts... je les avoue parce que je m'en repens, et je passerai bien des jours à effacer le mal que j'ai fait cette nuit!...

M. GRANDIN, M. ET MAD. GUICHARD, *émus.*

Pauvre garçon!...

M. DUBOIS, *allant lui prendre la main.*

Bien, mon ami... bien... Ce que vous faites-là me prouve que vous êtes un honnête garçon... et puissent tous ceux qui tomberont dans les mêmes fautes s'en repentir comme vous!...

M. GUICHARD.

Mon fils!... mon fils!...

MAD. GUICHARD, *pleurant.*

M. Guichard... faut-il lui pardonner?

THÉODORE.

Quoi! vous me pardonneriez!... Mon père... mon oncle... ma mère... mon beau-frère... ah! non, non, je ne mérite pas...

M. DUBOIS.

Si, mon garçon! quand on a des repentirs, on est susceptible de trouver des personnes clémentes...

M. GUICHARD.

AIR : *Dis-moi, mon vieux?*

Embrasse-moi, ton père te pardonne.
DUBOIS.
Cette leçon vous répondra de lui.
GRANDIN.
C'est la dernière, et je crois qu'elle est bonne.
MAD. GUICHARD.
Oublions tout à dater d'aujourd'hui...
M. GUICHARD.
Mais seulement que jamais il n'oublie
Que de l'honneur notre avenir dépend;
Pour l'acquérir, il faut toute la vie,
Et pour le perdre, il ne faut qu'un moment.

DUBOIS.

Touchez là; soyez l'époux de mon Agathe et ne passez plus les nuits dehors...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PARENS, INVITÉS, AGATHE.

CHOEUR.

AIR : *de la Muette de Porticci.*

Amis, pour la famille entière,
Ici, quel moment enchanteur!

Allons, allons chez le notaire,
Pour signer leur bonheur.

THÉODORE, *courant à elle.*

Mamzelle Agathe!...

AGATHE, *un peu embarrassée.*

M. Théodore...

DUBOIS.

Ma pauvre Agathe, j'ai bien manqué t'envoyer contr'ordre!...

UN DES INVITÉS, *regardant, à la cantonnade.*

Tenez, regardez donc ces hommes qu'on emmène...

(On tourne la tête de ce côté.)

THÉODORE, *à lui-même.*

Dieux! c'est Renard!... Quand je pense que j'aurais pu être avec lui!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN COMMISSIONNAIRE, *apportant une lettre.*

Une lettre pour M. Guichard?...

GUICHARD.

Donnez... Tiens, Théodore, lis-moi ça; je n'ai pas mes lunettes...

THÉODORE.

Oui, papa... (*Il prend la lettre et l'ouvre.*) Une lettre de lui!...

(Il lit avec émotion.)

» Monsieur,

» N'ayant pas été relâché, je me fais un plaisir de déclarer que vous auriez tort d'en vouloir à votre fils... il est innocent de tout, c'est moi qui l'ai détourné..... Je regrette bien de ne pouvoir assister à son mariage; je fais des vœux pour son bonheur, et je l'engage à ne plus voir Fichon, si, comme je le crois, il s'en tire... Je vous prie d'excuser ma lettre... elle était le devoir d'un honnête homme.

« Je suis, dans ces sentimens, avec considération,

« RENARD. »

Post-Scriptum. « Si Théodore pouvait, il me ferait plaisir de m'envoyer quelque chose là-bas... »

THÉODORE, *à lui-même.*

Le malheureux !

M. GUICHARD, *à mi-voix.*

Conserve cette lettre, mon fils.

MAD. GUICHARD.

Allons, allons, partons-nous?...

REPRISE DU CHOEUR.

Amis, pour la famille entière, etc.

(*Ils se mettent tous en marche sur le chœur.*)

FIN.

Villeneuve, Théodore Ferdinand Vallon de

MATHIEU LANSBERG,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. DE VILLENEUVE, VANDERBURCH ET ANICET.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 26 AVRIL 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.

A PARIS,

CHEZ R. RIGA, ÉDITEUR,
RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

ET A LIÉGE,
CHEZ P.-J. COLLARDIN, LIBRAIRE, PLACE VERTE.

1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MATHIEU LÆNSBERG, astronome. .	M. B.-Léon.
MARIE, orpheline	Mlle Olivier.
ADOLPHE DE NASSAU	M. Fédé.
IGNASCO ROVEDERO, gouverneur de Liége.	M. Fontenay.
FERNAND, son neveu.	M. Hypolite.
DELLA-PLATA, conseiller du gouverneur	M. Lepeintrej.
JACOBY, jeune élève de Lænsberg . .	M. Arnal.
VANKIRK, surveillant attaché au palais	M. Dérouvère.
Juges.	
Suite.	
Peuple.	
Deux hommes du peuple	MM. Emilien, Théodore.
Trois commères et une jeune fille.	Mmes Lacaze, Elisa, Bodin, Georgina.

(*La scène est à Liége, en* 1636.)

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 6.

MATHIEU LÆNSBERG,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une salle basse de la maison gothique de maître Lænsberg; à gauche du spectateur, un vieux meuble renfermant quelques livres poudreux; des instrumens de mathématiques, une table à pieds tournés recouverte d'un tapis, et sur laquelle on aperçoit des compas, des lunettes et une collection d'almanachs. Un antique fauteuil est à côté. A droite, une porte conduisant à l'observatoire de Lænsberg. Au fond, une porte ouvrant sur la rue, et, de droite et de gauche, une fenêtre dont les vitraux, enchâssés dans des lames de plomb, représentent des figures du temps peintes en couleurs tranchantes.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, *assise à droite, faisant de la tapisserie;* JACOBY, *assis à gauche sur un escabeau, près d'une table sur laquelle; il enlumine des images, un grand livre est ouvert devant lui.*

JACOBY, *lisant à haute voix.*

Cinquième prédiction pour l'an de grâce 1636.

« Ceux qui sont nés dans les gémeaux
« Seront tous aimables et beaux;
« Ils seront faits pour les sciences,
« Et se trouveront dans l'aisance. »

Où diable a-t-il deviné ça, ce maître Lænsberg? c'est que c'est la pure vérité; j'en suis la preuve moi, qui suis du mois de mai.

« Ils seront faits pour les sciences. »

Je crois bien, c'est moi qui enlumine toutes les images du véritable Liégeois... *Aimable*! n'y a qu'un cri pour cela sur mon compte... *Beau*... oh! dieu, c'est encore pis...

Eh ! bien, c'est très-utile à savoir, parce que maintenant je n'ai plus besoin de m'occuper de rien... je compte là-dessus, moi, je suis du mois de mai.

MARIE.

Ce pauvre Jacoby !... tu sais pourtant que maître Lænsberg nous a toujours répété qu'il fallait travailler pour s'enrichir.

JACOBY.

Eh ! ben, oui, il dit ça parce qu'il n'est pas du mois de mai, lui, ça n'empêche pas que tout ce qu'il prédit ne peut pas faire autrement que d'arriver ; j'ai beau être son élève, me creuser la tête tous les matins pour deviner quelque chose, ça ne me vient pas ; je commence bien un peu à mordre aux cartes, aux rêves ; mais entre nous, je ne suis pas fort. Ce que j'ai de plus clair dans mon débit, c'est mon eau de Cologne, qui est un baume universel, comme l'assure mon parrain Farina de Cologne... (*Se levant.*) A propos, mademoiselle Marie, dequel mois qu' vous êtes, vous ?

MARIE.

Peux-tu me faire une telle question ? tu sais bien que je suis orpheline, et que je n'ai jamais connu mes parens.

JACOBY.

Ah ! c'est vrai... Dieu ! est-on malheureux d'avoir des père et mère qui oublient de vous indiquer le jour et le mois de votre naissance ! ça vous empêche de savoir votre destinée... Ah ! ça, pourquoi que maître Lænsberg n'a pas pensé à deviner la vôtre, ça y était bien facile...

MARIE.

Est-ce que tu crois qu'il peut tout deviner ?

JACOBY.

Quand il veut s'en donner la peine, voyez-vous, mademoiselle Marie, y a manière ; toute la ville de Liége vous dira ça : Quand maître Lænsberg fait une prédiction, elle est probable ; quand je mets une image au-dessus alors, ça devient plus sur ; mais quand je mets de la couleur sur l'image, ça n' peut pas manquer d'arriver.

MARIE, *souriant.*

Excepté quand ça n'arrive pas.

JACOBY.

V'là d' l'injustice ; est-ce que vous croyez que l'avenir n'a pas ses caprices comme un autre ? nous n' sommes pas

dedans pour savoir ce qu'il pense, et ça n'empêche pas que maître Lænsberg est un homme inconcevable.

AIR : *De sommeiller encore, ma chère.*

Pour lui les cieux n'ont point de voiles,
Il est toujours sûr de l'avenir,
Car il sait lir' dans les étoiles
Les chos' qui doivent s'accomplir ;
Mais par hasard, si ses calculs se rompent,
Ça n' peut pas nuire à not' métier :
C'est toujours les étoil's qui s' trompent,
Mais ça n'est jamais le sorcier.

(*On entend frapper en dehors et appeler Jacoby.*)

MARIE, *se levant.*

Tiens, vas ouvrir, ce sont sans doute des pratiques qui nous arrivent.

JACOBY.

Ah! oui, les commères, les bonnes femmes qui viennent pour se faire tirer les cartes, et l'explication des rêves ; c'est ma partie.

(*Il va ouvrir.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, COMMÈRES, puis UN INCONNU ; PEUPLE, etc.

CHOEUR.

AIR : *Clic, clic, clac.*

Chez vous (*bis.*)
Nous accourons vite :
Ah! rassurez-nous ;
Faites-nous une réussite...
Comm' sorcier dans tout Liége on vous cite.
Qu' doit-il arriver
De tout c' que nous venons d' rêver ?

JACOBY, *à part.*

Mon Dieu!... quand donc pourrai-je apprendre
Quel est l' vrai secret du métier?...
Toujours prédir' sans rien comprendre,
Autant vaudrait n' pas être sorcier.

CHOEUR.

Chez vous, (*bis.*)
Etc., etc.

TOUTES *ensemble.*

Monsieur Jacoby, c'est moi... Je voulais vous dire... écoutez... nous voilà!

JACOBY.

Mes braves femmes... les unes après les autres, si c'est possible... Voyons d'abord, vous, la mère Roterdam... avez-vous rêvé que vous tombiez dans un puits?... avez-vous rêvé que vous voyez tomber toutes vos dents?...

PREMIÈRE COMMÈRE.

Non, non... c'est pas ça... J'ai vu en songe comme un gros chat noir qui montait sur le toit d' la voisine.

JACOBY.

Un chat noir... ça n' peut être' que votre mari, qui allait lui rendre visite en tapinois... (*Lui donnant une fiole.*) Prenez mon eau de Cologne, ça le corrigera... A une autre...

DEUXIÈME COMMÈRE.

Moi, j'ai rêvé que je me promenais seule sur les remparts... et sur la grande tour de la cathédrale, avec une lampe à la main.

JACOBY.

Je comprends... vous êtes somnambule... Prenez mon eau de Cologne, et mettez cette image-là dans le fond de votre lit... ça se passera..

TROISIÈME COMMÈRE.

Je voudrais me faire dire la bonne aventure...

TOUTES.

Et moi aussi... et moi aussi...

JACOBY.

Est-ce le grand ou le petit jeu?

TOUTES.

Le grand jeu!... le grand jeu!

JACOBY, *à part.*

Les vieilles, c'est toujours pour le grand jeu... (*Haut.*) Voyons... rangez-vous autour de moi... et le plus grand silence!... qu'on ne trouble pas mes calculs cabalistiques...

(*Il se place devant une table, et tire les cartes à voix basse. Tout le monde se groupe autour de lui; les petites filles montent sur des chaises pour mieux voir. En ce moment, on voit paraître l'inconnu, qui semble observer. Marie travaille toujours.*)

L'INCONNU, *à part.* (*Il est enveloppé d'un manteau.*) Cette foule crédule et empressée... ces instrumens d'astronomie... ces vieux manuscrits... Je suis bien chez maître Lænsberg... Puissé-je réussir dans mes recherches!

(*Il continue d'observer.*)

MARIE, *à part.*

Quel est cet étranger?... Je ne l'ai jamais vu venir chez nous...

L'INCONNU, *à part.*

Cette jeune fille... serait-ce celle dont on m'a parlé?... approchons.

MARIE, *à part.*

Comme il me regarde!... (*Haut et se levant.*) Seigneur étranger... est-ce à maître Lænsberg que vous voudriez parler?

L'INCONNU.

Oui, ma belle enfant!

MARIE.

Il est occupé en ce moment à étudier les astres... Peut-être veniez-vous le consulter sur l'avenir?... Il faut l'attendre... car moi, je n'y entends rien du tout...

L'INCONNU.

Rassurez-vous... je ne venais que pour causer du passé, et je pense que vous pourrez m'instruire aussi bien que lui... (*La prenant à part.*) N'êtes-vous pas sa fille?

MARIE.

Oh! oui, monsieur... car sans lui je serais seule au monde... Un père n'en eût pas fait plus pour son enfant.

L'INCONNU.

Comment donc vous trouvez-vous près de lui?...

MARIE.

Oh! ça... c'est une histoire que je me plais à raconter à tout le monde, parce qu'elle prouve la bonté de mon père adoptif...

L'INCONNU.

J'écoute...

MARIE.

On m'a dit que j'avais été trouvée toute petite, là, près de la grande place... sous les parvis de Saint-Lambert, et recueillie par notre bon maître Lænsberg...

L'INCONNU.

Sous les parvis de Saint-Lambert?...

MARIE.

Oui... à l'époque où les Espagnols pénétrèrent dans le Brabant... et s'emparèrent de la ville de Liége...

L'INCONNU, *à part.*

Plus de doute... Ne laissons pas deviner la joie que me cause cette découverte...

(*Ici l'on entend la voix de Lænsberg chanter le refrain suivant.*)

JACOBY, *qui pendant cette scène a parlé à voix basse aux vieilles femmes, et les a effrayées.*

Mais j'entends maître Lænsberg... Chut!... Rangez-vous.

(*Tout le monde se range au fond.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MATHIEU, *tenant une mappemonde d'une main, et de l'autre un télescope.*

MATHIEU.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Sur cette main je tiens le monde;
De l'autre j'observe les cieux;
Et dans notre machine ronde,
Je vois que tout va pour le mieux.
Accourez bons drilles;
Suivez mes avis.
Croyez, jeunes filles,
Ce que je prédis.

SECOND COUPLET.

Ma philosophie est commode;
J'agis toujours d'après mon cœur;
Car je prends le plaisir pour code,
Et ne prédis que du bonheur!
Accourez, bons drilles,
Etc., etc.

Bonjour, mes enfans, bonjour.... Qu'est-ce que vous venez chercher ce matin.... des petits bonheurs?.. je vous en donnerai pour votre argent, n'est-ce pas..... Voyons, commençons par les dames. Approche-toi, la jeune fille; qu'est-ce que tu demandes....

UNE JEUNE FILLE.

Dam', monsieur le sorcier, je n' sais pas trop...

MATHIEU.

Et tu veux que je le devine!.... (*Il lui prend la main, et lui tâtant le pouls*): hem!.... hem!.... nous éprouvons un gros toc toc, pour Julien, Bastien, Claudin ou Dorilas, je ne te dirai pas au juste...

LA JEUNE FILLE.

Il s'appelle Jacquot, monsieur le sortier.

MATHIEU.

Tu vois ce que c'est que de s'entendre... Écoute bien... Si M. Jacquot est un bon enfant... épouse-le... s'il est infidèle, épouse-en un autre... Surtout, ma petite poulette, prends bien garde de te laisser croquer... (*Il lui frappe sur la joue.*) Je ne te prendrai rien pour ça... (*Elle salue et se retire.*) Et vous, mon gros papa, qu'est-ce qu'il vous faut?... Mon double Liégeois... Jacoby.

JACOBY, *bas à Mathieu.*

Poussons à la vente.

UN FERMIER, *s'avançant.*

Ce n'est pas ça, maître Lænsberg. J' sommes fermier, la récolte a été superbe c'tte année... et j'voudrions que vous m' prédisiez combien que j'gagnerons dessus not grain.

MATHIEU.

Donne-moi ta main... (*L'examinant.*) Tu auras un gros tiers de bénéfice, si tu te conduis en honnête homme.

JACOBY.

Dites donc fermier... de quel mois qu' vous êtes, vous?..

LE FERMIER.

Du mois de décembre.

JACOBY, *feuilletant.*

Capricorne... voilà :

« Le fisque, la grêle et le vent
« Feront renchérir le froment;
« Et si largement tu moissonnes,
« Il faut qu'aux pauvres tu en donnes. »

MATHIEU, *à un vieillard.*

Et toi, brave homme, que me veux-tu?

UN VIEILLARD.

Dam', mon docteur... j' sommes un pauvre père de famille... J'ons un' femme malade... quatre enfans sur les bras et pas d'ouvrage... Je voudrais ben une petite prédiction pour savoir ce que je f'rai pour nourrir tout c' monde-là...

MATHIEU.

Approche... (*Lui prenant la main.*) Tu trouveras désormais de l'ouvrage en prouvant à ceux qui t'emploieront que tu es actif et laborieux.

LE VIEILLARD.

Merci, not' docteur.

LE FERMIER.

Combien qu' c'est, maître Lænsberg?

MATHIEU.

Pour un bonheur.... c'est cinq florins, mon garçon....

LE FERMIER.

Voilà...

(*Il les lui compte.*)

MATHIEU, *à part, vers le devant de la scène.*

Un pour moi... (*Il le met en poche. Au vieillard.*) Approche, toi, tiens... En attendant que tu voies s'accomplir les prédictions de là-haut, voilà que ça commence ici-bas.... Va tremper la soupe à tes enfans, et viens me revoir la semaine prochaine... Va.

L'INCONNU, *à part.*

Profitons de la circonstance qui rassemble ici ces braves gens! (*Haut.*) Maître Lænsberg!.. j'admire l'habileté, l'honnête franchise avec laquelle vous répondez aux questions qu'on vous adresse... Voyons, si vous me satisferez à mon tour.

JACOBY.

J' crois bien... Est-ce que nous sommes jamais embarrassés, nous?...

L'INCONNU, *à Mathieu.*

Pourriez-vous dire si les princes d'Orange, vos anciens maîtres, reverront bientôt leur bonne ville de Liége?

JACOBY.

Ah! ben... si vous venez nous parler politique.... (*A part.*) De quel mois qu'il est donc, celui-là?.... (*Haut.*) Etranger, nous ne tenons pas la politique...

TOUS, *se rapprochant de Mathieu.*

Parlez, parlez... maître Lænsberg.

MATHIEU.

Oh! mes enfans... je regrette plus que vous nos anciens princes de Nassau.... qui m'ont prodigué tant de bienfaits... Puissé-je, à travers mon télescope, les apercevoir du plus loin... avec quel plaisir je vous les annoncerais... Mais jusques-là... chut!... les Espagnols veillent... ainsi, mes amis, retournez chacun chez vous... Assez de prédictions comme ça pour aujourd'hui.

L'INCONNU, *lui serrant la main.*

Maître Lænsberg, je suis content de vous.

TOUS.

Adieu, M. Lænsberg.

LE VIELLARD.

Salut, mon docteur.

LA JEUNE FILLE.

Votr' servante, monsieur le sorcier.

CHOEUR.

Chez vous, (*bis.*)
Nous reviendrons vite,
Quand on vous a vu c'est à regret que l'on vous quitte.
Comm' sorcier dans tout Liége on vous cite,
Et nous jurons tous
De n'avoir confiance qu'en vous!

(*Ils sortent, Jacoby les reconduit et sort le dernier.*)

SCÈNE IV.

MATHIEU, MARIE.

MATHIEU.

Pour aujourd'hui, voilà encore une séance terminée...

MARIE.

Ils s'éloignent enchantés de vous...

MATHIEU.

Tant d'argent pour si peu de paroles, quand il y en a qui disent tant de paroles pour si peu d'argent... Je suis sûr que le seigneur Roveredo, malgré tous les impôts qu'il lève sur notre bonne ville de Liége, depuis l'invasion des Espagnols, n'est pas payé aussi exactement.

AIR : *de Garrick.*

N'imitons pas l'exemple dangereux
Que donne encor plus d'un rusé confrère,
Qui, sans pitié trompe les malheureux
En spéculant toujours sur leur misère,
Plaignons, hélas! la pauvre humanité
Qui se confie aux prestiges d'un songe;
N'abusons pas de sa crédulité,
Et vendons-lui du moins la vérité
Au même prix que le mensonge.

MARIE, *souriant.*

Ah! si tous les sorciers vous ressemblaient...

MATHIEU.

Eh! mon enfant... s'ils me ressemblaient, ils ne seraient

pas bien beaux... c'est égal, tu mettras cela dans la cassette... ça grossira ta dot...

MARIE.

Comment, encore pour moi... mais n'auriez-vous pas besoin vous-même?...

MATHIEU.

Tu sais bien que je n'ai plus besoin de rien, à présent que je suis devenu un gros seigneur... Dans notre bonne ville de Liége, ils me respectent... ils me révèrent, ils me disent infaillible... je crois même que j'ai plus de partisans que le roi d'Espagne. *(Il rit.)* Ah! ah! ah! pauvre Mathieu... tu as fait un beau rêve, toi, qui les expliques aux autres... tu aurais de la peine à t'expliquer celui-là... et cependant je suis sorcier.

MARIE.

Ce qui me charme, c'est de vous voir toujours heureux... content; je voudrais bien être comme vous.

MATHIEU.

Ah! mon Dieu! comme tu soupires en me disant cela... est-ce que tu aurais fait aussi un mauvais rêve?

MARIE.

Au contraire... je n'ai fait que rêver à lui toute la nuit...

MATHIEU.

A lui! qu'est-ce que c'est que ça, lui? comment, petite fille, vous vous permettez de rêver à quelqu'un, au lieu de vous occuper à sommeiller tranquillement, sans ma permission encore?... Et qui est-ce qui se donne les tons de vous empêcher de dormir?

MARIE.

Devinez!

MATHIEU.

Petite méchante, tu sais bien que je ne devine guère mieux qu'un autre...

MARIE.

Eh! bien... je ne le connais pas.

MATHIEU.

Par exemple... c'est unique...

MARIE.

Je sais que c'est un charmant cavalier, qu'il m'a juré qu'il m'aimait pour toujours, qu'il m'a presque persuadée que je l'aimais de même... Quant à son nom, son rang, sa fortune, il n'a pas plus songé à m'en instruire que moi à les lui demander.

MATHIEU.

Et où l'as-tu rencontré?

MARIE.

Au palais du gouverneur, en allant porter un de vos almanachs à Vankirk, le vieux concierge que vous connaissez depuis si long-temps...

AIR *suisse de Mme Stockausen.*

Chaque fois que je sortais,
Sur mes pas je le voyais;
Ce n'est qu'hier seulement
Qu'il m'aborda gentiment.
Il se mit à mes genoux,
Ses regards étaient si doux
Que soudain mon cœur battit,
Et tout bas me dit:
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! je le sens là,
Je l'aime déjà.

DEUXIÈME COUPLET.

Cependant je voulais fuir,
Mais il sut me retenir;
Il paraissait si pressant,
Mon cœur était si tremblant;
Il me parlait de ses feux,
Moi, j'écoutais ses aveux,
Et ma bouche se taisait,
Mais mon cœur disait: etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACOBY, *accourant.*

JACOBY.

Maître Lœnsberg... voilà de nouveaux curieux qui vous arrivent.

MATHIEU.

Eh bien! qu'ils s'en retournent; j'ai assez de consultations comme ça pour ce matin... Donne-leur des almanachs... Moi, en ce moment, je me dois tout entier à une comète... que je crois entrevoir...

JACOBY.

Une comète...

MATHIEU.

Une comète superbe! Je la guette, je l'épie... S'il faut

s'en rapporter à Ptolémée, ce serait celle qui se montre tous les 575 ans; et, si je ne me trompe, nos arrières-petits-neveux pourront la saluer encore vers l'an de grâce 1810 ou 1811...

AIR : *Dans un castel.*

Au sein des airs, n'ayant plus de refuge,
Elle essaya de nous rendre au cahos;
C'est elle enfin qui causa le déluge,
Et sans pitié nous noya sous les eaux;
Mais, grâce au ciel, sa course se dérange,
Et nous pourrons éprouver ses bienfaits,
Car elle vient doubler notre vendange
Pour réparer tous les maux qu'elle a faits.

JACOBY.

1811... Diable!... vous voyez de loin... Au fait, avec un télescope... Mais, notre maître, qu'est-ce qu'il faut leur répondre?

MATHIEU.

Dis-leur de s'aller promener... Quant à moi, je sens mon imagination qui s'échauffe... je vois ma comète... je la tiens... elle nem'échappera pas... (*Il prend ses instrumens.*) Venez, venez avec moi. O vous, mes fidèles compagnons d'étude! aidez-moi à élever mes regards jusqu'aux cieux. *Gradatim ad sidera tollor.*

(*Il rentre dans sa cellule.*)

SCÈNE VI.

MARIE, JACOBY, puis VANKIRK.

JACOBY.

Hein!... mamzelle Marie! en voilà t'y des paroles de sorcellerie!... Si le gouverneur espagnol l'entendait, il serait dans le cas de le faire brûler vif...

MARIE.

Mais on frappe... va donc ouvrir.

JACOBY.

O grand homme!... je t'admire... tu m'étonnes... mais je ne te comprends pas. (*Il va ouvrir en criant :*) On y va. (*Vankirk paraît.*) Tiens, c'est M. Vankirk... Qu'est-ce que vous venez donc faire si matin chez maître Lænsberg?

VANKIRK, *d'un air triste.*

Ah! mes enfans, je viens vous annoncer une assez fâcheuse nouvelle.

JACOBY.

Ah! bon Dieu!... quoi qu'il y a donc?

VANKIRK.

Il est arrivé un grand malheur au palais du gouverneur.

MARIE, *se levant.*

Un malheur!

VANKIRK.

Vous savez qu'en vrai Liégeois, et je peux dire ça devant vous... je déteste les Espagnols, et je donnerais ma vie pour que notre bonne ville de Liége rentrât sous la domination de l'ancienne famille d'Orange... Cependant, je n'ai pu apprendre sans chagrin la perte d'un brave jeune homme... don Fernand Silva, le neveu du gouverneur, est mort subitement cette nuit, en soupant avec un de ses amis.

JACOBY.

En soupant... Ah! c'est bien dommage!

VANKIRK.

Un jeune médecin, qui se trouvait avec lui, est venu annoncer cette nouvelle à notre damné gouverneur; et, pour la première fois, le vieux ladre a pleuré... d'autant plus qu'il lui fallait payer les dettes du défunt...

MARIE.

Et que peut faire à cela maître Lænsberg?

VANKIRK.

Vous allez le savoir... Le jeune médecin est venu me trouver tout à l'heure, il m'a dit que les secours de son art étaient inutiles pour son ami; il a voulu me prouver que la magie était le seul remède à employer, et il m'a ordonné de faire transporter en secret ici, le jeune don Fernand!

JACOBY.

Ressusciter! du tout, du tout... notre maître ne se mêle pas de ressusciter, ce n'est pas sa partie...

VANKIRK.

Eh! je sais, comme vous, que nous ne sommes plus au temps des miracles... mais on m'a donné des ordres, et je ne peux qu'obéir. Tâchons qu'il ne soupçonne pas la ruse de don Fernand, et servons ses projets. *(Allant vers la porte)* Entrez, Messieurs... *(Deux hommes entrent, portant un fauteuil recouvert d'un manteau.)* Placez le fauteuil ici... *(Il leur indique la droite du théâtre.)*

MARIE.

Ah ! mon Dien ! que faites-vous ?

JACOBY.

Par exemple ! un défunt chez nous.

MARIE.

Ce pauvre jeune homme !

JACOBY, *criant.*

Maître Lænsberg ! maître Lænsberg ! venez-donc vite !

(*Mathieu entre.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MATHIEU, *méditant.*

MATHIEU.

J'approche ! je marche de planète en planète... j'arriverai... Saturne et Vénus m'ont été du plus grand secours, et Jupiter m'a donné un bon coup de main... mais d'où venait le bruit que j'ai entendu ? tiens, c'est Vankirk... Bonjour, mon vieux Vankirk !

JACOBY.

Dites-donc, est-ce que vous ressuscitez les morts, vous ?

MATHIEU.

Non pas que je sache, mon pauvre garçon...

VANKIRK.

C'est pourtant ce motif qui m'amène ; le gouverneur a perdu son neveu, il compte sur votre science... réussissez et quatre mille piastres vous seront accordées pour ce nouveau prodige.

MATHIEU.

Comment ! on exige de moi... voilà la première fois qu'on me fait une pareille proposition.

AIR : *Puisqu'Henri quatre est père de famille.*

Ressusciter un homme qui n'est plus,
Mon vieil ami, c'est là de la folie ;
Du gouverneur les vœux sont superflus,
Personne jusque là, n'a poussé la magie !
Plus d'un docteur qui se vanta
De retarder pour nous l'heure suprême.
S'il avait su trouver ce secret là,
Aurait bien dû le garder pour lui-même.

VANKIRK.

Encore une fois, j'obéis aux ordres qui me sont don-

nés... restez seulement dix minutes avec ce jeune homme, et s'il ne résulte rien de votre tête-à-tête avec lui... tout sera fini, voilà mon dernier mot... Il faut le laisser seul... venez, mes enfans !

MATHIEU.

Mais, si je ne consens pas !

VANKIRK.

Je ne puis rien entendre, ce sont les ordres du gouverneur... *(Aux autres.)* Suivez-moi...

(Il sort avec Marie et Jacoby.

SCÈNE VIII.

MATHIEU, DON FERNAND *dans le fauteuil.*

MATHIEU.

Eh bien ! la porte est fermée... malgré ma philosophie *(il regarde le fauteuil)*, voilà une compagnie qui ne me plaît pas du tout... qu'est-ce qu'on veut que je lui dise? la conversation ne sera pas longue... Voyons seulement la figure qu'il peut avoir... *(Il s'approche avec précaution du fauteuil, soulève le manteau. Fernand se lève en éclatant de rire, ôte son chapeau et salue poliment.)* Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça?

FERNAND.

Une résurrection, messire docteur, qui vous fera plus d'honneur qu'elle ne vous a donné de mal.

MATHIEU.

Par exemple... je ne me croyais pas sorcier à ce point-là... Mais me direz-vous, seigneur étourdi, ce que tout cela signifie?...

FERNAND.

Cher docteur, mon histoire ne sera pas longue à vous raconter... je suis jeune, j'aime le plaisir, mais il coûte cher : j'ai dépensé mon argent d'abord, celui de mon oncle ensuite, enfin j'ai fait des dettes que don Roveredo ne veut pas payer, et comme mes créanciers me menaçaient de m'envoyer à la Tour, ma foi j'ai pris pour les payer le seul parti qui me restait à prendre, celui de mourir, et la nuit dernière, à la suite d'un banquet charmant, j'ai fait pour quelques heures mes adieux à la vie; assis sur mon lit, entouré de mes convives... je m'écriai tout-à-coup...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Chers compagnons de gloire et de folie,
Je me retire en un monde meilleur,
Ce noir poison va terminer ma vie,
Je vois déjà l'éternité sans peur.
Du vieux Socrate ayant la pose austère,
Près de mon lit j'étais la coupe en main ;
Mais le poison n'était que du Madère,
L'éternité devait finir demain.

MATHIEU.

C'est une mort assez douce, et si jamais je suis libre de choisir, c'est celle-là que je prendrai...

FERNAND.

A peine étais-je mort, qu'un de mes amis, médecin par état, et mauvais sujet par caractère, courut en porter la nouvelle à mon oncle; le pauvre homme, après avoir donné quelques larmes à la mémoire d'un neveu qu'il avait cent fois envoyé à tous les diables, rassembla à l'instant même mes créanciers, et les paya tous pour avoir le droit de m'expédier à Madrid, et de me faire figurer dans le caveau de mes ancêtres.

MATHIEU.

C'est juste; nos vieilles lois refusent la sépulture à tout débiteur mort insolvable.

FERNAND.

Je priai aussitôt mon ami de me faire ressusciter le plus vite et le plus naturellement possible; il ne trouva pas de meilleur moyen que de feindre d'avoir recours à la magie, et la réputation du célèbre Mathieu Lænsberg, si vanté dans tout Liége, vint à notre secours.

MATHIEU.

Mais pour ajouter foi à un pareil prodige, votre oncle est donc bien crédule?

FERNAND.

Il est Espagnol... et dans nos vieilles Espagnes, la sorcellerie a presque autant d'influence que l'inquisition; et la foule rassemblée à votre porte, en me voyant sortir de chez vous sain et sauf, ne manquera pas de vous attribuer cette cure merveilleuse, et ma résurrection vous vaudra tout au moins l'immortalité.

MATHIEU.

Non, seigneur... je ne consentirai jamais à prendre ce miracle-là sur mon compte... Que votre médecin le garde... ça sera encore bien plus étonnant...

FERNAND.

Mais on ne le croira pas...

MATHIEU.

Alors, vous ressusciterez tout seul... Pour vous faire plaisir, je n'ai pas envie de me faire brûler vif...

FERNAND.

AIR : *de Préville et Taconnet.*

Allons, docteur, cédez à ma prière,
Soyez sensible et ressuscitez-moi.

MATHIEU.

Du gouverneur je crains trop la colère,
Être brûlé pour cela, non ma foi.

FERNAND.

Dissipez vite un ridicule effroi,
Vous nuire n'est pas mon envie,
Et si l'on devait pour cela
Brûler celui qui me ressuscita,
J'aimerais mieux mourir toute ma vie
Que de jamais revivre à ce prix-là.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE, JACOBY, *entrant avec précaution.*

JACOBY.

Je suis curieux de savoir comment ils s'arrangent tous les deux.

MARIE.

Je n'ose entrer!... Ciel!... que vois-je!...

JACOBY.

Saint Géronimo!... le mort est sur ses jambes; il parle, il marche; maître Lænsberg l'a ressuscité... Miracle!... miracle!... (*Il sort vite en criant :*) Miracle!...

SCÈNE X.

FERNAND, MATHIEU, MARIE.

FERNAND.

AIR *nouveau de M. J. Doche.*

Vous le voyez, votre gloire commence;
On citera ce prodige étonnant;
On vantera partout votre science,
Car, grâce à vous, je suis vivant.

MATHIEU.

Je le nierai certainement.

FERNAND.

On ne voudra pas vous entendre,

Je prouverai votre talent.
Quand pour témoin je devrais prendre
Cette charmante enfant ;
(*Il s'en approche.*)
Elle sera sincère, je parie,
Ciel ! qu'ai-je vu !
C'est ma chère Marie !

MARIE, *à part.*
Mon inconnu.

MATHIEU.
Eh ! bien, qu'as-tu donc, mon enfant ?
Et quel trouble soudain te prend ?
AIR *précédent.*

MARIE.
Mon père, c'était de lui
Que je vous parlais ici ;
C'est lui qui, d'un air si doux,
S'était mis à mes genoux ;
Lorsqu'ici je le revoi,
Mon cœur, je ne sais pourquoi,
Malgré moi bat bien plus fort,
Et redit encor :
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! celui qui me charma,
C'est lui, le voilà !

MATHIEU.
Quoi, ma fille, c'est de lui
Que tu me parlais ici,
Qui d'un petit air si doux
S'était mis à tes genoux
Lorsqu'ici tu le revoi
Ton cœur, je sais bien pourquoi,
Malgré toi bat bien plus fort,
Et redit encor :
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quoi celui qui te charma,
C'est lui, le voilà.

ENSEMBLE.

FERNAND, *à part.*
Que de bonheur aujourd'hui !
Quoi ! je la retrouve ici
Celle qui d'un air si doux
Me voyait à ses genoux !
Lorsqu'ici je l'aperçoi ;
Mon cœur, je ne sais pourquoi,
Malgré moi, bat bien plus fort,
Et redit encor :
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
La beauté qui me charma.
Enfin, la voilà !

MARIE.
Mon père, c'était de lui, etc.

FERNAND.

Oui, mon cher sorcier... de mon vivant j'ai connu cette aimable personne... En me rendant la vie, vous m'avez rendu tout l'amour que j'avais pour elle... Décidément, docteur, vous êtes un très-habile homme.

MATHIEU.

Il finira par me le persuader... Voilà pourtant comme on fait les réputations.

FERNAND.

Oh! vous voudriez vainement vous en défendre... La crédulité marche vite... vous ne l'arrêterez pas... Vous serez célèbre malgré vous-même; et je bénirai votre gloire, car dès ce jour plus de distance entre nous. Mon oncle ne pourra s'opposer à mon mariage avec la fille d'un homme qui lui aura rendu son neveu... d'un homme dont les siècles à venir conserveront toujours le nom et les almanachs!

MATHIEU, *à Marie.*

Au fait... qu'est-ce que tu dis de tout cela, mon enfant?

MARIE.

Dam!... je dis qu'il faut leur laisser croire tout ce qu'ils voudront. (*Bruit au dehors.*)

FERNAND.

Tenez!... entendez-vous ces cris?... Heureux Lænsberg, voilà votre triomphe qui commence!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JACOBY, VANKIRK, PEUPLE, ensuite ROVEDERO.

AIR: *CHOEUR des bêtises de l'année.*

Au grand Lænsberg honneur! honneur!
Croyons à sa magie...
A l'héritier du gouverneur
Il a rendu la vie!

JACOBY.

Ici rendons hommage
A ce grand, ce fameux sorcier;
Il vivra d'âge en âge
Dans le calendrier!

CHOEUR.

Au grand Lænsberg honneur! honneur! etc.

TOUS.

Le gouverneur!

FERNAND.

Mon oncle!... ah! souffrez que...

ROVEDERO, *le repoussant.*

C'est bon, c'est bon!... messire mon neveu... nous n'en sommes pas encore aux embrassemens; ma présence doit vous étonner? (*A Mathieu.*) Approche-toi, célèbre astronome! C'est donc toi, qui, par ta puissante magie, rends à une parfaite santé les bons neveux que l'on pleure, et pour lesquels on a déjà mis en mouvement tous les carillons de nos paroisses?

MATHIEU.

Monseigneur, je puis vous protester que je suis innocent de tout cela... mais innocent comme l'enfant qui vient de naître.

ROVEDERO.

Par saint Jacques de Compostelle, si tu n'es pas coupable, mon bon neveu n'en pourrait dire autant; je l'atteste sur les cinquante mille piastres que sa mort m'a coûté.... Vrai Dieu!... c'est tout au plus si dans ma vie entière j'ai dépensé autant de bonnes pistoles d'Espagne.

FERNAND.

Que dites-vous, mon oncle! douteriez-vous de mon trépas, quand tous ces bons Liégeois ont été témoins de ma résurrection?

ROVEDERO.

Entendons-nous... entendons-nous, maître Lænsberg, nous avons un compte à régler à nous deux... Si don Fernand s'est joué de moi par la fausse nouvelle de sa mort... c'est qu'il a payé ta complaisance pour te rendre son complice; dans ce cas, tu n'es qu'un fripon et tu seras pendu.

MATHIEU.

Seigneur!... je puis vous jurer que pas un denier n'est entré dans ma poche.

ROVEDERO.

Alors, prends garde à toi... si tu l'avais ressuscité, tu serais un sorcier, et je te ferais brûler vif...

MARIE, *se rapprochant de Mathieu.*

O ciel!...

MATHIEU.

Rassure-toi, mon enfant!...

JACOBY.

Brûler vif!... (*A part.*) Quelle horreur!

MATHIEU.

Encore une fois, seigneur gouverneur, je ne suis pas plus sorcier que vous.

JACOBY, *à part.*

Oh! ça, c'est encore une question...

ROVEDERO.

Dans tous les cas, il faut éclaircir ce mystère, et je vais commencer par m'assurer de ta personne.

(*Deux gardes saisissent Mathieu.*)

FINAL.

AIR : *Fragment du final du deuxième acte de M. Botte.*

TOUS.

O ciel!...

ROVEDERO.

Soumettez-vous, et point de résistance,
Car des soldats entourent la maison;
Tu vois qu'il faut agir avec prudence,
Et sur-le-champ te rendre en prison!

MARIE.

Quoi! l'on veut vous mettre en prison!

TOUS.

Non, jamais nous ne le souffrirons.

(*Ils se jettent au devant de Mathieu.*)

MATHIEU *les repousse avec bonté.*

Mes bons amis, ayez de la prudence,
Avant peu nous nous reverrons.

TOUS.

O ciel! quel affront, quelle injustice;
Ici, quel crime est donc le sien?
Pourquoi le menacer du supplice,
Lui, qui nous a fait tant de bien.

CHOEUR.

MATHIEU.

Il faut de la prudence,
Et point de résistance;
Allons!
Partons!

(*Tout le monde se range avec inquiétude; Mathieu est au milieu des gardes; Rovedero sort en faisant signe à Fernand de le suivre; Marie s'appuie sur Jacoby.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente une salle de la maison de ville à Liége ; elle est au rez-de-chaussée, et fermée au fond par des portes à vitreaux, ouvrant sur une place publique.)

SCÈNE PREMIÈRE.

VANKIRK, L'INCONNU. (*Il est assis devant une table, et écrit. Vankirk est debout auprès de lui ; il a le chapeau à la main.*)

L'INCONNU.

J'ai eu raison, je le vois, mon cher Vankirk, de me confier à toi seul, et de compter sur le vieil attachement que tu as conservé pour notre famille. (*Il se lève.*) A l'aide de tes renseignemens, j'atteindrai, je l'espère, le but auquel j'aspire depuis si long-temps... Jusque-là, le plus profond silence !

VANKIRK.

Rapportez-vous-en à ma discrétion. Lorsqu'on a vécu, comme moi, quarante ans dans un palais, on sait ce que pèse une parole.

L'INCONNU, *lui remettant des lettres.*

Tu remettras ces lettres aux adresses indiquées. J'écris à d'anciens amis qui me sont restés fidèles et qui ne se doutent pas de ma subite arrivée à Liége.

VANKIRK.

Avant tout, permettez que je m'informe du sort d'un accusé qu'on vient d'amener à la maison de ville, c'est pour le juger que le tribunal s'assemble aujourd'hui dans cette salle. Le pauvre homme!... Je crains bien pour lui la colère de nos révérends juges, dignes représentans du roi Philippe d'Espagne. Ils ne peuvent lui pardonner, disent-ils, d'avoir fait un miracle.

L'INCONNU.

Tu veux parler du vieux Lænsberg... En effet, le bruit de son arrestation est venu jusqu'à moi... Un miracle! ce n'est qu'un prétexte qu'a pris le gouverneur pour se ven-

ger d'un homme qui a manifesté hautement son attachement pour ses anciens princes.

VANKIRK.

Depuis ce matin, toute notre bonne ville de Liége est en rumeur pour cela. Le peuple voudrait saisir cette occasion de se révolter contre les oppresseurs du Brabant.

L'INCONNU.

Cette circonstance est favorable à mes projets.... Je tâcherai d'en profiter...

VANKIRK.

Vive Dieu!... je donnerais jusqu'à mon dernier sou de Flandres pour que vos pressentimens ne vous eussent point trompé.

L'INCONNU.

Je m'en remets pour cela à la Providence... Mais quelqu'un vient.... c'est sans doute l'accusé qu'on amène..... Au revoir. Je me rends chez le vieux Vanberg, où quelques amis attendent mes dernières instructions.

AIR : *Walse de Robin*

Adieu! garde encor le silence,
Sur toi je me repose ici;
Sois discret, je pourrai, je pense,
Te récompenser aujourd'hui!

VANKIRK.

Il suffit, je saurai me taire.

L'INCONNU.

Par nous que rien ne soit pressé
Et ce jour finira j'espère
Beaucoup mieux qu'il n'a commencé.

ENSEMBLE.

Adieu, comptez sur mon silence.
Adieu, garde encor le silence, etc.

(*L'inconnu sort.*)

SCÈNE II.

VANKIRK, FERNAND, MATHIEU, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *à Mathieu.*

Maître Lænsberg, attendez dans cette salle, qu'on vous appelle pour l'interrogatoire.

LÆNSBERG.

Puisque c'est la consigne... j'attendrai.. Seulement, si la justice pouvait se dépêcher un peu, ça me ferait plaisir...

J'ai une comète en vue qui pourrait bien partir sans ma permission.

AIR : *Turlurette.*

Devant la suprême cour
Chacun arrive à son tour,
Puisqu'il faut tous qu'on nous gruge,
Qu'on me juge, (*bis.*)
Vite, qu'on me juge.

DEUXIÈME COUPLET.

Pour charmer ma pauvreté
Je n'avais que ma gaîté ;
Elle est encor mon refuge,
Qu'on me juge, (*bis.*)
Vite, qu'on me juge.

(*L'huissier sort.*)

FERNAND.

Bravo, docteur ! c'est ainsi qu'un philosophe sait défier le sort.

VANKIRK.

Ah ! maître Lænsberg, si vous saviez combien je me repens d'être cause...

LÆNSBERG.

C'est donc toi, mon cher Vankirk, qui vas me garder à vue.... Il paraît que me voilà décidément un prisonnier d'état. Je ne me serais jamais douté que mes almanachs me mèneraient aussi loin... Que de préparatifs pour juger un pauvre diable, qui, tout sorcier qu'on le suppose, voudrait bien pouvoir deviner comment tout cela finira !

VANKIRK.

Ils n'oseront pas vous condamner.

MATHIEU.

Tiens ! et toi aussi, Vankirk, tu veux te mêler de prédire l'avenir ? Je ne te le conseille pas, mon garçon... le métier ne vaut pas le diable, surtout depuis qu'on nous force de ressusciter des gens qui se portent mieux que nous.

FERNAND.

Eh bien ! maître Lænsberg, est-ce que votre philosophie vous abandonnerait ? Vive Dieu ! je suis là .. j'userai de mon influence auprès du tribunal de mon oncle, je serai votre avocat.

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Oui, j'en conviens, sans mon étourderie,
Rien n'eût troublé vos célestes travaux,

Aux yeux du peuple en me rendant la vie,
De vos vieux jours vous perdiez le repos.
Puisse à son tour mon amitié bien franche
Du sort fatal vous éviter les coups!
Qu'en vous sauvant je prenne ma revanche,
Et qu'aujourd'hui je sois quitte envers vous.

MATHIEU.

Ce que vous me dites là ne laisse pas que d'être consolant... mais si on me brûle ce soir, je vous défierais bien de me ressusciter demain.

JACOBY, *en dehors.*

Maitre Lænsberg! maître Lænsberg!

MATHIEU.

Tiens! c'est la voix de Jacoby!

SCÈNE III.

LES MÊMES, JACOBY.

JACOBY, *à la cantonnade.*

Mais laissez-moi donc passer, vous, puisque je suis son élève... Ouf!... Dieu! a-t-on du mal à venir en prison!

FERNAND.

Que viens-tu nous annoncer?

JACOBY.

C'est pas ça, maître Lænsberg! vous ne savez pas c' qui se passe dans la ville... on crie, on court, on chuchotte, on parle de vous, de moi, des anciens princes! Le monde dit: « Non.. oui!... c'est possible... ça n'est pas douteux! C'est un mystère, faut pas le dire... » Personne n'y comprend rien... ni moi non plus... et je suis accouru pour vous apprendre tout ça.

MATHIEU.

Allons, voyons... explique-toi plus clairement, mon garçon... tes discours sont aujourd'hui comme mes prédictions, on n'y comprend pas grand'chose!

FERNAND.

Comme il est pâle!

JACOBY.

Parbleu! je crois bien... y a ben de quoi! (*Pleurant.*) Est-ce vrai, notr' maître, que vous allez être fait mourir sur la grande place de Liége?

MATHIEU.

Allons, voyons... ne pleure donc pas comme ça... il ar-

rivera ce qui pourra... nos bons Espagnols sont nos maîtres, et je n'aurais rien à dire même aux envoyés de la Sainte-Hermandad!

JACOBY.

Oui, mais c'est que c'est pas pour vous seul que je pleure... c'est qu'ils disent que je suis un apprenti sorcier, et qu'il faut couper le mal en herbe; je vous d'mande un peu comm' c'est rassurant pour l'pauvre Jacoby!

AIR : *Zig zag, don don.*

Vous d'vez sentir mon embarras,
D' l'Espagn' je me défie,
Contr' la brûlure je n'ai pas
Votre philosophie.
Quoiqu' j' n' sois pas mal frileux
Je n'aime pas les grands feux!
D' peur mon âm' se soulève,
Si l' docteur est flambé bientôt,
Y m' sembl' que son élève
Est ben près du fagot!

MATHIEU.

Même air.

S'il faut qu'enfin vienne mon tour,
Imitant mes confrères,
J'aurai, jusqu'à mon dernier jour,
Propagé les lumières.
Ah! je crois déjà qu'ici
Je sens un peu le roussi;
Mais la tristesse au diable!
A tout, gaîment, je suis soumis.
C'est toujours agréable
D'éclairer son pays.

FERNAND.

Allons, beau-père! n'ayez donc pas de ces idées-là... Toi, mon garçon, parle-nous plutôt de Marie... pourquoi n'est-elle pas venue avec toi?...

JACOBY.

C'est qu'il y a encore bien d'autres choses.

MATHIEU.

Quoi donc?

JACOBY.

C'est un événement... c't événement, c'est un étranger qui est venu pour parler à mamzelle Marie... vous savez, c'lui qu' nous avons déjà vu ce matin!

FERNAND.

Un étranger!

VANKIRK, *à part.*

Je devine qui ce peut être!

MATHIEU.

Que lui disait-il?

JACOBY.

Ah! voilà... il y a dit quelqu' chose... c'est probable... mais quoi?... je n'en sais rien... vu que j'étais au bout d' la chambre, et qu'il parlait tout bas! D'abord il a fait de grands gestes... il avait l'air de lui dire: C'est pourtant comme ça; et mamzelle Marie avait un petit air de lui répondre: Pas possible!... Pour lors... oh! mais dans votr' position... je ne peux dire ça qu'à maître Lænsberg.

LÆNSBERG, *prêtant l'oreille.*

Ah! bon Dieu! qu'est-ce encore, mon pauvre garçon?

JACOBY, *à mi-voix.*

Voilà!... je disais donc... ah!... de sorte qu'il s'est mis à ses genoux...

LÆNSBERG.

Bah!...

JACOBY.

Conséquemment il lui a baisé la main...

LÆNSBERG.

Qu'est-ce que tu me dis là?

JACOBY.

Ah! ben respectueusement... Indéfiniment, ils se sont en allés. Je les ai reconduits jusqu'à la porte... je suis sorti le dernier; et voilà... l'histoire et la clef...

FERNAND, *s'avançant.*

Ah ça! vous voudrez bien m'expliquer...

LÆNSBERG, *à Jacoby.*

Chut!...

(*Dans ce moment l'huissier entre.*)

L'HUISSIER.

Le seigneur Della-Plata attend maître Lænsberg pour l'interrogatoire.

LÆNSBERG.

J'obéis!... Allons, mes enfans, de la résignation! On nous attend; venez, mon avocat.

SCÈNE IV.

VANKIRK, JACOBY, puis L'INCONNU avec UN OFFICIER.

L'INCONNU, *paraissant au fond.*

Vankirk... Vankirk!...

VANKIRK.

Ah! c'est vous?

L'INCONNU, *avec mystère.*

Maître Lænsberg!... où est-il?

VANKIRK.

Vous ne pouvez le voir; on l'interroge en ce moment...

L'INCONNU.

Quel contre-temps!... lui seul aurait pu...

JACOBY.

Tiens!... voilà mon inconnu!... je le reconnais...

L'INCONNU.

Chut!... (*A Vankirk.*) Il faut agir cependant... nous n'avons pas un instant à perdre...

JACOBY.

Je crois bien... car je parierais que ça chauffe déjà!...

VANKIRK.

Que faire?

L'INCONNU.

Il faut, sous un prétexte quelconque, soulever les Liégeois.... faire suspendre le jugement... s'il est possible.... et profiter d'un instant de désordre...

JACOBY.

Ah! la bonne idée!... en v'là une fameuse... oui, faut les ameuter, les faire crier... ça n'sera pas difficile... ils crient toujours...

L'INCONNU.

J'ai mon projet... les prédictions de Lænsberg ont une grande influence sur l'esprit des Liégeois; ils croient aveuglément tout ce qu'il prédit... il faudrait...

VANKIRK.

Une prédiction!

L'INCONNU.

Mais Lænsberg n'est point ici... qui la fera?...

VANKIRK.

Et parbleu!... Jacoby!... c'est son élève.

JACOBY.

Une prédiction... Oh! non... non!... les rêves et les

mois, à la bonne heure... et encore faut que ça soit imprimé. Par exemple... j'ai là dedans ma pancarte... le véritable Liégeois de l'année...

L'INCONNU.

N'annoncerait-il pas quelqu'événement bizarre... extraordinaire... qui eût rapport...

JACOBY.

Attendez... attendez!... vous voulez quelque chose de fort... d'original. (*Il ouvre.*) Voilà...

« Après la pluie nous verrons le beau temps,
« Suivi de paix irrévocablement;
« Chacun enfin sera mis en sa place,
« Et bien des gens en feront la grimace. »

C'est peut-être trop fort.

L'INCONNU.

Bon!... cela peut nous servir à merveille... mais silence...

TOUS.

Silence!

JACOBY.

C'est juste!

L'INCONNU.

En interprétant cette prédiction... d'une certaine manière... nous pourrions peut-être... oui, il suffira qu'il la distribue lui-même.

JACOBY.

Oh! on peut la rallonger, si vous voulez; plus les vers sont longs, et plus ça arrive.

L'INCONNU.

Mets-toi là, et écris ce que je vais dicter.

JACOBY, *à part.*

Il a bien d'l'esprit, cet inconnu-là; il doit être d'un fameux mois!...

VANKIRK.

Dépêche-toi...

JACOBY, *tirant une image de sa pancarte.*

Tenez.... pour qu'ça soie immanquable... voilà une image que j'ai coloriée moi-même... elle est bien jolie... c'est la véritable Samaritaine! (*Mettant un genou en terre.*) J'vas écrire la prédiction au-dessous, en gros... j'la mettrai au bout d'une pique, j'en ferai un' bannière, et j'irai la crier dans toutes les rues d'la ville.

TOUS.

Adopté...

JACOBY, *la plume à la main.*

AIR : *Quatuor de Ma tante Aurore.*

Il faut ici déployer son adresse.

L'INCONNU, *dictant.*

« A Liége aujourd'hui l'on verra
« Le retour d'une jeune princesse. »

TOUS.

C'est cela ! (*bis.*)

JACOBY, *écrivant.*

Après !...

L'INCONNU.

« Que tout le peuple avec tendresse
« Depuis long-temps aimait déjà ! »

TOUS.

C'est cela ? (*bis.*)

L'INCONNU.

« Avec des marques de tendresse
« Le bon Liégeois la recevra. »

TOUS.

C'est cela, (*ter.*)
Notre projet réussira !

L'INCONNU.

Mais surtout entre nous,
Jurons bien tous !

TOUS.

Jurons-nous
Jurez-vous.
Que dans peu,
En ce lieu,
Le salut de Mathieu
Nous réunira tous,
Oui, nous réunira tous !
Séparons-nous (*ter.*)
Adieu, séparons-nous.

(*Jacoby sort agitant sa pancarte ; l'inconnu et l'officier le suivent mystérieusement.*)

SCÈNE V.

VANKIRK, *seul.*

Voici ses juges !... Lænsberg est perdu... le gouverneur est avec eux !

SCÈNE VI.

VANKIRK, ROVEDERO, DELLA PLATA, JUGES, UN HUISSIER.

ROVEDERO.

Prenez place, docteurs... N'oublions pas que nous représentons notre grand Philippe III, et la plus précieuse de nos institutions... Seigneur Della Plata, avez-vous, selon mes ordres, dressé l'acte d'accusation?

DELLA PLATA.

Ma foi, seigneur, j'y ai mis la plus mauvaise volonté possible... et je n'ai pas pu trouver le plus petit passage à incriminer.

ROVEDERO.

Comment!

DELLA PLATA.

Je sais qu'en pareil cas on lit avec les yeux de la foi... Un estimable politique a dit: Donnez-moi trois lignes de l'écriture d'un homme, et je le fais pendre... Voyez mon aveuglement... J'ai lu quinze volumes d'almanachs, sans y rien découvrir... Mais, rassurez-vous... il y a délit... Ce Lænsberg nous a été signalé comme partisan des anciens ducs de Brabant!... d'ailleurs, il s'est moqué du gouverneur; donc il s'est moqué du gouvernement.

TOUS.

C'est juste!

AIR: *de Michel et Christine.*

Accusons,
Condamnons,
La justice
Veut qu'on sévisse;
Accusons,
Condamnons;
C'est l'Espagne que nous servons.

DELLA PLATA.

Une amende considérable
Ferait quelque bien au trésor.

ROVEDERO.

Non docteur, il est trop coupable.

DELLA PLATA.

La prison!...

ROVEDERO.

C'est trop doux encor!

A vos avis, nous devons nous soumettre,
Et nous allons, de ce coquin fieffé,
Dès aujourd'hui faire un autodafé,
Si vous voulez bien le permettre?

ROVEDERO, *à haute voix.*

Qu'on introduise l'accusé.

TOUS.

Accusons,
Condamnons, etc.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MATHIEU, *soutenu par* FERNAND *en robe d'avocat.*

MATHIEU.

AIR : *de la Catacoua.*

Salut, illustre aréopage
Rassemblé je ne sais pourquoi,
Noirs ministres de l'esclavage,
Vous ne m'inspirez pas d'effroi;
Jamais ma gaîté ne recule,
Au sort toujours je me soumets.
Quoique secrets,
De vos décrets
Je ris tout bas, car je sais qu'ils sont prêts,
(*à part à Fernand.*)
Et je charge le ridicule
D'immortaliser leurs arrêts!

DELLA PLATA.

Silence... et respect.

FERNAND, *s'avançant.*

Maître Lænsberg étant accusé de magie et de résurrection, en ma qualité d'homme ressuscité... je me présente devant le tribunal comme pièce de conviction, essentiellement attachée au procès, et je me proclame le défenseur du prévenu...

ROVEDERO.

AIR : *de Va-de-bon-cœur.*

Accusé, pour votre défense
Acceptez-vous cet étourdi?

MATHIEU.

Je compte sur son éloquence,
Il vient plaider pour un ami;
Pourquoi donc, graves personnages,
Ici, vous en étonnez-vous,
Quand les sages deviennent fous
Les fous doivent devenir sages.

DELLA PLATA.

Je vais lire l'acte d'accusation.

MATHIEU.

Il doit être curieux!

DELLA PLATA, *se levant.*

Hum!... hum!... hum!...

MATHIEU, *bas à Fernand.*

Je crois qu'il est plus embarrassé pour m'accuser que nous ne le serons pour nous défendre...

DELLA PLATA.

Vous êtes accusé d'avoir fait des almanachs.

MATHIEU.

C'est permis!

DELLA PLATA.

Hum! d'en avoir vendu!

MATHIEU.

C'est un droit naturel.

DELLA PLATA.

Non seulement vous en avez débité... mais encore... vous en avez distribué gratis.

MATHIEU.

Je ne pouvais pas les donner à meilleur marché.

DELLA PLATA.

Vous êtes atteint et convaincu d'avoir ressuscité un homme reconnu mort par toute la faculté liégeoise...

MATHIEU, *bas à Fernand..*

Il paraît alors que la faculté est de la même force que le tribunal. Allons, mon avocat... à vous la parole.

FERNAND, *s'avançant.*

Seigneurs Hidalgos! et vous, mon cher oncle... quelques mots suffiront pour vous prouver l'identité de mon existence, et l'innocence de l'accusé. Voici le fait...

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Pour échapper à la noire cohorte
Des créanciers qui m'assiégeaient toujours;
Las de les voir se presser à ma porte,
En bon vivant je mis fin à mes jours,
A mon client alors on eut recours;
Dans le trajet, de gentille fillette
Les yeux fermés je devinais l'abord,
Et de plaisir mon cœur battait encor.
Je le sentais s'enflammer en cachette,
Vous voyez bien que je n'étais pas mort.

[illegible] entre aux secrets du metier
[illegible] devine sans rien comprendre.
[illegible] laissez-vous attendrir.
[illegible] écouter mon presage...

Parti. Car je me suis encore permis une petite prédiction... mais ici je ne sais plus lire dans les astres... Vous devez pouvez faire la pluie et le beau temps.

Chanté. N'allez pas me faire mentir.
Car je n'ai pas prédit d'orage.

CHOEUR.

Gloire à Mathieu! pour sa délivrance, etc.

FIN.

MARINO FALIERO

A PARIS.

Hors, savans docteurs, et vous mon oncle... s'il n'y a pas eu mort, il n'y a pas eu résurrection.

DELLA PLATA.

Avocat! vous sortez de la question.

ROVEDERO.

Sans doute... maître Lænsberg n'en est pas moins coupable d'insubordination envers Sa Majesté espagnole.

DELLA PLATA.

Et d'irrévérence envers nos lois d'amour...

ROVEDERO.

La cause est entendue! Accusé! n'avez-vous rien à ajouter à votre défense?

MATHIEU.

Eh! mes bons docteurs! si je vous disais tout ce que je pense, cela n'arrangerait pas mes affaires... je me résumerai donc...

AIR : *Lætamini.*

Soulageant la souffrance
Par de faibles bienfaits,
J'ai prédit l'espérance
Pour calmer des regrets.

TOUS.

C'est un illuminé, (*ter.*)
Il sera condamné!

MATHIEU.

D'un conseil salutaire
Quand j'exigeais le prix,
Des grands l'humble salaire
Retournait aux petits.

TOUS, *se levant.*

C'est un illuminé, (*ter.*) *etc.*

ROVEDERO, *à Mathieu.*

Le tribunal va prononcer l'arrêt! *(L'orchestre joue en sourdine. On entend des cris et du tumulte en dehors.)* Quel est ce bruit? serait-ce une insurrection du peuple?

MATHIEU.

Ces pauvres enfans, ils sont peut-être là pour me dire adieu!

(*Bruit plus fort.*)

DELLA PLATA.

Comment! mais... le tumulte augmente... cela devient alarmant!

CHOEUR en dehors.

AIR : *Deuxième acte de Guillaume Tell.*

Gloire à Mathieu! pour sa délivrance,
Braves Liégeois, réunissons-nous :

Il met en nous sa seule espérance,
Pour le sauver, amis, marchons tous.

ROVEDERO.

Ces cris, pour moi, sont un outrage...
(*A Fernand.*)
Punissez ces audacieux!

FERNAND.

(*Bas, à Mathieu.*)
J'y cours!... Docteur! prenez courage,
Car ici tout va pour le mieux.

SCÈNE VIII.

MATHIEU, ROVEDERO, DELLA PLATA.

MATHIEU, *à part.*

Tout va pour le mieux, je suis bien aise de le savoir, car je ne m'en serais jamais douté.

ROVEDERO.

Hâtons-nous de prononcer son arrêt.

MATHIEU.

Mon arrêt! il paraît qu'il n'y a plus rien à espérer! O Copernic! et toi, surtout, bon Galilée... voilà aussi quelle fut ta récompense!

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Sur votre siècle incrédule
Vous jetiez quelque clarté...
Mais on se faisait scrupule
D'entendre la vérité,
De croire à la vérité.
La sottise et l'ignorance,
Qui sont encor de saison,
Mettent la science en prison:
On a toujours tort, je pense,
Quand on a trop tôt raison!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FERNAND.

(*Le bruit recommence en dehors.*)

ROVEDERO.

Eh bien! mon neveu, tout n'est donc pas calmé?...

FERNAND.

Bien au contraire... le tumulte devient général...

ROVEDERO.

C'est donc une révolte!

FERNAND.

Non, mon oncle, c'est une révolution.

DELLA PLATA.

Ah! mon Dieu!

MATHIEU.

Une révolution?

ROVEDERO.

Ça n'est pas possible! il faut donner des ordres... que l'on prenne les armes.

FERNAND.

Il n'est plus temps, sans doute... ce mouvement était préparé d'avance... car aujourd'hui même les héritiers du prince de Nassau ont reparu dans la ville, aussitôt le peuple s'est déclaré pour eux... la garnison s'est rendue sans résistance, et d'ici, vous pouvez entendre les cris de vive la duchesse!

DELLA PLATA.

Ah! santa Madone! que va-t-on faire de nous?

ROVEDERO.

Ainsi donc, par ma faute... le roi Philippe aurait perdu sa bonne ville de Liége!

MATHIEU.

Et moi, j'aurais gagné mon procès.

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'INCONNU, PEUPLE.

(*On reprend le chœur :*)

Gloire à Mathieu! pour sa délivrance, etc.

L'INCONNU, *en costume de duc de Nassau.*

Oui, mes amis! c'est la jeune héritière du prince de Nassau que vous venez de revoir! Lors de l'invasion des Espagnols, pour la soustraire à une perte certaine, nous fûmes forcés de répandre le bruit de la mort de ma jeune cousine, abandonnée sous le parvis de Saint-Lambert.

AIR : *Vaudeville des Scythes.*

Jeune orpheline et presque sans défense,
Errante au sein d'un pays dévasté,
Ce bon vieillard recueillit son enfance,
Et, l'adoptant malgré sa pauvreté,
La protégea de son obscurité!

FERNAND ET MATHIEU.

O ciel!... Marie!...

L'INCONNU.

Oui, docteur! ce fut elle
Qui s'éleva dans votre humble séjour,
Et ce bienfait, d'un serviteur fidèle,
Le ciel devait vous le payer un jour!

TOUS.

Vive Mathieu Lænsberg!

L'INCONNU.

Suivez-nous, docteur! la princesse Marie vous attend au palais ducal! On vous a préparé un brillant cortége... de riches vêtemens... elle veut enfin vous combler de de biens et d'honneur!

MATHIEU.

Moi, sortir de ma cellule... quitter ma mappemonde et mon télescope... ah! jamais!

AIR : *Non, non, non, etc.*

J'ai passé mes beaux jours
Bercé par l'espérance;
L'or et l'encens des cours
Font peur à l'indigence.
Et non, non, non,
Gardez votre opulence,
Mon vieil habit me paraît assez bon.

DEUXIÈME COUPLET.

Le bonheur, comme un roi,
Me suivait au passage;
Voudrait-il, avec moi,
Monter en équipage!
Et non, non, non,
Jusqu'au bout du voyage.
Allons à pied... le chemin n'est pas long.

TOUS.

Vive Lænsberg!

MATHIEU, *au public*

AIR : *Du Frère Philippe.*

Sans le savoir, j'étais un grand sorcier,
Et l'on voulait me brûler ou me pendre,

Grâces enfin aux secrets du métier
J'ai deviné sans rien comprendre.
Messieurs, laissez-vous attendrir,
Daignez écouter mon présage...

(Parlé.) car je me suis encore permis une petite prédiction... mais ici je ne sais plus lire dans les astres... Vous seuls pouvez faire la pluie et le beau temps.

(*Chanté.*) N'allez pas me faire mentir,
Car je n'ai pas prédit d'orage.

CHOEUR.

Gloire à Mathieu! pour sa délivrance, etc.

FIN.

MARINO FALIERO

A PARIS.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 6.

MARINO FALIERO

A PARIS,

FOLIE A-PROPOS-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. VARNER ET BAYARD;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 7 MAI 1829.

PARIS.

CHEZ OLIVIER, ÉDITEUR, RUE D'ENFER, N° 4.
ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE,
Au Magasin de pièces de Théâtre,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARINO FALIERO.	M. LEPEINTRE jeune.
Mme CHARLOTTE, tenant l'hôtel Saint-Martin	Mlle WILMEN.
M. FRANÇAIS, tenant l'hôtel Richelieu.	M. FÉDÉ.
M. DUJOUR, petit bossu suivant exactement les modes . . .	M. ARNAL.
M. PARIS, danseur émérite de l'Opéra.	M. LEPEINTRE aîné.
Mme SAINTE-SUZANNE.	Mlle IRMA.
M. SAINT-GERMAIN.	M. DÉROUVÈRE.
M. FORTUNÉ, cherchant toutes les inventions nouvelles . .	M. FONTENAY.
LA STATUE DE VOLTAIRE . .	
PERTIGNACE, personnage attaché à l'hôtel de M. Français.	M. ÉMILIEN.
ROCHESTER, personnage attaché à l'hôtel Saint-Martin. .	M. EMMANUEL.
UN AUTEUR.	M. OLIVIER.
UN ALCIDE.	
UN LIBRAIRE	M. THÉODORE.
MÉPHISTOPHÉLÈS . . .	
UN PEINTRE	M. DAVENNE.
UN CHEVALIER	
PERSONNAGES DES DEUX SEXES ATTACHÉS AUX DEUX HÔTELS.	

La scène se passe à Paris.

MARINO FALIÉRO

A PARIS,

VAUDEVILLE A-PROPOS EN UN ACTE.

(Le théâtre représente une place publique; l'hôtel Richelieu d'un côté, l'hôtel Saint-Martin de l'autre; dans le fond, un café et des tables en dehors.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DUJOUR, SAINT-GERMAIN, PERTIGNACE, ROCHESTER, CHŒUR.

(*Au lever du rideau, Pertignace et les gens de l'hôtel Richelieu battent des habits brodés et autres de la garde-robe du théâtre; Rochester, de son côté, fait avec les gens de son hôtel des évolutions et des entrechats; dans le fond, Saint-Germain est assis à une table.*)

CHOEUR.

Pan! pan! pan! mettons-nous à l'ouvrage!
Pour notre patron préparons un nouveau succès.
Pan! pan! pan! mes amis, du courage!
(*D'un côté.*)
Battons les habits des Grecs, des Romains, des Français;
(*De l'autre.*)
Répétons ensemble et nos combats et nos ballets.

ROCHESTER, *de son côté.*

Des battemens et des charges!

PERTIGNACE, *de son côté.*

Hélas! dans notre logis,
Pour des habits aussi larges
Nos acteurs sont bien petits!

CHOEUR.

Pan! pan! etc.

ROCHESTER.

Ah! voici M. Dujour.

TOUS, *se pressant.*

M. Dujour!

DUJOUR.

Eh! oui, c'est moi; me voilà! Dujour, l'homme à la

mode, l'ami du plaisir, portant son esprit, sa critique et le reste (*montrant sa bosse*) partout où l'on s'amuse, et même où l'on ne s'amuse pas.

AIR : *Moi, je flane.*

Moi, je roule,
Oui, je roule
Du côté
Que suit la foule,
Moi, je roule,
Oui, je roule
Et ma bosse et ma gaîté.

J'ai vu ce qu'on a bâti
Pour notre Opéra-Comique :
Ils n'ont mis sur le portique
Que huit muses. Quel oubli!
Celle qui manque est peut-être
La muse de l'opéra;
Mais Boyeldieu va paraître,
Dans le temple elle entrera!

Moi, je roule,
Oui, je roule
Du côté
Que suit la foule;
Moi, je roule,
Oui, je roule
Et ma bosse et ma gaîté.

Mon temps est pris aujourd'hui;
Mais demain j'irai, je pense,
Voir un grenadier de France
Expirer chez Franconi.
Ce théâtre a dans ses fêtes
Un charme qui me séduit;
Là, si les pièces sont bêtes,
Les bêtes ont de l'esprit.

Moi je roule, etc.

Ah! ah! il paraît que l'hôtel Richelieu a mis toute sa garderobe au soleil, et l'hôtel Saint-Martin aussi! Ce Pertignace a-t-il l'air usé!... et ce Rochester! on n'en fera jamais rien de bon. Eh bien! mes enfans, mademoiselle Charlotte, M. Français, où sont-ils donc?

ROCHESTER.

Mademoiselle Charlotte est renfermée avec un de ses tailleurs; ils cherchent quelque chose à la mode.

PERTIGNACE.

M. Français préside son comité, qui n'est pas plus d'accord que son orchestre.

DUJOUR.

Parbleu! toujours les mêmes!... plus de bruit que de besogne! (*A Pertignace.*) Dites à votre maître, (*à Rochester*) et vous à votre maîtresse, que je leur apporte une grande nouvelle. Allez, mauvais drôle! allez, perruque! (*Ils sortent.*) Dieu me pardonne! c'est M. Saint-Germain!

M. SAINT-GERMAIN, *se levant.*

Chut! chut! je monte ma troupe, et je regarde en dissimulant s'il n'y aurait pas moyen de reprendre à ces gens-là ce qu'ils m'ont pris!...

DUJOUR.

Ah! c'est donc vrai, vous rouvrez votre hôtel?

SAINT-GERMAIN.

Pour la cinquième fois, et je ferai fortune, je le crois; et en attendant je bois de l'eau; vous voyez, depuis six mois c'est mon régime!

DUJOUR.

Ce gaillard-là ne mourra jamais d'une indigestion!

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Dites-moi, pourriez-vous me trouver des bâilleurs de fonds?

DUJOUR.

C'est cela! des bâilleurs de fonds! je n'entends pas autre chose!

AIR: *Vaudeville du Premier Prix.*

Deux théâtres dans la détresse
Offrant des spéculations,
Dans le monde s'en vont sans cesse
Demandant des bâilleurs de fonds;
Comme le ciel, à leurs prières,
Tous les financiers restent sourds;
Les bâilleurs ne leurs manquent guères,
Mais les fonds leur manquent toujours.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRANÇAIS, CHARLOTTE.

FRANÇAIS, *accourant.*

Où est-il, maître Dujour? où est-il? De par saint Eustache, mon beau cousin, vous redevenez un peu rare!

DUJOUR.

Il paraît que tout le monde n'en fait pas autant, votre hôtel est plein!

FRANÇAIS.

Pas tous les jours, de par saint Antoine! hier il y avait foule, et aujourd'hui il n'y a pas un...

DUJOUR.

J'entends! le public fait comme vous.

AIR : *Comme il m'aimait.*

De deux jours l'un (*bis.*)
Vous donnez la pièce nouvelle;
De deux jours l'un (*bis.*)
Le talent chez vous peu commun
Se remplace au moins par du zèle;
Et le public vous est fidèle
De deux jours l'un. (*bis.*)

FRANÇAIS.

Et encore ce jour-là, de par saint Thomas-d'Aquin! il y a de la baisse.

CHARLOTTE, *accourant.*

Ah! M. Dujour, mon ami, mon protecteur!

DUJOUR.

Bonjour, ma Charlotte, mon héroïne, la Clairon de la petite propriété; comment donc! vous avez les yeux rouges.

CHARLOTTE.

C'est mon état; ne faut-il pas que je pleure sans cesse? D'ailleurs, je suis inquiète, ça ne va plus si bien.

DUJOUR.

C'est le refrain de tout le monde! il faut du nouveau! Eh bien, il vous en arrive.

TOUS.

Du nouveau?

DUJOUR.

On attend à Paris le fameux doge de Venise, Marino Faliero qui, après avoir fait une chute en Angleterre, vient faire en France la fortune des gens qui sauront se l'attacher.

TOUS.

Que dites-vous?

FRANÇAIS.

Un doge! un grand homme! De par saint Roch et son chien! c'est mon affaire!

CHARLOTTE.

Un Anglais! ça me revient.

FRANÇAIS.

Je m'attendais à quelque chose comme ça; ce matin, la statue qui est sous mon vestibule a remué les yeux, agité son bras... C'est toujours l'annonce d'un grand événement!

DUJOUR.

Pas possible!

FRANÇAIS.

AIR : *de la Robe et les bottes.*

Oui, sur son piédestal, Voltaire
S'agite et semble tressaillir.
Est-ce de plaisir, de colère?
Nous croyons que c'est de plaisir
Qu'il a frémi sur sa chaise curule.

DUJOUR.

De plaisir, assurément, non;
S'il entend sous le vestibule
Tout ce qu'on fait dans la maison.

AIR : *du Marché qui vient de s'ouvrir.*

ENSEMBLE.

FRANÇAIS ET CHARLOTTE.
Allons, partez, dépêchez-vous!
Ramenez Faliero chez nous!
SAINT-GERMAIN ET LE CHOEUR.
Allons partons, dépêchons-nous,
Ramenons Faliero chez-nous.

CHARLOTTE.

Pour notre caissier quel bonheur
Si c'était un autre Joueur!

FRANÇAIS.

Ah! s'il allait doubler nos parts
Comme l'École des Vieillards!

SAINT-GERMAIN.

Peut-être enfin il me rendra
Les beaux jours de mon Procida.

DUJOUR.

Pauvres gens, malheureux rivaux
Comme ils s'arrachent les morceaux!

CHOEUR, *reprise de l'air.*

Allons, partons, dépêchons-nous, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

DUJOUR, FRANÇAIS, CHARLOTTE.

DUJOUR.

Ah! ah! j'étais bien sûr que tout le monde en voudrait.

CHARLOTTE.

Certainement!

FRANÇAIS.

Hein! plaît-il? est-ce que vous espérez qu'il descende chez vous, ma chère?

CHARLOTTE.

Tiens, pourquoi pas, mon cher?

DUJOUR, *riant à part.*

C'est ça! x! x! x!

FRANÇAIS.

Chez une grisette?

CHARLOTTE.

Eh bien! une grisette, c'est bien aussi amusant qu'un grand seigneur comme vous!...

FRANÇAIS.

Taisez-vous, champignon de fortune.

CHARLOTTE.

Ah! ça, gardez vos mauvaise plaisanteries pour vous!

FRANÇAIS.

Il y a dans Paris un tas de petits muguets dont une bonne arquebusade me défera!...

CHARLOTTE.

Venez, et nous verrons!...

DUJOUR.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que vous allez faire?... Vous boxer!... Ces gaillards-là ont un goût décidé pour le genre anglais!...

FRANÇAIS.

Oh! je sais que le mauvais goût vous a gâté!

DUJOUR.

M'a gâté! m'a gâté! au fait; il y a bien quelque chose comme ça!

AIR : *Comme faisait nos pères.*

Oui c'en est fait la vérité
Est ma dixième muse;

Je veux que l'on m'amuse
Par l'intérêt, par la gaîté.
La tragédie,
La comédie,
Sans art, sans sel, me fatigue et m'ennuie.
Je veux qu'on soit neuf et piquant,
J'aime aussi que l'on soit touchant,
J'admets encore qu'on nous donne en passant
Une œuvre irrégulière...
(*Montrant sa bosse.*)
Comme en faisait mon père. (*bis.*)

Vous me permettrez bien d'être irrégulier.

CHARLOTTE.

Vous ferez bien ! Adieu.

AIR *du Charlatanisme.*

Je vais compter chez mon caissier;
Le vôtre ne vous presse guère,
Il a rarement à payer.
(*Elle sort.*

FRANÇAIS.

Eh ! depuis quelque temps, ma chère,
Mon caissier, de par saint-Henri !
Me paie avec exactitude ;
C'est agréable.
(*Il sort.*)

DUJOUR.

Vraiment oui ;
(*A part.*) Surtout pour ceux qui, comme lui,
En avaient perdu l'habitude.

SCÈNE IV.

DUJOUR, FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

Monsieur, en voulez-vous?

DUJOUR.

Hein ! qu'est-ce que c'est que cet original?

FORTUNÉ.

Vous ne me connaissez pas? moi ! Prosper Fortuné !... l'inventeur universel !... c'est moi qui ai tout découvert... tout imaginé... il n'y a pas à Paris un théâtre, un établissement public, une société, une drogue, un journal, une machine dont l'idée ne soit sortie de là !... On me doit tout, depuis le *Paraguay-Roux* qui guérit le public, jusqu'à *la Revue de Paris*...

DUJOUR.

Qui l'endort...

FORTUNÉ.

Un peu... C'est moi qui ai lancé les Gondoles, les Omnibus, les Dames Blanches, les Tricycles, les Favorites, les Ecossaises, les Carolines, les Béarnaises, les Dilir gentes, les Citadines et les Delta qui ont enfoncé les fiacres, les cabriolets et les coucous!... aussi maintenant quand on va à pied, c'est qu'on y met de la mauvaise volonté.

AIR : *Après une aussi longue absence.*

Du tous côtés grâce à moi l'on circule;
C'est un fracas! Vous vous trouvez souvent
Entre l'Omnibus qui recule
Et le Delta qui vous pousse en avant,
De mes succès, là je trouve un garant;
Car le public dans cette conjoncture,
Pour peu qu'il soit bien avisé,
Sera forcé de monter en voiture
De peur d'être écrasé.

J'établis tout par actions; il n'y en a plus!... en voulez-vous encore? en voilà.

DUJOUR.

En voilà!

FORTUNÉ, *montrant une brochure.*

Ah! pardon! c'est mon dernier ouvrage... un nouveau système pour mettre l'orthographe... je prouve à ceux qui me comprennent qu'il faut écrire comme on parle! oh! c'est fort, ce livre-là !... il renvoie tout le monde à l'école, excepté les cuisinières qui m'avaient deviné. A propos de cuisinières, vous savez ma nouvelle invention? je fais distribuer du bouillon à domicile, bouillon excellent! qui sera toujours fort, à moins qu'il ne pleuve... et que l'on prend par actions!...

DUJOUR.

J'entends! c'est un bouillon à boire pour vos actionnaires!

FORTUNÉ.

Pour tout le monde! Vous concevez qu'avec mon pain à la mécanique, voilà la soupe toute faite.

(*Il déroule un plan.*)

DUJOUR.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

FORTUNÉ.

C'est un théâtre comme il n'y en a pas ! un théâtre Omnibus... Il y tiendra vingt mille personnes à cinq sous ! Hein ! quel projet!

DUJOUR.

Le fait est que voilà un petit théâtre auquel je ne pensais pas !...

FORTUNÉ.

Une salle superbe ! voyez plutôt ! Elle sera encore plus gaie que le théâtre de la Bourse, plus commode que le Gymnase... Le Vaudeville ne sera rien à côté de ça. Je l'élève aux Champs-Elysées... au milieu d'une belle place, comme le nouvel Opéra-Comique ! j'engouffre tout le public là-dedans ; il ne restera personne pour les autres.

DUJOUR.

On dirait que c'est déjà commencé ! Et des acteurs ?

FORTUNÉ.

Mes acteurs !... ils auront tous six pieds, ni plus ni moins ; on ne les verra qu'en perspective, ce qui serait très-commode pour de jeunes premières de ma connaissance. On n'entendra pas ce qu'ils diront, c'est possible ! Ce n'est pas un mal. Toutes mes pièces passeront pour des chefs-d'œuvre, et je n'aurai jamais de chute.

DUJOUR.

Au fait, c'est un moyen de succès !

FORTUNÉ.

Eh ! vite, prenez-vous des actions ?

DUJOUR.

Des actions ! j'en ai plein le dos !

AIR : *Vive la lithographie.*

Que d'actions dans Paris,
A la tête
On vous les jette ;
Partout, sur tout j'en ai pris,
Et je sais trop à quel prix.

J'en ai pris dans nos
Canaux,
Et mes écus vont
Au fond.
Dans leur gaz, dans leur
Vapeur,
Je n'ai pu voir
Que du noir.

J'en ai pris dans les voitures,
Et mes fonds courent toujours;
Jusque dans les sépultures
Je m'enterre tous les jours!..

L'Odéon
Fit le plongeon;
L'Ambigu
N'a rien rendu;
Aux Nouveautés sans
Chalands,
Je m'enfonce avec
Boissec!

Sur un théâtre envié
Je comptais, mais quelle brèche!
Le directeur a calèche,
Et je vais encore à pié;

Je suis compromis
Et pris
Dans tous les journaux
Nouveaux,
Où l'esprit étant
Absent,
Il faut de l'argent
Comptant.
Je renonce désormais
A me faire
Actionnaire,
Et je veux croire au succès
Des brevets et des projets
Comme au paiement d'un
Emprunt,
Au repentir du
Ventru,
Au style pressant
Et franc
D'un M. de Crac
En gnac.

Que d'actions dans Paris,
A la tête
On vous les jette!
Partout, sur tout j'en ai pris,
Et je sais trop à quel prix!

FORTUNÉ.

Pour ma salle Omnibus... des actionnaires!

DUJOUR.

Laissez donc! vous ne trouverez plus d'imbécilles!

FORTUNÉ.

Bah! il y en a encore! il y en aura toujours!

SCÈNE V.

LES MÊMES, PERTIGNACE, FRANÇAIS.

PERTIGNACE, *accourant.*

Le voilà! le voilà!... Ah! mon Dieu! je n'en puis plus! je me meurs!

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que c'est? Au secours!...

DUJOUR.

C'est Pertignace!...

FORTUNÉ.

Il se trouve mal...

FRANÇAIS, *sortant de son hôtel.*

C'est lui... j'en étais sûr! Une faiblesse... il ne peut jamais arriver!

PERTIGNACE.

Ah! j'ai tant couru! je suis suffoqué...

FRANÇAIS.

Eh bien! voyons, quelle nouvelle?

PERTIGNACE.

J'ai rencontré à la barrière des Martyrs un Omnibus où il y avait des gens de toute espèce. L'un vient de la Suisse; c'est Guillaume Tell!

FRANÇAIS.

Ma tragédie?

PERTIGNACE.

Non!

DUJOUR.

Le vaudeville?

PERTIGNACE.

Non!

FORTUNÉ.

L'opéra-comique?

PERTIGNACE.

Non! un grand opéra! C'est du neuf; comme moi, il porte avec lui son bagage, ça fait un bruit!...

DUJOUR.

C'est son orchestre... après?

PERTIGNACE.

Après, j'ai vu *les Deux Nuits* qui se sont arrêtées tout court... Il paraît qu'elles ont perdu une voix en route; ensuite mademoiselle Choucroute... une chanteuse allemande qui va au Théâtre Italien; et enfin j'ai vu descendre de l'Omnibus, vous savez? M. Faliéro!

FORTUNÉ.

Faliéro!...

DUJOUR.

Quel homme est-ce?

PERTIGNACE.

Quel homme est-ce? Mais il n'est ni grand, ni beau; c'est un vieillard de quatre-vingt-deux ans, trois mois et quelques jours; il est coiffé d'un bonnet qui ressemble à celui de Georges Dandin; tenez je l'entends! il est entouré d'une foule qui grossit sans cesse.

DUJOUR.

C'est cela! il fait ses affaires d'avance.

FRANÇAIS.

Eh! vite... mes gens, toute ma maison, voilà ma fortune faite pour trois mois.

(*Il rentre dans son hôtel.*)

FORTUNÉ.

Dites donc, si c'est un grand homme, ça irait bien dans ma grande salle.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FALIÉRO, *entouré d'une foule nombreuse*, UN PEINTRE, UN LIBRAIRE, UN AUTEUR, MADAME SAINTE-SUZANNE, et ses OUVRIÈRES, *portant deux mannequins, etc.*

CHOEUR.

AIR : *de la walse polonaise du Vieux Mari.*

Gare!
C'est lui!
Le voici.
Heureux si
Pour nous il se déclare!
Il faut loger,

Héberger,
Ménager
Cet illustre étranger.

FALIERO.

Vous voyez ici
Un ancien doge de Venise.
Je fus, Dieu merci,
Tout ce que peut être un mari.
D'un jeune étourdi
Pour mieux venger ma barbe grise,
Contre mon pays
Je conspirai; je fus occis!

Un noble lord
Sur mon sort
Crut d'abord
Attendrir l'Angleterre.
Ce peuple-là
Me siffla,
M'accabla
De pommes; et voilà.
Un talent
Brillant,
Qui dans son fauteuil ne dort guère,
Pour plaire
Aux Français,
M'a prodigué tous ses secrets;
Car il me donna,
Avec le style
De Damville,
L'air de Procida
Et le bâton du Paria.

ENSEMBLE.

Je reste ici!
Me voici!
Heureux si
Pour moi l'on se declare!
Daignez loger
Héberger,
Ménager
Un vieillard étranger!

CHOEUR.

Gare!
C'est lui, etc.

TOUS.

Ah! grand homme, souffrez...

FALIÉRO.

Ah! je vous en prie', vous m'étouffez... que me veulent ces gens-là?..

UN PEINTRE.

AIR : *de Marianne.*

Monsieur, souffrez que je vous peigne
Pour un magasin tout nouveau,
Qui veut mettre sur son enseigne,
A MARINO FALIERO.

UN LIBRAIRE.

Je suis libraire,
Monsieur, j'espère
Que vous ferez des mémoires, j'y tiens.

UN AUTEUR.

Je parodie
La tragédie,
Et vos succès me répondent des miens.

FALIERO.

On est donc ici, c'est commode,
Fameux avant d'avoir paru !

DUJOUR.

Et souvent dès qu'on est connu,
On est passé de mode.

FORTUNÉ.

Comment ! Faliéro, ce n'est que ça ! un petit vieillard qu'on n'entend presque plus ! Pour aller dans ma salle, il faut qu'un héros ait au moins six pieds. Je vais en inventer un. (*En sortant il heurte Faliéro.*) Prenez garde de tomber, bonhomme !

(*Il sort.*)

FALIÉRO.

L'insolent ! est-ce qu'on tombe dans ma famille ?...

MADAME SAINTE-SUZANNE, *suivie de ses ouvrières.*

Pour nous, monsieur, nous cherchons un beau modèle !...

DUJOUR.

Si je pouvais vous en servir ?

MADAME SAINTE-SUZANNE.

Merci ! Aimable doge, vous voyez en nous...

DUJOUR.

Des couturières...

MADAME SAINTE-SUZANNE.

Non, monsieur, des ouvrières d'un atelier de couture historique !...

FALIÉRO.

Quest-ce que c'est que ça ?

DUJOUR.

Eh ! oui, le genre historique a tout envahi ; on le

trouve jusque dans nos soirées, et ces dames travaillent pour les bals à caractères qu'on a mis à la mode cet hiver, lorsqu'on faisait danser les règnes et les époques!...

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

J'approuve fort cette méthode,
En dansant elle nous permet
De suivre, chose assez commode,
Un cours d'histoire au son du galoubet;
Là, plus d'un fat qui, d'étude économe,
Ne sait pas trop ce qu'on faisait
Dans les beaux temps de la Grèce et de Rome,
Apprend au moins comment on s'habillait.

FALIÉRO.

C'est à merveille, mais qu'est-ce que je puis faire pour votre service?...

MADAME SAINTE-SUZANNE.

Nous voudrions mettre votre histoire en quadrille chez un directeur-général qui a une jeune et jolie femme comme vous, qui est vieux comme vous, et qui est encore plus que vous...

FALIÉRO.

Bien! bien! au diable tous ces gens-là!

DUJOUR.

Eh! oui, retirez-vous... vous reviendrez tous plus tard... quand M. Faliéro recevra!...

FALIÉRO, *apercevant les deux mannequins, que les ouvrières ont déposés près de lui.*

Miséricorde! qu'est-ce que je vois?...

MADAME SAINTE SUZANNE.

Deux mannequins que nous expédions en province, les dernières modes prises à Lonchamps pendant une averse.

DUJOUR.

C'est cela, des machines qui serviront de modèles aux autres!...

FALIÉRO.

Des machines dans les modes!...

DUJOUR.

Il y en a partout... Vous verrez cela, vous qui les mettrez toutes en mouvement.

AIR : *Folie.*

Machine! (*bis.*)
Ce qui domine
C'est cela;
Machine, (*bis.*)
Le siècle est là.

MADAME SAINTE-SUZANNE, *montrant ses mannequins.*

Le fat busqué qui se fabrique
Une moustache pacifique,
La belle offrant aux indiscrets
Un corps si roide, un teint si frais,
D'équivoques attraits.

TOUS.

Machine, etc.

DUJOUR.

Auteurs qui grimpez au Parnasse,
Et vous qu'on voit toujours en place,
Esprits si creux, drames si longs,
Dont, avant tout, nous admirons
Les décorations.

TOUS.

Machine, (*bis*)

(*Ils sortent tous excepté Marino et Dujour.*)

FALIERO.

Enfin, je respire!... Ah! ça, monsieur, suis-je dans la bonne route?

DUJOUR.

Nous vous dirons cela quand vous serez arrivé! Mais d'abord, vous voilà entre l'hôtel Saint-Martin et l'hôtel Richelieu, où l'on reçoit beaucoup d'étrangers.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANÇAIS ET SA MAISON.

FRANÇAIS, *à ses gens.*

Arrêtez-vous!... c'est lui! (*A Faliero.*) Bonjour, beau sire. Soyez le bien-venu.

FALIERO.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

FRANÇAIS.

Si l'écho de mes paroles a retenti dans votre cabinet, de par saint Paul de Bordeaux! vous savez que nous vous attendions avec impatience; venez, de par saint André! venez!

FALIERO.

Pardon! je n'ai pas l'honneur de vous connaître... (*A Dujour.*) Dites donc, ce n'est pas le monsieur de l'hôtel Richelieu?

DUJOUR.

Si fait! vous le voyez avec l'habit et les phrases qu'il avait cet hiver, pour paraître original; il ne veut plus

être ni Grec ni Romain, et même il commence à n'être pas Français!

FALIERO.

C'est drôle!...

FRANÇAIS.

Entrez-vous dans notre hôtel, mon beau cousin?

FALIERO.

Trouverai-je chez vous les gens qu'il me faut?

FRANÇAIS.

Oui, quand ils reviendront.

FALIERO.

Comment! comment! est-ce qu'ils sont en voyage?

FRANÇAIS.

Certainement.

FALIERO.

Et le public?

DUJOUR.

Le public! ça lui est bien égal! il s'arrange en conséquence!...

FRANÇAIS.

AIR : *Restez, restez troupe jolie.*

Achille part, Phèdre est partie;
Crispin voudrait voir l'étranger;
L'Angleterre attend Valérie;
Le monsieur qui doit diriger
Par mer, dit-on, veut voyager;
En route il va bientôt se mettre;
Chacun prend un congé...

DUJOUR.

C'est bien;
Alors ne faut-il pas permettre
Que le public prenne le sien?

FALIERO.

Il fait bien; et voyons: comment me logerez-vous?

FRANÇAIS.

Comme vous voudrez! Voulez-vous le palais d'Olga?...

DUJOUR.

Prenez garde! c'est bien froid!

FRANÇAIS.

La prison du Tasse? la cabane de l'Espion?

DUJOUR.

Tout cela n'est guère solide... Faites-lui faire quelque chose de neuf.

FRANÇAIS.

On dit que vous parlez en vers ?

FALIERO.

Sans doute !...

FRANÇAIS.

En ce cas, mon beau cousin, je ne ferai pas un sou de dépense !...

AIR : *De la treille de sincérité.*

Entrez chez nous de confiance ;
Nous vous logerons sans façon
Comme un ami de la maison.
Vous auriez un succès immense
En changeant quelque chose...

FALIERO.

Hélas !

FRANÇAIS.

Vous pourriez de vos vers, je pense,
Faire de la prose à fracas ?

FALIERO.

La poésie est donc bien bas ?..

FRANÇAIS.

Non, les richesses poétiques
Ont bien encore quelque prix ;
Mais les écus sont romantiques,
Et moi je suis de leur avis.

Reprise de l'air.

ENSEMBLE.

Entrez chez nous de confiance, etc.

FALIERO.

Entrons chez eux de confiance,
Ils me logeront, sans façon,
Comme un ami de la maison. (*bis.*)

(*Ils entrent tous, à l'exception de Dujour.*)

DUJOUR.

Il se laisse entraîner ! encore un pour les cartons !...

SCÈNE VIII.

CHARLOTTE, DUJOUR, FALIERO *peu après.*

CHARLOTTE, *accourant avec précipitation.*

Comment ! il serait vrai ? il est arrivé... il est en face chez le confrère !...

DUJOUR.

Mon Dieu! oui... Et tenez, j'entends du bruit; je crois qu'on se dispute déjà...

CHARLOTTE.

Le drôle de Rochester se sera arrêté en route dans quelque cabaret... Et je n'ai pas été prévenue!...

DUJOUR.

Chut!... je l'entends... on dirait qu'il revient.

CHARLOTTE.

Il serait possible !... Ah! si j'osais... Pourquoi pas?... la vengeance serait douce!

DUJOUR.

Vous voulez le séduire? Le fait est qu'avec un peu de toilette et de grandes phrases, vous en avez pris bien d'autres; le voici... Vite, de la sensibilité! pleurez si vous pouvez; ça ne fera pas de mal!...

CHARLOTTE.

Des larmes... encore?... toujours!

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Se désoler de la sorte
Cela devient ennuyeux...

DUJOUR.

Eh! mon Dieu! que vous importe!
Ça vous réussit au mieux! (*bis.*)
Par les pleurs vous savez plaire;
Exploitez le désespoir,
Pleurez, pleurez chaque soir,
Pour obliger le parterre
A vous jeter le mouchoir. (*bis.*)

FALIERO, *entrant.*

C'est une indignité! une infamie!... conçoit-on une maison comme ça?... après m'avoir reçu avec transport... il n'y a pas de mauvais tours...

DUJOUR.

Pas possible! (*Bas à Charlotte.*) Votre toilette de tous les jours à sept heures! (*Haut.*) Qu'est-ce qu'ils ont fait?

FALIERO.

Ce qu'ils ont fait!... A les entendre, ils sont tous maîtres; ils ne m'écoutaient pas, ils m'envoyaient promener, et il y avait là un monsieur qui, en nazillant, voulait s'emparer de moi! il prétendait que j'étais son bien, sa propriété, avec ma barbe et mon manteau!

AIR : *de la Boulangère.*

Ils invoquent le réglement,
La coutume, que sais-je ?

DUJOUR.

Leur privilége apparemment
Est là qui les protége.

FALIERO.

Mais le talent n'est jamais là !
Ont-ils un privilége
Pour ça,
Ont-ils un privilége ? (*bis.*)

Et quel bruit, monsieur ! on ne s'entend pas !

Même air.

Le sénat est en ce moment
Comme un camp qu'on assiége ;
Car tous à la fois, en criant,
S'agitent sur leur siége.

DUJOUR.

Ils crient ? vrai ? ce n'est pas possible !

(*Chantant.*)

Mais chez eux comme à l'Opéra
Ils ont un privilége
Pour ça,
Ils ont un privilége. (*bis.*)

(*Bas à Charlotte.*) Une phrase ! une tirade !

FALIERO.

Je ne rencontre que des fainéans qui jouent au bilboquet... qui font des armes ou qui me lancent des boulettes avec une sarbacane !

DUJOUR.

Voyez-vous ça ! (*Bas à Charlotte.*) Allons, ferme...

CHARLOTTE, *déclamant.*

O amour ! ô patrie ! ô fureur ! sentimens tumultueux qui vous pressez dans mon âme ! venez y soulever des tempêtes !... O mon père ! tu ne mourras pas sans vengeance !... (*Bas à Dujour.*) Hein ? comment trouvez-vous ?

DUJOUR, *bas.*

Sublime ! chauffez !

FALIERO.

Cette femme-là a des manières engageantes.

CHARLOTTE, *déclamant un poignard à la main.*

Arme chère et fatale, viens contre mon cœur! viens en ranimer les battemens par l'espoir que tu y fais naître!

(*Elle met le poignard dans son corset.*)

FALIERO, *à part.*

Pourvu qu'elle ne mette pas à la mode les buscs de ce genre-là!...

DUJOUR, *bas.*

Bravo! à présent le mouchoir!...

CHARLOTTE, *s'attendrissant.*

Mon père!... ma mère!... Ferdinand... je ne suis qu'une faible femme... mais je ne négligerai rien pour assurer mes coups...

(*Elle tire le poignard de son corset.*)

FALIERO.

Dites donc, monsieur, qu'elle est cette dame!... si elle n'a pas le fil celle-là!...

DUJOUR.

Approchez, c'est mademoiselle Charlotte, maîtresse de l'hôtel Saint-Martin, qui brûle de vous être présentée...

CHARLOTTE.

Trop heureuse, si je pouvais obtenir de vous une faveur!... venez loger chez moi, vous y trouverez un peu de talent, beaucoup de zèle, les égards qu'on vous doit...

FALIERO.

A la bonne heure!... voilà ce qui s'appelle parler... et ce que je viens d'entendre, et son poignard... Dieu!... si cette femme-là s'exprimait en vers! il ne lui manque que la rime et l'hémistiche, choses dont je ne peux pas me passer.

CHARLOTTE.

En vérité? eh bien! la rime et l'hémistiche nous les aurons, et je cours... (*Apercevant Saint-Germain.*) Ciel!... quelqu'un!.. oh! je ne le quitte plus!.. M. Dujour, je vous en prie, prévenez mes gens envoyez-les-moi!...

DUJOUR,

Avec plaisir, mon ange.... une rupture.... une révolution, du scandale.... voila ce que j'aime. Oh! du scandale... en littérature, il faut toujours prendre ça, faute de mieux.

(*Il rentre à l'hotel Saint-Martin.*)

SCÈNE IX.

FALIÉRO, SAINT-GERMAIN, CHARLOTTE.

FALIÉRO, *regardant Saint-Germain qui le salue et lui fait des signes.*

Qu'est-ce qu'il me demande encore celui-là?

CHARLOTTE, *bas.*

Prenez garde!... cet homme-là est bien malade... on l'a déjà cru mort deux ou trois fois.

FALIERO.

Il ne paraît pas encore bien rétabli !...

SAINT-GERMAIN, *bas.*

Monsieur, défiez-vous de cette femme-là!... vous ne savez pas ce dont elle est capable!...

FALIERO.

Au contraire, je le sais, et ma foi!...

AIR : *du vaudeville de l'Anonyme.*

Si ce n'était par égard pour Corneille
De sa maison j'aurais franchi le seuil.

SAINT-GERMAIN.

Y pensez-vous, votre raison sommeille !
Vous, noble, doge, et né dans un fauteuil,
Près des forçats aller trouver un gîte!
Venez chez moi, mon hôtel vous attend ;
On n'y reçoit que des gens de mérite.

CHARLOTTE.

Voilà pourquoi tout l'hôtel est vacant.

Deuxième couplet.

SAINT-GERMAIN.

Allons, seigneur, hâtez-vous de me suivre!

CHARLOTTE, *bas à Faliero.*

Ne croyez pas à ses tableaux brillans.

SAINT-GERMAIN.

Grâce à nos soins comme vous allez vivre !

CHARLOTTE.

Oui, si l'on vit rien que de l'air du temps.

SAINT-GERMAIN.

Des gens de droit l'école m'avoisine.

CHARLOTTE.

C'est pour cela qu'il est très processif.

SAINT-GERMAIN.

Puis j'ai tout près celle de médecine.

CHARLOTTE.

C'est pour cela qu'il est si maladif.

SAINT-GERMAIN.

Donnez le bon exemple!... souvenez-vous de Procida!.. il a fait fortune avec moi!... qui vous empêche d'en faire autant.

CHARLOTTE.

Oui, comptez là-dessus!...

SAINT-GERMAIN.

Est-ce à vous de parler ainsi, vous qui vous êtes entendu avec les autres pour m'enlever ce que j'avais de mieux?... ils m'ont tout volé, tout!... oui, monsieur...

AIR : *du Verre.*

Ils voulaient me perdre!.. pour eux
Mes acteurs m'étaient infidèles,
Et dans un parterre orageux
J'avais trop souvent des querelles.
Le public me manquait de foi;
Mes pièces tombant de faiblesses
Étaient bientôt mortes, et moi
J'étais toujours près de mes pièces.

FALIERO.

En ce cas, il ne vous reste pas grand chose, et vous concevez...

CHARLOTTE.

Et mes gens qui n'arrivent pas!

SCÈNE X.

LES MÊMES, PARIS.

PARIS.

Eh! vite! gare que je passe! Joseph, allez m'attendre chez Vénus avec mon tilbury... Agilité... promptitude!... Une, deux... je ne sors pas de là... Où est-il ce Faliero?...

FALIERO.

Me voici, monsieur...

PARIS.

Ça? eh bien! c'est mon affaire, des jambes de ballet!...

FALIERO.

Pardon, si je vous reçois ici, mais...

PARIS.

Il n'y a pas de mal... vous concevez qu'un zéphir ne peut pas craindre de se trouver en plein air!...

FALIERO.

Comment! monsieur serait?...

PARIS.

Une, deux! je ne sors pas de de là! Tel que vous me voyez, je m'échappe du magasin de l'Opéra, où ils m'ont relégué avec Psyché, les Grâces et l'Olympe tout entier. Oui, monsieur, ils me mettent à la retraite, les vandales!... Ils nous traitent comme nos confrères, les Grecs et les Romains, à l'hôtel de Richelieu. Pauvre Opéra!...

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

On y fait tout pour charmer les oreilles.
Nous n'avons plus ces costumes brillans,
Ces trônes d'or, ces gloires, ces merveilles;
Adieu l'Olympe et tous ses habitans!
On a détruit le magasin gothique
Des demi-dieux de toutes les façons:
Ils n'ont gardé que la Vénus pudique,
Encore ont-ils allongé ses jupons.

Décadence complète!... Les principes se perdent, et le bon goût est à tous les diables... Une, deux! je ne sors pas de là!

SAINT-GERMAIN.

Il a bien raison!...

FALIERO.

Eh! mais, voilà qui n'est pas rassurant.

CHARLOTTE.

Laissez donc! une perruque!

PARIS.

Hein? je crois qu'on a dit perruque.

FALIERO.

Eh! non!...

PARIS.

Je vous demande pardon, on l'a dit! je m'y connais! C'est un mot que nous entendons assez souvent pour ça. Oui, monsieur, dès que mes confrères ou moi nous paraissons quelque part, on murmure autour de nous : perruque!... c'est une perruque!... Eh bien! oui, c'est vrai;

j'en porte une, je m'en vante ; c'est le vieux genre, c'est le beau. Une, deux ! je ne sors pas de là !

FALIERO.

Mais enfin, monsieur, que prétendez-vous faire ?

PARIS.

Ce que je prétends faire ?... c'est fait... nous sommes sept, sept danseurs émérites, sept dieux à la retraite qui venons d'adresser une pétition à l'autorité.

FALIERO.

Contre les jambes des danseurs ?

PARIS.

Non, contre l'usage qu'ils en font ! et comme tous les arts sont frères, nous réclamons pour la tragédie, la comédie, la peinture, la poésie, la musique et la danse grave..... On nous fera justice ! autrement plus d'école, plus de doctrines... ce sont les entrechats horizontaux qui leur ont donné le premier coup de pied, et maintenant la danse est en proie à l'anarchie !... plus de poses..... plus d'attitudes !... c'est une ambition générale... chacun ne cherche qu'à s'élever... le moyen de se tenir à cette hauteur-là !... on ne procède plus que par bonds et par élans... et je crois que jamais on ne vit tant de sauts à l'Opéra, à moins que ce ne soit chez madame !

CHARLOTTE.

Vous êtes trop honnête !

PARIS.

On est trop jeune en France, on est beaucoup trop jeune... depuis vingt ans c'est ce qui nous perd ! à notre âge, à la bonne heure, on n'innove plus... on va son petit bonhomme de chemin... il ne doit pas être permis de sauter plus haut que ses anciens... et nous en viendrons-là ! c'est au pouvoir à fermer l'abîme des révolutions à l'Opéra.

AIR : *Courons de la blonde à la brune.*

Menaçant la paix publique
La jeunesse produit trop ;
Chez nous, comme en politique,
Trop de verve est un défaut ;
Nous voulons donc que sous peine
D'amende et d'autres rigueurs,
On dise au nom de la scène,
Des beaux-arts et des mœurs,
Que nos auteurs
Nos danseurs,

Nos penseurs
N'aient jamais
De succès,
De toupet,
De jarret,
De talens
Ni d'enfans
Avant la quarantaine.

Une, deux, je ne sors pas de là !... la pétition est faite en conséquence !

SAINT-GERMAIN.

Pourrait-on la voir?

PARIS.

Non, nous sommes convenus de ne la montrer à personne !

CHARLOTTE.

Peut-être parce que c'est monsieur qui l'a écrite.

PARIS.

Pourquoi pas? ah! méchante! vous croyez qu'on n'a pas de ça! c'est ce qui vous trompe.

AIR : *Je suis né natif de Ferrare.*

Propre aux succès de toute espèce
J'avais d'abord dans ma jeunesse
Travaillé pour être docteur (*bis.*)
Quand le hasard me fit danseur;
Et le talent extrordinaire
Qui, dans ma première carrière,
Vers la tête alors se portait,
Est descendu dans le jarret. (*bis.*)

Le jarret! voilà tout ce que nos détracteurs nous accordent! Ils nous refusent l'imagination... c'est révoltant! et pour les confondre, je viens d'avoir une idée...

CHARLOTTE.

Pas possible?

PARIS.

Parole d'honneur! C'est la première; mais elle est bonne... Je veux mettre votre aventure en ballet!...

CHARLOTTE.

En ballet!

FALIERO.

Une aventure tragique!...

PARIS.

Tant mieux! je veux qu'on pleure!... et je prouve-[illegible] que nous avons de la sensibilité comme du génie... [illegible] je ne sors pas de là... Action simple et clas-

sique... Au premier acte, votre femme choisit un danseur... un pas de deux... vous êtes... furieux !... un coulé !... et vous conspirez... des jetés battus ! Au second acte, le peuple se joint à vous par un ensemble... l'inquisiteur vous arrête par un entrechat. (*Il donne un coup de pied à Saint-Germain.*) Ah ! pardon... c'est le feu de l'inspiration ! et nous finissons par une mêlée générale... Au troisième acte, le conseil des dix ! hein ! quelle danse majestueuse ! On vous charge de chaînes... vous dansez comme un perdu, et les sénateurs votent à la file en pirouettant.

SAINT-GERMAIN.

Par exemple ! faire pirouetter un sénat...

PARIS.

Pourquoi pas? ce ne serait pas le premier qui tournerait... A Venise...

CHARLOTTE.

Mais l'esprit, les vers de monsieur ?

PARIS.

Bah ! voici le programme, lisez !

FALIERO.

Ce doit être curieux !

CHARLOTTE, *à part.*

Ah ! je les entends ! je suis sauvée !

SAINT-GERMAIN.

Monsieur, ce papier...

PARIS.

Ah ! merci... c'est notre pétition ! Une, deux ! je ne sors pas de là !

SCÈNE XI.

FALIERO, PARIS, SAINT-GERMAIN, *dans le fond;* CHARLOTTE, ROCHESTER, AUTRES PERSONNES DE L'HÔTEL SAINT-MARTIN, *tenant chacune à la main un volume de Racine.*

CHARLOTTE.

Venez tous, venez ! Qu'est-ce que vous tenez-là?... Racine ? Je vois que M. Dujour vous a tout dit... Il n'est plus question pour le moment de faire ronfler la tirade, de jouer du poignard et de tirer du pistolet ; il faut faire du bruit d'une autre manière.

ROCHESTER.

Comme dans l'hôtel Richelieu?

CHARLOTTE.

Du tout! il vaudrait encore mieux rester comme nous sommes; allons! au travail!... Il nous regarde, faites comme moi!

(*Déclamant.*)

« Le dessein en est pris, je pars, cher Théramène. »

ROCAESTER.

« A peine nous sortions... »

LE CHEVALIER.

« Des portes de Trézène. »

FALIERO.

Des vers!

L'ALCIDE.

« Il était sur son char. »

FALIERO.

Pas mal!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

« Ses gardes affligés. »

FALIERO.

Très-bien!

ROCHESTER.

« Imitaient son silence. »

FALIERO.

Admirable!

CHARLOTTE.

« Autour de lui rangés. »

(*A la fin ils se trouvent tous en cercle autour de Faliero.*)

FALIERO.

Comment! vous dites des vers? Voyez un peu... je croyais qu'il fallait des bouches faites exprès pour ça! Voilà qui me décide à m'établir chez vous!...

CHARLOTTE.

Vous êtes bien bon!...

PARIS.

Par exemple!... et mon ballet!...

SAINT-GERMAIN.

Et mon ouverture?...

CHARLOTTE.

En marche !... il faut le porter en triomphe.

AIR *nouveau.*

Allons, allons, sans plus attendre,
Venez tous; il faut le saisir.
Gardons-nous de lui laisser prendre
Le temps qu'il faut pour réfléchir.

CHOEUR.

Allons, allons, sans plus attendre, etc.

(*Ils font le tour du théâtre.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FRANÇAIS, *suivi de tous ses gens.*

FRANÇAIS.

Arrêtez !...

(*Il saisit Faliero par le bras, et le ramène jusqu'à la rampe.*)

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi;
Je l'ai jugé, seigneur, trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'à l'hôtel Saint-Martin Faliero se retire !

FALIÉRO.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

FRANÇAIS, *déclamant.*

Pourquoi je le demande ?

(*Ton naturel.*)

Ah! vous me demandez pourquoi je le demande?... croyez-vous que je souffrirai tranquillement?...

FALIÉRO.

Tranquillement ou non, peu m'importe.

CHARLOTTE.

Oui, peu nous importe !...

FRANÇAIS.

Vous m'appartenez !... et je ne souffrirai pas que des héros de boulevard...

CHARLOTTE.

Ce ton de dédain ne vous va plus : on vous a jugé dans le mélodrame.

FRANÇAIS, *à Faliero.*

Une fois !... deux fois... voulez-vous rentrer dans votre carton?

FALIÉRO.

Non !

CHARLOTTE.

Non !

FRANÇAIS, *prenant Faliero par un côté.*

Je l'aurai !...

CHARLOTTE, *le prenant par l'autre.*

Tu ne l'auras pas.

(*Chacun s'attache à Faliero.*)

FALIERO.

AIR : *de la Révolte de la Muette de Portici.*

Laissez-moi donc, ou je crie à la garde !

CHARLOTTE ET FRANÇAIS.

Tu m'appartiens, suis-moi, Faliero.

FALIERO.

Ménagez-moi, de grâce prenez garde,
Ou vous allez déchirer mon manteau !

FRANÇAIS, *entraînant Faliero.*

J'ai triomphé de leurs efforts perfides.

CHARLOTTE.

Puisque par force il va chez le voisin,
C'est bien le cas de prier mes Alcides
De me donner encore un coup de main.

ENSEMBLE.

FRANÇAIS ET LES SIENS

Ah ! quel débat, c'est vraiment déplorable !
Se disputer ainsi Faliero !
Le sort nous rend ce déserteur coupable,
Dans nos cartons qu'il rentre de nouveau.

CHARLOTTE ET LES SIENS.

Ah ! quel débat, c'est vraiment déplorable !
Se disputer ainsi Faliero !
Réunissons ma troupe formidable,
Et nous viendrons au combat de nouveau.

(*On entraîne Faliero au milieu de la mêlée. Le théâtre change et représente le péristyle du Théâtre-Français ; la statue de Voltaire est au milieu.*)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PERTIGNACE, DUJOUR.

(*Français arrive tenant Faliero enchaîné avec des chaînes de de papier ; il est accompagné de ses gens ; tout le cortége défile sur la ritournelle du chœur suivant.*)

PERTIGNACE.

J'ai perdu ma perruque dans la mêlée, mais c'est égal!.. nous avons triomphé.

FRANÇAIS, *à Faliero.*

Oui, tu as beau regarder, personne ne peut entrer ici?...

CHARLOTTE, *et les siens entrant du côté opposé.*

C'est ce qui vous trompe.

PERTIGNACE.

Le mélodrame!... nous sommes perdus!...

CHARLOTTE.

Vous voyez, j'entre par la même porte que Louis XI, l'Espion, et votre Henri III!...

FRANÇAIS.

Sortez tous!... ou de par saint Jacques du Haut-Pas!... je vous fais sauter par la fenêtre!...

CHARLOTTE.

C'est ce que nous allons voir.

FRANÇAIS.

AIR : *Bravons leur empire* (Siége de Corinthe).

Leur insolence
A nos coups vient s'offrir.
Guerre et vengeance!
Il faut vaincre ou périr!

TOUS.

Leur insolence, etc.

CHARLOTTE, *aux siens.*

Oui, nous vaincrons, j'espère.

FRANÇAIS.

Amis, serrons-nous tous
Aux pieds du grand Voltaire!
Il combattra pour nous!

TOUS.

Leur insolence, etc.

(*Tout à coup le tonnerre se fait entendre.*)

FRANÇAIS.

Qu'est-ce que c'est que ça!... le tonnerre de Mérope est sorti du magasin?...

PERTIGNACE.

La statue a remué!...

FALIERO.

Voltaire!...

(*Le bruit va toujours croissant; la statue se lève, tout le monde se découvre.*)

LA STATUE DE VOLTAIRE.

Qu'est-ce? quel est ce bruit? d'où vient cette cohue,
Qui se livre bataille autour de ma statue,
Et sur mon piédestal me réveille en sursaut?
Je l'avouerai, d'abord j'avais cru que là-haut,
Dans l'orchestre envahi, dans le parterre en armes,
Le public repoussé faisait place aux gendarmes;
Ou que mes chers acteurs, si bien d'accord entr'eux,
En petit comité se prenaient aux cheveux.
Mais non, de ce débat la cause est sacrilége.
On ose devant moi parler de privilége!
Et moi, je n'en veux pas! De Lekain, de Brizard
Tous ces fiers héritiers (zèle et génie à part),
Prétendent que d'eux seuls l'esprit soit tributaire;
Que seuls ils aient le droit d'ennuyer le parterre,
En cinq actes bien longs, que leur jeu rend si lourds,
Et de dire des vers qu'ils écorchent toujours!
Non; de la liberté le Français idolâtre,
La proclame partout, la veut même au théâtre.
Souffrez qu'au peuple enfin nos trésors soient ouverts,
Et laissez le bon goût lui parler en beaux vers.
Sois libre, Faliero! Cherche ailleurs pour ton style
Des interprètes sûrs et meilleurs... c'est facile.
Va, sors; à ces ingrats rends dédains pour dédains.
A tes jeunes rivaux montre d'autres chemins.

(*A Français.*)

Et vous, grand envieux, dont le petit mérite
D'un peu de concurrence et s'afflige, et s'irrite;

(*A Charlotte.*)

Vous, muse de hasard... rapprochez-vous tous deux,
Et donnez-vous la main... il le faut; je le veux.
Plus d'intrigue, luttez de talent et de zèle;
Le public en jugeant finira la querelle.
Rappelez-vous toujours ce que vous lui devez,
Et faites de l'argent tous deux, si vous pouvez.

(*La statue retombe dans son fauteuil et reste immobile.*)

SAINT-GERMAIN.

Diable !... il me semble que, de son vivant, M. de Voltaire faisait les vers mieux que ça...

DUJOUR, *prenant Charlotte et Français par la main.*

« Et faites de l'argent tous deux, si vous pouvez... »

CHARLOTTE, *à part.*

Est-il vexé !

FRANÇAIS.

De par saint Ignace ! dissimulons !...

FALIÉRO, *se précipitant vers la statue.*

Grand homme !...

DUJOUR.

C'est fini, il ne vous entend plus !...

PARIS.

C'est dommage ! ce M. de Voltaire, qui a fait de si beaux ballets... j'allais lui en demander un !

DUJOUR.

Va, Faliero, lance-toi ! un caractère, de l'action, un peu de musique.

PARIS.

Un petit ballet.

DUJOUR.

De beaux vers ! pas trop de tirades !... avec ça, on peut faire encore du bruit après avoir paru.

VAUDEVILLE.

AIR : *des Gueux.*

C'est du nouveau,
Il faut du nouveau,
Chez nous rien n'est beau
Que le nouveau.

TOUS.

C'est du nouveau, etc.

DUJOUR.

Quittant les vieilles ornières,
La routine et les abus,
Des perruques de vos pères,
Amis, ne vous coiffez plus :
C'est du nouveau,
Il faut du nouveau ;
Chez nous rien n'est beau
Que le nouveau.

TOUS.

C'est du nouveau, etc.

MADAME SAINTE-SUZANNE.

Une dame de mérite
Dont l'époux est des mieux faits,
Prend un amant à la suite :
Il est fort laid, dit-on, mais
C'est du nouveau, etc.

TOUS.

C'est du nouveau, etc.

SAINT-GERMAIN.

Défions-nous des prouesses
D'un Gascon qui nous ferait
De séduisantes promesses ;
Car s'il tient ce qu'il promet,
C'est du nouveau, etc.

TOUS.

C'est du nouveau, etc.

PARIS.

Quand maint théâtre sommeille,
L'Opéra se réveillant
Vient nous offrir la merveille
De la Belle au bois dormant...
C'est du nouveau, etc.

TOUS.

C'est du nouveau, etc.

CHARLOTTE.

Que nos lois sont rigoureuses ;
On dit, et ça fait trembler,
Qu'à l'Opéra les danseuses
Ne pourront plus cumuler.
C'est du nouveau, etc.

TOUS.

C'est du nouveau, etc.

FRANÇAIS.

Quatre écoliers de la Chine
Qu'on fait venir à Paris
Parlent la langue latine :
Un préfet les a compris.
C'est du nouveau, etc.

TOUS.

C'est du nouveau, etc.

FALIERO.

Si des Turcs l'affaire est faite
Leurs modes chang'ront subito ;
Plus de croissant sur leur tête ;
Les maris prendront chapeau.
C'est du nouveau, etc.

TOUS.

C'est du nouveau, etc.

DUJOUR.

Un savant qui rime en *arle*
Dit à tous ses abonnés :
Il fôt écrir comme on parle...
Pour ceux qui parlent du nez.
C'est du nouveau, etc.

TOUS.

C'est du nouveau, etc.

CHARLOTTE, *au public.*

Même avant la tragédie
Qu'au boulevard on attend,
Nous donnons la parodie,
Chacundoit dire en sortant :
C'est du nouveau,
L'ouvrage est nouveau,
Il doit être beau
Puisqu'il est nouveau.

TOUS.

C'est du nouveau, etc.

FIN.

LES

ROULIERS,

OU

LA ROUTE DE BRUXELLES.

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. DUMERSAN ET GABRIEL;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 21 MAI 1829.

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS,

CHEZ ORIVIER, ÉDITEUR, RUE D'ENFER, N° 4,

ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE,

Au Magasin de Pièces de Théâtres,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme PICARD, aubergiste.	Mme Guillemain.
JULIENNE, sa fille.	Mlle Wilmen.
VALBRUN, voyageur.	M. Dérouvère.
FLIQUET, roulier.	M. Lepeintre aîné.
DIDIER, jeune roulier.	M. Hyppolite.
ROUGET, roulier.	M. Émilien.
JACQUES, garçon d'écurie.	M. Arnal.
MARIE, fille d'auberge.	Mlle Eliza.
GÉRARD, brigadier de Gendarmerie.	M. Théodore.
FRANÇOIS, postillon.	M. Armand.
Rouliers.	
Villageois et Villageoises.	

La scène se passe dans une auberge, à peu de distance de la frontière, sur la route de Bruxelles.

Nota. Les Personnages sont à la tête de chaque Scène comme ils doivent être au Théâtre, le premier à la gauche du Spectateur.

Imprimerie de Stahl, quai des Augustins, n. 9.

LES ROULIERS,

OU

LA ROUTE DE BRUXELLES.

(Le Théâtre représente une salle basse, au fond une porte donnant sur la cour de l'auberge, à droite la porte d'une chambre, des tables, des bancs, à gauche du spectateur, une table sur laquelle il y a du papier, des plumes et de l'encre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES, MARIE.

JACQUES, *criant à la cantonnade.*

Sans adieu, M. Gérard, bon voyage;

MARIE, *arrivant.*

A qui donc souhaites-tu bon voyage, Jacques?

JACQUES.

Ah! c'est toi, Marie!... C'est le brigadier de la gendarmerie, M. Gérard, qui a bu un coup, comme de coutume, en passant, et qui va chercher des signalemens.

MARIE.

Qu'est-ce que c'est que ça des signalemens!

JACQUES.

Comment! tu ne sais pas? C'est des papiers qui signalent..., où c' qu'on met les figures des individus pour les reconnaître quand on ne les connaît pas.

MARIE.

Je n' te comprends pas.

JACQUES.

Si fait! Tiens, toi, par exemple, on veut te faire arrêter...

MARIE.

Comment, me faire arrêter...?

JACQUES.

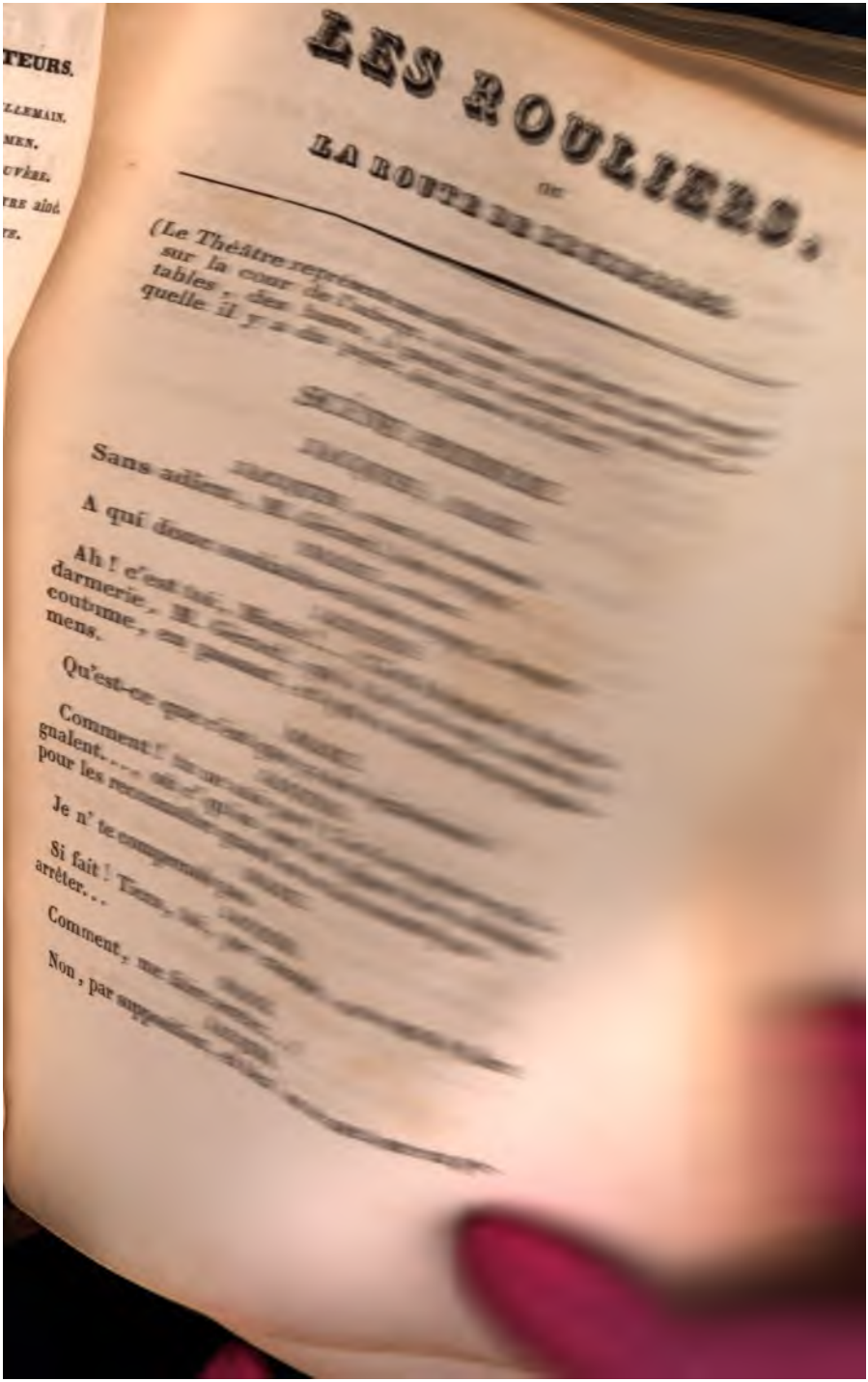
Non, par supposition, eh bien! on te met sur un pa-

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme PICARD, aubergiste.	Mme Guillemain.
JULIENNE, sa fille.	Mlle Wilmen.
VALBRUN, voyageur.	M. Dérouvère.
FLIQUET, roulier.	M. Lepeintre aîné.
DIDIER, jeune roulier.	M. Hyppolite.
ROUGET, roulier.	M. Émilien.
JACQUES, garçon d'écurie.	M. Arnal.
MARIE, fille d'auberge.	Mlle Eliza.
GÉRARD, brigadier de Gendarmerie.	M. Théodore.
FRANÇOIS, postillon.	M. Armand.
Rouliers.	
Villageois et Villageoises.	

La scène se passe dans une auberge, à peu de distance de la frontière, sur la route de Bruxelles.

Nota. Les Personnages sont à la tête de chaque Scène comme ils doivent être au Théâtre, le premier à la gauche du Spectateur.

IMPRIMERIE DE STAHL, QUAI DES AUGUSTINS, N. 9.



LES ROULIERS,

OU

LA ROUTE DE [illegible]

(Le Théâtre repré[illegible] sur la cour de l'[illegible] tables ; des [illegible] quelle il y a [illegible]

[illegible]

Sans adieu, [illegible]

A qui donc [illegible]

Ah ! c'est toi, [illegible] darmerie, [illegible] coutume, en [illegible] mens.

Qu'est-ce que [illegible]

Comment ! [illegible] gnalent..., [illegible] pour les [illegible]

Je n' te [illegible]

Si fait ! Tiens, [illegible] arrêter...

Comment, [illegible]

Non, par [illegible]

pier : *Marie Claquet*, 25 *ans*, *yeux bleus*, *nez camard*, *joues rondes*, *taille dodue*, *le reste* idem.

MARIE.

Ah ! v'là c' qu'on appelle des signalemens ! t'es savant, toi, Jacques !

JACQUES.

Non, je n'suis pas savant, mais je suis t'instruit. Je cause avec les gendarmes, avec les rouliers qui logent dans l'auberge, avec les postillons, les domestiques des voyageurs, et ça me donne des idées.

MARIE.

Eh bien ! moi, je cause aussi avec les rouliers, les gendarmes, les postillons, et ils ne me donnent pas d'idées.

JACQUES.

Ils te donnent autre chose, à toi ; ils t'embrassent.

MARIE.

C'est pas vrai !

JACQUES.

Ah ! j'ai pas vu, l'autre jour, François qui te parlait dans l'écurie ?

MARIE.

C'était pour plaisanter.

JACQUES.

Et ce jeune roulier qui t'a soufflé ta lanterne hier soir ?

MARIE.

C'était pour rire.

JACQUES.

Ah ! pourquoi que tu ne ris pas avec moi ?

MARIE.

J' tai encore donné un soufflet hier matin.

JACQUES.

Je dirai tout ça à notre bourgeoise, madame Picard.

MARIE.

Oh ! non, Jacques, n'y dis rien ; madame Picard est une bonne femme, mais elle ne plaisante pas !

JACQUES.

Eh bien, embrasse-moi, j'y dirai rien ... Allons, oh ! ... pendant qu'il n'y a personne.

MARIE.

Tu peux bien m'embrasser toi-même

JACQUES *s'essuie la bouche et s'approche.*

Ça y est.

MARIE, *apercevant Madame Picard et donnant un soufflet à Jacques.*

Tiens, v'la comme je reçois ceux qui veulent m'embrasser.

SCÈNE II.

JACQUES, MADAME PICARD, MARIE.

MADAME PICARD.

C'est bien, ça, Marie!

JACQUES.

Comment, c'est bien!

MADAME PICARD.

Oui, et tu es un mauvais sujet; apprends que je veux dans ma maison des mœurs et de la sagesse, je ne suis qu'une aubergiste, je reçois ici plus de rouliers que de grands seigneurs, mais, Dieu merci, pour l'honêteté, on connaît la mère Picard, et si je ne suis pas riche, j'ai pour moi ma probité!

JACQUES.

Pour la probité, c'est connu, mais vous dites que vous n'êtes pas riche, not' maîtresse? c'est autre chose. M. Picard disait encore l'autre jour qu'il avait des fonds de placés à Paris, et chaque fois qu'il fait le voyage avec la diligence, dont il est le conducteur, il ne se gêne pas pour porter vos économies chez un homme d'affaires qui a sa confiance.

MADAME PICARD.

Est-ce qu'il ne faut pas en amasser pour ses enfans?... J'ai établi mes deux garçons, il faut que je marie ma fille.

MARIE.

Mademoiselle Julienne ne manquera pas de maris, quand même elle n'aurait pas de dot.

JACQUES.

Pardine!

AIR: *Et voilà comme tout s'arrange.*

Quand on a la grâce et l' maintien
Que possède mamzell' Julienne,
Quand on a z'un nez comme l'sien,
Quand on a t'un' bouch' comm' la sienne,
Quand on a z'un' taill' sans défaut,
Quand on est fraîche comm' un' rose,
Quand on est bien du bas en haut,
Enfin, quand on a tout c' qu'il faut,
On n'a pas besoin d'autre chose. (*bis.*)

Il y en a un qui lui a donné dans l'œil, le petit Didier, ce jeune roulier qui est sur cette route depuis un an.

MARIE.

Dame ! s'il était assez riche.

MADAME PICARD.

Je ne tiens pas à la richesse : c'est mon mari, lui, qui veut de l'argent ! et il a signifié à ce pauvre Didier qu'il n'épouserait pas ma fille avant d'avoir amassé une vingtaine de mille francs.... Il faut du temps pour faire une pareille somme !

JACQUES.

Oui : s'il fallait que j'amasse vingt-mille francs avec ma place de garçon d'écurie, je serais bien sûr de rester toute ma vie garçon.

SCÈNE III.

JACQUES, MADAME PICARD, JULIENNE, MARIE.

JULIENNE, *accourant.*

Ma mère, ma mère !

MADAME PICARD.

Qu'il y a-t-il ?

JULIENNE.

Une chaise de poste qui vient de verser à un quart de lieue d'ici, avec un voyageur qui était dedans ; le pauvre homme ! On l'a transporté chez nous ; je viens de le faire conduire dans la chambre verte ; ça a l'air d'un homme comme il faut.

MADAME PICARD.

Il faut lui donner des secours ! Marie !

MARIE.

Madame.

MADAME PICARD.

De l'eau de Mélisse ; tiens, Julienne, dans notre armoire. (*Elle lui donne la clé.*)

JULIENNE.

Oui, maman. (*Elle sort avec Marie.*)

MADAME PICARD.

Il faut aller chercher un chirurgien. — Jacques, tu vas courir au village.

JACQUES, *empressé.*

Oui, chercher un *chirugien.*

MADAME PICARD.

Tu lui diras de venir tout de suite, tout de suite.

JACQUES, *s'en allant.*

Oui, tout de suite, (*Il revient sur ses pas.*) et s'il n'y est pas qu'est-ce que je lui dirai?

MADAME PICARD.

Vas donc, imbécille! Tous les jours il arrive des accidens pareils sur c'te vilaine route.

SCÈNE IV.

MADAME PICARD, LE POSTILLON.

LE POSTILLON, *entrant par le fond.*

Que le diable emporte les rouliers! ils le font exprès, ces enragés-là.

MADAME PICARD.

Qu'avez-vous, François?

LE POSTILLON.

J'ai... que je casserai la mâchoire au père Rouget, qui vient de me faire verser... C'est la première fois que cela m'arrive.

MADAME PICARD.

Tiens; c'est vous qui meniez le voyageur?

LE POSTILLON.

Oui, Madame Picard, croyez-vous que ce soit agréable pour un postillon qui n'a jamais bronché, de se voir accroché au beau milieu du chemin? Les rouliers le font exprès.

MADAME PICARD.

Allons, ne dites pas de mal des rouliers, vous ne vallez pas mieux qu'eux.

LE POSTILLON.

Je vais aller trouver le brigadier, je veux qu'on dresse procès-verbal; j'ai pas envie d'être mis à pied pendant huit jours : chacun vit de son état; vous vivez de votre auberge, moi, je mange de mon cheval... , par ainsi.

MADAME PICARD.

Voici justement le père Fliquet, nous allons savoir comment cela s'est passé.

FLIQUET, *en dehors.*

Je,vous dis, moi, que c'est le postillon qui a tort.

SCÈNE V.

FLIQUET, *entrant par le fond*, MADAME PICARD, LE POSTILLON, *ensuite* MARIE.

FLIQUET.

Bonjour, Madame Picard; Marie, une bouteille.

MARIE, *accourant.*

Voilà, voilà. (*Elle le sert, ainsi que le postillonet sort.*)

MADAME PICARD.

Bonjour, père Fliquet.... Qu'est-ce que dit donc François, que Rouget l'a fait verser ?

FLIQUET, *se versant.*

François a tort, il a versé lui-même, tenez, comme je verse ce verre de vin.

LE POSTILLON, *buvant à une autre table.*

Ils se soutiennent tous, ces méchans rouliers !

FLIQUET, *levant son fouet.*

Oh ! mais, dis donc, toi, là-bas, la culotte de peau ?... si tu voulais bien ne pas dire du mal des rouliers, postillon par Calais, qui court toujours et qui n'arrive jamais.

LE POSTILLON.

Veux-tu te taire, gros balourd, qui fait quatorze lieues en quinze jours.

MADAME PICARD.

Voyons, pas de mots ! pas de mots ! racontez-moi la chose.

FLIQUET.

J'vas vous dire... J'était à boire un coup à la Patte-d'Oie, avec le père Rouget, le charriot de c't'homme tenait le milieu du pavé... ; le postillon donne de loin le signal avec son fouet pour avertir le roulier de se détourner, le père Rouget court à ses chevaux; c't'homme quitte son verre de vin : faut le temps. Il tire à diah ! voilà que le postillon, qui n'avait pas pu s'arrêter, entre sa roue dans le moyeu de celle du roulier, ça fait que la roue de la chaise de poste est restée accrochée et qu'elle s'est cassée dans celle du père Rouget, mais puisqu'il avait tiré à diah....

LE POSTILLON.

Il a tiré à hue !

FLIQUET.

Il a tiré à diah !

MADAME PICARD.

Et le voyageur a versé.... Je vais le voir, ce pauvre homme ! On l'a mis dans la chambre verte ; ... je vais dire qu'on lui bassine un lit. (*Elle sort.*)

LE POSTILLON.

Et moi, je vais envoyer chercher le charron pour raccommoder la voiture .. Et de là, porter ma plainte.

FLIQUET, *souriant.*

Porte, porte ; on ne t'écoutera pas..... Tu n'avais qu'à n' pas aller si vite, malin !

LE POSTILLON.

Veux-tu que la poste aille au pas ?

FLIQUET.

J'y vais bien, moi ! et j'arrive avant toi, comme tu vois.

Air du vaudeville des Anglaises.

On en voit bien sur la terre
Qui s' pressent pour parvenir.
Pour réussir au contraire,
Le plus sûr n'est pas d' courir.
J'sais qu' l'ambition nous excite,
Mais ell' nous culbut' souvent ;
Que d' gens arriv'raient plus vite,
S'ils allaient plus doucement.

LE POSTILLON.

C'est bon ; nous verrons qui est-ce qui paiera le dégat.

FLIQUET.

Vas donc, chat botté. (*Le postillon sort.*)

SCÈNE VI.

FLIQUET, MADAME PICARD.

MADAME PICARD, *rentrant gaiement.*

Ah ! Dieu merci ! Ce pauvre homme a eu plus de peur que de mal.

FLIQUET.

Eh bien ! madame Picard ! Aurons-nous un bon dîner aujourd'hui ? Je vous réponds que j'y ferai honneur.

MADAME PICARD.

Pouvez-vous demander çà ? Est-ce que je ne soigne pas toujours mes roulliers ?

FLIQUET.

Tenez. Voilà les amis!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROUGET, LES ROULIERS.

CHŒUR.

Air de la contredanse de Marie.

J' transport' gaiement
Mon chargement;
Toujours content,
Toujours chantant,
Matin et soir,
Chacun peut voir,
Le roulier
Près d' son limonier.

FLIQUET.

Bon!
Je n' fais pas faux bond,
Quand j' puis croire
Au pour boire.
Pour
Partir avant l' jour,
Rien n' me coûte à mon tour;
J' prends en me l'vant l' matin,
Un p'tit coup d' vin,
Et j' donne à mon mulet
Un petit coup d' fouet.

TOUS.

J' transporte gaiment, etc.

ROUGET.

Dites-donc, grosse mère, et le père Picard, comment qu' ça va, la santé?

MADAME PICARD.

Mais il se porte bien; il est à Paris.

FLIQUET.

Toujours en route; comme nous. Seulement nous la faisons sur nos jambes, et lui sur l'impériale de sa diligence.

ROUGET.

Est-ce que nous n'allons pas boire un coup à notre bonne rencontre?

FLIQUET.

Un coup, deux coups. Tant que vous voudrez. (*Il*

frappe sur la table avec le manche de son fouet.) Marie! du vin, et du bon!

MADAME PICARD, *appelant.*

Marie! des verres.

MARIE, *apportant des verres.*

Marie! Marie! me voilà. (*Fliquet veut l'embrasser.*) Finissez-donc, père Fliquet; est-ce que çà vous reprend?

FLIQUET.

Çà ne m'a jamais quitté.

MADAME PICARD.

Allons, père Fliquet, laissez-là cette jeunesse. Un homme marié....

FLIQUET.

Oh! elle est pour les mœurs, la mère Picard!.... Écoutez-donc, les rouliers sont farceurs.... Mais ils vont du plaisir à la besogne, et de la besogne au plaisir.

Air : Le troubadour à son amie.

Braver le chaud comm' la froidure,
Bien surveiller son chargement,
Ne jamais quitter sa voiture;
Boire la goutte à tout moment,
Et surtout marcher tout doucement.
Quand son intérêt le conseille,
Aller de Paris à Marseille,
Ou bien du Havre à Montpellier,
Hé! hé!
Sans que que l'trajet puiss' l'effrayer.
Voilà! (*4 fois*) les devoirs du roulier.

TOUS.

Voilà! (*4 fois.*)
Voilà les devoirs du roulier.

FLIQUET.

Et puis quand il arrive à Paris, oh! dame, c'est autre chose.

Même air.

S' prom'ner à la fil' dix ou douze,
Tout le long du Palais-Royal;
Avec les deux mains dans la blouse,
D'vant les boutiqu's de c' beau local,
S'arrêter d'un air machinal;
Et puis le soir selon l'usage,
Aller au café du Sauvage,
Ou bien au café Montansier,
Hé! hé!

R'luquer les belles du quartier.
Voilà ! (*4 fois*) les plaisirs du roulier.

TOUS.

Voilà ! (*4 fois.*)
Voilà les plaisirs du roulier.

Et je dis qu'il se trouve heureux comme ça.

SCÈNE VIII.

JACQUES, MADAME PICARD, JULIENNE, FLIQUET, ROUGET, LES ROULIERS.

JULIENNE.

Ah ! maman, quelle bonne nouvelle !

MADAME PICABD.

Comme tu cries, comme tu sautes !... Une bonne nouvelle, parle vite.

JULIENNE.

Voilà Didier qui arrive avec sa voiture !

MADAME PICARD.

C'est ça cette grande nouvelle ? J'ai cru qu'il nous arrivait un prince à six chevaux.

JACQUES.

Il fait autant de bruit que si c'en était un... Il vient de faire entrer ses chevaux dans la grande cour en faisant claquer son fouet.

JULIENNE.

Et dès qu'il m'a aperçue, il m'a crié ; mademoiselle Julienne, ah ! quel bonheur ! je viens vous épouser.

MADAME PICARD.

Comment t'épouser !... Tu sais les intentions de ton père.... Il veut un homme qui ait de quoi.

JULIENNE.

Justement, c'est ça ; c'est que M. Didier est riche.

FLIQUET.

Qu'est ce que vous dites donc, Didier est riche ?

TOUS LES ROULIERS, *quittant la table.*

Didier est riche ?

MADAME PICARD.

Ça n'est pas possible !

JULIENNE.

C'est comme je vous dis, il va vous expliquer ça.

Air du vaudeville du Petit Courrier.

Mon père ne voulait pas d' lui,
Parce qu'il n'avait pas d' fortune :
Voilà qu'il nous en apporte une,
Dieu ! que j' suis contente aujourd'hui ;
C' n'est pas qu'à la richesse j' tienne,
Mais de Didier ell' fait le bonheur ;
C'est la premièr' fois que d' Juliénne
L'argent aura fait battr' le cœur. (*bis.*)

Tenez, le voilà.

SCÈNE IX.

JACQUES, MADAME PICARD, DIDIER, JULIENNE, FLIQUET, ROUGET, LES HORLIERS.

DIDIER, *gaiement.*

Bonjour, madame Picard ; bonjour, les amis !

MADAME PICARD.

Qu'est-ce que l'on vient de nous dire, M. Didier, vous êtes riche ?

FLIQUET.

Conte-nous donc ça, garçon ?

TOUS.

Oui, conte-nous ça.

DIDIER, *embarrassé.*

Oh ! ne m'en parlez pas, mes amis, ça tourne la tête ; il y a un mois, quand je suis passé par ici, je n'avais pas cent francs devant moi, et aujourd'hui me voilà une petite fortune.

FLIQUET.

Et comment que ça t'est venu si vite ?

DIDIER, *embarrassé.*

Dame, le hasard fait souvent bien des choses.

MADAME PICARD.

C'est donc le hasard qui vous a enrichi ?

DIDIER.

Vous m'avez entendu parler quequ'fois d'un oncle que j'avais en Picardie ?

FLIQUET.

C'est vrai, mais nous ne le connaissons ni les uns ni les autres.

DIDIER.

Eh bien ! il est mort !

TOUS.

Il est mort !

JACQUES.

Ah ! tant mieux encore, ce pauvre cher homme !

FLIQUET.

Je devine le reste, il t'a laissé son héritage.

DIDIER.

Non.... C'est-à-dire oui.... Mais pas à moi seul ; il était riche, mon oncle.

JACQUES.

J'en ai deux, moi, des oncles, mais ils ne sont riches ni l'un ni l'autre.

FLIQUET.

Et de combien donc qu' t'as hérité ?

DIDIER.

Ne faut-il pas vous rendre des comptes ?

FLIQUET.

On ne t'en demande pas. Mais c'est qu'il a l'air tout drôle en nous disant ça.

JACQUES.

C'est vrai qu'il a l'air drôle !

TOUS LES ROULIERS.

Oui, il a l'air drôle.

DIDIER.

Dame, vous m'ahurissez, aussi ! Ils sont tous là autour de moi.... Si vous croyez, vous autres, que quand on a fait fortune on est à son aise...

MADAME PICARD.

Voyons, laissez-le respirer, ce garçon, s'il a hérité, tant mieux pour lui.

DIDIER.

Oui, Madame Picard ; vous m'avez souvent dit qu'il vous fallait un gendre avec vingt-mille francs, eh bien... je les ai les vingt-mille francs, en bons billets, (*Il frappe sur sa poche.*) et v'là l'magot.

MADAME PICARD.

Comment, mon garçon, ce serait-il possible !

DIDIER.

Vive la joie !.... Je paye à boire à tous le monde !... C'est dommage que M. Picard soit absent.

MADAME PICARD.

Pourquoi ?...

JULIENNE.

Ah ! maman, parce que notre mariage se ferait bien vite.

MADAME PICARD.

Eh bien, mes amis, je vais écrire à mon mari : je connais ses intentions ; il estime Didier.

JACQUES.

Oui, ce n'était que parce qu'il n'avait pas d'argent que l'on ne voulait pas de lui.

MADAME PICARD.

Veux-tu t'en aller à tes chevaux, toi.

FLIQUET.

C'est vrai ! il est garçon d'écurie, et il est toujours dans la salle à manger.

JACQUES.

Tiens, moi, pas bête !

JULIENNE.

AIR : *Voulez-vous des rubans.*

Not' bonheur est certain,
N'est-c' pas, ma mère !
Plus d' délais, plus d'chagrin
La noc' va s'faire,
Ah ! ah ! ah ! ah !
A c'te noc' là
Comme on dans'ra.

FLIQUET.

Chez Didier, mes enfans,
Tomb' la fortune.
Ça n'est pas chez d'brav' gens
Chose commune.
Ah ! ah ! ah ! ah !
A c'te noc' là
Comme on boira !

(*A Didier, qui a l'air rêveur.*)

Eh bien, tu ne bois pas ?

DIDIER.

Si, si, je bois avec vous,

(*Il chante, et tous reprennent.*)

Ah ! ah ! ah ! ah !
A c'te noc' là
Comme on boira.

MADAME PICARD.

C'est toujours par l'bonheur
Qu'un mariag' brille,
Vous s'rez sûr du bonheur
De votre famille.
Ah ! ah ! ah ! ah !
A c'te noc' là
Comme on chant'ra.

JACQUES.

Pour prouver en tout temps
Comme l'on s'aime,
Il faudra, tous les ans,
Faire un baptême,
Ah! ah! ah! ah!
A c' baptême-là
Comme on rira.

JULIENNE, *à Didier.*

Vous ne riez pas, M. Didier?

DIDIER.

Si, si, est-ce que je ne riais pas?

JACQUES.

Ah! c'est bon, il a cru qu'il riait. Tu ne riais pas du tout.

DIDIER.

Eh bien, (*chantant et tous reprennent.*)

Ah! ah! ah! ah!
A c' baptême-là
Comme on rira.

DIDIER.

Je ne peux rester ici qu'un jour, parce qu'il faut que je rende mon chargement demain à Bruxelles; Madame Picard, est-ce qu'aujourd'hui nous ne pourrions pas arranger les préliminaires; je voudrais être sûr...

(*Il regarde Julienne.*)

JULIENNE.

Ah! d'abord..., vous êtes sûr de moi, Didier!

MADAME PICARD.

Je réponds de mon mari; nous pourrions toujours aller chez le notaire, faire préparer les articles.

JACQUES.

Et déposer la somme. (*A part.*) Pas bête, la bourgeoise.

DIDIER.

Je reviendrai dans huit jours, vous aurez la réponse de votre mari, et nous ferons la noce...; je vous y invite tous, les amis!

FLIQUET.

On y sera.

DIDIER.

Air du vaudeville de l'Anonyme.

Quand la mariée entrera dans l'église
C'est un roulier qui lui prendra la main.
Ça m'f'ra plaisir, et, quoique l'on en dise,
Je veux aussi des rouliers au festin.

C'est un roulier qui prendra l'premier verre
Du bon p'tit vin qui doit nous mettre en goût.
C'est un roulier qui prendra la jarr'tière.

JACQUES, *à part.*

Diabl's de rouliers, ils veul'nt donc prendre tout.

TOUS.

C'est moi, c'est moi qui prendrai la jarr'tière.

JACQUES

Diabl's de rouliers, ils veulent donc prendre tout.

(*Julienne, Madame Picard et Didier sortent.*)

SCÈNE X.

FLIQUET, VALBRUN, MARIE, ROUGET, JACQUES, LES ROULIERS.

JACQUES, *regardant à la cantonnade.*

Dites-donc, les rouliers? v'là l'voyageur que vous avez renversé, qui vient ici. (*Ironiquement.*) Il va vous remercier!

VALBRUN, *à Marie, avec humeur.*

Je vous répète que je ne puis rester ici plus longtemps...

MARIE.

Mais, Monsieur, il faut au moins cinq heures pour remettre votre voiture en état... N'est-ce pas, Jacques?

JACQUES.

Le charron a dit cinq heures... Il en mettra encore bien huit, s'il n'en met pas dix. (*Il sort avec Marie.*)

VALBRUN.

Maudit roulier! me verser aussi près de la frontière, et me faire perdre un temps...

ROUGET, *ôtant son bonnet.*

Monsieur, vous voyez devant vous le roulier qui a eu l'honneur d'accrocher votre voiture... Je ne l'ai pas fait exprès.

VALBRUN.

Je le crois parbleu bien.

ROUGET.

Monsieur, c'est la première fois... Jusqu'aujourd'hui j'avais eu le bonheur de ne jamais faire de malheur.

VALBRUN.

Je vous en fais mon compliment, il y a commencement à tout.

FLIQUET.

Monsieur, le père Rouget a des torts envers vous, aussi, mes camarades et moi, nous voudrions pouvoir les réparer; les rouliers, voyez-vous, ça accroche, de temps en temps; les hommes comme il faut : mais ça compâtit aux accidens : nous sommes tous à votre disposition.

VALBRUN.

Vous ne savez pas tout le mal dont vous êtes cause. Je viens de m'en apercevoir à l'instant... Dans le choc de la voiture, j'ai perdu un portefeuille qui contient des papiers très-importans pour moi : il sera sans doute tombé sur la route.

FLIQUET.

Un portefeuille!... Courons tous le chercher.

VALBRUN

Je serai trop heureux s'il n'est pas déjà ramassé.

FLIQUET.

Soyez tranquille, Monsieur.

Air du vaudeville d'une Visite à Beldam.

Sur le ch'min nous allons voir;
Ne perdez pas l'espérance;
On ne veut pour récompense
Que l'plaisir de fair' son d'voir.
Vot' portefeuill', vos papiers,
Fut-ce un million! s'raient, sans reproche,
Entre les mains des rouliers,
Comm' s'ils étaient dans vot' poche.

TOUS, *en sortant.*

Sur le ch'miu nous allons voir, etc.

SCÈNE XI.

VALBRUN, FLIQUET.

VALBRUN, *à part.*

Cet homme a l'air d'un bon diable! Si je pouvais... (*Haut, arrêtant Fliquet.*) Mon ami! vous me paraissez un galant homme.

FLIQUET.

Ma foi, monsieur, j'ai toujours passé pour ça.

VALBRUN.

Pendant que vos camarades vont sur la route, je voudrais vous confier quelque chose.

FLIQUET.

Je suis tout à vot' service; vous m'avez l'air d'un

galant homme aussi.... Mais il y a tant de malins sur c'te route dont il faut se méfier! C' n'est pas pour vous que j' dis ça!

Air du vaudeville des maris ont tort.

C'est que Bruxelle offre un asile
A maint spéculateur adroit,
Et quand ils quitt'nt leur domicile,
C'est surtout l'automn' qu'on les voit
Se diriger vers cet endroit.
Ils filent comm' des hirondelles,
Emportant nos deniers comptans;
Mais ils ne r'viendront pas comm' elles,
Nous rendre visite au printemps.

VALBRUN.

Eh bien! apprenez que l'accident qui vient de m'arriver, compromet ma sûreté, que je voudrais m'éloigner d'ici...

On entend dans la coulisse Jacques qui dit : Entrez, entrez, M. le brigadier.

VALBRUN, *à part.*

Le brigadier! (*haut.*) Du silence, je rentre dans ma chambre; je reviendrai vous parler quand il sera parti. (*Il sort.*)

FLIQUET, *étonné.*

Ah! ah! Qu'est-ce que cela veut dire? Il y a quelque chose là-dessous.

SCÈNE XII.

FLIQUET, GÉRARD, JACQUES.

GÉRARD, *à Jacques, qui le suit.*

Verse moi un petit verre, je suis pressé.

FLIQUET.

Ah! vous voilà, M. Gérard.... Est-ce que vous venez pour la noce de Didier?

GÉRARD.

Je viens d'apprendre ça : la mère Picard m'a invité en passant. Je reviendrai pour le dîner des accordailles... Mais il faut avant que je monte à cheval, et que j'aille jusqu'à la douane.

FLIQUET.

Vous avez toujours bien de la besogne?

GÉRARD.

Nous sommes si près de la frontière, et il y a tant de gens qui veulent la passer.

FLIQUET.

Et c'est encore pour des signalemens que vous allez...

GÉRARD.

Je viens d'en recevoir deux. (*Valbrun entr'ouvre sa porte et écoute.*)

FLIQUET, *avec intention.*

Qu'est-ce que c'est? sans curiosité.

GÉRARD.

Il y a d'abord celui d'un banqueroutier qui veut passer à Bruxelles, si ce n'est pas déjà fait, et celui d'un ancien militaire qui s'est battu en duel, et qui a eu le malheur de tuer son adversaire.

FLIQUET.

Ah! ah!

Air de la Sentinelle.

Voilà ma foi deux cas bien différens;
C'est de l'honneur et d' la friponnerie;
L'un sans pitié vole d'honnêtes gens,
L'autre brav'ment a défendu sa vie.
Pour obliger je n' me fais pas prier,
Je n' veux pas faire ici le bon apôtre;
Je vous l' dis franch'ment brigadier,
J' vous remettrai volontiers l' premier,
Mais j' voudrais pouvoir sauver l'autre,
Oui sauver l'autre.

GÉRARD.

C'est juste.... parce qu'un brave homme ne doit pas refuser un coup d'épée.

JACQUES.

M. Gérard, votre petit verre est versé.

GÉRARD.

Comment, imbécile! tu n'en as pas versé deux?

JACQUES, *versant.*

Bien de l'honneur, brigadier.

GERARD.

Ce n'est pas pour toi : père Fliquet, à votre santé.

FLIQUET, *prend le verre et trinque.*

Bon voyage, et revenez promptement.

(*Gérard sort.*)

SCÈNE XIII.

FLIQUET, VALBRUN.

VALBRUN, *entrant précipitamment.*

Vous savez tout maintenant. Je n'hésite pas à me fier à vous.... Un des deux signalemens dont on vient de vous parler, est le mien.

FLIQUET.

Je m'en étais douté... J'ai bien vu tout de suite...

(*Il fait le geste significatif d'un homme qui se bat.*)

VALBRUN.

Que faire !

FLIQUET.

Les honnêtes gens s'entendent, je ne vous trahirai pas....

VALBRUN.

Vous voyez qu'une affaire d'honneur...

FLIQUET.

Ça se devine... Je suis philosomiste.

VALBRUN.

L'accident arrivé à ma voiture me met maintenant en danger d'être arrêté.

FLIQUET.

C'est un roulier qui vous a mis dans l'embarras, c'est un roulier qui vous en tirera !

VALBRUN.

Comment puis-je espérer de passer la frontière ?

FLIQUET.

AIR : *Je n'ai pas vu ces bosquets.*

Vot' signal'ment ici vient d'arriver,
Un long retard vous deviendrait funeste,
En ce moment, Monsieur, pour vous sauver
J' vais vous offrir le seul moyen qui reste :
De tous côtés on va vous surveiller;
Montrons d' l'adresse et du courage.
Ah ! s'il faut vous expatrier,
Qu' la blouse d'un pauvre roulier,
Vous porte bonheur en voyage.

VALBRUN.

J'accepte, mon ami, croyez que ma reconnaissance....

FLIQUET.

Allez donc ! entre braves gens... est-ce qu'on parle de ça...; seulement il faudra tâcher de bien porter

votre déguisement... Regardez-moi... ; imitez ma démarche... (*Il marche devant lui en se déhanchant.*) Le coup de fouet de temps en temps, et puis le juron... Et ho! ho! hue! cadet; et puis chantez un petit air... Si on vous offre en route un petit verre d'eau-de-vie, ne refusez pas..., ça vous trahirait; au contraire, buvez-le d'un trait, et puis égoutez le verre dans vos mains et frottez-les; puis, reprenant votre fouet, retournez à vos chevaux...; hue!..., en route, mauvaise troupe. Excusez si je me permets cette leçon, mais c'est pour la vraisemblance... Voyez-vous, moi, je reconnaîtrais un roulier dans cent individus... Quand il serait en habit brodé... Ah! ça Monsieur, nous nous verrons à Bruxelles, entendez-vous... ? Mais dites-moi votre nom, c'est nécessaire.

VALBRUN, *à part.*

Il le faut bien... qu'est-ce que je risque avec ce brave homme. (*Haut.*) Je me nomme Valbrun, et je serai logé à l'hôtel du Commerce

FLIQUET.

Ça suffit, c'est un secret entre vous et moi, Voilà quelqu'un, rentrez dans votre chambre... Je suis à vous tout-à-l'heure. (*Valbrun rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE XIV.

DIDIER, FLIQUET.

DIDIER, *embarrassé.*

Père Fliquet, j'ai à vous parler.

FLIQUET.

Qu'est-ce que tu veux me dire ?

DIDIER.

Père Fliquet, vous êtes un ancien, un homme d'honneur et de probité !

FLIQUET.

Je ne fais que mon devoir. Après ?

DIDIER.

Père Fliquet ?

FLIQUET, *brusquement.*

Je sais mon nom; achève.

DIDIER.

Il y a des occasions où un homme honnête peut quelquefois... Ça c'est vu, n'est-ce pas ?

FLIQUET.

Si tu veux que je t'entende, explique-toi.

DIDIER.

C'est que ça coûte à dire, parce qu'il est pénible d'avouer qu'on a eu une mauvaise pensée, et que c'te mauvaise pensée vous a fait faire une mauvaise action.

FLIQUET.

Et qu'est-ce qui l'a faite cette mauvaise action !

DIDIER.

Si c'était moi !

FLIQUET.

Toi ! je t'ai toujours connu pour un brave garçon.

DIDIER.

Oui, mais, comme dit le proverbe..., l'occasion fait....

FLIQUET, *vivement.*

L'occasion fait le larron, est-ce que t'aurais...!

DIDIER, *vivement.*

Oh ! non, je n'ai pas..., mais j'ai trouvé, et j'ai gardé.

FLIQUET.

Je ne te comprends pas.

DIDIER.

Eh ! bien, le désir d'épouser m'am'zelle Julienne m'a ébloui ! Je l'aime tant ! j'ai cédé à un premier mouvement... Mais vous voyez que je me suis repenti tout de suite.

FLIQUET,

Ah ! ça, voyons. Veux-tu me tirer ça au clair !... Quel diable de galimatias me fais-tu là ?

DIDIER, *vivement.*

Une fausse honte me retenait, mais je n'y peux plus tenir, ça me pèse, ça me pèse..., que ça m'étouffe... Père Fliquet, mon oncle n'est pas mort, je n'ai pas fait d'héritage...! Et c'est moi qui ai trouvé le portefeuille du voyageur, oh ! oui..., mais tantôt je ne savais pas à qui il était.

FLIQUET.

Tu devais penser qu'il était à quelqu'un.

DIDIER.

Je m'en doutais bien un peu, mais l'amour m'a aveuglé, je n'ai pas vu l'ornière ous' que je m'enfonçais.

FLIQUET.

Comment! Didier, tu as fait une chose comme ça !... Garder vingt-mille francs !

DIDIER, *pleurant.*

Ah ! si ce n'était que ça !

FLIQUET.

Encore ! Est-ce que ce n'en est pas assez?

DIDIER.

Si vous saviez combien il y a dans ce maudit portefeuille, il y en a des mains! des rames! des paquets !....

FLIQUET.

Je ne me serais pas attendu à celle-là ! Il faut-sur-le-champ rendre ce portefeuille à son maître.

DIDIER.

C'est bien mon intention... ! Le voilà, père Fliquet.

FLIQUET,

Ce brave homme sera-t-il heureux de retrouver, avant son départ! ... (*A Didier.*) Allons, c'est bien, tu t'es repenti, ça prouve en ta faveur.

Air du Carnaval.

Vois-tu, Didier, n'y a qu' deux rout's sur la terre;
C'est notre instinct qui nous les fait choisir :
L'un' paraît rude et l'on ne la suit guère;
L'autr' paraît douce, on voudrait y courir.
Toi qu'es roulier qu'as de la délicatesse,
Tu d'vais sentir dans le fond de ton cœur,
Qu'en avançant sur l' chemin d' la richesse,
Tu t'éloignais du chemin de l'honneur.

DIDIER.

Oui, père Fliquet.

FLIQUET.

Tu vas le rendre tout de suite, et toi-même, à son propriétaire... Il est là, et, quelque chose que tu voies ou que tu entendes, ne dis rien !

DIDIER.

Non, père Fliquet.

FLIQUET.

Tu viens de faire une chose qui est bien, tu possèdes mon estime.

DIDIER.

Merci, père Fliquet.

FLIQUET.

Ça doit te faire plaisir.

DIDIER.

Oui, père Fliquet, mais ce qui ne me fait pas plaisir c'est que voilà mon mariage manqué; qu'est-ce que va dire Julienne, et sa mère surtout?

FLIQUET.

Ne penses pas à ça; dis-toi: ma conscience est tranquille et je suis satisfait!.... Va rendre l'argent au brave homme qui l'a perdu, et moi je vais aviser au moyen de le sauver.

DIDIER.

De le sauver!

FLIQUET, *mystérieusement.*

Oui, c'est un homme poursuivi..., persécuté, un brave, enfin! (*A part.*) Comme le brigadier pourrait revenir demander à le voir, il est prudent qu'il parte de suite. (*A Didier.*) Tu m'as donné ta confiance, je ne dois pas en abuser; vas lui remettre ça toi-même, et secrètement, afin que tout le monde ignore la faute que tu as faite. Je ne veux rien savoir, je me contenterai de le sauver. Je vais lui chercher une blouse; pendant ce temps-là... fais ton affaire: c'est un secret entre toi et lui. Va, garçon. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XV.

DIDIER, *seul.*

Le voilà ce portefeuille qui allait faire mon bonheur et mon malheur! me changer en un homme indélicat! Je vais le rendre... Il me brûle les mains à c't' heure... Mais, non..., je n'oserai jamais le remettre moi-même... Je serais trop honteux vis-à-vis de ce monsieur; il me dirait: tu n'es donc pas un homme de probité! tu transiges avec ta conscience... Ça demande réflexion.

Air de la Colonne.

Si j' lui portais moi-mêm' ces billets d' banque;...
Mais c'est qu' ça m' cout' de paraître à ses yeux:
Quoique là-d'dans je suis sûr que rien n' manque,
D'avoir mal fait je serais trop honteux;
Envoyons-lui je crois que ça vaut mieux.

(*Didier va à la table, enveloppe le portefeuille dans une feuille de papier, et y met un pain à cacheter.*

Depuis c' matin le remords me galoppe;
Enfin, voilà le paquet cacheté.
Et son argent et ma tranquillité,

Sont à c't' heur' sous la même enveloppe ;
V'là tout ça sous la même env'loppe.

L'adresse, à présent : (*Il écrit.*) A Monsieur le voyageur qui a versé sur la route.

SCÈNE XVI.

DIDIER, JACQUES. (*Il porte un bougeoir à la main.*)

DIDIER.

Jacques ?

JACQUES.

Qui est-ce qui appelle?

DIDIER.

Ecoute.

JACQUES.

C'est que j'vas t'a la cave.

DIDIER.

Tu iras après, viens donc.

JACQUES.

Vous êtes bien pressé... ! Qu'est-ce qu'il y a ?

DIDIER.

Tiens, Jacques, il faut que tu me fasses une commission.

JACQUES.

Y aura-t-il pour boire ?

DIDIER.

Oui, ... il y aura pour boire ! ... Tu sais bien le voyageur ?

JACQUES.

Il cause dans la petite salle avec le père Fliquet; ... C'est eux qui m'ont envoyé à la cave chercher du vin.

DIDIER.

Eh bien, va lui remettre bien vite ce paquet, sans lui dire de quel part ça vient.

JACQUES.

Ce paquet ?

DIDIER,

Oui.

JACQUES.

Sans lui dire... ?

DIDIER.

Va donc. (*Jacques sort.*) Ah ! je respire à c't' heure.... Ça m'étouffait ! ... mais mon mariage !... Ah ! Dieu ! v'là Julienne !

SCENE XVII

DIDIER, JULIENNE.

JULIENNE, *gaîment.*

Eh bien! Didier, où êtes-vous donc? il me semble que vous me fuyez! Cependant nous voilà heureux.

DIDIER.

Oui, heureux... Ouf!

JULIENNE.

Vous soupirez! qu'est-ce que vous avez donc?

DIDIER.

Je n'ai rien, mam'zelle Julienne.

JULIENNE.

Pourquoi cet air triste? Voyons, expliquez-vous Didier.

DIDIER.

M'expliquer, non, je perdrais votre estime, et comme je ne peux plus avoir que ça de vous, j'y tiens.

JULIENNE.

Comment, que ça! et mon cœur, et ma main. ....

DIDIER.

Ah! bien oui, ça ne se peut plus.

JULIENNE.

Mais, mon Dieu! vous m'effrayez...! Dites-moi ce que vous avez?

DIDIER.

Je vous l'ai dit; je n'ai rien, je ne peux plus vous épouser.

JULIENNE.

Et votre fortune?

DIDIER.

Elle s'est en allée comme elle était venue;

JULIENNE.

Comment! votre héritage...

DIDIER.

Je l'ai reperdu!

JULIENNE.

Pas possible!... C'est égal, je dirai à mon père que je vous aime et que je ne veux épouser que vous.

DIDIER.

Ne me dites pas des choses comme ça : vous me fendez le cœur.

JULIENNE.

Et je vais dire à ma mère que si elle ne nous marie pas ensemble, je resterai fille toute ma vie...

DIDIER.

Assez, assez, Julienne!

Air du vaudeville des Scythes.

Ne me dit's pas que vous m'aimez mam'selle,
Car ça ferait redoubler mon chagrin;
N' me dit's pas qu' vous me serez fidèle,
Je n' pourrais plus supporter mon destin;
Ne me dites pas qu' nous ferions bon ménage:
Ah! dame, alors j' n'y pourrais plus tenir.
Allez-vous-en; si je vous vois d'avantage,
N'y a pas d' raison pour ne pas en mourir.

Didier va s'asseoir sur une des chaises près de la table, se cache le visage dans les mains et reste absorbé. Julienne, de l'autre côté, le regarde avec inquiétude. Dans le même moment on voit au fond le père Fliquet et Valbrun déguisé en roulier; le père Fliquet lui serre la main et lui fait des adieux par signes. Valbrun disparaît.

FLIQUET, *en entrant.*

Il est sauvé. Il était temps, ma foi, eh bien! qu'est-ce que vous avez donc, vous autres, tenez, tenez, voilà tous les rouliers qui viennent pour le repas de vos accordailles.

SCÈNE XVIII.

DIDIER, JULIENNE, ROUGET, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHŒUR.

Air du chœur du Comte Ory.

Allons, allons, accourons mes amis,
Mangeons, buvons,
Mangeons, puisque l' couvert est mis.
Le plaisir du roulier,
C'est d' mouiller
Son gosier.
Tous les jours sur la route
L' roulier a l' temps d' souffrir.
Faut bien boire la p'tite goutte,
Afin d' se rafraîchir.

SCÈNE XIX.

DIDIER, JULIENNE, MARIE, ENSUITE MADAME PICARD.

MARIE, *accourant*

Voulez-vous vous taire! vous autres! et ne pas chanter et rire quand Madame Picard est dans le chagrin et la désolation.

JULIENNE.

Ma mère a du chagrin!... Qu'est-ce donc qui lui est arrivé!

MARIE.

Une lettre de Paris ; tenez la v'là elle-même, elle vous dira ce que c'est.

MADAME PICARD, *une lettre à la main.*

Ah ! mes bons amis ! Ah ! ma fille, ma pauvre fille ! Quel événement ! qui est-ce qui aurait pu s'attendre à ça !

JULIENNE.

Vous m'effrayez, maman, qu'avez-vous donc ?

MADAME PICARD.

Je n'ai plus de force, les jambes me manquent dessous moi. (*Elle s'assied.*) Tenez, père Fliquet, lisez la lettre que je viens de recevoir de mon mari.

FLIQUET.

Donnez, madame Picard : écoutez vous autres. (*Il lit*). « Ma chère femme, au reçu de ma lettre je te recommande du courage. »—Eh, mon Dieu ! est-ce qu'il lui est arrivé quelque malheur ? (*Il lit*) du courage. « L'agent d'affaires chez lequel j'avais placé nos économies » vient de lever le pied. Il est parti avec nos fonds et ceux » de toutes les personnes qui avaient placé chez lui... » Je viens d'apprendre que ce Valbrun est en route pour » passer à l'étranger... (*S'arrêtant.*) Valbrun ! »

MADAME PICARD.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

FLIQUET.

Valbrun ! Est-il possible ! Non, je n'en puis plus douter... c'est le voyageur qui a versé ce matin, et qui a perdu son portefeuille.

TOUS.

Eh bien !

FLIQUET.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait ?

TOUS.

Explique-toi donc !

FLIQUET.

D'abord, je l'ai fait sauver.

TOUS.

Après !

FLIQUET.

Après, après ; je suis cause qu'on lui a rendu cette fortune qu'il emportait avec lui.

MADAME PICARD.

Ah ! vous avez fait là un beau coup.

ROUGET.

Qui est-ce qui l'avait donc trouvé, ce portefeuille ?

DIDIER, *tristement.*

C'était moi, mes amis.

FLIQUET.

Et comme Didier est honnête, et qu'il n'a pas voulu garder le bien d'autrui, il l'a rendu au voyageur.

ROUGET.

Et ce voyageur était un coquin.

FLIQUET.

Et je l'ai pris pour un honnête homme.

DIDIER.

Ça se ressemble tant! Mais si j'avais su..! (*A Fliquet*) C'est votre faute, aussi.

FLIQUET.

C'est c'te diable d'habitude d'être honnête : on croit que tout le monde vous ressemble.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

DIDIER, JULIENNE, MADAME PICARD, MARIE, JACQUES, FLIQUET, ROUGET, LES ROULIERS.

JACQUES, *arrivant de la cave, avec un bougeoir et des bouteilles sous les bras et dans les mains.*

Dites donc, père Fliquet, où est donc le voyageur?

FLIQUET.

Ah! je voudrais qu'il fut au diable!

JACQUES.

Vous m'envoyez chercher du vin. Je vas t'à la cave, je vous le porte dans la salle et je n'y trouve personne.

FIQUET.

Tu as été joliment long-temps.

JACQUES.

C'est que M. Didier m'a retenu : il m'a donné une commission, alors j'ai descendu à la cave, v'là ti pas ma chandelle qui s'éteint, je glisse, je tombe; j'avais les mains embarrassées; moi, pas bête, je lâche tout.

MADAME PICARD.

Il m'aura cassé mes bouteilles!

JACQUES.

Non, ce n'était pas des bouteilles, not' bourgeoise, que je tenais, puisque je descendais pour les aller chercher: c'était le paquet que M. Didier m'avait remis. Je reviens allumer ma chandelle, je redescends, je ramasse mon paquet, je l'essuie, je remonte, je vais dans la petite salle, pas plus d'voyageur que d'père Fliquet.

DIDIER, *vivement.*

Tu n'as donc pas fait ma commission?

JACQUES.

J' n'ai pas eu le temps.

DIDIER.

Où est donc le paquet que je t'ai donné?

JACQUES.

Prenez-le, j'ai les mains embarrassées... Dans la poche de ma veste.

FLIQUET, *le prenant avec transport et déchirant l'enveloppe.*

Dieu! quel bonheur! Madame Picard, vous n'êtes pas ruinée; voilà toute la fortune retrouvée. C'est un coup du ciel! Du temps qui court il n'y en a pas beaucoup qui se retrouvent comme ça sur la route de Bruxelles!

MADAME PICARD, *à Didier.*

Est-il possible! et c'est toi qui l'as trouvée! que je t'embrasse!

FLIQUET.

V'là le mariage raccommodé.

JACQUES.

Eh bien! et moi, vous ne m'embrassez pas, madame Picard? car enfin si je n'étais pas descendu à la cave avant de faire vot' commission, le portefeuille passait la frontière.

ROUGET.

Et moi, si je ne l'avais pas fait verser!

MADAME PICARD.

Comment, c'était lui qui nous emportait notre argent!

FLIQUET.

Et je lui ai prêté une blouse!

JULIENNE.

Et je lui ai donné de l'eau de Mélisse!

MARIE.

Et je lui ai bassiné son lit!

JACQUES.

Et je lui ai ciré ses bottes; ses bottes avec quoi qu'il est parti.

FLIQUET.

Mes amis, faut aller déposer ce portefeuille à la mairie. La probité avant tout. Il est bien garni; il y aura de quoi payer tout le monde..... Le père Picard sera joliment content.

JULIENNE ET DIDIER.

Et moi donc!

FLIQUET.

Ah! ça les rouliers, ce soir à table; demain, en route, et dans huit jours la noce.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de l'Homme vert.

DIDIER.

Chacun voyage à sa manière,
On n' connaît pas tous les sentiers;
Quand ils s'enfonc'nt dans une ornière,
On s' moque des pauvres rouliers.
Dans le monde comme eux sans doute,
A toute heure, soir et matin;
Que de gens se mettent en route,
Et qu'on voit rester en chemin. (*bis.*)

MADAME PICARD.

Auprès de vous, femme jolie,
Lorsqu'un galant soupir' tout bas,
Et vous parle avec modestie,
Augurez bien d' son embarras.
Quand un fat qui de rien ne doute,
Dit : Nous allons marcher bon train.
Encore un qui se met en route,
Et qui va rester en chemin. (*bis.*)

FLIQUET.

Un jour un homme m' cherch' dispute,
Et m' dit vous m'en rendrez raison;
Moi j' lui réponds derrièr' la butte,
Comme dans le temps qu' j'étais dragon.
Je l' vois pâlir; il m'offr' la goutte :
Je m' dis en regardant l' clampin.
Encor un qui se met en route,
Et qui va rester en chemin. (*bis.*)

JACQUES.

Quand mon père mena ma mère
A la municipalité,
En marchant il disait : ma chère,
Mon bonheur va t'être constaté.
Fallait qu'il s' fût trompé sans doute,
Car il cria dès le lend'main,
Hier quand je m' suis mis en route.
J'aurais bien dû rester en ch'min. (*bis.*)

JULIENNE, *au public.*

A Paris toutes les semaines
On donne un ouvrage nouveau;
On fait des vaud'vill's par douzaines,
Qui tombent avec le rideau.
Du succès encor l'auteur doute;
Tâchez qu'on n' dise pas demain,
Encor un qui s'est mis en route,
Et qui va rester en chemin. (*bis.*)

FIN.

L'ESPIONNE,

ÉPISODE DE 1808,

EN CINQ PARTIES, MÊLÉ DE CHANT,

IMITÉ DU THÉATRE DE CLARA-GAZUL,

PAR MM.

ACHILLE D'ARTOIS ET CHARLES DUPEUTY,

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 1er JUIN 1829.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS,
BEZOU, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE MARQUIS D'ERCILLA, général Espagnol, d'un certain âge.....	M. FONTENAY.
DON JUAN DIAZ, son neveu et son aide-de-camp.....	M. VOLNYS.
LE RÉSIDENT, diplomate, au service d'un Prince d'Allemagne.	M. LEPEINTRE jeune.
CHARLES LOWENSKI, officier Polonais, uniforme français....	M. LEPEINTRE aîné.
LYONNEL, officier de marine, Américain.....	M. DEROUVÈRE.
FRANÇOIS, domestique du Résident.....	M. EMILIEN.
Mme DE COULANGES, jeune Italienne de Florence.....	Mlle FLORIVAL.
L'HOTESSE de l'auberge des Trois Couronnes.....	Mme LACAZE.
UN GRENADIER ESPAGNOL.....	M. EMANUEL.
QUATRE MATELOTS.....	
OFFICIERS ET SOLDATS ESPAGNOLS.	
HABITANS DE L'ILE.....	
UNE FEMME DE CHAMBRE.....	

La scène se passe dans une île du Danemarck, en 1808.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON,
rue Git-le-Cœur, n°. 7.

L'ESPIONNE,

ÉPISODE DE 1808,

EN CINQ PARTIES, MÊLÉ DE CHANT.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente le cabinet du Résident. — Au premier plan, de chaque côté, une porte. — Une autre, au fond. — A Gauche, une cheminée. — A droite, une table avec des papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉSIDENT, FRANÇOIS, OFFICIERS *de diverses armes.*

(*Au Lever du rideau, on entend la fin d'une marche militaire,* — *Le Résident entre suivi d'officiers de diverses armes.* — *François est occupé à allumer du feu.*)

LE RÉSIDENT.

Merci, Messieurs, de l'honneur que vous m'avez fait en m'accompagnant jusque chez moi. Voici les grenadiers de Catalogne qui rentrent dans leurs quartiers. Je suis très-content de la manière dont s'est passée la parade. Je vous recommande les plus grands égards pour les officiers espagnols, et j'espère que la plus parfaite harmonie continuera de régner entre eux et vous. (*Les reconduisant.*) Infiniment sensible à votre politesse.

(*La musique reprend un peu plus fort pour leur sortie.*)

SCÈNE II.

FRANÇOIS, LE RÉSIDENT.

LE RÉSIDENT.

Que le diable les emporte, avec leurs cérémonies! Ils me retiennent là, loin du feu, je suis pénétré, morfondu... Voyons, François, débarasse-moi de ma douillette, et approche-moi ce fauteuil.

FRANÇOIS.

Voilà, Monsieur.

LE RÉSIDENT, *il s'assied et se chauffe.*

Maudite île de Fionie!... Peste soit du Danemark! on ne peut sortir le matin sans risquer d'être trempé comme une soupe!... Heureusement, pour prix de mes services, je puis être baron un jour. Comme ça sonnerait bien... M. le baron de Paccarretti!

FRANÇOIS, *regardant par la fenêtre.*

Ah! voilà le général espagnol qui passe au grand galop.

LE RÉSIDENT.

Oui, il rentre chez lui, sans doute pour méditer quelque projet qu'il me faudra pénétrer, prévenir et réprimer. Peste! c'est que je n'ai dans cette île qu'une troupe d'alliés que je soupçonne fort insuffisante pour contenir la division espagnole, dont je suis chargé de surveiller l'esprit, en ma qualité de Résident. Les forces de la confédération, forces que je représente, sont en Danemarck, de l'autre côté du Belt. En vérité, le Prince m'a mis dans une situation bien critique... François, que penses-tu de tous ces Espagnols que commande le général d'Ercilla, et qui sont censés, avec nos troupes, composer la garnison de l'île?

FRANÇOIS.

Ma foi, Monsieur, je pense que tous ces moricauds là ne nous aiment pas beaucoup.

LE RÉSIDENT.

C'est aussi mon opinion... Avec ça, il n'y a pas à les faire revenir; ils sont tous entêtés comme des mulets de

Catalogne... Ils ne veulent pas se mettre dans la tête qu'ils doivent se priver des denrées coloniales... ils veulent prendre du café des îles... Conçois-tu ça?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, je conçois... C'est bon, le café...

LE RÉSIDENT.

Certainement que c'est bon... Mais nous nous en passons bien, nous!

FRANÇOIS.

C'est-à-dire, moi je m'en passe... mais vous, vous êtes censé vous en passer.

LE RÉSIDENT.

Moi, moi, c'est bien différent... il faut que je connaisse parfaitemen la qualité des marchandises que je fais saisir. Pour ne pas me tromper, je dois prendre du café bien sucré, bien chaud, et j'en prends... Allons, voyons, va brûler ce bon moka que j'aime tant, et ne raisonne plus...

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur, j'y vais. (*A part.*) Je le brûlerai, mais je le goûterai.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

LE RÉSIDENT, *seul.*

Le Prince m'écrit qu'il a lieu de soupçonner la fidélité du marquis d'Ercilla et de son neveu. Peste!... moi aussi je soupçonne... je soupçonne toujours... c'est mon emploi. Malheur à eux s'ils conspirent! J'ai l'ordre d'envoyer tous les jours un rapport au quartier-général pour faire arriver, au besoin, les troupes à marches forcées. Faire un rapport... Peste! je n'ai encore découvert aucun complot; c'est égal, il vaut mieux en voir où il n'y en a pas, que de n'en pas voir où il y en a.

(*Il s'est assis et va pour écrire.*)

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Au fait de tout moi je dois être,
Et c'est pour le faire connaître,
Que dans cette île l'on m'a mis.
J'en dois rendre compte à tout prix ;
Et pour prouver, quoi que l'on fasse,
Que je sais tout ce qui s'y passe,
Je dirais, sans nul embarras,
Tout ce qui ne s'y passe pas.

SCÈNE IV.

LE RÉSIDENT, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *de la porte du fond.*

Une dame demande à parler à Monsieur.

LE RÉSIDENT.

Une dame!... Et quelle espèce de dame?

FRANÇOIS.

Monsieur, c'est une jeune et jolie dame.

LE RÉSIDENT, *se levant.*

Une jeune et jolie dame!... dans cette île!... Dis-moi, François, mon toupet n'est-il pas défrisé? Les frimats n'ont-ils pas trop compromis le chou de ma cravate?... (*François lui présente un miroir.*) Non, bien, très-bien!... François, fais entrer. (*Il sort.*) Quelle peut être cette beauté mystérieuse qui vient me rendre visite, sans doute, de si loin?

FRANÇOIS, *annonçant.*

Madame de Coulanges.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme DE COULANGES.

Mme DE COULANGES, *à la cantonade.*

Qu'on ait le plus grand soin de mes malles et de mes cartons de modes.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Peste!... ça doit être au moins la femme d'un général. (*Ils se saluent tous deux profondément. — François approche des siéges, et sort.*) Pardon, Madame, de vous recevoir ainsi, au milieu des horreurs d'un cabinet diplomatique.

Mme DE COULANGES.

(*Lui donnant un papier.*) Monsieur, veuillez avoir la bonté de lire cette lettre.

LE RÉSIDENT, *prenant la lettre sans la décacheter.*

Madame arrive de Paris, sans doute?

Mme DE COULANGES.

Il n'y a pas bien long-temps que j'ai passé à Paris; mais cette lettre vous dira...

LE RÉSIDENT, *même jeu.*

Quel bonheur pour moi de retrouver une fleur... au milieu des neiges éternelles... J'ose à peine espérer que vous daignerez prolonger ici votre séjour?

Mme DE COULANGES.

Je ne sais... Si vous vouliez prendre la peine de lire cette lettre...

LE RÉSIDENT, *même jeu.*

Niborg est fort triste: nous avons ici fort peu d'hommes aimables... Moi, surtout, je m'y ennuie à mourir... Mais à propos de Paris, que dit-on de Talma, des feuilletons de Geoffroi, des débuts de Madame Boulanger, de la petite Émélie Levert?... La Barilli fait-elle toujours fureur?... On dit qu'on s'étouffe à l'Odéon?

Mme DE COULANGES.

Monsieur, de grâce, prenez la peine de lire cette lettre.

LE RÉSIDENT.

Puisque vous le permettez... (*Il ouvre la lettre.*) Brr, brr, brr... Ah! mon dieu que vois-je!... Quoi! c'est pour cette mission que... Pardon, Madame; mais l'étonnement, la stupéfaction... Vous n'êtes donc pas Française?

Mme DE COULANGES.

Non, Monsieur, je suis de Florence.

LE RÉSIDENT.

Qu'importe le pays!... Votre nom est supposé... (*A Part.*) Et moi qui la prenais pour la femme d'un général. (*Haut, la regardant.*) Allons, ma belle Dame, il ne

faut pas rougir pour cela. Je suis au fait, causons comme deux connaissances intimes. Vous savez l'espagnol?

(*Il s'assied.*)

Mme DE COULANGES.

(*Sasseyant.*) Oui, Monsieur.

LE RÉSIDENT.

Eh bien! parlons français.

Mme DE COULANGES.

Faites-moi connaître le général esapgnol.

LE RÉSIDENT.

Ah! de ce côté là, la place est inexpugnable. Ses soixante ans le défendent contre vous; et vos yeux, tout jolis qu'ils sont, n'ont pas le pouvoir de faire parler celui qui a perdu la parole.

(*Il rit en approchant son fauteuil de celui de Madame de Coulanges.*)

Mme DE COULANGES.

(*Reculant le sien.*) On m'a dit qu'il avait un ami qui possède toute sa confiance.

LE RÉSIDENT.

C'est vrai; son aide-de-camp et son neveu auquel on prétend qu'il ne cache rien. C'est un drôle de corps : vif, léger, étourdi, en apparence, on croirait qu'il n'a pas de secret à lui. Eh bien! vingt fois, je me suis cru au moment de savoir ce qu'il pensait, et n'ai jamais pu y parvenir.

Mme DE COULANGES.

Ses habitudes?

LE RÉSIDENT.

Fumeur déterminé... du moins il dit que c'est pour fumer qu'il s'enferme des heures entières avec son oncle; mais moi, je soupçonne tout bonnement qu'ils conspirent pour sortir de cette île... et c'est ce dont il faut nous assurer.

Mme DE COULANGES.

Son nom?

LE RÉSIDENT, *à part.*

Elle n'oublie rien. (*Haut.*) il s'appelle don Juan Diaz; et les soldats, dont il est très-aimé, l'ont surnommé le petit Marquis... Il marquisito... Vous savez l'Espagnol?...

Mme DE COULANGES.

Il demeure ?

LE RÉSIDENT.

A l'hôtel des Trois Couronnes, sur le bord de la mer.

Mme DE COULANGES.

Bon ! cela me suffit.

LE RÉSIDENT, *se levant.*

Ah ! je ne doute pas de votre habileté; on m'écrit que vous parlez trois à quatre langues, que vous prenez à volonté tous les déguisemens ; mais pour arracher à don Juan son secret, il faudra bien de l'adresse.

Mme DE COULANGES.

Vous avez raison, j'aurai de la peine !

COUPLETS.

Je conçois que pour le séduire,
Il faudrait user, avec art,
De tout le charme d'un sourire,
De la puissance d'un regard ;
Que, possédant cette magie,
Dont la nature, à son gré, nous para,
Il faudrait être, et piquante et jolie :
Je n'ai peut-être pas ce qu'il faut pour cela.

(*Elle regarde le Résident avec un sourire.*

Deuxième Couplet.

Il faudrait emprunter les armes
D'une coquette, et profiter d'un rien ;
Savoir aussi répandre quelques larmes,
Quand la beauté n'a plus que ce moyen ;
Il faudrait le séduire encore,
Si la musique autrefois le charma,
Par une voix et brillante et sonore :

(*Elle fait quelques traits de chants.*)

Je n'ai peut-être pas ce qu'il faut pour cela.

LE RÉSIDENT.

Dieux ! quels regards !... comme ça pénètre... Voilà des yeux qui me font l'effet d'être de fameux diplomates.

Mme DE COULANGES.

Je vous quitte, et me rends à l'hôtel qu'habitent le Marquis et son neveu... Je laisserai une partie de mes malles ici... et, selon que je le jugerai nécessaire, je logerai chez vous ou aux Trois Couronnes.

(*Elle baisse son voile et va pour sortir.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *accourant.*

Voilà l'aide-de-camp du général espagnol qui descend de cheval, à la porte de la Résidence.

Mme DE COULANGES.

Don Juan!... Alors je change d'idée, et il ne sortira pas d'ici avant que nous ne nous soyons rencontrés.

LE RÉSIDENT.

Je crois deviner... (*A François.*) Conduis Madame dans l'appartement qui donne sur le jardin, et que tout le monde lui obéisse. (*Il la reconduit et lui baise la main.*) Oh! quelle jolie main!... Cette femme là a des détails charmans.

(*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

LE RÉSIDENT, *seul.*

Certainement, voilà bien l'auxiliaire qu'il me fallait... Mais je pense à une chose, moi... Si j'agis de concert avec elle, il faudra partager les récompenses qui m'attendent, sans compter l'honneur... au lieu que si je pouvais découvrir tout seul une bonne petite conspiration et faire mon rapport, je n'aurais rien à partager... Essayons de faire jaser ce jeune aide-de-camp qui se moque de ma diplomatie, et que je déteste de tout mon cœur.

(*A don Juan qui entre en chantant.*)

SCENE VIII.

DON JUAN, LE RÉSIDENT.

LE RÉSIDENT.

Ah! Colonel! soyez le bien venu... je suis enchanté de vous voir. Toujours chantant, seigneur don Juan! bravo!... Il paraît qu'en servant dans les armées de France, vous avez pris le caractère vif et léger de leurs officiers.

D. JUAN.

Oui, j'aime beaucoup les Français et surtout les Françaises. Mais hélas! dans cette île maudite, c'est encore pis que le café et le chocolat... Il n'en vient même pas par contrebande.

LE RÉSIDENT.

Et le Général, les manœuvres ne l'ont-elles pas fatigué?

D. JUAN.

Mon oncle... le Général... Ce qui le fatigue c'est de se reposer.

LE RÉSIDENT.

Oh! je le conçois bien... un militaire n'aime pas le repos... l'inaction, et les Espagnols surtout sont très remuants, très-entreprenants.

D. JUAN, *à part.*

Le vieux renard, il voudrait me faire parler... Tenons nous bien, et tâchons qu'il parle, au contraire.

LE RÉSIDENT.

Puis-je savoir, Seigneur, ce qui me procure l'honneur de votre visite?

D. JUAN, *jouant l'étourdi.*

Oh! c'est vrai!... Au fait, j'étais venu ici pour quelque chose... Attendez donc que je me rappelle...

LE RÉSIDENT, *à part.*

Quel étourneau!... je n'apprendrai rien.

D. JUAN.

Ah! m'y voici. Vous savez qu'il y a six mois que nous sommes sans nouvelles de notre patrie...

LE RÉSIDENT, *à part.*

Notre patrie! oh! oh! oh! voilà un mot suspect... ayons l'oreille au guet. (*Haut.*) Eh bien! mon cher Colonel?

D. JUAN.

Eh bien! M. le Résident, je venais vous demander si vous n'aviez pas reçu, pour nous, quelques lettres de nos familles?

LE RÉSIDENT.

Non, absolument rien.

D. JUAN, *prêt à s'emporter.*

Rien. (*Se remettant.*) Pour moi, je le crois bien que vous n'avez rien reçu... Mais nos soldats n'ont pas la même patience... Tenez, voulez-vous que je vous parle avec confiance?

LE RÉSIDENT.

Oh! oui... parlez-moi avec confiance!

D. JUAN.

Eh bien! on dit que vous avez des ordres de votre Gouvernement pour arrêter toutes nos lettres.

LE RÉSIDENT.

Et vous pouvez croire...

D. JUAN.

Oh! non, je ne le crois pas.

AIR : *A soixante ans.*

Ce bruit qu'en ces lieux on publie,
Est dépourvu pour moi de vérité;
Comment penser que de notre patrie
Tout ce qui vient est toujours inspecté?
Et, sur-le-champ, par vous intercepté.
Quelles raisons que je ne puis connaître,
Ainsi, Monsieur, vous forceraient d'agir?
Vous en devez, comme moi, convenir:
Celui pour qui l'on écrit une lettre,
Est le seul qui doive l'ouvrir.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Bon, il s'échauffe... il va parler politique.

D. JUAN, *avec légèreté.*

C'est dommage pourtant qu'il n'y ait pas de lettres pour moi... j'ai connu tant de jolies femmes à Séville!

LE RÉSIDENT, *à part.*

Allons, il ne se livre pas.

D. JUAN, *avec insouciance.*

Et puis, voyez-vous, M. le Résident, il est désagréable pour de fidèles serviteurs comme nous, de ne pas savoir à quoi nous en tenir sur les bruits que fait courir la malveillance.

LE RÉSIDENT.

Comment! la malveillance aurait l'audace...

D. JUAN.

Hélas! oui. Et puisque vous voulez que je vous parle franchement... On dit que l'Espagne est tout en feu... que, recouvrant son ancienne énergie, elle s'est levée tout entière pour la cause de la liberté.

LE RÉSIDENT, *vivement.*

C'est faux! c'est faux!

D. JUAN.

C'est ce que je me tue de leur dire; mais quand on n'a pas de lettres, comment convaincre les incrédules?

LE RÉSIDENT.

Oser répandre des nouvelles allarmantes, quand on en a de bonnes et de toutes faites dans le Journal officiel!

D. JUAN, *à part.*

Bon! il prend feu! (*Haut.*) C'est infâme!

LE RÉSIDENT.

Oui... c'est infâme!

D. JUAN, *à part.*

De mieux en mieux... tu diras la vérité. (*Haut.*) Croiriez-vous qu'ils ont l'indignité d'ajouter que chaque habitant est devenu soldat, et que sur le bord de la mer, près d'un certain bourg nommé Vimeira... une bataille...

LE RÉSIDENT, *vivement.*

Non, Monsieur, non, vous êtes mal informé.

D. JUAN.

Il n'y a pas de doute.

LE RÉSIDENT.

On vous a trompé; laissez-moi rétablir les faits.

D. JUAN, *le poussant.*

Oui, oui, allez, allez.

LE RÉSIDENT.

Un soulèvement s'est opéré, c'est vrai...

D. JUAN.

Bon.

LE RÉSIDENT.

On s'est battu à Vimeira; c'est encore vrai.

D. JUAN.

Bien.

LE RÉSIDENT.

Mais ils ont été tournés, coupés, taillés en pièces, et le calme a été rétabli partout.

D. JUAN.

Allez, allez toujours.

LE RÉSIDENT.

A la suite de quoi on a évacué le pays, d'après des ordres supérieurs.

D. JUAN.

A Merveille!... On a évacué le pays?

LE RÉSIDENT.

Je vais vous chercher, pour montrer à tous vos allarmistes, une relation écrite et beaucoup plus claire.

D. JUAN.

Ah! oui... et bien vraie?

LE RÉSIDENT.

Vraie comme une gazette allemande.

Walse de Robin des Bois.

De la vérité tout entière
Je vais faire un récit formel;
Si quelqu'un doute de l'affaire,
Vous lui direz : C'est officiel...
(*A part.*) Prudemment cédons la partie
A cette belle aux yeux si doux
Car, en fait de diplomatie,
Une femme en sait plus que nous.

ENSEMBLE.

De la vérité tout entière
Allez faire un récit formel;
Si quelq'un doute de l'affaire,
Vous leur direz : C'est officiel.

(*Il sort à gauche.*)

SCÈNE IX.

DON JUAN, *seul.*

Que de peines il se donne pour nous cacher ce que nous soupçonnons depuis si long-temps... O Espagne! ô mon pays! quel sera ton sort dans cette lutte terrible!... Ah! du moins, si je ne puis te défendre, tous mes vœux, toutes mes pensées sont pour toi. (*On entend sur la harpe l'air suivant.*) Qu'entends-je!... Cet air ne m'est pas inconnu; non, je ne me trompe pas, c'est un refrain castillan

MAD. DE COULANGES, *en dehors.*

Douce patrie,
Toujours chérie,
Belle Ibérie
Est tout pour moi!

D. JUAN.

Qui peut donc chanter ce refrain si souvent répété dans ma patrie?.. (*Apercevant Madame de Coulanges qui entre.*) Que vois-je?

SCÈNE X.

DON JUAN, Mme DE COULANGES, (*costume des Andalouses.*)

Mme DE COULANGES.

Ah! quelqu'un ici, et ce n'est pas M. le Résident?

D. JUAN, *vivement.*

Non, Madame, c'est un militaire; don Juan Diaz, le neveu, l'aide-de-camp du brave d'Ercilla, et votre compatriote; car je vois que vous êtes Espagnole.

Mme DE COULANGES.

Oui, Monsieur.

D. JUAN.

Et Andalouse?

Mme DE COULANGER.

Oui, Monsieur.

D. JUAN.

Il n'y a que les femmes de mon pays qui possèdent cette grâce, ce je ne sais quoi, qui la font reconnaître au premier coup-d'œil... Madame est de Séville?... j'en suis aussi; et peut-être que nos familles...

Mme DE COULANGES.

Non, Monsieur, je suis de Cordoue... Mariée fort jeune à un officier français, il partit pour l'armée du nord, et je perdis successivement en Espagne mon père et mes deux frères. Mon mari, alors en Pologne, fut désigné pour faire partie du corps d'armée espagnole, cantonnée dans cette île. Je venais pour l'y joindre; mais, à mon arrivée, j'appris qu'il avait été tué dans une de nos dernières batailles.

D. JUAN.

Ainsi, Madame, vous êtes veuve, libre...

Mme DE COULANGES.

Oui, Monsieur, je suis maintenant seule sur la terre, et bien loin de mon pays.

D. JUAN.

Pauvre petite femme..... quel bonheur!.... Non, je veux dire quel malheur!... Enfin, Madame, soyez sûre que je suis un véritable Espagnol, et que votre malheur m'intéresse. (*A part.*) Elle a de si jolis yeux! (*Haut.*) Et comptez-vous demeurer à la Résidence?

Mme DE COULANGES.

On me l'a bien offert; mais, je ne veux pas. (*Avec mystère.*) Comme Espagnole, je ne serais pas libre ici, Je veux aller loger aux Trois Couronnes.

D. JUAN.

Oh! oui, Madame, c'est une très bonne idée que vous avez là; d'abord, le marquis d'Ercilla et moi, nous y demeurons : nous aurons le plus grand soin de vous, moi surtout, j'en aurai un soin tout particulier. Nous serons là, entre compatriotes.

Mme DE COULANGES.

Mais, depuis que vous avez quitté l'Espagne, vos goûts sont peut-être changés?

D. JUAN.

Non, Madame, non, rien ne peut valoir pour moi, les beautés de mon pays... Ma patrie avant tout.

Mme DE COULANGES.

Silence!... il ne faut pas crier cela ici.

D. JUAN, *étourdiment.*

Oh! je le sais bien.

Mme DE COULANGES.

Si l'on soupçonnait que vous regrettez votre pays, que vous désirez le revoir...

D. JUAN.

Oh! je ne le dis à personne.

Mme DE COULANGES.

Si l'on l'on savait que, séparé des braves soldats que vous commandiez autrefois, votre vœu le plus cher serait de pouvoir leur rendre leur chef si regretté, (*Mystérieusement.*) il Marquisitto.

D. JUAN.

Quoi! vous savez?...

Mme DE COULANGES.

Je ne sais rien; je ne dois rien savoir ici. (*A voix basse.*) Mais, moi aussi, j'aime, je regrette l'Espagne... Et la preuve, c'est ce vieux chant national que je répétais tout-à-l'heure.

D. JUAN.

Je l'ai reconnu.

Mme DE COULANGES.

Tenez, à demi-voix.

D. JUAN.

Oh! oui, je vous en prie.

Boléro.

Douce patrie,
Toujours chérie,
Belle Ibérie
Est tout pour moi!

Suivant ta loi,
Toujours vers toi,

Vole mon âme !
Soleil d'été,
Vive beauté !
Là tout enflamme !...
Douce patrie,
Toujous, etc.

Le Castillan pour se soumettre,
A trop d'audace et de fierté,
Et pour fers il ne doit connaître
Que les chaînes de la beauté.
L'Espagne à ses enfans est chère,
Elle ne doit jamais périr.
L'Espagnol peut aimer et plaire ;
Mais il n'est pas né pour servir. } (*bis.*)

Douce patrie,
Toujours, etc.

D. JUAN.

Ah! Madame, je suis transporté, ravi.... Je me suis cru dans ma patrie. Vous êtes un ange de beauté, de courage, qui me rappelez le plus sacré des devoirs; et c'est à vos genoux que je jure...

Mme DE COULANGES.

(*L'empêchant de se mettre à genoux.*) Silence donc, voici le Résident.

SCENE XI.

LE RÉSIDENT, DON JUAN, Mme DE COULANGES.

LE RÉSIDENT, *un papier à la main.*

Mille pardons, Colonel, si je vous ai fait attendre.

D. JUAN.

Je vous assure que je ne me suis pas du tout aperçu de votre absence.

LE RÉSIDENT, *regardant Madame de Coulanges.*

(*A part.*) Elle joue son rôle à merveille. (*Haut.*) C'est que, voyez-vous, j'ai voulu vous donner un récit fidèle et en consience.

D. JUAN, *prenant le papier.*

Ah! oui... le récit officiel... Vous êtes un homme char-

mant. (*A part.*) Il ya si long-temps que je n'avais vu une jolie femme !

LE RÉSIDENT.

Je suis un homme charmant... Ah ! ça, est-ce qu'il perd la tête ? (*Madame de Coulanges lui fait signe.*) Ah ! bon, je soupçonne que j'y suis.

D. JUAN.

Pardon, Madame, mais mon devoir m'appelle auprès du Général (*Bas à madame de Coulanges.*) Nous nous reverrons ?

Mme DE COULANGES, *bas.*

Aux trois Couronnes.

D. JUAN.

M. le Résident, vous êtes un homme délicieux !

LE RÉSIDENT, *à part.*

Si ça continue, je finirai par être un homme adorable.

D. JUAN.

FINAL.

Une fois quand on vous a vue,
Ah ! toujours on voudrait vous voir ;
Et d'une prochaine entrevue,
En partant j'emporte l'espoir.

(*Il salue et sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

LE RÉSIDENT, Mme DE COULANGE.

LE RÉSIDENT, *chanté.*

Eh bien ! qu'avez-vous fait ma chère ?

MAD. DE COULANGES.

Ici parlez-bas.

LE RÉSIDENT

Avec vous a-t-il pu se taire ?

MAD. DE COULANGES.

Il m'attend là-bas.
Surtout soyons discrets ;

Je réponds du succès,
Car je le tiens dans mes filets.

LE RÉSIDENT, *parlé.*

Bon!... Vous pensez qu'il a de quoi faire un petit rapport?

Mme DE COULANGES.

Pas encore. Je vais aux trois Couronnes. Pour nous revoir, convenons d'un signal. Faites observer près de l'hôtel, si je me montre à la fenêtre, parée d'une guirlande de roses; c'est que j'aurai découvert quelque chose d'important. Alors, je vous attendrai à la nuit, dans le plus grand mysère.

LE RÉSIDENT.

Bravo! bravo!..., une conspiration au milieu des roses. Je me fais l'effet d'un petit Fiesque... Le signal ne peut manquer de me parvenir... J'aurai quelqu'un à chaque fenêtre.

ENSEMBLE.

Mais parlons bien bas,
Conduisons tout avec mystère,
Du mystère,
Je réponds de l'affaire;
Car je le tiens dans mes
Il tombera dans ses } filets. (*bis.*)

(*Sur la fin de l'air, Madame de Coulanges baisse son voile et sort par le fond.*)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Le Théâtre représente une salle commune de l'hôtel des Trois Couronnes. — Une fenêtre à gauche, donnant sur la mer. — Une autre vis-à-vis, donnant sur une place. — Un meuble surmonté d'une glace. — A droite et à gauche, une porte sur un plan plus reculé. — Une autre porte au milieu, dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, le général d'Ercilla est à la fenêtre; il regarde du côté de la mer avec une longue-vue. — Deux heures sonnent.*)

D'ERCILLA, *seul.*

Deux heures ! et personne encore... Les vagues, rien que les vagues... pas un point à l'horizon pour me donner une lueur d'espérance ! Peut-être ont-ils craint le mauvais temps... c'est au contraire celui qu'ils auraient dû choisir. Cependant, me mandait l'amiral Américain, le général d'Ercilla peut compter qu'il aura de mes nouvelles avant deux jours... S'ils avaient été pris par quelques gardes-côtes, malgré leurs passe-ports !... Auront-ils pu cacher leurs dépêches?... Ah ! j'aimerais mieux mille fois me trouver au milieu des boulets d'un champ de bataille que dans cette chambre, attendant ce bateau sans pouvoir hâter d'un instant son arrivée.

(*On entend en dehors des murmures et des cris de soldats.*)

SCÈNE II.

D'ERCILLA, L'HOTESSE, *puis* SOLDATS ESPAGNOLS.

D'ERCILLA, *à l'hôtesse qui rentre toute effrayée.*

Quel est ce bruit? d'où vient ce tumulte ?

L'HOTESSE.

M. le Général, ce sont des soldats de votre divison qui demandent à grands cris des nouvelles de leurs pays... ils sont furieux... Ah ! Général, ne les attendez pas.

D'ERCILLA.

Qui?... moi, j'aurais peur de mes soldats!... Je vais au-devant d'eux.

L'HOTESSE.

Les voilà!

(*Elle se sauve.*)

CHŒUR.

SOLDATS, *entrant en désordre.*

Qu'on nous traite ou non de rebelles,
Nous sommes las d'être soumis,
Nous voulons enfin des nouvelles
De nos parents, de nos amis.

D'ERCILLA.

Comment, soldats ! est-ce à moi que s'adressent ces reproches ? moi qui ai partagé tous vos dangers, moi qui partage encore toutes vos inquiétudes?

UN GRENADIER.

Nous voulons retourner en Espagne.

TOUS.

Nous voulons quitter ce pays.

D'ERCILLA.

Et savez-vous si c'est moi qui vous y retiens. Quel est celui qui accuse son Général ? Voyons. (*Il prend un Grenadier par la main.*) Est-ce toi, Gusman?

LE GRENADIER.

Quoi! mon Général se souvient de mon nom?

D'ERCILLA.

Oui, je me le rappelle. (*Aux autres.*) Et les vôtres aussi, mes chers compagnons d'armes.

AIR *de Turenne.*

Toi, Lorenzo, tu fus mon camarade ;
Toi, Michelli, je connais ta valeur,
Et toi, Nunez, tu servais à Grenade.
Vous le voyez, je sais vos noms par cœur ;
Je les appris, jadis, au champ-d'honneur !
Ah ! lorsqu'on a fait tant de guerres,
Qu'ensemble on a versé son sang,
Quel que soit le grade ou le rang,
Ne savez-vous pas qu'on est frères!

(*Avant le dernier vers, il prend la main des soldats qui l'ont entouré.*)

TOUS.

Vive notre Général ! vive le marquis d'Ercilla !

D'ERCILLA, *voulant les retenir.*

Silence! silence! mes amis, je vous en prie... Mais conservez toujours à votre vieux Général la première place dans votre cœur, après celle que vous devez à votre pays. (*A Gusman.*) Gusman, un mot. (*Il s'approche.*) C'est toi, qui étais en faction hier, à cette heure ci, sur le bord de la mer ?

LE GRENADIER.

Oui, mon Général.

D'ERCILLA.

Et tu n'as remarqué aucune embarcation, aucun bateau?

LE GRENADIER.

Aucun, mon Général.

D'ERCILLA.

Retourne à ton poste... vous aussi, mes amis!... Et quant aux nouvelles d'Espagne, d'ici à demain, j'espère que j'en aurai de bonnes à vous donner. Allez.

CHŒUR.

Ah! quel bonheur extrême !
Vive notre Général !
Il est brave, il nous aime,
Qu'il donne le signal,
Nous mourrons, s'il le faut, pour notre Général.

(*Ils sortent tumultueusement*)

SCÈNE III.

D. JUAN, D'ERCILLA.

D'ERCILLA.

Maintenant, je puis compter sur mes soldats... et je n'ai plus qu'à m'assurer de mes officiers.

D. JUAN, *entrant vivement.*

Que vient-on de m'apprendre, Général... vos soldats se révoltent contre vous ?

TOUS, *en dehors.*

Vive d'Ercilla ! vive notre Général !

D'ERCILLA.

Oui... tenez, voilà leurs cris de révolte !

D. JUAN.

À la bonne heure ! au moins, je les reconnais là. (*À la la cantonade.*) Pédrille ! desselle ma jument ; je ne continuerai pas la promenade... L'orage ne peut tarder à éclater.

D'ERCILLA, *à part.*

La mer n'est plus tenable ! J'espère maintenant qu'ils ne se sont pas embarqués.

D. JUAN, *redescendant.*

Général, j'ai d'excellentes nouvelles à vous annoncer.

D'ERCILLA.

Vous avez passé à la Résidence !

D. JUAN.

Oui... et j'y ai vu une petite femme charmante.

D'ERCILLA.

Quelle tête!

D. JUAN.

Ah! c'est juste. Ce n'est pas pour cela que je suis allé à la Résidence... Eh bien! apprenez donc que tous les bruits sur le soulèvement de Vimeira sont qui courent vrais. Tenez, voici le récit officiel du Résident... prenez-le pour ce que ça vaut.

(*Il lui donne un papier.*)

D'ERCILLA, *ayant lu.*

Toute l'Espagne sera donc bientôt sous les armes?

D. JUAN.

Et nous ne serons pas là!... O Espagne! Espagne!... Vive tes Basquinas, tes légers Boléros, et tes yeux noirs si brillans!

D'ERCILLA.

Don Juan, n'est-ce que pour cela que vous désirez revoir l'Espagne?

D. JUAN.

Vive dieu! mon oncle! Voulez-vous que je vous dise une raison bien sérieuse, qui me fait désirer de la revoir.

D'ERCILLA.

Oui, si vous êtes capable de parler sérieusement.

D. JUAN.

Si j'en suis capable!...

AIR *de la jeune mère.*

Un seul penser que vous devez comprendre,
Occupe ici mes esprits prévenus;
Dans mon pays, si j'aspire à me rendre,
C'est pour qu'il ait un défenseur de plus, (*bis*)
Et si l'Espagne, enfin, est asservie,
Si par le ciel, son sort est arrêté,
Je veux du moins voir encor ma patrie,
Pour y mourir avec la liberté.

D'ERCILLA, *lui serrant la main.*

Don Juan, je ne te connaissais pas encore... Malgré ta légèreté apparente, tu as le cœur d'un véritable Espagnol.

D. JUAN.

Il faut bien que j'ai quelque chose de vous, mon oncle.

D'ERCILLA.

Écoute, don Juan, je veux te confier un secret que tu es digne d'apprendre... Bien que nous ne portions pas de chaînes, nous sommes captifs dans cette île... Ici une armée nombreuse d'auxiliaires nous observe !... De l'autre côté du Belt, une seconde armée se tient prête à marcher contre nous, au moindre avis, et pourrait, en quelques jours, se réunir avec les Danois et les Allemands, pour nous écraser!... Mais cette mer, qui semble nous fermer le chemin de notre patrie!... cette mer... c'est elle qui nous offrira un passage pour y retourner.

D. JUAN.

Que dites-vous ?

D'ERCILLA.

Oui, grâce aux intelligences que j'ai su me ménager, et malgré tous les obstacles, nous quitterons cette île. (*Bruit.*) Quel est ce bruit?... Ciel !... nous aurait-on entendus?

D. JUAN.

Non, mon oncle, rassurez-vous!

SCÈNE IV.

L'HOTESSE, Mme DE COULANGES, DON JUAN, D'ERCILLA, *dans le fond*, UNE FEMME DE CHAMBRE.

L'HOTESSE.

Madame, donnez-vous la peine d'entrer.

D. JUAN, *à part.*

C'est elle... elle ne m'a point manqué de parole.

D'ERCILLA, *à don Juan.*

Quelle est cette dame?

D. JUAN.

Celle que j'ai rencontrée à la Résidence... une compatriote !... N'est-ce pas qu'elle est bien jolie !... Général, permettez-moi de vous présenter Madame.

(*Madame de Coulanges fait une profonde révérence; d'Ercilla un léger mouvement de tête, d'un air distrait.*)

D'ERCILLA.

Don Juan !... je vous attends chez moi...

(*Madame de Coulanges fait un mouvement. — Il sort à droite.*)

SCÈNE V.

L'HOTESSE, Mme DE COULANGES, DON JUAN, LA FEMME-DE-CHAMBRE.

L'HOTESSE, *à Madame de Coulanges.*

C'est ici le salon de compagnie, et Madame n'aura qu'à traverser le carré pour s'y rendre. Elle sera voisine du marquis d'Ercilla, comme elle a paru le désirer.

D. JUAN, *à part.*

C'est une attention pour moi.

L'HOTESSE.

J'espère que madame sera contente... un appartement superbe, un balcon sur le bord de la mer... une vue magnifique.

Mme DE COULANGES.

Louise !... suivez Madame, et faites porter mes malles dans l'appartement qu'elle me destine ; seulement, laissez ici ce carton.

(*La femme-de-chambre pose le carton sur une table et sort, avec l'Hotesse, à gauche.*)

SCÈNE VI.

Mme DE COULANGES DON JUAN.

D. JUAN.

Enfin, Madame, je vous revois.

Mme DE COULANGES, *riant.*

Mais il me semble, Monsieur, qu'il n'y a pas bien long-tems que vous m'avez quitté ?

D. JUAN.

Y pensez-vous, Madame... pas long-temps !.... savez-vous qu'il y a près de deux heures ?

Mme DE COULANGES, *à part.*

Ce Marquis d'Ercilla m'inquiète. (*Haut.*) Il paraît que la personne qui était là tout-à-l'heure, ne pense pas comme vous à mon égard?

D. JUAN.

Le Général?... oh!... je m'en vais vous dire... c'est qu'il a tant de pensées qui l'occupent....

Mme DE COULANGES.

Tant de pensées. (*Avec douceur.*) Je voudrais lui plaire aussi à cause de vous.

D. JUAN, *vivement.*

Vous lui plairez, Madame.

Mme DE COULANGES.

Pour y réussir, je veux changer de parure... Vous permettez?...

(*Elle arrange ses cheveux en se regardant dans la glace.*)

D. JUAN.

Le Général lui-même, ne saurait se défendre de vous aimer, pas autant que moi par exemple. En venant ici, vous avez comblé tous mes vœux.

Mme DE COULANGES.

C'est en Espagne que vous seriez heureux; mais vous n'avez pas d'espoir.

D. JUAN, *avec entraînement.*

Au contraire, Madame. Tenez, vous êtes Espagnole, vous pensez comme moi, vous aimez votre pays; je dois vous faire partager ma joie, mes espérances. Le projet que méditait le Général, est sur le point de s'accomplir, et tous les Espagnols retenus dans cette île, vont peut-être rejoindre leurs braves frères d'armes.

Mme DE COULANGES, *après un mouvement de joie.*

Prenez donc garde, le Général est là, il ne me connaît pas, lui, et s'il savait...

D. JUAN, *allant à la porte.*

Oh! il ne nous écoute pas.

Mme DE COULANGES, *à part, profitant du moment où don Juan remonte la scène; met la couronne de roses, et se montre vivement à la fenêtre de droite, en disant:*

Je le tiens.

D. JUAN, *sans la voir.*

Il est tellement occupé qu'il ne lève pas les yeux de dessus sa carte.

Mme DE COULANGES.

Le signal est donné.

D. JUAN, *se retournant.*

(*Apercevant la couronne.*) Ah! vous êtes charmante!... Que je vous sais gré d'avoir mis cette parure!...

Mme DE COULANGES.

J'hésite à vous croire, vous êtes si léger!

D. JUAN.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe. Il est pour moi des choses, dont l'impression reste toujours là... Et tout-à-l'heure, en passant sur le bord de la mer, j'étais devenu tout-à-coup sérieux et mélancolique.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, je disais à ces oiseaux fidèles,
Qui vont chercher notre éternel printemps,
De notre Espagne, heureuses hirondelles!
Dans quelques jours vous allez voir les champs.
Fendez les airs, volez à tire-d'ailes,
Mais, par pitié, posez-vous un instant
Sur l'humble toît où ma mère m'attend,
Et donnez-lui de mes nouvelles.

Mme DE COULANGES, *à part, et comme frappée d'une idée subite.*

Sa mère l'attend!... Quel changement vient de se faire en lui?

D. JUAN, *livré à ses pensées.*

O ma mère! te reverrai-je un jour?

Mme DE COULANGES, *à part.*

Je ne sais ce que j'éprouve!... (*Haut et avec hésitation.*) Et pourquoi doutez-vous?...

D. JUAN, *vivement.*

Si vous saviez les moyens qu'on emploie contre nous! Nous avons la preuve qu'on envoie ici des personnes qui cherchent à nous faire parler.

Mme DE COULANGES.

Vous croyez?

D. JUAN, *vivement.*

Vous êtes indignée, n'est-ce pas?... Eh bien! c'est pourtant la vérité... On a trouvé des gens qui ont pu consentir à faire un pareil métier.

Mme DE COULANGES, *à part.*

J'ose à peine soutenir ses regards.

D. JUAN.

AIR : *Ce que j'éprouve.*

A nos dangers, rien n'est égal,
Nos secrets, on veut les connaître,
Oui, quelques mots d'un espion, d'un traître,
Seraient pour nous l'arrêt fatal.

MAD. DE COULANGE, *à part., en se couvrant le visage dans ses mains.*

Et moi, j'ai donné le signal!

D. JUAN.

Mais votre aspect est pour moi le présage,
Madame, du plus doux bonheur!
Ah! montrez-moi ce visage enchanteur,
Pour chasser loin de moi l'image
D'un aussi lâche délateur.

Mme DE COULANGES, *plus troublée.*

Je ne sais où j'en suis.

(*Tonnerre.*)

D. JUAN.

Oh! oh! voilà le ciel qui se fâche tout-à-fait. Comme c'est heureux que vous soyez arrivée ce matin.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Tâchons de nous remettre un peu.

(*Eclairs et autres coups de tonnerre.*)

SOLDATS, *en dehors.*

Ils sont perdus! ils sont perdus!

D. JUAN.

Dieux! quelques malheureux qui font naufrage!

(*Ils vont à la fenêtre.*)

Mme DE COULANGES.

Ah! voyez cette barque, là-bas.

D. JUAN.

Ils vont se briser sur les rescifs, si l'on ne va à leur secours.

Mme DE COULANGES.

Personne ne l'ose, à ce qu'il paraît... Ah! si j'étais homme!...

D. JUAN.

J'y vais, moi!

(*Il fait un mouvement pour sortir.*)

Mme DE COULANGES, *vivement.*

Que faites-vous! arrêtez!

(*Elle cherche à le retenir pendant le couplet suivant; mais il se dégage et lui échappe.*)

D. JUAN.

AIR : *Vaudeville des Scytes.*

Non, laissez-moi, voyez, le danger presse,
Contre la mort chacun d'eux se débat,
Je dois répondre à leur cri de détresse.

MAD. DE COULANGES.

Vous voulez donc mourir?

D. JUAN.

C'est mon état.

MAD. DE COULANGES

Vous n'êtes pas marin.

D. JUAN.

Je suis soldat.

MAD. DE COULANGES.

N'écoutez pas votre noble courage,
Réfléchissez à de pareils projets.

D. JUAN.

Je cours d'abord les sauver du naufrage,
Il sera temps de réfléchir après. (*bis.*)

(*Il sort par le fond.*)

Mme DE COULANGES, *à la fenêtre.*

Colonel! Colonel!... Don Juan!... Il ne m'entend plus!

SCENE VII.

D'ERCILLA, Mme DE COULANGES.

D'ERCILLA, *entrant.*

D'où viennent ces cris?

Mme DE COULANGES.

Hélas! Monsieur, votre aide-de-camp...

D'ERCILLA.

Eh bien?

Mme DE COULANGES.

Il s'est élancé malgré moi... (*Lui montrant la fenêtre.*) Tenez, le voyez-vous?

D'ERCILLA, *à la fenêtre.*

Don Juan! don Juan! (*A des militaires.*) Messieurs, allez!... arrêtez cette barque!... Il n'est déjà plus temps!

Mme DE COULANGES, *jetant un cri.*

Ah! ils sont submergés!

D'ERCILLA.

Malheureux! que dirai-je à sa mère!

Mme DE COULANGES.

Mes yeux se remplissent de larmes... Tout semble tourner au-tour de moi.

(*Elle est accablée, et se laisse tomber à moitié sur la fenêtre.*)

SOLDATS, *en dehors.*

Les voilà! les voilà!

D'ERCILLA, *vivement.*

Ils sont sauvés! (*Regardant.*) Je le vois... Don Juan!... don Juan!

Mme DE COULANGES.

Courage, brave jeune homme!... tu n'es pas fait pour mourir ici!...

SOLDATS, *en dehors.*

Ils sont sauvés! ils sont sauvés!

D'ERCILLA, *après avoir regardé.*

Victoire!... il touche au rivage!... Madame, venez donc le voir, portant dans ses bras le malheureux qu'il a sauvé... Est-ce là du courage?... Ah! j'en mourrai de joie!...

(*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE VIII.

Mme DE COULANGES, *seule.*

Voilà donc ce don Juan!... Malheureuse que je suis!... Ah! qu'il est différent de l'homme que mon imagination s'était formé!... Tant de courage, tant de générosité!...

(*Elle jette à ses pieds sa couronne de fleurs.*)

(*On entend crier en dehors.*)

Les voilà! les voilà!

SCÈNE IX.

DON JUAN, LYONNEL, D'ERCILLA, LE RÉSIDENT, Mme DE COULANGES, L'HOTESSE, SOLDATS, MATELOTS.

CHŒUR.

AIR : *Final du premier acte de Malvina.*

Ils sont sauvés! ils sont sauvés
Du plus affreux naufrage!
Leurs jours par lui sont conservés.
Enfin ils sont sauvés!

LYONNEL, *qui est entré avec le Général et D. Juan.*

Ah! mon cœur n'oubliera jamais
Quel est votre courage.

LE RÉSIDENT.

De loin j'ai pris part au succès,
Car je l'encourageais.

CHŒUR.

Ils sont sauvés, etc.

(*La musique continue piano jusqn'à la reprise du chœur.*)

LYONNEL, *bas au Général.*

Mon Général, il faut que je vous parle à l'instant même.

D'ERCILLA, *bas à Lyonnel.*

On nous observe, pas un mot.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Comme il lui parle bas!... Ce matelot m'est suspect.

D'ERCILLA, *haut à Lyonnel.*

Venez, mon brave, vous devez avoir besoin de repos.

LE RÉSIDENT, *bas à Madame de Coulanges.*

Votre signal m'est arrivé... Il paraît que l'aide-de-camp a parlé. (*Haut.*) Général, recevez mes complimens sur votre neveu; c'est un héros... qui commence.

REPRISE EU CHŒUR.

Ils sont sauvés! ils sont sauvés!

(*Lyonnel sort avec le Général. — Le Résident sort par le fond avec tout le monde, et don Juan, avant de rentrer, regarde Madame de Coulanges qui s'arrête aussi pour jeter sur lui un dernier regard.*)

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Le Théâtre représente les bords de la mer. — A droite, l'extérieur de l'auberge des Trois Couronnes, avec une porte d'entrée, au milieu du bâtiment. — Une fenêtre avec un balcon au-dessus de cette porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ERCILLA, DON JUAN.

(*Au lever du rideau, des matelots, dans le fond, sont occupés à préparer une barque. — Une sentinelle espagnole se promène sur le rivage. — Il fait nuit, et le Théâtre n'est éclairé que par un fanal suspendu à un poteau sur le bord de la mer.*)

LA SENTINELLE, *voyant arriver d'Ercilla et don Juan:* Qui vive?

D'ERCILLA.

Espagne!... (*Il s'avance et parle bas à la sentinelle qui qui le reconnaît et lui porte les armes.*) Bon, les postes danois et allemands ont été relevés, et la côte n'est plus gardée que par des sentinelles espagnoles. (*A la sentinelle.*) Eloigne-toi, n'entends et ne vois rien de ce qui se passe de ce côté. (*La sentinelle disparaît.*) Don Juan, que penses-tu de ce qui vient d'avoir lieu au camp, entre mes officiers et moi?

D. JUAN.

Je pense qu'officiers et soldats, nous sommes tous prêts à vous suivre où vous voudrez, comme vous venez d'en recevoir l'assurance; mais le moment de notre délivrance est-il enfin arrivé?

D'ERCILLA.

Oui, don Juan... Sais-tu qui tu viens de sauver, il y a quelques heures?

D. JUAN.

Un pêcheur, sans doute... peut-être un contrebandier?

D'ERCILLA.

Un officier de la flotte américaine, Lyonnel, lieutenant de la Bellonne, envoyé par son Amiral, avec lequel, depuis quelque temps, j'ai engagé une correspondance et qui, de concert avec notre pays, est en station non loin de ce rivage, avec de nombreux vaisseaux de transport.

D. JUAN.

Bravo, mon Général!... Et cet honnête amiral va nous tirer peut-être de cette île maudite.

D'ERCILLA.

Oui, et nous ramener dans notre vieille Espagne.

D. JUAN.

O mon pays, je vais donc te revoir!

D'ERCILLA.

Le défendre!

D. JUAN.

Le sauver!

D'ERCILLA.

La division entière me suivra. Tout est prévu; les vaisseaux de la station jetteront l'ancre dans la baie avant que le Prince puisse accourir avec son armée, pour s'opposer à notre dessein. Nous éviterons, s'il se peut, toute espèce d'engagement.

D. JUAN.

Quoi, Général!

D'ERCILLA, *avec force.*

Je ne veux pas qu'il me manque un seul homme.

AIR : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

Là-bas, don Juan, on nous appelle;
A la patrie il faut songer:
Nos soldats, nos jours sont pour elle;
Ici, je veux les ménager.

D. JUAN, *avec enthousiasme.*

Oui, notre sang ailleurs est nécessaire,
Et doit produire encor de plus beaux fruits;
N'en arrosons pas cette terre,
Gardons tout pour notre pays. (*bis.*)

D'ERCILLA.

C'est cela, don Juan.

D. JUAN.

Par exemple, Général, voilà un projet qui va contrarier un peu ma jolie conquête.

D'ERCILLA.

Don Juan, est-il possible qu'une pareille pensée vous vienne dans ce moment.

D. JUAN.

Pourquoi pas? la patrie d'abord, et ensuite un peu d'amour pour récompense.

D'ERCILLA.

Je veux mettre ton zèle à l'épreuve à l'instant même.

D. JUAN.

Bien dit, Général, vous savez que je n'aime pas à attendre.

D'ERCILLA.

Lyonnel, l'officier américain qui te doit la vie, va s'embarquer et retourner à son bord... Il faut que tu l'accompagnes pour t'entendre avec l'Amiral sur l'heure de l'embarquement, et me rapporter son dernier mot.

D. JUAN.

Je suis à vos ordres.

D'ERCILLA, *lui serrant la main.*

Dans un instant, cette barque vous recevra tous deux. (*Aux matelots.*) Enfans!... éteignez le fanal!

(*Il sort à gauche. — Un matelot monte au poteau et éteint le fanal. — L'obscurité est complète. — Les matelots vont et viennent.*)

SCÈNE II.

DON JUAN, *seul.*

Combien je dois être fier de la mission honorable qu'il me confie!... pour m'en rendre digne, il n'est rien dont je ne sois capable, et déjà je sens que je ne suis plus le même.

AIR *de Madame Dachange.*

De la beauté j'écoutais le langage,
Dès ce moment, je suis sourd à sa voix;
A t'aimer seule, Espagne, je m'engage;
Je ne veux plus connaître que tes lois.
Attraits... regards... talismans d'une femme,
Auprès de moi, ce n'est plus votre tour;
Disparaissez, n'attaquez plus mon âme :
L'honneur est là, je n'y veux plus d'amour.

(*On entend sur la harpe le refrain du chant national de la première partie.*)

D. JUAN, *après avoir écouté.*

C'est elle!... mais n'importe... Elle serait là!... à ce balcon, je ne ferais pas un pas pour l'entendre!... (*Il s'approche, comme malgré lui, du balcon.*) Eh bien!... qu'est-ce que je fais donc?... (*Redescendant la scène.*) Comment!... j'y pense encore, après le serment que je viens de faire!... Certainement que j'y pense, et cela doit être.

Même air.

Quoi renoncer au plaisir, à mon âge!
Est-ce possible, et dois-je le vouloir?
Ne puis-je aimer en ayant du courage,
Ne puis-je aimer en faisant mon devoir?
Il est si doux, ce feu qui nous enflamme,
Son souvenir plaît, même au dernier jour.
Ah! faisons mieux, et toujours dans notre âme,
Portons ensemble et l'honneur et l'amour.

(*Pendant ces deux derniers vers une fenêtre s'ouvre, et Madame de Coulanges paraît au balcon.*)

SCÈNE III.

DON JUAN, LYONNEL, Mme DE COULANGES, *au balcon*, MATELOTS.

D. JUAN.

Mais Lyonnel tarde bien à venir!

Mme DE COULANGES.

Rien ne peut calmer mon inquiétude... je ne pense qu'à lui!... (*Apercevant don Juan.*) Ah! quel est cet homme?

LYONNEL, *à voix basse, et sortant de l'hôtel.*

Me voici, Colonel.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Grands dieux!... c'est don Juan!...

LYONNEL.

Je vous ai fait un peu attendre, mais le Marquis avait tant de choses à me dire... Au reste, nous ne sommes pas en retard... J'espère que j'aurai meilleur temps pour m'en aller, que je ne l'ai eu pour venir, et que vous ne serez pas obligé de me retirer de l'eau une seconde fois.

D. JUAN.

Je ne le crois pas non plus!... Ecoutez donc, on n'a pas deux bonheurs comme celui-là dans un jour.

Mme DE COULANGES, *à part.*

C'est l'homme qu'il a sauvé.

D. JUAN.

Allons-nous bientôt partir?

LIONNEL, *au fond.*

Oui... Tenez, voyez-vous le brick qui s'est rapproché? Ah! il élève à la hune un fanal; ils sont plus près de nous que vous ne pensez... Nous allons le rejoindre; je vous débarquerai ici dans quelques instans, et tous sera fait... Voyons s'ils sont prêts...

(*Il sort un instant.*)

Mme DE COULANGES, *à part.*

Qu'ai-je entendu? et le Résident à qui j'ai donné le signal, et qui doit venir tout-à-l'heure chez moi... S'il arrivait... s'il les surprenait... Observons bien...

(*Elle regarde au loin.*)

LYONNEL, *revenant en scène avec don Juan et les matelots:*

Ah ça, camarades... toutes vos précautions sont prises?

UN MATELOT.

Oui, commandant.

LYONNEL.

Vos rames sont prêtes et ne feront aucun bruit?

LE MATELOT.

Oui, commandant.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Mais qu'ils partent donc bien vite.

(*Elle regarde toujours au loin.*)

LYONNEL.

Allons, enfans!... à la besogne. (*Donnant la main à don Juan.*) Voici le moment.

D. JUAN et LYONNEL.

CHŒUR.

Amis, (*bis.*) le devoir réclame,
Agitez la rame,
Allons, point de repos;
Sans bruit, fendez les flots.

CHŒUR.

Amis, (*bis.*) le devoir réclame,
Agitons la rame,
Allons, point de repos;
Sans bruit, fendons les flots.

(*Pendant le chœur ils remontent tous le théâtre pour entrer dans la barque.*)

Mme DE COULANGES, *qui n'a pas cessé de regarder au loin.*

Je ne me trompe pas!... c'est le Résident. (*A don Juan et à Lyonnel.*) Qui que vous soyez, partez... ou vous êtes perdus.

LYONNEL, *dans la barque.*

Au large.

(*La barque s'éloigne du rivage. — On voit les matelots ramer. — Tant qu'elle n'est pas disparue, l'orchestre accompagne piano, et finit insensiblement.*)

Mme DE COULANGES.

Ils sont partis! le Ciel soit béni.

(*Ses yeux restent fixés du côté de la mer.*)

SCÈNE IV.

FRANÇOIS, LE RÉSIDENT, Mme DE COULANGES.

LE RÉSIDENT, *à son domestique.*

François, attends-moi à quelque distance, avec le fallot.

FRANÇOIS.

Mais, Monsieur, c'est que j'aurai peur tout seul.

LE RÉSIDENT.

Eh bien!... tu auras peur... j'ai bien peur, moi, qui suis un plus gros seigneur que toi. (*François s'éloigne.*) Bien certainement, à moins que les oreilles ne me tintent, on a crié au large; et, si je n'ai pas la berlue, j'ai vu s'éloigner une barque... de plus, pas de sentinelles, le fanal éteint... Il y a ici quelque chose pour moi.

Mme DE COULANGES, *au balcon.*

Et don Juan qui va revenir!... Tâchons d'éloigner d'ici le Résident.

LE RÉSIDENT, *regardant.*

Ah! ah!... Voilà la sentinelle qui se promène là-bas, auprès de l'autre poteau... On l'a changée de place; donc, il y a dessein prémédité de... donc, par emploi, je dois soupçonner que... (*A Madame de Coulanges qui entre.*) Ah! vous voilà ma belle auxiliaire! vous devez avoir bien des choses à m'apprendre, d'après le signal?

Mme DE COULANGES, *embarrassée.*

Il est vrai!... je croyais... Mais depuis ce naufrage... je n'ai pu voir don Juan un seul instant.

LE RÉSIDENT.

Ah! peste!... c'est contrariant!... Mais vous étiez sur le balcon, n'est-ce pas?

Mme DE COULANGES, *à part.*

Il m'a vue!

LE RÉSIDENT.

Eh bien! que s'est-il passé?... vous devez avoir entendu?... Quels étaient ces hommes, dont l'un criait au large!

Mme DE COULANGES.

Ces hommes?... Ah! je sais... ils ne doivent pas vous inquiéter... ce sont des contrebandiers.

LE RÉSIDENT.

Bah! bah! des contrebandiers... vous y êtes bien!... Ma foi, moi je soupçonne...

Mme DE COULANGES.

Que soupçonnez-vous?

LE RÉSIDENT.

Moi, je soupçonne que celui qui a crié au large!... est notre noyé, pêché par l'aide-de-camp.

Mme DE COULANGES.

Quoi !... vous croyez ?...

LE RÉSIDENT.

Comment ! je crois... je vous dis que je soupçonne... ce qui est bien plus positif ! Il ne vous saute pas tout de suite aux yeux que cet homme est un espion anglais, américain, russe ou suédois ? Et même, il est certain qu'il est anglais... ou américain ; car j'ai remarqué, quand on l'a tiré de l'eau, que sa chemise était de batiste anglaise, marchandise prohibée.... Je dois m'y connaître... j'ai des mouchoirs tout pareils... et qui plus est, je ne serais pas étonné que son naufrage fût simulé... je le soupçonne !... Or donc, je ne m'en vais pas d'ici que je n'aie vu revenir ceux qui sont partis !

Mme DE COULANGES.

Mais, vous n'y pensez pas... ne serai-je pas là, dans cette chambre et sans vous donner la peine...

LE RÉSIDENT.

Non, non, je ne veux m'en rapporter qu'à moi dans les occasions décisives... Mais vous pouvez rentrer si vous voulez...

Mme DE COULANGES, *vivement.*

Non, non... je ne vous quitte pas.

LE RÉSIDENT.

Tenez, précisément, voilà les preuves qui nous arrivent en bateau.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Puisse l'obscurité l'empêcher d'être reconnu.

LE RÉSIDENT.

La barque va droit à l'autre poteau, près duquel se promène la sentinelle; et, grâce au fanal qui n'est pas éteint comme celui-ci... on distingue parfaitement.

Mme DE COULANGES.

Ciel!

LE RÉSIDENT.

Le voilà qui saute à terre.

Mme DE COULANGES.

Qui ?

LE RÉSIDENT.

Et parbleu !... l'aide-de-camp... je le reconnais comme s'il était là.... Maintenant, j'en sais assez, et je crois que

je puis aller me coucher... C'est-à-dire, après avoir fait un second rapport pour presser encore l'arrivée des troupes, et nous les tenons. (*Appelant.*) François, le fallot. Ma belle dame, je vous souhaite une bonne nuit.

AIR *du siége de Corinthe.*

Contre eux dans cette circonstance,
Je dirai votre dévouement,
Et la plus belle récompense,
Paiera leur perte dignement.

MAD. DE COULANGES, *à part, tandis que le Résident remonte pour regarder.*

L'intérêt, je le certifie,
A mon cœur n'offre plus d'appas.
O ciel... ô ciel... fais, je t'en prie,
Qu'on ne me récompense pas.

ENSEMBLE.

LE RÉSIDENT.

Contre eux dans cette circonstance, etc., etc.

MAD. DE COULANGES, *à part.*

Non, dans aucune circonstance,
Je ne sentis un tel tourment;
A cette horrible récompense
Je ne songe qu'en frémissant.

SCÈNE V.

Mme DECOULANGES, *seule.*

Il est perdu!... il est perdu!... le seul homme pour qui j'aie éprouvé de l'amour... il va périr!... et c'est moi, moi qui l'aime, qui le tue!... Comment se peut-il faire que j'aie jamais consenti!... quoi!... cette éducation que j'ai reçue... ces talens qu'ils m'ont donnés, c'était pour cette usage!.. ils ne m'ont élevée que pour trahir. Ah! je me fais horreur!... l'amour m'ouvre les yeux, et c'est à lui que je vais devoir ma première bonne action.

AIR : *Pour soutenir l'éclat d'une famille.* (Julien.)

Il saura tout... Que vais-je faire?
Contre moi je l'indignerai...

Et je m'expose à sa colère...
N'importe, je le sauverai.
Mépris, reproches, sans murmures,
Je recevrai tout de don Juan :
Et j'aime bien mieux ses injures,
Que de l'or taché de son sang.

Le voici !... je crois.

SCÈNE VI.

DON JUAN, Mme DE COULANGES.

D. JUAN, *en entrant.*

Dieu merci !... nous n'avons été vus de personne... Allons porter mes dépêches au Marquis.

Mme DE COULANGES.

Est-ce vous, don Juan ?

D. JUAN.

Qu'entends-je ? quoi, vous ici, Madame !

Mme DE COULANGES, *à part.*

J'hésite, malgré moi... manquerais-je donc de courage?

D. JUAN.

Madame !... ne trompez pas le plus tendre des amans... Est-ce l'amour?

Mme DE COULANGES.

Seigneur don Juan... les plus grands dangers vous menacent !

D. JUAN.

Que voulez-vous dire ?

Mme DE COULANGES.

Tous vos projets sont connus... c'en est fait de vous et de votre général !

D. JUAN, *à part.*

Ciel !

Mme DE COULANGES, *vivement.*

On sait que vous venez d'avoir une conférence avec les Américains, sur ce vaisseau qui croise en vue de nos fenêtres... De toute part on vous épie... osennemis vous entourent... c'est à vous de faire vos efforts pour leur échapper...

D. JUAN.

Ah ! Madame ! vous êtes notre sauveur !... et moi, qui croyais... combien je dois rougir de ma méprise !

Mme DE COULANGES.

Non !... vous n'avez pas lieu de rougir devant moi... prenez garde à vous, je vous en supplie.

D. JUAN.

Vous savez tout... achevez votre ouvrage... nommez moi celui qui nous à dénoncés !

Mme DE COULANGES, *troublée.*

Adieu... Céline, va veiller à votre sûreté.

D. JUAN.

Quoi !... seule, et la nuit.

Mme DE COULANGES.

Je vous défends de me suivre... je vous en prie, don Juan.

COUPLET FINAL.

Il fait nuit,
Pas de bruit !
Là-bas
Qu'on n'entende pas.
Quittons-nous, (*bis*)
On a les yeux sur nous.

Si le ciel vous seconde,
Pour toujours je vous fuirai ;
Mais si l'orage gronde,
Pour un devoir sacré,
Alors, je reviendrai.

ENSEMBLE.

Pas de bruit,
Il, etc, etc...
Adieu, adieu, quittons-nous,
Quittons-nous.

(*Don Juan rentre dans l'hôtel.* — *Madame de Coulanges s'enfuit par la gauche.* — Le rideau baisse.)

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Le Théâtre représente le cabinet du Résident.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉSIDENT, *seul. — Sur un guéridon est une petite caffetière en argent avec une tasse et un sucrier; il est assis à son bureau.*

Peste!... voilà des dépêches qui sont tout-à-fait rassurantes. On m'écrit du quartier-général qu'il doit aujourd'hui même m'arriver un bon renfort... ce qui veut dire au moins une douzaine de régimens... Il était temps! car je ne sais comment j'aurais fait pour retenir ici mes quinze mille conspirateurs... Allons, allons, je ne puis me le dissimuler, je suis un homme vraiment remarquable dans mon genre!... Afin de me remettre des fatigues de la nuit, prenons mon café... (*Allant à la porte.*) Je n'y suis pour personne. (*Revenant et versant le café.*) En public je soutiens, pour l'exemple, que la chicorée est aussi bonne... mais en particulier, je me garde bien d'avoir la même opinion. (*Riant après avoir avalé une gorgée.*) Je fais de la contrebande.

FRANÇOIS, *en dehors.*

Mais, Monsieur quand je vous dis qu'on ne peut pas entrer?

CHARLES, *en dehors.*

Je te dis que j'entrerai, pékin.

LE RÉSIDENT, *se levant.*

Quelle insolence!... on trouble un administrateur dans l'exercice de ses fonctions!... je vais le mettre à la raison moi!

SCÈNE II.

LE RÉSIDENT, CHARLES, FRANÇOIS.

CHARLES, *paraissant.*

Ah! tu ne veux pas m'ouvrir la porte? eh bien!... je l'ouvrirai moi-même!

LE RÉSIDENT, *reculant avec effroi.*

Peste!... un militaire!... retenons notre impétuosité naturelle.

CHARLES.

A-t-on jamais vu ce petit pékin là!... ce n'est pas à vous que je parle, Résident... remettettez vous? Je me présente un peu brusquement, comme vous voyez!... mais ça tient à ce que je n'aime pas à faire antichambre.

LE RÉSIDENT.

Comment donc, c'est trop juste!... un officier de ce corps distingué qui... que... (*Pendant cette phrase, il fait signe à François d'emporter le café.*) enfin un corps qui n'est composé que de vainqueurs... dont la réputation... Voulez-vous me faire l'honneur de me dire qui vous êtes.

(*François, pendant ce qui suit, emporte le café et en boit dans le fond avant de sortir.*)

CHARLES.

Charles Lowenski, Polonnais... Voilà pour le nom et pour le pays!... Capitaine de lanciers, quinze ans de service, autant de blessures!... peut-être plus.... pas moins... voilà mes titres!... Quant à mes instructions.. vous savez lire?...

(*Il lui donne un papier.*)

LE RÉSIDENT.

Je le soupçonne!... (*Après avoir lu.*) Eh quoi! Capitaine!... c'est vous qui êtes envoyé?

CHARLES, *montrant le papier que tient le Résident.*

Voici mon ordre!

LE RÉSIDENT.

Et vous êtes, sans doute, suivi de dix-huit mille hommes au moins.

CHARLES, *vivement.*

Non, mon brave homme, je suis seul.

LE RÉSIDENT.

Mais ce renfort?...

CHARLES.

(*Se montrant.*) Voilà!

LE RÉSIDENT.

Comment les têtes de colonnes?...

CHARLES.

Ne pourront déboucher que dans deux jours au plus tôt.

LE RÉSIDENT.

Mais, en attendant, la flotte qui vient chercher les Espagnols arrive à pleines voiles; et ils auront le temps de s'embarquer... Tirons-nous delà.

CHARLES.

Je l'espère, mon brave homme, et ce n'est pas pour rien que j'ai crevé trois chevaux sur la route!

LE RÉSIDENT.

Quoi!... vous avez!... Donnez vous donc la peine de vous asseoir.

CHARLES.

Je vous dis que voilà trois jours que je suis assis... Venons au fait, mon brave homme!

LE RÉSIDENT, *à part et regardant autour de lui.*

Ah! ça... il dit toujours mon brave homme!... (*Haut.*) Capitaine...

CHARLES.

D'après mon ordre, vous verrez que j'ai carte blanche contre le marquis d'Ercilla et son neveu.

LE RÉSIDENT, *les yeux sur la dépêche.*

Je le vois.

CHARLES.

J'ai mon plan!... Pouvez-vous, aujourd'hui même, donner un grand dîner?

LE RÉSIDENT.

Aujourd'hui!... un grand dîner?... mais oui... j'ai toujours ici de quoi régaler tout un congrès.

CHARLES.

Je ne m'étonne plus si les pauvres soldats manquent si souvent de pain!... il ne peut pas y en avoir pour tout le monde.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Nous marchons franchement notre train,
D'un pas ferme et rapide;
Vous, toujours auprès du magasin,
Vous pensez au solide!
Et puis après chaque succès nouveau,
Sans façon chacun de vous se leste;
Les soldats ont leur part du gâteau
Après vous... s'il en reste!

LE RÉSIDENT.

Le capitaine est d'un caractère très-gai.

CHARLES.

En avant!... Allons d'abord préparer votre artillerie gastronomique.

LE RÉSIDENT.

Et ensuite?

CHARLES.

Ensuite, vous me présenterez à une certaine Madame de Coulanges, avec laquelle je dois aussi m'entendre; ce qui, par parenthèse, ne me plaît pas beaucoup... enfin, c'est l'ordre.

LE RÉSIDENT.

C'est une dame qui est de très-bon conseil... Elle repose encore dans son appartement.

(*La porte de la chambre à droite s'ouvre, on aperçoit Madame de Coulanges.*)

CHARLES.

Eh bien!... nous la verrons plus tard!

Mme DE COULANGES, *à part.*

Un militaire!... que vient-il faire ici?

(*Elle écoute.*)

CHARLES.

En route, et je vous prouverai que le renfort sera suffisant pour mettre à la raison tous vous Espagnols!

(*Madame de Coulanges fait un mouvement. — Charles se retourne pour sortir avec le Résident. — Pour n'être pas vue, l'Espionne referme sur elle la petite porte.*)

LE RÉSIDENT, *à la porte, faisant des façons.*

Après vous!

CHARLES, *passant le premier.*

C'est juste!...

SCÈNE III.

Mme DE COULANGES, *seule.*

(*Entrant vivement.*) Que veut-il dire?... est-ce un envoyé du quartier-général?... Un nouveau danger menace-t'il-don Juan?... Ah! sans doute de nombreuses troupes sont sur le point d'arriver pour s'opposer à leur départ... Il faut les en instruire à l'instant même.

(*Elle va pour sortir. — Don Juan entre.*)

SCÈNE IV.

Mme DE COULANGES, DON JUAN.

Mme DE COULANGES.

Ah! don Juan!... c'est vous.

D. JUAN.

Avez-vous pu penser qu'après le service que vous m'avez rendu hier, vous pourriez éviter ma présence?

Mme DE COULANGES, *baissant la voix.*

Seigneur don Juan, vos mesures sont-elles bien prises?

D. JUAN.

Oui, nos régimens se concentrent sur Niborg... La ligne américaine est à notre disposition, et...

Mme DE COULANGES.

Point d'explications... Mais êtes-vous certain d'un prompt succès?

D. JUAN.

Dans une heure nous pourrions partir; et si nous attendons la nuit... ce n'est que par excès de prudence!...

Mme DE COULANGES.

Ah! vous me comblez de joie!... Surtout, ne laissez pas passer la nuit... demain, peut-être, des forces imposantes seront ici.

D. JUAN.

Vive dieu!... nous serons déjà loin. Mais, hélas!... dois-je m'en applaudir?... Vous avez été mon sauveur, et je vous laisse ici...

Mme DE COULANGES,

Il faut bien que vous partiez!...

D. JUAN.

Sans vous?... ne plus vous revoir... Non!... tant d'attraits et de grâces!... un caractère si noble et si généreux m'attachent à vous pour toujours! Madame! dites-moi.. ah! j'ose à peine vous en prier... Voulez-vous accepter mon nom, et me suivre dans mon malheureux pays?

Mme DE COULANGES, *avec joie et surprise.*

Monsieur... que me proposez-vous? (*A part.*) Ah! si je ne l'aimais pas tant!...

D. JUAN.

Vous ne me répondez pas!

Mme DE COULANGES.

Moi, votre femme!... non, jamais! Don Juan, en me déclarant votre amour, vous m'avez rendue plus heureuse que je ne l'ai jamais été... Mais il est une raison terrible qui nous sépare à jamais... je vous aime trop pour vous épouser sans vous la dire... mais, vous, ne me la demandez pas; par grâce, ne me la demandez pas.

D. JUAN.

Parlez!... rien ne peut me faire renoncer à vous... Vous êtes tout ce que j'ai de plus cher au monde... après l'honneur... je le jure à vos pieds.

(*Il s'y jette.*)

Mme DE COULANGES.

O ciel! don Juan, vous!... vous à mes pieds... Relevez-vous! relevez-vous, je vous en prie... Je dois vous détromper... j'en aurai le courage... Apprenez donc, puisqu'il le faut, qu'elle est cette femme à laquelle vous voulez donner le titre de votre épouse. Vous me croyez Espagnole!... je ne le suis pas... Savez-vous pourquoi je suis venue ici?... On me donnait de l'or pour surprendre vos secrets!

D. JUAN.

Ah!...

Mme DE COULANGES.

Oui, don Juan... ils m'ont envoyée ici pour vous séduire... pour vous vendre à vos ennemis.

(*Elle se couvre les yeux avec ses deux mains, et tombe sur un fauteuil.*)

D. JUAN.

Grands dieux!... Céline!... Céline!...

Mme DE COULANGES, *revenant à elle.*

Vous ne vous êtes pas enfui?...

D. JUAN.

Je ne vous crois pas... je ne veux pas vous croire... N'est-ce pas vous qui m'avez averti du danger?... vous qui veillez sur moi?...

Mme DE COULANGES.

Du moment où je vous ai connu, j'ai, en quelque sorte, changé d'âme. Mes yeux se sont ouverts... pour la première fois... j'ai pensé que je faisais mal... j'ai voulu vous sauver... O don Juan!... l'amour que je ressens pour vous... cet amour m'a rendue tout autre; je commence à voir ce que c'est que la vertu!... c'est... c'est le désir de vous plaire...

D. JUAN.

Malheureuse femme!... maudite soit celle qui a corrompu ta jeunesse!

MAD. DE COULANGES.

AIR *de l'Angélus.*

On me vendit pour enrichir
Mes parens, ma famille entière.

D. JUAN.

L'infâme ! elle osa vous flétrir
Pour se tirer de la misère !
Elle vous forma pour trahir,
Vous dont le sort était de plaire.
Grand dieu ! vous me faites frémir ;
Combien vous devez la haïr !

MAD. DE COULANGES.

Hélas ! Monsieur, c'était ma mère !

D. JUAN.

Une mère !... une mère !... Mais maintenant, vous aimez l'honneur ?

Mme DE COULANGES.

Je vous aime de toutes les forces de mon âme !

D. JUAN, *après un moment de silence.*

Écoute, Céline ; sois franche... une seule question... As-tu jamais causé la mort de quelqu'un ?

Mme DE COULANGES, *avec horreur.*

Jamais ! je le jure !... (*Reprenant avec calme.*) Non, jamais !... j'en remercie le hasard. Avant de vous connaître, je ne sais ce que j'aurais fait.

D. JUAN.

Je te dois la vie.... Je ne puis vivre sans toi.... consens à me suivre, où je ne réponds pas de mon désespoir.

Mme DE COULANGES, *avec joie.*

Ah ! don Juan !... vous le voulez... eh bien ! je me soumets à votre volonté... je vous suivrai... Vous m'avez arrachée à l'infamie... je vous dois tout, je vous appartiendrai... je partagerai toutes vos peines... Mais je ne serai pas votre femme... je serai votre ami, votre com-

pagnon, je vous servirai; quand vous serez las de moi, vous me chasserez... Si vous me souffrez auprès de vous, ce sera à la vie, à la mort.

D. JUAN.

Oui, à la vie, à la mort!... Ainsi ce soir au moment du départ...

Mme DE COULANGES.

J'y serai avant vous.

(*Don Juan sort vivement reconduit par Madame de Coulanges qui, près de le quitter, s'incline devant lui, en signe de soumission.*)

SCÈNE V.

Mme DE COULANGES, *puis* CHARLES, LE RÉSIDENT.

Mme DE COULANGES, *seule.*

Ma résolution est prise; je n'en changerai pas... Que ne partons-nous à l'instant même!... Jusqu'à ce moment, soyons attentive aux moindres démarches de ses ennemis, et faisons pour le bien ce que je faisais pour le mal.

CHARLES, *au Résident qui entre avec lui.*

Bravo! M. le Résident, vous entendez à merveille le service de la salle à manger.

LE RÉSIDENT.

Vous êtes bien bon... (*Lui montrant Madame de Coulange.*) Tenez, la voilà.

(*Charles salue.—Madame de Coulanges le lui rend son salut avec beaucoup de décence.*)

CHARLES, *à part.*

Le fait est qu'elle est gentille... diable!... Eh bien!... qu'est-ce que j'ai donc là?... Allons, allons, lancier, pas de faiblesse humaine!... (*Haut.*) Madame, en m'envoyant ici, on m'avait dit de m'entendre avec vous... mais maintenant je n'ai plus besoin de votre secours.

(*Madame de Coulange fait un mouvement.*)

LE RÉSIDENT.

Mais, Capitaine, Madame a autant d'intérêt que personne à connaître votre projet.... et je soupçonne qu'elle est aussi impatiente que moi de savoir...

Mme DE COULANGES.

Oh! oui... plus que vous ne pouvez penser.

CHARLES.

Alors écoutez : les Espagnols sont plus nombreux que les alliés qui font partie de la garnison de l'île... mais une fois privés de leurs chefs, la balance sera rétablie.

LE RÉSIDENT.

Eh bien?

CHARLES.

Apprenez donc pourquoi je viens de vous faire improviser un repas de corps... pourquoi je vous ai fait écrire cette invitation au marquis d'Ercilla... et comment enfin, je veux m'emparer militairement de sa personne et de celle de son neveu.

Mme DE COULANGES, *vivement.*

Est-il possible?

CHARLES.

Eh bien! qu'avez-vous donc, Madame?

Mme DE COULANGES.

Oh! rien, rien c'est que je suis étonnée la de hardiesse...

(*Charles la regardant avec étonnement.*)

LE RÉSIDENT.

En effet, je ne soupçonne pas comment...

CHARLES.

Vous allez y être... Le Général viendra avec les officiers de son état-major... J'invite un pareil nombre de mes camarades, dont les compagnies sont ici en dépôt... Nous n'aurons tous que nos sabres et nos épées : ainsi les armes seront égales...

LE RÉSIDENT.

Comment, les armes?...

CHARLES, *fermement.*

Au moment de se mettre à table, je propose aux Espagnols une santé qu'ils doivent accepter... s'ils refusent... flamberge au vent... et nous commençons un combat qui se termine par la défaite et la prise de ces fiers Castillans... Vous comprenez, n'est-ce pas?

LE RÉSIDENT, *tremblant.*

Oui, je commence.

CHARLES.

Ensuite, nous nous barricadons. Les Danois et nos autres alliés viennent facilement à bout des régimens espagnols désorganisés et sans chefs...

LE RÉSIDENT, *attentif et tremblant.*

Oui, oui...

CHARLES.

En cas d'accident, nous tenons tant que nous pouvons, et si nous sommes forcés..

LE RÉSIDENT.

Si nous sommes forcés?

CHARLES.

Nous nous faisons sauter avec tous nos prisonniers... Au petit bonheur!...

Mme DE COULANGES, *à part.*

Grands Dieux!

LE RÉSIDENT, *tremblant et à part.*

Oh! la, la, la, et moi qui suis du repas...

CHARLES.

Eh bien!... qu'est-ce que vous dites de ce plan-là?... Est-ce qu'il ne vous plaît pas?...

LE RÉSIDENT, *cherchant à se remettre.*

Pardonnez-moi... pardonnez-moi... il me plaît beaucoup... Seulement, une observation, une simple observation... Pourquoi vouloir que les armes soient égales... ça m'a choqué.

CHARLES.

Heim?

LE RÉSIDENT.

Je soupçonne que la chose serait bien plus facile... Dix contre un, par exemple.

(*Madame de Coulanges fait un mouvement.*)

CHARLES, *avec indignation.*

Monsieur le Résident...

AIR *de la Vieille.*

Morbleu! me croyez-vous capable
De livrer un pareil combat?
Je veux une chance honorable,
Et non pas un assassinat!...
Oui, que le sort me protége ou m'accable,
Sans flétrir le nom de soldat,
Je sortirai de ce combat.
A ce projet, qu'ici je vous annonce,
Si vous croyez que jamais je renonce,
Comprenez mieux encore ma réponse.

(*Prenant la main du Résident et la mettant sur son cœur.*)

Tenez, Monsieur, entendez ma réponse,
L'honneur toujours a fait battre mon cœur;
Il ne battra que pour l'honneur.

LE RÉSIDENT.

Votre cœur a parfaitement raison. (*A part.*) Que le diable l'emporte!

Mme DE COULANGES, *à part.*

Par bonheur, je puis les prévenir.

CHARLES, *bas au Résident.*

Etes-vous bien sûr de cette femme-là?

LE RÉSIDENT.

Comme de moi, je ne me trompe jamais.

CHARLES, *à part.*

Ni moi non plus.. (*A Madame de Coulanges qui va pour sortir.*) Où allez-vous donc, Madame?... Pardon, vous ne pouvez sortir qu'après le combat.

Mme DE COULANGES, *à part.*

Que faire?

CHARLES.

Monsieur le Résident, engagez Madame à rentrer dans son appartement.

MME DE COULANGES, *à part.*

Ils sont perdus!

CHARLES, *au Résident.*

Quant à vous... je veux que les choses se passent comme je l'ai dit!... songez-y bien... Allons!...

ENSEMBLE.

L'honneur toujours a fait battre mon cœur;
Il ne battra que pour l'honneur.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Ainsi que lui je sens battre mon cœur;
Je soupçonne que c'est de peur.

MAD. DE COULANGES, *à part.*

Ils sont perdus... Ah! quelle est ma douleur!
Le désespoir est dans mon cœur.

(*Charles indique impérativement à Madame de Coulanges la porte du cabinet à gauche; elle va pour y entrer. — Il est sur le point de sortir par la porte du fond avec le Résident qui le suit d'un air de bravade.* — La toile baisse.)

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

Le Théâtre représente une salle à manger chez le Résident. — A gauche, une porte ; au premier plan, dans le fond, de larges portes et fenêtres vitrées qui s'ouvrent à volonté.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉSIDENT, CHARLES, OFFICIERS POLONAIS *invités au repas.*

CHŒUR.

Monsieur le Résident,
C'est superbe, vraiment.
Quelle apparence !
Quelle ordonnance !
Ce coup-d'œil est charmant.

LE RÉSIDENT.

Pour moi, tout cela fut l'affaire
De trois ou quatre heures, au plus :
Il faut de l'esprit, je l'espère,
Pour faire ainsi des impromptus.

CHŒUR.

Ah ! Monsieur le Résident ;
C'est superbe !... c'est charmant.

CHARLES, *à ses camarades.*

Je compte sur votre courage,
Quand l'heure du danger viendra.

SCENE II.

LES MÊMES, D'ERCILLA, D. JUAN ète,
ESPAGNOLS, s pas.

AIR *du Concert à l* , je regrette
ressemblent pas.

LE RÉSI

prenant la main.

CHŒUR DES OF

pour tout au monde, le plaisir que

Général, libérateur.
Rend ne
Vous l' LE RÉSIDENT, *à part.*
En v de quoi.

CHARLES, *à part.*

CH d'amitié me déchirent le cœur!...
que ce soit eux!... C'est égal, ma con-

LE RÉSIDENT, *à part.*

je crois qu'il persiste.

CHARLES.

Allons, Messieurs, puisque nous voilà tous réunis...

LE RÉSIDENT.

Attendez, attendez, Capitaine... je veux dire que j'ai oublié de faire monter certain vin de Malaga...

CHARLES.

Envoyez un domestique.

LE RÉSIDENT.

Non, non... pour cette fois, je ne veux m'en rapporter qu'à moi.

CHARLES.

Eh bien! allez, on vous attendra.

LE RÉSIDENT.

Du tout, du tout... ce n'est pas la peine... ne faites pas de façons... vous me désobligeriez. (*A part.*) Je soupçonne qu'il est l'heure à laquelle les hommes prudens se retirent.

(*Il sort par la porte à gauche.*)

D'ERCILLA.

Don Juan, te souviens-tu, à Friedland... de ce militaire qui nous porta secours contre un détachement de houlans?

D. JUAN.

Oui, nous étions blessés... Les cavaliers ennemis nous criaient de nous rendre.

CHARLES.

A Friedland, dites-vous?... C'est vrai, je me rappelle aussi qu'à la fin de la bataille deux officiers espagnols...

D'ERCILLA.

C'était nous.

CHARLES.

Se défendaient quoique grièvement blessés... qu'un d'eux s'écria : Plutôt mourir que de nous rendre!

D'ERCILLA, *montrant don Juan.*

C'était lui.

CHARLES.

Alors un brigadier de lanciers eut le bonheur d'arriver à temps, d'envoyer deux des houlans dans l'autre monde, et de délivrer les deux braves... Ce brigadier...

D. JUAN, *vivement.*

C'était vous... oui, oui, c'est en vain que vous vous êtes échappé sans vous nommer : je vous reconnais... c'est vous!

(*Il lui serre la main.*)

CHARLES, *la lui serrant aussi.*

En effet... c'était moi... Depuis, j'ai changé les galons contre les épaulettes... et je n'aurais jamais cru... (*A part.*) Diable! voilà une reconnaissance qui me chiffonne.

D'ERCILLA.

Capitaine, jamais cette journée-là ne sortira de ma mémoire.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Nous combattions d'une force affaiblie,
Sans nul espoir, quand vous avez paru.

D. JUAN.

Pour nous soudain vous risquez votre vie.

CHARLES.

J'ai fait alors ce que j'ai dû.

D'ERCILLA.

Vous nous avez, protégeant notre tête,
Dans ce jour-là tirés d'un mauvais pas.

CHARLES.

Morbleu ! combien, Général, je regrette
Que tous les jours ne se ressemblent pas.

D'ERCILLA, *lui prenant la main.*

Je ne donnerais pas pour tout au monde, le plaisir que j'ai de revoir ici notre libérateur.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Il n'y a pourtant pas de quoi.

CHARLES, *à part.*

Leurs témoignages d'amitié me déchirent le cœur!... Pourquoi faut-il que ce soit eux!... C'est égal, ma consigne avant tout.

LE RÉSIDENT, *à part.*

Ah! mon dieu, je crois qu'il persiste.

CHARLES.

Allons, Messieurs, puisque nous voilà tous réunis...

LE RÉSIDENT.

Attendez, attendez, Capitaine... je veux dire que j'ai oublié de faire monter certain vin de Malaga...

CHARLES.

Envoyez un domestique.

LE RÉSIDENT.

Non, non... pour cette fois, je ne veux m'en rapporter qu'à moi.

CHARLES.

Eh bien! allez, on vous attendra.

LE RÉSIDENT.

Du tout, du tout... ce n'est pas la peine... ne faites pas de façons... vous me désobligeriez. (*A part.*) Je soupçonne qu'il est l'heure à laquelle les hommes prudens se retirent.

(*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE III.

D'ERCILLA, DON JUAN, CHARLES, OFFICIERS POLONAIS ET ESPAGNOLS.

CHARLES.

Puisque M. le Résident le permet...

LE RÉSIDENT, *de la porte.*

Je vous le demande en grâce.

CHARLES.

Allons, Messieurs, prenons place. (*Bas à ses amis.*) Tous de mon côté.

TOUT LE MONDE.

Oui, à table, à table!

(*Tous se placent, les Espagnols d'un côté, les Polonais de l'autre.*)

CHŒUR.

CHARLES, *se versant.*

Pour commencer,
Il faut verser
Dans chaque verre
Le madère.

CHŒUR.

Pour commencer,
Il faut verser,
Il faut verser,
Faites passer.

(*La bouteille circule et chacun se verse.*)

CHARLES, *se levant, aux Espagnols.*

Qu'un premier toast soit porté;
Par vous, Messieurs, j'espère être imité.
(*Elevant son verre.*)
A la soumission de l'Espagne!

CHŒUR DES POLONAIS, se levant.

A la soumission de l'Espagne!

CHARLES, *aux Espagnols qui sont restés assis.*

Quoi! vous ne criez pas?

D'ERCILLA.

Si vraiment c'est à nous,
Amis, que chacun m'accompagne.
(*Élevant son verre.*)
A la délivrance de l'Espagne!

CHŒUR DES ESPAGNOLS, se levant.

A la délivrance de l'Espagne!

(*Tout le monde quitte la table avec fracas.*)

CHŒUR DES ESPAGNOLS.

Plus de trève entre nous.

CHŒUR DES POLONAIS.

Espagnols, rendez-vous.
Vengeance! (*bis.*)

(*En descendant la scène ils mettent la main sur la garde de leurs épées, et se menacent... — Bientôt ils tirent leurs sabres, leurs épées, et sont prêts à se précipiter les uns sur les autres.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mme DE COULANGES, *vêtue en soldat, uniforme de don Juan. — Elle s'élance au milieu d'eux.*

Mme DE COULANGES.

Arrrêtez!...

(*Un roulement se fait entendre et se mêle au bruit des trompettes.*)

D. JUAN.

Céline!

CHARLES, *surpris.*

C'est elle!...

Mme DE COULANGES.

Capitaine! tout le monde, je l'espère, rendra justice à votre bravoure et à votre loyauté... mais vous ne pouvez

rien contre le sort... Les troupes espagnols sont maîtresses de tous les postes. (*On voit le fond se garnir de soldats espagnols.*) Et la flotte américaine les attend.

CHARLES, D'ERCILLA, D. JUAN.

Est-il possible?

(*On entend trois coups de canon.*)

Mme DE COULANGES.

Entendez vous-même le signal. Les vaisseaux ont fini d'appareiller... et l'embarquement se prépare.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE RÉSIDENT.

LE RÉSIDENT.

J'espère que nous sommes vainqueurs... J'ai entendu le canon en réjouissance.

CHARLES.

Oui, tenez... regardez!

LE RÉSIDENT.

Quoi! ce sont les Espagnols!...

Mme DE COULANGES.

Grâce à cet uniforme, j'ai pu les avertir... car vous aviez ordonné de ne retenir que les femmes.

LE RÉSIDENT.

C'est vrai... Je soupçonne que je suis un sot... Pour retenir cette femme-là... j'aurais dû donner la consigne de ne laisser sortir aucun homme.

Mme DE COULANGES.

Capitaine!... pardonnez-moi d'avoir déjoué vos projets... je ne pouvais plus vivre avec ma honte. (*A don Juan, lui portant les armes.*) Colonel, me voilà près de vous, à la vie, à la mort!

D. JUAN, *bas.*

A la vie! à la mort!

CHARLES, *à part.*

Cette femme-là est un brave!... (*Haut.*) Colonel... et vous, Général!... je me trouve heureux que la fortune m'ait enlevé les moyens de vous nuire... Je vous avais sauvé la vie, je ne pouvais pas vous l'ôter... Sans adieu! nous nous reverrons en Espagne.

(*Il met la main sur la garde de son sabre.*)

LE RÉSIDENT.

Je vous souhaite un bon voyage.

(*Tous les Officiers et le Résident se font leurs adieux pendant le chœur.*)

FINAL.

En Espagne, en Espagne,
En Espagne!

MAD. DE COULANGES.

Douce patrie,
Toujours chérie,
Etc, etc.

CHŒUR.

En Espagne, en Espagne,
Partons, partons.

FIN DE LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

LE MALADE

PAR CIRCONSTANCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. VARIN, ET DESVERGERS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 17 JUIN 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
BEZOU, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUPERRIER, avoué.....	M. GUILLEMIN.
Mme DÉMAR, sa fille aînée, jeune veuve.....	Mlle CLARA.
NATALIE, sœur cadette de Madame DÉMAR.....	Mme BROHAN.
FERRIÈRE, médecin.....	M. FÉDÉ.
FIRMIN LEFÈVRE, son ami.....	M. ARNAL.
JACQUES, domestique de DUPERRIER.....	M. LEPEINTRE, jo.

La Scène se passe à Paris, dans la Maison Duperrier.

Imp. de CHASSAIGNON, rue Git-le-Cœur, N° 7.

LE MALADE

PAR CIRCONSTANCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une salle à manger, ouverte dans le fond sur un vestibule. — Deux portes latérales. — Une croisée. — Une boîte de harpe. — Une table à manger.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPERRIER, *à gauche, assis, et tenant une lettre à la main;* Mme DÉMAR, *entrant par le fond.*

DUPERRIER.

C'est vraiment fort désagréable!

Mme DÉMAR.

Eh bien! mon père, ce jeune homme va-t-il mieux aujourd'hui?

DUPERRIER.

Je n'en sais rien encore. Le docteur Ferrière est dans sa chambre; nous verrons ce qu'il dira.

Mme DÉMAR.

Pauvre jeune homme!

DUPERRIER.

Certainement, c'est très-fâcheux pour lui d'être malade; mais ça ne l'est pas moins pour nous. Si c'était un de nos amis encore!... mais un étranger...

Mme DÉMAR.

Il me semblait que vous étiez lié avec son père?

DUPERRIER.

Lié! lié!... c'est-à-dire, je le connais un peu. Je sais qu'il est négociant, et qu'il habite Orléans. C'est un fort honnête homme, avec lequel j'ai eu quelques relations d'intérêt. Il y a trois ans qu'il eut à soutenir un procès considérable. En ma qualité d'avoué, j'ai suivi son affaire qui, bien malgré moi, traîna en longueur. Les frais se montèrent à une somme fort élevée, encore bien malgré moi... et je lui ai accordé du temps pour me les payer, toujours bien malgré... Enfin, il y a huit jours que son fils arrive, et m'annonce qu'il vient me rembourser... Moi, par politesse, et enchanté de toucher mon argent, je lui offre un logement dans ma maison. Il ne devait y passer qu'un jour ou deux, tout au plus, pas du tout... au moment de partir, ce gaillard-là s'avise de tomber malade; mais malade d'une manière inquiétante... Voilà bien les jeunes gens d'aujourd'hui! sans force, sans vigueur... On n'était pas ainsi de mon temps!

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Autrefois, chez nos bons aïeux,
La vie était bien différente,
A vingt ans on n'était pas vieux,
Et l'on était jeune à soixante.
Notre jeunesse, en vérité,
Semble aujourd'hui se faire un crime
D'être robuste... Et la santé
N'est plus que de l'ancien régime.

Mme DÉMAR.

Mais, mon père, si ce jeune homme est malade, ce n'est pas sa faute..... Je suis sûre qu'il n'y a pas mis d'intention.

DUPERRIER.

Parbleu, je l'espère bien!... Mais ça n'en est pas moins fort gênant... D'abord, il occupe la chambre de ta sœur Natalie, et justement, elle est partie hier soir d'Orléans, et elle arrive ce matin... Voilà sa lettre que j'ai reçue tout-à-l'heure.

Mme DÉMAR.

Comment, ma sœur arrive?... J'en suis enchantée!... Elle est si espiègle, si gaie!... Mais nous la logerons ailleurs: n'avons-nous pas d'autres chambres à lui donner?

DUPERRIER.

Il est vrai... Mais si cette maladie se prolonge... ça peut retarder ton mariage avec le docteur Ferrière.

Mme DÉMAR.

Ah! ce mariage n'est pas encore fait!

DUPERRIER.

Que veux-tu dire?

Mme DÉMAR.

Le docteur est si singulier...

AIR :

Hier encore au bal son caractère
Nous a brouillés, et presque sans retour.
Il est jaloux... un rien le désespère...
Et, je le vois, j'eus pour lui trop d'amour!
Des passions il s'occupe avec zèle,
A les calmer, il prétend réussir.
Et dans cet art, je trouve qu'il excèle,
Car, de la mienne, il saura me guérir,
Oui, de la mienne; il saura me guérir.

DUPERRIER.

Et pourquoi vous êtes-vous brouillés?

Mme DÉMAR.

Je ne m'en souviens même pas... Je ne veux plus faire attention à sa jalousie...

DUPERRIER.

Il est jaloux, c'est vrai... mais il est riche, et la fortune rachète bien des défauts, ma chère amie.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FERRIÈRE, *sortant de la chambre du malade.*

FERRIÈRE, *à la cantonade.*

Jacques, enveloppez-lui bien la tête, tenez la tisane bien tiède, et donnez-lui en une tasse tous les quarts-d'heure. (*Apercevant Madame Démar.*) Madame, j'ai l'honneur...

Mme DÉMAR, *saluant.*

Monsieur...

DUPERRIER.

Eh bien! mes enfans, qu'est-ce que ça signifie?... Est-ce que votre querelle d'hier n'est pas terminée?

Mme DÉMAR.

Avec Monsieur, il est impossible d'en finir.

FERRIÈRE, *tenant le milieu de la scène.*

Vous me jugez mal, Madame. Soyez persuadée, que si les devoirs de ma profession ne m'avaient appelé ici...

DUPERRIER.

Allons, allons, ne parlons plus de ça, songeons plutôt à notre malade... Comment va-t-il?

FERRIÈRE.

Mieux, beaucoup mieux, et c'est ce qui m'inquiète; car le mieux, surtout en médecine, est souvent l'ennemi du bien. Et puis, il a un genre de maladie si extraordinaire...

Mme DÉMAR.

Mais enfin, que peut-il avoir?... De quoi est-il attaqué?

FERRIÈRE.

Voulez-vous que je vous parle franchement?

DUPERRIER, et Mme DÉMAR, *se rapprochant.*

Oui, oui!

FERRIÈRE.

Je n'en sais rien... Le fait est qu'il existe dans l'état de ce jeune homme une telle complication de symptômes, que je ne m'y reconnais plus. Est-ce le physique ou le moral qui est affecté?... Cela n'a le caractère ni d'une maladie, ni d'une passion. Cependant, j'ai quelques soupçons, mais je n'ose m'y arrêter.

DUPERRIER.

Et quels sont-ils, ces soupçons?... Faites-nous part, du moins de vos conjectures.

FERRIÈRE.

L'autre jour, par exemple, j'étais près de son lit. Tout-à-coup, le son d'une harpe se fait entendre. C'était la vôtre, Madame. Nous écoutons, et vous chantez une romance qui, je crois, commence par ce vers:

« Toi que j'aimai sans te connaître. »

Mme DÉMAR.

Oui, c'est une romance que ma sœur Natalie m'a envoyée de sa pension, comme faisant fureur à Orléans.

FERRIÈRE.

Aux premiers accens de votre voix, il se lève, ses yeux s'animent, et son poulx, que j'étudiais avec attention, était agité de pulsations convulsives.

DUPERRIER.

Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?

FERRIÈRE.

Pas grand' chose... c'est une simple remarque, un indice dont il m'est impossible de rien conclure encore.

DUPERRIER.

Alors, il n'y a pas de raison pour que ça finisse, et je commence à concevoir de sérieuses inquiétudes.

FERRIÈRE.

Et moi donc!... Croyez-vous que je sois tranquille?... Ce pauvre Firmin!... mon ami!... mon camarade de collége!...

Mme DÉMAR.

Il nous a dit, en effet, que vous vous connaissiez depuis long-temps.

FERRIÈRE.

Depuis l'enfance... Je suis Orléanais comme lui. Ayant perdu mes parens de bonne heure, les siens m'ont, pour ainsi dire, adopté... C'est à eux que je dois mon état et les talens que j'ai pu acquérir.

AIR *du Château perdu.*

Je leur dois tout. De ma reconnaissance,
Grâce au hazard, leur fils profitera.
De le sauver je suis certain d'avance,
En ma faveur la mort l'épargnera.
Aux médecins elle est souvent propice,
Oui, nous pouvons compter sur le trépas,
Car il est sûr, en nous rendant service, (*bis.*)
De n'avoir pas affaire à des ingrats. (*bis.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JACQUES, *sortant de la chambre de Firmin. — Il a une visière de taffetas vert.*

JACQUES, *accourant, et tirant Duperrier par les pans de son habit.*

Monsieur le docteur! Monsieur le docteur!

DUPERRIER.

Eh! je ne suis pas le docteur!

JACQUES.

Ah! pardon, c'est ma cataracte... C'est étonnant comme ma vue baisse!... Votre habit noir m'a trompé. (*A Ferrière.*) Monsieur Firmin qui se sent beaucoup mieux, voudrait se lever.

FERRIÈRE.

Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'il se lève un instant. Tu pourras l'amener ici, ça le distraira... pourvu qu'il soit bien couvert.

DUPERRIER.

Jacques, vous servirez le plus tôt possible.

JACQUES, *montrant un domestique qui met le couvert.*

Oui, Monsieur, voilà qu'on s'en occupe. Je vais d'abord aider le malade.

(*Il entre chez Firmin.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* JACQUES.

DUPERRIER.

Vous déjeûnez avec nous, docteur?

FERRIÈRE.

Pourvu que ma présence ne contrarie pas Madame?

Mme DÉMAR, *avec une feinte indifférence.*

Monsieur...

DUPERRIER.

Allons, allons; à table il n'est plus d'ennemis. Vous acceptez, et vous serez ici à l'arrivée de ma Natalie. Oh! vous la trouverez bien changée à son avantage. Elle est maintenant plus grande que sa sœur.

FERRIÈRE.

Je suis sûr qu'elle est charmante. Il y a un an, elle était déjà fort jolie.

Mme DÉMAR.

Ah! Monsieur a remarqué cela?

FERRIÈRE.

Je m'occupe spécialement de guérir les passions, et je suis bien forcé d'en observer les causes.

Mme DÉMAR.

C'est juste... et je vois que le retour de ma sœur fera plaisir à tout le monde.

DUPERRIER.

Cependant tu dois un peu le craindre.

Mme DÉMAR.

Pourquoi donc cela?

DUPERRIER.

Perdre son portrait qu'elle t'avait donné!... une miniature charmante qui ma bien coûté 500 francs!

FERRIÈRE.

Ah! voici notre malade.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUES, FIRMIN.

(*Ferrière court à Firmin, et lui prend le bras.*)

AIR *de la Guarrache.* (de la Muette.)

FERRIÈRE.

Toi dont la souffrance
Nous afflige tous,
Déjà ta présence
Est un bien pour nous;
Ta marche incertaine

A besoin d'appui,
Accepte sans gêne
Le bras d'un ami.

FIRMIN.

Ce zèle
Fidèle,
Qui prévient mes vœux,
Ici me rappèle
Deux amis fameux;
Oreste malade,
N'eût pas le bonheur
D'avoir dans Pilade,
Un ami docteur.

FERRIÈRE.

Oui, quand ta souffrance
Nous afflige tous.
Déjà ta présence
Est un bien pour nous.
Ta marche incertaine
A besoin d'appui,
Accepte sans gêne,
Le bras d'un ami.

FIRMIN.

Oui, quand ma souffrance
Vous afflige tous,
Et que ma présence
Est un bien pour vous,
Ma marche incertaine
A besoin d'appui,
J'accepte sans gêne
Le bras d'un ami.

ENSEMBLE

MAD. DÉMAR.

Oui, quand sa souffrance
Nous afflige tous,
Qu'ici sa présence
Est un bien pour nous;
Sa marche incertaine
Qui cherche un appui,
Rencontre sans peine,
Le bras d'un ami.

DUPERRIER.

Ah! si sa souffrance
Nous afflige tous,
C'est que sa présence

SUITE DE L'ENSEMB.

Est triste pour nous.
Oui, pour qu'on l'emmène
Au plus tôt chez lui,
J'offre aussi sans peine,
Le bras d'un ami.

JACQUES.

Quoique sa souffrance
Les afflige tous,
Pour moi, sa présence
Est un sort bien doux.
Que l'ciel le retienne
Bien long-temps ici,
Car il m'paie ma peine
Vraiment en ami.

(*Jacques met le couvert avec un autre domestique qui apporte le déjeûner.*)

FERRIÈRE, *à Firmin assis à gauche, auprès d'une cheminée.*

Comment te trouves-tu?

FIRMIN.

Bien faible, mon ami... extrêmement faible.

FERRIÈRE.

Tant mieux.

FIRMIN.

Tu crois que c'est tant mieux?

FERRIÈRE.

Ça prouve que l'irritation se dissipe... la diète y a mis bon ordre!

FIRMIN.

Je trouve, au contraire, que rien ne m'irrite comme la diète.

FERRIÈRE.

La diète! dieu! la diète! mon ami! Je te parlerai de ses immenses avantages après déjeûner.

DUPERRIER.

Allons, à table.

FERRIÈRE.

De tout mon cœur. J'ai un appétit...

FIRMIN, *à part.*

Et moi donc! Quelle odeur suave!

DUPERRIER.

Est-ce que ce jeune homme ne se met pas à table avec nous?

FIRMIN, *haut.*

Ah! oui... Dis donc, mon ami, si je mangeais un peu?

FERRIÈRE.

Toi! y penses-tu?... Jacques, une tasse de tisane pour mon ami.

JACQUES.

Oui, Monsieur.

(*Il entre dans la chambre de Firmin.*)

FIRMIN, *à part.*

Le diable l'emporte avec sa tisane! (*Haut.*) Tu manges bien, toi.

FERRIÈRE.

Moi, c'est différent... Nous autres médecins, nous ne gardons la diète que pour nos malades.

JACQUES, *rentrant avec une tasse qu'il présente à Firmin.*

Voilà, Monsieur.

FIRMIN, *à part, pendant que les autres mangent.*

AIR : *Ah! si Madame me voyait!*

Le vin serait mieux de mon goût,
A quels tourmens le destin me condamne!
Toi, Jacque, aimes-tu la tisanne?

JACQUES.

Oui, Monsieur, je l'aime beaucoup,
Lorsque le sucre y domine, avant tout,

FIRMIN.

Bois-là pour moi, je t'en conjure,
Ça me fera le même effet...
Même plus de bien, je t'assure...

JACQUES, *prenant la tasse et se cachant derrière la bergère.*

Ah! si le docteur me voyait!
(*Il boit.*) Si le docteur me voyait!

FERRIÈRE.

Eh bien, que faites-vous donc là-bas?

FIRMIN.

Rien, mon ami!... Je disais à Jacques que je n'avais jamais trouvé la tisane si bonne qu'aujourd'hui!...

Mme DÉMAR.

C'est vraiment dommage que ce jeune homme soit malade... Sous un autre costume il doit avoir assez bonne tournure... Il n'est pas mal!...

FERRIÈRE.

Ah! Madame s'en est aperçue?

Mme DÉMAR.

Mais oui, Monsieur, je ne le cache pas.

FERRIÈRE.

Au fait, c'est assez naturel... un homme qui souffre, attire toujours l'attention des femmes, et ça fait leur éloge... mais j'ai remarqué aussi que mon ami Firmin portait bien souvent ses regards sur Madame.

Mme DÉMAR.

Voilà bien l'idée la plus extravagante!

FERRIÈRE.

Tenez, dans ce moment même, il vous regarde encore.

FIRMIN, *à part.*

J'ai beau l'examiner, elle n'a pas la moindre ressemblance avec sa sœur.

DUPERRIER.

Comment, docteur, de la jalousie?

FERRIÈRE.

Moi, jaloux!... moi, avoir peur de mes malades!... Seulement ce que je viens d'observer ajoute encore à certains soupçons...

Mme DÉMAR, *se levant.*

Ah! Monsieur, vos soupçons me font perdre patience, et je saurai m'y soustraire en m'éloignant de vous à l'avenir.

(*Elle sort.*)

FERRIÈRE.

Fort bien, Madame, je vous comprends.

DUPERRIER.

Allons, voilà l'humeur, le dépit qui s'en mêlent... jamais je ne parviendrai à les mettre d'accord.

FERRIÈRE.

Adieu, Firmin; il faut que je te laisse un instant... je vais faire une visite dans le voisinage.

FIRMIN.

Comment, tu t'en vas?

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Déjà quitter ce repas délectable!

FERRIÈRE.

C'est un plaisir pour moi fort ennuyeux,
Quand les chagrins viennent s'asseoir à table.

FIRMIN.

Je mangerais très-bien à côté d'eux.
Ah! que ne puis-je, après tant de supplices,
Comme un vampire, à sa proie attaché,
Dans un festin dévorer trois services,
Et mes chagrins par-dessus le marché!

FERRIÈRE.

Je désire que tu sois bientôt à même d'accomplir un pareil vœu; en attendant, de la tisane... Jacques aura soin de toi en mon absence. (*Il sort.*)

JACQUES.

Soyez tranquille, j'aurai l'œil à tout.

DUPERRIER, *se levant de table.*

Mais attendez-moi donc, docteur... nous sortirons ensemble... Oh! quelle tête! quelle tête!

SCÈNE VI.

FIRMIN, JACQUES.

FIRMIN, *à part.*

Les voilà partis! il n'y a plus que ce diable de Jacques... Si je pouvais l'envoyer promener! (*Apercevant Jacques qui se verse un verre de vin.*) Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc-là?

JACQUES.

C'est que votre tisane était si sucrée... ça m'a altéré, Monsieur, et j'étais en train de me verser un verre d'eau.

FIRMIN.

Un verre d'eau!... Ah! tu appelles ça un verre d'eau!

JACQUES, *regardant.*

Tiens! vous avez ma foi raison. C'est... c'est ma cataracte.

FIRMIN.

Ta cataracte!... Tu es encore un drôle de farceur; toi!...

JACQUES.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

J'en conviens, ma vue est peu claire,
Ça m' met souvent dans l'embarras,
Car de l'œil droit je n'y vois guère,
Et de l'œil gauch', je n'y vois pas.
C'te maladi' du docteur est connue,
A m'en guérir il tient beaucoup,
Mais il attend que j' n'y voy' plus du tout,
Afin de me rendre la vue.

Je ne sais pas d'où diable ça me vient... Le docteur prétend que ce sont les suites d'une passion malheureuse.

FIRMIN.

C'est possible; mais, mon cher ami, si tu as quelque chose à faire, il ne faut pas te gêner, je puis bien rester seul un moment.

JACQUES.

Ma foi, Monsieur, ça n'est pas de refus; car j'ai de l'ouvrage qui presse. Ça n'en finit pas ici!... c'est tout au plus si j'ai le temps d'écouter et de jaser un peu... Croiriez-vous que je n'ai pas encore pu préparer la chambre de Mademoiselle Natalie.

FIRMIN.

Quoi! c'est aujourd'hui qu'elle arrive?

JACQUES.

Nous l'attendons d'un moment à l'autre.

FIRMIN, *à part,*

O bonheur! tout mes maux vont finir!... (*Haut.*) Jacques, pourrais-tu m'avertir quand elle arrivera? Vois-tu... il ne serait pas flatteur pour moi qu'elle me vît... sous ce costume...

JACQUES.

Je comprends; coquetterie de jeune homme. Oui, Monsieur, je vous préviendrai; mais dans le cas où je ne pourrais pas venir, il y a là une sonnette à côté de la porte. Quand M. Duperrier est à table, c'est en tirant c'te sonnette que ses clercs lui annoncent qu'il y a un procès de plus à la boutique.

AIR : *Clic, clac, clic, clac.*

Dign', din, dign', dès que l'on carillonne,
Il quitte à l'instant

Table, et repas pour le client.
Dign', din, dign', et, pour vous si je sonne,
De même, à l'instant,
Rentrez dans votre appartement.

FIRMIN.

Bien, je battrai vite en retraite.
(*A part*) De costume j'irai changer,
Pour moi cette heureuse sonnette,
Va sonner l'heure du berger.
Dign', din, don, oui, ton idée est bonne,
Et tranquillement,
Ici j'attendrai le moment.
Dign', din, don, et si ce bruit résonne,
Sans perdre un instant,
Je rentre en mon appartement.

JACQUES.

Dign', din, don, oui, mon idée est bonne,
Mad'moiselle en entrant,
Je cours à la cloche, à l'instant,
Dign', din, don, et vous, dès que je sonne,
Sans perdre un moment,
Rentrez dans votre appartement.

(*Jacques sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

FIRMIN, *seul.*

Enfin me voilà seul! mangeons. (*Il se met à la table.*) C'est la première fois depuis trois jours; de la tisane pour toute nourriture. Voilà pourtant ce que c'est que d'être romanesque, on est le jouet des événemens. Excellent pâté!... Dieu! en ai-je eu des événemens dans ma vie! Quand j'aurai des enfans et des petit-senfans, je leur raconterai mes aventures, mes caravanes; je ne leur dirai pas que j'en suis le héros, par exemple! je leur dirai comme ça : Il y avait une fois le fils d'un négociant, qui demeurait à Orléans, rue de la Bretonnerie, N° 12; ce jeune homme avait une tête comme on en voit peu dans le commerce. Vis-à-vis la maison de son père, était un pensionnat de demoiselles, un pensionnat où l'on était très-bien élevé....

C'est à mes enfans que je raconte ça. Un jour, le jeune homme remarque par sa croisée une pensionnaire, qui le remarque aussi de son côté : la sympathie s'établit entr'eux, et ils ne quittent plus leur fenêtre, d'où ils se lancent des regards brûlans. Cependant, le jeune homme est forcé de se rendre à Paris. il arrive chez M. Duperrier, avoué, où il avait affaire. On lui offre une chambre, il accepte... Et que trouve-t-il dans dans cette chambre?... un portrait de femme!... et quel portrait de femme?... celui de sa pensionnaire, de son inconnue... C'est toujours à mes enfans que je raconte ça; l'un d'entr'eux, l'aîné ou le cadet, me dit : Papa, c'est impossible, vous nous faites une histoire Moi, je lui réponds : Mon enfant, c'est la vérité, et la preuve, c'est que ça m'est arrivé à moi-même. (*Il se lève.*) Et en effet, c'était bien le portrait de mon inconnue, enveloppé d'une romance qui semblait avoir été composée pour moi.

» Toi que j'aimais sans te connaître. »

Pour être plus sûr, je m'informe auprès de Jacques, le factotum de la maison. Il m'apprend que Mademoiselle Natalie est sur le point de sortir de pension, qu'elle doit revenir chez son père dans quelques jours. Et moi, j'allais partir! j'allais retourner à Orléans... Que devenir? il me fallait un moyen de rester dans la maison... l'amour me le suggère : je tombe malade. Jusques-là ça allait bien, si le docteur Ferrière, mon ami intime, ne s'en était pas mêlé; c'est qu'il n'y a pas à badiner avec ces gens-là!

AIR *de Ma Tante Aurore.*

Se jouer de la maladie,
C'est fort mal, car on voit souvent
En huit jours cette comédie
Finir, hélas! tragiquement.
Le lundi, d'abord on plaisante,
Mais le docteur vient le mardi;
Le mercredi le mal augmente,
On est en danger le jeudi,
Puis on va mieux le vendredi,
On est sauvé le samedi,
Et le dimanche on est guerri,
Pour être enterré le lundi.

Et je crois que j'en viendrais-là, parole d'honneur! Je suis obligé de dérober ma subsistance, et d'exister en cachette... heureusement ça va finir. Natalie arrive ce matin... Attention au coup de sonnette... J'entends quelqu'un.

(*Il va se replacer dans la bergère.*)

SCÈNE VIII.

FIRMIN, FERRIÈRE.

FIRMIN.

Te voilà de retour, mon ami?

FERRIÈRE.

Comment, tu es encore là! quelle imprudence!

FIRMIN.

Est-ce que tu crois que ça me fera du mal de prendre un peu l'air?

(*Jacques entre suivi d'un domestique, ils emportent le couvert.*)

FERRIÈRE.

Il est possible que ça te fasse du mal... il est possible aussi que ça te fasse du bien... tu as une maladie si singulière!

FIRMIN.

Ah! ça, tu n'es donc pas encore bien sûr?...

FERRIÈRE.

Est-ce que nous sommes jamais sûrs de quelque chose? D'ailleurs, quand je t'interroge, tu me fais des réponses si vagues!

FIRMIN.

Que diable veux-tu que je te réponde? Je t'ai dit que j'étais malade; maintenant, c'est ton affaire, ça ne me regarde plus.

FERRIÈRE.

Tu pourrais au moins me donner quelques lumières, quelques renseignemens sur certaines circonstances... Les maladies ne viennent pas sans causes... Toi, par exemple,

qui as toujours été gastronome, tu t'es peut-être un peu trop livré au plaisir de la table?

FIRMIN.

Moi! mon ami, au contraire, je suis trop sobre; c'est mon défaut. (*A part.*) Dieu! voilà le pâté qui m'étouffe, j'ai oublié de boire.

FERRIÈRE.

Alors, tu as sans doute fait des excès d'un autre genre?

FIRMIN.

Jamais, mon ami, on ne fait pas d'excès à Orléans.

FERRIÈRE.

Oh! je te demande bien pardon... quelquefois.

AIR: *Nouveau de M. Doche.*

Quand nous y vivions ensemble,
Du bon vin, pour ton malheur,
Tu promettais, ce me semble,
D'être un jour fort amateur.

FIRMIN.

Boire un vin comme le nôtre,
N'est-ce pas être frugal?
Et je n'en bois jamais d'autre,
Par esprit national

FERRIÈRE.

Au jeu souvent la jeunesse
Se tue à passer les nuits.

FIRMIN.

Les jeux de hasard sans cesse
D'Orléans furent proscrits.
A ces jeux loin d'être en proie,
On n'y sait, dès le berceau,
Que le noble jeu de l'oie,
Et l'estimable loto.

FERRIÈRE.

Mais, allumant maintes flammes,
Lovelace Orléanais,
Peut-être as-tu près des femmes
Eu de trop nombreux succès.

FIRMIN.

Ah! mon cher, c'est impossible!
Quoique chez nous, de tous temps,

Le sexe ait été sensible,
Il n'est pas dans Orléans
Une seule demoiselle
Qui ne soit un vrai dragon,
De Jeanne-d'Arc chaque belle
Veut mériter le surnom.

FERRIÈRE.

Eh bien, alors tu dois avoir des chagrins, des peines secrètes... (*Lui prenant le bras.*) Une passion, peut-être?

FIRMIN, *avec embarras.*

Une passion... que veux-tu dire?

FERRIÈRE.

Ce mot là t'a troublé... Aurais-je deviné juste?

(*Il tire sa montre qu'il tient d'une main, pendant que de l'autre il tâte le pouls de son ami, et porte tour-à-tour ses yeux sur sa montre et sur Firmin.*)

FIRMIN.

Mon ami, je puis t'assurer... (*A part.*) Est-ce qu'il se douterait?...

FERRIÈRE, *le regardant.*

Tu as une passion... tu voudrais en vain me la cacher... et cette passion, je la connais; il n'y en a qu'une à ton âge... c'est l'amour.

FIRMIN.

Comment, tu pourrais me croire assez bête...

FERRIÈRE.

Oui, mon cher Firmin. (*Lui quittant la main.*) Quatre-vingt-dix pulsations par minute! Il est inutile de feindre avec moi, qui, d'ailleurs, veux te servir, qui suis prêt à me sacrifier pour te rendre à la vie et au bonheur. Fais-moi, je t'en prie, l'aveu de cette passion fatale.

FIRMIN, *se levant.*

Mon bon ami! mon excellent ami! puisque tu l'exiges... Eh bien, oui, je suis amoureux.

FERRIÈRE.

J'en étais sûr. (*A part.*) Il ne s'agit plus que de savoir le nom de la personne qu'il aime... voyons si j'aurai encore deviné juste... (*Haut.*) Tu as eu tort de ne pas me l'a-

vouer plus tôt... tu m'aurais épargné bien des inquiétudes, et ta guérison eût été plus prompte.

FIRMIN.

Tu penses donc que je puis guérir?

FERRIÈRE.

Certainement... Et la première chose à faire, c'est de revoir l'objet aimé, d'habiter le même lieu, la même maison, si c'est possible. C'est l'opinion du docteur Alibert, *Physiologie des Passions*, tome second, page 58; et ce moyen-là m'a toujours réussi. Quand une femme est malade d'amour, par exemple, je la renvoie auprès de son mari, et je t'assure qu'elle est guérie dans les vingt-quatre heures.

FIRMIN.

Au fait, ce traitement-là me plairait assez.

FERRIÈRE.

Alors, malgré ta faiblesse, il faut, dès ce soir, retourner à Orléans.

FIRMIN.

A Orléans! quelle diable d'idée as-tu-là!

FERRIÈRE.

Ce n'est donc pas à Orléans qu'habite la personne?...

FIRMIN.

Mais... non, mon ami.

FERRIÈRE, *avec crainte.*

C'est donc à Paris?

FIRMIN.

A Paris même, au sein de la capitale... Quant à son nom, je ne puis le dire, pas même à toi, qui es mon ami; c'est encore un secret.

FERRIÈRE.

Aussi je ne te le demande pas. (*A part.*) C'est Madame Démar!... plusieurs circonstances me l'avaient déjà fait soupçonner... elle seule a pu lui inspirer cette passion subite.

FIRMIN, *à part.*

Le voilà qui réfléchit sur ma situation... ça ne laisse pas d'être inquiétant... Je suis peut-être plus malade que je ne croyais.

FERRIÈRE, *à part.*

J'aperçois Madame Démar dans le jardin, c'est un

hasard favorable... Tentons une dernière épreuve. (*Haut.*) Mon cher Firmin, tu es ému, agité, le grand air peut te faire du bien... Viens-là, près de la fenêtre.

(*Il le mène vers la fenêtre à droite, en le tenant par la main.*)

FIRMIN.

Volontiers, mon ami. (*A peine Ferrière a-t-il ouvert la fenêtre, qu'on entend plusieurs coups de sonnette.*) Dieux! c'est elle!

FERRIÈRE, *vivement, à part.*

Il l'a vue! voilà mes soupçons confirmés!

FIRMIN.

Lâche-moi, mon ami, lâche-moi, je t'en prie; j'ai des raisons... (*A part.*) Dieu! si elle entrait, si elle me voyait en robe de chambre!

(*Il rentre précipitamment dans sa chambre.*)

SCÈNE IX.

FERRIÈRE, *puis* DUPERRIER, NATALIE, Mme DÉMAR, JACQUES, *portant un sac de nuit et un carton.*

FERRIÈRE, *encore seul.*

Eh bien, mêlez-vous donc de guérir les passions... surtout celles de vos amis!... Je n'en ai qu'un, et il est mon rival... ils sont tous comme ça!

NATALIE.

ENSEMBLE.

AIR : *Par l'amitié.*

Ah! quel plaisir!
Oui, qu'ici la gaîté renaisse;
Mon / Ton / Son } Retour bannit la tristesse,
Ne songeons qu'à nous réjouir.
Ah! quel plaisir!

NATALIE. (1)

Bonjour, docteur... Eh bien, vous ne me dites rien... qu'avez-vous donc?

(1) Duperrier, Natalie, Mad. Démar, Ferrière, Jacques *au fond*.

FERRIRRE, *troublé.*

Ah! pardon, Mademoiselle, pardon... je suis enchanté... certainement... Comment vous portez-vous?

NATALIE.

Mais c'est à vous qu'il faut demander cela... cet air rêveur... préoccupé...

Mme DÉMAR.

Il est certain que la conduite de Monsieur est aujourd'hui bien singulière...

DUPERRIER.

Allons, n'allez-vous pas recommencer la dispute?

NATALIE.

Ah! il y a une dispute!... tant mieux! ça me regarde... j'arrangerai ça... Mais, pour l'instant, j'ai à m'occuper de choses bien plus sérieuses... mes robes, mes chiffons... Jacques serait capable de tout confondre.

JACQUES.

Dam' Mam'zelle!... ma cataracte...

NATALIE, *à sa sœur.*

Mais je vais me dépêcher, et je reviens à ton secours à l'instant... Disputez-vous toujours en mon absence, mais songez que je veux être-là pour le raccommodement... Venez, Jacques.

JACQUES.

Par ici, Mademoiselle, par ici...

NATALIE.

Pourquoi donc?... N'est-ce pas-là ma chambre?

DUPERRIER.

Ah! au fait, j'ai oublié de te dire qu'elle était occupée.

NATALIE.

Occupée!... et par qui? (1)

DUPERRIER.

Un jeune homme qui est venu loger ici il y a quelques jours, et qui est tombé malade si subitement, que nous n'avons pu le placer ailleurs.

NATALIE.

Une simple indisposition, sans doute?

Mme DÉMAR.

Mais non... c'est assez grave.

---

(1) Natalie, en redescendant la scène, passe entre Madame Démar et Ferrière.

NATALIE.

Et je présume que c'est le docteur qui le soigne, n'est-ce pas, docteur?

FERRIÈRE, *distrait.*

Oui, oui, c'est possible.

NATALIE.

Allons, je vois que vous n'êtes pas disposé à vous défendre, et je n'abuserai pas d'un pareil avantage... mais à mon retour, je ne vous épargnerai pas, je vous en préviens... Je vous laisse le temps de vous préparer.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

En dépit de votre air sévère,
Oui, je vais déclarer la guerre
Au plus grave des médecins.

FERRIÈRE.

Pour répondre à vos traits malins,
De Boileau, je dois vous le dire,
Je connais certaine satire.

NATALIE.

C'est très-bien. Moi, mon cher docteur,
Je sais tout Molière par cœur.

(*Elle entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE X.

DUPERRIER, Mme DÉMAR, FERRIERE.

DUPERRIER.

Prenez garde à vous, mon cher Ferrière... Mais en effet, je crois que ma fille a raison, vous paraissez encore plus agité que ce matin.

FERRIÈRE.

Eh! Monsieur, qui est-ce qui ne le serait pas dans ma position? En vérité, je ne sais comment vous apprendre la découverte que je viens de faire... La maladie de Firmin...

Mme DÉMAR.

Eh bien?

FERRIÈRE.

Je la connais... Il n'a pu me dérober plus long-temps l'état de son âme.

Mme DÉMAR.

Mais enfin, quelle est cette maladie? quelle en est la cause?

FERRIÈRE.

Cette maladie, c'est une passion, Madame; et la cause, c'est vous.

DUPERRIER.

Ma fille!

FERRIÈRE.

Ce que je soupçonnais s'est vérifié, il vous aime, il vous adore; et ce n'est point une passion ordinaire, c'est un délire, une frénésie.

DUPERRIER.

Ah! mon dieu! il ne manquait plus que ça!... Mais, êtes-vous bien sûr?...

FERRIÈRE.

Tout-à-l'heure, il m'en a donné des preuves certaines.

AIR *de Psychée.*

A votre aspect il s'est trahi lui-même,
Oui, ses transports, hélas! m'ont tout appris!
Ah! croyez-moi, c'est vous seule qu'il aime;
Et mon cœur n'en est point surpris.
J'en juge ici par mon expérience,
Auprès de vous, se trouvant chaque jour,
Je douterais de son indifférence,
Si je n'étais certain de son amour.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JACQUES, *dans le fond.*

Mme DÉMAR.

Pauvre jeune homme!

FERRIÈRE.

Pourquoi le plaindre, Madame? son sort n'est-il pas

entre vos mains? et je suis convaincu d'avance que vous vous chargerez de l'adoucir.

Mme DÉMAR.

Certainement, Monsieur, si cela est en mon pouvoir.

DUPERRIER.

Ah! ça, docteur, qu'entendez-vous par-là?... Je ne vois pas trop comment ma fille...

FERRIÈRE.

Vous devez sentir combien ma position est délicate... L'honneur, la reconnaissance, ma réputation, tout me fait une loi de guérir mon ami, de le sauver; et ce n'est qu'en renonçant à Madame que je puis y parvenir.

DUPERRIER.

Qu'est-ce que j'entends?

JACQUES, *à part.*

Il paraît qu'il y a du nouveau... Écoutons sans en avoir l'air.

DUPERRIER, *Il passe au milieu.*

Il y aurait bien un moyen d'arranger tout cela... un moyen excellent, et auquel je songe dans la minute... Car enfin vous ne vous convenez pas tous les deux... Vos caractères ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Mme DÉMAR.

Oh! pour cela, vous avez parfaitement raison.

DUPERRIER.

Vous seriez peut-être malheureux ensemble... Réfléchis bien à cela, ma chère amie. M. Firmin Lefèvre est un jeune homme charmant qui aura une jolie fortune, et qui est malade d'amour pour toi, ce qui est toujours extrêmement flatteur. Quant au docteur, je le récompenserai de sa noble conduite: il sera toujours mon gendre.

Mme DÉMAR.

Que voulez-vous dire?

FERRIÈRE.

Mais, en effet, je ne vous comprends plus.

JACQUES, *à part.*

Je comprends bien, moi! (*Il sort sans qu'on le voie.*)

DUPERRIER.

Oui, mon cher Ferrière, puisque ma fille aînée ne peut être à vous...

AIR *de l'Ecole de village.*

Pour embellir votre destin,
Je vous donne ma Natalie.
(*A Madame Démar.*)
Toi, ma chère, au jeune Firmin
Accorde ta main, je t'en prie.
Toutes deux, dans ces nœuds si doux,
Vous serez heureuses, j'espère;
Enfin, par de tendres époux
Je me vois séparé de vous.
Ah! qu'on est heureux d'être père!

FERRIÈRE.

Certainement... je suis très-flattée... mais je ne crois pas que Mademoiselle Natalie consente... (*A part.*) Cet homme-là a la passion des mariages!

Mme DÉMAR.

Je suis au supplice!

DUPERRIER.

Je ne me trompe pas... je l'entends... c'est elle!... Si nous lui parlions sur-le-champ de notre projet?

FERRIÈRE, *vivement.*

Un moment, ne précipitons rien.

Mme DÉMAR, *à part.*

Sortons, je ne pourrais cacher mon trouble.

(*Comme elle va pour sortir, Natalie entre et la retient.*).

SCENE XII.

LES MÊMES, NATALIE.

NATALIE.

Eh bien! où vas-tu donc, ma sœur?... Plus en colère que jamais, à ce que je vois?

(*Elle veut la suivre.*)

Mme DÉMAR, *émue.*

Reste, reste, Nathalie... ces Messieurs ont à te parler. Je vais un instant dans ta chambre.

(*Elle entre dans la chambre de Natalie.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* Mme DÉMAR *et* JACQUES. (1)

NATALIE, *à part.*

Ils ont à me parler, à moi!

FERRIÈRE, *à Duperrier.*

Monsieur, je vous en prie, laissez-moi du moins le temps de la mieux connaître, et surtout de lui plaire.

DUPERRIER.

Soit, mais dépêchez-vous.

NATALIE, *gaîment.*

Je vous écoute, mon père... Est-ce amusant, ce que vous allez me dire?

DUPERRIER.

Ma chère amie, il faudrait tâcher de prendre un air plus posé, plus réfléchi... tu es d'un âge où l'on peut songer à se marier.

NATALIE.

J'y songe aussi, mon père.

DUPERRIER.

Vrai?... eh bien! cela s'accorde avec mes vues; car j'ai un parti à te proposer... un parti excellent.

NATALIE.

Excellent... pour vous ou pour moi?

DUPERRIER.

Pour tous deux... Je ne puis encore m'expliquer davantage; mais demain, au plus tard, nous en parlerons. (*Bas à Ferrière.*) Venez avec moi chez mon notaire, nous allons arranger tout cela. (*A Natalie.*)

AIR : *Je saurai le faire marcher droit.*

Oui, ce parti te conviendra, je crois;
Tu sauras tout demain, ma chère.
(*A part.*) Dieu! quel bonheur, quelle excellente affaire,
De marier deux filles à la fois!

(1) Ferrière, Duperrier, Natalie.

ENSEMBLE.

NATALIE, *à part.*

Qui donc veut-on que j'épouse? ah! je vois
Qu'on me cache quelque mystère;
Mais je saurai le découvrir, j'espère,
Car il faudra me consulter, je crois.

FERRIÈRE, *à part.*

Oui, cet hymen peut être heureux, je crois,
Je saurai peut-être lui plaire;
Mais la chérir, hélas! j'en désespère,
Peut-on aimer deux femmes à la fois?

(*Duperrier entraîne Ferrière; ils sortent par le fond.*)

SCÈNE XIV.

NATALIE, *puis* FIRMIN, *sa robe de chambre à la main.*

NATALIE.

Ah! on me fait des mystères, on ne veut rien m'apprendre!... alors autant valait me laisser en pension... Mais j'ai aussi mon secret, ils ne le sauront pas.

FIRMIN, *à part, entrant doucement.*

Il n'y a plus personne, je crois... Si fait... c'est elle! (*Il est en habit noir. — Il pose sa robe de chambre et son foulard sur une chaise.*) Je tremble comme la feuille.

NATALIE, *sans le voir.*

C'est singulier... quand je suis partie, il n'avait pas paru à sa fenêtre depuis huit jours... Je ne le verrai plus, peut-être!... C'est dommage, il avait une si drôle de figure...

FIRMIN, *toujours à part.*

Je suis sûr qu'elle me reconnaîtra tout de suite... Je n'ose l'aborder... Tâchons d'attirer son attention... fermons ma porte un peu fort.

(*Il tire la porte qui se ferme avec bruit.*)

NATALIE, *se retournant.*

O ciel! que vois-je! est-il possible!

FIRMIN, *à part.*

On dirait que je lui fais peur... c'est peut-être l'effet d'une diète trop prolongée.

NATALIE.

Comment, Monsieur, vous ici!... à Paris, chez mon père?

FIRMIN.

Oui, Mademoiselle, moi-même... Firmin Lefèvre, natif d'Orléans, et domicilié en la même ville.

NATALIE.

Mais expliquez-moi...

FIRMIN.

Oh! pour ça, Mademoiselle, ça me serait bien difficile; je ne peux pas me l'expliquer à moi-même... C'est la destinée, voilà tout... Mais vous savez l'essentiel... vous savez que je vous adore; et dans la position où je me trouve, il me serait impossible de vivre plus long-temps sans vous.

NATALIE.

Mais il me semble que c'est une déclaration que vous me faites-là; et je ne sais si je ne devrais pas mettre plus de sévérité...

FIRMIN.

Comment, vous pourriez vous fâcher?

NATALIE.

Sans doute; à moins que je ne sois bien sûre que vous m'aimez réellement.

FIRMIN.

Dieu! si je vous aime!... au point que j'en ai perdu le boire et le manger.

NATALIE.

En effet, je ne l'avais pas remarqué... Vous êtes pâle... vous êtes très-pâle.

FIRMIN.

On le serait à moins... depuis huit jours, je suis malade... ou du moins, je fais semblant de l'être... Ma santé garde l'incognito... et dieu sait si j'ai eu à souffrir!

AIR *de Julie.*

Les anciens preux, si braves, si fidèles,
Dont en tous lieux on redoutait les coups,

N'auraient jamais affronté pour leurs belles;
Tous les périls que j'ai courus pour vous.
Oui, leurs exploits leur coûtaient peu de peines,
Dans les dangers tout animait leurs cœurs,
Car de leur dame ils portaient les couleurs;
Pour vous, moi, j'ai perdu les miennes.

NATALIE, *à part.*

Au fait, voilà des preuves d'amour.

FIRMIN.

Heureusement, j'avais quelque chose pour soutenir mon courage... un talisman.

NATALIE.

Un talisman!... Que voulez-vous dire?

FIRMIN.

Promettez-moi d'abord de ne pas me gronder.

NATALIE.

Nous verrons, montrez toujours.

FIRMIN.

Eh bien! voilà... votre portrait.

NATALIE.

Mon portrait! Qu'est-ce que cela signifie?... De qui le tenez-vous?

FIRMIN.

Du hasard, toujours du hasard!... C'est mon dieu tutélaire... c'est lui qui m'a fait venir à Paris... c'est lui qui m'a logé dans votre chambre... c'est lui qui m'a fait trouver votre portrait.

NATALIE.

Et c'est lui qui vous le reprend.

FIRMIN.

Ah! rendez-le moi, je vous en prie; c'est mon compagnon d'infortune... il n'y a que lui qui me console dans mes jours de jeûne et d'affliction.

NATALIE.

Vous cherchez à m'attendrir... mais je resterai inflexible!

FIRMIN.

Natalie, si vous me refusez, vous allez me mettre au désespoir, et vous auriez tort... Oh! rendez-le moi... vous serez bien gentille!

[redacted]

SCÈNE XVI.

FIRMIN, NATALIE.

FIRMIN.

Suis-je heureux!... c'est de vous maintenant que je tiens votre portrait!

(*Il le remet dans sa poche.*)

NATALIE.

Tout cela est fort bien, Monsieur; mais où cela nous ménera-t-il?... Ce sont des enfantillages... et, comme dit mon père, il est temps à mon âge de penser sérieusement; c'est pour ça qu'il veut me marier... et il a déjà un parti en vue.

FIRMIN.

O ciel! il serait possible?

NATALIE.

En vous voyant ici, j'ai d'abord imaginé que c'était vous.

FIRMIN.

Plût au ciel!... mais il n'en a jamais été question.

NATALIE.

Alors, il faut nous entendre et trouver un moyen d'empêcher ce mariage.

FIRMIN.

Oui, c'est ça... conspirons... Moi, d'abord je dissimule très-bien... j'étais né pour l'intrigue... Voyons, si je vous enlevais?

NATALIE.

Non, c'est une idée à laquelle j'ai déjà renoncé.

FIRMIN.

Si...

NATALIE.

Quoi?

FIRMIN.

Ça ne se peut pas... Oh! non, ça ne se peut pas!

NATALIE.

Tenez, je crois que le plus sage est de gagner du temps, et pour ça, il faut d'abord continuer à faire le malade.

AIR *du Rénégat.*

Vous me voyez à vos genoux.

NATALIE.

Pour terminer cette quérelle,
Je cède à vos vœux, levez-vous.

SCENE XV.

LES MÊMES, JACQUES, *paraissant au fond.*

JACQUES, *à part.*

Un homme aux pieds de Mad'moiselle,
Un habit noir, ah! j' comprends, c'est le docteur
Qui fait déjà sa cour à la petit' sœur.

FIRMIN, *se relevant.*

ENSEMBLE.

Ce portrait me comble d'ivresse,
Recevez ici mes sermens :
Jamais ma fidelle tendresse
N'aura rien à craindre du temps.

NATALIE.

Ce portrait le comble d'ivresse,
Dois-je compter sur ses sermens?
Oui, j'espère que sa tendresse
N'aura rien à craindre du temps.

JACQUES, *à part.*

Ne dérangeons pas leur ivresse,
L' docteur sait employer son temps;
Sur une aussi prompte tendresse
On pourra bien fair' des cancans.

(*Jacques passe sur la pointe des pieds sans être vu, et entre dans la chambre de Madame Démar.*)

SCÈNE XVI.

FIRMIN, NATALIE.

FIRMIN.

Suis-je heureux!... c'est de vous maintenant que je tiens votre portrait!

(*Il le remet dans sa poche.*)

NATALIE.

Tout cela est fort bien, Monsieur; mais où cela nous ménera-t-il?... Ce sont des enfantillages... et, comme dit mon père, il est temps à mon âge de penser sérieusement; c'est pour ça qu'il veut me marier... et il a déjà un parti en vue.

FIRMIN.

O ciel! il serait possible?

NATALIE.

En vous voyant ici, j'ai d'abord imaginé que c'était vous.

FIRMIN.

Plût au ciel!... mais il n'en a jamais été question.

NATALIE.

Alors, il faut nous entendre et trouver un moyen d'empêcher ce mariage.

FIRMIN.

Oui, c'est ça... conspirons... Moi, d'abord je dissimule très-bien... j'étais né pour l'intrigue... Voyons, si je vous enlevais?

NATALIE.

Non, c'est une idée à laquelle j'ai déjà renoncé.

FIRMIN.

Si...

NATALIE.

Quoi?

FIRMIN.

Ça ne se peut pas... Oh! non, ça ne se peut pas!

NATALIE.

Tenez, je crois que le plus sage est de gagner du temps, et pour ça, il faut d'abord continuer à faire le malade.

FIRMIN.

J'aimerais mieux une autre idée... Je ne vous promets pas d'aller loin avec celle-là.

NATALIE.

Soyez tranquille... je vous réponds de tout... En suite nous mettrons ma sœur dans le secret, nous tâcherons de l'intéresser en notre faveur; et si nous y parvenons, nous sommes sûrs de réussir.

FIRMIN.

Au fait, elle a l'air bonne personne, madame votre sœur... je n'avais pas pensé à ça... Ce que c'est que de penser à deux!... comme on trouve!

NATALIE.

J'entends du bruit... rentrez vite dans votre chambre; qu'on ne soupçonne rien.

FIRMIN, *courant à sa chambre.*

Ah! étourdi que je suis!... Tout-à-l'heure j'ai tiré la porte, et la clé n'y est pas... impossible d'ouvrir.

NATALIE.

Comment faire?

FIRMIN.

Si on me voit habillé comme ça... tout va se découvrir. Nous sommes perdus!... Ah! ma robe de chambre qui est là avec mon foulard...

NATALIE.

C'est un coup du sort!... Otez votre habit.

FIRMIN.

Mais où le cacher?

NATALIE.

Dans cet étui de harpe.

FIRMIN.

C'est ça, nous sommes sauvés!

(*Il y cache son habit.*)

NATALIE.

Maintenant, je vais vous aider à mettre votre nouveau costume.

AIR *du Partage de la richesse.*

Habillez-vous et faites diligence,
Le temps nous presse, allons point de retard;
Asseyez-vous.

FIRMIN, *qui a passé la robe de chambre, se met dans la bergère.*

Dieu! quelle complaisance!

NATALIE.

Je vais vous mettre ce foulard.

FIRMIN, *pendant que Natalie le coiffe.*

De l'amour qui pour vous m'enflamme,
Rien désormais ne saurait triompher;
Car vous serez une excellente femme...

NATALIE.

On ne saurait mieux vous coiffer.

Attention! c'est ma sœur! songez à ce que je vous ai dit.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, Mme DÉMAR, JACQUES.

Mme DÉMAR, *bas à Jacques.*

Comment, Jacques, tu es bien sûr d'avoir vu?...

JACQUES.

Oui, Madame, parfaitement sûr! M. le docteur aux pieds de Mademoiselle Natalie.

Mme DÉMAR.

Je ne puis le croire encore.

JACQUES.

Il paraissait même très-passionné... c'est drôle!

Mme DÉMAR.

Il suffit! ne parle de cela à personne.

JACQUES.

Ne craignez rien, je suis d'une discrétion...

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, *excepté* JACQUES. (1)

Mme DÉMAR.

Natalie, tu ne saurais pas par hasard où est le docteur?

(1) Natalie contre la cheminée, Firmin dans la bergère, Madame Démar.

NATALIE.

Moi? il me semble que c'est plutôt à toi qu'il faudrait demander cela.

Mme DÉMAR.

Tout-à-l'heure, quand il t'a parlé, il aurait pû te dire...

NATALIE.

Non, vraiment, je ne l'ai pas vu.

Mme DÉMAR, *à part.*

Elle ne dit pas la vérité... ils s'entendent déjà pour me tromper... Le perfide!... et pourtant il ne tiendrait qu'à moi... car enfin ce jeune homme qui m'adore... qui se meurt d'amour... Oh! si je n'écoutais que la vengeance! (*Haut.*) Eh bien, M. Firmin... il paraît que votre santé est beaucoup meilleure?

FIRMIN.

Madame, vous êtes trop bonne... ça va un peu mieux! Cependant la cause de mon mal est toujours la même... il n'y a pas de raison pour que ça finisse, parce que ça dépend d'une personne qui habite cette maison, et qui ne se doute pas seulement de la chose.

Mme DÉMAR, *à part.*

J'en étais sure... voilà une déclaration qui m'arrive. (*Haut.*) Mais, Monsieur, vous m'étonnez!... je ne vois pas de qui peut dépendre votre rétablissement.

NATALIE, *soufflant à Firmin ce qu'il doit dire.*

De vous, Madame...

FIRMIN, *se levant.*

De vous, Madame, de vous seule!... Jusqu'à présent vous ne pouviez pas me comprendre, je dissimulais, je renfermais mes sentimens... enfin j'étais une énigme... mais puisque vous avez la bonté de m'encourager...

Mme DÉMAR.

Mais, Monsieur, vous vous trompez étrangement!...

FIRMIN.

Je vous demande bien pardon, vous m'avez encouragé... c'est positif...

NATALIE, *le soufflant.*

D'ailleurs, vous êtes trop bonne...

FIRMIN.

D'ailleurs, vous êtes trop bonne pour n'être pas sensible aux tourmens d'un jeune homme... un peu...

NATALIE, *de même.*

Romanesque...

FIRMIN.

Romanesque, à la vérité... mais d'une naissance honnête, et qui a des espérances du côté de ses parens.

Mme DÉMAR.

Je serais coupable, Monsieur, de vous laisser concevoir une fausse espérance...

NATALIE, *toujours même jeu.*

Allons, ferme...

FIRMIN, *d'un ton suppliant.*

Allons, ferme...

NATALIE.

Non...

FIRMIN.

Non... (*A part.*) Je m'embrouille.

NATALIE.

Ah! Madame!...

FIRMIN.

Ah! Madame, vous pourriez vous opposer aux intentions les plus légitimes?,.. Non, je ne peux pas le croire... et quand vous saurez...

Mme DÉMAR.

Cela est inutile, Monsieur; j'ai, sans le vouloir, appris votre secret... je sais tout!...

NATALIE, *à part.*

Elle sait tout!... qui a pu lui dire?...

FIRMIN.

Ah! Madame, puisque vous connaissez ma situation, vous ne repousserez pas la prière d'un cœur passionné!

NATALIE.

A genoux! à genoux!

FIRMIN.

C'est à vos pieds que j'attends l'arrêt de ma destinée.

Mme DÉMAR.

Que faites-vous, Monsieur? je ne souffrirai pas...

FIRMIN.

Non, Madame, je ne me connais plus!... Je reste à vos genoux... je m'y attache... je m'y cramponne.

Mme DÉMAR.

O ciel! mon père avec le docteur!

SCENE XIX.

LES MÊMES, FERRIÈRE, DUPERRIER, JACQUES.

FERRIÈRE, *à Duperrier.*

Vous le voyez, Monsieur, il n'y a plus à en douter.

DUPERRIER.

En effet, ça me paraît assez clair!

FERRIÈRE, *à Firmin qui veut se lever.*

Reste, mon ami, reste!... Tu es heureux, toi... je t'en félicite!... quant à moi... (*Il va se jeter sur une chaise.*) Le sacrifice est consommé!...

(*Se tâtant le pouls.*)

DUPERRIER.

Eh bien, docteur, qu'avez-vous donc?

FERRIÈRE.

Rien, Monsieur, c'est le plaisir de voir mon ami si bien accueilli par Madame... elle semblait le voir à ses genoux avec une émotion...

Mme DÉMAR.

Bien naturelle, Monsieur!... demandez à Natalie... N'était-elle pas émue tout-à-l'heure, quand on vous a surpris aux siens?

FIRMIN.

Hein?

FERRIÈRE.

Moi?

Mme DÉMAR.

Il est inutile de le nier... Jacques vous a vu.

JACQUES.

Oh! pour ça, c'est vrai... je vous ai vu... je vous ai bien reconnu.

DUPERRIER.

Eh! c'est impossible! le docteur ne m'a pas quitté un instant.

JACQUES.

Monsieur, moi, je vous réponds d'une chose, c'est que j'ai vu aux pieds de Mademoiselle Natalie un Monsieur en habit noir... Elle est là pour me démentir, si j'ai menti.

DUPERRIER.

Tu ne dis rien, ma fille, est-ce qu'il serait vrai ?

NATALIE.

Oui, mon père.

DUPERRIER.

Et ce n'était pas le docteur ?

NATALIE.

Non, mon père.

DUPERRIER.

Vous seriez-vous permis, par hasard, d'avoir un amoureux ?

NATALIE.

Oui, mon père; un jeune homme d'Orléans.

DUPERRIER.

Je devine le reste... Ce gaillard-là l'aura suivie, il aura eu l'audace de s'introduire chez moi, et peut-être de s'y cacher... Répondez, Mademoiselle, qu'est-il devenu?... où est cet habit noir mystérieux qui met le trouble dans cette maison?... Si je le rencontre!...

NATALIE.

Chut! silence! il est là!

(*Elle montre l'étui de harpe.*)

TOUS.

Là ?

NATALIE.

Oui, dans cet étui de harpe.

FIRMIN, *à part.*

Oh! qu'elle est fine! qu'elle est fine!

DUPERRIER.

Eh bien! je vais lui parler... Jacques, ouvrez ce meuble!

JACQUES.

Moi, Monsieur?... C'est que... S'il allait se fâcher ?

DUPERRIER.

Poltron!.... tu as peur?... Eh bien! je vais moi-même...

(*Il s'élance vers l'étui de harpe, et l'ouvre avec violence.*)

TOUS.

Il n'y a personne !

DUPERRIER, *prenant l'habit.*

Que vois-je? un habit!... (*A Natalie.*) Qu'est-ce que cela signifie, Mademoiselle?

NATALIE.

Vous m'avez demandé où était l'habit noir... je vous l'ai dit.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Je vous ai dit la vérité, mon père.
Sur cet habit que voulez-vous savoir?
Est-ce le nom de son propriétaire?

FIRMIN.

N'achevez pas! je ferai mon devoir;
Oui, je proclame ici votre innocence,
Car je suis seul coupable du délit...
Mais soyez sûr que malgré l'apparence,
Il ne faut pas me juger sur l'habit. (*ter.*)

DUPERRIER.

Comment, Monsieur, c'était vous?

FIRMIN.

Oui, homme respectable... c'est moi qui adore votre fille; et s'il faut tomber à vos genoux, vous n'avez qu'à dire un mot...

DUPERRIER.

Il paraît que vous tombez aux genoux de tout le monde.

FERRIÈRE.

Vous voyez que je ne m'étais pas trompé; c'est une passion. Il était bien malade d'amour.

FIRMIN.

Ah! mon ami, je suis bien fâché; mais je me suis toujours parfaitement porté, et je te rends ma maladie tout entière; tu trouveras à la placer plus avantageusement.

FERRIÈRE.

Comment, tu n'étais pas malade?

FIRMIN.

Je ne l'ai pas été depuis l'âge de cinq ans.

FERRIÈRE.

Pauvre garçon, tu l'as échappé belle!... Quant à moi, je n'ai fait que des sottises aujourd'hui, et Madame n'aura jamais assez d'indulgence...

NATALIE.

Vous vous trompez encore, docteur, je vois que vous n'êtes pas non plus très-savant sur la passion de l'amour, et ma sœur veut vous prouver qu'il n'y a que les femmes qui entendent bien cette maladie-là. (*Elle les unit.*) Vous permettez, mon père?

DUPERRIER.

Parbleu! il le faut bien, puisque tu arranges tout sans moi. Cette petite fille-là était née pour être père de famille. C'est égal, les deux mariages auront lieu; c'est tout ce que je demande.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Vous serez heureux, je l'espère,
Mais du bonheur j'aurai ma part,
D'abord je deviendrai grand-père,
Et je veux l'être sans retard;
Oui, mes amis, dans un an, au plus tard,
Vous m'enverrez une ambassade,
Qui me dira : Messieurs, je vous préviens
Que la mère n'est pas malade,
Et que l'enfant se porte bien.

MAD. DÉMAR.

Ah! pour l'humanité souffrante,
Des femmes quelle est la bonté!
Quand un docteur, à nos yeux se présente,
Dans nos fers, s'il est arrêté,
Quel bonheur pour l'humanité!
Par un doux sourire, une œillade,
Nous l'enflammons, et grâce à ce moyen,
Le médecin étant malade,
Ses malades se portent bien.

JACQUES.

Un beau matin, prenant sa carnassière,
Certain bourgeois de la ru' Saint-Denis,
Dit à sa femm' : je te promets, ma chère,
De t'apporter, et lapins et perdrix,
Ah! nous allons faire un repas exquis!
Le soir, malgré c'te gasconnade,
Tombant d' fatigue, et suivi de son chien,
Notre chasseur rentre chez lui malade,
Et les lapins se portent toujours bien.

FIRMIN.

Contre Mahmoud, quand partout on conspire,
On est injuste, en vérité,
Puisqu'aux femmes, dans son empire,
Il rend, dit-on, la liberté,
Oui, du beau sexe il a bien mérité.
Chez les Turcs, par son incartade,
Il sera presque un Sultan parisien;
Et si l'Alcoran est malade,
Le Croissant se portera bien.

FERRIÈRE.

Notre France est hospitalière,
Les étrangers y sont bien accueillis,
Il semble même, hélas! qu'on y préfère
Leurs talens à ceux du pays;
Car, nous avons de tous temps, à Paris,
Bien payé le talent nomade,
Allemand, Russe, Anglais, Italien,
Et le génie ici n'est pas malade,
Car Rossini se porte bien.

NATALIE, *au public.*

Pour soutenir les vaudevilles,
On a des amis toujours prêts,
Et ce sont des docteurs habiles,
Qui savent soigner un succès;
Mais trop souvent, de ce brillant succès,
C'est en vain que l'on fait parade,
Sans le public il ne rapporte rien;
Et nous voyons maint théâtre malade,
Dont les succès se portent bien.

FIN.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE BEZOU, LIBRAIRE, BOULEVARD ST.-MARTIN, N° 29.

SUITE DU RÉPERTOIRE

DU THÉATRE DE MADAME.

Cette Collection se composera d'un choix des plus jolies pièces de MM. SCRIBE, DELESTRE-POIRSON, MÉLESVILLE, G. DELAVIGNE, DUPIN, VARNER, BRAZIER, MOREAU, etc, etc.

Le prix de chaque livraison, imprimée sur papier Jésus vélin, satiné, avec une couverture imprimée, est de UN FRANC.

EN VENTE :	SOUS PRESSE :
AVANT, PENDANT, et APRÈS.	LE GASTRONOME SANS ARGENT.
LE BOULEVARD BONNE NOUVELLE, avec la scène pour l'Anniversaire de la naissance de Molière.	LA REINE DE SEIZE ANS.
CAROLINE.	LA PETITE SŒUR.
LA FAMILLE NORMANDE.	LE MARIAGE ENFANTIN.
LE COLONEL.	LA PETITE FOLLE.
L'AMANT BOSSU.	LA PETITE LAMPE MERVEILLEUSE.
	LE VIEUX GARÇON.

Chaque pièce se vend séparément.

PIÈCES NOUVELLES.

LES DEUX NUITS, opéra-comique en trois actes, par MM. Scribe et Bouilly ..... 5 »

LA MAITRESSE, vaudeville en deux actes, par MM. Merville, Leroux et Alexis..... 2 »

Bayard, Jean François Alfred

L'INCENDIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN TROIS ACTES

DE MM. BAYARD ET PAULIN, Paulin.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 27 JUIN 1829.

Prix : 2 Francs.

Paris,

CHEZ OLIVIER, ÉDITEUR, RUE D'ENFER, No 4,

ET CHEZ BARBA, LIBRAIRE,

Au Magasin de Pièces de Théâtres,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1829

PERSONNAGES.		ACTEURS.
ALEXINA DE RANSBERG, jeune baronne allemande.		Mme Florival. Mlle Clara.
WANDERCK, espèce de banquier étranger.		M. Fontenay.
DORIAN. pompier.		M. Volnys.
MARTIN, sergent de pompier.		M. Derouvère.
CLOTILDE, sa fille, jeune couturière.		Mlle Brohan,
MAURICE, petit commis chez Wanderck.		M. Arnal.
RENAUD, pompier.		M. Emanuel.
LAURENCE,	domestiques d'Alexina.	Mlle Georgina.
JOSEPH,		M. Olivier.
Pompiers.		
Domestiques.		

La scène est à Paris ; au premier et au troisième acte, dans l'hôtel d'Alexina ; au second dans la caserne des Pompiers.

IMPRIMERIE DE GOETSCHY, RUE LOUIS-LE-GRAND, N. 27.

L'INCENDIE.

ACTE I.er

(Le Théâtre représente un salon ouvrant sur un jardin ; vers le milieu de l'acte, les portes s'ouvrent et l'on voit le jardin illuminé en verres de couleurs).

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXINA, LAURENCE, JOSEPH, DOMESTIQUES EN LIVRÉE.

CHOEUR.

AIR : *Chœur du troisième acte du Siége de Corinthe.*

Pour le bal déployons notre zèle,
Que le sort de nos maîtres est si doux !...
Tous les jours le plaisir les appelle,
Tous les jours la fatigue est pour nous.

ALEXINA, *entrant.*

C'est bien ! je suis contente, reposez-vous un peu... (*s'adressant à chacun des domestiques qui sortent tous successivement*). Ah ! Joseph, courez au pavillon, voyez où en est le feu d'artifice ! ... c'est Wanderck qui le fait disposer... mais il se hâte en Hollandais... bien lentement, bien pesamment, comme lorsqu'il me fait la cour ; il m'amuserait presque s'il n'était pas aussi ennuyeux... pour vous, parcourez les salons, voyez les lumières, l'orchestre, le jeu... et vous, chargez vous des raffraichissements ... ah ! surtout ne faites pas comme à mon dernier bal, où vous vous raffraichissiez plus souvent que les danseurs... Laurence, et ma robe de bal, mademoiselle Victoire l'a-t-elle envoyée ?...

LAURENCE,

Madame la baronne l'aura à neuf heures précises !...

ALEXINA.

Si tard !... au fait, je l'ai fait recommencer trois fois ; j'en suis fachée, la première fois elle allait mieux !...

LAURENCE.

En attendant, voici le costume de magicienne et le masque !...

ALEXINA.

Voyons ?... pas mal !... c'est gentil !... je serai bien laide avec ça... Portez-le dans la tourelle... allez !... (*seule*) oui, ma fête sera jolie... elle amusera tout le monde, excepté moi... je sens déjà que l'ennui me gagne... oh ! la vilaine maladie !... j'espérais en guérir en France... et pas du tout !... en France comme ailleurs, je sens là qu'il me manque quelque chose... partout je cherche le plaisir sans le trouver !...

AIR : *Vaudeville du baiser au porteur.*

Au spectale, l'ennui m'obsède...
Aux Français, j'ai failli mourir !...
Je le vois bien, c'est un mal sans remède,
Et je ne sais d'où cela peut venir.
Non, je ne sais d'où cela peut venir.
Mais je donne un bal, une fête...
Si ce n'est pas amusant... C'est, je croi,
Comme en lisant une gazette...
Si l'on s'ennuie, au moins on sait pourquoi.

JOSEPH *annonçant.*

Monsieur Maurice ! . .

ALEXINA.

Mon protégé !... tant mieux... il est un peu simple, mais j'aime sa gaîté !...

SCÈNE II.

ALEXINA MAURICE.

ALEXINA.

Bonjour, mon ami... que m'apportez-vous là ?...

MAURICE *tristement.*

C'est la musique que vous m'avez demandée, madame la baronne ... la dernière romance de Panseron.

ALEXINA.

Ah ! voyons, chantez-la moi !...

MAURICE.

Oui, madame la baronne.

ALEXINA.

Madame la baronne ! madame la baronne !.., je vous ai défendu de m'appeler ainsi !... appelez-moi madame, tout simplement.

MAURICE.

Oui, madame la baronne.

ALEXINA.

Encore!... ah! mon dieu, qu'avez-vous donc.? vous êtes triste, abattu.

MAURICE.

Non, non... je vais chanter.

ALEXINA.

C'est étonnant comme vous en avez envie... Maurice, qu'avez-vous ?... confiez-moi vos chagrins... Est-ce une affaire d'argent?

MAURICE.

Oh! non, madame!

ALEXINA.

Une affaire de cœur?... *(Maurice baisse la tête)* oui, j'y suis!... c'est cela!... de l'amour! vous aimez?

MAURICE.

Je crois que oui.

ALEXINA.

Vous aimez!.., qu'il est heureux!....

MAURICE.

Je vais chanter.

ALEXINA.

Laissez cela, et venez ici! Mon mari, mon pauvre Edgard dut en Pologne la vie à votre père. En mourant, il me chargea d'acquitter sa dette... et j'ai commencé!.... C'est là le seul plaisir un peu durable que j'aie trouvé ici!.. Allons, monsieur, contez-moi vos amours, vos chagrins... j'y penserai pendant mon bal... ça me distraira!..

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Allons, monsieur, il faut qu'on me confie
Ce grand chagrin que je veux adoucir!
Ne suis-je pas votre meilleure amie?
Vous rendre heureux est mon plus grand plaisir;
Car le bonheur que je cherchais en France,
J'attends qu'il vienne, et puisqu'il est si lent,
Je fais, du moins le vôtre en attendant...
Cela fait prendre patience!...

MAURICE.

Que vous êtes bonne!...

ALEXINA.

Et vous, vous êtes bien amoureux... A-t-il l'air niais?... Eh bien! commencez donc!...

MAURICE.

Dame!... C'est que je ne sais par où commencer!

ALEXINA.

La jeune personne, d'abord. Allons au plus important... Est-elle jolie?...

MAURICE.

Oh! oui...

ALEXINA.

Sage!

MAURICE.

Oh! oui...

ALEXINA.

Riche?

MAURICE.

Oh! non...

ALEXINA.

Tant mieux! il me restera quelque chose à faire... Et qui est-elle?... que fait-elle?

MAURICE.

En ce moment elle étudie chez une lingère.

ALEXINA.

C'est-à-dire qu'elle est en apprentissage pour la couture... Et vous dites qu'elle a de la sagesse? A la bonne heure!... Elle n'en est que plus estimable!...

MAURICE.

Oui, à cause de la difficulté.

AIR : *de Céline.*

C'est une ouvrière accomplie,
Elle a du zèle et du talent...
Puis, c'est une fille jolie;
Elle a l'œil vif et l'air piquant.
Même elle a, quoique couturière,
Une vertu solide... Enfin
Un cœur tout neuf, que d'ordinaire,
On ne trouve pas en magasin.

ALEXINA.

Et sans doute elle est d'une honnête famille?...

MAURICE,

Oui, madame... Son père est un digne, un excellent homme!... Il est pompier... sergent...

ALEXINA.

Eh bien!... Les pompiers sont de braves gens... et même très-braves!... en paix comme en guerre, ils vont toujours au feu!... Et puis, je pense bien que vous êtes comme moi, que vous n'avez pas de sotte vanité, et que vous prendrez votre bonheur où vous le trouverez.

MAURICE.

Certainement, madame, je le prendrais... et tout de suite, si on voulait me le laisser prendre!...

ALEXINA.

Qu'est-ce donc? Ce mariage éprouve des difficultés?...

MAURICE, *chiffonnant la musique qu'il tient.*

Mademoiselle Clotilde... Elle s'appelle Clotilde...

ALEXINA.

C'est un joli nom!...

MAURICE.

N'est-ce pas, madame?... Eh bien!... elle en aime un autre, un pompier comme son père... Un bel homme, je crois!... mais il paraît que c'est un fat, un important, un vaniteux...

ALEXINA.

Allons, mon ami, allons... Il me semble que tout peut se réparer... Vous avez aussi des avantages... Vous êtes bien...

MAURICE.

Oui, c'est vrai, je ne suis pas mal...

ALEXINA.

Et ne peut-on voir cette jeune fille?... lui parler?... Il y a peut-être moyen?... Elle travaille, dites-vous?

MAURICE.

Chez une lingère!... Mais elle va se mettre à son compte... Et il est sûr qu'en ma faveur, madame la baronne pourrait lui commander...

ALEXINA.

De l'amour?...

MAURICE.

Non, une robe!... D'abord, elle coud si bien!... Et

puis, ça lui ferait une bonne pratique... elle en aura besoin, s'il est vrai que son prétendu dépense ce qu'il a pour sa toilette...

ALEXINA.

Il n'y a rien de fini.

MAURICE, *achevant de chiffonner sa musique.*

Oh ! si fait !... Je crois qu'on m'a prié de cesser mes visites... et ce soir, quand on m'a signifié cet ordre là... il m'a pris un étouffement... N'importe !... Je ne veux plus y penser... Je m'en vais toujours vous chanter le petit air...

ALEXINA.

Oui, vous l'avez mis dans un bel état... Pauvre garçon ! voilà sa gaîté perdue... et ma musique aussi !...

SCÈNE III.

WANDERCK, ALEXINA, MAURICE.

WANDERCK, *à la cantonade.*

A merveille !... des verres de couleurs à tous les arbres, entendez-vous ?... (*A Alexina.*) Ah ! madame la baronne, vous serez enchantée... Le feu d'artifice partira tout autour du pavillon, et quand vous paraîtrez sur la tourelle en magicienne, vous serez au milieu des flammes... Délicieux ! C'est une idée que j'ai eue !... Je n'en ai que comme ça, moi... (*Il rit.*)

ALEXINA.

De l'artifice sous les grands maronniers !... Et vous ne craignez pas, comme Almaviva, qu'on incendie votre rendez-vous ?

WANDERCK.

Almaviva !... Qu'est-ce que c'est que ça ?... Vous riez... Je comprends !... Eh bien ! c'est une calomnie ; je ne connais pas cette femme-là, ma parole d'honneur !... (*Alexina et Maurice rient.*) Hem !... (*A part.*) J'ai dit une bêtise, c'est sûr. (*Haut.*) Savez-vous que ça va vous donner une réputation d'intrépidité... parce que cet échafaudage... ce feu... tout ça a un air de danger... Moi, je n'aime pas les plaisirs tout unis et de plein pied... Aussi votre fête... elle est originale, celle-là... Elle ne ressemble pas à toutes celles que l'on donne... Voilà le difficile !... C'est de trou-

ver du nouveau... Aussi de tous côtés on ne voit que de vieilles pièces... c'est partout la même chose...

AIR : *Je reste au quatrième étage*

Nos auteurs sont par trop stériles...
Ils vivent d'un ou deux sujets
Qu'ils arrangent en vaudevilles,
En mélodrames, en ballets...
Ils les poussent jusqu'aux Français!...
Chaque pièce se multiplie,
Et ces messieurs... ça fait trembler!...
Se prennent tout, hors le génie,
Qu'ils ne peuvent pas se voler.

(*En riant.*) Et ce n'est pas moi qui leur en donnerai...

MAURICE.

Je crois bien!...

WANDERCK, *sévèrement.*

Heim?... Ah! ah! mon petit commis!... qu'est-ce que vous faites là, mon cher?

ALEXINA.

Il me parlait... nous faisions de la musique... car ce soir, je l'enlève à son bureau... il reste à ma fête!...

WANDERCK.

A la bonne heure!... Mais ce n'est pas le moyen d'avancer... et j'ai beau faire, il n'avance pas... L'amour des chiffres... Dieu à son âge!... les ai-je aimés, les chiffres!... Aussi, il m'en est resté quelque chose!...

ALEXINA.

Oh! oui, chacun son genre... On aime bien ce qu'on aime... n'est-ce pas, Maurice? Allez, mon ami... portez cette musique dans mon boudoir... préparez ma harpe... et venez me prévenir dès qu'on arrivera...

MAURICE

Oui, madame la baronne.. *Il sort.*

WANDERCK *à part*

Elle le regarde; il soupire... Je déteste ce garçon-là, moi!...

SCÈNE IV.

WANDERCK, ALEXINA.

ALEXINA.

C'est un bon jeune homme que Maurice!...

WANDERCK.

C'est possible... mais il a l'air bête, et je ne puis pas souffrir ça...

ALEXINA.

Vous êtes trop difficile.. Prenez garde... Cela porte malheur...

WANDERCK.

Oh ! je sais bien que vous ne pensez pas comme moi... Ce jeune homme, il est toujours ici... il fait le sentimental, vous causez souvent avec lui, et...

ALEXINA.

Et ?...

WANDERCK.

Et cela fait causer, baronne...

ALEXINA.

Ah ! j'y suis... De l'amour... C'est très-gai... (*Elle rit.*)

WANDERCK.

Pas tant... pas tant... Pour moi, je n'y songeais pas... parce que la réflexion... moi, je n'ai pas le temps !... C'est une de vos bonnes amies qui, l'autre jour : Wanderck, m'a-t-elle dit, méfiez-vous de cette femme-là... une tête allemande, avec ses rêves, ses romans, son exaltation !... Elle attend, pour se remarier, qu'il se présente un beau jeune homme blond... une figure mélancolique... un œil sentimental... et des grands yeux noirs.

ALEXINA.

Comment donc ? un signalement complet !... Et vous dites que c'est une de mes amies ?...

WANDERCK.

Intimes...

ALEXINA.

Eh bien ! écoutez-moi ; cela vous servira à lui répondre... Je suis d'une famille noble, sans fortune, et mon mari était un riche négociant sans titres... Je l'ai épousé, parce qu'il me plaisait, voilà tout... Aujourd'hui je suis bien riche, bien ennuyée, bien veuve... Je me remarierai... c'est possible... Je l'espère... Mais je n'exigerai de mon second mari, comme du premier, qu'une chose, une seule, c'est qu'il me plaise...

WANDERCK.

Je conçois... et ce n'est pas rassurant, car enfin ce jeune Maurice...

ALEXINA.

Eh ! mon Dieu !... Maurice est pour moi un ami, un protégé.... J'acquitte envers lui ce que mon mari devait à son père... Mais l'aimer !... la reconnaissance ne va pas jusque-là... surtout quand ce n'est qu'un héritage... non parce qu'il est petit commis et que je suis baronne... Je vous le répète... il n'y a pas pour moi de mésalliance... il n'y a que des convenances d'esprit, de sentimens, de manières...

WANDERCK.

Et de fortune...

ALEXINA.

C'est la moindre chose; et si je rencontrais dans le monde... quelqu'un... celui qui se présente quelquefois à mon esprit, c'est facile quand on rêve... je ne lui demanderais aucun autre avantage... je l'épouserais... Mais cet être imaginaire, cet amant idéal... je ne l'ai pas encore trouvé... Ce n'est pas Maurice, ce n'est aucun de ceux qui m'entourent... Non, je suis libre, j'ai le cœur vide, je n'aime personne...

WANDERCK.

Merci !...

ALEXINA.

Et j'en suis bien fachée !...

WANDERCK.

Si cependant vous regardiez autour de vous... il est peut-être une personne... tendre et millionnaire...

ALEXINA.

Assurément... mon cher Wanderck, vous êtes bien heureux d'être riche !...

WANDERCK.

A la bonne heure, donc !... voilà la première chose aimable que vous m'ayez dite de la journée.

ALEXINA, *à part.*

Quel homme !... c'est un contresens perpétuel !...

WANDERCK.

Vous dites ?...

ALEXINA.

Je dis que vous êtes un homme charmant !...

WANDERCK, *avec une fausse modestie.*

Ah ! ça, c'est de l'exagération !... je ne suis pas charmant du tout !...

ALEXINA, (*gaîment.*)

Mais si !...

WANDERCK.

Mais non !...

ALEXINA.

Mais je vous assure...

WANDERCK.

Oh ! si vous le voulez absolument !...

SCÈNE V.

WANDERCK, CLOTILDE, ALEXINA.

ALEXINA.

Qu'est-ce que c'est ?...

CLOTILDE, *qui a été précédée d'un domestique.*

De la part de mademoiselle Victoire !... mais si je dérange madame...

ALEXINA.

Eh ! non... au contraire... ma robe ? donnez vite!...

WANDERCK.

Si madame la baronne l'exige je vais...

ALEXINA

Non, restez, causez toujours !... je n'écoute pas !... c'est égal... voyons mademoiselle.

CLOTILDE, *étendant la robe sur un fauteuil.*

Je prie madame de remarquer la légèreté de la coupe et le fini des coutures... il est vrai que j'y ai mis un soin.

WANDERCK.

C'est parfait !... je n'en ferais pas autant !...

ALEXINA

Et c'est vous ma bonne amie ?

CLOTILDE, *avec volubilité.*

Oui, madame, j'ai fait de mon mieux... C'est tout simple ! madame paie, il faut que l'on gagne son argent... Toutes les couturières ne parlent pas ainsi; je le sais... En

général, elles ont peu de conscience, les couturières... et c'est ce qui cause du préjudice à notre corps dans la société... Mais chez mademoiselle Victoire, on a des principes !... Aussi voyez comme c'est solide... ces coutures-là ne sont pas fallacieuses... Et comme je vais m'établir pour mon compte, si madame était contente, j'ose espérer... Ce n'est pas pour faire de tort à mademoiselle Victoire, ce que j'en dis... Ah! mon Dieu! l'ingratitude! c'est l'antipode de mon caractère.

WANDERCK.

Ma foi, si elle coud aussi vîte qu'elle parle !...

CLOTILDE.

D'ailleurs, la maison de mademoiselle Victoire est la première pour le travail...

WANDERCK.

Et pour la sagesse !...

CLOTILDE.

Oui, monsieur...

AIR : *Vaudeville du premier prix.*

Oui, nous avons une maîtresse
Qui nous transmet en travaillant,
Des principes de toute espèce,
Du goût, de l'honneur, du talent !...
Notre maison est des plus sûres ;
Elle séduit les connaisseurs
Par la pureté des coutures
Et la solidité des mœurs.

(*A Wanderck.*) Ne tirez donc pas si fort... ça va manquer...

ALEXINA.

Je suis contente... C'est fait avec une adresse... Eh ! mais où donc est la ceinture ?...

CLOTILDE.

La ceinture... Je croyais que madame avait ici...

ALEXINA.

Eh ! non... Voyez un peu !... une robe de bal pour ce soir... pas de ceinture, et l'heure qui avance !... Voilà de ces malheurs qui n'arrivent qu'à moi !...

WANDERCK.

Eh ! oui, c'est fort désagréable...

CLOTILDE.

Mon Dieu! madame, on peut encore...

SCÈNE VI.

WANDERCK, CLOTILDE, ALEXINA, MAURICE.

Les portes s'ouvrent et laissent voir une brillante illumination.

MAURICE.

Ouvrez les portes!... Vous voyez, madame, tout est prêt!... et voilà que l'on commence à arriver... Ciel! Clotilde!

ALEXINA.

Clotilde!...

CLOTILDE.

Monsieur Maurice!

WANDERCK, *au fond, occupé du jardin.*

C'est superbe!

ALEXINA.

Mademoiselle!... mademoiselle Clotilde... consolez-vous... nous aurons cette ceinture... Je suis un peu vive... je vous ai affligée.. (*A part.*) Allons, Maurice a du goût...

MAURICE.

C'est singulier!... ça m'a tout saisi, moi!...

CLOTILDE.

Madame, voici des échantillons, et si vous voulez choisir, je vais retourner...

ALEXINA.

Non, tout-à-l'heure... dans un instant... ne nous quittez pas si vite!...

WANDERCK.

Il y a beaucoup de monde d'arrivé, baronne, on nous attend au pavillon!

ALEXINA.

Oui, donnez-moi la main... Mademoiselle, restez!... Maurice, choisissez dans ces échantillons la couleur qui me plaira le mieux.

MAURICE.

Madame...

WANDERK.

Permettez... cette jeune fille...

ALEXINA, *à Maurice.*

Je vous en prie... *(à Wanderck)* elle est fort bien !...

AIR : *de l'Arbitre.*

A nos plaisirs la nuit propice
Rassemble nos amis au bal,
Et de notre feu d'artifice
Bientôt va briller le signal.

WANDERCK.

Lorsque vous serez établie.
Je veux vous employer souvent !
Moi, quand la marchande est jolie,
Je prends tout *chez elle* au comptant.

ALEXINA.

Venez-vous, Wanderck.

WANDERCK.

Me voici, toujours à vos ordres...

ENSEMBLE.

ALEXINA.

A nos plaisirs propice, etc.

MAURICE.

Mon choix plaît à ma protectrice !
Ah ! faut-il que j'aie un rival !
Sans lui tout me serait propice
Car je ne suis vraiment pas mal !

WANDERK *à part.*

J'ai presque pour elle un caprice,
Car elle n'est vraiment pas mal,
Une modiste, à l'air novice,
Ça me paraît original.

CLOTILDE.

Quoi ! me laisser avec Maurice !
Et dans des parures de bal !
Cette dame veut qu'il choisisse ;
Un garçon, c'est original.

(Pendant cet ensemble, on voit la société traverser le jardin).

SCÈNE VII.

CLOTILDE, MAURICE.

CLOTILDE.

Tiens c'est drôle !... faire choisir par un jeune homme?.. comme si ça s'entendait aux toilettes des dames !

MAURICE.

Oh ! ce n'est pas pour cela, mademoiselle Clotilde, mais elle sait que je vous aime !

MAURICE.

Ce n'est rien, on s'amuse.

CLOTILDE.

Mais cette ceinture qui est pressée... je vais la chercher au magasin... Et je le verrai sans doute, car c'est son jour de congé, et il doit m'attendre...

MAURICE.

Voulez-vous mon bras, mademoiselle?

CLOTILDE.

Par exemple!... Monsieur Maurice, une jeune personne qui se respecte ne doit sortir qu'avec son prétendu... Adieu!...

MAURICE.

Adieu, mademoiselle!...

CLOTILDE.

C'est coquelicot que nous avons dit?...

MAURICE.

Oui, mademoiselle, coquelicot.

CLOTILDE.

Adieu, Maurice. (*Elle sort à gauche*).

SCÈNE VIII.

MAURICE, *seul.*

Adieu!... Allons, c'est fini... elle ne m'aime pas!... Oh! que ça fait mal de ne pas être aimé!... C'est vrai, ça dégoûte de vivre... Il y a des momens où on ne chercherait qu'une bonne occasion. (*On entend des cris et un bruit d'artifice.*) Qu'est-ce que c'est?... Des cris de joie?... Là on s'amuse... eti ci... c'est cela... les uns perdent le bonheur, les autres le trouvent... Ciel!... quelle lueur!... on dirait que le feu (*le bruit redouble*) Non, je ne me trompe pas... ces cris au contraire, ce sont des cris d'effroi!...

SCÈNE IX.

MAURICE, WANDERCK, ensuite LAURENCE.

WANDERCK, *accourant.*

Eh! vîte... courez au secours... Ah! mon Dieu! je crois que je brûle encore...

MAURICE.

Ainsi je vois, si vous n'aimiez pas M. Dorian, vous m'aimeriez peut-être!...

CLOTILDE.

Dame! je crois que oui... parce que vous êtes un bon enfant.

MAURICE.

Oh oui!... et comme je vous rendrais heureuse!... je ne verrais que vous, je ne penserais qu'à vous!... je vous aimerais le matin, le soir, toujours!... au lieu que votre Dorian... un prodigue, un coureur, un ivrogne!...

CLOTILDE.

M. Maurice!

MAURICE.

Oh! je n'en dis pas de mal... mais quel est son état?.. un pompier!...

CLOTILDE.

Mon père est un pompier, et ma mère fut particulièrement heureuse!... et puis Dorian, c'est un bon militaire... il a la croix, je lui donnerai le bras, on nous portera les armes!...

MAURICE

Oh! si ce n'est que ça!... il fallait donc le dire... je ne me serais pas laissé acheter un homme par ma bienfaitrice, je serais parti, je me serais fait tuer pour vous!... vous m'aimeriez peut-être à présent?...

CLOTILDE.

Que vous êtes simple, monsieur Maurice.

MAURICE.

Oui, n'est-ce pas?... ce n'est pas comme monsieur Dorian?... il fait de belles phrases, à ce qu'on dit car je n'ai pas envie de le connaître... il a des mots superbes... qu'il va apprendre dans les spectacles, les jours de service, et puis, quand il s'habille en petit maître...

CLOTILDE.

Il a raison!... il est bel homme, il veut paraître à son avantage... comme il dit d'ailleurs, d'être bien mis, c'est utile auprès des grandes dames... et ça ne peut pas nuire auprès des petites... (*on entend du bruit et des cris*) quel bruit?... entendez-vous?...

MAURICE.

Ce n'est rien, on s'amuse.

CLOTILDE.

Mais cette ceinture qui est pressée... je vais la chercher au magasin... Et je le verrai sans doute, car c'est son jour de congé, et il doit m'attendre...

MAURICE.

Voulez-vous mon bras, mademoiselle?

CLOTILDE.

Par exemple!... Monsieur Maurice, une jeune personne qui se respecte ne doit sortir qu'avec son prétendu... Adieu!...

MAURICE.

Adieu, mademoiselle!...

CLOTILDE.

C'est coquelicot que nous avons dit?...

MAURICE.

Oui, mademoiselle, coquelicot.

CLOTILDE.

Adieu, Maurice. (*Elle sort à gauche*).

SCÈNE VIII.

MAURICE, *seul.*

Adieu!... Allons, c'est fini... elle ne m'aime pas!... Oh! que ça fait mal de ne pas être aimé!... C'est vrai, ça dégoûte de vivre... Il y a des momens où on ne chercherait qu'une bonne occasion. (*On entend des cris et un bruit d'artifice.*) Qu'est-ce que c'est?... Des cris de joie?... Là on s'amuse... eti ci... c'est cela... les uns perdent le bonheur, les autres le trouvent... Ciel!... quelle lueur!... on dirait que le feu (*le bruit redouble*) Non, je ne me trompe pas... ces cris au contraire, ce sont des cris d'effroi!...

SCÈNE IX.

MAURICE, WANDERCK, ensuite LAURENCE.

WANDERCK, *accourant.*

Eh! vîte... courez au secours... Ah! mon Dieu! je crois que je brûle encore...

MAURICE.

Qu'est-ce, M. Wanderck ? Expliquez-vous.

WANDERCK.

Ah ! c'est vous... vous voilà... Je vous croyais dans le feu...

MAURICE.

Le feu !... Où donc ?...

WANDERCK.

Dans le pavillon, dans la tourelle... que sais-je ?... Ces maudites fusées...

MAURICE.

Ciel ! Et madame la baronne. (*Il sort en courant.*)

WANDERCK.

Elle est sauvée... sauvée... Ce jeune homme qui s'est précipité dans les flammes, qui l'a prise dans ses bras et l'a rapportée évanouie au milieu de nous !... Oh ! que c'est beau d'avoir du courage... Brave ou millionnaire, je ne connais que ça.

LAURENCE, *accourant.*

M. Wanderck, M. Wanderck.

WANDERCK.

Eh bien ! votre maîtresse...

LAURENCE.

Elle est encore toute tremblante et moi aussi. Les pompiers arrivent à l'instant, et madame vous prie de veiller à ce que le désordre ne se mette pas dans les jardins.

WANDERCK.

Et ce jeune homme qui l'a sauvée ?...

LAURENCE.

Je ne le connais pas... je ne l'ai jamais vu... il n'est pas de la société de madame... On dit qu'il a escaladé la muraille du côté de la rue de Varennes... Madame l'a demandé... elle lui parlait encore tout-à-l'heure... mais il a disparu...

WANDERCK.

Ah ! c'est elle !...

SCÈNE X.

LAURENCE, ALEXINA, WANDERCK, SOCIÉTÉ.

CHOEUR.

AIR : *de M. Botte.*

Quel bonheur ! quelle ivresse !
Que ce moment est doux !
Enfin, le péril cesse,
La voilà parmi nous.

ALEXINA.

Oh ! mes amis !... Wanderck, c'est vous !... Quel événement !... Tant de monde exposé dans cette fête !...

WANDERCK.

Pour moi, madame, je voulais me jeter dans les flammes, Mais j'ai perdu la tête, c'est ce qui m'a sauvé..,

ALEXINA.

Oui, c'est à lui que je dois tout... à lui seul... et j'aime mieux ça...

WANDERCK.

Permettez... Ce jeune homme... Vous le connaissez ?

ALEXINA.

Non... Qu'importe... Il reviendra, il me l'a promis... Ah ! Wanderck, si vous l'aviez vu ! il est très-bien.

WANDERCK.

Comment !... un inconnu ?...

ALEXINA.

Non, il ne l'est plus... Maintenant tout est changé pour moi... je suis heureuse...

WANDERCK.

Allons. Voilà le roman !... une tête allemande.

SCÈNE XII.

LAURENCE, ALEXINA, CLOTILDE, WANDERCK.

CLOTILDE, *en entrant, à gauche.*

Oh ! non, ce n'est pas lui ; ça ne se peut pas.

ALEXINA.

Qu'avez-vous donc ?

CLOTILDE.

Rien, madame... c'est que j'ai cru reconnaître... et puis j'ai appris qu'un événement affreux, pendant que j'allais chercher une ceinture...

ALEXINA.

Une ceinture... Oui... donnez. La mienne s'est détachée.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE, *entrant par le fond.*

Madame, soyez tranquille ; on s'est rendu maître du feu.

ALEXINA.

Il n'y a personne de blessé?

MAURICE.

Si fait, madame... il y a... Ciel ! Clotilde !...

ALEXINA.

Celui qui m'a sauvée?...

MAURICE.

Non, madame, un pompier.

WANDERCK.

Un pompier!

ALEXINA.

AIR : *final du deuxième acte de Jérôme.*

O ciel ! pour lui, je dois tout faire,
J'irai le voir, oui, dès demain.

CLOTILDE.

Monsieur Maurice, parlez, mon père
Etait-il là ?

MAURICE.

Mam'zelle, je crains...

TOUS.

Pourquoi donc cet air de mystère ?
Pourquoi ne lui répond-il pas ?

WANDERCK.

Les voici tous.

CLOTILDE, *se jetant au milieu d'un groupe de pompiers qui s'arrête au fond du théâtre et où se trouve Martin.*

Grand Dieu !... mon père !

TOUS.

Son père!

ALEXINA, *à quelques domestiques.*

Son père... Allez, suivez ses pas.

ENSEMBLE.

ALEXINA.

Oui, oui, courez, et qu'on le suive,
Répondez-lui de mes bienfaits.
Faut-il, quand le bonheur m'arrive,
Qu'il s'y mêle encor des regrets?

WANDERCK.

Allons, cette tête si vive
Fait son roman, je m'y connais.
Encore un rival qui m'arrive,
Je ne réussirai jamais.

LES POMPIERS.

Déjà sa douleur est moins vive,
Plus de frayeur, plus de regrets.
Courir au feu, quoiqu'il arrive,
C'est not' devoir, et gare après.

LA SOCIÉTÉ, MAURICE.

Allez, qu'une marche attentive,
De son mal trompant les effets,
Rende ici sa douleur moins vive
Et calme nos justes regrets.

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le Théâtre représente la cour d'une caserne de pompiers; à gauche au premier plan, le logement du commandant; au deuxième plan, l'entrée principale du quartier, près de laquelle se trouve un corps-de-garde, on voit un factionnaire en dehors; à droite au premier plan, un vestibule conduisant dans les bâtimens; au deuxième plan, la cantine; au troisième, une autre entrée; sur le devant de la scène, plusieurs tables.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIN, RENAUD, POMPIERS.

Martin est assis, le bras en écharpe; les pompiers sont debout autour de lui.

CHOEUR.

AIR : *Chantons, amis.* (Wallace.)

Buvons, amis, et point de chagrin,
Que l'fil en quatre aill' bon train!
A la santé du pèr' Martin!
Pas d'verr' vid', pas d'verr' plein!

MARTIN, *haussant son verre.*

Doucement! cette eau-de-vie
Pourrait mettre à mon bras
Un feu qu'on n'éteint pas
Comme l'autre incendie.

CHOEUR.

Buvons, amis, etc.

MARTIN.

Eh! doucement, monsieur le donneur d'eau bénite! Quand on a le bras épilogué, il faut filer doux!... Diable de fusée qui s'avise de me partir dans la main!... Avec leur artifice!... C'est bien un plaisir de grands seigneurs... ça monte... ça brille... ça descend... gare la bombe!... et puis, la farce est jouée... Comme c'est amusant!... S'ils avaient l'habitude du feu comme nous!...

RENAUD.

Dites donc, père Martin, cette petite baronne!... Elle était jolie tout de même... je l'ai vue en défilant...

MARTIN.

Jolie... c'est possible... Je ne vois plus de cet œil-là, moi...

RENAUD.

Paraît qu'elle a écrit ce matin au commandant... par ce petit commis... vous savez... le rival de Dorian...

MARTIN.

Pourquoi faire qu'elle a écrit au commandant?

RENAUD.

Peut-être pour le remercier.

SCÈNE II.

MARTIN, DORIAN, RENAUD, POMPIERS.

DORIAN, *à la cantonade.*

Ah! ça, qu'est-ce que ça signifie!... Taisez-vous... ou je vais...

MARTIN.

Allons... en voilà un qui est toujours en querelle!...

RENAUD.

Ce diable de Dorian...

DORIAN.

C'est vrai aussi... je me fâcherai... Bonjour, père Martin... Se moquer de moi, parce que je suis consigné!

LES POMPIERS, *riant.*

Consigné!...

DORIAN.

Silence dans les rangs... Est-ce que vous allez recommencer, vous?

MARTIN.

Allons, est-ce qu'on se dispute quand on déjeûne ensemble?

DORIAN.

Avant déjeûner ça ouvre l'appétit... D'ailleurs je n'aime pas qu'on me vexe... c'est bien assez comme ça... Je sors de chez le commandant... il me semble encore l'entendre : « Mon beau camarade, vingt-quatre heures de consigne!... »

MARTIN.

Dame ! aussi, pourquoi que tu manques à l'appel ?...

DORIAN.

Je manque à l'appel... je manque à l'appel !... C'est possible... ma montre retardait...

MARTIN.

V'là le mal... Pourquoi que t'as une montre ?... elle retarde et ça te dérange !... Au surplus...

AIR : *du pas redoublé.*

Lorsqu'on sait son ordre du jour,
On n' va pas à l'encontre...
Sur l' premier roul'ment du tambour
Il faut régler sa montre.

DORIAN.

Mais il est triste, cependant,
Un soir de tête-à-tête,
Quand l'amour nous dit ; « En avant ! »
De s' régler sur la retraite...

Diable de consigne !... Avec ça que moi, je n'y pensais pas, et que j'ai écrit ce matin pour m'engager à certaine partie...

MARTIN.

Une partie fine ?...

RENAUD.

Ah ! c'est que mon ami Dorian, voyez-vous, il aime les jolies femmes !...

DORIAN.

Et réciproquement... il en est aimé... modestie à part...

MARTIN.

C'est donc pour ça qu'il soigne l'habit de muscadin ?

DORIAN.

Mais peut-être... Au fait, l'uniforme ne me va pas mal ; mais l'habit bourgeois, c'est plus élégant, ça trompe... Et qui sait ?... Une passion, un coup de fortune...

RENAUD.

Nous y voilà !... Si vous saviez ce qu'il disait dernièrement ?

DORIAN.

Eh bien ! qu'est-ce que je disais ?... Au fait, je ne le cache pas... Combien de fois, en passant le soir devant ces

beaux hôtels, où, par une fenêtre entr'ouverte, je découvrais un boudoir élégant, je me suis senti ému, agité d'amour... ou d'ambition, c'est égal... Combien de fois me suis-je dit : « Oh! si le feu prenait là, comme je m'é-» lancerais dans cet appartement qui m'est fermé à moi, » pauvre diable!... mais grâce au feu, nous entrons par-» tout... Là sans doute il y a une femme, une femme char-» mante... je la prendrais dans mes bras... je la sauverais... » Et ce n'est pas pour de l'or, de l'argent, des richesses... » Les pompiers ne reçoivent rien! Respect au règle-» ment... mais du moins..,

AIR : *A soixante ans l'on ne doit pas remettre.*

A son réveil, sa première pensée
Serait pour moi .. Son cœur et son regard
Appelleraient l' sauveur qui l'a blessée,
Et je serais à l'appel sans retard!
Et que sait-on? Dans sa reconnaissance...
Dam! c'est qu' j'aurais le fameux habit noir,
Et ce ruban que les femm's aim'nt à voir;
J'obtiendrais p't'être certaine récompense
Que l' réglement n' défend pas de r'cevoir...

Oh! tenez, rien que d'y penser !...

MARTIN.

En avant, les châteaux en Espagne!... Eh bien! tu as perdu une belle occasion... Si tu étais venu hier avec nous!...

DORIAN, *feignant la surprise.*

Hier?...

RENAUD.

Oui... Une petite baronne, jolie... oh! tout ce qu'il y a de plus joli!... des yeux... un hôtel magnifique... et une taille! ah! Dieu! un air d'opulence... Enfin ça m'a fait rêver toute la nuit... moi qui ne rêve jamais... T'es bel homme... tu as eu un commencement d'éducation... Et d'ailleurs, ta naissance est bien quelque chose... Tu aurais sauvé la baronne!...

DORIAN, *gaîment.*

C'est possible...

MARTIN.

Tu lui aurais plu...

DORIAN.

C'est probable...

RENAUD.

Et sa reconnaissance...

DORIAN.

Ah ! tais-toi.

RENAUD.

Son amour...

DORIAN.

Tais-toi.

MARTIN.

Tiens, comme il s'échauffe !... Rassure-toi... il y a un beau monsieur qui a pris l'avance, à ce qu'on dit !...

RENAUD.

Et il a bien fait, n'est-ce pas, l'ami ?... Parce que toi, vois-tu, tu n'as pas les manières, les habitudes, qu'il faut avec les belles dames.

MARTIN.

C'est vrai... Il y a des momens où cela se voit... quand la bouteille opère...

Air : *de Marianne.*

Le vin te port' vite à la tête...
Et dans ces cav' là, c'est du bon :
T' vois-tu là, tout à-fait casquette?...
C'est qu'alors tu n'as plus bon ton...

DORIAN.

C'est vrai que l' vin
M' met trop en train,
Comm' la beauté,
Il me rend ma gaîté...
Quelqu' fois trop fort !
Ça fait du tort,..
Dam ! par état,
J'ai les goûts d'un soldat.
Pourtant qu' je m' trouve quelqu' dimanche
Près d'un' grand' dame à fair' la cour,
Je n' boirai pas... quitte un autr' jour
A prendre ma revanche...

SCÈNE III.

MARTIN, CLOTILDE, DORIAN, RENAUD.

CLOTILDE, *à la cantonade.*

Du tout, messieurs, du tout, c'est mon père que je demande !

MARTIN.

Ah ! ma petite Clotilde !...

CLOTILDE.

Bonjour, papa !... ce factionnaire qui prétend que je ne viens ici que pour Dorian !... c'est vrai que je ne suis pas fâchée de le voir !...

DORIAN.

Bonjour, mademoiselle Clotilde !...

CLOTILDE *à Dorian.*

Bonjour, mon futur !... (*à Martin*) comment ça va-t-il ?..

MARTIN.

Bien, mon enfant, embrasse-moi !... est-elle gentille, mon héritière ?... heim ? qu'en dites-vous ?...

DORIAN.

Je dis que j'aime mieux l'héritière que l'héritage...

CLOTILDE *regardant Dorian.*

C'est étonnant !... on dirait les mêmes yeux... la même tournure !

MARTIN.

Que diable as-tu donc à regarder ? on dirait que tu ne connais pas ton prétendu.

CLOTILDE.

Oh ! rien !... c'est que, voyez-vous, hier j'ai aperçu quelqu'un qui lui ressemblait..... mais un beau jeune homme...

DORIAN *d'un air dégagé.*

Bah ! vraiment ?...

CLOTILDE.

AIR : *du fleuve de la vie.*

C'étaient vos traits, votre figure ;
En uniforme tous les deux,
Vous auriez la même tournure,
Vous êtes bien... il n'est pas mieux...

Comme vous, il a tout pour plaire,
Et par amour pour vous, je croi
Qu's'il eut voulu m'embrasser, moi
Je l'aurais laissé faire !

MARTIN.

Eh ! dis donc, pas de quiproquos avant le mariage (1).

RENAUD.

Après... c'est autre chose !... (*les pompiers rient*).

MARTIN.

Messieurs, messieurs, pas de propos sur l'article !... respect au sexe !...

CLOTILDE.

C'est vrai que le propos est un peu leste !... aussi, je n'ai pas entendu.

MARTIN *passant au milieu des pompiers.*

Ah ! ça, vous savez ?... on m'a promis une gratification.. et à ce matin, c'est moi que je régale... attentif au commandement !... un homme de bonne volonté pour aller au cabaret ! il faut penser au solide.

RENAUD.

Et le solide, c'est le liquide !... je m'en charge !...

DORIAN.

Laisse donc, il faut le goûter... et c'est mon genre... Je me connais en bon vin et en jolies femmes... (*montrant Clotilde*) voyez plutôt !...

CLOTILDE.

Que cet être là a de jolies expressions !...

CHOEUR.

AIR : *c'est á Paris.* (*Carraffa*).

Tout au plaisir !...
C'est un déjeûner de famille !...
Tout au plaisir !...
Nous allons bien nous divertir !...

DORIAN.

Père Martin, gar' pour votre fille,
J'veux la griser à votr' santé !...

---

(1) Clotilde, Martin, Dorian, Renaud.

MARTIN.

Chez d'autr's c'est l'champagn' qui pétille,
Chez nous que ce soit la gaîté !...

CLOTILDE.

Dorian, ne vous fait's pas attendre...

DORIAN.

J'verrai si vous avez l'vin tendre !...

CLOTILDE.

Ah ! sitôt que vous êtes là
J'nai pas besoin de vin pour ça !...

CHOEUR.

Tout au plaisir !...
C'est un déjeûner de famille !...
Tout au plaisir !
Nous allons bien nous divertir !...

DORIAN *à Clotilde.*

Oui près d'une femme gentille !

MARTIN.

Pres d'un verr' qu'on vient de remplir !...

CHOEUR.

Tout au plaisir !... etc.

(*Ils sortent par la cantine, Clotilde arrête Dorian par le bras*).

SCÈNE IV.

CLOTILDE, DORIAN, MARTIN.

CLOTILDE.

Un petit instant, monsieur, je vous en prie.

DORIAN.

Ma petite Clotilde, parle, que veux-tu ?

CLOTILDE.

Tu !... dites donc, mon père, je crois qu'il m'a tutoyée!..

MARTIN.

Il t'a tutoyée !...

CLOTILDE.

Qu'est-ce que c'est que ces manières là avant le mariage ? vous savez bien, monsieur, qu'on ne se tutoie qu'après !..

MARTIN.

Heim ? a-t-elle des principes ? (*à part.*) sa pauvre mère n'y regardait pas de si près !...

CLOTILDE.

Mais puisque mon père consent...

MARTIN.

Certainement j'y ai consenti le jour que tu as tant pleuré. dam ! je ne pouvais pas laisser la fille d'un sergent de pompiers se périr par le charbon !...

CLOTILDE.

Ainsi les bans cette semaine... et dans quinze jours ?...

DORIAN *avec distraction.*

Oui nous causerons de ça... plus tard... au dessert... et le vin que j'allais oublier.

MARTIN.

Eh ! dis donc, monsieur l'amoureux,... et de l'argent, en as-tu ?...

DORIAN.

Soyez tranquille... on en a... et voilà une bourse... (*Il tire sa bourse, une ceinture tombe*) où il y a des espèces.

MARTIN.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que tu perds là ?

CLOTILDE *la ramassant.*

Une ceinture !...

DORIAN *la lui prenant.*

Ah ! je sais ce que c'est !...

CLOTILDE.

Mais, monsieur...

DORIAN *s'échappant.*

Eh ! vite, préparez le déjeûner, je reviens avec les bouteilles !...

(*il entre dans la cantine.*)

SCÈNE V.

CLOTILDE, MARTIN.

CLOTILDE.

Cette ceinture... ce n'est pas celle qu'il m'a prise...

MARTIN.

Il t'en a pris une !... Le gaillard qu'il est, en prend partout... Dam ! je t'ai prévenue... il a des défauts, ton amoureux... il est joueur, il est buveur... il aime le sexe...

il a de belles paroles, de belles phrases... ça séduit... et puis il manque à une fille...

CLOTILDE.

Il ne m'a jamais manqué... oh! Dieu... il ne me manquerait pas deux fois.

MARTIN.

Il faut l'éprouver... Six mois... un an...

CLOTILDE.

Tiens, vous croyez qu'une jeunesse qui est dans la couture peut attendre comme ça?...

MARTIN.

Mais pourquoi que tu choisis un pompier?... c'est là ce qui me chiffonne... Depuis l'extinction de feue mon épouse, ta digne mère, je n'ai pas une fois grimpé dans les flammes, sans craindre de faire une orpheline... Ton Dorian n'est pas plus solide au poste que moi... Tiens, j'aimerais mieux ce petit bonhomme qui rôde quelquefois autour de toi...

CLOTILDE.

Ah! Maurice!...

MARTIN.

Oui... C'est un petit pékin, ça se peut; mais il me plaît ce garçon-là... Et puis, je ne serais pas fâché d'avoir un gendre qui travaillasse dans la banque... pour faire connaissance avec les écus...

CLOTILDE.

Oui... je le sais bien... Il est gentil, Maurice... et puis, comme vous dites, les écus, c'est agréable... mais j'aime mieux l'autre sans, que Maurice avec... Mon Dorian, il plaît à tout le monde comme à moi :

AIR : *du verre.*

Quand on voit mon joli pompier
Passer avec son uniforme,
Tout's nos dam's de se récrier,
En baissant les yeux pour la forme.
Puis il est si tendre, si galant,
Que j' s'rais, même avant l' mariage,
La plus heureuse en fait d'amant,
Si je n'étais pas la plus sage.

(*On entend du bruit au dehors.*)

MARTIN, *allant à la porte d'entrée.*

Eh ! mais, qu'est-ce que j'entends là ?...

CLOTILDE.

Je suis sûre qu'il me rendra heureuse.

MARTIN, *dans le fond.*

C'est une voiture superbe.

SCÈNE VI.

RENAUD, MARTIN, CLOTILDE, ensuite WANDERCK, ALEXINA, POMPIERS.

RENAUD, *accourant.*

Père Martin... père Martin... Ah ! vous ne savez pas... Je suis tout suffoqué...

CLOTILDE.

Qu'est-ce donc ?... expliquez-vous...

LES POMPIERS.

La voilà... la voilà...

MARTIN.

Qui donc ?

RENAUD.

Eh bien ! cette baronne que nous avons éteinte hier au soir... En descendant de voiture, elle a demandé le commandant...

CLOTILDE.

C'est elle !...

ALEXINA, *entrant.*

Allons, Wanderck, allons, un peu de courage !

WANDERCK.

Voilà donc ce qu'on nomme une caserne !... Et dire qu'il y a des gens qui vivent là dedans !...

RENAUD, *montrant la porte à gauche.*

C'est ici, madame, que le commandant...

WANDERCK, *passant à gauche.*

A la bonne heure... Entrons...

ALEXINA, *à Renaud.*

Je vous remercie, monsieur... Arrêtez un instant, Wanderck... (*Les pompiers font tous le salut militaire.*) Monsieur Martin, le sergent ?... (*Martin salue.*)

CLOTILDE.

Voici mon père, madame.

ALEXINA.

Ah! bonjour, mademoiselle, j'espérais vous trouver ici... Mais d'abord, M. Martin, j'ai su que vous aviez été blessé à mon service... et j'étais impatiente de m'assurer par moi-même...

MARTIN, *avec embarras.*

Madame... certainement... ça ne méritait pas... Madame... vous êtes trop bonne!

WANDERCK, *à part.*

Je crois bien... Quand ces gens-là nous sauvent, on les paie... on les paie ce que ça vaut et on ne les revoit plus; voilà comme j'entends la reconnaissance!

ALEXINA, *aux pompiers.*

Et vous, mes amis, je voulais vous voir, vous remercier... Le ministre m'a fait des promesses, je veux qu'il les tienne... (*à Martin.*) Vous allez m'accompagner chez votre commandant.

WANDERCK.

Y pensez-vous, madame la baronne?...

ALEXINA, *sur le devant de la scène, à Wanderck.*

Eh! oui... Depuis hier, j'éprouve je ne sais quel charme à me livrer à ma reconnaissance!... J'espère en donner des preuves à tous ceux qui m'ont secourue...

WANDERCK.

J'entends... (*à part.*) Voilà ce que c'est qu'une tête allemande!... ça se monte, ça fermente...

ALEXINA, *à Clotilde.*

Mon enfant, vous verrez Maurice aujourd'hui... Je l'attends... Il vous aime beaucoup et je le protége... Allons, messieurs...

(*Ils vont pour sortir par la gauche.*)

SCÈNE VII.

RENAUD, MARTIN, CLOTILDE, DORIAN, ALEXINA, WANDERCK.

DORIAN, *tenant une bouteille de chaque main.*

Eh? dites donc, les autres... voilà le liquide... Je l'ai goûté... Tenez, regardez la couleur... Je vous réponds que... (*Il se trouve devant la baronne.*) Ah!...

ALEXINA.

Ciel !...

WANDERCK.

Encore un joli ton, celui-là !...

CLOTILDE, *à part.*

C'est étonnant, l'effet qu'il produit toujours, mon prétendu !

MARTIN.

Eh bien ! voyons, quand tu resteras là en plan avec tes deux bouteilles !...

ALEXINA.

Wanderck !... Wanderck !... Voyez donc ! Ne reconnaissez-vous pas ?...

WANDERCK.

Du tout, du tout !... Est-ce que je connais ces gens-là ?...

DORIAN.

Pardon, madame... je ne voyais pas...

ALEXINA.

Cette voix !...

CLOTILLE, *allant à elle.*

Ah ! mon Dieu !... madame la baronne... qu'avez-vous ?... Vous êtes pâle, agitée...

ALEXINA.

En effet, je ne me sens pas bien... C'est une suite de l'émotion d'hier... le souvenir du danger que j'ai couru... Et il me semble toujours revoir celui qui m'a sauvée !...

MARTIN.

Ah ! c'est un brave, celui-là... Quand on pense qu'il s'est jeté dans le feu, et que ce n'était pas son métier !...

ALEXINA.

C'est ce que je me disais !...

WANDERCK.

Au fait, qu'est-ce qu'il y a donc là de si extraordinaire !

ALEXINA, *à Martin.*

Monsieur est de votre compagnie ?...

MARTIN.

Oui, madame... c'est le plus élégant et le plus beau parleur de la caserne.

ALEXINA.

Ah !...

DORIAN, *avec un air de distraction.*

Eh! dis-donc, toi... Si tu me débarrassais de ces deux bouteilles?...

WANDERCK.

Venez-vous, madame la baronne?

ALEXINA.

Oui... oui... Mes amis, je vous attends... (*A part.*) Ah! mon illusion... mes espérances... Si c'était!...

(*Wanderck lui offre la main; elle sort en regardant toujours Dorian qui cherche à prendre un air d'indifférence; tout le monde remarque avec surprise ce qui se passe; Martin la suit; les pompiers se dispersent.*)

SCÈNE VIII.

RENAUD, DORIAN, CLOTILDE.

CLOTILDE, *à part.*

C'est singulier... On dirait qu'il y a quelque chose!...

DORIAN.

Par exemple!... cette rencontre!... si je m'étais attendu!..

RENAUD.

Ah! ça, dis-donc, qu'est-ce que ça signifie?

DORIAN.

Si tu savais... (*Apercevant Clotilde qui les observe.*) Chut!... (*A Clotilde.*) Mademoiselle Clotilde... ces bouteilles... voulez-vous les porter chez le père Martin pour déjeuner?...

CLOTILDE.

Oui, j'y vais... tout de suite...

(*Elle prend les bouteilles en observant toujours avec inquiétude.*)

RENAUD.

Enfin, m'expliqueras-tu?...

DORIAN.

Certainement, tu es mon ami, toi, et je puis...

(*Il regarde Clotilde qui s'est arrêtée.*)

CLOTILDE.

J'y vais, Dorian, j'y vais...

(*Elle entre à gauche.*)

RENAUD.

Cette grande dame, elle te regardait comme une connaissance...

DORIAN.

Eh! oui, je la connais ; nous nous connaissons!...

RENAUD.

Une baronne?... Allons donc, ce n'est pas possible!... Comment!... dans quelle occasion ?...

DORIAN.

Au feu !... oui, hier au soir, je revenais de chez cette demoiselle qui est femme-de-chambre et qui me fait passer pour son cousin, à cause des principes... Aussi je ne vais chez elle qu'en habit bourgeois, en homme du monde ; comme elle dit... ça m'est égal.

RENAUD.

Parbleu!...

DORIAN.

Voilà que tout-à-coup, dans la rue du Bac, j'ai senti une odeur de fumée !... Un moment, que je me suis dit... On brûle par là... Du danger, des femmes!... En avant!... Je poussais à la rue de Varennes... Je vois un pavillon en feu... La porte était un peu plus loin ; mais, ma foi, pour gagner du temps, je n'en fais ni une, ni deux, j'escalade le mur du jardin, et comme il n'était pas solide, j'en emporte la moitié avec moi... Une fois là...

RENAUD.

Oh! je devine... C'est donc ça que, lorsque nous sommes arrivés, on nous a parlé d'un beau jeune homme dont l'adresse... Je crois bien, tu t'y connais!...

DORIAN.

Juge de mon bonheur!... Je l'avais déposée faible, pâle, évanouie, dans une petite salle, au milieu de trente personnes!... et des gens, dame!... il fallait voir!... Moi, j'étais embarrassé, je me retirais... En revenant à elle, son premier regard ne chercha que moi... son premier mot fut : « Mon libérateur! » Elle me reconnut... elle rougit... ses yeux ne me quittèrent plus... Ah! mon cher, qu'elle était jolie!...

RENAUD.

Je crois bien... avec ça qu'il y a des momens où c'est si joli, une jolie femme!

DORIAN.

Elle éloigna tout le monde... tout le monde, excepté moi!... Et quand nous fûmes seuls, si tu l'avais enten-

due!... Elle me parlait de sa reconnaissance avec une expression !... Sa reconnaissance !... Une baronne !... C'est fameux !...

RENAUD.

Il y avait de quoi en perdre la tête...

DORIAN.

Je ne perdis rien du tout... Je pris un certain ton... j'arrangeai deux ou trois phrases... et je crois que je fus aimable... ma parole d'honneur !... Je fus très-aimable... avec ça que, pour les grâces, elle ne doit pas être difficile, c'est une allemande !...

RENAUD.

Elle est de la Pologne, dit-on ?...

DORIAN.

Juste du pays où mon père fut tué.

RENAUD.

Je vois qu'avec elle tu filais le sentiment ?...

DORIAN.

Ça n'allait pas mal... Je m'étais rapproché... Je voulus baiser sa main... elle me laissa faire... Je tenais un ruban... une ceinture qui s'était détachée... elle ne songeait pas à le reprendre... Je vis que sa tête se montait... Elle m'invitait à une soirée pour aujourd'hui, en me demandant mon nom, ce qui m'embarrassait un peu, quand tout-à-coup on annonça les pompiers... Hein ? vois-tu ma frayeur ? Elle s'avança pour parler à quelqu'un... Je profitai de l'occasion pour m'esquiver, et je sortis du jardin sans que personne eut le temps de me reconnaître.

RENAUD.

Quelle aventure!... Ah ! ça, mais tu ne lui as rien dit ?... Tu es resté là muet, immobile ?... tu n'avais pas l'air...

DORIAN.

Moi, la reconnaître !... recevoir un affront ici !... Jamais, jamais !... La détromper !... et dans quel moment ? Lorsque, ce matin, je lui ai écrit que j'acceptais son invitation, que j'irais chez elle... ce soir...

RENAUD.

Chez elle !... et pourquoi ?...

DORIAN.

Oh ! que veux-tu ?... Des idées !... Je n'avais pas dormi de la nuit, ni elle non plus, peut-être !... Mais faut-il

avoir du malheur?... Ma lettre venait de partir, quand j'ai appris que j'étais consigné!...

RENAUD.

C'est contrariant.

DORIAN.

Je crois bien... J'espérais déjà, je me disais :

AIR : *de Préville et Taconnet.*

Comme un héros de roman, auprès d'elle
J'ai pénétré... j'ai disparu soudain!...
Si cet amant mystérieux, fidèle,
Dans son boudoir revenait ce matin!
Depuis hier j'ai fait tant de chemin!
Oui, cette nuit, je lui plaisais en rêve,
J'occupais seul ce cœur que j'ai blessé, (*bis*).
Et ce matin, il se peut que j'achève
Ce qu'en rêve j'ai commencé.

RENAUD.

Silence!... c'est elle.

SCÈNE IX.

RENAUD, DORIAN, WANDERCK, ALEXINA.

ALEXINA.

Wanderck, venez, sortons... Le trouble que j'éprouve... (*Apercevant Dorian, à part.*) Le voici!...

DORIAN, *bas.*

Faut filer... et tout de suite. (*Il passe de l'autre côté.*)

WANDERCK.

Prenez mon bras, je vais faire avancer votre voiture...

ALEXINA, *avec embarras.*

Non... tout-à-l'heure... J'attends Maurice... je veux assurer son bonheur... Mais vous, voyez un peu... sachez où est cette jeune fille... Clotilde... amenez-la moi...

WANDERCK.

Ah! c'est trop fort!... M'aventurer tout seul au milieu de cette caserne... c'est déjà trop d'y être entré!...

ALEXINA

Je vous en prie... On vous indiquera la demeure de son père... Un de ces messieurs... (*Montrant Renaud.*) Monsieur voudra bien, j'espère...

RENAUD, *se redressant.*

Comment donc, madame! J'aurai cet honneur, si monsieur permet...

ALEXINA.

Assurément !... Allez, Wanderck, allez...

WANDERCK.

Avec un homme comme ça ?... Y pensez-vous ?... (*Mouvement d'impatience d'Alexina.*) Mais vous le voulez... j'y vais... (*En sortant.*) Vous verrez que c'est au sixième étage. (*Ils sortent par le bâtiment à droite ; Dorian gagne le fond du théâtre ; dès qu'Alexina voit Wanderck sorti, elle se retourne vivement.*)

SCÈNE X.

ALEXINA, DORIAN.

ALEXINA, *le retenant.*

Monsieur... monsieur... restez, de grâce !... (*A part.*) Si c'est lui, il faut qu'il s'explique !...

DORIAN, *à part.*

Attention !... Un front d'airain... ou tout est perdu...

ALEXINA.

Monsieur, ma conduite pourrait vous paraitre étrange, si vous ignoriez le motif...

DORIAN.

Le motif !... Ah ! il y a un motif ?... Je ne sais pas...

ALEXINA.

Monsieur... monsieur, ne me trompez pas !... C'est vous qui étiez chez moi, hier... au milieu des flammes !..

DORIAN, *jouant la surprise.*

Pardon, excuse, madame... je n'ai pas l'honneur... je n'étais pas de service hier avec les autres !..

ALEXINA.

Je le sais bien... aussi, ce n'est pas en militaire... en pompier que vous m'avez secourue ; mais...

DORIAN, *gaîment.*

Tiens, c'est drôle... vous avez raison... j'étais en monsieur, hier... j'avais ma redingotte bleue... un louvier superbe !...

ALEXINA *étonnée.*

Que signifie ?.....

DORIAN, *forçant le ton de soldat.*

Ah ! il n'y a qu'une petite difficulté... c'est que... j'étais de planton avec des amis... que nous nous régalâmes ensemble !...

AIR : *du Carnaval.*

Nous étions six, et gaîment à plein verre,
Nous nous r'passions un p'tit vin dont auquel !...
Si bien que l'soir, en r'venant d'la barrière,
J'étais un peu... dam ! c'est bien naturel !
Un vrai pompier est toujours sur l'qui vive !...
Il est dans l'eau la nuit comme le jour,
Tout' la semaine, et quand l'dimanche arrive,
Ne faut-il pas que le vin ait son tour ?...

ALEXINA, *à part.*

En vérité... je ne reviens pas de ma surprise !... Je me tromperais... ce ne serait pas ?... ah! que je serais contente !...

DORIAN *à part.*

Elle n'y est plus !...

ALEXINA.

Cependant, tout-à-l'heure, quand vous êtes entré... j'ai cru que c'était lui.

DORIAN.

Voyez-vous ça... au fait il y a des ressemblances.

ALEXINA.

Celle-là serait bien singulière... car tout est semblable... la démarche, les traits...

DORIAN.

En vérité ?... *(à part)* ça prouve qu'elle a bien regardé !...

ALEXINA.

Jusqu'au son de voix... il serait le même absolument si vous n'aviez un ton qu'il n'avait pas...

DORIAN *vivement.*

Est-ce qu'il avait mauvais ton ?...

ALEXINA.

Ah! je n'aurais pas deviné sous cet air distingué, un soldat...

DORIAN *s'oubliant.*

Un pompier!... Ah! madame, voilà qui est injuste... notre sort n'est pas brillant, mais il est honorable ! il ne faut pas croire que nos rangs soient ouverts à tout le monde!...

ALEXINA *l'observant avec émotion.*

Ah?...

DORIAN *se reprenant tout-à-coup.*

Moi, par exemple, me voilà! un gaillard, à ce qu'ils

disent... ce qu'on appelle un bon enfant... j'ai bon ton je m'en vante... je n'ai pas mon pareil... Oh ! si fait... il y a ce monsieur d'hier... voyez un peu pourtant, ce pauvre jeune homme, car c'était un jeune homme, n'est-ce pas, madame ?...

ALEXINA.

Comme vous.

DORIAN.

Comme moi... c'est ça... peut être un militaire ?

ALEXINA.

Il a la croix !...

DORIAN.

Toujours comme moi... il s'est risqué pour vous... le feu, le danger, rien ne l'a arrêté... Il vous a sauvée... et dans ce moment là, vous étiez émue ?... vous éprouviez pour lui une reconnaissance ?...

ALEXINA.

Monsieur !...

DORIAN.

Rien ne coûte alors, mais qu'il redevienne comme moi...

AIR : *Voilà les plaisirs du village.*

Qu'il ne soit après tant d'éclat
Qu'un pompier sans nom, sans usage ;
Plus de héros !... c'est un soldat
Qui par devoir a du courage ;
Votre amitié se changerait
En pitié pour son indigence...
Vous rougiriez, vous, du bienfait,
Et lui, de la reconnaissance !...

ALEXINA.

Monsieur, monsieur, quels sentimens vous me supposez !... vous m'éprouvez ?... Je vous ai reconnu... je vous reconnais.

DORIAN.

Non, madame, non, ce n'est pas moi.

ALEXINA.

Eh bien ! celui à qui je dois la vie, m'a promis de venir chez moi aujourd'hui, ce soir, si vous veniez l'un et l'autre, je n'aurais plus de soupçon ..

DORIAN *déconcerté.*

Madame...

ALEXINA.

Oh! je suis sans orgueil, sans vanité, mon hôtel est ouvert à des pompiers, même après le danger... venez-y, monsieur, je vous recevrai, je vous invite...

DORIAN.

Oh ! madame, c'est impossible, je suis consigné.

ALEXINA.

C'est un prétexte... une défaite !...

DORIAN.

Non, madame, je vous jure...

SCÈNE XI.

WANDERCK, CLOTILDE, MARTIN, ALEXINA, DORIAN, RENAUD, POMPIERS, CANTINIÈRES.

WANDERCK, *amenant Clotilde.*

Allons, venez, mademoiselle, venez ! ... ouf ! ... quelles marches ! . . . hautes de ça ! . . .

RENAUD, *aux pompiers.*

Eh ! non, vous dis-je, madame la baronne n'est point partie ! . . .

DORIAN, *à Martin qui sort de la cantine.*

Ah ! père Martin, dites donc à madame, si je suis consigné ! . . .

WANDERCK.

Qu'est-ce que ça nous fait ?...

ALEXINA.

Monsieur ! . . .

MARTIN.

C'est vrai qu'il l'est... jusqu'à demain..., et il y l'est souvent, parce qu'il se permet des choses qui sont défendues !...

DORIAN.

Parbleu ! si elles n'étaient pas défendues, je ne serais pas obligé de me les permettre ! . . .

RENAUD.

Farceur !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MAURICE, *se plaçant à gauche d'Alexina.*

CLOTILDE.

Maurice !...

MARTIN.

Ah! ah! l'autre amoureux !...

WANDERCK.

Allons, il ne manquait plus que celui-là...

MAURICE.

Madame la baronne, je me rends à vos ordres... et comme je quittais l'hôtel pour venir vous rejoindre, on m'a remis une lettre très-pressée à votre adresse.

ALEXINA *prenant la lettre.*

Donnez, je suis bien aise de vous voir ici avant de quitter ces lieux, je m'occuperai de vous... mais cette lettre...

(Elle l'ouvre).

DORIAN *à part.*

Ciel ! la mienne !

ALEXINA.

Une écriture inconnue !.. *(elle lit à part)* « Madame hier » après vous avoir sauvée des flammes, une circonstance » imprévue m'a éloigné de vous... Je n'ai pu vous dire » que j'acceptais avec reconnaissance votre invitation, et » que j'aurais l'honneur de vous présenter mes hommages » ce soir » (*s'arrêtant*) c'est de lui, il viendra... (*regardant Dorian*) consigné... oh ! je me trompais...

(Final du premier acte de la Somnambule, tiré de l'Auberge de Bagnères).

ALEXINA.

Quels traits ! quelle ressemblance !

DORIAN.

Ah ! n'est-il plus d'espérance !

ALEXINA.

Et cependant ce n'est pas lui.

MAURICE et CLOTILDE.

Qu'est-ce ? que veut dire ceci?

WANDERCK.

Comment sortir d'ici. (*bis.*)

RENAUD *à Dorian.*

Dis donc, sa visite, je pense,
Aura pour toi d'heureux effets ;
On a levé tous les arrêts.

DORIAN *parlant.*

Qu'entends-je ?...

ALEXINA.

Adieu, messieurs,

MARTIN.

De vos bontés, madame,
Dans notre âme,
Nous gardons le souvenir.

ALEXINA.

Allons, Wanderck, il faut partir.

WANDERCK *passant près d'elle.*

ENSEMBLE.

Oh ! oui partons, partons vite,
Trop heureux de vous obéir;
Enfin, je vais donc en sortir.

ALEXINA.

Malgré tant de ressemblance,
Je me trompais assurément.

CLOTILDE, MARTIN, CHOEUR.

Nous somm's fiers de votre présence,
Prolongez cet heureux moment.

DORIAN.

Mon cœur reprend espérance,
Allons j'irai décidément.

MAURICE

Non, il n'est plus d'espérance,
Car je vois là son autre amant.

WANDERCK.

Ces élans de reconnaissance
Ne m'y reprendront pas souvent.

ALEXINA *à Martin.*

Mais j'oubliais encor... de ma reconnaissance
Vous recevrez un don; vous le pouvez, je pense :
Le commandant me l'a dit, je sais bien
Que les pompiers n'acceptent rien.
Mais cependant...

WANDERCK.

Encor quelque folie.

ALEXINA.

Voyez, pour moi Maurice est un ami,
Heureux par moi, par mes soins enrichi,
Que votre fille à son sort soit unie.

CLOTILDE.

MAURICE.

Il hésite, je crois.

WANDERCK

CLOTILDE *bas à son père.*

Parlez pour moi :

CHŒUR.

Quoi ! lui choisir un époux !

MARTIN.

C'est trop d'honneur pour nous ;
Mais cela regarde ma fille.
Déjà, madame, elle a choisi
Son prétendu... le voici ! (*Il montre Dorian.*)

ALEXINA.

Ah ! c'est monsieur qu'elle a choisi.

CLOTILDE.

Il sera bientôt de la famille.

MAURICE *à Alexina.*

Vous le voyez, tout est fini.

ALEXINA.

Du courage ! votre main tremble.

WANDERCK.

Ah ! mon petit commis veut être intéressant.
Il fait du sentiment :
Dès demain nous rompons ensemble.

ALEXINA.

Malgré tant de ressemblance,
Je me trompais assurément.

DORIAN.

Mon cœur reprend espérance,
Allons, j'irai décidément.

MAURICE.

Non, il n'est plus d'espérance,
Me refuser ; je l'aimais tant !

WANDERCK.

Ces élans de reconnaissance,
Ne m'y reprendront pas souvent.

CLOTILDE, MARTIN, CHŒUR.

Nous sommes fiers de votre présence,
Prolongez cet heureux moment !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

(Le théâtre represente un salon élégant chez la baronne ; à droite une fenêtre ; à gauche une psyché, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXINA, MAURICE. *Ils entrent par le fond.*

ALEXINA. (*Grande parure de bal.*)

Dites-moi, Maurice, il n'est pas encore arrivé?...

MAURICE.

Monsieur Wanderck, madame?...

ALEXINA.

Eh! non... lui... lui... Mon libérateur!...

MAURICE.

Je ne sais, madame... D'ailleurs, comme je ne l'ai pas vu!... Moi, je n'ai de bonheur en rien... Quand madame courait des dangers, j'étais loin d'elle...

ALEXINA.

Bon Maurice!... C'est vrai... il n'est pas heureux... Perdre ce qu'on aime!... Mais du moins vous reverrez votre Clotilde... Ce rival qu'elle vous donne, n'est pas encore son mari... C'est un homme commun... sans éducation... son langage... (*A part*) : Mais cependant il n'est pas mal... ses traits ont quelque chose de distingué... Et cette ressemblance!... oh! quelle idée!... n'y pensons plus!... Et, dites-moi, vous avez revu le sergent Martin... sa fille?...

MAURICE.

Non, madame... je ne suis pas allé...

ALEXINA.

Comment!... Mais je vous avais dit...

MAURICE.

C'est M. Wanderck qui m'a défendu... Il prétend que ce n'est pas convenable... dans une soirée...

ALEXINA.

Wanderck... toujours Wanderck!... Voilà un de ces amis qui sont insupportables... on dirait qu'il n'est là, qu'il

ne s'occupe de moi... que pour me faire penser à l'autre!... L'autre!... ah ! il n'a pas besoin de Wanderck pour cela...

AIR : *Pour le trouver je cours en Allemagne* (d'Yelva).

Il m'a sauvée... ah ! ce n'est rien encore...
Avant l'instant qui m'offrit son secours,
Mon cœur cédait à l'ennui qui dévore...
Et sans regret j'aurais risqué mes jours.
A son aspect, pour mon âme attendrie
Tout a changé... Je l'attends... et je crois
Que sa présence, en me rendant la vie,
M'a fait aimer le bien que je lui dois.

JOSEPH.

Madame, c'est le monsieur décoré d'hier soir...

ALEXINA.

Faites entrer... C'est lui! Maurice, faites ce que je vous ordonne, n'écoutez que moi... (*Dorian paraît.*)

MAURICE.

Oui, madame... (*Il se trouve en face de Dorian.*) Ciel?...

ALEXINA.

(*A Maurice qui regarde Dorian avec surprise.*) Eh bien! Maurice?...

(*Il sort lentement par le fond.*)

SCÈNE II.

ALEXINA, DORIAN.

DORIAN.

Madame... permettez... je dérange peut-être...

ALEXINA.

Non, monsienr, je vous attendais...

DORIAN, *à part.*

Comme elle me regarde!... J'ai peur...

ALEXINA, *à part.*

Ah! quelle différence!... Il est beaucoup mieux... (*Haut*) Hier, dans le désordre... Je craignais de ne pas vous avoir invité d'une manière assez pressante...

DORIAN.

Madame... certainement... après vous avoir vue, on est trop heureux pour ne pas chercher à vous revoir.

ALEXINA, *à part.*

Ah! l'autre n'aurait pas trouvé cela...

DORIAN.

Et pourtant j'hésitais... je craignais que madame n'eût oublié...

ALEXINA.

Que vous m'avez sauvée... que je vous dois la vie... oh ! non, jamais... Depuis hier, je n'ai pensé... (*Se reprenant*) qu'au service que vous m'avez rendu...

DORIAN.

Laissez donc !... une bagatelle !... ce que tous les jours... (*Se reprenant*) ce que tous les jours je ferais encore...

ALEXINA.

Ah ! j'espère bien ne plus mettre votre générosité à l'épreuve... Quand je me rappelle votre danger !...

DORIAN.

Le mien, madame... je ne le sentais pas... mais le vôtre !... oh ! qu'il me donnait de force et de courage !... En m'élançant sur le haut de cette tourelle qui allait s'engloutir... ces flammes qui nous environnaient... ces planches qui s'enfonçaient de toutes parts... les cris, l'effroi de vos amis... je ne voyais rien... je n'entendais rien... je ne songeais qu'à vous sauver, oui, à vous sauver ou à périr avec vous... (*A part.*) C'est cela ! chaud ! chaud !... comme aux Français !...

ALEXINA.

Ah ? j'ai le cœur serré, je ne perds pas un de vos pas, de vos mouvemens, un seul de vos périls. Votre voix, vos accens... vos traits... tout est là... parlez, parlez, je vous écoute !...

DORIAN.

Madame, voilà !... c'est fini !... mais je vous demande pardon de la manière dont tout cela s'est passé... Je vous tenais dans mes bras... Je sentais se froisser sous ma main ces gazes, cette robe légère... votre tête était là sur mon épaule... vos cheveux flottaient autour de moi... ah ! je ne sentais pas tout mon bonheur !...

Air : *d'Aristippe.*

Dans ce désordre, au milieu de la flamme,
Je vous portais pâle et sans mouvement :
Vous n'étiez plus... et moi-même, madame,
Je me sentais mourir en ce moment.
Mais je vous presse... O bonheur ! je m'écrie :
Elle respire !... Et j'ai cru, j'en convien,
Que c'était vous qui me rendiez la vie
Quand votre cœur a battu sur le mien !

Aussi, madame, lorsque je vous ai vue revenir... j'étais honteux de mon embarras... j'allais me retirer...

ALEXINA.

Ah! vous m'auriez fait bien de la peine!... Rassurez vous!... (*Lui tendant la main.*) Je vous pardonne de m'avoir sauvée... ou plutôt, monsieur, comment pourrai-je jamais m'acquitter?...

DORIAN, *à part.*

Nous y voilà!... Du sentiment!... (*Haut.*) Vous acquitter, madame! ah! vous êtes si bonne... et cela vous est si facile!... Un cœur comme le mien craint d'être exigeant... et hier, lorsque le mot d'ami vous est échappé...

ALEXINA.

Eh sans doute, mon amitié, monsieur... je vous l'offre... vous la méritez...

DORIAN.

Votre amitié!... Ah! madame, je suis trop heureux encore... Si vous saviez...

ALEXINA *frappée.*

Quoi donc?...

DORIAN.

Oh! rien, madame, rien... Croyez que mon respect ma reconnaissance!..

SCÈNE III.

WANDERCK, ALEXINA, DORIAN.

WANDERCK, *entrant, à droite.*

Oui, vous me préviendrez... Ah! madame la baronne.. je vous cherchais... (*A part.*) C'est lui!... (*Haut.*) Il s'agit d'une affaire très-importante, il faut que je vous parle... à vous seule...

ALEXINA, *observant Wanderck.*

Ah!... (*Haut, à Dorian.*) Pardon... quelques ordres à donner...

AIR : *Valse de Robin des Bois.*

Monsieur, pour un instant, de grâce,
Veuillez passer dans le salon.

WANDERCK.

Quel air d'assurance et d'audace!
Bientôt il changera de ton...

DORIAN.

J'obéis, madame, et vous quitte...
(*A part.*)
Maudit homme, à notre entretien,
Venir mettre un terme si vite,
Lorsque ça commençait si bien!

ENSEMBLE.

WANDERCK.

Conçoit-on une telle audace!
Cet homme là dans le salon!
Soit! pour un moment qu'il y passe!
Bientôt il changera de ton.

ALEXINA.

J'ignore en moi ce qui se passe,
Et d'où naît mon émotion!
Mais quand tout m'ennuie et me lasse,
Lui seul enchaîne ma raison!

DORIAN.

L'amour sourit à mon audace,
Et j'ai vu son émotion,
De mon bonheur, suivons la trace,
Et poussons à bout sa raison!

(*Il sort par la droite; Alexina le suit des yeux.*)

ALEXINA.

Eh bien! Wanderck, voyons, parlez... qu'avez-vous à me dire?

WANDERCK, *riant.*

Ah! ah! madame... Il y a des aventures singulières.. ah! ah!... vous ne savez pas quel est cet homme que vous recevez chez vous!...

ALEXINA.

Ciel!... Un pompier?

WANDERCK.

Juste...

ALEXINA *se contraignant.*

Je le savais... il ne m'a pas caché... Mais vous, d'où le savez-vous?... en êtes-vous bien sûr?...

WANDERCK.

Certainement!... Une autorité compétente... une amie de votre femme-de-chambre... une jolie petite brune... qui le voit souvent... rue du Bac... tout près d'ici... où il va pour elle... (*Mouvement d'Alexina.*) ou pour sa maîtresse... Oh! j'ai des renseignemens....

ALEXINA.

C'est bien, monsieur...

WANDERCK.

Dorian!... un pompier!... garçon entreprenant... avec un peu d'esprit... tout le monde en a aujourd'hui... C'est si commun qu'il sera de bon ton de ne plus en avoir, je l'espère!... Il sortait hier au soir...

ALEXINA.

Assez, Wanderk, assez !... (*à part*). Il m'avait trompée !...

WANDERCK.

S'introduire dans une maison... pour y rendre service, c'est possible !... mais je ne sais pas, moi, jusqu'à quel point il est permis d'escalader les murs pour sauver quelqu'un. Ça a tout l'air d'une intrigue.

ALEXINA.

Une intrigue !... monsieur, un tel mot... ne puis-je recevoir chez moi qui me plaît... qui je veux ?... Je trouve bien singulier...

WANDERK.

Ah ! madame, si vous y mettez de l'humeur, de la passion...

ALEXINA.

De la passion...

WANDERK.

Air ; *Vaudeville du Piége.*

Eh ! oui, madame... allons, convenez-en !...
A l'embarras que votre cœur éprouve,
Vous voyez bien lorsqu'on fait un roman
Que ce n'est pas le bonheur qu'on y trouve.

ALEXINA *à part.*

Il a raison, je le crains... et plus tôt
A ses conseils je me serais soumise ;
Mais la raison dans la bouche d'un sot
A toujours l'air d'une sottise !

(*A Maurice qui entre*). Ah ! Maurice... c'est vous... approchez.

MAURICE.

Madame, j'ai vu le sergent et Clotilde... ils viendront...

WANDERK.

Par exemple !...

ALEXINA.

C'est bien... je vais vous donner un mot pour mon notaire... Vous prendrez ma voiture, vous irez... (*à part*). Oh ! oui, je paierai ses services... et nous serons quittes... (*Elle se met à une table à gauche pour écrire*).

WANDERCK, *s'approchant de Maurice et à demi-voix.*

Qu'est-ce que vous dites ?... vous avez invité l'autre pompier à venir ?... et en uniforme peut-être ?...

MAURICE.

C'est par ordre de madame la baronne !..

WANDERCK.

Pour moi, je veux que mes commis aient des relations moins équivoques... A dater de ce soir, vous pouvez chercher une place.

MAURICE.

Comment !... vous me destituez ?... Eh bien ! je vous remercie !... Au fait, si je perds Clotilde... un malheur de plus, ça m'est égal.

WANDERCK.

Ah ! vous me remerciez !... vous avez l'air de vous moquer de moi ?... *(A part)* : On dirait que tout le monde s'est donné le mot pour avoir cet air-là !,.. *(un domestique paraît)* : que voulez-vous? le punch ?... ah ! c'est juste ! *(il va pour sortir)*.

ALEXINA *assise.*

Wanderck !

WANDERCK *faisant l'aimable.*

Madame la baronne !

ALEXINA.

Voyez dans le salon... recevez un peu, de grâce !... j'y passe à l'instant...

WANDERCK *à part.*

Elle est trop émue... *(haut)* j'y vais, madame la baronne, mais vous permettrez.... d'abord le punch... c'est là que ma surveillance est nécessaire... c'est essentiel !...

AIR : *Des Scythes.*

Dans les bals où la foule abonde,
Le punch est d'un effet certain.
Tous les soirs, il fait dans le monde,
Ce que l'argent fait le matin...
Le punch, le soir, et l'argent, le matin,
Il fait valoir le sot et l'homme en place,
De la beauté refleurit les appas,
Aux amoureux il donne de l'audace,
Et de l'esprit à ceux qui n'en ont pas !...

(Il sort par la gauche.)

MAURICE.

Buvez-en beaucoup, ça ne vous fera pas de mal.

SCÈNE IV.

DORIAN, ALEXINA.

ALEXINA *se levant, à Maurice.*

Tenez, mon ami, hâtez-vous...

MAURICE.

Oui, madame.

(Il va pour sortir.)

ALEXINA.

Maurice, écoutez-moi...

(Elle lui parle dans le fond, Dorian entre vivement sans la voir.)

DORIAN *sur le devant de la scène.*

Doucement! doucement! diable de punch! ça monte la tête...

(Maurice sort.)

ALEXINA *dans le fond.*

Oui, c'en est fait... je veux partir.. (*Apercevant Dorian*) ah!...

DORIAN.

Madame...

ALEXINA *s'éloignant avec effroi.*

Monsieur... *(à part)* ah! oui, oui... je n'osais croire... je cherchais à me tromper moi même.

DORIAN *à part.*

Diable!... c'est changé... est-ce que par hazard?

ALEXINA.

Monsieur Dorian!...

DORIAN.

Madame... *(à part)* mon nom!... elle sait tout!..

ALEXINA.

Il est donc vrai!... vous me trompiez!... espérez-vous le nier encore... me cacher qui vous êtes?...

DORIAN.

Moi, madame! je vous respecte trop!... *(à part)* avec ça qu'il n'y a plus moyen!...

ALEXINA.

Et quand j'ai cru vous reconnaître... tantôt... pourquoi cette feinte... ce jeu cruel?...

DORIAN.

Pourquoi?... oui, c'est vrai... vous avez raison... mais, madame, après ce qui s'était passé hier... vous voyiez en

moi un particulier d'un rang, d'une naissance distinguée... et si vous deviez me connaître, je tenais à ce que ce ne fut pas dans un lieu où vous auriez rougi de vos bontés pour moi...

AIR :

A vos soupçons pour échapper,
Tout alors semblait légitime...
Si j'essayais de vous tromper,
C'était pour garder votre estime.
Le soldat cherchait à trouver
Ces mots qui blessaient votre oreille...
Il se perdait !... mais pour sauver
L'ami qui vous plaisait la veille...

ALEXINA.

Monsieur !... mais du moins... tout à l'heure... ici !...

DORIAN.

Ah ! tout à l'heure... c'est juste ! *(à part.)* Diable ! ça se complique ! *(haut)*. Ici ?... c'est possible !... Je ne vous ai pas dit mon nom..., mon état... c'est mon secret !... j'étais si heureux, et je voulais faire durer ça le plus long-temps possible... mais abuser de votre erreur !.. oh ! non... et vous avez dû voir que j'allais tout révéler, quand ce monsieur... *(Elle va s'asseoir.)*

ALEXINA.

Ah ! je vous crois... j'ai besoin de vous croire... Il m'en coûterait d'avoir des reproches à vous faire avant mon départ.

DORIAN.

Votre départ !... comment, madame ? mais hier... tout à l'heure... vous ne partiez pas ?...

ALEXINA.

Non, alors je ne pouvais prévoir...

DORIAN *à part.*

Allons !... c'est manqué !... *(Haut)* : Je comprends, madame... un prétexte poli... et je m'y attendais un peu... je savais bien que lorsque je serais reconnu... ce ne serait plus la même bonté... les même égards... je vous l'ai dit ce matin... je ne me trompais pas !... Je ne suis plus maintenant qu'un de ces hommes qu'on remercie... et auxquels on ferme sa porte !... Mais rassurez-vous, moi aussi, j'ai de l'orgueil... et avant le congé que je viens de recevoir, je voyais que j'étais de trop ici... j'allais me retirer... Madame, j'ai bien l'honneur...

ALEXINA *se levant.*

Arrêtez, Dorian ! comment pouvez-vous croire que ce soient des préjugés, de l'orgueil... au contraire, si j'ai été surprise, c'est de retrouver ainsi un homme tel que vous... car il me semblait à vous voir, à vous entendre...

DORIAN.

Que j'étais fait pour quelque chose de mieux ?... c'est vrai... je le crois aussi... mais que voulez-vous, madame?... Il y a des gens qui sont malheureux... et je l'ai toujours été... excepté hier !... Il est certain que le fils d'un brave colonel mort au fond de la Pologne...

ALEXINA, *avec émotion.*

De la Pologne !... c'est mon pays !...

DORIAN *finement.*

Ah ! ah ! c'est singulier !... comme ça se rencontre !... Oui, de la Pologne dont il défendait les droits, l'indépendance !... moi, jeune encore, avec une heureuse éducation... et quelques talens, je pouvais aller à tout... mais au moment d'être lancé, je perds tous mes protecteurs, tous !... Ma naissance, mon nom qui était ma seule fortune, n'est plus un titre pour moi...

ALEXINA.

Pauvre jeune homme !...

DORIAN *à part.*

Elle me revient !... *(Haut)* : Sans appui, sans espérance, il me fallait un état... Je pris celui de mon père... en petit !... Il était colonel, je fus soldat... mais je n'aime pas la vie de garnison, les ennuis de la caserne... je voulais des dangers, de l'avancement... des récompenses... je me fis pompier ! Vous voyez, j'ai réussi... je suis décoré, on m'estime dans ma compagnie, j'aurai un grade au premier jour... mais c'est égal ! Je n'oublie pas ce monde où je devrais trouver ma place... Je m'en rapproche quelquefois par mes goûts, par mes sentimens... et j'espère bien y rentrer !...

ALEXINA.

Sans doute... il le faut !... vous le devez !... à la bonne heure au moins... vous voilà tel que je vous avais vu d'abord !... mais j'oubliais... votre mariage? cette jeune fille ? Clotilde ?..

DORIAN *à part.*

Je suis pris !...

ALEXINA *l'observant.*

Vous l'aimez ?...

DORIAN *embarrassé.*

Oh ! madame !

ALEXINA *vivement.*

Vous l'épousez !...

DORIAN.

On le dit... mais il n'y a rien de décidé... je ne sais si je puis...

ALEXINA.

Non, non ! vous ne l'épouserez pas... ah ! tant mieux... (*se reprenant*) pour Maurice, un bon jeune homme que j'aime, que je protège... elle lui convient mieux... je les marierai, faisons leur bonheur ! unissons nous pour cela...

DORIAN.

Mais, madame, votre départ...

ALEXINA *souriant.*

Mon départ ! je resterai pour eux.

DORIAN.

Vous ne m'en voulez donc plus, et malgré mes torts dont je conviens...

ALEXINA.

AIR : *Vaudeville de l'Anonime.*

Ce matin vous blessiez mon cœur ;
Votre franchise le soulage...
C'est vous !... de mon libérateur
C'est bien là, je le vois, le ton et le langage !
Au soldat mon cœur aujourd'hui
Pardonne une ruse pareille...
Puisqu'enfin, je retrouve en lui
Tout ce qui me plaisait la veille.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSEPH, *tenant un plateau chargé de petits verres de punch.*

JOSEPH *entrant vivement par la gauche.*

Eh !... oui, oui... attendez, je vais prévenir...

ALEXINA.

Comment ? qu'est-ce, Joseph, que me voulez-vous ?...

JOSEPH (1).

Pardon, madame la baronne... ce sont des gens qui sont là... une jeune fille et un militaire...

ALEXINA.

Ah! oui, je sais... Eh bien?

JOSEPH.

Ils voulaient entrer... mais heureusement j'étais à mon poste et je n'ai pas permis...

ALEXINA.

Et pourquoi?... qui vous a ordonné?... Je veux leur donner une preuve de mon estime, de ma reconnaissance... je les attendais... (*Vivement à Joseph qui va pour sortir.*) Joseph, où allez-vous?...

JOSEPH.

Madame, je porte à l'écarté...

ALEXINA.

C'est bien!... Laissez votre plateau... Faites entrer ces braves gens; qu'ils viennent... (*Il sort après avoir posé son plateau sur une table à droite.*) (*A Dorian.*) Monsieur, ce soir, ici, je vous reverrai... Je veux m'entourer de mes amis... (*Elle s'éloigne, il la suit et la salue.*) de tous mes amis!.. (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE VI.

DORIAN, MARTIN, CLOTILDE, JOSEPH.

DORIAN, *seul.*

Ici?... certainement, j'y serai!... Quel regard!... quel son de voix!... ça va droit au cœur... Et cette idée!... vouloir marier Clotilde... Eh! mais... j'y pense... elle lui donne un autre mari... parce qu'elle a peut-être des vues... Pourquoi pas?... Elle est prise, je m'y connais... c'est vrai que j'ai bien parlé... J'étais en train... c'est ce punch que j'ai bu là bas... (*Apercevant le plateau.*) Tiens, en voilà encore... (*Il va pour y porter la main et s'éloigne.*) Oh! non, non... je n'en boirai plus!...

JOSEPH, *entrant.*

Venez tous les deux, venez...

MARTIN *en grande tenue.*

Par où diable! nous menez-vous?...

CLOTILDE.

Oh! moi, d'abord, je n'irai pas là... je n'ose pas...

DORIAN.

Eh! mais, je ne me trompe pas... c'est le père Martin... Clotilde...

(1) Dorian, Joseph, Alexina.

MARTIN.

Tiens, c'est toi !...

CLOTILDE.

C'est vous !...

MARTIN.

Comme te voilà beau !... Et dire que c'est un pompier !... quel honneur ça fait à la compagnie !...

DORIAN.

N'est-ce pas ?...

CLOTILDE.

Oh ! je vous reconnais à présent... c'est bien vous que j'ai vu...

DORIAN.

Oui, hier soir, quand je m'échappais... Cette petite baronne me croyait un personnage... un officier... un colonel... que sais-je ?... Mais aujourd'hui elle sait tout... ça lui est égal...

MARTIN.

Ah !... Et qu'est-ce que tu viens faire ici ?...

DORIAN.

Moi ?... Mais comme vous voyez... je viens danser, boire du punch...

JOSEPH, *à Clotilde.*

Mais, mademoiselle, madame la baronne attend...

CLOTILDE.

Me voilà... Venez-vous ?...

MARTIN.

Vas toujours, je te suis... Excusez-moi, monsieur...

DORIAN *à part.*

Un de nos domestiques !... il prend ça pour un monsieur, le père Martin !

CLOTILDE.

AIR : *de la Servante justifiée.*

Il est en bourgeois,
Encor mieux, j' crois,
Qu'en militaire ;
Près d' moi pour s'asseoir,
Monsieur, ce soir,
Viendra, j'espère !
Dam ! j'y tiens,
Je vous en préviens,
Je serai fière

Qu' ces dam's disaient ici :
C'est trop joli...
Pour un mari !...
Il est en bourgois, etc.

MARTIN.

ENSEMBLE.

L' fait est qu'en bourgeois,
Il est mieux, j' crois,
Qu'en militaire.
A plus d'un', ce soir,
On peut le voir,
Il voudrait plaire.

DORIAN.

L' fait est q'uen bourgeois,
Je suis mieux, j' crois,
Qu'en militaire;
Mais j'ai pour ce soir,
Un autre espoir
Que de lui plaire !.

(*Joseph et Clotilde sortent par la droite.*)

SCÈNE VII.

DORIAN, MARTIN.

MARTIN.

Nous voilà seuls, Dorian, et je veux te parler.

DORIAN, *regardant le plateau.*

La jolie couleur !...

MARTIN.

Ecoute... Clotilde t'aime... elle ne craint rien... mais moi, je suis son père, Dieu merci !... comme je ne suis pas amoureux, je vois ce qui se passe...

DORIAN, *s'éloignant du plateau.*

Non, non, ça me tapperait !...

MARTIN.

Je veux que son mari lui appartienne exclusivement... S'il y a quelqu'un qui t'aime mieux, que tu préfères, tu n'as qu'à dire... (*Dorian est toujours occupé des petits verres qui paraissent le tenter beaucoup.*) Tu ne m'écoutes pas ?...

DORIAN.

Si fait, père Martin... si fait !... allez toujours...

MARTIN.

Si tu ne veux pas épouser Clotilde ?...

DORIAN.

Qui est-ce qui dit cela?...

MARTIN.

Alors, faut renoncer à celle que tu trompes.

DORIAN, *hésitant à prendre un verre.*

Renoncer?... c'est difficile...

MARTIN.

Dorian... prends garde... j'aime l'égalité... Il n'y a pas de grands, il n'y a pas de petits... mais il y a des riches et des pauvres... des titrés et des qui ne le sont pas... (*Dorian prend un petit verre machinalement et le boit.*) T'as sauvé les jours d'une baronne... t'es joli garçon... elle te reçoit bien... ta tête se monte... tu négliges Clotilde... mais voilà qu'un beau jour, adieu la baronne!... c'est fier, c'est capricieux, ces grandes dames!... tu reviens à Clotilde... bernique!... elle n'y est plus; et alors...

DORIAN, *buvant un second verre.*

Oh! de la philosophie!...

MARTIN.

C'est pas de la philosophie... mais la morale, la voilà... Faut pas sortir de son ornière aux dépens de l'honneur, sinon...

DORIAN, *l'interrompant et lui offrant un petit verre.*

A votre santé, père Martin.

MARTIN.

Avec plaisir, mon garçon. (*Il boit.*) Sur ce, une poignée de main... Pense à ce que je t'ai dit... Bonsoir...

(*Il entre dans le salon.*)

SCÈNE VIII.

DORIAN, *seul et buvant successivement tous les petits verres jusqu'à la fin de la scène.*

Au revoir!... bonsoir... Un fameux punch, tout de même!... quelle différence avec celui des cafés!... ça prouve bien la supériorité des hôtels sur les casernes et des salons sur les tabagies!...

AIR : *De la Chevalerie.*

Ça m'a donné d' l'aplomb et de l'aisance...
J'ai l'œil plus vif... et j' vais faire des jaloux!
Mes gros messieurs, pas tant d'impertinence...
Si vous êt's nobl's, j' suis autant... j' suis plus qu' vous...

D'abord, pour plair', mes talens val'nt les vôtres...
Près d' vos grand's dam's j'espèr' bien m'avancer...
Car j'ai des titr's qui remplac'nt tous les autres,
Et qu' tous les autr's ne peuv'nt pas remplacer!...

Voilà qui est dit... Clotilde épousera l'autre, et moi... Eh bien!... voilà une chose à laquelle je ne pensais pas... vrai! comme c'est du punch! Je ne voyais d'abord que matière de conversation; mais un mariage!... Une baronne!... Tiens, v'là que la tête me tourne et le salon aussi... c'est étonnant, les belles dames, les cavaliers et les murailles, tout ça danse en même tems... Oh! que de bougies!... j'en vois ici... j'en vois là... Y en a partout... Tout ça sera à moi... tout... et le punch aussi!... en boirai-je, du punch!... (*Il se jette dans un fauteuil près de la table.*)

SCÈNE IX.

DORIAN, WANDERCK.

WANDERCK, *entrant par le fond.*

Elle ne fait pas attention à moi!... elle ne parle que de ces gens-là... Je suis d'une colère!...

DORIAN, *prenant le dernier verre.*

Aux derniers les bons...

WANDERCK, *le regardant.*

A l'autre!... Toujours avec le punch!... il le trouve bon... je crois bien... avec sa solde, il n'en boit pas souvent de pareil...

DORIAN.

Qui va là?... Ah! c'est le gros banquier... A votre santé, Crésus! (*Il boit.*).

WANDERCK.

Il paraît, mon cher, que vous vous mettez à votre aise?...

DORIAN, *se levant.*

Pourquoi pas, mon cher?... Liberté pour chacun, plaisir pour tous... c'est la devise du local... D'ailleurs, je suis ici pour m'amuser et je m'amuse!...

WANDERCK.

Au fait, c'est tout simple, quand on n'a pas l'habitude...

DORIAN.

Bah! bah! l'habitude est bientôt prise... Tiens, parce

que je ne suis pas tout cousu d'or comme vous, vous croyez peut-être qu'on n'a pas... des manières... une tenue... laissez donc... Vous payez, je plais... chacun son écot ! et voilà, papa !... (*Il lui frappe sur le ventre.*)

WANDERCK.

Ah !... elles sont belles, vos manières !...

DORIAN.

Tiens, qu'est-ce qu'elles ont donc? monsieur le banquier juif... allemand ou anglais, ça m'est égal !... Est-ce que je ne bois pas du punch comme un colonel?... Tenez, vous allez voir... (*Il va au plateau.*) Ah ! il n'y en a plus...

WANDERCK.

Il a tout bu !

DORIAN.

Corps sans âme !... ils ont tous défilé la parade !... (*apercevant un domestique.*) mais en voilà. Hola ! eh ! garçon !... (*Il prend deux verres de punch ; le domestique passe.*) C'est ça ! un pour le banquier !... Trinquons, vieux...

WANDERCK.

Fi donc ! est-ce que je trinque?

DORIAN.

Malhonnête !... refuser un verre plein !... Ces étrangers, ça n'a pas d'usage... (*Il boit.*) du tout. (*Il boit l'autre verre.*)

WANDERCK.

Ah ! ça, dites donc ? Est-ce que dans l'état où vous êtes, vous espérez rester long-temps ici ?...

DORIAN.

Si j'espère !... si j'espère rester?... Toujours, papa...

WANDERCK.

Toujours !... il se croit le maître de la maison...

DORIAN.

Le maître !... Oui, parole d'honneur ! je serai le maître ; j'aurai des valets, un hôtel, des chevaux et un banquier pour les écus.

WANDERCK.

Monsieur, songez que vous êtes chez la baronne...

DORIAN.

La baronne?... C'est juste !... je serai baron... Tiens, pourquoi pas ?... Je suis bien sûr de pas être le plus bête encore !... Etes-vous baron ?

WANDERCK.

Oui, monsieur.

DORIAN.

Qu'est-ce que je dis?... Et ma petite baronne... comme elle sera heureuse.

WANDERCK.

Ne croirait-on pas qu'il a reçu des faveurs?...

DORIAN.

Des faveurs!... Laissez donc... on a mieux que ça... Une ceinture...

WANDERCK, *y portant la main.*

Une ceinture volée?...

DORIAN, *lui donnant un coup sur les doigts.*

Bas les mains... c'est mon trésor, à moi...

WANDERCK.

Menant!...

DORIAN.

Mais... j'y suis... (*Il rit.*) Il boude!... Il espérait peut-être que ce serait lui?... (*Le menant devant la psyché.*) Faites-moi le plaisir de vous regarder dans cette glace.

WANDERCK.

Eh bien!

DORIAN.

Eh bien!... En conscience, quand on est bâti comme ça!...

WANDERCK.

C'en est trop, et je ne permettrai pas... mais, tenez, je vous pardonne... vous ne savez pas ce que vous dites...

DORIAN *irrité.*

Ah! je ne sais pas ce que je dis?... milzieux! rien que ça vaut le coup de sabre... Je ne sais pas ce que je dis... allons, allons en avant!...

(*il cherche son sabre comme s'il l'avait à son côté.*)

WANDERK *traversant le théâtre.*

Voulez-vous finir, brutal?... je ne badine pas!...

DORIAN.

Ni moi non plus, corbleu!... par la fenêtre... nous allons rire!

WANDERCK.

Au secours!...

DORIAN.

En avant le banquier!... (*On accourt de tous les côtés.*)

SCÈNE X.

CLOTILDE, WANDERCK, ALEXINA, DORIAN, DU MONDE DANS LE FOND.

ALEXINA.

Quel est ce bruit?... que signifie ?... Wanderck !...

DORIAN.

Rien, madame la baronne, presque rien.

WANDERCK.

Non... il voulait me jeter par la fenêtre seulement!...

ALEXINA.

Monsieur!...

CLOTILDE.

Dorian!...

DORIAN.

Je suis un peu vif, c'est vrai, quand on se donne les airs de m'humilier.

ALEXINA.

De vous humilier... vous...

WANDERCK.

Un pompier à moitié ivre...

DORIAN.

C'est pas vrai.

WANDERCK.

Qui m'insulte.

DORIAN.

C'est pas vrai.

WANDERCK.

Qui prétend qu'il est le maître de la maison... que vous l'aimez, que vous l'épouserez...

DORIAN *à demi-voix*

Ça c'est vrai.

ALEXINA *vivement.*

Wanderck! y pensez-vous ?...

CLOTILDE.

Ah! mon dieu!...

WANDERCK.

En buvant du punch... car il en a bu, dieu sait!... il disait...

DORIAN.

Qu'est-ce que je disais ? voyons, gros père!

ALEXINA.

Wanderck... messieurs... pas un mot de plus. (*à part*) quel ton ! quelles manières !... tout est revenu.

WANDERCK.

Je n'invente rien... c'est connu ! et je pense que vous allez ordonner à cet homme de se retirer.

DORIAN *à demi voix.*

Gare !...

ALEXINA.

Non, monsieur, restez, je vous en ai prié... je vous en prie encore... (*à Wanderck*) donnez-moi la main... (*à la société*) mes amis, rentrez au salon... ces messieurs ont trop de savoir-vivre pour donner suite à une légère discussion.

AIR : *Sur mon bras de grâce* (*de Malvina.*)

De la contredanse
Ecoutez le signal,
Vous serez, je pense,
Tous d'accord... au bal.

DORIAN.

Ceci me concerne.

WANDERCK.

Il reste... quel ton !...
Dieu ! c'est la caserne
Qui vient au salon.

DORIAN *à part.*

Oh ! comme à ma vue
Son air est distrait,
Son âme est émue !...

ALEXINA, *à part.*

Quel mal il m'a fait !

WANDERCK.

Sortons, car le traître
Pour me renvoyer,
Prendrait la fenêtre
Pour un escalier.

ALEXINA, WANDERCK, LE CHOEUR.

L'orchestre commence,
Il nous rappelle au bal
De la contredanse
Voici le signal.
D'un bonheur frivole,
Ah ! courons jouir,
Car le temps s'envole
Avec le plaisir.

DORIAN *à part.*

De la contredanse
Respectons le signal ;
Un peu de prudence
Au moins dans un bal.
Mais le punch m'entête,
Faut m'en abstenir.
Ma fortune est faite
Vive le plaisir !

CLOTILDE.

De la contredanse,
Ah ! j'entends le signal,
Ils vont tous, je pense,
Retourner au bal.
Je suis inquiète...
S'il peut me trahir
Pour moi plus de fête...
Adieu le plaisir.

(*Wanderck sort et le chœur va le suivre quand Maurice paraît.*)

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

CLOTILDE, MAURICE, ALEXINA, DORIAN, MARTIN, LE CHOEUR.

MAURICE *entrant.*

Oui, prévenez madame la baronne... ah ! c'est elle.

ALEXINA.

Eh bien ! Maurice... mon notaire... cet acte... Ah ! je l'avais oublié.

MAURICE.

Voici, madame, tous vos ordres sont exécutés.

ALEXINA.

Et moi qui le regrettais !

DORIAN *à part.*

Elle n'est pas fâchée... ça va bien.

(*Tout le monde remonte la scène, excepté Dorian et Clotilde, et tandis qu'Alexina parcourt le contrat que Maurice lui a remis.*)

CLOTILDE.

Dorian, qu'est-ce que cela signifie ?... Une grande dame, vous l'épouseriez ?...

DORIAN.

Tiens, cette question...

ALEXINA, *à Clotilde, qui chancelle.*

O ciel ! mademoiselle, qu'avez-vous?

CLOTILDE, *se remettant.*

Rien, madame la baronne... Mais le mari que vous m'avez offert... ce matin... tout-à-l'heure encore... Eh bien !... madame... je l'accepte.

MAURICE.

Qu'entends-je?

MARTIN *descendant près de Dorian.*

Vrai ! tu te décides?

CLOTILDE.

Oui, Maurice, vous m'aimez, voici ma main, la voulez-vous?

MAURICE.

Ah ! mademoiselle (1) !

DORIAN.

Par exemple !...

MARTIN *bas à Dorian.*

Dis donc... v'là que ça commence... et d'une !...

DORIAN *à part.*

Bah ! cela m'est égal, j'ai mieux que ça.

ALEXINA.

C'est bien, mes amis.... *(s'approchant de lui).* Quant à vous, monsieur, je n'ai point oublié le rendez-vous que je vous ai donné.

DORIAN.

Ni moi non plus.

ALEXINA.

Je n'ai point de reproches à vous faire... J'ai tout révérité. *(Lui donnant le papier qu'elle tient.)* Tenez, monsieur... *(Dorian la regarde avec surprise et prend le papier.)* C'est le prix d'un service que je n'oublierai de ma vie.

CLOTILDE.

C'est le contrat!

(1) Maurice, Clotilde, Alexina, etc.

DORIAN.

Que vois-je?... Oui, un contrat!... une donation !... de l'argent !...

MAURICE ET CLOTILDE.

De l'argent !...

MARTIN *bas à Dorian.*

Hein?... ma morale?... Et de deux !...

ALEXINA.

Je pouvais faire davantage pour vous ; mais vous m'avez prouvé...

DORIAN.

Que ce serait trop?... c'est possible ! Mais vous le savez... (*Déchirant l'acte*) les pompiers ne reçoivent rien.

ALEXINA.

Que faites-vous?

DORIAN.

Je vous rends justice... vous valez mieux que ça...

ALEXINA.

Vous refuseriez?...

DORIAN.

Oh! je n'y mets pas d'orgueil ; mais regardez ma croix... Passe pour perdre tout le reste, mais votre estime?... oh! non... Et à présent que j'y songe... parce que ce coup-là, vous entendez bien, ça raffraichit la tête... tranchons le mot, ça dégrise... savez-vous qu'il est heureux pour vous que je n'aie fait ce soir que des extravagances?... Vous voyez... Un cœur excellent, ma parole d'honneur ! mais un de ces amis qu'on ne devrait pas faire venir quand il y a de la société... et surtout du punch!...

AIR : *Vaudeville des frères de lait.*

J' vous ai sauvée au milieu d' l'incendie !
C'était l' début d'un roman.., Entre nous,
J' faisais un rêve, et vous, une folie,
C'est un' leçon pour moi comme pour vous ;
(*Montrant Clotilde.*)
Pour elle aussi !... C'est du bonheur pour tous.
A vot' reconnaissanc', peut-être,

En ce moment je viens d' doubler mes droits,
Puisque dans l' punch en m' faisant mieux connaître,
J' vous ai sauvée une seconde fois.

(*L'orchestre reprend l'air de Malvina* (sur mon bras de grâce), *et continue jusqu'à la chûte du rideau.*

MARTIN.

A la bonne heure!... Voilà un trait qui me raccommode avec toi.

DORIAN.

Pas vrai! Nous retournerons à la caserne, et gare la consigne!

CLOTILLE, *tendant la main à Maurice.*

C'est égal... je suis contente!...

ALEXINA *s'éloignant avec émotion.*

Pour vous, Clotilde, Maurice, comptez toujours sur moi. Je veillerai à votre bonheur, quoiqu'éloignée de Paris...

DORIAN.

Elle part!...

ALEXINA *jetant un dernier regard vers Dorian.*

C'est dommage!...

FIN DE LA PIÈCE.

LE

VIEUX MARIN,

OU

UNE CAMPAGNE IMAGINAIRE,

Vaudeville en deux Actes,

PAR MM. THÉODORE ANNE, ADOLPHE JADIN, ET ***.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 13 JUILLET 1829.

PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
PALAIS-ROYAL,
GALERIE DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, N°s 2 et 3.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CAPITAINE.....	M. FONTENAY.
BORDMER, matelot attaché à son service.....	M. ARNAL.
ÉMILE DE KERLONG	Mlle WILLEMIN.
Mlle RAYMOND, sœur du capitaine.	Mme LACAZE.
ÉLISE, nièce du capitaine.....	Mlle OLIVIER.
ROSE, attachée à ÉLISE.....	Mlle IRMA.
MATELOTS.	

La Scène est à Toulon, en 1829.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Git-le-Cœur.

LE VIEUX MARIN,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Acte premier.

Le Théâtre représente un salon moderne. — Au fond, un secrétaire, une console, des fauteuils. — A droite, une table. — Sur la table une bouteille de rhum, des verres et une pipe. — A droite, au second plan, porte d'entrée donnant chez le Capitaine. — A gauche, en face, une autre porte donnant chez mademoiselle Raymond. — A droite et à gauche, au premier plan, deux croisées ornées de draperies.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, BORDMER.

BORDMER.

Mille millions de galères!

ROSE.

Qu'avez-vous donc, M. Bordmer?

BORDMER.

Ce que j'ai?... ce que j'ai?... vous ne le devineriez jamais, ce que j'ai...

ROSE.

Quand vous me l'aurez dit, peut-être...

BORDMER.

Croiriez-vous que mon Capitaine m'a traité d'imbécille?

ROSE.

Bah!

BORDMER.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire...

ROSE.

Et pourquoi cela?

BORDMER.

Parce que je veux vous épouser.

ROSE.

Il n'est pas honnête, votre Capitaine.

BORDMER.

Un marin n'est pas obligé à ça.

ROSE.

Ou plutôt il est fou!

BORDMER.

J'en ai peur!... aussi je lui pardonne tout... tout, mam'zelle Rose, excepté l'obstination qu'il met à s'opposer à notre mariage, et à celui de sa jolie nièce, avec M. Émile de Kerlong, le fils du Préfet maritime.

ROSE.

Oh! de celui là... il ne veut pas en entendre parler; il prétend qu'il faut, pour être son neveu, avoir fait au moins une fois le tour du monde.

BORDMER.

Et s'être trouvé à deux ou trois combats...

ROSE.

Je vous demande un peu ce que tout ça a de commun avec le mariage?

BORDMER.

Le tour du monde, rien... mais les combats... c'est différent.

ROSE.

Vous trouvez donc que votre Capitaine a raison?

BORDMER.

Non... car il est impossible que sa nièce trouve un meilleur parti que M. Émile de Kerlong, et moi une meilleure femme que vous, mam'zelle Rose.

ROSE.

Vous êtes plus aimable que votre Capitaine.

BORDMER.

Cela dépend du temps et des gens!... C'est comme mon Capitaine... il a le cœur bon, excellent... c'est un vrai marin provençal enfin... Mais quand le temps est à la tempête, il fait comme la mer... il s'irrite, il gronde, il ne connaît plus de bornes... et cela lui vient d'un coup de

sabre qu'il a reçu à la tête... à l'abordage d'un brick égyptien... J'ai cru long-temps qu'il en deviendrait fou... heureusement il ne lui en est resté que des étourdissemens passagers... quand le temps change, comme je vous disais... mais qui lui font perdre entièrement la mémoire.

ROSE.

Oui, et quand cela lui arrive... la tête déménage... il ne se rappèle quelquefois plus ce qu'il a fait la veille.

BORDMER.

Depuis quelque temps, les accès sont bien moins fréquens, et quelques mois de repos lui rendront tout-à-fait la santé, je l'espère... car, à part tous ses caprices, c'est un si digne homme, un si brave marin... et dire qu'il attend depuis si long-temps le grade de capitaine de vaisseau, et la décoration des braves... Corbleu!... si le grand Amiral de France le savait...

ROSE.

M. de Kerlong, le Préfet maritime, aime son fils... il ne demande pas mieux que de lui voir faire ce mariage... car votre Capitaine est riche, et d'une bonne famille.

BORDMER.

Trente bons mille francs de rente qui ne doivent rien à personne, et quant à la naissance... mon Capitaine descend en droite ligne de Jean-Bart... C'est un aïeul qui vaut bien des aïeux... mais tout cela ne fait rien à l'affaire... l'essentiel c'est que ces jeunes-gens s'aiment, qu'il faut les marier, et que j'y perdrai mon nom de Bordmer, ou que j'y réussirai.

ROSE.

J'y voudrais bien perdre aussi mon nom de Rose Mignard.

BORDMER.

Vous le perdrez, Mam'zelle Rose, je vous le promets, et en prenant le mien... j'espère que vous ne perdrez pas au change... je ne suis qu'un simple matelot, mais je le suis depuis vingt ans, et je n'en ai que vingt-cinq, c'est bien quelque chose.

AIR : *Barcarole de Panseron.*

Notre petit ménage
Sera le bâtiment,
Sous un ciel sans nuage,
Voguant légèrement;
Secondant notre zèle,
Sans peine, sans effort,
L'amour toujours fidèle
Doit nous conduire au port.

ENSEMBLE.

Jamais le moindre orage,
Car, pour embellir le voyage,
Amour, plaisir, courage,
Se fixeront à bord.

BORDMER.

Pour aider à l'ouvrage,
Tous les ans, moi, je veux
Augmenter l'équipage
D'un petit mousse ou deux.
Sans regrets, sans envie
Bénissant notre sort...
Ainsi de cette vie
Nous gagnerons le port.

ENSEMBLE.

Jamais le moindre orage, etc.

BORDMER.

Voici mon Capitaine.

SCENE II.

LES MÊMES, LE CAPITAINE, Mlle RAYMOND.

LE CAPITAINE.

Non, ma sœur, non, je ne vous céderai pas... le beau neveu que je me donnerais-là... un blanc-bec, pincé, serré comme une demoiselle, un gaillard qui, j'en suis sûr, fait plus d'usage de fleur-d'orange que de rhum ou de

rack, et qui, certes, ne serait pas plus capable de me tenir tête dans un repas que dans une dispute.

Mlle RAYMOND.

Voyons, mon frère, soyez un peu raisonnable, allez-vous faire comme ces marins de comédie, qui grondent, jurent, menacent... pour s'appaiser ensuite comme des enfans. En toute chose... il faut considérer la fin... Vous ne pouvez pas trouver un meilleur parti pour votre nièce que le fils de M. de Kerlong...

LE CAPITAINE, *s'asseyant.*

Bordmer, ma pipe.

BORDMER,

Oui, mon Capitaine. (*Bas à Rose.*) C'est bon signe... quand il demande à fumer, c'est qu'il écoute.

Mlle RAYMOND.

Ce jeune homme est charmant.

LE CAPITAINE, *fumant.*

Oui, comme une demoiselle.

Mlle RAYMOND.

Sa famille est considérée.

LE CAPITAINE.

Oui, sa mère est une digne et brave femme... j'ai autant de vénération pour elle, que pour la vieille frégate sur laquelle j'ai combattu vingt-cinq ans; mais...

Mlle RAYMOND.

Auriez-vous à vous plaindre de M. de Kerlong?

LE CAPITAINE.

Morbleu!... (*Jetant sa pipe, et se levant.*) Brisons-là, je vous en prie.

BORDMER, *ramassant les morceaux.*

C'est fait, mon Capitaine.

LE CAPITAINE, *se promenant à grands pas.*

De Kerlong... le Préfet maritime... que m'importe à moi!...

Mlle RAYMOND.

Il pourrait vous faire rendre justice.

LE CAPITAINE.

Pourquoi ne le fait-il pas? pourquoi ne l'a-t-il pas encore fait depuis trois ans qu'il sait qui je suis?

Mlle RAYMOND.

Vous ne lui avez rien demandé.

LE CAPITAINE.

Un vieux marin ne doit pas aller chercher les faveurs, elles doivent venir à lui.

BORDMER.

Elle sont peut-être en chemin, mon Capitaine.

LE CAPITAINE.

Tais-toi!

BORDMER, *entre les dents.*

Imbécille, pas vrai?

LE CAPITAINE.

AIR : *A soixante ans.*

Certes, après vingt cinq ans de services,
Et les combats, où mon sang a coulé,
Moi, je croyais que de mes cicatrices
L'état devait avoir assez parlé; (*bis.*)
Mais c'est en vain qu'aujourd'hui l'on m'outrage,
Que des commis, sur moi, pèse l'oubli,
Ce grade enfin... ce titre si chéri,
Plus de vingt fois, déja mon équipage,
Me l'a donné sur un bord ennemi.

BORDMER.

C'est vrai ça!

LE CAPITAINE.

On ne te demande pas ton avis.

BORDMER, *à lui-même.*

Imbécille, n'est-ce pas?

ROSE, *bas.*

Vous allez l'irriter encore davantage.

Mlle RAYMOND.

D'ailleurs, mon frère, si pour être votre neveu, il faut absolument que M. Émile Kerlong devienne marin, il s'embarquera dès que vous le voudrez.

LE CAPITAINE.

S'embarquer, à quoi bon?

Mlle RAYMOND.

Puisque vous l'avez dit ce matin.

LE CAPITAINE.

Moi... j'ai dit cela?

BORDMER, *à Rose.*

Bon, voilà la tête qui déménage.

LE CAPITAINE.

Ma sœur, vous rêvez assurément... que mon neveu soit ce qu'il voudra, pourvu qu'il soit honnête homme, et qu'il rende ma nièce heureuse.

Mlle RAYMOND.

Mais vous disiez encore ce matin...

LE CAPITAINE.

Je ne peux pas avoir dit une sottise pareille ; il n'y a pas de plus mauvais mari qu'un homme de mer... Obligé à chaque instant de s'éloigner de son pays, de courir au bout du monde, il ne peut pas.... Un marin ne doit se marier que lorsqu'il n'est plus bon à rien.

ROSE, *à part.*

C'est agréable pour sa femme.

LE CAPITAINE.

Donner un marin à ma pauvre nièce?... Je l'aime trop.

(*Le Capitaine est tombé dans une espèce de stupeur, et regarde sans voir.*)

Mlle RAYMOND.

Venez, Rose, voilà son accès qui le prend... Bordmer, ne le quittez pas.

BORDMER.

Oh! soyez tranquille, Mademoiselle.

ENSEMBLE.

AIR *de Marie.*

Venez, } retirons-nous en silence,
Oui, }
Bordmer tout seul restera.
Un peu de calme et de silence,
La mémoire lui reviendra.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

LE CAPITAINE, BORDMER.

LE CAPITAINE.

Bordmer, mon ami...

BORDMER, *à part.*

Il ne pense plus à notre dispute.

LE CAPITAINE.

Donne-moi ma pipe.

BORDMER.

Votre pipe?... Mon Capitaine, vous oubliez que vous venez de la casser.

LE CAPITAINE.

Moi... j'ai cassé ma pipe?

BORDMER.

Tout-à-l'heure... Voyez plutôt.

LE CAPITAINE.

Ah! ah! puisque tu le dis, il faut bien que ce soit... Eh bien! est-ce que je n'ai que cette pipe-là?

BORDMER.

Oui, c'était la dernière.

LE CAPITAINE.

La dernière?.... Il me semble que j'en avais une cargaison?

BORDMER.

Oui... mais vous en cassez une toutes les fois que vous vous fâchez, et ça revient souvent.

LE CAPITAINE.

C'est vrai.... mais ici tout le monde me contrarie, excepté toi; nous sommes toujours d'accord.

BORDMER, *à part.*

Oui, témoin la querelle de ce matin.

LE CAPITAINE.

Bordmer, en quelle année s'est donné le combat de Navarin?

BORDMER.

(*A part.*) Quelle question! (*Haut.*) En 1827, mon Capitaine... Il y a deux ans.

LE CAPITAINE.

Rien que deux ans!... C'est bien étrange, je m'en souviens à peine.

BORDMER.

Et pourtant nous y étions.

LE CAPITAINE.

Oui, nous y étions, sur la *Junon*.

BORDMER.

Non, sur le *Scipion*.

LE CAPITAINE.

Ah! ah! maudite mémoire!... C'est là que je fus blessé, je crois, au bras.

BORDMER.

Non, à la tête. (*A part.*) Il est payé pour s'en souvenir, mon pauvre Capitaine.

LE CAPITAINE, *tressaillant.*

Qui vient là?

BORDMER.

C'est Mamz'elle votre nièce.

LE CAPITAINE.

Chère enfant!

SCENE IV.

LES MÊMES, ÉLISE.

ÉLISE.

Mon oncle, mon bon oncle, on m'a dit que vous étiez souffrant.

LE CAPITAINE.

Moi!... Non, ma chère enfant... Un peu de confusion dans les idées, comme cela m'arrive quelquefois; mais quand je te vois, je me sens beaucoup mieux... Voyons, puisque te voilà, asseois-toi près de moi, et causons d'affaires sérieuses.

ÉLISE.

Je ne demande pas mieux, mon oncle.

(*Bordmer lui approche un fauteuil. — Elle s'assied.*)

LE CAPITAINE.

Est-ce que tu n'aurais pas envie de te marier?

BORDMER, *à part.*

La tête n'y est plus.

ÉLISE.

Me marier?... Mais si, mon oncle. Je croyais que ma tante vous en avait parlé?

LE CAPITAINE.

Ta tante... elle ne m'en a pas dit un mot... Mais pourquoi t'adresser à elle plutôt qu'à moi ?... Ne sais-tu pas combien tu m'es chère?... Tu es bien sûre, ma bonne Elise, que ton oncle ne contrariera pas ton inclination, si par hasard tu en as une... Voyons, parle-moi franchement, en fille de marin... Aurais-tu quelque inclination... hein?

ÉLISE.

Oui, mon oncle... Je croyais que ma tante vous l'avait dit?

LE CAPITAINE.

Non.

BORDMER, *à part.*

Il a perdu tout-à-fait la boussole.

LE CAPITAINE.

Mais si tu aimes quelqu'un, je suis tranquille, tu ne peux avoir fait qu'un choix digne de toi, digne de ton père, de moi; et comme te voilà en âge d'être mariée, présente-moi le jeune homme, et tout sera dit.

ÉLISE.

Ah! mon oncle, que vous êtes bon!... M. Bordmer!...

BORDMER, *bas.*

Mademoiselle?

ÉLISE, *bas.*

Dites à ma tante d'envoyer chercher M. Emile, le moment est favorable.

BORDMER.

J'y cours, Mademoiselle, j'y cours moi-même, et je l'amène.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LE CAPITAINE, ÉLISE.

LE CAPITAINE.

Sais-tu, ma chère Elise, que je suis jaloux de la confiance que tu accordes à ta tante, sur moi?

ÉLISE.

Mon bon oncle...

LE CAPITAINE.

Je sais ce que tu veux dire... Je suis colère, emporté, bizarre, injuste quelquefois, et je te fais peur.

ÉLISE.

Oh! non, non, jamais! vous avez tant de bontés pour moi!...

Air *de la Robe et les Bottes.*

Pour moi, vous êtes un bon père,
Et travaillant à mon bonheur,
Même quand j'ai pu vous déplaire,
Vous me parlez avec douceur;
Et si parfois, échauffant votre tête,
Quelque colère anime vos discours,
Vous êtes comme la tempête
(*Mouvement du Capitaine. — Elle prend le ton caressant.*)
Qui gronde... et s'appaise toujours.

LE CAPITAINE.

Si tu étais plus souvent près de moi, ma bonne Elise, tu finirais par me rendre doux comme un ange... c'est-à-dire comme toi... Mais quel est donc l'heureux mortel qui a su te plaire, il faut qu'il ait bien des qualités?

ÉLISE.

Il les a toutes, mon oncle.

LE CAPITAINE.

Oh! oh! c'est donc un marin?

ÉLISE.

Il ne lui manque que celle-là.

LE CAPITAINE, *réfléchissant.*

Ce n'est pas un marin...

ÉLISE.

Il sera tout ce que vous voudrez, et tout ce qu'il voudra. Vous allez en juger; car le voici qui vient.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EMILE, *amené par* BORDMER.

BORDMER.

Je n'ai pas été le chercher bien loin, il était sous nos croisées.

ÉLISE.

Approchez, M. Emile, voici mon bon oncle.

LE CAPITAINE, *cherchant à retrouver ses idées.*

Emile!...

ÉMILE.

Ah! Monsieur, ce qu'on vient de m'apprendre est-il bien vrai?... Vous daigneriez consentir à mon bonheur en m'accordant la main de mademoiselle Elise?

ÉLISE.

Oui, Monsieur, mon oncle consent.

BORDMER, *à part.*

Ces chers enfans!...

LE CAPITAINE.

Un moment, il faut avant tout, Monsieur que je sache votre nom.

ÉMILE.

Ne le connaissez-vous pas depuis long-temps?

LE CAPITAINE, *cherchant.*

Vous vous nommez Emile... Emile...

ÉMILE.

Émile de Kerlong.

LE CAPITAINE.

Kerlong! Malédiction!

(*Ils se sauvent effrayés de chaque côté du théâtre.*)

ÉLISE.

Oh! mon dieu!

BORDMER, *à part.*

La mémoire lui revient.

LE CAPITAINE.

Kerlong! Kerlong!... mon ennemi, mon persécuteur, celui qui m'empêche de recevoir le prix de mes services!

ÉMILE.

Que dit-il?

LE CAPITAINE.

Rentrez, Mademoiselle, rentrez... Demain je vous renvoie dans votre pension de Paris.

ÉLISE.

Mon oncle...

LE CAPITAINE.

M. Émile de Kerlong, jamais vous ne serez le mari d'Elise; jamais, je le jure!

BORDMER.

Mon capitaine...

LE CAPITAINE.

Te voilà donc encore, imbécille?

BORDMER, *à part.*

Il paraît que c'est tout-à-fait revenu.

LE CAPITAINE.

Vas-tu me parler encore de ton mariage et de celui de ma nièce?... C'est toi qui viens d'aller chercher Monsieur, c'est toi qui favorises ses prétentions; mais si tu dis encore un seul mot en sa faveur, je te chasse de mon bord.

BORDMER.

Me chasser!

LE CAPITAINE.

Oui, et tu ne te battras plus à mes côtés.

BORDMER, *à part.*

J'étouffe!... Oh! la subordination, la subordination!...

LE CAPITAINE.

AIR *de Wallace.*

Si vous voulez me plaire,
Otez-vous de mes yeux,
Redoutez ma colère,
Fuyez tous de ces lieux.

ÉLISE.

Ah! mon oncle, que ma tendresse
Appaise ici votre chagrin.

LE CAPITAINE.

Oui, pour l'époux de ma nièce,
Je ne veux avoir qu'un marin.

ÉMILE.

Mais, Monsieur...

ENSEMBLE.

Je vous invite
A partir vite,
Ce sont mes vœux;
Oui, je le veux.

ÉMILE.

Puisqu'il m'invite
A partir vite,
Je dois, je veux
Fuir de ces lieux.

ÉLISE.

L'espoir me quitte,
Comme il s'irrite!

BORDMER.

Oui, je le quitte, etc.

(*Le Capitaine sort furieux.*)

SCÈNE VII.

BORDMER, ÉLISE, ÉMILE.

BORDMER.

Me chasser de son bord!...

ÉMILE.

Me faire un pareil accueil!... si c'est pour ça que vous m'avez envoyez chercher?...

ÉLISE.

Il s'appaisera, M. Émile... sa colère ne dure pas...

BORDMER.

Je lui prouverai si je suis un imbécille.

ÉMILE.

Ah! M. Bordmer, vous qui m'aviez dit que ce mariage était décidé, et que le Capitaine consentait...

BORDMER.

Il y consentira... corbleu! il faudra bien qu'il y consente... pour vous d'abord... pour moi ensuite, et pour lui...

ÉLISE.

Auriez-vous quelque moyen?

BORDMER.

Non... mais j'en trouverai un... et pour cela, je vais rêver sur le bord de la mer, cet air m'inspire toujours, moi...

AIR *des Amazones.*

Un savant me contait naguère,
Qu' certain bourgeois, grec, gaulois ou romain,
Chaque fois qu'il touchait la terre,
Reprenait des forces soudain. (*bis.*)
Je suis tenté d' croir' ce récit fidèle,
Car si je suis imbécill', comme il dit,
Fils de la mer, quand je m'approche d'elle,
Moi je retrouve aussitôt mon esprit.

Me chasser de son bord!... imbécille!... Mille frégates, nous allons voir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ÉLISE, ÉMILE, ROSE.

ROSE.

Oh! mon dieu! Mademoiselle, qu'a donc M. le Capitaine? il a pris brusquement sa canne, son chapeau, a dit à sa sœur qu'il ne rentrerait que ce soir, et puis il s'est dirigé vers le port comme un furieux.

ÉLISE.

Mon pauvre oncle!

ÉMILE.

Prenez donc l'état de marin pour être aimable comme cela, j'aime bien mieux suivre la carrière de la diplomatie, au moins les diplomates sont toujours polis.

ÉLISE.

Oui... mais leur franchise n'est point passée en proverbe comme celle des marins, et je veux un mari franc comme mon oncle.

ÉMILE.

Vous ne pouviez mieux vous adresser.

AIR *nouveau de M. Doche.*

J'en fais serment, oui, mon Elise,
Gaîté, franchise,
C'est ma devise
Même en amours,
Dans mes discours
La vérité parle toujours.
Oui, mon Elise,
Gaîté, franchise,
C'est ma devise.

Toujours auprès de vous,
Et brûlant de la même flamme,
Vous verrez ici votre époux (*bis.*)
Vous laisser lire dans son âme.

Car

J'en fais serment.
Oui, mon Elise, etc.

Si l'hymen remplit mon espoir,
Moi je prétends, toute ma vie, (*bis.*)
Vous répéter, matin et soir,
Que vous êtes la plus jolie.

ROSE.

Comme il est franc !

ÉLISE, *rougissant.*

Quel doux serment !

ENSEMBLE.

ÉMILE, *lui prenant la main.*

J'en fais serment.
Oui, mon Elise, etc.

ÉLISE.

Pour son Elise,
Gaîté, franchise,
C'est sa devise, etc.

ROSE.

Pour son Elise, etc.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BORDMER.

BORDMER, *arrivant en criant.*

Je l'ai trouvé... mille artimons!... je l'ai trouvé...

ÉLISE.

Quoi donc, M. Bordmer?

ROSE.

Qu'est-ce qu'il a donc trouvé?

BORDMER.

Le moyen de prouver au Capitaine que je ne suis pas... ce qu'il dit, et de le forcer à nous marier tous.

ÉLISE.

S'il faut tourmenter mon bon oncle, je m'y oppose.

BORDMER.

Eh! non, Mademoiselle, vous ne vous y opposerez point; car non-seulement, il y va de notre bonheur à tous, mais encore de sa santé... vous savez combien j'aime mon Capitaine, et jamais je n'aurais osé risquer... mais son médecin, que j'ai rencontré, m'a donné carte blanche... il espère même que cette crise peut lui être salutaire.

ÉMILE.

Oh! si c'est par ordonnance du médecin, alors...

ÉLISE.

Mais quel est donc votre projet, M. Bordmer?

BORDMER.

Vous ne le saurez que demain.

TOUS.

Demain!...

BORDMER.

Je crains trop les indiscrétions! seulement, M. Émile, vous que mon Capitaine regarde comme une demoiselle, êtes-vous capable de jurer comme un marin?

ÉMILE.

Tiens, pourquoi pas?

BORDMER.

Dites corbleu! pour voir.

ÉMILE, *d'un ton tranquille.*

Corbleu! morbleu! ventrebleu!

BORDMER.

Vous dites ça comme si vous disiez : j'ai bien l'honneur de vous saluer.

ÉMILE, *jurant.*

Corbleu! morbleu! mille sabords!

ROSE.

Oh! comme c'est ça.

BORDMER.

Il y a du mieux.

ÉLISE.

Oui, mais il me fait peur à moi; je ne veux pas qu'il en prenne l'habitude, au moins.

BORDMER.

Rassurez-vous, Mam'zelle, ce n'est que pour un instant, je vous le rendrai après ça doux, doux comme le voilà... mais songeons à notre projet... Le Capitaine ne passe jamais, le soir, dans ce salon pour aller à sa chambre, il faut nous mettre en mesure... justement j'entends mes hommes.

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mlle RAYMOND, MATELOTS.

BORDMER, *aux matelots.*

Allons, enfans, holà! branle-bas général, enlevez-moi tous ces meubles-là!...

Mlle RAYMOND, *entrant.*

Comment, comment, tous ces meubles-là... je vous défends d'y toucher.

BORDMER.

Eh! doucement, Mademoiselle, s'il vous plaît, n'interrompez pas la manœuvre... allez toujours votre train, vous autres.

FINAL.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Allons, allons, vite à l'ouvrage,

Que l'on s'empresse, du courage,
Enlevez tous ces meubles-là.

CHŒUR DES MATELOTS.

Allons, allons vite à l'ouvrage,
Dépêchons-nous, prenons courage,
Enlevons tous ces meubles-là.

MADEMOISELLE RAYMOND.

Mais je crois qu'il nous déménage,
Finirez-vous tout ce tapage,
Et que veut dire tout cela?

MADEMOISELLE RAYMOND, ÉLISE, ROSE, ÉMILIE.

Mais que veut dire tout cela?
Expliquez-vous?

BORDMER.

Morbleu! laissez-nous faire.
C'est moi qui commande l'affaire,
J'en réponds... tout réussira.

CHŒUR.

Allons, allons, vite à l'ouvrage, etc.

BORDMER.

Voulez-vous que de l'hymenée
La chaîne, à jamais fortunée,
Unisse enfin ces deux amans.
Qu'en dites-vous jeunes gens?

ÉLISE, ROSE.

Sans doute.

BORDMER.

Eh bien! laissez-moi faire,
C'est moi qui commande l'affaire,
J'en réponds, tout réussira.

ÉLISE, ROSE.

Et demain l'on vous mariera.

BORDMER.

Oui, demain l'on vous marie.

ÉLISE, RAYMOND.

Et nous vous y invitons!

BORDMER.

Oui, mon Capitaine en rira.

TOUS.

Oh ! nous approuvons tous cela.

ENSEMBLE.

Eh bien ! allons vite à l'ouvrage, etc.

CHŒUR DES MATELOTS.

Allons, allons vite à l'ouvrage, etc.

MLLE RAYMOND, ÉLISE, ÉMILE, ROSE.

Allons, allons vite à l'ouvrage,
Que l'on s'empresse, du courage,
Enlevons tous ces meubles-là ;
Oui, notre plan réussira.

(*Pendant la dernière reprise, mademoiselle Raymond, Émile, Elise, Rose, se sont joints aux matelots et les aident à enlever tous les meubles. — Ce final doit être tout en action, et la toile tombe sur ce tableau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte deux.

Le Théâtre représente le même appartement, mais différemment décoré. — La couleur des draperies est changée, et de nouveaux meubles ont remplacé les premiers; ils sont aussi d'une autre couleur. — La table qui était à droite est à gauche, et couverte d'un autre tapis. — Un habit de grande tenue de Capitaine de vaisseau est étendu sur un fauteuil. — Au lever du rideau, les personnages en scène sont censés mettre la dernière main à tous ces changemens.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle RAYMOND, BORDMER, ÉLISE, ROSE.

BORDMER.

Allons, ça n'est pas trop mal; la manœuvre, quoiqu'un peu compliquée, a bien marché, et tout me fait espérer que nous réussirons... mais d'abord, il faut ôter doucement ce verrou, que j'avais mis hier soir pour plus de précaution.

Mlle RAYMOND.

Ainsi, M. Bordmer, vous croyez que ce projet?...

BORDMER.

Si le Capitaine s'y reconnaît, nous aurons du malheur... Ah! ça, vous savez tous ce que vous avez à faire?

ÉLISE.

Oui, soyez tranquille.

BORDMER.

Oh! soyez tranquille, soyez tranquille... c'est aisé à dire... mais c'est qu'une fois la chose entamée, il n'y

aura plus moyen de reculer; il ne faudra pas que les dispositions de l'ennemi vous épouvantent... tenez ferme, recevez la première bordée sans bouger... soutenez-le choc une heure seulement, et je réponds du reste. J'entends du bruit dans la chambre du Capitaine... retirons-nous; et vous, Rose, allez avertir M. Émile.

(*Il s'approche de la porte, et prête l'oreille.*)

AIR *de M. Doche.*

Ecoutons, (*bis.*) tout ça marche à merveille,
Mes amis, c'est l'instant de frapper les grands coups;
Mais gardons qu'un soupçon dans son cœur ne s'éveille,
N'allons pas lui fournir des armes contre nous.
C'est bien lui, je l'entend,
Oui vraiment,
Songeons à notre plan;
Que chacun soit prudent,
Du succès notre bonheur dépend.

Je vais seul entamer l'affaire,
Mais vous, paraissez tous sitôt qu'il le faudra,
Du sang-froid, de l'à-plomb, et malgré lui, j'espère,
Vers le piège conduit, le renard s'y prendra,
Et quand nous lui ferons l'aveu de ce mystère,
Il rira le premier de cett' ruse de guerre.
Le voici, (*bis.*) etc.

(*Ils sortent sans faire de bruit.*)

SCÈNE II.

LE CAPITAINE, *seul.*

(*Il entre en se frottant la tête, et en ayant l'air de chercher à rassembler ses idées.*)

Ouf! je n'en puis plus... j'ai eu un sommeil si lourd, que ma tête s'en ressent encore ce matin... Qu'ai-je donc fait hier?... je serais bien embarrassé de le dire aujourd'hui... voyons, cherchons un peu à rassembler mes idées... Hier, j'ai dîné, ce me semble, à bord du *Con-*

querant, avec mon vieux camarade, le capitaine Rostey... il est heureux, lui... on lui a rendu justice; je n'en suis pas jaloux... il mérite son bonheur!... mais moi... moi, je le méritais aussi!... Ne me jugeraient-ils plus digne de commander... depuis qu'une blessure me fait, par intervalles, perdre la mémoire?... ils ont tort.

AIR : *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

Des désastres de notre gloire,
Le vieux Marin a pris sa part :
Il perd aisément la mémoire
Au souvenir de Trafalgar.
Mais quand l'Europe réunie,
Marchant sous le même étendart ;
Accourt à la Grèce ravie
Donner la liberté chérie ;
Il se souvient, (*bis.*)
Et la mémoire lui revient.

Hélas ! si son grade est si mince,
C'est que, toujours trop sans façon ;
Il fut le dernier chez le Prince,
Le premier sous son pavillon ;
Si, malgré son âme affermie,
Il sent là faiblir sa raison,
Aux mots d'honneur et de patrie,
De guerre, ou de voile ennemie,
Il se souvient, (*bis.*)
Et la mémoire lui revient.

(*Il va pour s'asseoir à la table qui était à droite et qui se trouve à gauche.*)

Ah ! ah ! quel est donc ce changement? (*Regardant avec surprise.*) Est-ce que j'ai la berlue?... mais non, les meubles hier étaient rouges, et je les retrouve bleus... les draperies étaient vertes, et les voilà blanches... Que diable signifie ce bouleversement?... Parbleu ! je suis curieux de savoir qui s'est permis d'opérer ce changement sans mon ordre? (*Allant à la table chercher une sonnette.*) Jusqu'à cette table qui a changé de côté... c'est trop fort! (*Sonnant.*) Holà ! Bordmer !... c'est que je ne m'y reconnais plus... Bordmer! Bordmer! (*Sonnant à casser la sonnette.*) Bordmer!

SCÈNE III.

LE CAPITAINE, BORDMER, *en dehors.*

BORDMER.

Présent, Capitaine, présent.

LE CAPITAINE, *avec humeur.*

Arriveras-tu enfin?

BORDMER, *entrant, il a une jambe de bois et une canne à béquille.*

Dame! Capitaine, je ne suis plus si alerte qu'autrefois...

LE CAPITAINE, *le regardant avec surprise.*

Qu'est-ce à dire?

BORDMER, *frappant sur sa jambe.*

Ça veut dire que je retarde un peu depuis qu'il y a eu des avaries dans la quille.

LE CAPITAINE, *lui montrant sa jambe.*

Qu'est-ce que c'est que cela?

BORDMER.

Vous ne voyez pas?... c'est une jambe de bois...

LE CAPITAINE.

Je vois bien que c'est une jambe de bois; mais depuis quand, misérable, l'as-tu cette jambe?

BORDMER.

Par exemple, voilà une question... je l'ai depuis qu'une balle, en me fracassant la bonne, m'a obligé d'en prendre une de rechange.

LE CAPITAINE.

Une balle t'a cassé la jambe?

BORDMER.

Sans doute, pourquoi sont-elles faites les balles?... pour casser les bras, les jambes, les têtes, etc.: aussi je ne lui en veux pas à celle-là, elle a fait son métier.

LE CAPITAINE.

Tu oses venir me conter une pareille histoire?

BORDMER.

Comment... comment, une histoire?... Ah! ça, mon

Capitaine, permettez-moi de vous le demander, est-ce que vous allez retomber dans vos absences ordinaires?... il y a pourtant long-temps que ça ne vous était arrivé.

LE CAPITAINE.

Comment, mes absences?

BORDMER.

Sans doute, vous avez des momens où vous ne vous ressouvenez de rien; par exemple, aujourd'hui... vous êtes tout surpris de me voir une jambe de bois avec laquelle je marche depuis six ans.

LE CAPITAINE.

Depuis six ans! il est fort celui-là.

BORDMER.

Vous devez bien le savoir, puisque j'ai attrapé ça à cette brillante affaire, où vous vous êtes couvert de tant de gloire, lorsque la frégate la *Constance*, que vous commandiez, s'empara du vaisseau russe, le *Paris*, à l'entrée des Dardanelles.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que tu viens me chanter là?... Une frégate, un vaisseau russe que j'ai pris à l'entrée des Dardanelles... N'espères-tu pas me faire croire que nous avons eu la guerre avec la Russie?...

BORDMER.

Par exemple, est-ce que vous ne vous en souvenez pas?... La guerre a été déclarée en 1829, au mois de février, quatre mois après que vous êtes revenu des parages d'Alger... et c'est le 25 avril que le combat a eu lieu. Quel beau spectacle!... je vous vois encore le porte-voix d'une main, et l'épée de l'autre...

AIR *d'Azémia.*

Vous animiez votre équipage
De l'œil, du geste, et de la voix;
Enflammé par votre courage,
Chaque homme en valait au moins trois.
On crie: à l'abordage!
Sur le pont, avec rage,
Nous vous suivons soudain,
La hache en main.
Tout tombe sur notre passage,
Tout cède aux efforts de nos bras.

Toujours sur vos pas,
Malgré le fracas,
Je vous suis de près,
Malgré les boulets,
Malgré les mousquets.

Pendant que nous jonchons le tillac de morts, vous attaquez corps à corps le commandant ennemi... V'lan! il tombe à vos pieds... Pouf! moi je tombe aussi... mais d'un autre côté, et je serais resté long-temps sans connaissance, si je navais été rappelé à la vie par ce cri si cher :

Victoire, (*bis.*)
Gloire
Aux marins français !

(*Le Capitaine qui s'est animé pendant ce récit, reprend les derniers vers avec Bordmer.*)

TOUS DEUX.

Victoire, (*bis.*)
Gloire
Aux marins français !

BORDMER, *à part.*

Je le tiens !

LE CAPITAINE.

Ah! ça, mais que diable viens-tu me conter là?.., (*Cherchant à se rappeler.*) Prétends-tu te moquer de moi, drôle?

BORDMER.

Drôle. (*A part.*) Voilà autre chose, à présent. (*Haut.*) Me moquer de vous?... Ah! par exemple, vous voulez rire, Capitaine; vous savez aussi bien que moi que c'est à la suite de ce combat que vous avez reçu votre brevet de Capitaine de vaisseau, et ce n'est pas quand on porte cet habit depuis six ans qu'on peut...

LE CAPITAINE, *courant à l'habit.*

Quoi! cet habit?

BORDMER.

C'est le vôtre.

LE CAPITAINE.

Et cette décoration?

BORDMER.

C'est la vôtre.

LE CAPITAINE.

La mienne !... Ah ! ça, voyons, suis-je bien éveillé ?.. Je n'en reviens pas... et plus je cherche à rassembler mes idées, moins je trouve....

BORDMER.

Interrogez toute la maison, Capitaine; et si quelqu'un vous dit que j'en impose, je me soumets à tout ce que vous ordonnerez.

LE CAPITAINE.

Son assurance me confond... Eh bien ! j'accepte l'épreuve, mais reste ici, ne bouge pas ; c'est que vraiment, si je n'étais pas bien sûr que cela ne peut être... (*Sonnant.*) Rose !

BORDMER, *à part.*

Bon ! il s'adresse bien.

LE CAPITAINE.

Il faut que tu aies une forte dose d'impudence, pour vouloir absolument... Rose ! Rose !

SCENE IV.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, *entrant.*

Chut !

LE CAPITAINE.

Hein ?

ROSE.

Chut !

LE CAPITAINE.

Ah ! ça, à qui en a-t-elle ?

ROSE.

A vous, Capitaine... Plus bas, plus bas, je vous en prie ; vous allez réveiller mes enfans.

LE CAPITAINE.

Comment, tes enfans ?

ROSE.

Chut donc, Capitaine, je suis si tranquille quand ils dorment. Il y a surtout l'aîné, votre filleul, on ne peut pas en venir à bout... vous le gâtez tant!

LE CAPITAINE.

Comment, mon filleul?... j'ai un filleul, moi?

ROSE.

Eh bien! est-ce que vous allez le renier?... par exemple, je voudrais bien le voir!... ce pauvre enfant! vous êtes cause qu'il a eu le fouet ce matin... Dame! on est mère, ou on ne l'est pas.

LE CAPITAINE.

Ah! ça, est-ce que, par hasard, il dirait la vérité? est-ce qu'il se pourrait?...

BORDMER.

Tiens, vois-tu, Rose, je ne sais pas ce qui trouble le Capitaine aujourd'hui; mais il ne se rappelle rien.

ROSE.

Ah! le pauvre cher homme!

BORDMER.

Enfin, tout-à-l'heure, il était surpris de me voir une jambe de bois.

ROSE.

Mais comment pourrait-il douter de notre mariage, par exemple, puisque c'est lui qui l'a ordonné?

LE CAPITAINE.

Moi?

ROSE.

Sans doute!... à tel point que moi, je n'y pensais pas... Dame! une jeunesse, ça l'effraye le mot de mariage... avec ça que je n'avais pas apprécié mon Bordmer avant, comme depuis... Mais vous m'avez menacée de me chasser si je ne consentais pas.

LE CAPITAINE.

Je t'ai menacée, moi?

ROSE.

Oh!... je ne vous en veux pas; car je vous dois mon bonheur!

BORDMER, *à part.*

Hein! comme ça marche!

LE CAPITAINE.

Ma parole d'honneur, ils me feront devenir fou... Et quand ce beau mariage s'est-il fait?

ROSE.

Vous le savez bien!

LE CAPITAINE.

Puisque je te le demande?

ROSE.

Mais puisque vous le savez.

LE CAPITAINE.

N'importe, réponds; je le veux!

BORDMER.

C'est très-facile à dire, et puisque mon Capitaine l'exige...

ROSE.

Attendez... mon aîné...

LE CAPITAINE.

Allons, voilà encore mon filleul qui revient.

BORDMER.

C'est un bien joli garçon, je m'en vante... tout mon portrait!

ROSE.

Mon aîné a quatre ans : alors il y a cinq ans, moins trois mois, que je suis madame Bordmer.

LE CAPITAINE.

Diable! tu n'as pas perdu de temps à ce qu'il paraît?

ROSE.

Le temps est si précieux!

BORDMER.

Avec ça que nous partions le lendemain... Dieu! quel beau jour que celui de mon mariage!... quelle joie!... quel bruit sur le port!...

LE CAPITAINE, *à part.*

Si ça dure encore, je serai obligé de croire que ma pauvre tête a déménagé tout-à-fait.

BORDMER.

AIR *de la Chasse au Renard*

Oui, pour témoins de c'tte union chérie
Nous avons eu tous les marins du port.
J' vous vois encor sortant de la Mairie,
En grand' tenue.

LE CAPITAINE.

Ça me semble un peu fort.

ROSE.

D'puis c' jour, jamais les plus légers nuages
N' sont v'nus troubler un hymen aussi doux.
Ah! l'on trouv'rait moins de mauvais ménages,
S'il n'existait qu' des époux comme nous.

BORDMER.

Je crois bien, par exemple.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉLISE.

ÉLISE, *accourant.*

Ah! mon oncle! mon bon oncle! quelle joie! quel plaisir!

LE CAPITAINE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a encore?

ÉLISE.

Il vient d'arriver.

LE CAPITAINE.

Arriver?... qui?

ÉLISE.

M. Émile, il revient des Indes.

LE CAPITAINE.

Décidément, il faut que la maladie ait gagné tout le monde. Comment! M. Émile revient des Indes?

ÉLISE.

N'est-ce pas vous qui l'avez exigé?... Il s'est fait aspirant de marine pour vous plaire.

LE CAPITAINE.

Pour me plaire?... Ah! oui, oui; il me semble que je me souviens de çà.

ÉLISE.

Sans doute, il y a sept ans, lorsqu'il vous demanda ma main, vous le refusâtes; il persista... Eh bien! dites-vous, fais six campagnes sur mer, et elle est à toi!... Là-dessus,

il m'embrassa, partit désolé... et moi aussi, j'avais le cœur gros!

ROSE, *pleurant presque.*

Dame!... quand on perd son amoureux... c'est si naturel!

LE CAPITAINE.

Je n'y suis plus!

AIR *suisse.*

ÉLISE

Tant qu'Émile fut parti,
Hélas! combien j'eus d'ennui!
L'espoir a beau nous bercer,
Six ans sont longs à passer.
En moins de temps on oublie,
Ou bien l'on change d'amie;
Aussi comme la terreur
Agitait mon cœur!
Ah! ah! ah! etc.

Oui, je craignais qu'au retour,
Il n'eût plus le même amour,
Et que le temps ennemi
Pour moi ne l'eût refroidi;
Mais, des marins vrai modèle,
Il revient tendre et fidèle.

(*Prenant la main du Capitaine, et la mettant sur son cœur.*)

Aussi comme le bonheur
Fait battre mon cœur.
Ah! ah! ah! etc.

LE CAPITAINE, *à part.*

J'y suis, je me rappelle en effet... hier... les six ans de service; c'est une mystification... Ne faisons rien paraître, ayons même l'air de donner dans le piège... j'aurai mon tour. (*Haut.*) Ainsi le voilà donc arrivé?

ÉLISE.

Oui, mon oncle, et il est bien changé.

ROSE.

C'est que six ans de service, çà vous forme joliment un jeune garçon.

BORDMER.

Avec ça qu'il avait des dispositions pour la partie... Je l'avais deviné.

LE CAPITAINE.

Ah! tu l'avais deviné!...

BORDMER.

Faut-il l'aller chercher, Capitaine?

LE CAPITAINE.

Eh bien!... oui, amène-le moi: je suis curieux de voir s'il a gagné depuis son départ.

BORDMER, *à part.*

Va-t-il, le Capitaine! va-t-il! va-t-il!... Non, je suis un imbécille... (*Haut.*) Eh! justement le voici.

LE CAPITAINE, *à part.*

Fort bien! tout le monde était à sa replique.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EMILE, *qui porte l'uniforme d'aspirant de première classe.*

TOUS QUATRE, *en entrant.*

AIR : *Ah! que je sens battre mon cœur!*

Ah! pour { mon / son } cœur quel heureux jour!
Enfin { me / le } voilà de retour!
Je vous revois, / Il nous revoit, } ces doux momens!
Me font / Lui font { oublier } { mes / ses } tourmens

Après une aussi longue absence,
Qu'avec plaisir je vous revois!
(*Au Capitaine.*)
Je viens, le cœur plein d'espérance,
Chercher le prix qu'à ma vaillance
Vous avez promis autrefois.

TOUS QUATRE.

Ah! pour { mon / son } { cœur, / etc.

LE CAPITAINE, *à part.*

C'est qu'il est fort joli garçon comme ça.

EMILE, *tendant la main au Capitaine.*

Eh bien! mille tonnerres! Capitaine, est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

LE CAPITAINE.

Ah! ah! il a déjà attrapé le diapason d'un marin!... C'est fort bien, mon garçon!

ÉMILE.

J'ai donc bien changé dans l'autre monde?

LE CAPITAINE.

Ma foi, mon garçon, je t'avoue que je ne m'attendais pas à te revoir comme ça. C'est que tu as pris un air martial, une tenue... A la bonne heure, corbleu! tu es un homme à présent!

BORDMER, *à part.*

Oh! oh! pas encore tout-à-fait.

LE CAPITAINE.

N'est-il pas vrai que c'est une noble carrière que la marine?

ÉMILE.

C'est la première de toutes, corbleu! et maintenant je suis de votre avis, Capitaine.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Le beau métier que celui de marin! (*bis.*)
Brave et joyeux enfant de l'onde,
Toujours sans souci, sans chagrin,
Il poursuit aux deux bouts du monde
La gloire et le plaisir, et n'a qu'un seul refrain. (*bis.*)
Le beau métier que celui de marin!

Dès que zéphir enfle sa voile,
Se confiant à son étoile,
Gaîment il s'éloigne du port;
Et quand les vents soulèvent l'onde,
Au loin lorsque la foudre gronde,
Tranquillement bravant le sort,
Et les flots dont la rage
Lui cachent le rivage,
Au fort de la tempête
Sur le pont il répète:
Le beau métier que, etc.

LE CAPITAINE, *à part.*

C'est qu'il va bien au moins. (*Haut.*) Parbleu! mon garçon, j'éprouve un vrai plaisir à te voir... Nous allons boire un verre de rhum à ton heureux retour.

ÉMILE, *à part.*

Aie! aie! (*Haut.*) Volontiers, Capitaine.

ÉLISE, *à part.*

Ce pauvre Emile!

ROSE, *à part.*

Comment va-t-il se tirer de là?

LE CAPITAINE.

Autrefois tu ne l'aimais pas; mais quand on revient des Grandes Indes. (*Trinquant après que Bordmer a rempli les verres.*) A la gloire que tu t'es acquise!

EMILE.

Il n'y a pas de quoi, Capitaine.

BORDMER, *à Emile qui fait des façons pour boire.*

Allons, il faut avaler ça.

LE CAPITAINE, *après avoir bu.*

Eh bien! comment le trouves-tu?

ÉMILE, *bas à Bordmer.*

Dieu! que c'est mauvais! (*Haut.*) Délicieux, Capitaine.

LE CAPITAINE.

J'en étais sûr. (*A part.*) Quelle grimace il a faite! (*Haut.*) Et tu reviens?...

ÉMILE.

Réclamer la parole que vous m'avez donnée... Me voilà marin, j'ai fait le tour du monde, et la main de la belle Elise est à moi, corbleu!

BORDMER.

C'est ça, c'est ça!

ROSE.

Est-il gentil maintenant!

LE CAPITAINE.

Tu trouves? (*A part.*) A mon tour. (*Haut*) Ta demande, mon garçon, est juste, sans doute; mais elle m'embarrasse.

ÉMILE

Et pourquoi donc, Capitaine?

LE CAPITAINE.

Ah! c'est que depuis ton départ il s'est passé tant de choses... J'ai pris d'autres engagemens.

ÉLISE.

Comment?

LE CAPITAINE.

Oui, j'ai promis la main de ma nièce à un de mes camarades de guerre.

ÉMILE.

Mais, Capitaine...

LE CAPITAINE.

Je sais tout ce que tu peux avoir à me dire; mais c'est que celui-là n'a pas le temps d'attendre, il n'est pas jeune comme toi. C'est un ancien lieutenant de vaisseau, brave homme... trente ans de services, cinquante ans d'âge, trois balafres sur la figure, un bras en écharpe, une jambe de bois... Ça fera un excellent mari.

BORMDER.

Il est sûr que d'après ce signalement-là...

LE CAPITAINE.

Est-ce que ça te regarde, imbécille.

BORDMER, *à part.*

C'est singulier qu'il n'oublie jamais ce mot-là.

LE CAPITAINE.

De quoi te mêles-tu, et pourquoi es-tu ici?

BORDMER.

Pourquoi je suis ici?

LE CAPITAINE.

Hier à bord, tu as manqué à ton service, et je t'ai condamné à passer quinze jours à fond de cale.

BORDMER.

Plaît-il?

ROSE.

Mon mari à fond de cale!

LE CAPITAINE.

Allons, vite, retire-toi; retourne à bord, et songe à subir ta punition.

BORDMER, *à part.*

Ah! ça, décidément, est-ce que la mystification tournerait contre moi?... Ça serait du joli.

CHŒUR.

AIR *de M. Doche.*

LE CAPITAINE.

Oui, sur la discipline
J'entends être obéi,
Et quand on se mutine,
On doit être puni.

BORDMER, *à part.*

Que faire s'il s'obstine
A me punir ici?
Si je parle, il devine
Que l'on se rit de lui.

ROSE, ÉMILE, ÉLISE, *à part.*

Que faire s'il s'obstine
A le punir ici?
Si je parle, il devine
Que l'on se rit de lui.

SCENE VII.

LES MÊMES, Mlle RAYMOND.

Mlle RAYMOND.

D'où vient tout ce bruit, tout ce tapage?... Que vois-je! Emile! Emile de retour!... que je l'embrasse, ce cher enfant!... Comme il est grandi!... comme il est fort!...

LE CAPITAINE.

Oui, oui, vous le trouvez changé à son avantage?... c'est vrai... Eh bien! je suis sûr que vous ne produisez pas le même effet sur lui?... N'est-il pas vrai, Emile, que ma pauvre sœur est bien vieillie?

Mlle RAYMOND.

Vieillie!... moi!... moi, je suis vieillie?

LE CAPITAINE.

Dame! six ans de plus sur la tête d'une femme qui n'est déjà plus jeune....

Mlle RAYMOND.

Ces six ans n'ont passé que dans votre tête, vieux fou!... Vieillie, vieillie!...

LE CAPITAINE.

Ah! vous en convenez donc?

BORDMER, *à part.*

La peste soit de l'amour-propre des vieilles femmes!... Voilà bien un autre embarras.

LE CAPITAINE, *à sa sœur.*

C'était une mystification; mais le vieux renard avait deviné le piège. J'ai bien voulu me prêter à vos impertinences, je me suis rendu votre jouet, afin de prendre ma revanche; maintenant je redeviens le chef et le maître de la maison. Voyons, commençons par vous. (*A sa sœur.*) De quel droit vous êtes-vous mis en tête un semblable projet?... De quel droit, pour me faire approuver une union à laquelle je m'oppose, m'avez-vous fait le point de mire des plaisanteries de tous les gens qui me doivent du respect? Se servir de blessures toutes honorables, reçues en défendant mon pavillon, en gagnant chacun de mes grades, pour me faire croire que les suites en ont pu réagir sur mon esprit... Je suis d'une colère!...

ÉMILE, ROSE.

Monsieur...

ÉLISE.

Mon oncle....

BORDMER.

Capitaine...

LE CAPITAINE.

Paix! taisez-vous tous... Qu'il ne soit pas plus question de mariage que de ce qui vient de se passer!

ÉLISE, ÉMILE.

C'en est donc fait!

Mlle RAIMOND.

Mon frère!...

LE CAPITAINE, *marchant avec agitation.*

J'ai peine à me contenir. (*Jetant les yeux sur l'habit qui est étalé sur le fauteuil.*) Et cet habit, si je ne n'avais point découvert votre ruse, vous m'eussiez exposé à le revêtir, à sortir avec les insignes d'un grade qui n'est pas le mien; et si quelques plaisanteries de mes camarades étaient venues me révéler la vérité, savez-vous si, insulté, provoqué, je ne serais pas?...

BORDMER, *l'interrompant.*

Oh! pour cela, Capitaine, tout était prévu... Je passe condamnation sur la ruse que nous avons employée; mais quant à cet habit-là, c'est le vôtre.

LE CAPITAINE, *le saisissant au collet.*

C'est le mien!... Prétends-tu donc, misérable, continuer la mystification, et me soutiendras-tu que je suis capitaine de vaisseau?

ÉMILE, *timidement, en lui remettant un papier.*

Voici votre brevet.

LE CAPITAINE, *lâchant Bordmer et prenant le papier.*

Le brevet!... à moi?

BORDMER, *à part.*

Ouf! un peu plus il m'étranglait... Mais c'est égal!... (*Haut.*) Vive mon Capitaine!

LE CAPITAINE.

Moi, capitaine de vaisseau!

Mlle RAYMOND.

Sans doute!

BORDMER, *à part.*

Crions bien fort, c'est le seul moyen qu'il ne dise rien. (*Haut.*) Et pourquoi ne le seriez-vous pas, est-ce que vous ne l'avez pas mérité? Auriez-vous envie de protester contre la signature du ministre?... Je voudrais bien voir ça, par exemple!

ÉMILE, *au Capitaine.*

Mon père a reçu hier ce brevet pour vous, il vous a été accordé en récompense de votre brillante conduite dans les parages d'Alger.

LE CAPITAINE.

Le vœu de mes camarades est donc exaucé!... Ah! ce

dernier trait me désarme!... Viens, Emile, viens, mon neveu!

(*Il l'embrasse.*)

BORDMER.

Vivat!

LE CAPITAINE.

Quant à vous, M. Bordmer...

BORDMER, *sans l'écouter.*

Vive mon Capitaine!

LE CAPITAINE.

Quant à vous, M. Bordmer...

BORDMER.

Vive mon Capitaine!

LE CAPITAINE.

Veux-tu bien te taire!

BORDMER.

Vive...

LE CAPITAINE.

Paix!... Je devrais te punir; car je ne doute pas que ce ne soit toi qui ait tout mis en train.

BORDMER, *d'un air content.*

Je voulais vous prouver que je n'étais pas un imbécille.

LE CAPITAINE.

Touche là... oublie ce mot pour ne te souvenir que de mon amitié et de nos dangers communs... Rose est à toi, et je consens même à être le parrain du filleul à venir.

BORDMER.

Je vous ferai attendre le moins long-temps possible!... Pas vrai, madame Bordmer?

ROSE.

Oui, mon ami.

LE CAPITAINE, *à sa sœur.*

Quant à vous, ma sœur, vous avez six ans de moins; c'est bien quelque chose... Allons, Bordmer, vienne une guerre, et peut-être ta campagne n'aura-t-elle pas été imaginaire.

BORDMER.

Grand merci du vœu pour mes jambes.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *Vaudeville du Château perdu.*

Mlle RAYMOND.

Un doux hymen enfin vous dédommage
D'un peu de crainte et de quelques tourmens.
Que le bonheur à jamais vous engage,
Et si le sort vous donne des enfans,
Lorsque l'amour viendra, selon l'usage,
Songez aux maux qu'il vous a faits souffrir;
Et si vos fils parlent de mariage,
Dans le passé cherchez un souvenir.

ROSE.

A quoi sert-il à l'homme d'être avare?
De cet argent, en secret recueilli,
Il faudra bien que la mort le sépare,
Et nul alors ne pleurera sur lui.
Ah! plus heureux, à son heure dernière,
L'homme de bien toujours prêt à partir,
Leste et joyeux s'envole de la terre,
Sûr d'y laisser un touchant souvenir.

LE CAPITAINE.

Vous que le Prince appelle en sa présence,
Dans le conseil, songez le premier jour,
Que cette main qui donne la puissance,
A vos désirs peut l'ôter sans retour.
Prévoyez donc les jours de la disgrâce,
Qu'un peu de bien nous force à vous bénir,
Pour que du temps que vous restez en place,
Plus tard le peuple ait un doux souvenir!

BORDMER.

Je ne sais pas pourquoi tous ces outrages
Que les savans s' prodigu'nt à chaque instant :
L'un du passé dénigre les ouvrages,
L'autre n' veut pas qu'on fass' bien à présent.
Sur ces avis, moi je devrais me taire,
Je suis pourtant forcé d'en convenir :
On travaillait très-bien du temps de mon père;
J'en suis, je crois, un joli souvenir.

ÉMILE.

Combien de rois, inconnus à notre âge,
S'étaient flattés de ne jamais mourir;
Mais nuls bienfaits n'ont marqué leur passage :
L'oubli, le temps, sont venus les couvrir.
Tandis qu'un nom, chez nous bien populaire,
Celui d'Henri ne saurait se ternir;
Car sous le chaume, où sa mémoire est chère,
La poule au pot reste pour souvenir.

ÉLISE.

Voici l'instant où le public sévère
Sur notre sort va prononcer ici :
Quand nous avons le désir de vous plaire,
Ah! puissiez-vous nous le rendre aujourd'hui!
Mais si le sort trahit notre espérance,
Epargnez-nous un bruit qui fait frémir,
Afin, Messieurs, que de votre indulgence,
Nous conservions un heureux souvenir.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

LE CHOIX D'UNE FEMME,

Comédie-Vaudeville en un Acte,

PAR MM. DESVERGERS ET VARIN,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 24 JUILLET 1829.

PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
PALAIS-ROYAL,
GALERIE DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, N°s 2 et 3.
1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JULES DE CERNAY	M. VOLNYS.
Sir BELTON, Américain	M. FONTENAY.
POLYCARPE DURIVAGE, cousin de JULES	M. ARNAL.
BENOIT, Receveur des Contributions	M. LEPRINTRE, J^e^.
OCTAVIE, sa fille	Mlle WILLEMIN.
SUZANNE, vieille cousine de JULES et de DURIVAGE	Mme GUILLEMIN.
La Baronne DE SAINT-MARC...	Mlle IRMA.
Lady BELTON, belle-sœur de Sir BELTON	Mlle CLARA.
PLUSIEURS PERSONNES INVITÉES.	

La Scène se passe dans un Château, près de Corbeil.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur.

LE

CHOIX D'UNE FEMME,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon de compagnie, ouvert au fond sur des jardins. — Deux portes latérales à droite et à gauche. — Une cheminée au premier plan, à droite, ornée de deux vases et une pendule. — A gauche, une table servant de bureau.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIR BELTON, *seul.*

(*Il arrive en larguant les jardins.*)

Non, ce ne sont point là des feuilles d'arbres d'Amérique!... J'ai beau jeter les yeux de tous côtés, je n'en aperçois pas un seul... Et lady Belton qui m'avait vanté les jardins de M. Jules de Cernay, qui me les avait dépeints comme une espèce de savane, où je devais rencontrer à chaque pas quelques souvenirs de mon pays!... Près d'arriver à Paris, nous nous arrêtons à Corbeil; dans mon empressement, je laisse lady Belton prendre quelques instans de repos à l'auberge où nous sommes descendus.... J'accours plein d'émotion et de patriotisme; je traverse sans obstacle cette vaste propriété, et qu'est-ce que j'y trouve?... Des plantes indigènes, des plantes de l'ancien monde... Quand je dis l'ancien monde, il ne l'est sans doute pas plus que le nouveau; ils doivent être du même âge; et cependant je suis porté à croire que celui-ci est l'aîné; car tout y a un air de vieillesse!....

AIR de Turenne.

Oui, ces climats, objets de mes études,
Offrent partout, à mes yeux affligés,
De vieilles lois, d'antiques habitudes,
De vieilles mœurs et de vieux préjugés,
Par la routine en lois presqu'érigés.
Ah! cependant, je conçois l'espérance,
L'Europe un jour saura se rajeunir,
La liberté, qui fait tout refleurir,
Lui servira d'eau de Jouvence.

Tâchons au moins de savoir si le propriétaire, M. de Cernay, que nous avons quitté à Bordeaux, est enfin de retour dans ses domaines. Justement, j'aperçois une dame ou une demoiselle qui s'avance.

SCÈNE II.

SUZANNE, SIR BELTON.

SUZANNE, *en entrant.*

Quel est donc ce Monsieur, je ne l'ai jamais vu?

BELTON, *la lorgnant.*

Quand je le disais... encore de l'ancien monde! (*Haut.*) Madame ou Mademoiselle, auriez-vous la bonté de me dire si je puis parler à M. Jules de Cernay?

SUZANNE.

Non, Monsieur, il n'y est pas pour le moment.

BELTON.

Est-ce que par hasard il ne serait pas encore de retour de ses voyages?

SUZANNE.

Je vous demande pardon, il est arrivé hier au soir.

BELTON.

Hier au soir seulement?... Tant mieux! cela m'arrange.

SUZANNE.

C'est peut-être en voyageant que Monsieur a fait la connaissance de mon cousin Jules

BELTON.

Précisément... Nous avons parcouru ensemble diffé-

rentes contrées; moi, pour m'instruire, et lui, pour s'amuser. Ça tient à la différence des nations; les Américains étudient, et les Français s'amusent.

SUZANNE.

Ah! Monsieur est Américain?

BELTON.

J'ai cet honneur-là... Américain et philosophe, voilà pourquoi j'observais les hommes, tandis que mon ami Jules s'occupait plus spécialement de l'autre sexe; car vous devez savoir qu'il est amateur.

SUZANNE.

Hélas oui... et pour le corriger de ce défaut-là, si c'en est un, je ne vois plus qu'un remède... le mariage.

BELTON.

Ah! le mariage produit cet effet-là dans l'ancien monde?

SUZANNE.

Est-ce que dans le nouveau ce serait différent?

BELTON.

Non, c'est absolument la même chose... Vous, vous croyez donc que mon ami Jules se mariera incessamment?

SUZANNE.

Mais il y est à-peu-près forcé.

BELTON.

Un mariage forcé!... Expliquez-moi cela... C'est sans doute encore quelque coutume barbare de la vieille Europe?

SUZANNE.

C'est ce que je dis aussi, c'est une barbarie; et puisque vous êtes l'ami de Jules, je puis vous confier sa situation. Vous saurez d'abord qu'il n'a d'autre fortune que celle qui lui a été léguée par un oncle célibataire, qui regrettait beaucoup d'avoir passé sa vieillesse dans la solitude et l'abandon; car tous les vieux garçons se repentent de ne s'être pas mariés.

BELTON.

Et les vieilles filles aussi.

SUZANNE.

C'est bien naturel.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Lorsque l'on est célibataire,
L'hymen paraît le suprême bonheur,

Les gens mariés, au contraire,
De leur destin accusent la rigueur ;
Le mariage est beau de loin, peut-être...
C'est un pays que l'on aime à vanter,
Les étrangers voudraient tous le connaître,
Les habitans voudraient tous le quitter.

BELTON.

C'est juste: il y a de l'observation dans ce que vous dites là... Mais revenons-en à mon ami Jules.

SUZANNE.

M'y voici... Son oncle, qui connaissait l'humeur indépendante de son neveu, craignit qu'il ne fût plus tard exposé aux mêmes regrets que lui, et pour le contraindre au mariage, il ne lui légua sa fortune que sous la condition de choisir une femme avant l'âge de trente ans.

BELTON.

C'est une tyrannie, un vieux reste de féodalité.

SUZANNE.

Vous voyez la position de Jules; c'est demain qu'il a trente ans, et son choix n'est pas encore fait; de manière que tous les biens de cet oncle vont passer naturellement entre les mains de son autre neveu, que l'on nomme Durivage, et qui est le fils de sa sœur.

BELTON.

C'est-à-dire que demain ce pauvre Jules sera ruiné. (*A part.*) Diable! c'est bon à savoir... J'ai bien fait de ne pas me reposer à l'auberge comme Milady.

SUZANNE.

Tenez, j'aperçois justement dans le jardin ce M. Durivage, dont je vous parlais... Il est avec son beau-père, et sa prétendue. Ils viennent sans doute comme à l'ordinaire, visiter le château, faire des dispositions, comme si la propriété leur appartenait déjà... Ils ignorent que Jules est de retour.

BELTON.

Des visites!... Je me sauve! Madame ou Mademoiselle, veuillez avoir la bonté de remettre ma carte à M. de Cernay.

SUSANNE, *lisant.*

« Sir Belton. »

BELTON.

C'est mon nom... Dites lui que je reviendrai dans la

journée avec une autre personne, une dame qui ne lui est pas inconnue.

SUZANNE.

Oh! dès qu'il y a une dame... soyez sûr qu'il vous attendra.

BELTON.

Madame ou Mademoiselle...

SUZANNE.

Mademoiselle.

BELTON.

Mademoiselle, j'ai bien l'honneur...

(Il sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE III.

BENOIT, OCTAVIE, DURIVAGE, SUZANNE.

(Ils entrent par la droite.)

DURIVAGE.

Par ici, beau-père, par ici!... Eh bien! ma chère Octavie, que dites-vous de tout cela? Ne serez-vous pas charmée d'habiter ce château?... Vous serez châtelaine.

BENOIT.

Certainement, c'est très-agréable.

OCTAVIE.

Les jardins me semblent mal distribués, les appartemens gothiques.

DURIVAGE.

Soyez tranquille, nous changerons tout cela.

BENOIT.

Nous changerons tout cela.

DURIVAGE.

Nous autres avoués, nous avons du goût et de l'argent; nous tenons à être bien logés... A force d'aller au palais, nous en faisons bâtir... C'est une plaisanterie.

SUZANNE, *à part.*

Ils se regardent déjà comme propriétaires... j'en étais sûre!

DURIVAGE.

Ah! mademoiselle Suzanne, nous avons bien l'honneur... Vous devez être étonnée de nous voir si souvent? Que voulez-vous?... quand on est sur le point d'être possesseur d'un château... car vous savez, c'est demain...

SUZANNE.

Je le sais, Monsieur, je le sais... Mais d'ici à demain, Jules ne peut-il pas faire un choix?

BENOIT.

Il est vrai que... un choix...

DURIVAGE.

Ça serait bien difficile... D'ailleurs mon cousin Jules est l'ennemi du mariage... et il a raison, un jeune homme qui vit de ses rentes, n'a pas besoin de ça pour les manger. Moi, c'est différent: il faut que je me marie: je suis avoué, par état j'aime la chicanne, et, quand je n'irai pas au tribunal, je resterai près de ma femme, ça me tiendra en haleine.

OCTAVIE.

Comment, Monsieur?...

DURIVAGE.

C'est une plaisanterie... Nous autres avoués, nous sommes malins, nous avons des mots... c'est la mode.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux!*

On met, maintenant au palais,
De l'esprit dans les plaidoiries,
Et l'on sait gagner un procès
Par d'aimables plaisanteries.
Moi je m'en permets chaque jour,
Et depuis qu'elles sont admises,
J'ai vu, par fois, le calembourg
Se glisser à la cour d'assises.

BENOIT.

C'est vrai, c'est vrai!... j'en ai entendu...

DURIVAGE.

Y a-t-il long-temps, mademoiselle Suzanne, que le cher cousin n'a donné de ses nouvelles?

SUZANNE.

Hier au soir, pas plus tard, et c'est lui-même qui me les a apportées.

DURIVAGE.

Comment il est arrivé?

SUZANNE.

Sans doute... N'avez-vous pas reçu une invitation pour le dîner qu'il donne aujourd'hui?

BENOIT.

Un dîner?... Non, nous n'avons rien reçu... Il est vrai que nous sommes sortis de très-bonne heure... mais c'est égal, nous acceptons.

OCTAVIE.

Je meurs d'envie de le voir!... Est-il changé?

SUZANNE.

Pas du tout... toujours le même.

DURIVAGE.

Il me semble, Mademoiselle, qu'il est très-inutile que vous renvoyez M. Jules.

BENOIT.

En effet, je n'y avais pas songé; c'est très-inutile.

OCTAVIE.

Pourquoi donc? il est si aimable, si complaisant.

DURIVAGE.

Du tout!... c'est un mauvais caractère; enfin je ne sais comment ça se fait, mais j'ai toujours été la victime de ce jeune homme-là; même au collége, où nous étions ensemble; c'est lui qui faisait les farces, et moi les *pensums*.... et maintenant il serait capable de vous aimer, rien que pour me jouer un tour.

BENOIT.

Il en serait capable.

OCTAVIE.

En vérité, Monsieur, vous êtes d'un ridicule...

BENOIT.

Sans doute, sans doute.

DURIVAGE.

Comment, sans doute?

BENOIT.

Je voulais dire...

DURIVAGE.

Tenez, beau-père, je crois que nous ferons bien de ne pas attendre le retour de mon cousin.

BENOIT.

Nous ne ferons pas mal.

DURIVAGE.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Allons, partons, le temps nous presse,
Et le plaisir doit céder au devoir.

(*A Suzanne.*)

Mais au cousin, faites bien la promesse
Que nous aurons l'honneur de le revoir;
Le mariage, à ses goûts est contraire,
A son bonheur, pour qu'il ne manque rien,
Ah! qu'il reste célibataire!
Vous le voyez, je ne veux que son bien.

(*Parlé.*) C'est une plaisanterie.

BENOIT et OCTAVIE.

ENSEMBLE.

Oui, partons, car le temps nous presse,
Et le plaisir doit céder au devoir,
Mais en ces lieux, nous faisons la promesse
De revenir avant ce soir.

SUZANNE.

Partez, puisque le temps vous presse,
Oui, le plaisir doit céder au devoir,
Mais en ces lieux nous faisons la promesse
Que vous viendrez aujourd'hui pour le voir.

(*Ils sortent, excepté Suzanne.*)

SCENE IV.

SUZANNE, *puis* JULES, *entrant à gauche.*

SUZANNE.

Il faut convenir que cette petite Octavie a de jolies dispositions; ce n'est pas l'embarras, Durivage mérite bien...

JULES, *entrant.*

Bonjour, ma bonne Suzanne, mon excellente cousine, embrassons-nous; je vous trouve toujours plus aimable.

(*Il l'embrasse.*)

SUZANNE.

Dieu! quelle effusion de tendresse ce matin.

JULES.

C'est que vous voyez un homme enchanté, ravi de l'accueil qu'il a reçu de ses voisins et surtout de ses voisines; et puis tout-à-l'heure, je viens de rencontrer une noce, et les noces me font toujours rire, celle-là surtout.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

La mariée est jeune et belle,
C'est, je l'avoue, un fort joli minois,
Je l'ai connue autrefois demoiselle,
Et je l'aimai pendant deux ou trois mois;
A mon aspect, son trouble fut étrange,
Elle a rougi, chancelé, puis soudain,
Pour le cacher, elle a porté la main
Sur son bouquet de fleurs d'orange.

Mais c'est égal, je suis discret, son mari n'en saura rien; car il paraît qu'on se marie maintenant dans le pays. Vous verrez que mon absence aura influé sur les mœurs.

SUZANNE.

Oui, Jules, on se marie, et j'espère bien que vous allez donner l'exemple.

JULES.

Voyons, avez-vous l'intention de me chagriner? certainement, si je trouvais une femme comme je la voudrais.

SUZANNE.

Eh bien! comment la voulez-vous?

JULES.

Comment je la veux? je n'en veux pas!

SUZANNE.

Il est certain que si vous cherchez une femme parfaite...

JULES.

Oh! ma bonne Suzanne, il en existe; j'en ai connu dans ma vie... toi, d'abord... tu l'as été, je m'en souviens... à-peu-près à la même époque, j'en connaissais une autre qui promettait... tu te rappelles, une amie d'enfance,

cet'e jolie petite Delphine de Limeuil, qui, toute jeune encore, fut forcée de suivre son père en exil.

SUZANNE.

Oui, mais depuis vous ne l'avez pas revue, et si vous n'avez à me citer que ces deux perfections-là...

JULES.

Au contraire, il en existe une troisième, plus parfaite, peut-être, que les deux autres. Pardon de ma franchise.

SUZANNE.

Et où avez-vous trouvé un pareil phénomène? Est-ce à Paris?

JULES.

Non, c'est en pays étrangers... dans mes voyages.

SUZANNE.

A la bonne heure.

JULES.

Voilà la femme qu'il me faudrait..., malgré mon amour, malgré mon amabilité personnelle, je n'ai pu obtenir que son amitié... mais j'ai juré de l'aimer toujours.

SUZANNE.

Et pourquoi ne l'épousez-vous pas?

JULES.

Ah! il y a bien des obstacles.... d'abord, elle est mariée.

SUZANNE.

Mariée?

JULES.

Hélas oui! et dernièrement à Bordeaux, j'ai été forcé de me séparer d'elle; j'allais, comme tu le sais, pour satisfaire aux volontés de mon oncle, contracter dans cette ville un hymen désavantageux, et si je l'ai rompu, je le dois aux sages conseils de lady Belton, c'est le nom de ma voyageuse.

SUZANNE.

Belton! attendez donc... il est venu tout-à-l'heure une espèce d'original qui porte ce nom-là;... il m'a laissé sa carte.

JULES.

Voyons! (*lisant.*) « Sir Belton. » C'est bien ça, c'est le mari; j'aurais dû m'y attendre, car c'est le mari le plus singulier qu'on puisse rencontrer dans cette classe estima-

ble. Pendant nos voyages, mes assiduités près de sa femme, loin de lui déplaire, semblaient lui être agréable. Je n'ai jamais pu comprendre... A propos, où loge-t-il ?

SUZANNE.

J'ai oublié de le lui demander, mais il doit revenir dans la journée, avec une dame qui ne vous est pas inconnue.

JULES.

C'est sa femme, je n'en saurais douter ; elle est ici... je la verrai... j'aurai donc encore un jour de bonheur !

AIR : *Faisons la paix.*

Encore un jour,
Demain l'hymen sera mon maître,
Demain la peine aura son tour ;
Mais demain je dirai, peut-être,
Encore un jour.

SUZANNE.

Vous verrez que cette dame viendra contrarier tous les plans que j'avais formés.

JULES.

Et quels sont vos plans, mon excellente cousine ?

SUZANNE.

De vous marier ! il le faut, et voilà le but du dîner d'aujourd'hui ; j'ai invité toutes les femmes disponibles des environs... toutes jolies... huit demoiselles et quinze veuves.

JULES.

Quinze veuves !... il paraît que l'air est mortel pour les maris. (*parcourant la liste.*) Ah ! ah ! je vois en tête madame la baronne de St.-Marc ; je suis allé ce matin lui rendre visite, elle m'a reçu dans son boudoir ; elle est très-bien, cette femme-là.

SUZANNE.

Et fort riche !... elle vous conviendrait à merveille.

JULES.

Tout en causant, je lui ai fait une espèce de déclaration, qu'elle a prise au sérieux ; et ma foi, ça le deviendra peut-être. Vous la mettrez à table, à côté de moi, à ma droite.

SUZANNE.

Je n'y manquerai pas.

JULES.

Que vois-je ! Octavie Benoît... la petite Octavie ?

SUZANNE.

Oui, elle désire beaucoup vous voir; elle sort d'ici avec son père et votre cousin Durivage.

JULES.

Il serait possible! ce cher Durivage m'aurait fait l'honneur... mais c'est très-bien de sa part.

SUZANNE.

Oh! vous n'y êtes pas!... il ignorait même votre retour; le cher cousin venait seulement pour montrer le château, dont il se croit déjà le maître, à mademoiselle Octavie, sa future épouse.

JULES.

Vraiment! il l'épouse?

SUZANNE.

Sans doute, et c'est par erreur que je l'ai portée sur la liste.

JULES.

Au contraire! tu as très-bien fait... dès qu'il l'épouse, c'est qu'elle est à marier; tu la mettras à table à côté de moi, à ma gauche.

SUZANNE,

Allons, voilà la baronne oubliée!... mais mon cher Jules, songez donc aux conséquences d'une pareille légèreté.

AIR *du Château perdu.*

De ce château, témoin de votre enfance,
Votre cousin, demain, va vous chasser.

JULES.

Oui, du fardeau qu'impose l'opulence,
Je sais qu'il tient à me débarrasser,
Un tel bienfait me touche au fond de l'âme,
Mon amitié doit l'en dédommager,
Voila pourquoi je veux prendre sa femme,
Entre parens, il faut bien s'obliger.

SUZANNE.

Eh bien! voici M. Benoît et sa fille; je vous laisse avec eux, tâchez donc enfin de vous décider.

(*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE V.

BENOIT, JULES, OCTAVIE.

(Ils entrent par le fond.)

JULES.

Bonjour mes chers voisins, que je suis heureux de vous posséder.

BENOIT.

Monsieur, certainement... nous nous sommes empressés...

JULES.

Est-ce que le cousin Durivage ne sera pas des nôtres ?

BENOIT.

C'est à dire, voici ce que c'est... Octavie, explique un peu à Monsieur...

OCTAVIE.

C'est bien simple!... M. Durivage ne voulait pas nous laisser venir chez vous... et nous nous sommes échappés sans rien dire, parce que mon père mourrait d'envie de vous voir... n'est-ce pas, mon père?

BENOIT.

C'est à dire... il me semblait que... oui... oui...

OCTAVIE.

Mais quand il saura que nous sommes ici, je suis sûre qu'il s'empressera de nous rejoindre.

JULES, *à Benoît.*

J'ai appris qu'il allait devenir votre gendre. Il épouse Mademoiselle ?...

OCTAVIE.

Monsieur, rien n'est encore terminé... n'est-ce pas, mon père ?

BENOIT.

On ne peut pas dire, en effet, que tout soit terminé... cependant...

JULES.

Qu'il est heureux, ce Durivage!... c'est à mon absence qu'il doit peut-être son bonheur... Si j'eusse été là, je

me serais mis sur les rangs... je lui aurais disputé votre main, et surtout votre cœur.

OCTAVIE.

Oui, mais vous n'étiez pas là.... et j'épouserai M. Durivage... A la vérité, ce ne sera pas un mariage d'inclination... n'est-ce pas, mon père?

BENOIT.

C'est-à-dire.... pourtant, je te ferai observer.... mais j'entends, je crois, du bruit dans le jardin. (*Il va au fond du théâtre.*) Oui, ce sont vos invités qui arrivent... Madame de Plancy, madame la baronne de Saint-Marc... toutes personnes de connaissance.

(*Il sort.*)

JULES, *à Octavie.*

Il est donc bien décidé que vous serez la femme de Durivage?

OCTAVIE.

C'est mon père qui est décidé; car, pour moi, quand je me rappelle... il y a huit ou dix ans au moins... j'étais bien petite alors... mais vous étiez toujours avec moi... ou mademoiselle Delphine de Limeuil, qui habitait le château voisin... vous savez...

JULES.

Delphine!... oui, oui, c'est vrai...

OCTAVIE.

Vous nous faisiez la cour à toutes deux, je crois... à moi surtout.

AIR : *T'en souvient-il?*

Vous souvient-il? j'étais jeune et naïve,
Alors déjà vous me parliez d'amour;
Tout promettait, à mon âme craintive,
Que votre cœur me reviendrait un jour.

JULES.

En vous aussi, tout semblait me promettre
Pour l'avenir des attraits accomplis.

OCTAVIE, *baissant les yeux avec malice.*

Hélas! Monsieur, aucun de nous peut-être,
N'aura tenu ce qu'il avait promis.

JULES.

Oh! ce n'est pas à vous qu'on peut faire le reproche d'avoir manqué de parole... et moi... cela dépend de votre père... il est si entiché de son Durivage... mais si l'on parvenait à le faire changer d'avis.

OCTAVIE.

Ce ne serait peut-être pas bien difficile.

JULES.

Vous croyez?... Eh bien! j'essaierai aujourd'hui même. (*A part.*) Ah! mon petit cousin, vous ne vous attendez pas à celui là!... nous allons voir!...

SCÈNE VI.

Mme DE SAINT-MARC, JULES, OCTAVIE, BENOIT, SUZANNE, *puis* DURIVAGE, PERSONNES INVITÉES.

CHŒUR.

Air *nouveau de M. Doche.*

Lorsqu'en ces lieux votre voix nous appelle,
Vers le plaisir, nous accourons soudain,
A la gaîté, notre amitié fidelle
Ne fuit jamais les douceurs d'un festin.

JULES, *à Madame de Saint-Marc.*

Ah! je vous attendais avec inquiétude,
Vous voilà; quel bonheur pour moi!

MAD. DE ST.-MARC.

Vous m'attendiez?... c'est mon exactitude
Qui vous étonne, je le voi.

OCTAVIE, *bas à Jules.*

Que dites-vous à cette dame?

JULES, *de même.*

Ne craignez rien, pour vous l'amour m'enflame.

DURIVAGE, *entrant et se plaçant entre la Baronne et Jules.*

Bonjour, cousin, il faut nous embrasser.

(*A part.*)

De cet embrassement j'aurai su me passer.

(*A Jules.*)

Avez-vous vu mon beau-père et sa fille?

JULES.

Oui, les voilà! vraiment Octavie est gentille.

(*Il présente deux dames à Durivage, au moment où celui-ci s'avance vers Octavie.*)

Allons, allons; mon cher cousin,
A ces dames donnez la main.

(*A Octavie.*)

A ma gauche, moi, je vous place.

OCTAVIE, *à part.*

A sa gauche, Dieu! quel bonheur!

JULES, *à Madame de Saint-Marc, lui offrant l'autre main.*

Acceptez cette main, de grâce!
A votre gauche je me place;
Et c'est là le côté du cœur.

CHŒUR.

Lorsqu'en ces lieux, votre voix nous appelle, etc.

(*Ils sortent tous par la droite.*)

SCENE VII.

SIR BELTON, LADY BELTON.

(*Ils paraissent pendant que la société défile.*)

LADY BELTON.

Le voilà!... c'est bien lui.

BELTON.

Je n'aperçois que M. de Cernay avec des dames.

LADY BELTON.

Eh bien! précisément.

BELTON.

Moi qui cherchais partout l'arbre d'Amérique que vous avez promis de me faire voir.

LADY BELTON.

Il s'agit bien de cela.

BELTON.

Écoutez donc, ma chère amie, chacun son affaire... Mon premier devoir, à moi, c'est de saluer mes compatriotes, animés ou inanimés, peu importe.

AIR : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

Ne riez pas de ma folie,
Du voyageur les yeux sont satisfaits,
Quand chaque objet, qui vient de sa patrie,
Semble partager ses regrets;
Oui, sur le plus lointain rivage,
Tout lui retrace, hélas! des lieux chéris,
Les arbres mêmes ont un langage
Pour lui parler de son pays. (*bis.*)

Mais, puisque vous le voulez, revenons à M. Jules, charmant garçon, que j'aime de tout mon cœur.

LADY BELTON.

Sans doute... mais sa légèreté et son étourderie doivent nous faire réfléchir... me comprenez-vous?

BELTON.

Parfaitement.

LADY BELTON.

Avez-vous remarqué le cercle qui l'entourait?

BELTON.

De jolies femmes!... toujours de jolies femmes!... au fait c'est ce qu'il y a de mieux dans l'ancien monde.

LADY BELTON.

Laissons cela, je vous prie.... je veux goûter, sans contrainte, le plaisir de revoir ces lieux.

BELTON.

C'est donc là le château que vos récits m'ont déjà fait connaître?

LADY BELTON.

Oui, c'est ici que j'ai été élevée... La propriété de mon père était voisine de celle-ci, qui appartenait alors à l'oncle de M. Jules... Il existait des relations intimes entre nos familles, lorsque mon père fut forcé de s'expatrier!.... Je l'accompagnai en Amérique, et il n'est pas étonnant, qu'à mon retour, M. Jules ne m'ait pas reconnue... mais il n'est pas temps encore de faire cesser son erreur.

BELTON.

Je comprends votre projet.., et je vous seconderai de tout mon pouvoir.

LADY BELTON.

C'est très-bien!... pour un Américain, pour un sauvage vous êtes fort aimable.

BELTON.

Bien obligé.

LADY BELTON.

Air d'*Aristippe.*

Notre amitié désormais m'encourage,
Tout me promet un riant avenir,
Oui, du bonheur j'accepte le présage,
D'un sort plus doux, mes jours vont s'embellir,
Ici, j'ai vu s'écouler mon enfance,
Dans ces beaux lieux, où je suis de retour,
Le souvenir s'unit à l'espérance
Pour me parler de plaisir et d'amour.

SCÈNE VIII.

SIR BELTON, JULES, LADY BELTON.

JULES, *courant à lady Belton.*

O ciel! c'est vous, mon adorable amie!... Pardon, sir Belton, mais toutes les fois que j'aperçois Madame, je ne puis dominer mon émotion.

BELTON, *froidement.*

Je le sais, mon ami, je le sais... et cela n'ote rien au plaisir que j'ai de vous revoir... Donnez-moi la main.

JULES.

Très-volontiers!... (*A part.*) Il est toujours le même.

BELTON.

A propos, mon cher Jules, on prétend que votre jardin renferme des trésors... des arbres d'Amérique... Vous savez combien je m'intéresse à tout ce qui est national.

JULES.

Parbleu!... si vous voulez visiter ma serre... vous

trouverez-là tout le Nouveau Monde, avec des étiquettes... Ce grand vitrage, là bas, là bas!

(*Il remonte le théâtre, et lui montre à gauche.*)

BELTON.

C'est bien, j'y vais. (*Allant à lady Belton.*) Ma chère amie, quand tu voudras, tu sais où me trouver.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

JULES, LADY BELTON.

JULES.

Que vous êtes bonne d'être venue me surprendre.

LADY BELTON.

Nous ne pouvions passer si près de vous sans vous voir... Nous retournons à Paris.

JULES.

Vous ne resterez pas au moins quelques jours?

LADY BELTON.

Impossible! ce soir même nous nous mettons en route.

JULES.

Déjà?

LADY BELTON.

Nous ne pourrons être témoin de votre mariage; car vous êtes, m'a-t-on dit, sur le point de vous marier.

JULES.

Hélas!... oui. (*A part.*) J'enrage!

LADY BELTON.

Vous n'êtes donc pas amoureux de la personne?

JULES.

De laquelle?

LADY BELTON.

Comment?

JULES.

Sans doute!... Pour être plus sûr, je viens d'offrir ma main à deux de mes voisines... une baronne et une simple bourgeoise... Je crois que l'aristocratie obtiendra la préférence... cependant, je n'en voudrais pas jurer; car, dès

que vous paraissez, mon choix devient plus difficile... ou pour mieux dire, impossible!

AIR *de Céline.*

Hélas! dans mon humeur légère,
A vingt beautés j'offre mes vœux,
Mais en vain je cherche à leur plaire,
En vain je m'en crois amoureux.
Ah! de ces conquêtes nouvelles,
Que votre cœur craigne d'être jaloux;
Je me souviens de vous près d'elles,
Je les oublie auprès de vous.

LADY BELTON.

Voilà bien les hommes!... les obstacles les irritent, et si j'étais libre de vous donner ma main, vous me verriez, sans doute, avec des yeux moins prévenus.

JULES.

Non, Madame... je vous adore, et je sens qu'il en sera toujours de même... Ce qui me fait le plus redouter le mariage, c'est qu'il va élever entre nous une barrière éternelle... car enfin, en restant garçon, j'avais encore une chance pour moi...

LADY BELTON.

Que voulez-vous dire?

JULES.

Oh! rien... c'est une mauvaise pensée qui me passait par la tête.

LADY BELTON.

Quelqu'un vient!... Quelle est cette jeune personne?

JULES.

Ah! ah! c'est une de mes futures!... La baronne de Saint-Marc... Si vous êtes curieuse de la connaître?...

LADY BELTON, *à part.*

Plus qu'il ne croit.

SCENE X.

LES MÊMES, Mme DE SAINT-MARC.

(*Lady Belton s'assied après avoir salué madame de Saint-Marc.*)

Mme DE ST.-MARC.

Ah! mon cher Jules, je vous cherchais... Savez-vous que j'aurais le droit de me plaindre?... (*Apercevant lady Belton.*) Quelle est cette dame?

JULES.

L'épouse d'un de mes amis.

Mme DE ST.-MARC, *bas à Jules.*

Vous choisissez très-bien vos amis, à ce qu'il paraît!

JULES, *de même.*

Gardez-vous, Madame, de former aucun soupçon.

Mme DE ST.-MARC.

Aurais-je tort?... Vous me quittez, il y a une heure, je ne sais sous quel prétexte... J'attends en vain votre retour... et je vous retrouve ici en tête-à-tête avec une autre.

JULES.

Comment, des reproches?... de la jalousie?

Mme DE ST.-MARC.

Moi, de la jalousie? du tout, je vous assure... mais après vos discours et votre conduite de ce matin... j'étais loin de m'attendre...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, OCTAVIE.

JULES.

Quoi, Madame?... (*A part.*) Ah! mon dieu! voici l'autre, à présent... (*A lady Belton.*) La bourgeoise!...

OCTAVIE, *accourant.*

Eh bien! Monsieur, vous n'avez pas encore parlé à mon père?

JULES, *embarrassé.*

Non, Mademoiselle... plus tard, je me propose...

OCTAVIE.

M. Durivage sait tout... Mon père a eu l'imprudence de lui raconter notre entretien de ce matin... Il était furieux... il m'a fait une scène affreuse... et je n'en suis pas fâchée... je ne savais comment rompre avec lui... mais il m'a cherché querelle... il a mis les torts de son côté... et je les y ai laissés de manière que voilà déjà un obstacle de moins.

JULES, *bas à Octavie.*

De la prudence!

Mme DE ST.-MARC, *bas à Jules.*

Quelle espèce de rapport avez-vous donc avec cette jeune personne?

JULES, *de même.*

Aucun, je vous promets... C'est une petite babillarde qui fait des confidences à tout le monde.

LADY MELTON.

Pauvre Jules, quel embarras!

OCTAVIE.

Et puis j'ai tâché de savoir adroitement ce que pense mon père... Je crois qu'il consentira... d'abord, il consent toujours, mon père.

JULES.

Vous croyez qu'il aura la bonté de consentir?

Mme DE ST.-MARC.

Mais, Monsieur, m'expliquerez-vous ce que ça signifie?

JULES.

Rien, rien du tout, Madame. (*à part.*) Comment diable sortir de là?

OCTAVIE.

Eh bien! qu'avez-vous donc, Monsieur?... en vérité je ne vous reconnais plus... vous qui, ce matin, étiez si tendre, si empressé!...

Mme DE ST.-MARC.

Qu'entends-je?

OCTAVIE.

AIR *de la Marraine.*

Pourquoi donc cet air de froideur,
Lorsqu'à vous revoir je m'empresse ?
Ce matin même, avec ardeur,
Vous juriez de m'aimer sans cesse.

MAD. DE ST.-MARC.

C'est affreux !

OCTAVIE.

Vous voyez qu'ici
Tout le monde prend ma défense,
Et madame vous gronde aussi
De votre indifférence.

Mme DE ST.-MARC.

Plus de doute, je suis trahie !

JULES, *à part.*

Petite sotte !

Mme DE ST.-MARC.

M. Jules, après une pareille perfidie !...

JULES.

De grâce, Madame !...

OCTAVIE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mme DE ST.-MARC.

Cela veut dire, Mademoiselle, que Monsieur abusait de votre crédulité et de la mienne.

OCTAVIE.

Il serait possible !... j'étais abusée !... ô dieu !...

JULES.

Mais laissez-moi vous expliquer...

Mme DE ST.-MARC.

Non, point d'explication.

OCTAVIE.

Point d'explication.

OCTAVIE et MAD. DE ST.-MARC.

AIR *du Maçon.*

C'est un trait odieux !
Il nous trompait toutes les deux !

Ah ! c'est indigne, c'est affreux !
Nous devons le haïr,
Car il ne faut jamais souffrir
Qu'on ose nous trahir.

ENSEMBLE.

JULES.

Mais un instant, de grâce, appaisez-vous,
Daignez, daignez m'écouter sans courroux.

OCTAVIE et MAD. DE ST.-MARC.

Ah ! c'en est trop, d'ici retirons-nous !
Nous ne saurions l'écouter sans courroux.

LADY BELTON, *à Jules.*

Vraiment je ris de leur colère ;
Qu'allez-vous faire après cela ?

JULES.

Je n'en sais rien.

MAD. DE ST.-MARC.

Monsieur, j'espère,
Avant peu se repentira
De ce tour-là.

OCTAVIE.

Vous deviez parler à mon père,
Mais je vous défends d'y songer.

MAD. DE ST.-MARC.

Et moi je saurai me venger !

JULES.

Quel joli petit caractère !

ENSEMBLE.

OCTAVIE. et MAD. DE ST.-MARC.

C'est un trait odieux ! etc.

LADY BELTON.

C'est un trait odieux !
Qu'il m'est doux, en quittant ces lieux,
De voir ainsi combler mes vœux,
Selon votre desir,
Tout semble à l'envi réussir,
Vous n'avez qu'à choisir.

JULES.

Quelle scène, grands dieux!
Je suis coupable à vos yeux,
Vous vous trompez toutes les deux;
Mais vous pouvez me fuir,
Mon cœur, en vous laissant partir,
N'a point de repentir.

OCTAVIE, MADAME DE ST.-MARC.

Ah! c'en est trop, d'ici retirons-nous,
Nous ne saurions l'écouter sans courroux!

JULES.

Vous le voulez, d'ici retirez-vous,
Je brave enfin votre injuste courroux!

LADY BELTON.

De les calmer, il semble peu jaloux,
Laissons-le bien songer à leur courroux!

(*Octavie et madame de Saint-Marc sortent.*)

SCÈNE XII.

JULES, LADY BELTON.

JULES.

Encore deux qui m'échappent... Vous riez?

LADY BELTON.

J'en conviens, votre embarras m'amuse beaucoup.

JULES.

En effet, c'est fort plaisant!... Je voudrais bien vous voir à ma place!... Demain, ruiné ou marié... quelle alternative!... Et ce qui m'irrite le plus, c'est de laisser ma fortune à un imbécille de cousin, qui ne saura même pas la dépenser.

LADY BELTON, *souriant toujours.*

Je vais rejoindre sir Belton... et nous reviendrons ensemble vous faire nos adieux.

JULES.

Vos adieux!... Pouvez-vous m'abandonner dans ma situation?

LADY BELTON.

AIR : *Ah! pendant huit jours d'absence.*

Allons, Jules, du courage,
Le ciel entendra vos vœux;
Dans les nœuds du mariage,
Bientôt vous serez heureux.
Avant mon départ, j'espère,
Votre cœur prononcera;
L'amour peut-être va faire
Un petit miracle pour cela.

ENSEMBLE.

LADY BELTON.

Adieu, Jules, du courage, etc.

JULES.

Puis-je croire à ce présage,
Ne formez-vous pas de tels vœux,
Dans les nœuds du mariage,
Sans vous pourrais-je être heureux!

(*Lady Belton sort.*)

SCÈNE XIII.

JULES, *puis* DURIVAGE *et* BENOIT.

JULES.

Elle me quitte!... En vérité je ne sais plus où donner de la tête.

DURIVAGE, *entrant, à Benoît.*

Vous allez voir, beau-père, comme je vais lui parler.

BENOIT.

Nous allons voir!

JULES, *les apercevant.*

Durivage!... il ne manquait plus que lui pour m'achever.

DURIVAGE.

Savez-vous, cousin, que votre manière d'agir avec ma future a été très-singulière!... et que je pourrais vous demander raison...

JULES.

Vous?

DURIVAGE.

Certainement! j'ai été sur le point de me fâcher... mais ça n'a pas eu de suite... Nous venons de rencontrer Octavie, et ce qu'elle nous a dit a désarmé ma colère.

JULES.

C'est fort heureux!

DURIVAGE.

Mais il était temps!

BENOIT.

Oui, il était temps!

DURIVAGE.

Et puis je me suis dit: l'amour... qu'est-ce que l'amour?... c'est une plaisanterie!.., avec ça que votre dîner était excellent.

BENOIT.

Oui, excellent!... J'ai beaucoup mangé.

DURIVAGE.

Il n'y a que l'intention, le but que je trouve répréhensible; car il avait un but, votre dîner... un but politique; moi qui lis les journaux, je m'y connais.

JULES.

Je ne vous comprends pas?

DURIVAGE.

AIR *des Amazones.*

J'ai vu, cousin, tire au fond de votre âme,
On ne saurait m'en imposer sur rien;
C'est, je le vois, pour choisir une femme
Que vous avez employé ce moyen.
Naguère ainsi, chacun le sait fort bien,
Par des dîners on gouvernait les hommes,
Et cet abus, long-temps nous fit gémir,
Mais si l'on rend les femmes gastronomes,
O mon pays, que vas-tu devenir!

JULES.

Eh! qu'importe, si cela me réussit.

DURIVAGE.

Comment?... auriez-vous fait un choix, par hasard?

JULES.

Mais, peut-être bien.

DURIVAGE.

Ah! ça ne plaisantons pas, cousin; car enfin on serait bien aise de savoir.... on prendrait certains arrangemens....

JULES.

C'est tout arrangé... Je garde l'héritage.

DURIVAGE.

Vous vous mariez?

JULES.

Pourquoi pas?

DURIVAGE.

Et qui épousez-vous?... si toutefois la question n'est pas indiscrète?

JULES.

Qui j'épouse? (*A part.*) Diable!

DURIVAGE, *à Benoît.*

Il se trouble, voyez-vous son embarras?... Et il est sept heures du soir.

BENOIT.

Dieu! si je le vois!

DURIVAGE.

Eh bien! vous gardez le silence... Vous ne savez peut-être pas le nom de celle que vous épousez?

JULES.

Oh! je ne sais pas!... Si je voulais vous le dire.

DURIVAGE.

On pourrait vous en défier.

BENOIT.

Nous vous en défions.

JULES.

Ah! vous le prenez sur ce ton-là?... Eh bien! ma femme, celle que j'épouse... c'est...

SCENE XIV.

LES MÊMES, SUZANNE, *accourant.*

SUZANNE.

Jules! Jules!... voici votre notaire... faut-il le faire entrer?

JULES.

Ah! ma bonne Suzanne, c'est le ciel qui t'envoie!... M'aimes-tu? réponds-moi franchement.

SUZANNE.

Ah! ça, qu'est-ce qui vous prend donc?

JULES.

Réponds-moi, je t'en prie, m'aime-tu?

SUZANNE.

Mais vous le savez bien.... et de tout mon cœur, encore!

JULES.

Ça me suffit. Fais entrer le notaire... mon choix est fait, je t'épouse.

SUZANNE.

Moi?... Décidément il a perdu la tête!

DURIVAGE.

Cousin! cousin! c'est une plaisanterie.

BENOIT.

C'en est une!

JULES.

Du tout!... Vous ne savez pas jusqu'où peut aller mon désespoir... Cette chère Suzanne!... c'est qu'elle est fort aimable... elle est charmante. (*A part.*) Elle ne m'a jamais paru si vieille.

SUZANNE.

Moi, vous épouser à mon âge?... Ce serait une folie!... c'est impossible!

JULES.

Comment, toi aussi tu vas me refuser?

SUZANNE.

Écoutez donc, mon cher Jules, je ne peux pas me sacrifier.

DURIVAGE.

C'est clair... elle ne peut pas se sacrifier.

JULES.

Elle appelle ça un sacrifice!

SUZANNE, *tristement.*

Je vais renvoyer le notaire.

JULES, *furieux.*

Eh bien! non, non, qu'il attende!

DURIVAGE.

Oui, qu'il attende !... Mon cousin a encore des ressources... Il a peut-être écrit à M. Villiaume.

BELTON.

Ou à M. Brunet.

JULES, *furieux*.

AIR *de la Servante justifiée.*

Morbleu ! laissez-moi,
Et sur ma foi,
Je vous engage
A ne pas encor
Compter trop fort
Sur l'héritage.

DURIVAGE.

Le cousin
Est très-malin,
Il a, je gage,
Pour ces nœuds charmans
Un autre objet de soixante ans.

ENSEMBLE.

JULES.

Morbleu ! laissez-moi,
Et sur ma foi,
Je vous engage
A ne pas encor
Compter trop fort
Sur l'héritage.

DURIVAGE et BENOIT.

Chacun est, ma foi,
Libre chez soi.
Comme il enrage !
Mais il a grand tort
S'il compte encor
Sur l'héritage.

SUZANNE.

Peut-il bien, à moi,
M'offrir sa foi !
Quel badinage !
Je crois qu'il a tort
S'il compte encor
Sur l'héritage.

(*Ils sortent tous, excepté Jules.*)

SCÈNE XV.

JULES, *seul.*

Allons, c'en est fait!... la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse... tout me repousse... Me voilà bien!... Ayez, ayez donc trente ans, et 40,000 livres de rentes... Et c'est cet imbécille de Durivage qui profiterait?... Oh! non, il faut absolument que je me décide... Voyons un peu ma liste. (*Il tire de sa poche un souvenir.*) Il y a encore là une foule de femmes charmantes... Oui; mais si je veux choisir, je ne m'arrêterai à aucune... Il faudrait que le hasard... Au fait, on a bien mis un jeune homme en loterie... pourquoi n'y mettrais-je pas une femme?...

SCÈNE XVI.

JULES, LADY BELTON, SIR BELTON.

LADY BELTON.

A quoi rêvez-vous donc, M. Jules?

JULES.

A mes malheurs, Madame, et vous ne pouviez arriver plus à propos pour me consoler.

BELTON.

Est-ce que votre mariage...

JULES.

Je crois qu'il faut y renoncer... J'ai à-peu-près épuisé tous les moyens.

AIR *de Julie.*

Je n'en connais plus, je vous jure,
Le célibat est mon sort éternel;
C'est étonnant, car on l'assure,
Tous les hymens sont écrits dans le ciel;
Sur le livre du mariage
On a, sans doute, inscrit aussi le mien...
Mais les amours qui me veulent du bien,
Peut-être ont déchiré la page.

LADY BELTON.

Quoi! parmi toutes les dames que vous connaissez, il n'en est pas une seule qui vous convienne?

JULES.

Si, une seule, vous le savez... mais celle-là n'est pas sur ma liste... Aussi ne pouvant me marier par amour, je songeais tout-à-l'heure à me marier par hasard.

LADY BELTON.

Comment?

BELTON.

Je ne comprends pas ce mariage-là.

JULES.

Voici comme je l'entendrais. J'aurais fait des billets... j'aurais inscrit sur chacun le nom d'une dame, dont la main... je ne dis pas le cœur, est actuellement disponible, et après avoir jeté tous ces billes dans un vase, le premier nom que le hasard eût fait sortir....

BELTON.

Vous l'auriez épousée?

JULES.

Oh! aveuglément, je vous assure... Quitte à recommencer si je suis refusé.

BELTON.

L'idée est assez originale.... elle est neuve; et je suis étonné qu'elle ait pris naissance dans l'ancien monde.... Si j'étais de vous, je la mettrais à exécution.

JULES.

Ma foi, j'y consens, je me risque.

BELTON.

Lady Belton vous servira de secrétaire... Ça vous portera peut-être bonheur.

LADY BELTON.

Comment, vous voulez?...

BELTON, *bas à lady Belton.*

Laissez-moi faire, j'ai mon projet.

JULES.

Madame aurait la complaisance?...

BELTON.

Sans doute... Asseyez-vous là, ma chère amie, voici la liste... Faites les billets, et vous, mon cher Jules...

JULES, *allant à la cheminee.*

J'ai tout ce qu'il me faut... Enfin, mon sort va se décider.

BELTON, *bas à lady Belton.*

Vous comprenez ?

LADY BELTON.

Je vous devine. Silence!

BELTON.

C'est le seul moyen d'en finir.

JULES, *s'avançant le vase à la main.*

AIR *de la Sentinelle.*

Urne fatale, arbitre souverain,
Parfois, hélas! tu fis bien des victimes;
Et des états, pour régler le destin,
Tu proclamas des droits peu légitimes;
Mais, en ce jour, hasard impartial,
Sois à la fraude inaccessible,
Pour entrer au corps conjugal:
Ah! de ce vase électoral,
Ne fais sortir qu'une éligible.

LADY BELTON.

C'est fini... Onze billets.

(*Ils les mettent dans le vase.*)

JULES.

Ah! mon dieu! voici toute ma société avec Suzanne, qui vient établir ici les tables de jeu... Comment terminer notre opération?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, DURIVAGE, OCTAVIE, BENOIT, Mme DE SAINT-MARC, SUZANNE, *conduisant les domestiques qui portent des tables de jeux toutes dressées, et des flambeaux*, INVITÉS.

CHŒUR.

AIR *du Concert à la Cour.*

Du jardin, la nuit nous exile,
Vite au salon tous il faut accourir,

Goûtons un plaisir plus tranquille,
Et que le jeu sache nous réunir.

(*Tout le monde se met au jeu, excepté Jules, sir Belton, Lady Belton, Suzanne et Durivage.*)

DURIVAGE.

Eh bien! cousin, vous ne faites pas la partie? (*Apercevant lady Belton.*) Hein!... quelle est donc cette dame?

JULES.

Oh! rassurez-vous... voilà son mari.

DURIVAGE, *à part.*

A la bonne heure. (*Haut en saluant.*) Elle est charmante!... Allons, cousin, au jeu!... Je parie pour vous... Vous devez être heureux, d'après le proverbe.

JULES.

Et vous, cousin, avez-vous du bonheur aux jeux de hasard?

DURIVAGE.

Moi?... beaucoup!... je suis l'enfant gâté de la fortune...

JULES.

Ma foi, je veux en faire l'épreuve. (*Lui présentant le vase.*) Tenez, essayons...

DURIVAGE.

Qu'est-ce que c'est que ça? (*Regardant.*) Des billets!... Est-ce que vous mettez quelque chose en loterie?

JULES, *souriant.*

Précisément!... un petit meuble fort agréable!...

DURIVAGE.

C'est peut-être un bonheur du jour, ou un nécessaire... Voyons un peu. (*Il met la main dans le vase.*) Je suis sûr que je vais gagner. (*Il déploie le billet, et lit.*) « Delphine de Limeuil!

JULES.

Qu'entends-je?

TOUT LE MONDE, *se levant.*

Delphine!

BELTON, *montrant lady Belton.*

Elle-même!...

LADY BELTON, *aux dames qui l'entourent.*

Oui, oui, c'est moi qui, de retour dans mon pays, n'ai pas voulu passer près de mes anciens amis, sans chercher à les revoir.

JULES, *montrant le billet.*

Quoi!... Delphine!... mais comment votre nom?...

BELTON, *à Durivage.*

Monsieur n'a pas achevé la lecture...

DURIVAGE.

« Delphine de Limeuil, veuve de sir Belton. »

JULES.

Veuve!... il serait possible!...

DURIVAGE.

Comment, Madame est veuve?

BELTON.

Oui, Monsieur.

DURIVAGE.

Ah! ça, ce n'est pas de vous toujours?

BELTON.

Non... mais de mon frère, décédé en Amérique.

JULES, *à lady Belton.*

C'était vous!... je ne l'avais pas deviné... et vous daignez consentir à m'épouser?

LADY BELTON.

Je me suis mise en loterie... il faut bien que j'appartienne au billet gagnant.

OCTAVIE, *à part.*

J'ai bien fait de revenir à M. Durivage.

DURIVAGE, *à part.*

La fortune m'échappe... il fallait pour cela qu'il lui vînt une femme de l'autre monde.

JULES, *à Durivage.*

Cousin, je vous remercie... vous avez la main heureuse... car un autre nom que celui de ma chère Delphine pouvait tout aussi bien sortir de cette urne.

(*Il s'approche, et va prendre un billet.*)

LADY BELTON, *l'arrêtant, et à mi-voix.*

Mon ami, respectez mon secret.

JULES.

Enfin, mon choix est fait... qu'en pensez-vous, ma chère Suzanne?

SUZANNE.

Je dis que c'est fort heureux!... Moi qui vous parle, je n'ai jamais pu me décider en faveur de personne... Ah! il est vrai que le choix d'un époux était plus difficile.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR *de la Somnambule villageoise.*

SUZANNE.

Je ne saurais blâmer le mariage,
Plus d'un époux est heureux, je le crois;
Mais plus heureux qui, fuyant l'esclavage,
Reste toujours dans l'embarras du choix.

BELTON.

Je vois qu'en France à présent on s'éclaire,
L'huile et le gaz y règnent à la fois.
Ah! qui pourrait se passer de lumière,
Lorsque l'on n'a que l'embarras du choix.

MAD. DE ST.-MARC

Oui, les Français brilleront dans l'histoire,
Elle dira leurs talens, leurs exploits,
Et pour citer leurs titres à la gloire,
Elle n'aura que l'embarras du choix.

BENOIT.

L'adjoint du Maire est mort dans notre ville,
Je me propose et je brigue les voix;
Pour concurrent je n'ai qu'un imbécille...
Et chacun est dans l'embarras du choix.

JULES.

Grands orateurs, vous de qui l'éloquence,
A vos dépens fit rire tant de fois,
S'il faut parler, ou garder le silence,
Ne soyez plus dans l'embarras du choix.

OCTAVIE.

Un jeune amant, dont j'ai fait le martyre,
Me dit un jour : je veux, bravant vos loix,
Par le poison ou le fer me detruire,
Il vit encor dans l'embarras du choix.

DURIVAGE.

De la baleine on prolonge les fêtes,
De l'éléphant l'on chante les exploits...
Heureux Paris! on fait de grosses bêtes,
Tu n'as vraiment que l'embarras du choix.

LADY BELTON, *au Public.*

Des grands succès, le Public idolâtre,
Pour nos rivaux, nous déserta cent fois;
Ah! puisse-t-il, entr'eux et ce Théâtre,
Être à présent dans l'embarras du choix.

FIN.

L'HUMORISTE,

BOUTADE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

Charles Désir

PAR MM. DUPEUTY ET HENRY,

TIRÉE D'UN PROVERBE DE M. THÉODORE LECLERCQ,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 13 AOUT, 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
BEZOU, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1829.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
COURVAL, riche capitaliste, retiré des affaires		M. Lepeintre aîné.
MAUROY, propriétaire.	Amis de la famille Courval.	M. Guillemin.
DERISTEL, agent d'affair.		M. Fontenay.
REMY, domestique de Courval		M. Arnal.
Mme COURVAL		Mlle Clara.
MARIE, sa fille		Mme Thénard.
Mme de VERSEUIL, mère de madame de Courval		Mme Guillemin.
M. DELAMARRE. M. ADAM. M. DARCY. La Marquise de LA RABATTERIE. Mme DURIEU.		Caricatures, Personnages accessoires.

Domestiques et Invités.

La Scène est à Paris, chez Courval.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, *rue Gît-le-Cœur*, N° 7.

L'HUMORISTE,

BOUTADE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un cabinet de travail faisant salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme COURVAL, MARIE.

(*Au lever du rideau, elles sont occupées autour d'une table à ouvrage.*)

MARIE.

Je puis t'assurer, maman, que ce matin je n'avais pas tort.

Mme COURVAL.

On a toujours tort, ma fille, de prétendre avoir raison contre son père.

MARIE.

Ecoute, sois juste... mon papa sait que c'est aujourd'hui le jeudi de ma bonne maman, que nous allons dîner chez elle; et il me gronde d'être descendue au déjeûner avec des papillottes... Par le temps humide qu'il fait, les cheveux ne tiennent pas, et ce soir, j'aurais été toute décoiffée... (*D'un petit air boudeur.*) Il n'aime pas les papillottes... ce n'est pas ma faute; mais je n'ai pas envie d'être laide à faire peur... tiens!

Mme COURVAL.

Oh! sans doute!... un si grand sacrifice!... ce serait trop exiger de l'amour filial. (*Se levant.*) Ma chère enfant, une jeune personne doit toujours...

MARIE, *se levant aussi, et l'interrompant vivement.*

Ah! ma petite maman, je t'en prie, ne me fais pas de morale... à la pension, on nous en faisait toute la semaine; mais au moins, le jeudi nous avions congé.

Mme COURVAL.

Marie!...

MARIE.

Ne te fâche pas..., Si tu l'exiges, je me tairai; mais alors je ferai mes petites réflexions, et avec toi, j'aime mieux penser tout haut... Mon papa avait de l'humeur; je m'en suis bien apperçue, va... Depuis quelque temps surtout, un rien le contrarie, l'irrite, et ce qui me fait le plus de peine, c'est que souvent contre toi-même....

Mme COURVAL.

Vous oubliez, ma fille, que vous parlez de votre père.

MARIE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

S'il le voulait, comme il serait aimable!
Mais à gronder on dirait qu'il se plait...

MAD. COURVAL.

D'autres ont droit de le trouver blâmable,
Mais pour sa fille, il doit être parfait...
Quand son humeur, que le monde appréhende,
Fait que chacun s'élève contre lui,
Si son enfant l'accuse aussi,
Qui veux-tu donc qui le défende?

MARIE.

Je sens que j'ai eu tort, et je t'en demande pardon.

Mme COURVAL.

Si tu pouvais lire dans son cœur, tu verrais combien il t'aime... tu saurais avec quelle tendre sollicitude il pense à ton avenir, et quels projets l'occupent aujourd'hui.....

MARIE.

Des projets! ... Oh! maman, je t'en supplie, confie les moi... Tu sais comme je suis raisonnable; tiens, regarde, j'ai pris mon grand sérieux...

Mme COURVAL, *lui prenant la main.*

Au fait, il est tout naturel que je te consulte, puisqu'il s'agit d'un établissement pour toi.

MARIE.

De mon mariage!... et avec qui?

Mme COURVAL.

Silence!... voici ton père... Laisse-moi parler et agir; car nous avons tout à craindre d'un moment de mauvaise humeur.

MARIE.

De l'humeur?... oh! non, maman... Et moi qui le blâmais, qui osais lui trouver des torts... Combien je me suis trompée... de l'humeur!... Je suis persuadée, au contraire, que la bonté, la douceur se peignent sur tous ses traits.

SCÈNE II.

LES MÊMES, COURVAL, *puis* REMY.

COURVAL, *entrant d'un air morose, et jetant son chapeau sur une chaise.*

Là, j'en étais sûr!... encore dans mon cabinet!... Il ne m'est pas permis d'avoir un malheureux coin où je puisse me retirer en liberté!

Mme COURVAL.

Mais, mon ami, hier encore, vous nous avez engagées à apporter ici notre ouvrage, et à travailler auprès de vous.

COURVAL.

Hier... hier... c'est possible; mais aujourd'hui...

Mme COURVAL.

Il est vrai que les jours se suivent et...

COURVAL.

Et ne se ressemblent pas, avec moi surtout, n'est-il pas vrai?... Bien obligé.

Mme COURVAL.

Je ne dis pas cela, mon ami... Je voudrais qu'ils fussent tous heureux pour vous... et si vous vouliez, ce serait si facile!...

AIR : *Vaudeville de l'Album.*

Assez d'ennuis assiégent notre vie,
Assez de maux viennent nous assaillir;

Prenons conseil de la philosophie
Qui, devant nous, nous montrant le plaisir,
D'un doux espoir pare notre avenir.
Pourquoi toujours être sur le qui-vive?
Pourquoi voler au devant du chagrin?
Trop vite, hélas! si le malheur arrive:
C'est que l'on fait la moitié du chemin.

COURVAL, *la regardant avec distraction et intérêt.*

Vous avez peut-être raison... vous avez souvent raison. (*Secouant avec humeur la poussière de ses souliers.*) La sotte chose que les Tuileries et le boulevard de Gand!... Maudite poussière!... j'en ai plein la gorge.

(*Il tousse.*)

Mme COURVAL, *bas à Marie:*

Tu vois, le moment n'est pas bon.

MARIE, *même jeu.*

Ce n'est peut-être qu'un nuage.

COURVAL.

Voyez si Remy m'apportera le verre d'eau que je lui ai demandé en entrant!

(*Il sonne.*)

Mme COURVAL.

Pourquoi aussi, quand on est riche comme vous, choisir pour domestique un garçon aussi simple?

COURVAL.

Pourquoi?... pourquoi?... Parce que, grâce à vous tous, grâce à vos exigences continuelles, je ne peux garder personne... Vous ne pouvez pas vous figurer que les domestiques veulent des ménagemens, des égards. (*Il sonne.*) On dirait qu'il le fait exprès (*Remy paraît.*) C'est bien heureux!

REMY, *lui présentant l'assiette.*

C'est que, voyez-vous, Monsieur, le sucre ne voulait pas fondre.

COURVAL, *après avoir bu.*

C'est exécrable! (*A Remy.*) Qui vous a prié d'y mettre de la fleur d'orange?

REMY.

Personne, Monsieur; c'est que ça calme.

COURVAL, *tendant le verre à Remy.*

Ne dirait-on pas que j'ai mal aux nerfs? (*Avec impatience.*) Prenez donc!

REMY, *prenant le verre et s'en allant.*

(*A part.*) Il dit qu'il n'a pas mal aux nerfs!

Mme COURVAL.

Mon ami, j'étais restée avec ma fille pour vous parler d'une affaire importante.

COURVAL.

Une affaire!... Croyez-vous que je ne devine pas ce beau sujet d'entretien?.... Je parie que vous allez encore me parler du mariage de Marie.

Mme COURVAL.

Ah! mon dieu non, je n'y pensais pas!

COURVAL.

Ah! vous n'y pensiez pas!... et toi, Marie?

MARIE.

Moi... j'y pensais, mon papa.

COURVAL.

A la bonne heure! au moins elle est franche... (*A lui-même.*) Je ne sais pourquoi, mais ce petit air de malice et de naïveté me plaît, m'enchante malgré moi.

Mme COURVAL, *bas à Marie.*

Le vent change.

MARIE, *même jeu.*

Le nuage va passer.

COURVAL, *avec douceur.*

Tu serais donc bien contente, ma petite Marie, si dans quelques semaines on t'appellait Madame.

MARIE.

C'est selon, mon papa.

COURVAL.

C'est-à-dire que Mademoiselle, à qui je donne 200,000 francs en mariage, ne voudrait pas de tout le monde?

MARIE, *timidement.*

Non, mon papa.

COURVAL.

Et qu'elle serait bien aise de dire son goût.

MARIE.

Oui, mon papa.

COURVAL.

Oui, mon papa... non, mon papa....

Mme COURVAL.

Allons, mon enfant, de la franchise... Voyons, quel est le parti qui te conviendrait?

AIR : *Ce sont des oiseaux de passage.* (Batelière.)

Que dis-tu d'un agent-de-change?

MARIE.

Ils ont voiture ; c'est flatteur ;
Mais à la Bourse, hélas ! tout change,
Et, pour un moment de splendeur,
Je ne veux pas escompter mon bonheur.

MAD. COURVAL.

Un docteur?

MARIE.

Ça me fait peur.

COURVAL.

Un commis?

MARIE.

C'est trop soumis.

MAD. DE COURVAL.

Mais quel goût est donc le tien?
Pourtant je cherche bien...

MARIE.

Cherchons encor, ma mère ; (*bis.*)
Même pour un notaire,
Mon cœur ne me dit rien. (*ter.*)

COURVAL.

Même air.

Que penses-tu d'un diplomate?
D'un préfet de Département?

MARIE.

Un tel choix m'honore et me flatte,
Mais tous ces Messieurs maintenant
Sont trop sujets au changement.

COURVAL.

D'un ministre
Le parent?

MARIE.

C'est sinistre
Bien souvent...

COURVAL.

Mais quel goût est donc le tien?
Pourtant je cherche bien.

MARIE.

Cherchons encor, de grâce! (*bis.*)
Car pour des gens en place
Mon cœur ne me dit rien. (*ter.*)

COURVAL.

Il paraît que la petite est déjà de l'opposition.

MARIE.

Je vous ai peut-être fait de la peine?

COURVAL.

Non... au contraire... Mais alors...

Mme COURVAL, *après avoir fait un signe à Marie.*

Dis-moi, Marie, comment trouves-tu le fils de notre ami Mauroy?

MARIE, *vivement.*

M. Eugène?... oh! maman, je t'assure qu'il est très-bien élevé... Toutes ces dames disent qu'il a de très-bonnes manières.

COURVAL.

Et voilà pourquoi, sans doute, ton cœur ne te dit rien. (*Marie baisse les yeux, et se retourne vers sa mère.*) Allons, allons, nous parlerons de cela avec l'ami Mauroy.

MARIE.

Oh! mon papa, que vous êtes bon!

Mme COURVAL.

Que cet air de bonne humeur vous sied bien!

COURVAL.

Merci!... C'est-à-dire qu'ordinairement j'ai une figure maussade, attrabilaire; que mon abord repousse l'amitié, la bienveillance.

Mme COURVAL.

Non, non, mon ami.

MARIE.

Quel dommage que M. Eugène ne soit pas plus souvent à Paris!... Vous aimez tant la société!... Mais il faut bien qu'il surveille les forges de son père... Pourquoi aussi son père est-il si riche!

COURVAL.

Si riche!... comment le savez-vous?

Mme COURVAL.

Mais, c'est une chose connue de tout le monde, et lui-même le dit à qui veut l'entendre.

COURVAL.

Effectivement, vous m'y faites songer : il parle sans cesse de sa fortune... Voudrait-il m'humilier?... si je le savais, par exemple!... jamais son fils...

Mme COURVAL, *arrêtant Marie qui fait un mouvement.*

Ne dis pas un mot. (*Haut à son mari.*) Vous vous rappelez, mon ami, que nous dînons tous aujourd'hui chez ma mère?

COURVAL, *distrait.*

Oui, oui, je me le rappelle... ce sont de ces choses qu'on n'oublie pas... Un plaisir à heure fixe... tous les huit jours... quelle variété amusante!

Mme COURVAL.

Eh bien?

COURVAL.

Je suis tout prêt, moi... et je vous attends suivant mon habitude.

Mme COURVAL.

Je ne vous demande que quelques minutes. (*S'approchant de lui avec affection.*) Vous savez que je suis toujours empressée de revenir auprès de vous. (*Courval lui serre la main.*) Sans adieu.

MARIE, *bas à sa mère.*

Mais à quoi pense-t-il donc?

Mme COURVAL, *bas à sa fille.*

De la patience, mon enfant.... il en faut avec ces Messieurs.

(*Elle emmène Marie.*)

SCÈNE III.

COURVAL, *seul, puis* REMY.

COURVAL.

Il est riche... il est riche... Eh bien! moi aussi, je le suis... Est-ce que, par hasard, il s'imaginerait sérieusement qu'il me fait une grâce en mariant son fils avec ma fille?... Lui!... oh! non, un ancien, un excellent ami... C'est égal, nous verrons.

REMY, *entrant une lettre à la main.*

Monsieur, c'est une petite lettre.

COURVAL, *la prenant.*

Qui te l'a remise?

REMY.

C'est le domestique de M. Deristel, votre ami, l'agent d'affaires... vous savez bien, ce petit bon homme qu'ils appellent un groom, qui n'a pas plus de deux pieds et demi, et qui est monté sur un grand cheval de cinq pieds.

COURVAL, *jetant la lettre sur son bureau.*

C'est bon, je sais ce que c'est. Laisse-moi.

REMY.

Oui, Monsieur. (*Revenant.*) Je vous demande bien pardon de ne pas m'en aller plus vite; mais je voulais vous demander si je peux toujours sortir aujourd'hui?

COURVAL.

Sortir, sortir, pourquoi?

REMY.

Pourquoi?... Dam', pour aller voir Dorothée.

COURVAL.

Ah! c'est pour aller voir mademoiselle Dorothée!

REMY.

Oui, Monsieur, une payse que je fréquente pour le bon motif, et qu'est en service... Ah! c'est un bon parti, 100 écus de gage, et des fameuses étrennes, sans compter qu'elle va au marché... et puis... une belle brune, une femme superbe... haute de ça...

AIR. *C'est ma chaumière.*

De mon village,
Dès son jeune âge,
C'était le plus joli tendron.
On nous app'lait dans l' voisinage,
Ell' la Vénus, moi l' Cupidon,
De mon village.

Méme air.

De mon village
Personn', je gage,
D' sa taille ne saurait approcher:
Cinq pieds huit pouc's... quand j' l'envisage,
Ça me rappelle le clocher
De mon village.

COURVAL.

Eh bien! M. Remy, sortez, allez voir votre payse.

REMY.

Vrai, Monsieur?... En ce cas, je m'en vas faire une toilette d'enragé. (*Fausse sortie.*) Ben des pardons, Monsieur, mais c'est que je voulais vous faire encore une demande... Ça vous est-il égal que je mette vos habits et votre chapeau?

COURVAL.

Comment! mes habits et mon chapeau?

REMY.

Non, non, je veux dire l'habit et le chapeau galonnés que Monsieur m'a fait faire.

COURVAL, *à lui-méme.*

Quelle brute!

(*Il décachète la lettre sans prendre garde à lui.*)

REMY.

Hein, Monsieur, hein, ça vous est-il égal?

COURVAL, *durement.*

Eh! que m'importe!... habille-toi comme tu voudras.

REMY.

Que vous êtes donc bon!... O ma Dorothée, je vais donc te voir!... ô ma Dorothée!!!

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE IV.

COURVAL, *seul, la lettre décachetée à la main.*

Sans doute Deristel m'écrit pour m'annoncer qu'il a terminé le placement de mes 50,000 écus..... mais non, ce n'est point une lettre d'affaire.... (*Lisant.*) « J'espère » que l'ami Courval n'a point oublié, qu'aujourd'hui jeudi, » nous inaugurons la charmante maison que j'ai louée à » Clichy... On se mettra à table à six heures. » (*Cessant de lire.*) Ma foi, son invitation m'était sortie de la tête... Avec ça que je déteste ces sortes de parties de plaisir... Cependant, si je voulais y aller?... Je ne le pourrais pas, c'est positif... Il faut avouer que ces choses-là n'arrivent qu'à moi... Tout le monde est libre de faire ce qu'il veut... Jusqu'à mon domestique qui va faire danser mademoiselle Dorothée à l'Hermitage... et moi, moi qui suis riche, moi qui suis son maître, je suis obligé de renoncer à une charmante fête... car je suis sûr qu'on s'y amusera... Et pourquoi?... Pour le dîner de ma belle-mère... excellente femme au fond, mais dont les égards minutieux sont absolus, et qui a une sensibilité tout-à-fait tyrannique. Je ne sais vraiment pas comment j'ai pu me laisser imposer cette corvée hebdomadaire. C'est presque toujours avec des prévenances et des petits soins que les femmes cherchent à nous dominer... Et nous sommes assez... Mais un instant, cela ne peut durer, et je prétends lui prouver aujourd'hui même qu'en devenant son gendre, je ne suis pas devenu son esclave.

SCÈNE V.

COURVAL, Mme COURVAL.

Mme COURVAL, *avec son schal et son chapeau.*

Mon ami, me voilà prête, et dans un instant Marie.....

COURVAL.

Eh bien! partez.

Mme COURVAL.

Comment! est-ce que nous n'allons pas ensemble?

COURVAL.

Non.

Mme COURVAL.

Vous irez de votre côté?

COURVAL.

Oui.

Mme COURVAL.

Chez ma mère?

COURVAL.

Non.

Mme COURVAL.

Quoi, sérieusement, vous ne dînerez pas aujourd'hui chez ma mère?... Par quel motif?

COURVAL.

Suis-je invité chez votre mère?

Mme COURVAL, *riant.*

Vous plaisantez sans doute?... N'y dînez-vous pas tous les jeudis sans invitation?

COURVAL.

C'est un tort que j'ai eu, et que je n'aurai plus.

Mme COURVAL.

Voilà une bizarrerie qui n'a pas d'exemple.

COURVAL.

C'est cela, je suis bizarre, parce que je connais les convenances.

Mme COURVAL.

Mais pensez donc au proverbe que nous devons jouer ce soir après dîner. Vous y avez un rôle, comment fera-t-on sans vous?

COURVAL.

Eh bien! on se passera de proverbe... Ne dirait-on pas qu'on ne peut vivre sans jouer des proverbes?

Mme COURVAL.

C'est la mode aujourd'hui.

COURVAL.

Dites que c'est une maladie, une véritable épidémie.... Pas une maison qui n'ait sa salle de spectacle, autrement dit, son paravent dramatique, et sa troupe d'amateurs....

Tout le monde joue, ou est censé jouer la comédie.... C'est un mélange d'état et d'emplois à ne pas s'y reconnaître... Capitalistes, financiers, dames d'honneur, ingénues, rentières, pères dindons, chambellans, grande livrée, etc., etc... Vous verrez qu'on ne pourra plus se présenter en société sans avoir été au Conservatoire.

AIR *de Turenne.*

On voit jouer les rôles de soubrettes
A la femme d'un sous-préfet ;
Un jeune maître des requêtes,
Abandonnant le droit pour le fausset,
S'est fait un nom dans l'emploi de Chollet ;
Maint orateur, qu'on cite avec emphase,
Dans les Odry brille d'un vif éclat ;
Et plus d'un conseiller-d'État
Pourrait débuter au Gymnase.

(*Regardant sa femme.*)

Et mais, je n'avais pas encore remarqué... Quelle toilette! C'est sans doute pour éclipser les beautés qui composent la société de madame de Verseuil, et dont la collection a dû lui coûter tant de peine... La marquise de La Rabatterie, par exemple.

Mme COURVAL.

C'est une parente de ma mère.

COURVAL.

Fort respectable sans doute... Il me semble l'entendre d'ici. (*Imitant les gestes et la voix d'une vieille femme.*) « M. Courval, connaissez-vous les échecs?... c'est un noble » jeu que le jeu d'échecs... Savez-vous qu'en l'an de grâce » 1523, un de mes nobles ancêtres, Roch-Babylas de La Ra- » batterie eut l'honneur insigne de recevoir un revers de la » main d'un prince, pour lui avoir soufflé la reine aux » échecs ; circonstance extrêmement heureuse qui lui valut » en réparation la première montre de poche qui ait » paru. » Du reste, charmante femme, dont la conversation est un supplément au *Dialogue des Morts*, et qui me paraît tout-à-fait aimable quand je prends mon chapeau et que je m'en vais.

Mme COURVAL.

Voilà un portrait qui n'est pas flatté.

COURVAL.

Il est d'après l'antique... En aimez-vous mieux un à la moderne?... Madame Durieu, la femme d'un maire... elle fait trois voyages par an à Paris; et, après avoir essayé l'effet de ses modes nouvelles dans les bureaux du ministère, elle les emporte dans sa petite ville... Coquette et philantrope, suivant le siècle, elle quête tous les dimanches; et c'est avec des cachemires, des plumes et des brillans, qu'elle vous dit, en baissant les yeux : « Pour les pauvres, s'il vous plaît. » (*Il fait la révérence.*) Du reste, les dames du Valois la consultent comme un numéro du journal des Modes, et sa juridiction s'étend sur tout l'arrondissement de Senlis, tandis que celle de son mari ne sort pas des limites de sa commune... c'est ce qui fait que M. le maire, qui rougit d'être moins que sa femme, sollicite une sous-préfecture.

Mme COURVAL.

Vous en voulez bien aujourd'hui à notre pauvre sexe.

COURVAL.

Oh! mon dieu! les hommes que l'on rencontre chez votre mère sont aussi parfaits dans leur genre : ils peuvent se marier avec ces dames sans craindre de mésalliances... Un M. Adam, par exemple, agrégé au tribunal de commerce, et parlant le français du temps son homonyme.

Mme COURVAL.

De grâce, mon ami...

COURVAL, *s'animant.*

Un M. Delamarre surtout, fonctionnaire public par paresse, garçon par régime, égoïste par gout; commençant ses phrases par le pronom personnel... J'ai chaud... j'ai froid... j'ai faim... j'ai soif... j'aime les glaces... j'adore la patisserie.... De plus, sybarite moderne, gourmet avec méthode, et suivant l'hygiène; ayant refusé d'être, naguère, député, dans la crainte des inflammations et des truffes.

(*Il frappe sur son ventre.*)

Mme COURVAL.

Assez, assez, je vous en prie.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *accourant.*

Maman, me voilà.

Mme COURVAL, *à son mari.*

Décidément, vous ne venez pas avec nous?

COURVAL.

Très-décidément.

MARIE.

Comment, mon papa...

COURVAL.

Eh bien! Madame, vous ne grondez pas votre fille d'avoir été si long-temps à sa toilette?... vous n'en ferez qu'une coquette... (*Regardant Marie. — A part.*) Elle est charmante comme ça! (*Haut.*) Approche donc, Marie.

AIR *de l'Artiste.*

Dans l'âge où l'on doit plaire
Porter un tel chapeau!
Je veux demain, ma chère,
T'en donner un plus beau.
A ton joli visage
Comme le rose ira!
C'est vraiment bien dommage
Que l'on me gâte ça.

MARIE.

Adieu, mon papa... Vous vous rappellerez mon chapeau rose, n'est-ce pas, et mon mari aussi?

COURVAL.

Oui, oui, sois tranquille... Mais à quoi pensez-vous donc, Madame? voilà quatre heures.

AIR : *Contredanse du Siège de Corinthe.*

Allez, le plaisir vous appelle,
Pour vous, mille fois aujourd'hui;

Que le bonheur se renouvelle;
Mais quant à moi, je reste ici.

MARIE, *à son père.*

Si je pouvais, quand ici je vous laisse,
Vous envoyer le plaisir loin de nous,
Pour alléger un peu votre tristesse,
Je tâcherais de m'ennuyer pour vous.

(*Courval l'embrasse.*)

Mme COURVAL.

Encore une fois, mon ami...

COURVAL.

Encore une fois, je reste ici.

ENSEMBLE.

Reprise de l'air.

Allez, etc.

MARIE, *à part.*

Là-bas, le devoir nous appelle;
Puisqu'il le veut, partons sans lui.
Quand son humeur se renouvelle,
Il faut en prendre son parti.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VII.

COURVAL, *seul, se frottant les mains.*

Enfin j'ai secoué le joug.. Voyons, maintenant, qu'est-ce que je ferai de ma liberté?... Tiens, parbleu! je vais m'occuper, me distraire, m'amuser... m'ennuyer, peut-être... mais c'est égal, je fais ce que je veux. (*Se promenant.*) Comme c'est grand ici... Si je prenais un livre... (*Il ouvre sa bibliothèque.*) Il me semble que j'ai de l'humeur... si je me purgeais!... oui, décidément, je vais me purger... ça me fera passer le temps. (*Il sonne.*) Remy! Remy!

SCÈNE VIII.

COURVAL, REMY.

REMY, *entrant à moitié habillé.*

Faites excuse, not' maître, c'est que j'étais en train de mettre ma cravate... pour sortir.

COURVAL.

Attelez le cheval au cabriolet... Je vais chez mon médecin.

REMY.

Est-ce que Monsieur est indisposé?

COURVAL.

Que vous importe?... Est-ce que je me suis jamais mêlé de votre santé?

REMY.

Ah! ça, c'est vrai, quand je suis malade, Monsieur a la bonté de n'y pas faire attention. (*A part.*) En a-t-il de l'humeur!... il n'aurait pas trop d'une bonne médecine de cheval.

COURVAL.

Qu'est-ce que vous dites?

REMY.

Je dis que je vais atteler le cheval.

COURVAL.

C'est inutile, je prendrai un cabriolet de place.

REMY.

Monsieur n'a plus rien à me dire?

COURVAL.

Si... va-t-en.

REMY, *à part.*

Il est dans une fameuse lune... c'est au moins la lune rousse.

(*Il sort.*)

COURVAL, *réfléchissant.*

Mais j'y pense... il est un peu goguenard, mon docteur... il ne reconnaît de malades que ceux qu'il fait lui-

plus. Aussi bien, j'ai remis la somme à Deristel, et aujourd'hui même, si ce n'est déjà fait, elle sera placée chez ce fameux banquier que tu connais.

MAUROY.

Ah! oui, ce riche capitaliste auquel il est de bon ton de confier sa fortune... et tu crois qu'elle sera là plus en sûreté?... laisse-moi donc tranquille.

COURVAL.

Brisons-là... je sais ce que j'ai à faire.

(*Il va de nouveau vers la porte.*)

MAUROY, *le retenant.*

A ton aise; parlons d'autre chose.

COURVAL.

D'autre chose!... Ah! ça, mais tu veux donc me faire mourir?

REMY, *entrant.*

Monsieur, le cheval est mis.

MAUROY.

Eh bien! que le cheval attende... Comme je retourne demain auprès de mon fils, il faut absolument que j'emporte ta parole pour le bonheur de nos enfans.

COURVAL.

Tu vas encore me parler de leur mariage?

MAUROY, *un peu piqué.*

N'est-ce pas à-peu-près convenu?

COURVAL.

Convenu... sans doute... jusqu'à un certain point... ce sont de ces choses qu'on ne doit jamais improviser, et dans ce moment-ci... D'ailleurs, rien ne presse, ton fils est encore bien jeune : il a le temps d'attendre, et moi je ne l'ai pas...

(*Il veut sortir.*)

MAUROY, *l'arrêtant.*

Ni moi non plus, je ne l'ai pas, et c'est pour cela qu'il faut te décider... Mon fils est jeune, c'est vrai... mais il est réfléchi, raisonnable, et il aime Marie comme un fou.

COURVAL.

Bel preuve de raison!

MAUROY.

Ne vas-tu pas lui faire un crime de trouver ta fille charmante ?

COURVAL.

Il faudrait qu'il fût bien difficile... Cette chère enfant! je puis dire que je n'ai rien négligé pour la rendre parfaite... c'est un trésor, un ange de bonté, comme sa mère.

MAUROY.

C'est-à-dire que mon fils n'est pas digne d'elle ?

COURVAL, *vivement.*

Je n'ai pas dit cela.

MAUROY.

Tu le penses... Savez-vous, Monsieur, que mon fils est sorti le second de l'École Polytechnique ? qu'il sait l'anglais, l'italien, le grec moderne, mieux que je ne sais le français ?

COURVAL.

C'est possible.

MAUROY.

Que c'est un jeune homme qui ira loin ?

COURVAL.

Je ne le retiens pas.

MAUROY.

Qui parlera bien ?

COURVAL.

Et beaucoup, s'il tient de son père.

MAUROY.

Qu'il aura une fortune immense ?

COURVAL.

Ah!... j'en étais sûr... nous y voilà... Eh bien! qu'il la garde.

MAUROY, *en colère*

C'est-à-dire que je vous impatiente, que je vous importune... Ce sujet vous déplaît... eh bien! je ne vous en parlerai plus... je ne veux plus en entendre parler... je m'en vais!...

COURVAL.

Et voilà une heure que je vous le demande.

(*D'un ton plus tragique.*)

Je suis jaloux
Du tambour, du trombonne,
Qui sur le boul'vart vous suivent à pas de loups ;
Du cuirassier qui toujours vous talonne,
Du p'tit Jean-Jean qui vous regarde en dessous ;
Vous êt's vertueuse, mais enfin vous êtes bonne...
A l'Hermitage j' crains les bosquets pour vous...
Je suis jaloux. (*bis.*)

Est-ce tyran, un maître !... M'empêcher de sortir !... est-ce que je n'ai pas aussi des devoirs à remplir comme membre de la société ?... Parce qu'il ne veut pas aller chez sa belle-mère, il faut que je me prive de faire danser ma payse... comme si ça avait du rapport... L'une a cinquante-trois ans, et l'autre dix-neuf... (*Apercevant madame Verseuil qui entre.*) Tiens, v'là les cinquante-trois ans !...

SCÈNE XII.

Mme DE VERSEUIL, REMY.

Mme DE VERSEUIL.

Eh bien ! comment va votre maître ?

REMY, *avec humeur.*

Comment il va, Madame ? ma foi, je trouve qu'il ne va pas bien.

Mme DE VERSEUIL.

Ah mon dieu ! serait-il plus mal ?

REMY.

Ça serait difficile.

Mme DE VERSEUIL.

Vous m'effrayez !... Il est dans son appartement ?

REMY.

Non, Madame, il est dans son cabriolet.

Mme DE VERSEUIL.

Comment, il est sorti ?

REMY.

Il est allé chez son médecin.

Mme DE VERSEUIL.

Quelle imprudence!... voilà comme on se rend tout-à-fait malade... Il fallait qu'il vous l'envoyât chercher.

REMY.

Je crois bien, encore une course.

Mme DE VERSEUIL.

Mais enfin, qu'est-ce qu'il a? sont-ce les nerfs?

REMY.

Oui, Madame, les nerfs.

Mme DE VERSEUIL.

Ou l'humeur?

REMY.

Oui, Madame, l'humeur.

Mme DE VERSEUIL.

Lequel des deux?... l'un... ou l'autre?

REMY.

L'un et l'autre, l'humeur et les nerfs.

COURVAL, *en dehors, avec colère.*

Doucement, doucement donc, maladroit.

REMY.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est point une extinction de voix... tenez, entendez plutôt.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, COURVAL, *suivi du portier, qui entre chargé d'un panier de bouteilles.*

COURVAL.

Butor, croyez-vous que ces bouteilles soient aussi dures que votre tête? (*Le portier pose le panier sur la table et sort.*) Deristel était déjà parti... j'en étais sûr... Maudit bavard de Mauroy!... (*Apercevant madame de Verseuil qui l'observe en causant bas avec Remy.*) Ciel! ma belle-mère!...

Mme DE VERSEUIL.

Mon cher Courval, votre absence commençait à m'inquiéter.

(*D'un ton plus tragique.*)

Je suis jaloux
Du tambour, du trombonne,
Qui sur le boul'vart vous suivent à pas de loupe;
Du cuirassier qui toujours vous talonne,
Du p'tit Jean-Jean qui vous regarde en dessous;
Vous êt's vertueuse, mais enfin vous êtes bonne...
A l'Hermitage j' crains les bosquets pour vous...
Je suis jaloux. (*bis.*)

Est-ce tyran, un maître!... M'empêcher de sortir!... est-ce que je n'ai pas aussi des devoirs à remplir comme membre de la société?... Parce qu'il ne veut pas aller chez sa belle-mère, il faut que je me prive de faire danser ma payse... comme si ça avait du rapport... L'une a cinquante-trois ans, et l'autre dix-neuf... (*Apercevant madame Verseuil qui entre.*) Tiens, v'là les cinquante-trois ans!...

SCÈNE XII.

Mme DE VERSEUIL, REMY.

Mme DE VERSEUIL.

Eh bien! comment va votre maître?

REMY, *avec humeur.*

Comment il va, Madame? ma foi, je trouve qu'il ne va pas bien.

Mme DE VERSEUIL.

Ah mon dieu! serait-il plus mal?

REMY.

Ça serait difficile.

Mme DE VERSEUIL.

Vous m'effrayez!... Il est dans son appartement?

REMY.

Non, Madame, il est dans son cabriolet.

Mme DE VERSEUIL.

Comment, il est sorti?

REMY.

Il est allé chez son médecin.

Mme DE VERSEUIL.

Quelle imprudence!... voilà comme on se rend tout-à-fait malade... Il fallait qu'il vous l'envoyât chercher.

REMY.

Je crois bien, encore une course.

Mme DE VERSEUIL.

Mais enfin, qu'est-ce qu'il a? sont-ce les nerfs?

REMY.

Oui, Madame, les nerfs.

Mme DE VERSEUIL.

Ou l'humeur?

REMY.

Oui, Madame, l'humeur.

Mme DE VERSEUIL.

Lequel des deux?... l'un... ou l'autre?

REMY.

L'un et l'autre, l'humeur et les nerfs.

COURVAL, *en dehors, avec colère.*

Doucement, doucement donc, maladroit.

REMY.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est point une extinction de voix... tenez, entendez plutôt.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, COURVAL, *suivi du portier, qui entre chargé d'un panier de bouteilles.*

COURVAL.

Butor, croyez-vous que ces bouteilles soient aussi dures que votre tête? (*Le portier pose le panier sur la table et sort.*) Deristel était déjà parti... j'en étais sûr... Maudit bavard de Mauroy!... (*Apercevant madame de Verseuil qui l'observe en causant bas avec Remy.*) Ciel! ma belle-mère!...

Mme DE VERSEUIL.

Mon cher Courval, votre absence commençait à m'inquiéter.

COURVAL.

Pardon, Madame, mais j'étais loin de m'attendre...

Mme DE VERSEUIL.

Sortir... quand on est malade.

COURVAL.

Comment! malade?

Mme DE VERSEUIL.

Votre femme m'a bien dit que ce n'était qu'une indisposition... mais un gendre, c'est presque un fils... et je suis accourue vour vous donner mes soins.

COURVAL.

Vous êtes bien bonne... vous êtes trop bonne même... et je vous assure...

Mme DE VERSEUIL.

Il faut espérer que ce ne sera rien.

COURVAL.

Mais, Madame, je ne suis pas malade.

Mme DE VERSEUIL.

Voilà bien les hommes!... si on les écoutait... ils se porteraient toujours bien... D'ailleurs, si vous n'étiez pas malade, qui vous aurait empêché de venir dîner aujourd'hui chez moi?

COURVAL, *à part.*

C'est vrai... je n'y pensais plus... Dans quel guépier me suis-je fourré-là!...

REMY, *à part.*

Il enrage... c'est bien fait... pourquoi m'a-t-il empêché de sortir?...

Mme DE VERSEUIL.

Vous aurez fait quelque imprudence... vous serez resté entre deux airs... Ah mon dieu!... un rhume... une fluxion de poitrine... c'est sitôt attrappé... surtout cette année, que les médecins ont mis cela à la mode... Voyons, que ferez-vous?... Êtes-vous partisan des sang-sues, de la saignée?... Il faut prendre des loks, des potions, des infusions, des fumigations; il faut prendre des pillules indiennes, de la graine de moutarde...

COURVAL, *impatienté.*

Pour le moment, je crois que je ferai bien de prendre patience.

Mme DE VERSEUIL.

Mais qu'est-ce que c'est donc que toutes ces bouteilles?

COURVAL.

Ah! ces bouteilles?... ce sont des bouteilles d'eau de Seltz que mon médecin m'a ordonnée.

Mme DE VERSEUIL.

Enfin, vous en convenez... Apportez à votre maître sa robe de chambre.

COURVAL.

Comment! ma robe de chambre?

Mme DE VERSEUIL.

Oui, oui, il faut se tenir chaudement... Son madras.

COURVAL.

C'est inutile.

Mme DE VERSEUIL.

Ses pantoufles fourrées.

REMY, *sortant, à part.*

Si elle ne lui donne pas la fièvre, il sera bien heureux.

COURVAL.

Mariez-vous donc pour avoir des belles-mères comme ça...

Mme DE VERSEUIL.

Mais, étourdie que je suis... j'oubliais de vous demander ce qu'a dit le médecin?... Sait-il bien tout ce que vous avez éprouvé? Oui... Il vous a tâté le pouls? Bon! et sans doute il vous a prescrit un régime salutaire? C'est à merveille.

COURVAL, *à part.*

Ce qu'il y a d'agréable, au moins, c'est qu'elle fait les demandes et les réponses.

MAD. DE VERSEUIL, *très vivement*

AIR *de l'Avare.*

Mais à sa science éclairée,
Mon gendre avez-vous bien tout dit?
La langue, l'avez-vous montrée?
C'est là surtout, sans contredit,
Qu'on voit s'il faut se mettre au lit.

COURVAL, *à part.*

Comme elle parle à perdre haleine!

Moi, dans ce moment, je ne sais
Si j'ai la langue bonne... mais
Je puis répondre de la sienne.

REMY, *rentrant.*

Voilà le costume complet.

COURVAL.

Quoi! sérieusement, vous voulez?

MAD. DE VERSEUIL, *lui ôtant sa cravate.*

AIR.: *Gentille Fiancée.*

Allons, laissez-vous faire.

REMY.

Ce ne sera pas long.

COURVAL.

Le traître, pour me plaire
Ne fut jamais si prompt.

MAD. DE VERSEUIL.

Un peu de complaisance.
Vite, mettez cela.

COURVAL, *à part.*

Ah! quelle patience!

REMY, *lui présentant une manche.*

Faut en passer par là.

COURVAL.

Je vais te faire passer par la fenêtre, toi.

ENSEMBLE.

MAD. DE VERSEUIL.

Maintenant, je vous jure,
La guérison est sure;
Et sur votre figure
Le mieux paraît déjà...
Qu'il est bien comme ça!

REMY, *à part.*

Grâce à cette torture,
La maladie est sure,

Vraiment, sur sa figure
Le mal paraît déjà.
Qu'il lui plaît comme ça!

COURVAL, *à part.*

Grâces à la torture,
Que par ses soins j'endure,
Oh! la triste figure
Que je dois faire là...
Quel ennui que cela!

Mme DE VERSEUIL.

Maintenant, asséyez-vous... Au tour du madras.

REMY.

Ah! pour ça, je me suis permis une petite addition à vos ordres.

Mme DE VERSEUIL.

Voyons ce qui est sorti de la tête de M. Remy.

REMY.

C'est un bonnet de coton... Je me suis dit: Un madras, c'est trop froid; et dans la position où est Monsieur, il faut le faire suer.

COURVAL.

Faites-moi grâce du bonnet de coton... nous ne sommes pas à la Place Royale.

MAD. DE VERSEUIL, *lui mettant le bonnet.*

Même air.

Je vais le cacher vite
Sous ce large ruban;
Et le madras, ensuite,
En forme de turban...

COURVAL, *à part.*

Je me soutiens à peine...

REMY, *à part.*

Il me fait vraîment l'effet
D'un Turc, en quarantaine,
Fumant au lazareth...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MAD. DE VERSEUIL.

Maintenant, je vous jure, etc.

REMY, *à part.*

Grâce à cette torture, etc.

COURVAL, *à part.*

Grâces à la torture, etc.

(*Madame de Verseuil regarde Courval en riant; celui-ci rit aussi.*)

Mme DE VERSEUIL.

Voyez-vous comme cela vous fait déjà du bien?

COURVAL, *riant de nouveau.*

C'est qu'en effet rien n'est plus original.

REMY.

Oh! oh! oh!

COURVAL.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc, cet imbécille?... s'il y avait de quoi rire, encore...

Mme DE VERSEUIL.

Tâchez maintenant de vous assoupir.

COURVAL.

Auprès d'elle c'est ce que j'ai de mieux à faire.

Mme DE VERSEUIL.

Moi, pendant ce temps-là, je vais m'occuper à finir une bourse en filet, que je vous donnerai, si vous êtes bien sage.

(*Elle s'assied de l'autre côté du théâtre, prend son ouvrage, et regarde de loin Courval.— Remy, à qui madame de Verseuil donne des ordres, ferme tous les rideaux, et l'appartement n'est plus que faiblement éclairé.*)

COURVAL.

Ah! mon dieu! il paraît que je suis condamné à perpétuité!... Je suis sûr que cette femme-là a fait mourir son mari de chagrin.

(*Il ferme les yeux.*)

Mme DE VERSEUIL, *à part.*

Je crois qu'il s'endort déjà... tant mieux!... (*Haut.*) Remy, veillez à ce qu'on ne vienne pas interrompre son sommeil.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DERISTEL.

DERISTEL.

Courval est-il chez lui?

COURVAL, *à part.*

Deristel!

Mme DE VERSEUIL.

Chut!

REMY, *de l'autre côté.*

Chut!

DERISTEL.

Qu'est-ce qu'il a donc?

Mme DE VERSEUIL, *à demi-voix.*

Il est malade.

DERISTEL.

Ah! tant pis... moi qui venais pour lui parler du placement de ses fonds.

Mme DE VERSEUIL.

Vous pouvez tout me dire.

DERISTEL.

Le versement des 150,000 francs est opéré en ce moment chez le banquier... mon associé s'en est chargé, et le compte courant datera d'aujourd'hui.

COURVAL, *à part.*

Bon, je suis tranquille.

DERISTEL, *s'approchant tout-à-fait du fauteuil de Courval, et le regardant de près.*

Ah! ce pauvre garçon qui est malade.

(*Courval fait un signe de tête qu'il n'en est rien.*)

Mme DE VERSEUIL.

Il commence à sommeiller, ne l'éveillez pas.

DERISTEL.

Comme il est affublé!... quel luxe asiatique!... (*Bas à Courval.*) Est-ce que tu joues une scène du *Bourgeois Gentilhomme*?

COURVAL, *bas, et à part.*

Non... du *Malade Imaginaire*... Je souperai avec vous.

DERISTEL, *à part.*

Je devine... c'est pour se débarrasser de sa belle-mère.

Mme DE VERSEUIL, *à demi-voix.*

Je vous croyais aujourd'hui à Clichy...

DERISTEL, *haussant la voix graduellement.*

Notre partie tient toujours... Une affaire essentielle... un déjeûner au café de Paris nous a retardés... mais dans une heure, nous partons tous... Ah! ma fête sera charmante, et, quand au souper... madame Chevet s'en est chargée.

Mme DE VERSEUIL.

Plus bas, plus bas, donc!

REMY.

Si Monsieur vous entendait, il rêverait peut-être qu'il est à table, et ça serait capable de lui donner une indigestion.

DERISTEL, *se rapprochant du fauteuil.*

A-t-il appétit?

COURVAL, *vite et bas.*

Je meurs de faim... Ton adresse à Clichy?

DERISTEL, *de même.*

Grande Rue.

COURVAL.

Bon.

Mme DE VERSEUIL.

Je crains qu'il ne veuille manger en mon absence... aussi je ne le quitte pas qu'il ne dorme profondément.

(*Courval se met à ronfler.*)

REMY.

V'là que ça commence.

(*Courval ronfle plus fort.*)

Mme DE VERSEUIL.

Oui, je suis assez contente.

DERISTEL, *tirant sa montre.*

Ah mon dieu! déjà cinq heures un quart... on m'attend...

Mme DE VERSEUIL, *regardant dormir Courval.*

Il s'en acquitte d'un cœur... Eh! mais, j'y pense, à son réveil... un peu de distraction... oui, c'est une bonne idée... (*A Deristel, qui a pris sa canne et son chapeau.*) M. Deristel, voulez-vous me mettre à ma porte?... c'est à deux pas.

DERISTEL.

Comment donc, Madame, avec le plus grand plaisir... Ma petite bête et moi, nous sommes tout à votre service.

Mme DE VERSEUIL, *parlant bas à Remy.*

Vous entendez?

REMY.

Quoi! Madame, vous voulez?...

Mme DE VERSEUIL.

Surtout le plus grand secret.

REMY.

Oui, Madame.

DERISTEL *qui, pendant ce temps, s'est rapproché de Courval.*

Grande Rue, n'oublie pas.

COURVAL.

J'ai trop faim pour ça.

MAD. DE VERSEUIL.

AIR : *Amis, la matinée est belle.*

Ah! mon dieu, je crois qu'il s'éveille!
Oui, j'en suis sure; il a parlé...

DERISTEL.

Du tout, voyez comme il sommeille,
Jamais il n'a si bien ronflé.

MAD. DE VERSEUIL.

Éloignons-nous avec prudence,
Surtout parlons bas;
Il dort si bien! ne le réveillons pas.

(*Avant de sortir elle passe devant Courval.*)

ENSEMBLE.

Éloignons-nous, } avec prudence.
Éloignez-vous, }

(*Deristel sort avec Madame de Verseuil.*)

SCÈNE XV.

COURVAL, REMY.

(*Remy a reconduit Deristel et madame de Verseuil jusqu'à la porte. — Courval, qui ne l'a pas vue partir, feint toujours de dormir.*)

REMY, *s'approchant sur la pointe du pied, à mi-voix.*

Il ne bouge pas... il se figure peut-être qu'il dort... c'est comme moi, quand je mens, je crois dire la vérité... l'habitude.

(*Il s'approche de Courval, et va pour le regarder sous le nez. — Celui-ci, n'entendant plus madame de Verseuil, se lève brusquement.*)

COURVAL.

Enfin, la voilà partie.

REMY, *reculant avec effroi, à part.*

Ah! mon dieu! est-ce qu'il a le cauchemar à présent?

COURVAL, *parcourant le théâtre.*

M'en voilà donc quitte... qu'il m'en a coûté de patience!... mais à mon tour à m'amuser... je vais leur prouver que je ne suis pas malade... On dit que je suis maussade, ennuyé... je crois bien, avec une société comme la sienne... Que ce Deristel est un aimable garçon!... une fête, un souper délicat!... Allons vîte nous désaffubler de ce costume de Mamamouchy, et courons où le plaisir m'appelle. Quand on est riche, il faut s'amuser, il faut user de l'existence... Vive la gaieté!...

Gai! gai! réjouissons-nous.,
La vie
Est une folie,
Gai! gai! réjouissons-nous,
Les plus sages sont les fous.

Quand à table on se mettra,
J'entends déjà chacun dire :
Voilà le moment de rire,
Nos femmes ne sont pas là...

Gai! gai! etc.

Mais le bouchon a sauté ;
Un doux exemple nous gagne.
Le bruit que fait le champagne
Est un cri de liberté...

Gai ! gai ! réjouissons-nous,
La vie
Est une folie,
Gai ! gai ! réjouissons-nous ;
Les plus sages sont les fous.

(*Il répète le refrain en sautant.*)

SCÈNE XVI.

REMY, *seul.*

Oui, oui ! gai ! gai... quand il saura la surprise que la vieille lui prépare, il ne dira plus gai ! gai !... Mais voyons, faisons bien tout ce que la vieille m'a dit. (*Il place les tables de jeux et les flambeaux.*) Car elle serait dans le cas de me trouver malade aussi, la vieille, avec sa rage de tout guérir. O dieux ! va-t-il être furieux ! va-t-il gronder ! va-t-il crier ! heureusement que j'y suis accoutumé. Il me semble que je l'entends : « Qu'est-ce que tout ça ? Que de pous-» sière sur les meubles ! pourquoi cette poussière ? ré-» pondez. — Mais, Monsieur... — Taisez-vous Allumez » cette bougie. (*Il l'allume.*) Souflez cette bougie. (*Il la* » *souffle.*) En vérité, il est impossible d'être plus mal » servi ; si cela continue, je serai bientôt le domestique ici, » et vous le maître ; je serai bientôt obligé de ranger, de » nettoyer, de balayer sous le lit, de... etc., etc., etc. ; » et vous, vous seriez le maître, ça vous conviendrait, » n'est-ce pas ? vous auriez 100,000 francs de rentes, et » rien à faire ; ça vous conviendrait, à vous, n'est-ce » pas ?... Pourquoi riez-vous, imbécille, bête brute, » butor ?... » V'là pourtant comme il me traite ! et dire qu'il faut souffrir tout ça pour 250 francs par an... et nourri... Dieu ! quelle scie d'être en condition !... quelle scie, quelle scie, quelle scie, quelle scie !... Mais qu'il y

vienne à présent; je lui répondrai... je me moque de tout... (*Il renverse plusieurs chaises à coups de pieds.*) Ah! mon dieu! je crois qu'il a fini de s'habiller!... et moi qui ai laissé les chaises parterre.

(*Il les relève, et va se mettre dans un coin de l'appartement.*)

SCÈNE XVII.

REMY, COURVAL.

COURVAL, *très-empressé, et achevant de mettre sa cravate.*

Je n'ai pas un instant à perdre... Diable!... ils seraient gens à commencer sans moi... (*Apercevant les bougies allumées.*) Que signifie toutes ces lumières?... (*A Remy.*) M'expliquerez-vous tout ce que cela veut dire?

REMY.

Monsieur... c'est que... ce soir...

COURVAL.

Eh bien! quoi! ce soir?... parlerez-vous enfin? êtes-vous devenu fou?

REMY.

Non, Monsieur, c'est votre belle-mère...

COURVAL.

Comment! ce serait par ses ordres qu'une pareille illumination...

REMY.

C'est peut-être pour célébrer votre convalescence.

COURVAL.

Pas de réflexions... Que vous a-t-elle dit?... parlez, ou je vous chasse.

REMY.

Eh bien! Monsieur, franchement, c'est une surprise agréable qu'elle vous ménage... je crois que vous allez avoir le plaisir de recevoir toute sa société.

COURVAL.

Miséricorde!... toute cette kirielle d'ennuyeux person-

nages!... elle a donc juré de me faire mourir aujourd'hui... et sa fille n'a pas manqué de s'unir à elle pour me contrarier... Mais elles verront... elles apprendront... elles me prennent pour un bonhomme.

REMY, *à part.*

Ah! par exemple! c'est un effort de leur part...

COURVAL.

Nous verrons qu'est-ce qui a le droit de donner des ordres ici... Qu'on éteigne toutes ces lumières, et qu'on referme les portes sur moi.

(*Il prend son chapeau.*)

REMY.

Oui, Monsieur... Ah! mon dieu! je crois que j'entends le bruit des voitures à la porte.

COURVAL.

Dis que je suis sorti depuis long-temps... Tu m'entends?

REMY.

Oui, Monsieur.

COURVAL.

Obéis, ou je te fais sauter par la fenêtre.

REMY.

Oui, Monsieur.

COURVAL.

Ils croient tous me prendre au gîte... sauvons-nous par le petit escalier. (*Il ouvre une petite porte à droite.*) Ma femme!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, Mme COURVAL, MARIE, Mme DE VERSEUIL.

MARIE, *entrant avec sa mère.*

C'est nous, mon papa.

COURVAL, *à part.*

Cette porte est gardée...

(*Il court à celle de gauche.*)

Mme DE VERSEUIL, *paraissant.*

Eh bien! mon gendre, que dites-vous de la surprise?

COURVAL, *à part.*

Tâchons de nous esquiver avant l'arrivée de sa réserve.

Mme DE VERSEUIL.

Puisque vous ne pouviez aller trouver la société, il fallait bien que la société vînt vous trouver... Mais que vois-je? des façons... Pourquoi avoir quitté votre robe de chambre?

COURVAL.

Madame, il est possible que tout cela vous divertisse beaucoup... mais quant à moi, des affaires indispensables... que sais-je?... enfin, je vous souhaite le bonsoir. (*Il court à la porte du milieu. — Les deux battans s'ouvrent, et toute la société paraît.*) Je suis bloqué, c'est un véritable guet-à-pens.

(*Remy effrayé se sauve.*)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, *excepté* REMY, LA SOCIÉTÉ.

CHŒUR.

AIR : *Célébrons ce bon maître.* (M. Botte.)

L'amitié, pour vous plaire,
Vient à votre côté :
Le plaisir, je l'espère,
Vous rendra la santé. (*bis.*)

COURVAL, *à part.*

J'étouffe de colère!

SUITE DU CHŒUR ET DES SALUTATIONS.

Déjà sur son visage
Le mieux devient frappant.
Recevez notre hommage
Et notre compliment. (*bis.*)

COURVAL.

Certainement... je suis sensible... enchanté... enthousiasmé... (*A part.*) M'amener ces grotesques-là... Il faut que cette femme ait le diable au corps.

MARIE.

Que je suis donc contente de vous trouver ainsi!... Ma bonne maman nous avait effrayées.

COURVAL.

Merci.

MARIE, *timidement.*

Et M. Mauroy est-il venu?

COURVAL.

Oui, tout est fini.

MARIE *avec joie.*

Oh! que je suis heureuse!

COURVAL.

Nous sommes brouillés à mort... Il ne reviendra plus.

MARIE.

Ah! mon dieu! et M. Eugène?

COURVAL.

Il ne faut plus penser à lui... Eh bien! n'allez-vous pas vous affliger?... Est-ce ma faute, à moi, s'il a un caractère bizarre... intraitable?

MARIE, *timidement.*

Non, mon papa, ce n'est pas votre faute.

COURVAL.

Il n'y a qu'elle ici qui me rende justice.

MARIE.

Comment avez-vous rompu avec votre meilleur ami?

Mme DE VERSEUIL.

Quand je le disais, qu'il était bien malade!

COURVAL.

Il m'a envoyé au diable... non... c'est moi... Enfin je vous l'ai dit, il ne reviendra plus.

REMY, *annonçant.*

M. Mauroy.

COURVAL.

Lui!

MARIE.

J'espère encore.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, MAUROY.

MAUROY, *se tenant dans le fond du théâtre.*

Courval, j'avais juré de ne plus vous revoir; mais un malheur affreux vous arrive... et me voilà.

TOUS.

Expliquez-vous.

MAUROY.

Cette maison de banque à qui vous avez donné votre confiance...

COURVAL.

Eh bien?

MAUROY.

Elle manque.

TOUS.

Grand dieu!

COURVAL.

Elle manque!... est-il possible!... Et mes 150,000 francs!

MAUROY.

Une banqueroute frauduleuse: on n'aura pas cinq pour cent.

COURVAL.

Et vous qui vantiez tous sa probité!

MAUROY.

Ah! par exemple, celui-là est trop fort!... Mais je ne suis pas venu pour disputer. (*A Courval.*) La perte d'une somme aussi forte peut mettre un moment dans l'embarras l'homme le plus riche... Je suis venu pour vous offrir mes services; vous connaissez ma demeure, adieu.

(*Il va pour sortir.*)

Mme COURVAL, *le retenant.*

Arrêtez, de grâce.

COURVAL.

Je vous remercie... mais heureusement je n'ai besoin de personne.... (*Elevant la voix.*) 150,000 francs!....

quelle perte!... les trois quarts de la dot de ma fille!... (*Plus haut.*) Voilà pourtant ce qui arrive quand on est tourmenté, tyrannisé... quand on n'est pas maître de ses actions, quand une femme elle-même...

Mme COURVAL.

Ah! Monsieur, de grâce... La patience se lasse à la fin. Cette perte, je la partage, et pourtant, je vous épargne les reproches...

COURVAL.

Ah! vous m'épargnez!... Eh bien! moi, je ne suis pas aussi bon... (*Aux personnes de la société qui se retirent dans le fond par discrétion.*) Grâce à vous, je n'ai pas dîné, je meurs de faim, et je perds une partie de ma fortune.... (*A sa femme qui veut le calmer.*) Oui, oui, Madame, si l'on m'avait laissé libre, si l'on ne m'avait pas retenu ici, j'aurais peut-être empêché ce versement... Ma pauvre Marie! je suis au désespoir!... (*Sa fille s'approche de lui.*) Laissez-moi!

Mme DE VERSEUIL.

Vous allez aggraver votre mal.

COURVAL.

Eh! Madame, il est bien question de maladie!... C'est vous qui êtes la plus coupable... De quel droit faire prendre ma maison d'assaut par votre société?... Tous gens qui se moquent de moi... tranchons le mot, qui me déplaisent (*Bas.*); et qui figureraient mieux dans un cabinet de curiosités que dens un salon. (*Haut.*) Mais parce qu'on a soixante ans, et qu'on est dame de charité, on se croit tout permis... Vraiment, la tyrannie en cheveux gris est la plus insupportable.

Mme COURVAL.

Arrêtez, Monsieur, vous outragez ma mère!

Mme DE VERSEUIL.

Ah! je vais me trouver mal!

Mme COURVAL.

Vous êtes un ingrat, ou plutôt vous feignez de l'être; car vous ne pouvez vous méprendre sur ses soins, sur sa tendresse pour vous..., Mais je devine votre intention, vous êtes furieux, vous sentez que vous avez des torts, et vous voulez pousser ma patience à bout, pour me forcer à en avoir aussi... Eh bien, soyez satisfait!... Je suis in-

dignée de votre conduite, et je renonce à la tranquillité, s'il faut l'acheter au prix du respect que vous devez à ma mère!

MARIE, *qui a écouté avec effroi.*

Grand Dieu!

COURVAL.

AIR *de la Sentinelle.*

C'est un enfer, je n'y puis plus tenir.
Pour être heureux, prenez donc une femme!...

MAD. COURVAL.

Quel caractère! ah! c'est par trop souffrir!

COURVAL.

S'il vous déplaît, séparons-nous, Madame...

MARIE, *se précipitant au milieu d'eux.*

Quel mot affreux osez-vous prononcer?
Pour conjurer sa fatale influence,
Entre vous je viens me placer.
(*Leur prenant la main.*)
Rapprochez-vous pour m'embrasser.
(*Les pressant dans ses bras.*)
Vous le voyez, plus de distance.

COURVAL.

Chère enfant!... je ne puis voir ses yeux remplis de larmes, sans qu'aussitôt les miens... Allons, j'ai été trop loin.... Pardon, ma mère.... pardon, mes amis.... (*Tendant la main à sa femme.*) Faisons la paix.

Mme COURVAL.

Ah! de tout mon cœur!

MAUROY.

Et moi, Courval?

COURVAL.

Ne me reste-il pas une main à offrir?... Marie, tu vaux mieux que ton père!

REMY.

Oui, Mademoiselle, vous valez mieux que votre...

MAUROY.

Maintenant, j'espère, [illegible]lié.

Oui, tout est oublié [illegible]mitié.

quelle perte!... les trois quarts de la dot de ma fille!... (*Plus haut.*) Voilà pourtant ce qui arrive quand on est tourmenté, tyrannisé... quand on n'est pas maître de ses actions, quand une femme elle-même...

Mme COURVAL.

Ah! Monsieur, de grâce... La patience se lasse à la fin. Cette perte, je la partage, et pourtant, je vous épargne les reproches...

COURVAL.

Ah! vous m'épargnez!... Eh bien! moi, je ne suis pas aussi bon... (*Aux personnes de la société qui se retirent dans le fond par discrétion.*) Grâce à vous, je n'ai pas dîné, je meurs de faim, et je perds une partie de ma fortune.... (*A sa femme qui veut le calmer.*) Oui, oui, Madame, si l'on m'avait laissé libre, si l'on ne m'avait pas retenu ici, j'aurais peut-être empêché ce versement... Ma pauvre Marie! je suis au désespoir!... (*Sa fille s'approche de lui.*) Laissez-moi!

Mme DE VERSEUIL.

Vous allez aggraver votre mal.

COURVAL.

Eh! Madame, il est bien question de maladie!... C'est vous qui êtes la plus coupable... De quel droit faire prendre ma maison d'assaut par votre société?... Tous gens qui se moquent de moi... tranchons le mot, qui me déplaisent (*Bas.*); et qui figureraient mieux dans un cabinet de curiosités que dans un salon. (*Haut.*) Mais parce qu'on a soixante ans, et qu'on est dame de charité, on se croit tout permis... Vraiment, la tyrannie en cheveux gris est la plus insupportable.

Mme COURVAL.

Arrêtez, Monsieur, vous outragez ma mère!

Mme DE VERSEUIL.

Ah! je vais me trouver mal!

Mme COURVAL.

Vous êtes un ingrat, ou plutôt vous feignez de l'être; car vous ne pouvez vous méprendre sur ses soins, sur sa tendresse pour vous... Mais je devine votre intention, vous êtes furieux, vous sentez que vous avez des torts, et vous voulez pousser ma patience à bout, pour me forcer à en avoir aussi... Eh bien, soyez satisfait!... Je suis in-

COURVAL.

Eh ! parbleu, de la maison Van-Hosen qui m'enlève mes 150,000 francs.

DERISTEL.

Quoi ! la maison Van-Hosen manque ?

REMY.

La maison Van-Hosen manque !

DERISTEL.

Quel bonheur ! quel bonheur ! que mon associé soit un homme aimable, un dandy !

COURVAL.

Explique-toi, tu me fais mourir d'impatience.

(*Tout le monde se rapproche.*)

DERISTEL.

Tu sais qu'il s'était chargé de faire lui-même le versement.

COURVAL.

Eh bien ?

DERISTEL.

Eh bien ! mon ami, au lieu d'aller chez le banquier, il est arrivé tout droit à Clichy... et ce n'est qu'au dessert, à l'instant où nous perdions tous la mémoire, qu'elle lui est revenue.

COURVAL, *avec impatience.*

Ensuite !

DERISTEL.

Ensuite... nous continuons à boire... Le propriétaire de la maison, surtout, capitaliste gêné, boit beaucoup pour s'étourdir... c'est moi qui suis son échanson... Et là, il me propose de me vendre sa maison.... — Combien ? — 200,000 francs. — C'est trop cher... Je verse, il cède 20,000 francs... Il boit, dix autres mille francs... Bref, à mesure que la boutielle diminue, il fait comme la bouteille.

COURVAL.

Et enfin ?

DERISTEL.

Enfin, mon ami, tu es maintenant propriétaire d'une maison délicieuse, sur laquelle je te ferai gagner 30,000 francs de la main à la main.

COURVAL.

Est-il possible !

DERISTEL.

Voilà le compromis.

COURVAL.

Ma fille, tu seras donc heureuse !... Mauroy, écris à ton Eugène qu'il vienne le plus tôt possible.

MAUROY.

J'écrirai demain.

MARIE.

N'allez pas manquer l'heure de la poste.

Mme COURVAL.

Mon ami, je crois que maintenant nous pouvons jouer notre proverbe.

COURVAL.

Ah! l'*Humoriste*... Eh bien! oui, pour que la leçon soit complète.

REMY, *à part.*

Si la bonne humeur dure jusqu'à jeudi, je verrai ma Dorothée.

COURVAL.

Cela m'apprendra à ne plus me fâcher contre personne! Oh ! c'est que j'ai un caractère... quand j'y pense, cela me met en colère !...

Mme COURVAL.

Allons, mon ami, n'allez-vous pas vous fâcher contre vous-même ?

COURVAL.

Mais, certainement, Madame.

AIR : *Il me faudra quitter l'Empire.*

Je suis bourru, brutal, sans patience ;
Je ferais fuir jusqu'au meilleur ami.
Vous avez tous pour moi trop d'indulgence,
Oui, tout le monde,

(*S'avançant vers le Public.*)

Et vous, Messieurs, aussi,
Qui m'écoutez tranquillement ici...

MAD. COURVAL.

Que faites-vous?

COURVAL.

Ah! maudit caractère!

Au Public.

Pour mieux sentir le prix de la douceur,
J'aurais besoin d'exemple... et de grand cœur
Je recevrais des loges, du parterre,
Une leçon de bonne humeur.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ah! donnez-lui des loges, du parterre,
Une leçon de bonne humeur.

FIN.

LE TIR
AU PISTOLET,

VAUDEVILLE EN UN ACTE ET EN DEUX TABLEAUX.

AVIS

A MM. LES DIRECTEURS DES DÉPARTEMENS.

La première décoration ne doit tenir au plus que trois plans; elle s'enlève à vue et la seconde peut être simplifiée; elle représentera *un jardin;* le garçon du tir donnera les pistolets par la coulisse à gauche de l'acteur, qui tirera de gauche à droite, en visant sur la plaque qui sera censée dans la coulisse à droite.

Livry, Charles, marquis de

LE TIR
AU PISTOLET,

VAUDEVILLE EN UN ACTE ET EN DEUX TABLEAUX;

PAR

MM. CHARLES, ADOLPHE ET MASSON;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 18 AOUT 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUCHATEL, employé dans un ministère . . .	M. Arnal.
JULIETTE, sa femme	Mlle Brohan.
BLONDIN, ami et collègue de Duchatel. . . .	M. Bernard-Léon.
M. DUVIVIER, oncle de madame Duchatel. . .	M. Lepeintre jeune.
Mademoiselle BERNARD, marchande lingère, cousine de Blondin	Mlle Élisa.
VIRGINIE, sa demoiselle de boutique	Mlle Marchetti.
SAINT-ÉLOY, jeune élégant	M. Emmanuel.
MARTIN, garçon du tir.	M. Armand.
JOSEPH, garçon de restaurant.	M. Émilien.
Amateurs.	
Garçons de restaurant.	

(*La scène est à Paris aux Champs-Élysées.*)

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n. 6.

LE TIR AU PISTOLET,

VAUDEVILLE EN UN ACTE ET EN DEUX TABLEAUX.

(Le théâtre représente une salle de restaurant; au fond, porte principale; à droite et à gauche, plusieurs portes de cabinets portant des numéros. Sur un côté de la scène, une table avec une serviette dessus, des chaises, etc.)

PREMIER TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, *puis* QUATRE GARÇONS.

(*Au lever du rideau, la scène est vide; on entend deux coups de pistolet tirés à l'extérieur.*)

JOSEPH, *entrant le premier.*

Allons, vous autres, à l'ouvrage! voilà le tir qui commence.... ça va nous amener du monde.

CHOEUR.

AIR *de la Lune de Miel.*

Accourons tous, mes amis, dépêchons;
Voici pour nous le moment d'en découdre.
Ceux qui, là bas, font éclater la poudre,
Viendront ici fair' sauter les bouchons.

JOSEPH.

L' goût du plaisir, chez nous fait refluer
Ces tireurs que la gloire enivre;
En apprenant à se faire tuer,
On n' renonce pas à bien vivre.

(*Parlé.*) Aussi le voisin va-t-il bientôt nous envoyer des pratiques... Visitez les cabinets, époussetez partout et frappez le Champagne pour rafraîchir les braves.

CHOEUR DES GARÇONS, *sortant à droite.*

Courons partout, mes amis, dépêchons, etc., etc.

SCÈNE II.

JOSEPH, *puis* MARTIN.

JOSEPH.

Ah! enfin, les voilà à la besogne.... En faut-il de la tête quand on est premier garçon de restaurant... quatre hommes sous mes ordres, juste autant qu'un caporal.

MARTIN, *entrant.*

Hé! Joseph!

JOSEPH.

Voilà!... Tiens, c'est Martin.

MARTIN.

Vite un couvert pour quatre, de la part de M. Blondin, qui est au tir.

JOSEPH.

Ah! ah! c'est encore sans doute une partie fine.... Ce farceur de M. Blondin, il aime joliment le beau sexe.

MARTIN.

C'est possible; quoiqu'ça je doute qu'il vise les cœurs aussi bien que la plaque.... c'est un fameux malin à ce jeu là.... numéro un.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

D'son coup-d'œil j' connais la justesse,
C'est notre plus fort amateur;
Mais il peut, malgré son adresse,
Ne pas savoir toucher un cœur.
Y n' sait p't-êtr' pas toucher un cœur.
Ce but-là, dit-on, embarrasse
Plus que le nôtre... et je l' croirais;
La plaque, au moins, ça reste en place;
L' cœur d'un' femm' n'y reste jamais.

JOSEPH.

C'est drôle, un employé qui tire si bien au pistolet!..... il n'a pourtant personne à tuer.... que le temps.... Ah! ça y a-t-il bien du monde chez vous?

MARTIN.

Pardine! un jour comme celui-ci, que les boutiques sont fermées, les jeunes gens n'ont rien de mieux à faire qu'à être braves.

AIR *de Turenne.*

J' trouv'rais qu' c'est un coup-d'œil superbe,
Si ça m' donnait moins d'embarras,
De voir tous ces héros en herbe,
Le nez au vent, le pistolet au bras,
Avec fierté, m'surer les vingt-cinq pas.

Ayant aujourd'hui carte blanche,
Ils s'empressent d' montrer du cœur,
Et ne quitteront leur valeur
Qu'avec leurs habits du dimanche.

Ah! ça, v'là ma commission faite; je retourne à mon poste maintenant.

(*Il va pour sortir.*)

JOSEPH, *l'arrêtant.*

Dis donc, Martin, est-ce que tu ne voudrais pas auparavant achever une bouteille ensemble?

MARTIN.

Ma foi, ce n'est pas de refus; j'ai le gosier plein de poudre comme un canon de pistolet.

JOSEPH, *à la cantonnade.*

Eh! Francois! Etienne! (*Deux garçons entrent.*) Débarrassez bien vite le n° 14... Ah! diable, il est occupé par ce vieux monsieur, notre habitué.... c'est égal, mettez le couvert ici pour quatre, ils seront aussi bien.

(*A Martin.*)

AIR *de la Mazourka.*

Allons,
Partons,
Dépêchons,
Courons vite,
A trinquer je t'invite.
Vous, d' votr' côté, messieurs, travaillez bien...
(*Faisant le geste de boire.*)
J' vas travailler du mien.

ENSEMBLE.

MARTIN ET JOSEPH.
Allons,
Partons, etc.

LES GARÇONS.
Allons,
Partons,
Dépêchons,
Courons vite,
Où l' devoir nous invite.
De notr' côté, quand nous travaillons bien,
Lui travaille du sien.

(*Martin et Joseph sortent à droite, les garçons les suivent.*)

SCÈNE III.

JULIETTE, DUCHATEL, *arrivant par le fond; il porte une boîte à pistolets.*

JULIETTE.

Voyons, monsieur Duchâtel, arrivez donc... n'avez-vous pas peur qu'on vous voie entrer ici?... Est-ce qu'une partie fine avec votre femme vous effraie?

DUCHATEL.

Ne te fâche pas, Juliette, j'aime beaucoup les parties fines, avec toi surtout.

JULIETTE.

Et avec les autres, vous êtes gauche, timide, embarrassé.

DUCHATEL, *très froidement.*

Oh! je commence à me dégourdir joliment, depuis un mois qu'il t'a pris fantaisie de me former.

JULIETTE.

Il le fallait bien, toutes mes amies se moquaient de vous, et c'était humiliant... pour moi; je veux, au contraire, les rendre jalouses... Si personne n'envie mon bonheur, il n'y a plus de plaisir.... Allons, posez là vos pistolets et écoutez-moi.

DUCHATEL, *posant ses pistolets sur une chaise.*

Tu sais bien que j'écoute toujours.

JULIETTE.

C'est ce qui fait dire à tout le monde que vous n'avez pas l'esprit d'entretenir une conversation, à votre bureau surtout.

DUCHATEL.

A mon bureau?... Je les enfonce tous... à l'ouvrage.

JULIETTE.

Oui, je sais, vous êtes assidu, laborieux; on vous trouve déplacé partout, excepté au travail..... Enfin, cela changera peut-être, votre éducation est en bonnes mains; d'abord, nous allons déjeûner ici en tête à tête.

DUCHATEL.

Cest bien agréable! (*A part.*) quand on n'a pas d'autres projets.

JULIETTE.

Après le déjeûner, nous irons au tir, je vous donnerai une leçon....

DUCHATEL.

Ah! oui, tu es forte au pistolet, toi.

JULIETTE.

Certainement.

AIR *du Baiser au Porteur.*

Je suis l'élève de mon père,
Qui m'instruisait à sa façon;
Aussi, dans mon humeur guerrière,
Je ne crains rien... De sa leçon
J'ai profité vraiment comme un garçon.
De jeux hardis, dès l'enfance occupée,
Des armes étaient mes hochets,
Si je touchais une poupée,
C'était à coups de pistolets.

Aussi, ne sois jamais infidèle..... Je serais capable de me battre avec toi.

DUCHATEL.

Vous battre avec le père de vos enfans.... futurs!.... ma femme, vous êtes trop crâne.

JULIETTE.

Et vous, vous ne l'êtes pas assez.

DUCHATEL.

Bah! la bravoure dans nos bureaux, c'est un objet de luxe, du moins, à ce que prétend votre oncle Duvivier, l'inspecteur des travaux à la barrière de l'Étoile.

JULIETTE.

Oh! lui, ça ne m'étonne pas, on ne l'a jamais appelé que *M.* Duvivier le pacifique; mais je ne veux pas que mon mari lui ressemble. Ne peut-on pas vous insulter?..... hier, par exemple, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez eu une querelle?....

DUCHATEL.

Où je me suis joliment montré, je m'en vante; j'ai dit à mon adversaire: Monsieur, nous nous reverrons.... et je te réponds que si je le revois jamais....

JULIETTE.

Eh! que feriez-vous? maladroit comme vous êtes?... Il faut que vous soyez en état de vous défendre, de me protéger même.

DUCHATEL.

Et c'est pour cela que tu veux me mener au tir?..... ah! je conçois...

AIR: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Dans cet endroit, chacun assure
Qu'à bon marché la bravoure se vend,
Et qu'on apprend à faire une blessure,
Même à tuer pour son argent.
Aussi le sang y bouillonne aisément.
Là, pour un rien, on se fâche, on s'emporte;
Et quelquefois le moins vaillant,
Laisse, en entrant, sa frayeur à la porte...
Quitte à la reprendre en sortant.

Dieu! que je serai heureux quand je serai aussi fort au pistolet que mon ami Blondin.

JULIETTE.

M. Blondin!... ce mauvais sujet qui travaille avec vous et dont vous me parlez si souvent!... J'espère que vous ne le fréquentez qu'au ministère, car on m'en a dit sur son compte.

DUCHATEL.

Oh! ce n'est qu'une amitié de bureau; nous nous esti-

mons de neuf à quatre heures inclusivement. (*A part.*) Si elle savait....

JULIETTE.

A la bonne heure... Ah! ça, occupe-toi du déjeûner; pendant ce temps là, je vais choisir un cabinet qui donne sur les Champs-Elysées.

AIR: *Valse de Robin des Bois.*

Vite en personne,
Dispose, ordonne,
Point d'embarras ni de frayeur,
De l'assurance
Et de l'aisance,
Il faut ici me faire honneur.

DUCHATEL.

Je serai bien gauche, peut-être.

JULIETTE.

Sachez donc vous faire servir;
Prenez enfin le ton d'un maître.

DUCHATEL.

Ma femme, je vais t'obéir.

ENSEMBLE.

Puisqu'en personne,
Ici j'ordonne,
Point d'embarras ni de frayeur.
De l'assurance
Et de l'aisance,
Il faut que je lui fasse honneur.

JULIETTE.

Vite en personne, etc., etc.

(*Juliette sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

DUCHATEL, *seul.*

Comme c'est amusant un déjeûner d'éducation!... quand je devais en faire un si joli avec Blondin et ces demoiselles... mais je ne peux pas avouer cela à Juliette; elle se fâcherait, et cependant comme ce serait injuste....

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Elle a résolu de m'instruire,
De me rendre aimable et galant;
Et les douceurs qu'aux femmes je dois dire,
C'est elle qui me les apprend.
Mais à quoi bon travailler avec zèle?
Ai-je besoin d'en savoir aussi long,
Si je ne puis, avec une autre belle,
Pour m'essayer, répéter ma leçon?

SCÈNE V.

DUCHATEL, BLONDIN.

BLONDIN, *en dehors.*

Vous enverrez la société au numéro 14.

DUCHATEL, *écoutant.*

Tiens, c'est Blondin.

BLONDIN, *entrant, une poupée à main.*

AIR : *Alerte!*

Victoire! (*bis.*)
Honneur et gloire,
A mon talent!
Victoire! (*bis.*)
Quel coup brillant!

(*Parlé.*) Ah! ah! te voilà déjà au poste, toi! (*Lui montrant sa poupée.*) Tiens, vois-tu?

Je t'apporte une demoiselle,
Que mon coup-d'œil, toujours fidèle,
Renversa de son piédestal...
Oui, partout mon art, sans égal,
Au beau sexe est fatal!...

Pan! c'est mon seul coup de pistolet... Ils disaient là bas que c'était un coup de vent qui l'avait jetée par terre, et qu'elle s'était cassé la jambe.... Jalousie!... pure jalousie!

Victoire! (*bis.*)
Honneur et gloire,
A mon talent!
Victoire! (*bis.*)
Quel coup brillant!

DUCHATEL.

Chut! chut! chut!

BLONDIN.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc celui-là avec ses chut?..... Ah! ça, il paraît que tu as reçu mon petit mot, puisque te voilà.

DUCHATEL.

Je n'ai rien reçu du tout; mais tais-toi, je suis en tête à tête....

BLONDIN.

Déjà!... Voyez-vous ce petit farceur, avec son air timide!

DUCHATEL

En tête à tête... avec ma femme.

BLONDIN.

Ta femme!... quelle bêtise!... et ces demoiselles qui comptent sur toi, qui vont arriver tout-à-l'heure.

DUCHATEL.

Comment ici?.... il me semble que ça devait être à Belleville.

BLONDIN.

J'ai changé d'avis, et c'est pour cela que je t'avais écrit ce matin; je suis bien aise de montrer à ma cousine, mademoiselle Bernard, comme je casse les poupées à vingt-cinq pas : j'y mets de l'amour-propre.

DUCHATEL.

Et sa demoiselle de boutique?

BLONDIN.

La petite Virginie? elle est aussi des nôtres.

DUCHATEL.

Ah! mon Dieu! quel malheur!.... J'aurais pu faire aujourd'hui tant de progrès!...

BLONDIN.

Eh bien! est-ce que tu ne peux pas te débarrasser de ta femme?

DUCHATEL.

Dame, à moins que je ne lui demande la permission....

BLONDIN.

Par exemple!... ne va pas t'aviser.... cherche un prétexte, un moyen adroit..... un homme d'esprit en trouve toujours.

DUCHATEL.

Oui, un homme d'esprit....

BLONDIN.

Je t'ai annoncé, et ces dames t'en voudraient beaucoup; d'ailleurs il y a long-temps que nous devons aller au tir, et je veux aujourd'hui te donner une leçon.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Je te montrerai la manière
De casser un bras lestement.

DUCHATEL.

Ma femme, pour la même affaire,
M'amenait ici justement;
Car de tout elle veut m'instruire.

BLONDIN.

C'est peut-être aujourd'hui son goût;
Plus tard, madame, on peut te le prédire,
Se gardera de t'instruire de tout.

DUCHATEL.

Cette leçon là ne pouvait pas me manquer : tiens, vois-tu mes pistolets?... ils sont tout neufs d'hier.

(*Il ouvre la boîte.*)

BLONDIN.

Des pistolets neufs!.... Je veux les étrenner et voir s'ils

sont justes..... mais il faut que j'aille presser le service; je suis aujourd'hui le grand-maître des cérémonies. (*En ce moment Juliette paraît et s'arrête sur le seuil de la porte.*) Ainsi voilà qui est bien entendu, il s'agit de deux choses essentielles : éloigner madame Duchatel et être ici à onze heures précises avec les pistolets. (*A lui-même en s'en allant.*) Pan! pan!... Je vais lui donner une fameuse leçon.

(*Il sort à gauche.*

SCÈNE VI.

DUCHATEL, JULIETTE.

JULIETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends?.... Serait-ce....

DUCHATEL, *se retournant.*

Hein!... ah! c'est toi, Juliette... tu m'as fait peur.

JULIETTE.

Qu'as-tu donc? Tu ne paraîs pas tranquille?...

DUCHATEL.

Oui, en effet... je ne paraîs pas... Mais c'est égal, il ne faut pas croire...

JULIETTE, *à part.*

Plus de doute... Ce monsieur, sa querelle d'hier... Mes reproches contre son peu de courage... C'est un duel!...

DUCHATEL, *à part.*

Mon Dieu! mon Dieu! Quel moyen imaginer?... (*Haut.*) Tiens, Juliette, je suis contrarié!... Si tu savais...

JULIETTE, *avec intention.*

Je devine.

DUCHATEL.

Du tout... du tout... Ce n'est pas ça... C'est une affaire...

JULIETTE.

Une affaire!...

DUCHATEL.

Oui... oui... très-pressée, et qu'il faut que j'expédie à mon bureau, avant midi...

JULIETTE.

Ah!... C'est singulier... Tu ne m'en avais pas parlé.

DUCHATEL.

Je l'avais oublié; heureusement que je viens de m'en souvenir encore à temps.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il faut, sans tarder d'un instant,
Que je me rende au ministère...

JULIETTE.

Mais pourrais-tu me dire avant,
Qelle est cette importante affaire?

DUCHATEL, *parlant.*

Ce que c'est? (*A part.*) Ah! mon Dieu! c'est égal... La première chose venue.

(*Suite de l'air.*)

Ça concerne le dey d'Alger...
On veut régler, cette semaine,
Le compte de cet étranger...
Car voilà long-temps que ça traîne.

Ça m'ennuie assez, vă, à cause de notre déjeûner; mais le devoir avant tout. (*A part.*) Ce n'est pas trop bête pour un commençant.

JULIETTE, *à part.*

Allons, il ne veut rien m'avouer.

DUCHATEL.

C'est bien vrai, Juliette, ce que je te dis-là... Tu me crois, n'est-ce pas?

JULIETTE.

Certainement.

DUCHATEL, *à part.*

Il me semble qu'elle y met de la bonne volonté, car je n'ai pas l'air de me croire moi-même. (*Haut.*) Ainsi je vais te reconduire chez nous; j'ai le temps.

JULIETTE, *lui prenant la main, d'un ton solennel.*

Duchatel, je suis contente de toi; ta conduite me fait plaisir, et tu as désormais toute mon estime.

DUCHATEL, *étonné, à part.*

Son estime!... Ah! mon Dieu! on dirait qu'elle soupçonne mon rendez-vous féminin...

JULIETTE, *à part.*

Il est plus brave que je ne croyais... Mais si quelqu'un se bat aujourd'hui, ce ne sera pas lui... Le rendez-vous est pour onze heures... C'est bien.

AIR *de la Maison de Plaisance.*

Hatons-nous, (*bis.*)
Le devoir nous appelle,
Il faut être fidèle
A votre rendez-vous...

JULIETTE, *à part.*

Je ne puis croire que l'on blâme
Le projet que je forme ici;
C'est un devoir pour une femme,
De tout braver pour son mari.

DUCHATEL, *à part.*

C'est bien mal, ce que je vais faire,
Et je rougis de mon amour secret...

JULIETTE, *à part.*

Son ennemi peut-être le tuerait...

DUCHATEL, *à part.*

Mais j'en guérirai, je l'espère.

ENSEMBLE.

Hâtons-nous,
Le { devoir vous / plaisir nous } appelle,
Il faut être fidèle
A { votre / notre } rendez-vous.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE VII.

BLONDIN, *suivi de* JOSEPH ET DE DEUX GARÇONS.

BLONDIN.

Par ici, garçons, par ici, et dépêchons-nous. (*Descendant la scène pendant que les garçons sortent.*) C'est vraiment fort agréable une partie carrée; par exemple, ça se renouvelle bien souvent, et c'est un peu cher pour un commis à 1,800 fr. Mais c'est égal; la cause première de mes prodigalités, mon aimable cousine, mademoiselle Bernard est là pour réparer le déficit... Charmant fonds de lingerie à épouser, et je l'épouserai quand ça me plaira, c'est-à-dire quand je serai à sec.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

En attendant, joyeux célibataire,
Continuons à me bien amuser!
En courtisant celle à qui je veux plaire,
Ne pensons pas que je dois l'épouser.
Avec transport, jusqu'à mon mariage,
Du plaisir seul, je veux suivre la loi,
J'aurai le temps de me mettre en ménage,
Quand le plaisir ne voudra plus de moi.

(*En se retournant, il aperçoit Joseph qui apporte une pile d'assiettes et qui s'occupe à ranger.*)

Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça?

JOSEPH.

C'est votre couvert, monsieur.

BLONDIN.

Comment ici!... Est-ce que tu te moques de moi?... N° 14; c'est toujours là que je déjeûne... mademoiselle Bernard n'aime que ce cabinet-là.

JOSEPH.

Ah! bien, oui; mais le N° 14 est occupé aujourd'hui.

BLONDIN.

Occupé!... Par qui?

JOSEPH.

Par un monsieur... Un de nos habitués.

BLONDIN.

Par exemple!... Nous allons voir ça.

JOSEPH.

Doucement... Prenez garde ; c'est un fonctionnaire.

BLONDIN.

Un fonctionnaire ! Je m'en moque pas mal...

AIR : *Simple soldat.*

Je veux ma place, ou cet usurpateur,
S'il me résiste, en sera la victime ;
Il faut montrer que j'ai du cœur,
Pour soutenir un droit bien légitime.
C'est par routine, apparemment,
Que de ma place il a fait la conquête ;
A table ici, monsieur se croit vraiment
A ces dîners, où si facilement
On les enlève à la fourchette.

(*Frappant à la porte du cabinet n.* 14.)

Monsieur ! Monsieur...

JOSEPH, *sortant.*

Ma foi, faites comme vous voudrez, je m'en lave les mains.

BLONDIN, *frappant de nouveau.*

Monsieur ! Monsieur ! Ouvrez donc, s'il vous plaît.

SCÈNE VIII.

BLONDIN, DUVIVIER, *ouvrant.*

(*Il a un biscuit à la main et une serviette à la boutonière.*)

DUVIVIER, *sur la porte.*

Qu'il y a-t-il pour votre service ?

BLONDIN.

Monsieur, je suis désespéré de vous déranger, mais ce cabinet m'appartient.

DUVIVIER.

C'est possible ; mais pas pour ce moment, puisque j'y déjeûne.

BLONDIN, *à part.*

Oh ! oh ! est-ce qu'il voudrait faire le récalcitrant, ce brave homme là... Ce serait du nouveau pour moi. (*Haut.*) Monsieur, je dois vous prévenir d'une chose ; je suis Blondin.

DUVIVIER.

Vous êtes blondin ?... Je le vois bien... Moi, monsieur, je suis Duvivier, inspecteur des travaux, à la Barrière de l'Etoile.

BLONDIN.

Eh bien, M. Duvivier... M. l'inspecteur, vous feriez bien mieux de retourner à votre affaire.

DUVIVIER.

Du tout... Je ne suis pas pressé. J'ai le temps... Et je vais achever mon déjeûner.

BLONDIN, *à part.*

Il est sans gêne. (*Haut.*) Mais, monsieur... je vous répète que je suis Blondin... J'attends des dames, ce cabinet est à moi, et je veux y déjeûner.

DUVIVIER, *descendant la scène.*

Alors, monsieur, je vas me dépêcher; il sera vacant dans une couple d'heures.

BLONDIN, *l'arrêtant par le bras.*

Un instant... J'en ai besoin tout de suite...

DUVIVIER.

Monsieur! est-ce que vous voudriez me faire violence?... C'est que, tout pacifique que je suis, je ne souffrirais pas...

BLONDIN, *voulant passer.*

Laissez donc, mon brave homme...

DUVIVIER, *mettant une chaise devant la porte et s'asseyant.*

Vous n'entrerez pas, à moins que vous ne me passiez sur le corps, que vous ne me fouliez aux pieds.

BLONDIN, *tirant une carte de sa poche.*

En ce cas, monsieur, ne faisons pas de bruit, voilà mon adresse; demain matin, à six heures, je vous attends. (*A part.*) Je suis tranquille, ce n'est pas une figure à venir.

DUVIVIER, *se levant.*

Vous m'attendez?... Est-ce que vous auriez un arc de triomphe à construire?...

BLONDIN, *sérieusement.*

Non... non... monsieur.

DUVIVIER.

Alors, pourquoi faire?

BLONDIN.

Pour nous battre au pistolet; et je vous montrerai ce que je sais faire... Je pratique depuis l'âge de quinze ans.

DUVIVIER.

Et vous en avez?...

BLONDIN.

Trente-cinq!

DUVIVIER.

Bien... Ça fait vingt ans d'exercice. Alors, pour qu'il y ait égalité entre nous, je prendrai aujourd'hui ma première leçon, et nous nous battrons ensemble dans vingt ans d'ici.

BLONDIN.

Comment, monsieur!

DUVIVIER, *rentrant.*

Soyez tranquille; je vas inscrire cette affaire-là sur mon agenda pour le 15 août 1849.

BLONDIN.

Par exemple!... Voilà un fier original... Monsieur!...

DUVIVIER, *entr'ouvrant la porte et passant la tête.*

A propos, toujours pour six heures du matin...

(*Il ferme la porte.*)

SCÈNE IX.

BLONDIN, DUCHATEL.

BLONDIN.

Poltron!... il a bien fait de rentrer.... sans cela.... mais je ne trouverai donc jamais un brave capable de me tenir tête... Je ne sais pas comment cela se fait, je manque tous mes duels, je suis pourtant bien en train aujourd'hui. (*Marchant d'un air agité.*) Ah!.... ah!... ah!

DUCHATEL, *arrivant avec précipitation.*

Me voilà. (*Reculant vivement.*) Eh bien! qu'est-ce qu'il t'arrive donc?

BLONDIN.

Rien... C'est une petite querelle que je viens d'avoir avec un particulier que j'ai fait filer comme les autres, et cependant il avait des éperons et des moustaches longues comme ça....

DUCHATEL.

Ah! des moustaches.... c'est donc un militaire?

BLONDIN.

Bah! ça ne dit rien... tout le monde en a aujourd'hui des moustaches, voilà pourquoi je n'en ai pas.

AIR *des Amazones.*

Combien de fats portent cette parure,
Pour ajouter à leur mince valeur;
Même souvent, derrière une voiture,
On aperçoit un belliqueux chasseur,
Dont, sur ma foi, les moustaches font peur.
Loin d'en orner une pareille face,
J'aimerais mieux, moi, les mettre au cocher.
Elles seraient là du moins à leur place,
C'est en avant qu'elles doivent marcher.

Mais à propos, ta femme, qu'est-ce que tu en as fait?

DUCHATEL.

Elle est chez elle.... Ah! mon ami, tu ne sais pas ce que c'est que de tromper sa femme.

BLONDIN.

Pas encore, mais cela ne tardera pas ; incessamment j'épouse ma cousine..... Ah! ça ne pensons plus à madame Duchatel, et occupons-nous de faire la carte du déjeûner.

DUCHATEL.

Ah! oui, faisons la carte.... il faut nous distinguer aujourd'hui.

BLONDIN.

As-tu de l'argent?

DUCHATEL, *s'asseyant.*

De l'argent!... Il y en a bien dans le sac de Juliette, mais dans ma poche....

BLONDIN.

Diable!...J'ai pourtant un peu compté sur toi... mais bah! j'ai encore 32 fr. 50 à manger sur mes appointemens..... du mois prochain.... Allons, écris le menu.

DUCHATEL.

C'est ça, tant pis, il faut s'en donner.... Quel vin prenons-nous? du Champagne? ...

BLONDIN.

Du Champagne?... Fi donc!.... vin usé... vin rococo.... et puis c'est trop cher.

DUCHATEL.

Ah! voilà une considération.

BLONDIN.

Du Tavel, à la bonne heure; c'est un vin chaud, stomachique, à 2 fr. la bouteille..... C'est encore une considération.

DUCHATEL, *écrivant.*

Allons, va pour du Tavel.

BLONDIN, *lisant la carte.*

Hors-d'œuvre : huîtres d'Ostende.

DUCHATEL.

Ah! c'est fameux les huîtres d'Ostende.... demandons-en.

BLONDIN.

Laisse donc!... de pauvres petites huîtres qui valent la moitié des autres en grosseur et le triple en numéraire, c'est abusif....

DUCHATEL.

Alors demandons des huîtres de Paris.

BLONDIN,

Tu veux dire de Dieppe ou du Hâvre... mais nous sommes bien bons de chercher si long-temps; donne-moi la plume, je vais écrire au hasard.

DUCHATEL, *se levant.*

Oui, les choses que tout le monde aime.

BLONDIN, *s'asseyant.*

Les choses les plus naturelles.

DUCHATEL, *pendant que Blondin écrit.*

Dieu! comme sa plume court!

BLONDIN.

Parbleu! c'est tout simple.

AIR *du Premier Prix.*

Habile expéditionnaire,
J'écris *currente calamo.*
Aussi maint pétitionnaire
Vient-il assiéger mon bureau.
Si j'avais, quand il m'en arrive,
Au lieu de plume, un pistolet,
Combien ma main expéditive,
Dans une heure en expédirait.

Voilà ce que c'est.

DUCHATEL.

Voyons.(*Lisant par-dessus l'épaule de Blondin.*) Eh bien? moi, il m'aurait fallu deux jours pour trouver tout cela.

BLONDIN, *se levant.*

Oh! c'est que tu n'as pas encore l'habitude comme moi.

DUCHATEL.

Dame! quand je suis avec Juliette, c'est toujours elle qui commande.

BLONDIN.

Pauvre garçon! il paraît décidément que c'est ta femme qui porte les....

DUCHATEL.

Tu crois plaisanter.... Oui, elle les porte, et joliment encore! si tu la voyais sous son habit d'homme....

BLONDIN.

Bah! elle se met en homme?... c'est donc une amazone?

DUCHATEL.

Tout à fait.

AIR : *Ah! demandez à mon mari.*

Elle a, comme un preux d'autrefois,
Et bravoure et galanterie;
Au temps de la chevalerie,
Elle eut brillé dans un tournois. (*bis.*)
Loin de voir en elle une dame,
Sous son costume favori,
Je la craindrais près de ma femme...
Si je n'étais pas son mari. (*bis.*)

BLONDIN.

Diable ! c'est un excellent professeur pour toi, cette petite femme là. (*Regardant à sa montre.*) Mais il est bientôt onze heures, va au-devant de nos aimables convives, dans l'allée des Veuves... c'est par là que viennent toujours ces demoiselles.

DUCHATEL.

Donne-moi la carte, je vais la descendre en même temps. (*Il va pour sortir à gauche.*) Ah ! dis donc, ma boîte à pistolets ?... bon ! la voilà... c'est que ma femme me gronderait...

BLONDIN.

Sois tranquille, je veille dessus. (*Lui montrant la gauche.*) Par ici ! par ici !... tu descends six marches, le comptoir est à droite.

SCÈNE X.

BLONDIN, puis JULIETTE, *en habits d'homme.*

BLONDIN.

Voyons donc un peu ces fameux pistolets. (*Ouvrant la boîte.*) C'est sans doute encore sa femme qui les a achetés... Je suis curieux de voir si elle s'y connaît. (*Prenant un des pistolets.*) Ma foi oui, voilà une arme excellente.... avec cela, il est impossible de manquer son homme.

JULIETTE, *entrant et à part.*

Ah ! ah !... j'arrive à temps.

BLONDIN, *apercevant Juliette.*

Tiens, qu'est-ce que demande ce petit jeune homme ?

JULIETTE.

Pardon, monsieur, n'est-ce pas vous qui attendez M. Duchatel ?

BLONDIN.

Oui, monsieur ; pourrai-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

JULIETTE.

Au cousin de M. Duchatel, à son meilleur ami.... Je suis instruit de tout.

BLONDIN.

Ah ! il vous a mis au courant ?.. Il fallait donc dire ça tout de suite.... alors je vois ce que c'est.... vous voulez être de la partie ?

JULIETTE.

Vous l'avez dit, je veux en être, et c'est ensemble que nous commencerons.... Vous avez des armes ?

Oui, oui...en voilà de fameuses.... (*A part.*) Il a l'air assez décidé, ce petit monsieur. (*Haut.*) Ah! ça jeune homme, vous voulez donc joûter avec moi au pistolet?

JULIETTE.

Pourquoi pas?

BLONDIN.

C'est que je suis de première force, j'ai déjà cassé une jambe ce matin (*montrant la poupée*) à cette petite dame que voilà.

JULIETTE.

C'est-à-dire que vous êtes allé d'avance au tir.

BLONDIN.

Pour m'essayer et voir si ma main ne tremblait pas.

JULIETTE.

Monsieur, votre conduite est peu loyale.

BLONDIN.

Tiens, qu'est-ce qui vous prend donc?

JULIETTE.

Lorsqu'on a un duel....

BLONDIN, *reculant vivement*

Hein !... comment?... un duel, moi!

JULIETTE.

Je suis bien sûr que votre adversaire, M. Duchatel...

BLONDIN.

Duchâtel, mon adversaire! parexemple! vous voulez rire... c'est mon ami intime, nous allons déjeûner ensemble.

JULIETTE.

L'affaire est donc arrangée?

BLONDIN.

Arrangée?.... depuis dimanche dernier.

JULIELLE.

Je croyais que la dispute était d'hier.

BLONDIN.

Quelle dispute?

JULIETTE.

Ne deviez-vous pas vous battre avec mon cousin?

BLONDIN.

Nous battre.... à la fourchette!

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Ce cher ami, quelle idée effroyable...
Lorsqu'en ces lieux nous nous réunissons,
Pour champ d'honneur, nous avons une table;
Pour sang versé, la liqueur des flacons.
Nul de nous ne se trouve à plaindre;
Car de nos provocations,
S'il est des suites qu'il faut craindre,
Ce sont, mon cher, les indigestions.

JULIETTE.

Comment! c'est un déjeûner d'amis? Eh bien! tant mieux, je suis bien aise d'apprendre que mon mar... mon cousin commence à voir le monde, à se former... il n'est plus si sauvage qu'autrefois.

BLONDIN.

Oh! il s'en faut de beaucoup.... c'est déjà presque un vaurien.

JULIETTE.

Comment, un vaurien?

BLONDIN.

Oui, oui, grâce à sa femme et à moi.... Il a dû vous parler de Blondin, son cher collègue.

JULIETTE.

Ah! c'est vous.

BLONDIN.

Moi-même, un bon vivant, un luron de première classe.... vous m'avez l'air aussi d'un petit farceur, vous..... Voulez-vous être des nôtres aujourd'hui, nous ferons des bamboches. (*A part.*) Je ne serais pas fâché de l'essayer au tir, ce petit bonhomme là; malgré son assurance, il ne me fait pas l'effet d'être malin. (*Haut.*) Par exemple, je dois vous prévenir d'une chose, nous n'avons que deux dames.

JULIETTE, *vivement.*

Des dames!

BLONDIN.

Oui, chacun sa chacune.... c'est égal vous ferez la cour à la belle de Duchatel, vous tâcherez de la lui souffler, ça nous amusera, et puis ça achevera de le former; mais n'en dites rien à sa femme au moins.

AIR: *Mon galoubet.*

Soyez discret, (*bis.*)
Avec elle, quoi qu'il arrive,
Gardez le plus profond secret;
Et si la lingère naïve,
Charme ici votre âme un peu vive,
Soyez discret. (*4 fois.*)

JULIETTE, *à part.*

Je n'en reviens pas.... tourmentez-vous donc pour instruire un mari..... Je m'aperçois que le mien a plus de facilité que je ne croyais.

BLONDIN, *qui s'est approché de la porte du fond.*

Tenez, tenez, le voilà.... ah! le gaillard, comme il tient sa Virginie sous le bras, il ne semble pas disposé à la céder.

JULIETTE, *à part, en gagnant la droite.*

Ah! c'est comme cela qu'il s'occupe du dey d'Alger!.. c'est bon, nous allons voir.... C'est surtout ce M. Blondin qui me le paiera, car Duchatel n'aurait jamais eu cette idée là tout seul.

SCÈNE XI.

JULIETTE, VIRGINIE, DUCHATEL, *donnant le bras aux dames*, Mlle BERNARD, BLONDIN, puis DEUX GARÇONS.

CHOEUR.

AIR : *Contredanse de la Muette.*

Enfin pourtant nous voilà tous
Au lieu du rendez-vous
Qui nous rassemble
Ensemble.
Beau jour, puisses-tu revenir
Souvent nous réunir
A la voix du plaisir !

BLONDIN.

Bonjour, belles dames, bonjour... A propos, Duchatel, voilà ton petit cousin qui vient aussi déjeûner avec nous... Un garçon fort aimable, ma foi.

DUCHATEL, *étonné.*

Comment ! mon cousin !... (*Reconnaissant sa femme.*) Ah !... c'est toi...

JULIETTE, *s'approchant.*

Oui, cousin, c'est moi... Tu n'es pas fâché que je me sois fait inviter...

BLONDIN.

Fâché, au contraire.

AIR : *De l'Artiste.*

Ton cousin nous seconde
En venant s'inviter.
On voit, avec le monde,
L'appétit s'augmenter.

DUCHATEL, *à part.*

Auprès de maint convive
J'ai pu croire cela.
Mais quand ma femme arrive
Mon appétit s'en va.

Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vas devenir à présent ?... Comment a-t-elle pu savoir ?...

BLONDIN.

Joseph ! un couvert de plus. (*A Duchatel, en s'approchant de lui.*) Figure-toi que monsieur s'imaginait, je ne sais pourquoi, que nous voulions nous battre...

VIRGINIE.

Par exemple ! J'espère bien que M. Duchatel ne se battra jamais, sans cela je me fâcherais avec lui.

DUCHATEL, *à part.*

Elle avait bien besoin de parler, celle-là.

MADEMOISELLE BERNARD.

Eh bien ! se met-on à table ?

(*Deux garçons entrent par le fond avec une table toute servie.*)

JOSEPH.

Oui, madame, à l'instant.

DUCHATEL, *bas à Juliette.*

Ma chère amie, tu crois peut-être...

JULIETTE, *même jeu.*

Taisez-vous, monsieur, et gardez-vous bien de me faire connaître, sinon !...

DUCHATEL.

Ça suffit.

BLONDIN.

Allons, Duchatel, à table ; mademoiselle Virginie attend son cavalier.

JULIETTE, *offrant la main à Virginie.*

Mademoiselle en aura deux aujourd'hui.

DUCHATEL, *à part, s'asseyant.*

C'est fini... C'est fini, je vas m'évanouir...

REPRISE DU CHOEUR.

Enfin pourtant nous voilà tous
Au lieu du rendez vous,
Etc., etc.

(*Tout le monde se place, les garçons sortent.*)

SCÈNE XII.

DUCHATEL, VIRGINIE, JULIETTE, MADEMOISELLE BERNARD, BLONDIN.

BLONDIN, *repassant deux couteaux.*

Allons, allons, en fonctions !... C'est moi qui découpe... Voyez, belles dames, j'ai la main aussi sûre à table qu'au tir... C'est comme cela qu'on fait son chemin dans les bureaux. (*A mademoiselle Bernard, en lui offrant quelque chose.*) Cousine, pourrais-je avoir l'honneur de vous offrir ?... (*Se retournant vers Duchatel.*) Eh bien ! eh bien ! Duchatel, qu'est-ce que tu as donc à regarder sous la table ?... Tu oublies ta voisine...

DUCHATEL.

Ah !... c'est juste.

(*Il prend une carafe d'eau et va pour en offrir à Virginie.*)

VIRGINIE, *à Juliette, qui lui passe une assiette.*

Merci, monsieur.

BLONDIN, *à Duchatel.*

Dis donc, prends garde; je crois que le petit cousin veut t'enlever le cœur de la charmante Virginie.

VIRGINIE.

Ne dites-donc pas de ces bêtises-là, M. Blondin, ça me rend honteuse.

MADEMOISELLE BERNARD.

C'est vrai, mon cousin, vous n'avez pas de retenue... Voyez M. Duchatel, comme il est respectueux avec celle qu'il doit épouser...

JULIETTE.

Epouser!

DUCHATEL, *à part.*

Allons, il ne manquait plus que ça; maudite langue, va!

JULIETTE, *à son mari.*

Ah! cousin, je t'en veux; tu ne m'avais pas encore parlé de cette noce-là.

DUCHATEL, *troublé.*

Oh! c'est une plaisanterie!

VIRGINIE.

Comment, monsieur, une plaisanterie?

DUCHATEL.

Non... Non, je voulais dire... que c'était une plaisanterie.

MADEMOISELLE BERNARD.

Ce n'est pas bien, M. Duchatel, ce que vous dites-là... Si M. Blondin ne m'avait pas assuré que vos intentions étaient honnêtes...

JULIETTE.

Honnêtes!... Mais elles ne peuvent pas l'être... Et c'est vous, M. Blondin!... Vous n'avez pas craint d'abuser l'innocence!... la vertu la plus pure! .. (*A Virginie.*) N'est-ce pas, mademoiselle, que vous êtes la vertu la plus pure?...

DUCHATEL, *à sa femme.*

Je t'en prie... tais-toi...

JULIETTE.

Je veux parler.

DUCHATEL.

C'est différent.

JULIETTE.

Monsieur a besoin d'une leçon.

BLONDIN.

Monsieur!

MADEMOISELLE BERNARD.

Ah! mon Dieu! Une affaire, nous voilà compromises!

VIRGINIE.

Si on se dispute, moi d'abord je m'en vas.

BLONDIN, *à Juliette.*

Ah ça! au fait, monsieur, qu'est-ce que vous voulez?

JULIETTE.

Ce que je veux? Vous dire que votre conduite est affreuse. (*A mademoiselle Bernard.*) M. Blondin vous trompe; et vous aussi, mademoiselle, en vous flattant de l'espoir d'épouser Duchatel: ce mariage est impossible... Mon cousin est marié!

(*On se lève de table, les garçons emportent la table.*)

MESDEMOISELLES BERNARD ET VIRGINIE.

Marié !!!

AIR *du Siége de Corinthe.*

Ah! quel outrage!
C'est une indignité!
Montrer à son âge
Tant d'immoralité!

BLONDIN, *à Juliette.*

Ce n'est qu'un bavardage...
Monsieur, étiez-vous là
Témoin au mariage?

JULIETTE.

J'étais mieux que cela!...

JULIETTE, MESDEMOISELLES BERNARD ET VIRGINIE.

ENSEMBLE.

Ah! quel outrage!
Etc., etc.

BLONDIN.

Ah! quel tapage!
C'est une indignité!
(*Désignant Juliette.*)
Montrer à son âge
Tant de méchanceté!

MADEMOISELLE BERNARD.

Ah! mon Dieu! quel scandale pour la lingerie.

BLONDIN.

Mademoiselle Bernard, je vous prie de croire...

JULIETTE, *à Duchatel.*

Cousin, je t'invite à me démentir, si ce que je dis n'est pas vrai.. Es-tu marié, oui ou non?

DUCHATEL, *dans le plus grand trouble.*

Oui, oui...

JULIETTE.

N'as-tu pas une petite femme aimable, bonne, fidèle?...

DUCHATEL, *même jeu.*

Oui, oui...

BLONDIN.

Et qui le tyrannise!

DUCHATEL, *même jeu.*

Oui, oui.

JULIETTE.

Comment, monsieur?...

DUCHATEL.

Non, non.... je me trompe...

JULIETTE.

A la bonne heure. (*A Blondin.*) Sachez que madame Duchatel est incapable d'imposer des lois à son mari; il a trop de caractère... N'est-il pas vrai, cousin?

DUCHATEL.

Certainement, j'ai du caractère...

JULIETTE.

Il fait tout ce qu'il veut chez lui; il y est maître absolu.

DUCHATEL.

C'est vrai, je suis maître absolu!... Chez ma femme... Chez moi...

JULIETTE.

Vous voyez, je ne le lui fais pas dire...

BLONDIN.

Laissez donc; il me dit le contraire du matin au soir.

DUCHATEL.

Par exemple, mon cher Blondin, tu as tort...

JULIETTE, *bas à son mari.*

Taisez-vous!...

DUCHATEL.

Je me tais...

BLONDIN.

Au reste, de quoi vous mêlez-vous, monsieur? si j'ai voulu arracher mon ami au joug conjugal, ça ne vous regarde pas, et je pourrais vous demander raison...

JULIETTE.

C'est ce que je voulais; je suis prêt à vous répondre...

DUCHATEL, *effrayé.*

Ah! mon Dieu! Est-ce que tu voudrais te battre sérieusement?

JULIETTE, *bas.*

Si vous dites un mot, je ne vous pardonnerai de ma vie.

BLONDIN, *s'animant.*

Eh bien! monsieur, comme il vous plaira...

MESDEMOISELLES BERNARD ET VIRGINIE.

Messieurs! Messieurs!

BLONDIN.

Je n'écoute rien! Voilà assez long-temps qu'il m'impatiente, et c'est au pistolet... (*En ce moment on entend un coup de pistolet en dehors.*) Ah! (*A Juliette.*) Entendez-vous, jeune homme, voilà le signal précurseur de mon triomphe...

JULIETTE.

Ou peut-être du mien; vous pourrez trouver votre maître.

BLONDIN, *avec ironie.*

Je ne crois pas. Mais, comme je n'abuse jamais de ma su-

périorité, je veux, avant de nous battre, vous montrer ma force au pistolet... (*à part*) et connaître la sienne. (*Haut.*) Allons au tir. (*A part.*) Ça pourra l'effrayer.

JULIETTE.

Au tir... C'est là seulement que vous êtes brave.

MADEMOISELLE BERNARD.

Nous saurons bien vous forcer à faire la paix.

BLONDIN, *bas à mademoiselle Bernard.*

Soyez tranquille, il filera... Ils filent tous avec moi.

TOUS.

Au tir... Au tir !...

BLONDIN.

AIR : *Répondons à ces cris de victoire.* (Siége de Corinthe.)

Venez tous admirer mon adresse,
A demain, ajournons nos débats;
Mes amis vous savez que, sans cesse,
Je suis prêt à braver le trépas;
Mais jamais en sortant d'un repas.

CHOEUR.

Allons tous admirer son adresse,
A demain, ajournez vos débats,
Oui vraiment nous savons que, sans cesse,
Il est prêt à braver le trépas;
Mais jamais en sortant d'un repas.

(*Pendant le chœur, Joseph et les garçons entrent et emportent les chaises. Tout le monde sort.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

(Le théâtre change; il représente le jardin du tir. A gauche, au fond, la plaque qui sert de but; à droite, sur le devant, le pavillon où se placent les tireurs. Un groupe d'amateurs entoure le pavillon; Saint-Eloy et d'autres examinent la plaque et semblent vérifier un coup.)

SCÈNE XIII.

MARTIN, SAINT-ELOY, AMATEURS.

SAINT-ELOY.

Messieurs, je vous demande bien pardon, c'est mon coup...

UN AMATEUR.

C'est le mien; j'en appelle à la galerie.

UN AUTRE.

Messieurs, il n'est à aucun de vous deux ; il est à moi.

TOUS.

Du tout, du tout!...

CHOEUR.

AIR *de Fernand Cortèz : Partons, suivons les pas.*

C'est moi, c'est moi, c'est moi !
J'en reconnais la trace,
Ma parole fait loi,
Le coup est bien à moi !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DUVIVIER.

DUVIVIER.

Eh bien ! eh bien ! on se dispute par ici... C'est comme moi... J'ai eu une querelle... Où faut-il s'adresser pour prendre une leçon ?...

MARTIN, *dans le pavillon.*

Par ici, monsieur, par ici...

TOUS.

Voyons, voyons ; ce sera drôle.

DUVIVIER.

Ne vous moquez pas, messieurs ; j'ai eu un frère qui était très-brave, et j'ai une nièce qui l'est encore... Allons, dépêchez-vous de me rendre adroit... Je suis pressé... J'ai un duel... dans vingt ans...

MARTIN.

Ce ne sera pas long. (*Lui présentant un pistolet.*) Attention ! Vous prenez d'abord le pistolet de la main droite.

DUVIVIER.

Un instant ! Si ça vous est égal, je le prendrai de la main gauche.

MARTIN.

Mais, monsieur, c'est l'usage.

DUVIVIER.

L'usage ne fait rien ; je suis gaucher.

MARTIN.

Ah ! excusez...

DUVIVIER, *prenant le pistolet.*

Parbleu, m'y voilà ; c'est bien plus commode pour moi.

MARTIN, *lui plaçant le bras.*

Maintenant, vous étendez le bras horizontalement à la hauteur de l'œil gauche, et vous fermez le droit pour ajuster.

DUVIVIER.

Ah ! alors j'irai de confiance.

MARTIN.

Oh! vous pouvez être tranquille ; je démontre par principes...

DUVIVIER.

Vous ne m'entendez pas... Je dis que j'irai de confiance, attendu que pour viser il faut y voir ; et comme j'ai précisément une taie sur l'œil gauche...

(*Tout le monde rit.*)

MARTIN.

Ma foi, monsieur, si vous êtes manchot du bras droit et borgne de l'œil gauche, je ne sais pas comment je ferai...

DUVIVIER.

Attendez, attendez. En tournant un peu la tête... (*Il prend une posture très-gênée.*) C'est cela, je suis à mon aise maintenant ; par exemple, je crois que je n'irai jamais si loin : vous devriez rapprocher le but.

MARTIN.

C'est la distance ordinaire. Attention! (*Lui touchant le doigt.*) Vous appuyez l'index sur la détente.

DUVIVIER.

Aie! doucement! je suis blessé de ce doigt-là... Je vas me servir du médium, ça reviendra toujours au même.

MARTIN, *pendant que Duvivier vise la plaque.*

Allons, faites comme vous voudrez, car avec vous je finirais par perdre la tête.

DUVIVIER, *visant.*

Suivez le coup, je lâche le chien... (*Il tire et rate.*) C'est dommage, il me semble que j'aurais fait un beau coup.

MARTIN, *à Duvivier, qui arme de nouveau son pistolet.*

Mais, monsieur, prenez donc garde ; est-ce qu'on arme comme ça son pistolet sous le nez du monde?

DUVIVIER.

Il n'y a pas de danger, puisqu'il rate...

SCÈNE XV.

DUCHATEL, JULIETTE, BLONDIN, MADEMOISELLE BERNARD, VIRGINIE, MARTIN, DUVIVIER, SAINT-ELOY, AMATEURS.

BLONDIN.

AIR *de Léocadie.*

Allons (*ter*), que l'on suive mes pas,
Et ne retardons pas,
Un plaisir plein d'appas!
Oui je vais à l'instant,
Prouver par mon talent,
Que de cet art chéri,
Je suis le favori.

TOUS.

Allons (*ter*), il faut suivre ses pas,
Et ne retardons pas,
Un plaisir plein d'appas!
Il espère à l'instant,
Prouver par son talent,
Que de cet art chéri,
Il est le favori.

BLONDIN.

Martin! des pistolets!...

SAINT-ELOY.

Ah! c'est Blondin!... J'en suis... Nous allons nous distinguer...

MARTIN, *présentant un pistolet.*

Voyons, messieurs, qu'est-ce qui commence?

SAINT-ELOY, *à Blondin.*

Allons, mon cher, à vous l'honneur.

BLONDIN.

Du tout, je suis ici chez moi; et puis d'ailleurs il faut garder les beaux coups pour les derniers. (*Offrant le pistolet à Juliette.*) A vous, jeune homme! Martin, va placer une poupée.

JULIETTE, *prenant le pistolet et allant au pavillon.*

Une poupée! Fi donc! C'est trop facile!... La mouche, à la bonne heure!

BLONDIN, *à part.*

Petit fat! A-t-il de l'amour-propre?... (*A mi-voix.*) Venez voir, je suis sûr que c'est une mazette. Nous allons rire.

DUCHATEL, *courant à sa femme.*

Dis donc, prends bien garde de te blesser.

MARTIN, *aux spectateurs.*

En arrière, messieurs, en arrière!

BLONDIN, *pendant que Juliette ajuste la plaque.*

Oh! voyez-donc, se place-t-il mal.... Je suis sûr que sa balle va passer à deux pieds de la plaque... Mazette!... archi mazette!

(*Juliette tire et fait pavillon.*)

TOUS.

Pavillon! pavillon!

CHOEUR.

AIR : *C'est notre ami Blondel.*

Bravo! bravo! bravo!
Ah! que le coup est beau!
Bravo! bravo! (*bis.*)

BLONDIN, *qui pendant le chœur est allé examiner la plaque, se rapprochant de Juliette.*

Ma foi, je n'aurais pas mieux fait. Jeune homme, réparation d'honneur, nous sommes de force égale.

JULIETTE.

C'est ce que nous verrons bientôt sur le terrain.

BLONDIN.

Par exemple! des gens comme nous sont faits pour s'estimer.... Allons, la paix et embrassons-nous.

(*Il va pour embrasser Juliette.*)

DUCHATEL, *vivement.*

Du tout, du tout, je ne veux pas, moi.

JULIETTE, *à Blondin.*

Voulez-vous bien finir.

BLONDIN.

Mauvaise tête! allons donc, petit farceur, je suis un bon enfant.

(*Il prend Juliette par la taille.*)

JULIETTE.

Insolent!

(*Elle lui donne un soufflet.*)

TOUS.

Un soufflet!

MADEMOISELLE BERNARD.

Ah! je vais me trouver mal!

DUCHATEL.

C'est bien fait! ça lui apprendra....

BLONDIN, *la main sur sa joue.*

Pour le coup, c'est trop fort! vous allez me rendre raison sur-le-champ.

SAINT-ELOY.

Oui, oui, c'est une affaire épouvantable.... ça ne peut pas s'arranger... Blondin, je suis votre second.

DUVIVIER, *perçant la foule.*

Messieurs.... messieurs.... (*Reconnaissant Blondin.*) Comment!... c'est encore mon adversaire de ce matin.... vous êtes donc un duelliste de profession?

BLONDIN.

Monsieur a porté la main sur ma joue.

DUVIVIER, *à Juliette.*

Ah! c'est différent... Jeune homme, vous avez tort..... que vois-je?...

JULIETTE.

Mon oncle Duvivier!

DUVIVIER.

Le jeune homme est ma nièce!...

TOUS.

Sa nièce!

DUCHATEL.

Ah!... enfin, je puis reprendre mon rang.... et ma femme.

BLONDIN, *à part.*

Il se pourrait!... et moi qui voulais me battre avec elle.... Ah! Blondin, mon ami, quelle école!

(*S'approchant de Juliette avec galanterie.*)

AIR *de Céline.*

Madame, acceptez mon excuse,
Et pardonnez-moi mon erreur!
Vous me voyez l'âme confuse,
J'ai méconnu votre sexe enchanteur;
Pourtant, vous vous étiez trahie,
Par ces beaux yeux, par ce teint rose et frais,
Surtout par cette main jolie,
Et si libérale en soufflets.

Je vous prie de croire, belle dame, que d'une pareille main tout s'accepte.

DUCHATEL, *à part.*

C'est ce que je me dis quelquefois.

VIRGINIE, *regardant Juliette.*

C'est une femme.... quel dommage!

DUVIVIER.

Ah! ça, qu'est-ce que tout ça veut dire, ma nièce?

JULIETTE.

Mon oncle, je vous expliquerai plus tard.... qu'il vous suffise de savoir maintenant que monsieur (*montrant Duchatel*) est un fort mauvais sujet, mais je vais mettre un terme à ses fredaines.

DUCHATEL.

Mes fredaines?... par exemple, si on peut dire....

JULIETTE.

Silence, monsieur. (*A part.*) Dans le fond, je le trouve mieux maintenant, mais il ne faut pas non plus qu'il aille trop loin...

BLONDIN.

Allons, allons, amnistie générale.

DUVIVIER.

Cependant, monsieur, je vous ai porté sur ma peau d'âne pour 1849.

BLONDIN.

Eh bien! effacez-moi sur votre peau... et pour cimenter la paix, je propose une poule au pistolet.

DUCHATEL ET SAINT-ELOY.

Ah! oui, la poule! la poule!

DUCHATEL, *bas à Juliette.*

Veux-tu permettre, ma femme?

(*Juliette fait signe que oui.*)

DUVIVIER.

Une poule!... Je veux en être... Ah! ça, on joue donc aussi la poule au pistolet?

BLONDIN.

Certainement.

DUVIVIER.

C'est singulier, moi je ne l'avais jamais jouée qu'au *loto*.

BLONDIN.

AIR *de la Sabotière*.

Pan! pan! c'est la méthode,
Pan! pan! cela se fait,
Pan! pan! vive la mode,
Pan! pan! du pistolet.

(*Pendant ce quatrain, Martin a distribué les numéros pour la poule.*)

MARTIN, *dans le pavillon, appelant et présentant des pistolets.* Numéro un.

BLONDIN, *allant au pavillon.*

Allons, cette fois ci, c'est moi qui commence.

Lorsqu'un Anglais baille chez lui,
Le pistolet vient à son aide;
Regardez, voici le remède
Qu'il prend, pour calmer son ennui.
(*Il tire.*)

CHOEUR.

Pan! pan! c'est la méthode,
Pan! pan! etc.

MARTIN, *même jeu.*

Numéro deux.

SAINT-ELOY.

A moi maintenant.

Chez nous certain projet nouveau
Du duel devait bannir l'usage;
Pour et contre on s'est mis en nage,
Le projet est tombé dans l'eau.
(*Il tire.*)

CHOEUR.

Pan! pan! c'est la méthode,
Pan! pan! etc.

MARTIN, *même jeu.*

Numero trois.

JULIETTE.

Voyons, M. Duchatel, c'est à votre tour...

DUCHATEL.

Allons, tâchons d'être malin;
Pour lui plaire, montrons du zèle;
Il faut donc toujours avec elle,
Avoir les armes à la main?...
(*Il tire.*)

CHOEUR.

Pan! pan! c'est la méthode,
Pan! pan! etc.

MARTIN, *même jeu.*

Numéro quatre.

DUVIVIER.

Ah!... nous allons voir...

Autrefois, d'un air menaçant,
A mes rivaux cherchant querelle,
J'étais fougueux pour une belle,
Ce n'est plus de même à présent....

(*Il tire, le coup ne part pas.*)

CHOEUR.

Pan! pan! c'est la méthode,
Pan! pan! etc.

MARTIN, *même jeu.*

Numéro cinq.

JULIETTE. *allant prendre un pistolet.*

Donnez... Ah!... un instant...

(*Au public, le pistolet à la main.*)

Messieurs, pour un petit tableau,
L'indulgence doit être grande....

DUCHATEL, *s'approchant de Juliette et lui prenant le pistolet des mains.*

Par la douceur, ça vaut mieux...

JULIETTE.

Vous savez ce qu'on vous demande,
Avant de baisser le rideau,

Pan! pan! c'est la méthode,
Pan! pan! cela se fait,
Pan! pan! suivez la mode,
Pan! pan! du pistolet.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Pan! pan! etc.

FIN.

Bayard, Jean François Alfred

LE VIEUX

PENSIONNAIRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. BAYARD ET HYP. LE ROUX;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 17 SEPTEMBRE 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1829

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DUTILLEUL, vieux garçon. . . .		M. LEPEINTRE aîn
GIRAUD, marchand de nouveautés.		M. LEPEINTRE jne.
MADAME GIRAUD, sa femme. . .		Mlle WILMEN.
CÉLESTIN, commis-voyageur. . .		M. HIPPOLYTE *.
CAROLINE,	enfans de Giraud.	Mlle ARMANTINE.
PAUL,		Le petit LEPEINTRE.
MARGUERITE, vieille bonne. . .		Mme GUILLEMIN.

La scène se passe à Paris, chez Giraud.

* Ce rôle doit être joué par un jeune comique avec des favoris qui descendent jusque sous le menton, des moustaches et une royale; du reste, tenue habillée.

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n. 6.

LE

VIEUX PENSIONNAIRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon très-simple. Portes à gauche, à droite et dans le fond*; une fenêtre donnant sur la rue; à droite du spectateur, une glace, une table sur laquelle est un registre, une chaise à côté; à gauche, un fauteuil, et une chaise sur laquelle sont étalées des étoffes.**

SCÈNE PREMIÈRE.

PAUL, et ensuite MARGUERITE.

PAUL, *assis près de la table, et ayant près de lui un verre d'eau et un morceau de pain dans lequel il mord.*

C'est-il vexant d'être au pain et à l'eau!.. avec ça qu'il n'y a rien de plus dur que le pain sec. (*Se levant.*) Ce que c'est pourtant qu'une belle mère.... pendant qu'elle déjeûne, me voilà ici, et ma sœur au comptoir... Pauvre Caroline!.. (*Montant sur une chaise près de la fenêtre.*) Eh! mais, c'est elle qui remet une lettre à Toinette.... A qui ma sœur peut-elle écrire?.... Ah! Toinette remet la lettre à un jeune homme qui a des moustaches. (*Descendant de la chaise.*) Que c'est beau d'avoir des moustaches!... Si j'en avais, on ne me mettrait pas au pain sec. (*Mordant son pain.*) Ah!

MARGUERITE, *entrant par la droite du spectateur, et tenant à la main une cage.*

Oui, vous croyez que je vais laisser mon oiseau dans la boutique... Oh! que non pas, ça ne me quitte jamais.

PAUL.

Voilà quelqu'un... Ah! c'est un serin.

MARGUERITE.

Dites donc, mon petit ami... chez M. Giraud?

PAUL.

Vous y êtes... Chante-t-il votre oiseau?

MARGUERITE.

Est-ce que je ne pourrais pas voir M. Dutilleul?

PAUL, *occupé de la cage, et donnant du pain au serin.*

Dam, je ne crois pas, parce que, voyez-vous, il déjeûne avec papa et ma belle-mère... Tiens, il ne mange pas! il pa-

* Celle de gauche du spectateur donne dans la chambre de Dutilleul, celle de droite dans les magasins, et celle du fond dans l'appartement.

** Le premier acteur inscrit tient toujours la gauche du spectateur.

rait qu'il n'aime pas le pain sec, votre oiseau..... absolument comme moi.

MARGUERITE.

Laissez donc... vous allez l'étouffer.

PAUL.

Eh bien ! il boira de l'eau..... encore comme moi, ça fait passer. (*Il boit le verre d'eau.*)

MARGUERITE.

Vous ne pourriez pas dire à M. Dutilleul...

PAUL.

Que vous l'attendez?... tout de suite. Voyez-vous, Dutilleul, c'est mon bon ami, c'est-à-dire, pas ce matin pourtant.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Grâce à bon ami, voilà
Comme aujourd'hui l'on me traite!

MARGUERITE.

Vous êtes donc à la diète!...

PAUL.

A-peu-près...

MARGUERITE.

Et pourquoi ça?

PAUL.

Pour avoir cassé, ma chère,
Ses lunettes... un seul verre!...
On m'a mis, avec colère,
Au pain sec!... J'ai le cœur fier,
Je cass'rai l'autr' par vengeance!...
Et puis après ça, je pense
Qu'il n'y verra pas plus clair!...

Mais je vais toujours lui dire que vous êtes ici, et en même temps je tâcherai d'attraper (*montrant son pain*) de l'accompagnement.... J'y vais. (*Il monte la scène et redescend.*) Il est bien gentil, votre oiseau. (*L'agaçant.*) Petit fifi..,

(*Il sort par le fond.*)

MARGUERITE, *seule posant sa cage sur la table.*

Je crois bien..... ça vous a-t-il un caquet affilé, ces petits bourgeois! (*Regardant autour d'elle.*) Un beau logement tout de même... et les magasins... la boutique... c'est superbe!..

SCÈNE II.

DUTILLEUL*, MARGUERITE.

DUTILLEUL.

On me demande, moi... qui diable?... Eh! je ne me trompe pas...

MARGUERITE.

C'est ce bon M. Charles!

DUTILLEUL.

C'est Marguerite! ma foi, qui s'y serait attendu!

* En robe de chambre et casquette jusqu'à la scène XVIII où il s'habille.

MARGUERITE.

Dam! monsieur, je suis été dans votre ancienne boutique d'épiceries, rue de la Lune; on m'a renvoyée ici, et j'ai accouru bien vite. Je savais bien que j'allais vous surprendre.

DUTILLEUL.

C'est vrai, c'est vrai... Toi à Paris!.... et par quel hasard as-tu quitté Coulommiers, où je suis né natif en 70?

MARGUERITE.

Vous savez bien que j'ai perdu ma maîtresse, mademoiselle Sophie Duperrier. (*Pleurant.*) Ah! monsieur, quelle maison j'avais là! Malgré ses tracasseries, pauvre demoiselle, c'était bien la meilleure fille, et le plus mauvais caractère...

DUTILLEUL.

Oui, je sais... je l'aimais beaucoup; en 1800, je lui faisais une cour assidue, et, je l'avouerai, elle m'a toujours manqué.

MARGUERITE.

Eh bien! monsieur, mademoiselle Sophie vous regrettait aussi... Vrai... la preuve, c'est qu'elle parlait souvent de vous, et toujours pour faire votre éloge. « Marguerite, qu'elle me disait, quand tu seras sans place, souviens-toi de ce bon M. Charles; va lui rendre les mêmes services qu'à moi, soigne-le bien, et je suis sûre qu'il sera enchanté de t'avoir auprès de lui. » Aussi, monsieur, quand je me suis vue à la porte, j'ai pris mon oiseau... c'est tout ce que j'ai eu de la succession, et j'y ai dit: Allons voir M. Charles, il a un ménage, c'est moi que j'en aurai soin, je travaillerai, et il nous nourrira tous les deux. »

DUTILLEUL.

Certainement.

MARGUERITE.

N'est-ce pas, monsieur, que vous ne me fermerez pas votre maison? ni à fifi non plus!... il paie son écot, il chante... et je me rappelle, vous avez toujours aimé les bêtes.... qui vous le rendent bien.

DUTILLEUL.

Merci, mon enfant, merci.

MARGUERITE.

Ainsi, monsieur, vous me prenez à votre service... Je vas aller chez vous.

DUTILLEUL.

Chez moi, c'est très bien... il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que je n'ai plus de chez moi.

MARGUERITE.

Comment, monsieur, est-ce qu'on vous aurait mis comme nous?... (*Elle indique la porte.*)

DUTILLEUL.

Non, mais depuis que j'avais vendu mon fonds, j'étais ennuyé d'être seul avec une petite bonne qui voulait me mener,

et qui avait trois ou quatre amoureux, quand je ne lui en permettais qu'un... Ma foi, j'ai loué mon appartement, et je me suis mis en pension chez Giraud, mon ancien ami.

MARGUERITE.

Comment, monsieur, vous vous êtes mis en pension!

DUTILLEUL.

Comme tu vois.

MARGUERITE.

Vous, dans un magasin de nouveautés!... dans le ménage d'un autre!

DUTILLEUL.

C'est-à-dire, Giraud s'occupe de son commerce, ça ne me regarde pas.

MARGUERITE.

Mais il est veuf, M. Giraud.

DUTILLEUL.

Il s'est remarié depuis dix mois à une petite femme charmante; il vit avec elle dans une douce intelligence... ses enfans aussi sont charmans... C'est tout cela qui m'a décidé.

AIR: *Dans cette maison, à quinze ans.*

D'un père de famille ici,
Oui, j'ai toutes les jouissances;
Mais sans en avoir, comme lui,
Les embarras et les dépenses!
Bref, moyennant trois mille francs,
Degagé de tout soin pénible,
Je me suis fait pour mes vieux ans,
Une famille... des enfans...
Au meilleur marché possible.

Je paie ma pension, voilà tout... et je la paie bonne; car enfin, quand on a été vingt-cinq ans épicier droguiste, on peut bien se permettre quelques douceurs, et avec mes sept mille livres de rente...

MARGUERITE.

Dieu! sept mille livres de rente! comme ça ferait un joli ménage d'homme seul!

DUTILLEUL.

Et puis, qu'est-ce qu'il me faut à moi? des petits soins, des égards... Pourvu que je sois tranquille, que je déjeûne à dix heures, que je dîne à cinq, que je me couche à neuf, neuf et demie, qu'on ne dérange pas l'heure de mes promenades, qu'on ne me contrarie jamais, qu'on soit toujours de mon opinion, c'est-à-dire, de celle de mon journal... mon Dieu! je n'en demande pas davantage.

MARGUERITE, *pleurant.*

Là, c'est-il avoir du malheur! nous v'là sur le pavé.

DUTILLEUL.

Allons, allons, ne te désole pas... Je penserai à toi... que diable, je te placerai.

MARGUERITE.

Oh! ça ne sera pas la même chose..... Un vieux garçon! ça m'allait si bien!... Mais tenez, monsieur, je sais ce que c'est qu'un pensionnaire; mademoiselle Sophie a voulu en avoir un.

DUTILLEUL.

Hein! Sophie a eu un pensionnaire?

MARGUERITE.

Rien qu'un, monsieur.... soixante-dix ans et la goutte.... mais c'est égal.

AIR : *de Marianne.*

Dans la vill' ça f'sait du scandale!
Je n'suis pas méchant', mais c'pendant,
Pour la cuisine et la morale,
Moi, ça m'vexait à tout moment!
Aussi que d'traits
Je lui faisais!
En y pensant j'en ai ben quelqu's regrets;
C'est toujours ça...
C'est c'qu'on vous f'ra...
Qui sait enfin où l'on vous menera!
Car, au mien, sans craindre qu'on m'gronde,
Je n'laissai que l'choix, j'eus raison,
D'sen aller dans une autr' maison,
Ou ben dans l'autre monde.

Et c'est ce qu'il fit, ça lui est remonté dans l'estomac.

DUTILLEUL, *effrayé.*

Ah! mon Dieu... mais ici tout le monde est d'accord pour m'aimer, pour me soigner. (*On entend du bruit au fond.*) Ah! les voilà, ces excellens amis... tu vas voir.

SCÈNE III.

MADAME GIRAUD, GIRAUD, DUTILLEUL, MARGUERITE.

MADAME GIRAUD, *tenant un papier à la main.*

Je vous assure, mon ami...

GIRAUD.

Taisez-vous donc, madame Giraud. (*Voyant Dutilleul.*) Eh-ce bon Dutilleul... pourquoi n'es-tu pas revenu nous trouver? Tu n'avais pas d'appétit ce matin... c'est peut-être parce qu'on a avancé le déjeûner d'une heure... cela t'a dérangé... aussi, je viens de me fâcher... je veux qu'on respecte tes

GIRAUD.

Il n'y a pas de mal du tout... pourvu que cela ne revienne pas trop souvent. (*A part, à Marguerite.*) Hein! comme c'est agréable!

MADAME GIRAUD, *avec aigreur.*

Dam! ça doit arriver plus d'une fois... dans le commerce,

on vit comme on peut... on ne prend pas toujours les heures des autres.

GIRAUD.

Taisez-vous donc, madame Giraud... Que diable! le pensionnaire paie... il a droit à des égards, le pensionnaire, et je veux qu'il en ait pour ses mille écus. (*A Dutilleul.*) Ce n'en pas que j'y tienne au moins, mais tu me les a payés d'avance, ça m'a fait plaisir.

DUTILLEUL.

Ah! mon Dieu, ça m'était égal... Je vous présente une ancienne gouvernante de ma famille, Marguerite, qui, après avoir perdu sa maîtresse, venait à Paris pour entrer à mon service.

MADAME GIRAUD.

Cette grande fille-là?.... Nous avons ce qu'il nous faut.... Toinette, une cuisinière excellente... et certainement nous ne la renverrons pas.

GIRAUD.

Mais, taisez-vous donc, madame Giraud.

DUTILLEUL.

Eh! non, non.. ce n'est pas là ce que je vous demande; vous m'aiderez à la placer, voilà tout; et en attendant, comme elle n'a pas déjeûné, et qu'elle a un bel appétit... n'est-ce pas?...

MARGUERITE.

Je crois bien.

GIRAUD.

Il fallait donc prévenir... tu te gênes toujours... Une fois pour toutes, regarde-toi ici comme chez toi, entends-tu.... dispose, ordonne.... Allons, madame Giraud, il faut qu'elle déjeûne, cette fille.

MADAME GIRAUD, *s'asseyant.*

Qu'elle aille trouver Toinette à la cuisine.

GIRAUD.

C'est juste... elle prendra ce qu'il y a.

MADAME GIRAUD, *à part avec malice.*

Il n'y a rien.

DUTILLEUL, *à madame Giraud qui ne bouge pas.*

A merveille!... ne vous dérangez pas... ça me regarde... je vais la recommander...

AIR : *du Château de mon oncle.*

DUTILLEUL, *à Marguerite.*

Allons, prends mon bras,
Ma vieille Marguerite...
A notre âge, hélas!
On ralentit le pas!
(*A M. et madame Giraud.*) Je ne dirai pas
Qu'elle eut un grand merite...

Mais, je m'en souvien,
(*La regardant en lui souriant.*) Elle était assez bien!
Son temps fut le mien;
Et, près d'elle, il me semble
Rajeunir un peu...
Je me sens tout en feu...
Je nous vois, morbleu,
Quand nous dansions ensemble...
Comme j'étais fait!
Quel regard! quel jarret!
A rire, à causer,
On passait la nuit blanche...
Pour se reposer
Jusqu'à l'autre dimanche...
Ah! le joli temps!
Mais, j'avais vingt ans...
Elle avait vingt ans.
(ENSEMBLE, *avec Marguerite, en se regardant tous les deux.*) Nous avions vingt ans.

REPRISE ENSEMBLE.

DUTILLEUL.

Allons, prends mon bras,
Ma vieille Marguerite;
A notre âge! hélas!
On ralentit le pas...
(*A M. et madame Giraud.*) Pour aller là bas,
(*A Marguerite.*) Un instant je vous quitte...
Tu vois, je reçoi;
C'est un petit chez moi!

GIRAUD, *à Marguerite.*

Donne-lui le bras,
Ma bonne Marguerite;
A son âge, hélas!
On ralentit le pas!
(*A Dutilleul.*)
Mais, ne reste pas,
Et reviens-nous bien vite...
En un mot, chez moi,
Agis comme chez toi!

MADAME GIRAUD, *se levant et à part.*

Dieu! quel embarras!
Avec sa Marguerite,
Ne faudrait-il pas
Les avoir sur les bras?
C'est bien du tracas...
Mais, en vain, je m'irrite;
Giraud veut, je croi,
Qu'il soit maître chez moi!

MARGUERITE, *à Dutilleul.*

Mieux qu'eux, sans tracas,
La vieille Marguerite
Vous pouvait hélas!
Rendre heureux, ici bas!
Vous ne voulez pas;

A regret je vous quitte...
Pourtant, croyez-moi,
On n'est bien que chez soi!
(*Ils sortent tous les deux.*)

SCÈNE IV.

MADAME GIRAUD, GIRAUD.

GIRAUD.

Allez, ma bonne!... et surtout ne vous laissez manquer de rien!... Là, madame Giraud, vous ne montrez pas le moindre empressement.

MADAME GIRAUD.

A vous laisser seul, n'est-ce pas?... Non, M. Giraud, vous savez que j'ai à vous parler.

GIRAUD.

Ah! oui, de ce mémoire... je vous ai dit que je ne voulais pas le payer, je ne le paierai pas... je vous donne une somme par mois, c'est convenu... je n'y ajouterai rien.

MADAME GIRAUD.

Mais le pensionnaire!... c'est un surcroît de dépense.

GIRAUD.

Bah! laissez donc... quand il y a pour cinq, il y a toujours pour six.

MADAME GIRAUD.

Mais les mille écus qu'il vous donne...

GIRAUD.

C'est pour mon commerce... c'est pour mes affaires!... Oh! Dutilleul n'est pas difficile...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Qu'importe un plat de moins à table?
Sur l'appétit il est si peu porté!...
Mais il aime qu'on soit aimable;
Payez alors en amabilité.
Calcul bien clair; ce qu'il cherche, je pense,
C'est le bonheur... Je veux qu'il soit content!
Et qu'il en ait pour son argent...
Mais sans augmenter la dépense.

Voilà tout ce que je vous demande!...

MADAME GIRAUD.

Et moi, je vous déclare que cela ne se peut pas... je n'y tiens plus à votre pensionnaire.

GIRAUD.

Moi, j'y tiens... un vieux garçon, un ancien voisin qui a vu élever mes enfans, qui a sept mille livres de rente et de l'argent dans son portefeuille... Madame Giraud, le commerce va trop mal pour le renvoyer.

MADAME GIRAUD, *avec humeur.*

Qu'est-ce que cela me fait?...

GIRAUD.

Et puis, ce qui vous contrarie peut-être, c'est l'intérêt qu'il prend à mon repos, à mon bonheur!... et s'il voyait rôder autour de vous un certain jeune homme... Ah! si je le rencontrais!...

MADAME GIRAUD.

Ce jeune homme!... C'est une indignité... M. Giraud, vous êtes un jaloux.

GIRAUD.

Oui, madame, jaloux, et ce n'est pas sans raison.

MADAME GIRAUD.

Vous êtes un monstre.

GIRAUD.

Il y a long-temps que je le sais... ma première femme me le disait.

MADAME GIRAUD.

Et M. Dutilleul, votre ami intime, c'est un ange que vous placez auprès de moi... je ne le souffrirai pas!...

GIRAUD.

Chut! taisez-vous donc, je l'entends.

MADAME GIRAUD, *criant plus fort.*

Non monsieur, non... et je l'enverrai promener avec sa pension.

GIRAUD.

Par exemple!... si vous dites un mot, je diminue encore la dépense.

MADAME GIRAUD.

Ah! mon Dieu, il ne manquerait plus que cela.

GIRAUD, *bas et lui imposant silence.*

Silence, ou je diminue.

MADAME GIRAUD, *plus bas.*

Vous ne diminuerez pas.

(*Ils se querellent à voix basse.*)

SCENE V.

MADAME GIRAUD, DUTILLEUL, GIRAUD.

DUTILLEUL, *à lui-même.* (*Il rentre par le fond.*)

Là... Toinette et Marguerite sont les meilleures amies du monde... Eh bien! qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

GIRAUD, *embarrassé.*

Nous? rien, rien du tout, je t'assure... Nous parlions de toi, nous nous occupions de ton bonheur. (*Poussant madame Giraud.*) Soyez donc aimable, madame Giraud, ou je diminue.

MADAME GIRAUD, *à Dutilleul, avec dépit.*

Oui, c'était de vous, assurément... Nous pensons toujours à vous.

DUTILLEUL, *les examinant, et passant entre eux.*

O mes excellens amis! c'est singulier l'effet que je produisais.... madame Giraud a la figure toute renversée.... et toi...

SCÈNE VI.

MADAME GIRAUD, DUTILLEUL, CAROLINE, GIRAUD, puis PAUL.

CAROLINE, *accourant, par le magasin.*

Bon ami, bon ami, voici la loge.

(*Elle lui remet un papier.*)

DUTILLEUL.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça?

CAROLINE.

Ça... mais vous savez bien... vous avez dit que vous nous meneriez tous ce soir à Franconi, pour voir l'éléphant, et j'ai envoyé cherché la loge. C'est gentil, n'est-ce pas?

DUTILLEUL, *lisant.*

Six places, trente francs.... Ah! tu trouves ça gentil, toi?

GIRAUD, *se fâchant.*

Comment, mademoiselle, vous vous êtes permis... est-ce que tu n'as pas demandé?...

DUTILLEUL.

Si fait, si fait, ne crie pas.... Elle m'a pris au mot un peu vite... mais c'est égal, j'aurai beaucoup de plaisir à Franconi, à voir l'éléphant.

MADAME GIRAUD.

Il est vrai que Caroline est d'une indiscrétion... Est-ce au moins une première loge, mademoiselle?

(*Elle la prend des mains de Dutilleul.*)

CAROLINE.

Oui, madame.

DUTILLEUL.

Parbleu!

GIRAUD.

C'est charmant... vous irez au spectacle ce soir; moi, j'ai des affaires qui me retiennent... mais tu te charges de toute ma famille, tu donnneras le bras à ma femme... Je suis tranquille... ce cher Dutilleul! (*A part.*) Quel débarras!

DUTILLEUL, *à part.*

Et moi, qui me couche ordinairement à neuf heures.

PAUL, *accourant.*

Voilà le journal de bon ami.

(*Il va le lui donner; Giraud le saisit vivement en passant devant les enfans, et au moment où Dutilleul va le recevoir.*)

GIRAUD.

Eh! donne, pour voir la rente. (*A Dutilleul.*) C'est que de-

puis que tu es ici, j'ai renvoyé mon abonnement... ton journal suffit pour nous deux et pour mes commis.

DUTILLEUL, *à part.*

C'est donc pour ça que je le lis toujours si tard.

PAUL.

Papa, il y a du monde au magasin.

MADAME GIRAUD.

J'y vais, et en même temps, je dirai qu'on avance le dîner d'une heure, à cause du spectacle.

DUTILLEUL, *à part.*

Allons, encore!

MADAME GIRAUD, *à demi-voix à Dutilleul, et avec mystère.*

Monsieur Dutilleul, il faut absolument que j'aie une explication avec vous.

DUTILLEUL.

Avec moi?

(*Madame Giraud lui fait signe de se taire et sort par le fond.*)

CAROLINE, *de l'autre côté, et avec le même mystère.*

Bon ami, il faut absolument que je vous parle.

DUTILLEUL.

Hi n?

(*Pendant cette fin de scène, Caroline va s'occuper à ranger des étoffes sur la chaise, à gauche du spectateur.*)

GIRAUD, *à madame Giraud qui sort.*

Eh! vite, on appelle... pour moi, je cours toucher de l'argent... Ah! dis-moi donc, Dutilleul, qu'est-ce que tu fais aujourd'hui?

DUTILLEUL.

Rien, mon ami... et je vais me promener comme tous les jours, pour voir arriver le bateau à vapeur.

PAUL, *assis près de la table, et ouvrant le journal.*

Bon ami, je vais avec toi.

GIRAUD.

Tu ne te rappelles donc pas que tu dois me rendre un petit service. Depuis que j'ai un commis de moins, je suis en retard pour mes factures... tu m'as promis de les vérifier. (*Lui montrant un registre sur la table.*) Tiens, les voilà; tu iras voir le bateau à vapeur une autre fois.

DUTILLEUL.

Mais je t'assure que ma santé...

GIRAUD, *reposant vivement le registre.*

Comment?... Est-ce que tu es malade?... voici Caroline, Paul; je vais t'envoyer ma femme.... ta santé avant tout.... Hein! bon Dutilleul, es-tu heureux! Pas de tracas, de contrariétés; tes aises, du repos et une famille complète, pour mille écus... tu m'avoueras que ce n'est pas cher.

AIR *du Verre.*

Ah! rends grâce à notre amitié!

DUTILLEUL, *impatienté.*

S'il faut, pourtant que j'en convienne,
De ton bonheur j'ai la moitié,
Mais ta famille...

GIRAUD, *vivement.*

Elle est la tienne.
Oui, père et mari sans contrat,
Tu réunis... quel avantage!...
La liberté du célibat
A la douceur du mariage!...

(*A part.*) Pourvu que ma femme ne me fasse pas enrager. (*A Dutilleul.*) Va, tu as pris le bon parti... N'oublie pas mes factures.

(*Il rentre par le magasin.*)

SCÈNE VII.

CAROLINE, DUTILLEUL, PAUL.

DUTILLEUL, *à lui-même.*

Ses factures? diable! ça me contrarie un peu... J'ai déjeuné trop tard, je vais dîner trop tôt, je ne me promenerai pas, je me coucherai après l'éléphant, qui ne se couche pas lui-même avant onze heures... pauvre bête!... Ça dérange mes habitudes... il n'en faut pas davantage pour que je sois malade

PAUL, *lisant.*

Oh! les belles lettres! *Journal de Paris... de la politique...* Je n'y comprends rien.

DUTILLEUL, *avec un peu d'humeur et prenant son journal.*

Allons, laisse mon journal.... veux-tu aussi le lire avant moi?

CAROLINE.

Bon ami!

DUTILLEUL.

Que me veux-tu? te voilà toute tremblante... est-ce que je te fais peur?

PAUL, *se levant.*

Est-elle bête, ma sœur!... elle a peur de bon ami.

DUTILLEUL.

AIR : *Muse des Boïs.*

(*Les rapprochant.*)

Moi, t'effrayer!... mes enfans, au contraire...
Venez à moi, quand par fois rigoureux,
De vos parens, vous craindrez la colère;
Venez à moi... nous nous entendrons mieux.
Chez un vieillard, on voit plus d'indulgence...
Il sent hélas! que l'instant n'est pas loin,
Où ces doux soins qu'il accorde à l'enfance,
Enfant lui-même, il en aura besoin!

(*Paul lui a repris le journal et est allé se rasseoir.*)

(*A Caroline.*) Voyons, Caroline, que me veux-tu?

CAROLINE.

Hier, bon ami, papa disait que si nous savions bien vous prendre, vous ne nous oublieriez pas.

DUTILLEUL.

Ah! ton père te disait...

CAROLINE.

Que maintenant que vous demeurez avec nous, vous seriez notre second père, et que vous nous marieriez.

DUTILLEUL.

Par exemple! faire les mariages des autres, moi qui n'ai jamais pu faire le mien.

CAROLINE.

C'est que, voyez-vous, il se présente une bonne occasion.

DUTILLEUL.

Qu'est-ce que c'est?

CAROLINE.

Un jeune homme bien aimable, pas très riche.... mais si vous l'aidiez un peu de vos conseils et de votre fortune...

DUTILLEUL.

Plaît-il?

CAROLINE.

Il compte sur vous pour le présenter; il est si timide. (*Avec volubilité.*) Vous le présenterez à papa, il vous remerciera, il me demandera, il m'épousera, et voilà.

DUTILLEUL, *l'imitant.*

Et voilà!... non pas, mademoiselle, non pas... Je ne me mêle jamais des affaires des autres; jamais, entendez-vous... J'ai été vingt-cinq ans dans une boutique d'épicerie, succursale des loges de portier, et je sais ce que c'est que la discrétion.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu, il va venir.... et vous me refuserez cela, à moi, bon ami... c'est mal à vous... Notre belle-mère ne nous aime pas, et je comptais sur vous, qui êtes si bon.

DUTILLEUL.

Je suis bon... je suis bon.... certainement, mais... (*Tirant son mouchoir.*) Allons.. allons... tu vas m'attendrir à présent... Pauvres enfans!.. calme-toi.

PAUL.

Oh! ma sœur qui pleure...

DUTILLEUL, *allant à lui.*

Eh bien! qu'est-ce que tu fais là toi?

PAUL.

Moi, bon ami, je fais des cocottes.

DUTILLEUL.

Dieu me pardonne, avec mon *Journal de Paris*... Donnez-moi ça, monsieur. (*Paul se sauve de l'autre côté de la table avec les fragmens du journal.*) C'est qu'il a tout déchiré. (*Lisant un*

morceau.) Turquie..... Là ! il a mis la Turquie en pièces.... Petit cosaque !

CAROLINE.

Ainsi, bon ami, vous dites....

DUTILLEUL, *à Caroline.*

Je dis... je dis... (*A Paul.*) L'autre morceau ?

PAUL.

Tiens, je ne veux pas, c'est ma grande cocotte.

DUTILLEUL.

Veux-tu me rendre la Turquie, tout de suite.

PAUL.

Tu ne l'auras pas.

DUTILLEUL.

Je l'aurai.

(*Il court, de mauvaise humeur, autour de la table.*)

PAUL, *riant.*

Oh ! bon ami qui se fâche !

CAROLINE, *à part.*

Et moi qui lui ai dit de venir. (*Haut.*) Mais, bon ami, si le jeune homme se présentait...

DUTILLEUL, *avec colère.*

Allez-vous-en au diable, et lui aussi.

SCÈNE VIII.

MADAME GIRAUD, DUTILLEUL, CAROLINE, PAUL.

MADAME GIRAUD, *entrant par le fond.*

Eh bien ! mademoiselle, que faites-vous ici ? pourquoi n'êtes-vous pas au comptoir ?

CAROLINE.

Mais, madame...

MADAME GIRAUD.

Taisez-vous... toujours sur les talons de M. Dutilleul, à le tourmenter, à l'ennuyer ; mais, patience, on vous en débarrassera, et d'abord, M. Paul, en pension.

PAUL.

En pension, moi !... bon ami, je ne veux pas.

MADAME GIRAUD.

Et un mariage pour mademoiselle, en province, un pharmacien de Saint-Germain.

CAROLINE.

En province !... un pharmacien !... Ah ! bon ami, je vous en prie.

DUTILLEUL, *allant des uns aux autres.*

Allons, madame, allons, ne vous fâchez pas.

AIR *de la Fête du Village.*

MADAME GIRAUD, *à Dutilleul.*

C'est vous aussi qui flattez leur caprice!
Vous les gâtez!

DUTILLEUL, *avec bonté.*

Non! mais grâce pour eux!

MADAME GIRAUD.

C'est inutile!

CAROLINE.

Est-on plus malheureux?
N'espérez pas que j'obéisse!

MADAME GIRAUD.

Il le faudra bien!

CAROLINE ET PAUL.

Nous n'en ferons rien!

DUTILLEUL, *les grondant.*

Taisez-vous!... Eh bien?...
(*A madame Giraud.*)
C'est par trop d'injustice!

MADAME GIRAUD, *aux enfans.*

Sortez tous les deux!

CAROLINE, *à madame Giraud.*

Je cède à vos vœux!
(*A Dutilleul.*)
Mais je vous en veux!

DUTILLEUL, *étonné.*

Eh quoi! tu m'en veux?

CAROLINE ET PAUL.

Nous t'en voulons tous deux!

DUTILLEUL.

Quand je plaide pour eux.

ENSEMBLE.

CAROLINE ET PAUL.

Pour vous en ces lieux
On nous rend malheureux!

MADAME GIRAUD.

Bientôt de ces lieux
Vous sortirez tous deux.

DUTILLEUL.

Je plaide pour eux!
Qu'ont-ils donc tous les deux?

SCÈNE IX.

MADAME GIRAUD, DUTILLEUL.

DUTILLEUL, *les suivant.*

Mais je vous assure que je n'y suis pour rien.

MADAME GIRAUD.

Allez-vous leur demander grâce?.... Voilà l'effet de votre bonté.

DUTILLEUL, *à lui-même, sur le devant de la scène.*

C'est ça, les reproches de tout le monde... les enfans, la belle-mère.

MADAME GIRAUD, *après avoir regardé avec soin autour d'elle, s'approchant de lui avec mystère et lui prenant la main.*

M. Dutilleul, je crois que vous êtes un honnête homme.

DUTILLEUL.

Dam, je le crois aussi... du moins, jusqu'à présent...

MADAME GIRAUD, *de même.*

Giraud vous estime; il vous aime; il a besoin de vous, et vous êtes incapable de lui donner des conseils pernicieux.

DUTILLEUL.

Moi, mais assurément. (*A part.*) Où veut-elle en venir?

MADAME GIRAUD.

Vous ne trahirez pas la confiance d'une femme honnête, qui a recours à vous comme à un ami, un protecteur.

DUTILLEUL, *ôtant sa casquette.*

Madame... (*A part.*) Le diable m'emporte si je comprends...

MADAME GIRAUD, *avec explosion.*

Ah! monsieur Dutilleul, je suis bien malheureuse!

DUTILLEUL, *tout alarmé.*

O ciel! quest-ce donc?

MADAME GIRAUD, *avec volubilité.*

Vous connaissez votre ami Giraud, M. Dutilleul?... vous savez ce qu'il peut être?... mauvais ton, manières communes, peu d'esprit et laid... Ah! Dieu! je ne veux pas dire de mal de mon mari, certainement... ma famille me l'a donné, et je le respecte... C'est ma faute, si j'ai pris un mari de près de cinquante ans, avec deux grands benêts d'enfans qui m'appellent leur mère toute la journée et devant tout le monde...

AIR: *De la Robe et les Bottes.*

C'est ce qui me met en colère!
Il est si doux, grâce à des nœuds chéris,
De s'entendre appeler: ma mère!
Par ses enfans, par ceux qu'on a nourris!

DUTILLEUL.

C'est vrai! Veut-on que l'amour nous enchaîne
A des enfans qu'on n'a pas vu grandir...
Et qui ne causent que de la peine
(*A part.*)
Sans rappeler un instant de plaisir.

MADAME GIRAUD.

Eh bien! monsieur, il ne me tient compte de rien... il est avare, querelleur, boudeur, impérieux.

DUTILLEUL.

Giraud!... par exemple, j'en apprends de belles!

MADAME GIRAUD.

Et puis, il me refuse le nécessaire!... et quoique vous soyez ici, il n'ajoute rien à la dépense; il dit que lorsqu'il y a pour cinq, il y a toujours pour six...

DUTILLEUL.

Ah! quand il y a pour cinq!... et mes mille écus!

MADAME GIRAUD.

Aussi je compte sur vous ; si vous prenez parti contre quelqu'un... ce doit être contre mon mari, par préférence.

DUTILLEUL, *s'échauffant.*

Soyez tranquille, je lui parlerai... je vous défendrai avec une chaleur!...

MADAME GIRAUD.

Oh non! pas trop... pas trop... il est si jaloux... comme un tigre, monsieur...

DUTILLEUL.

Eh bien!... qu'est-ce que ça me fait? Jaloux... il ne le sera pas de moi... peut-être...

MADAME GIRAUD.

Eh! je ne sais pas... il est capable de tout... et tenez; puisque nous en sommes sur ce chapitre-là, il m'a fait une scène, ce matin, pour un jeune homme que j'ai rencontré dans la société avant mon mariage, M. Célestin Dutroquet... Vous le connaissez?

DUTILLEUL.

M. Célestin Dutroquet... non... je n'ai pas l'honneur...

MADAME GIRAUD.

Je n'ai fait que l'entrevoir... je croyais qu'il ne m'avait pas remarquée... mais je me trompais. Depuis quelque temps, je le retrouve partout... Mon mari ne l'a jamais vu; mais on lui a fait des rapports, je le sais... (*Semblant l'interroger.*) Ce n'est pas vous, M. Dutilleul?

DUTILLEUL, *vivement.*

Moi! madame!... apprenez que ce n'est pas mon genre... je n'ai jamais fait de rapports... et ce n'est pas faute d'avoir vu bien des choses, certainement...

MADAME GIRAUD.

Je vous dis cela, parce que je sais qu'il veut me faire surveiller par vous.

DUTILLEUL.

Hein!... plaît-il? faire de moi un?... ce n'est pas dans mes principes, madame.

MADAME GIRAUD.

J'en étais sûre!... mais comme M. Célestin nous a encore suivies hier, je veux vous prier... Chut!... c'est lui!...

DUTILLEUL, *se retournant à gauche.*

M. Dutroquet?...

MADAME GIRAUD.

Non, mon tyran!...

DUTILLEUL.

Ah!... (*A lui-même.*) Croyez donc aux bons caractères... aux ménages paisibles?... de loin,

SCÈNE X.

MADAME GIRAUD, DUTILLEUL, GIRAUD.

GIRAUD *entrant par le magasin et à la cantonnade.*

C'est bien... c'est bien... on la paiera cette lettre de change. (*Apercevant Dutilleul.*) Ah! Dutilleul, c'est toi que je cherche, mon ami. (*A la cantonnade.*) On y va, vous dis-je... (*A Dutilleul.*) Mon excellent ami!...

DUTILLEUL.

Qu'est-ce donc?... cet air agité!...

GIRAUD.

Voilà ce que c'est... il m'arrive une chose désagréable... Je comptais sur une rentrée qui ne s'est pas faite.

MADAME GIRAUD.

Comment! M. Giraud, vous n'avez pas touché?...

GIRAUD.

Mon Dieu, non, ma chère amie.

DUTILLEUL, *bas à madame Giraud.*

Sa chère amie!... le sournois!...

GIRAUD.

Et comme le montant de cette lettre de change devait en acquitter une autre que j'ai en circulation, je me trouve un peu dans l'embarras... et j'ai pensé que ce cher Dutilleul qui est en argent comptant...

DUTILLEUL, *étonné.*

Moi!

GIRAUD.

Oui... ces deux mille francs que tu as touchés hier...

DUTILLEUL.

Mais je les place... j'ai promis... c'est une affaire convenue.

GIRAUD.

Est-ce que tu n'as plus confiance en moi?

DUTILLEUL.

Je ne dis pas cela... mais que diable, quand on a pris des engagemens...

GIRAUD.

Veux-tu laisser protester mes effets?... saisir mes marchandises?... vendre mes meubles?... les tiens?...

DUTILLEUL.

Les miens!

MADAME GIRAUD.

Ah! mon Dieu!

GIRAUD, *riant.*

C'est une plaisanterie... j'attends des fonds; et tu ne voudrais pas laisser dans l'embarras des amis...

MADAME GIRAUD.

Avec lesquels vous vivez.

DUTILLEUL.

Ah! laissez-moi donc!...

GIRAUD.

Tu n'es pas un ami. (*Ils le cajolent tous les deux.*)

DUTILLEUL.

Parce que je n'ouvre pas ma bourse... enfin, pour une fois... avec ça que je n'ai jamais su refuser... Tu dis que c'est deux mille francs?

GIRAUD.

Deux mille cinq cents... j'ai dit deux mille cinq cents.

MADAME GIRAUD.

Qu'on vous rendra demain... après-demain...

DUTILLEUL.

C'est bon... c'est bon!... je vais voir si je les ai d'abord... (*A part.*) Et moi, qui ne voulais plus rien mettre dans le commerce.

GIRAUD.

Cependant, si tu ne peux pas...

AIR *de Michel et Christine.*

Point de gêne,
Point de peine;
Avec nous rien qui te gêne!
Si ce prêt
Te déplaît,
A l'instant
Dis-le-moi franchement.

DUTILLEUL, *vivement.*

Non, non! (*à part.*) Ah! vraiment je l'admire!
Quand je ne peux plus reculer...

MADAME GIRAUD, *bas à Dutilleul.*

Venez... De vous je vais vous dire
Ce que j'attends...

DUTILLEUL, *à part.*

Elle me fait trembler!

MADAME GIRAUD, *de même.*

Mais n'allez pas me compromettre...
(*Haut.*) Appuyez-vous doucement sur mon bras.

DUTILLEUL, *à part.*

Quel embarras! (*Haut.*) J'accepte votre bras!
(*A Giraud, en le raillant.*)
Si monsieur veut bien le permettre.
Jaloux!

GIRAUD.

Moi! qu'est-ce qu'il a donc avec son air goguenard?... est-ce que ma femme?... quelle bêtise!

REPRISE EN CHOEUR.

GIRAUD.

Point de gêne, etc.

MADAME GIRAUD, *bas à Dutilleul.*

Je vous gêne, (*bis.*)
Oui, je le vois avec peine...
Aussi c'est

Mon secret
Qui vraiment
Ferait trop mon tourment.

DUTILLEUL, *à part.*

Que de gêne
Ça m'entraîne!
Pour moi quelle double gêne!
C'est un prêt!
Un secret!
Mais vraiment
Puis-je faire autrement?

(*Il s'appuie sur le bras de madame Giraud, et sort avec elle par le fond à gauche du spectateur.*)

GIRAUD, *sortant par la droite.*

C'est deux mille cinq cents... entends-tu?...

SCÈNE XI.

CÉLESTIN *entr'ouvrant la porte du fond et ne passant que la tête.*

Personne... Il paraît que tout le monde est sorti... J'entre... (*Il entre en scène.*) J'aime ça... ne trouver personne quand je cherche quelqu'un... rester seul un moment... ça donne le temps de se remettre... et de préparer ce qu'on va dire... Allons, Célestin, il ne suffit pas de plaire à la jeune personne, il faut encore séduire la famille... depuis le père jusqu'au vieil ami! je suis en fonds pour ça... (*Se regardant dans la glace et retouchant sa cravate et ses cheveux.*) Pas mal... la tenue est bonne... c'est tout simple, dans mon état!

AIR: *La belle chose qu'un assaut! (Sergent Mathieu.)*

Toujours courant, gai voltigeur,
Mercure élégant du commerce,
Pour lui bravant et l'orage et la verse,
Voilà, voilà le commis voyageur.

Oui, quelque part que le sort le conduise,
Avec bonheur il place tour-à-tour
Près des maris sa marchandise,
Et près des femmes son amour.
Hélas! si sa constance
Dure un jour au plus tard,
C'est à la diligence
Qu'il faut s'en prendre, car

Toujours courant, gai voltigeur, etc.

Puis aux pays accommodant sa vie,
Changer sans cesse et d'accens et de tons;
Être Normand en Normandie,
Crâne à Bordeaux, ferme chez les Bretons.
Bref, par goût, par méthode,
Ami du changement,
Être de chaque mode
L'échantillon vivant.

Toujours courant, gai voltigeur, etc.

SCÈNE XII.

DUTILLEUL, CÉLESTIN.

DUTILLEUL, *entrant sans le voir.*

Par exemple! madame Giraud qui veut m'envoyer près de ce jeune homme... moi, qui me suis mis en pension pour vivre tranquille, et ne m'occuper que de moi.

CÉLESTIN, *à lui-même.*

Qu'est-ce que c'est que ça?... la bonne tête, pour un magasin de nouveautés!... c'est le père.

DUTILLEUL, *de même.*

Et puis, prêter mon argent... moi, qui me suis mis en pension pour amasser. (*Célestin tousse.*) Ah! ah!... un jeune homme!

CÉLESTIN, *saluant.*

Monsieur... (*Dutilleul salue.*) vous n'avez pas l'honneur de me reconnaître... c'est possible... quand on ne s'est pas encore vu.

DUTILLEUL.

En effet, je ne me rappelle pas...

CÉLESTIN.

Pour moi, monsieur, je vous connais beaucoup... de réputation! Négociant distingué... père d'une fille charmante...

DUTILLEUL.

Permettez... je ne suis plus négociant... et je n'ai jamais été père.

CÉLESTIN.

Laissez donc.

DUTILLEUL.

Jamais... ma parole d'honneur!

CÉLESTIN.

Oh! alors, j'y suis. (*A part.*) C'est le pensionnaire... le bon ami... imbécille! (*Haut.*) Je sais, monsieur, vous êtes...

DUTILLEUL, *ôtant sa casquette.*

Charles Dutilleul, célibataire, épicier retiré, et rentier sur l'état... voilà tout.

CÉLESTIN.

Eh! oui, je sais, vous dis-je!... Je suis bien aise de vous trouver d'abord... Oh! je suis instruit... Quand on arrive dans la maison, c'est à vous qu'il faut s'adresser de préférence... et vous deviez m'attendre... vous étiez prévenu. (*A part.*) Elle lui a tout dit.

DUTILLEUL.

Moi!... je ne crois pas... (*A part.*) Qu'est-ce que c'est que cet original-là!

CÉLESTIN.

On a dû vous dire mes intentions, mes espérances, et mon état.

DUTILLEUL.

Monsieur est militaire?

CÉLESTIN.

Pas plus que vous... Je suis commis-voyageur... je fais le coton... et, j'ose le dire, avec quelque intelligence.

DUTILLEUL.

C'est singulier... j'aurais cru...

CÉLESTIN.

Ah! oui... à cause de mes moustaches, n'est-ce pas? Elles font bien... c'est la mode... le bourgeois les porte, le commis peut bien les porter... on en trouve partout à présent... sur les boulevards, à la Bourse, dans les bureaux : c'est anglais!... comme nos favoris!... et puis, ça donne de l'agrément dans le monde... près des dames surtout... c'est bien naturel.

AIR : *Ah! si mon mari le savait!*

Ça leur plaît, parole d'honneur;
Plus d'une femme s'amourache,
Rien qu'en voyant une moustache,
C'est le signe de la valeur...
Et la beauté fait cas de la valeur!
Ça donne encor de cette humeur guerrière,
Qui, chez nous, fit tant de héros!
Enfin ça rappelle la guerre...

DUTILLEUL, *à part.*

Oui, la guerre des calicots.

Mais voyons, monsieur, avec vos moustaches et vos gros favoris... qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

CÉLESTIN.

Le voici, monsieur... En attendant la mort d'une tante à succession, j'entre chez vous, c'est-à-dire chez M. Giraud, votre ami... je me fais remarquer dans ses magasins, dans ses bureaux... je deviens le premier de ses commis... il m'associe à son commerce...

DUTILLEUL.

Allons donc!... comme vous menez les choses!... Est-ce que vous croyez qu'on vous recevra sur votre bonne mine, et vos... si vous n'avez pas d'autre recommandation?...

CÉLESTIN, *vivement.*

Si fait... j'en ai d'autres... Parbleu! c'est vous qui me recommanderez.

DUTILLEUL.

Moi!

CÉLESTIN.

Eh! bien, est-ce que vous ne savez pas toute l'intrigue?

DUTILLEUL.

Une intrigue!... Monsieur, apprenez que je suis un homme

d'honneur, que je ne permettrai pas qu'on forme des intrigues et qu'on me mette dedans... entendez-vous! Qu'est-ce que ça veut dire, ça?

CÉLESTIN.

Là! là!... à qui en a-t-il? Comme il se fâche, le papa Dutilleul! (*Bas à l'oreille.*) Mais puisque c'est convenu avec elle.

DUTILLEUL, *étonné.*

Hein! qu'est-ce que vous me parlez de... elle?

CÉLESTIN.

Certainement... elle... vous ne comprenez pas?

DUTILLEUL.

Si fait... je comprends bien... c'est-à-dire... qu'est-ce que c'est que... elle?

CÉLESTIN.

Eh! bien, elle... qui m'attend... que j'aime...

DUTILLEUL.

De l'amour!... (*A part.*) Ah! mon Dieu!... serait-ce le jeune homme dont Caroline?... (*On entend du bruit.*)

CÉLESTIN.

Chut!

SCÈNE XIII.

DUTILLEUL, CÉLESTIN, GIRAUD.

GIRAUD, *entrant par la droite du spectateur.*

Eh bien! mon cher Dutilleul... ces mille écus... on vient toucher.

DUTILLEUL.

C'est donc mille écus!... à présent! (*A lui-même.*) Il faut me dépêcher de les lui donner... il n'y a pas de raison pour que....

GIRAUD, *apercevant Célestin qui les salue.*

Monsieur... (*A part.*) Quel est ce militaire?

CÉLESTIN, *bas à Dutilleul.*

Dites donc... c'est le père?...

DUTILLEUL, *cherchant dans son portefeuille.*

Est-ce que je sais?... c'est Giraud; parlez-lui, si vous voulez.

GIRAUD, *à Dutilleul.*

Tu étais en affaire, peut-être?

DUTILLEUL.

Eh! non... (*Entre ses dents.*) Un olibrius qui m'ennuie...

CÉLESTIN, *à Giraud.*

Monsieur, c'est moi... c'est pour vous que je venais. (*Bas à Dutilleul.*) Eh! quoi, vous ne me présentez pas?

DUTILLEUL.

Du tout, du tout. (*A part.*) Me mêler de ses amours... il ne manquerait plus que ça.

GIRAUD, *à Célestin.*

Monsieur me fait l'honneur d'avoir à me parler?...

CÉLESTIN.

Oui, monsieur. (*Donnant un coup de coude à Dutilleul.*) C'est bien mal à vous... (*A Giraud.*) Je viens ici pour cette place de commis vacante chez vous...

GIRAUD.

Ah! j'entends... (*Avec étonnement.*) Un commis à moustaches...

CÉLESTIN, *vivement.*

On les coupera, monsieur... Voici M. Dutilleul, mon protecteur, qui vous dira... (*A part, le poussant.*) Dites donc quelque chose!...

DUTILLEUL, *avec impatience.*

Je ne dirai rien.

GIRAUD, *vivement.*

Comment, mon ami, tu avais quelqu'un à me présenter, et tu ne m'en parles pas. (*Tendant la main.*) C'est mille écus, tu sais...

CÉLESTIN, *montrant Dutilleul.*

Monsieur vous dira que je suis exact, rangé, que je compte très-bien, et que j'ai une main superbe pour les écritures.

GIRAUD.

C'est bon, c'est bon... du moment que Dutilleul répond de vous... (*Tendant la main pour recevoir.*) Merci, mon ami.

DUTILLEUL, *sans lâcher les billets et passant vivement entr'eux.*

Je réponds de lui à présent... mais non pas... que diable... Je ne suis pas le maître de la maison; c'est toi que ça regarde... il faut que tu connaisses ce jeune homme... mon protégé... que je ne connais pas... je ne sais seulement pas son nom!

CÉLESTIN, *à Giraud.*

Demandez dans les cotons... j'y suis connu. (*Montrant Dutilleul.*) Monsieur vous dira... (*Se reprenant.*) C'est-à-dire, on vous dira généralement que Célestin Dutroquet... commis voyageur... d'une famille honnête...

DUTILLEUL, *serrant les billets.*

O ciel! monsieur, permettez... vous avez dit Dutroquet?...

CÉLESTIN.

Certainement...

DUTILLEUL.

Célestin?...

CÉLESTIN.

Sans doute.

DUTILLEUL, *vivement à Giraud.*

Mon ami, mon ami... (*A part.*) Quelle audace!... et il prétend que c'est convenu... ah! madame Giraud... (*Haut.*) Tu ne peux pas recevoir monsieur... tu ne le recevras pas!

CÉLESTIN.

Hein! plaît-il?... qu'est-ce que vous dites? (*A part.*) Ah! ça, est-il girouette!

GIRAUD.

A qui en as-tu donc?... si j'ai besoin d'un commis, et que monsieur me convienne?...

DUTILLEUL.

Eh! non, te dis-je... c'est impossible... et monsieur va s'en aller... il sait trop ce qu'il me doit, ce qu'il te doit, ce qu'il se doit à lui-même...

CÉLESTIN, *vivement.*

Monsieur, je ne dois rien à personne.

AIR : *De la ville et le village.*

GIRAUD, *à Dutilleul.*

Mais enfin m'expliqueras-tu ?...

DUTILLEUL.

Non!

CÉLESTIN, *à Dutilleul.*

Du moins, vous allez m'apprendre...

DUTILLEUL, *à Célestin.*

Rien du tout! (*A Giraud.*) Tu m'as entendu!
(*A Célestin.*) Et vous, vous devez me comprendre!
(*A part.*) Je m'intéresse à lui vraiment :
Pauvre homme! il ignore sa honte...
Et je me sens le front brûlant
Comme si c'était pour mon compte.

(*Pendant ce temps, Giraud et Célestin se sont rapprochés derrière Dutilleul, et cherchent à s'entendre, lorsque celui-ci, les voyant s'accorder, se jette entre eux.*)

DUTILLEUL, *à Giraud.*

Non! malheureux Giraud! tu ne recevras pas M. Célestin Dutroquet, ou je te quitte pour toujours.

GIRAUD.

Me quitter!... toi!

CÉLESTIN.

M. Dutilleul, c'est une indignité.

DUTILLEUL.

M. Dutroquet, c'est une horreur.

CÉLESTIN.

Morbleu! c'en est trop... et si monsieur veut m'entendre...

DUTILLEUL.

Non, monsieur... non... il ne vous entendra pas... (*A Giraud, lui remettant les billets.*) Tiens, tiens, tes mille écus... et va-t'en.

GIRAUD.

Eh oui, on les attend... (*A Célestin.*) Monsieur, puisque votre protecteur ne vous protége pas... il est le maître, ce cher ami... votre serviteur de tout mon cœur.

(*Il rentre à droite.*)

CÉLESTIN.

Non, monsieur, je m'attache à vos pas, et je vous prouverai. .

(*Célestin suit Giraud, Dutilleul court après lui, et le retient par le collet de son habit.*)

SCÈNE XIV.

DUTILLEUL, CÉLESTIN.

DUTILLEUL.

Vous n'irez pas!... non, non, vous n'irez pas.

CÉLESTIN.

Voulez-vous lâcher mon habit! M. Dutilleul, ça ne peut pas se passer ainsi.

DUTILLEUL.

Comme il vous plaira... il ne faut pas croire que vous me ferez peur avec vos moustaches... (*A part.*) Il n'est pas militaire!

CÉLESTIN.

Il me menace, je crois!...

DUTILLEUL.

AIR: *Époux imprudent.*

A cause de mon air tranquille,
Vous avez cru, mon ami, m'effrayer!
Mais, lorsqu'on m'échauffe la bile,
Je ne suis pas facile à manier...
(*A part.*) C'est un moyen sûr de le renvoyer!...
(*Haut.*) Oui, vos propos seraient moins héroïques
Si vous saviez, monsieur, que dans mon temps,
Avec honneur, pendant vingt ans,
J'ai servi... (*à part*) toutes mes pratiques!...

CÉLESTIN.

Ah! ça, monsieur, qu'est-ce que cela vous fait, que j'entre, que je sorte?...

DUTILLEUL.

Cela me fait beaucoup... je suis chez mon ami Giraud... malheureusement... et je ne souffrirai pas que sous mes yeux il se passe des choses...

CÉLESTIN.

Allons donc... vous êtes un méchant homme, voilà tout.

DUTILLEUL.

Je suis un épicier retiré qui se connaît en honneur, et qui trouve indigne que vous abusiez de sa confiance et de sa crédulité pour porter le désordre dans un ménage honnête et paisible.

CÉLESTIN.

Mais c'est de la folie... J'étais si heureux... ce bon M. Giraud... il me recevait...

DUTILLEUL.

Et madame Giraud, croyez-vous qu'elle eût consenti?...

CÉLESTIN.

A tout, monsieur, oui, à tout...

DUTILLEUL.

Taisez-vous, homme immoral!... madame Giraud est une femme qui se respecte.

CÉLESTIN.

Qu'est-ce que ça me fait à moi? ma conduite est toute naturelle... et vous-même... quand vous étiez jeune et sensible...

DUTILLEUL.

Moi, monsieur, certainement, j'ai été jeune et sensible autant qu'un autre, plus qu'un autre, peut-être... mais j'ai toujours eu le plus profond respect pour les maris négocians et les pères de famille... Savez-vous, jeune homme, ce que c'est qu'un père de famille, un négociant... un mari?

CÉLESTIN, *avec colère.*

Savez-vous ce que vous dites?

DUTILLEUL.

Hein?...

CÉLESTIN.

Allez-vous-en au diable.

DUTILLEUL.

Vous êtes un impertinent.

CÉLESTIN, *s'approchant de lui avec colère.*

Et vous... (*Passant devant lui.*) Mais non, tenez, vous êtes un vieillard.

DUTILLEUL.

Un vieillard qui vous apprendra... (*A part.*) Il n'est pas militaire! Ciel! madame Giraud!

SCÈNE XV.

CÉLESTIN, DUTILLEUL, MADAME GIRAUD.

MADAME GIRAUD, *entrant vivement par la droite du spectateur.*

Quel bruit! on se querelle.... (*Apercevant Célestin.*) Ah! c'est lui!...

CÉLESTIN, *apercevant madame Giraud.*

Madame Giraud!... c'est la belle-mère, je la reconnais... nous allons voir.

DUTILLEUL, *se plaçant entre eux avec dignité, et les éloignant toujours l'un de l'autre.*

N'approchez pas, monsieur, n'approchez pas... Ne craignez rien, madame Giraud, je suis là.

CÉLETIN.

Madame, je vous parlerai, en dépit de ce vieil entêté.

DUTILLEUL.

Vous dites?... (*A madame Giraud.*) Qu'est-ce qu'il a dit?

MADAME GIRAUD, *tremblante.*

Monsieur, je vous en supplie...

CÉLESTIN.

Je suis entré chez vous, madame, je n'en sortirai pas que vous ne m'ayez entendu.... et s'il faut me débarrasser de ce bonhomme, parlez.... je le jette par la porte, par la fenêtre, comme vous voudrez.

DUTILLEUL, *saisissant vivement son parapluie.*

Malheureux! si tu me touches, je te passe mon parapluie au travers du corps.

(*Il se met en garde.*)

MADAME GIRAUD.

Du scandale... de la violence! M. Dutilleul, ne vous exposez pas.

DUTILLEUL.

N'ayez donc pas peur; il n'est pas militaire.

CÉLESTIN.

Ah! ça, ils ont tous perdu la tête dans cette maison.... Madame....

MADAME GIRAUD.

Laissez-moi, laissez-moi... si Giraud l'entendait... Ah! surtout qu'il n'en sache rien... Monsieur, vous voulez donc faire mon malheur... Sortez, ou je vais me trouver mal.

DUTILLEUL.

Vous l'entendez, monsieur, éloignez-vous.

CÉLESTIN.

Oui, monsieur, mais j'aurai une explication avec vous ou avec M. Giraud..... Je demeure à deux pas; voici mon adresse... dans un quart-d'heure...

DUTILLEUL.

J'y serai... heure militaire...

MADAME GIRAUD, *tombant dans les bras de Dutilleul.*

Grand Dieu!

DUTILLEUL, *dans une pose académique.*

Elle s'évanouit... M. Célestin Dutroquet, au nom de l'honneur, sortez.

CÉLESTIN.

Dieu! suis-je vexé!.. Madame, j'ai bien l'honneur... (*A Dutilleul, avec force.*) Je vous attends.

(*Il va pour sortir.*)

DUTILLEUL, *soutenant madame Giraud.*

C'est bon, c'est bon.

CÉLESTIN, *revenant.*

Heure militaire.

DUTILLEUL.

C'est entendu... militaire.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XVI.

DUTILLEUL, MADAME GIRAUD.

DUTILLEUL, *tenant madame Giraud.*

Oui, certainement, j'irai... Comme c'est agréable d'avoir la femme d'un autre sur les bras.

MADAME GIRAUD, *évanouie dans les bras de Dutilleul*

Mon mari!... mon mari!..

DUTILLEUL, *la déposant sur un fauteuil.*

Calmez-vous, Giraud ne saura rien, j'irai seul. (*Il lui frappe dans les mains.*) Revenez... revenez donc... (*A la cantonnade.*) Marguerite, Toinette... tout le monde!

MADAME GIRAUD.

J'étouffe... j'en mourrai.

DUTILLEUL.

Eh! non, vous n'en mourrez pas; il n'y aura pas de bruit, pas de scandale... parbleu! je ne veux pas que votre maison devienne un enfer, (*à lui-même*) à présent que j'y demeure. (*Il remonte la scène.*) Personne ne vient. (*On entend du bruit.*) Allons, voilà qu'on se dispute à présent... Marguerite!

MADAME GIRAUD, *se levant vivement et suivant de l'oreille le bruit qu'on fait au fond.*

Ciel! quelqu'un... Ah! courons trouver M. Giraud, et qu'il ne se doute de rien.

(*Elle sort par la droite du spectateur, sans que Dutilleul s'en aperçoive*)

SCÈNE XVII.

MARGUERITE, DUTILLEUL.

MARGUERITE.

Me voilà, monsieur, me voilà! (*Criant à la cantonnade.*) Ce n'est pas vrai, que je vous dis. (*A Dutilleul.*) Me voilà.

DUTILLEUL; *la traînant vivement vers le fauteuil.*

Eh! arrive donc.... c'est madame Giraud qui se trouve... (*Il la cherche.*) Eh! mon Dieu, qu'est-ce qu'elle est donc devenue?... A la bonne heure, au moins, ça ne lui dure pas long-temps.

MARGUERITE, *toujours à la cantonnade dans le fond.*

Il vaut mieux que le vôtre, entendez-vous.

DUTILLEUL.

Ah! ça à qui en as-tu donc, toi?

MARGUERITE.

A cette grande fainéante, mademoiselle Toinette, qui se permet de parler de vous d'une manière...

DUTILLEUL.

Allons, jusqu'à la cuisine!.. c'est donc une caverne que cette maison-là.

MARGUERITE.

Je lui disais que je viendrais souvent ici pour vous voir, voilà tout, pas un mot de plus, monsieur : « C'est bien assez de votre vieux, qu'elle m'a dit. »

DUTILLEUL.

L'insolente!

MARGUERITE.

Mon vieux vaut mieux que le vôtre, que je lui ai répondu. « C'est pas mon bourgeois, qu'elle a fait, un vieux ladre... qu'il faudrait servir comme un saint, sans que ça rapporte un sou de plus ; mais il n'a qu'à bien se tenir, je lui en ferai tant, tant... » Là-dessus, je me suis fâchée, elle aussi... (*Sanglottant*) elle a fait prendre la volée à mon serin... alors la moutarde m'a monté au nez, j'ai pas été maîtresse, j'y ai dit des choses... j'conviens qu'elles étaient dures, mais pas encore tant qu'les deux soufflets qu'elle m'a donnés. (*Elle se frotte les joues.*) J'les ai sur le cœur, monsieur, et je m'en vas.

DUTILLEUL.

A merveille!... une bataille!

MARGUERITE.

Je vous ai dit que vous n'y resteriez pas.

DUTILLEUL, *affectant de la modération.*

Si fait, Marguerite, si fait... quelques propos, quelques contrariétés... ça ne sera rien ; d'ailleurs, j'ai payé d'avance, en voilà pour un an. Mais toi, il faut que je te loge quelque part ; j'ai vu dans la maison un écriteau... quelque chambre à louer...

AIR : *Un jeune Grec.*

Tu trouveras peut-être à te loger...
Au sixième... dans la mansarde...
Car on te chasse, et je dois t'héberger...
Conviens du prix... Le reste me regarde...
Ah! mieux qu'ici dans ton grenier,
Je te promets la paix, le bonheur même...
Et moi, souvent, pour me désennuyer,
Si je ne puis les trouver au premier...
J'irai les chercher au sixième.

MARGUERITE.

Oh! vous êtes toujours bon... quel dommage que vous ne soyez plus vacant! Mais c'est égal, je n'aurai jamais d'autre maître que vous.

DUTILLEUL.

C'est bien, Marguerite, c'est bien ; va me chercher mon habit, ma canne, mon chapeau, dans ma chambre... là-bas à droite : il faut que je sorte.

(*Marguerite sort.*)

SCÈNE XVIII.

DUTILLEUL, CAROLINE, puis PAUL.

CAROLINE, *pleurant, en entrant par la droite.*

Ah! bon ami, c'est bien mal à vous.

DUTILLEUL.

Voyons, qu'est-ce que tu me veux encore, avec tes larmes?

CAROLINE

Comment, c'est vous qui avez fait mettre à la porte ce pauvre M. Célestin?

DUTILLEUL.

Oui, mademoiselle, oui, c'est un petit drôle, un mauvais sujet que j'ai fait chasser.

CAROLINE.

C'est ce qu'il m'a dit, et c'est affreux! un si bon jeune homme... car enfin, je comptais sur vous... vous savez ce jeune homme aimable dont je vous parlais ce matin.

DUTILLEUL.

Là! je devinais juste, il te trompait aussi, toi (*A part.*) Il paraît qu'il les lui faut toutes! (*Criant.*) Marguerite! ma canne, mon chapeau.

CAROLINE.

Mais, vous vous entendez avec ma belle-mère contre nous, vous lui parlez toujours en cachette; aussi je l'ai dit à papa.

DUTILLEUL.

Par exemple! avec son caractère... il ne manquait plus que ça... Et c'est à cause de M. Célestin?

CAROLINE.

Pourquoi l'avez-vous chassé?

DUTILLEUL.

Pourquoi je l'ai chassé!... imprudente jeune fille!... pourquoi? Tu veux que je te le dise... Apprends donc... (*S'arrêtant.*) Mais non, je ne te le dirai pas... Il y a de ces choses qu'il faut taire aux demoiselles... pour ne pas leur donner des idées... ça vient assez vite... (*A Marguerite qui rentre en scène.*) Eh! bien, Marguerite .... mes habits... en finiras-tu?

MARGUERITE.

Eh! monsieur... je ne trouve rien.

DUTILLEUL, *avec humeur.*

Cherche-les... donne-les moi .. que diable, je perds patience...

MARGUERITE, *à part.*

Là!... de l'humeur! J'en étais sûre... ils m'ont déjà gâté son caractère.

PAUL, *affublé des habits de Dutilleul, le chapeau sur la tête, et à cheval sur sa canne.*

(*Il entre par la coulisse au-delà de la chambre de Dutilleul, à*

gauche du spectateur, parcourt le théâtre, en chantant, dans sa longueur, et le retraverse de même, de manière à se trouver au milieu et en arrière des autres acteurs, après le refrain.)

AIR : *Patati putata.*

Au galop ! au galop ! au galop !
Je déserte l'infanterie.
Au galop ! (*ter*)
Cavalerie
Au galop.
(*Agitant la canne.*)
Pan ! pan ! les ennemis.

DUTILLEUL, *à Marguerite.*

Mais, enfin, mes habits ?

MARGUERITE, *voyant Paul.*

T'nez, monsieur, n'est-c' pas ça ?

DUTILLEUL.

Bon Dieu ! que vois-je là ?
(*Il court après lui pour reprendre son habit.*)

REPRISE DE L'AIR EN CHOEUR.

Pour le coup, c'en est trop !
Oui, morbleu, c'en est trop,
A la fin tout cela m'ennuie ;
Pour le coup, c'en est trop !
Et je vois bien qu'il faut
M'en aller au plus tôt.

MARGUERITE.

Ah ! pour lui, c'en est trop !
Tout, jusqu'à ce marmot,
Ici le fatigue et l'ennuie...
Oui, pour lui c'en est trop !
Il a beau faire, il faut
Qu'il quitte ces lieux au plus tôt !

CAROLINE.

Ah ! c'est donc un complot !
Tout, jusqu'à ce marmot,
Ici le fatigue et l'ennuie.
Je tremble pour ma dot ;
Pourtant il me la faut,
Et je l'aurai bientôt.

PAUL.

Au galop ! au galop ! au galop !
Je déserte l'infanterie.
Au galop ! (*ter*)
Cavalerie
Au galop !

DUTILLEUL, *tout essoufflé, tombant dans un fauteuil.*

Ah ! c'est pour en mourir.

MARGUERITE, *déshabillant Paul*.*

Voulez-vous rendre cet habit, tout de suite ?... il est dans un bel état.

* Marguerite, Caroline, Paul, Dutilleul.

CAROLINE, *lui ôtant le chapeau.*

Et le chapeau de bon ami.

PAUL.

Je veux lui donner sa canne, moi.

DUTILLEUL, *pendant qu'il s'habille, et que chacun lui présente ce qu'il lui faut* *.

Mettez-vous donc en pension chez un ami !... C'est moi qui souffre tout dans la maison... La femme me fait ses plaintes, l'amant m'insulte... le mari me prend mon argent... les commis me font copier des factures : les enfans me font enrager, la bonne me donne des soufflets... sur les joues de Marguerite... Et pour mettre le comble à tout cela, il faut que je fasse le jaloux pour Giraud... que j'aille trouver le rival, et peut-être... (*il fait le signe des armes*) Oh ! je le sens là... j'en ferai une maladie... Je n'ai pas eu une journée plus orageuse depuis la réduction de la rente... le 3 pour cent !...

(*Ce qui suit doit être dit ensemble et bruyamment.*)

MARGUERITE.

Mais, monsieur, vous êtes tout en nage... ménagez-vous donc.

CAROLINE.

Bon ami, m'expliquerez-vous ce que ça signifie ?

PAUL.

Je vais avec toi... je vais avec toi, je ne te quitte pas.

DUTILLEUL, *les repoussant.*

Adieu, adieu... laissez-moi sortir.

(*Ils remontent la scène avec lui, en le retenant.*)

SCÈNE XIX.

PAUL, CAROLINE, DUTILLEUL, GIRAUD, MARGUERITE.

GIRAUD, *l'arrêtant.*

Et où vas-tu ?

DUTILLEUL.

Va-t'en au diable avec tous les autres.

GIRAUD.

Dutilleul, je pourrais me plaindre de toi... (*étonnement de Dutilleul*) oui de toi... il se passe quelque chose dans ma maison, et tu ne m'en dis rien. Ce jeune homme... ma femme... et toi-même... il y a quelque intrigue.

DUTILLEUL.

Là ! qu'est-ce que je disais !... Tu es un ingrat, Giraud, tu me soupçonnes, lorsque moi-même... (*L'amenant mystérieusement sur le devant de la scène.*) Si tu savais, Giraud... sais-tu bien ce que tu es ? tu es... un ingrat.

(*Il lui serre violemment la main, et sort par le fond. Marguerite le suit.*)

* Marguerite passe à la gauche de Dutilleul, en l'habillant.

SCÈNE XX.

PAUL, CAROLINE, GIRAUD, MADAME GIRAUD.

GIRAUD.

Ah! mon Dieu, quel ton! quelle figure? Pauvre ami, je lui ai fait de la peine.

MADAME GIRAUD, *qui est entrée par la droite du spectateur, au moment où sort Dutilleul.*

Enfin, il est sorti... Ah! je respire. Mais, M. Giraud, qu'avez-vous donc fait à M. Dutilleul? il se plaint de vous.

GIRAUD.

Il se plaint de tout le monde.

PAUL.

Ah! oui, il était joliment en colère, bon ami.

CAROLINE.

Il veut nous quitter.

GIRAUD.

Nous quitter! Là, voyez-vous, madame Giraud, tous les avantages d'une pension, les voilà perdus. J'ai eu tort avec lui, c'est possible; mais il ne nous quitterait pas pour cela.

AIR *de la Tarentelle de* la Muette.

Oui, je vois ce que c'est!
Mon ami vous déplaît,
Et personne ne fait
Ce qu'il désire!
Je prétends cependant
Qu'il soit heureux, content!
Je veux qu'ici
Il soit comme chez lui.

CAROLINE.

C'est mon frère en jouant
Qui faisait son tourment!...

PAUL, *à Caroline.*

C'est vous en lui contant
Votre martyre!...

MADAME GIRAUD.

C'était à qui mieux mieux!
Mais vous irez tous deux...

GIRAUD, *à Caroline.*

A Saint-Germain!

(*A Paul.*) Au collége demain!...
Oui, je vois ce que c'est, etc.

ENSEMBLE.

MADAME GIRAUD.
Oui, voilà ce que c'est!
Je savais qu'il crierait!
Cet homme ici ne fait
Que mon martyre!
Non; mon cœur maintenant
Ne sera plus content
Que son ami
Ne soit sorti d'ici.

ENSEMBLE.

CAROLINE, *à Paul.*
C'est bien fait... C'est bien fait!
Et voilà ce que c'est!
(*A elle-même.*)
Mais quel triste projet
Et quel martyre!
Par bonheur mon amant
Ne voudra pas vraiment
Que mon mari
Soit un autre que lui!

PAUL, *à Caroline.*
C'est bien fait... c'est bien fait!
Oui, voilà ce que c'est!
(*A lui-même.*)
Mais quel vilain projet
Et quel martyre!
Par bonheur cependant,
Pour calmer mon tourment,
J'espère ici
Dans notre bon ami!

CAROLINE, *à Giraud.*
Ah! de notre belle-mère
Voilà les conseils!... Pourtant
C'est elle que sa colère
Accusait bien hautement!

MADAME GIRAUD.
Comment?

GIRAUD.
Je le crois sans peine.

MADAME GIRAUD.
Du tout, Ce n'est pas moi!... Mais
C'est votre bonne à la sienne
Qui donna...

GIRAUD.
Quoi?

MADAME GIRAUD.
Deux soufflets!!

GIRAUD, *furieux.*
Des soufflets! Jusqu'à ma cuisinière!

REPRISE EN CHOEUR (*deux fois*).
Oui, voilà ce que c'est, etc.

MADAME GIRAUD, *avec colère.*
Comme c'est agréable, un pensionnaire!

GIRAUD, *hors de lui.*
Agréable ou non, je le garderai, je garderai Dutilleul malgré vous, quand je devrais rester seul avec lui... oui je me fâcherai, moi je tiens à mon pensionnaire... je ferai maison nette, je vous renverrai tous.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, DUTILLEUL, et ensuite CÉLESTIN.

DUTILLEUL, *qui est entré pendant les derniers mots.*
Tu ne renverras personne pour moi; je ne le souffrirai pas, entendez-vous.

TOUS, *s'empressant autour de lui.*

Ah! bon ami! ce cher ami! *

DUTILLEUL, *essoufflé.*

Oui, votre ami, qui n'en peut plus, et qui vous apporte du bonheur; d'abord, je demande la grâce de tout le monde.

PAUL, *sautant de joie.*

Je n'irai pas au collége.

DUTILLEUL.

Quant à ta fille, tu me connais, tu as confiance en moi; je l'ai vue naître, cette chère enfant, je lui fais un cadeau qui ne me coûtera rien, je lui donne un mari.

TOUS.

Un mari!

DUTILLEUL.

Un jeune homme que nous avions tous mal jugé; je sais tout, grâce à une explication qui aurait bien pu me coûter cher... il voulait me jeter par la fenêtre, et il demeure au cinquième... Enfin, (*à Giraud*) je te conterai cela. (*A part, en s'essuyant le front.*) Dieu! se donner tant de peines pour la femme et les enfans des autres! (*Haut.*) Depuis long-temps il aimait Caroline; il la suivait partout, quand elle sortait avec madame, qui voudra bien lui pardonner (*bas à madame Giraud*) en faveur du motif.

MADAME GIRAUD.

Quoi, c'était pour elle! (*A part.*) Quelle indignité!

DUTILLEUL, *à Giraud.*

Il sera ton gendre, ton associé; il a quelque bien qu'il mettra dans ta maison: ça ne fera pas de mal, tu me rendras mon argent... et ce gendre, ce mari que je vous donne, le voici.

CAROLINE.

Ah! c'est lui.

(*Célestin entre par le fond, sans moustaches ni favoris, et se place entre Dutilleul et Caroline.*)

GIRAUD.

Comment, le jeune homme de ce matin!... et ses moustaches?

CÉLESTIN.

Monsieur, je m'en suis privé: on m'a dit que pour entrer dans votre maison, il fallait se raser, et c'est ce que j'ai fait.

MADAME GIRAUD, *à part.*

Il était beaucoup mieux auparavant.

PAUL.

Dites donc, monsieur, si elles ne vous servent plus vos moustaches, voulez-vous me les donner?

CÉLESTIN, *le repoussant doucement.*

Petit farceur!

* Paul, Caroline, Dutilleul, madame Giraud, Giraud.

SCÈNE XXI.

MARGUERITE, PAUL, CAROLINE, CÉLESTIN, DUTILLEUL, MADAME GIRAUD, GIRAUD.

MARGUERITE, *au fond.*

Ah! ben, oui... pour moi ça.

DUTILLEUL.

Qu'est-ce donc, Marguerite? qu'y a—il?

MARGUERITE.

Il y a, monsieur, que ce logement dont vous me parliez, c'est pour vous moquer de moi; ce n'est pas une mansarde, c'est un petit appartement complet au troisième; ça ne me convient pas.

DUTILLEUL.

Eh bien! ça me convient à moi, et je le prends.

TOUS, *vivement.*

Comment, vous nous quittez, bon ami?

DUTILLEUL.

Oui, mes enfans, oui je vous quitte, et c'est ce que j'ai de mieux à faire pour vous comme pour moi.

GIRAUD.

Eh! n'es-tu donc plus mon ami?.. mais cela ne se peut pas, (*vivement*) tu es notre pensionnaire, tu nous resteras, tu as payé d'avance.

MADAME GIRAUD.

M. Dutilleul...

PAUL, *le prenant par son habit.*

Oh! d'abord, moi je ne te lâche pas.

CAROLINE, *le prenant par le bras*

Ni moi non plus.

DUTILLEUL, *attendri.*

Mes amis, mes bons amis, allez-vous me faire pleurer à présent?... Ecoutez-moi: Je suis vieux; le célibat, qui commence si bien, ne finit pas de même... Un vieux garçon est à charge à tout le monde, et réciproquement; il lui faut ses habitudes, sa tranquillité, sa liberté, et je reprends tout cela. J'ai craint l'isolement; j'ai voulu essayer d'une pension, j'en ai assez. On gêne, on est gêné chez les autres; mais il n'y a rien de tel que d'être à son aise, chez soi, au coin de son feu avec sa vieille gouvernante. (*Ouvrant ses bras et lui souriant.*) Viens, Marguerite, viens. (*Marguerite passe auprès de lui, à sa droite, et lui donne le bras.*) Je ne m'éloigne que de deux étages; du moins si vous parlez de votre bonheur, j'y croirai... Vous serez toujours mes amis, ma famille, et je vous verrai souvent, très-souvent, mais... chez moi.

MARGUERITE, *à part.*

C'est-à-dire, cheznous.

DUTILLEUL.

AIR : *Vaudeville du Baiser au Porteur.*

A soixante ans il faut, avec sagesse,
Rentrer chez soi, vivre en paix !... M'y voilà !
Que manque-t-il encore à ma vieillesse ?
Une famille !... (*Montrant ceux qui l'entourent.*)
Ils m'en servent déjà...
Quelques amis... (*S'avançant vers le public.*)
J'espère en trouver là.
Soyez les miens, les nôtres !... Si du zèle
Doit vous fixer, nous sommes sûrs de vous ;
Heureux, enfin, si le public fidèle
Pouvait se mettre en pension chez nous !

FIN.

LE BRIGAND

NAPOLITAIN,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

M. Lepeintre aîné,

Rôle de Diavolo dans le Brigand Napolitain.

(Théâtre du Vaudeville.)

Lith. 1811 H. D. des Pins

LE BRIGAND NAPOLITAIN,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM.

DARTOIS, ADOLPHE DE L*** ET DE FORGES;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 25 SEPTEMBRE 1829.

PARIS.
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AMBROSIO, *dit* DIAVOLO, fameux chef de brigands.	M. Lepeintre aîné.
GUSTAVE DE MÉRIGNY, jeune peintre français.	M. Thénard.
LOUISA D'AMALFI, veuve d'un seigneur romain.	Mlle Florival.
CARLO, jeune lazzarone.	M. Hippolyte.
CAPLAIN, vieux Français, lieutenant de Diavolo.	M. Lepeintre jeune.
SACRIPANTI, FORIOSO, faisant partie de la bande de Diavolo.	M. Emmanuel. / M. Emilien.
LAZARO, apprenti voleur.	Le petit Lepeintre.
BOULE DE NEIGE, nègre, voleur.	M. Lacombe.
Brigands de la bande de Diavolo.	
Domestiques de Louisa.	
Lazzaroni.	
Peuple.	
Baladins.	

Le premier acte se passe à Naples, et le second dans les environs.

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n. 6.

LE BRIGAND NAPOLITAIN,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une place dans un des faubourgs de Naples. A gauche, une maison de belle apparence. A droite, en face de la maison, des baraques de fantoccini, devant lesquelles sont des tréteaux pour faire la parade. Dans le fond, on aperçoit des maisons et des édifices.)

SCÈNE PREMIERE.

BALADINS, LAZZARONI, PEUPLE.

(*Au lever du rideau, un paillasse et d'autres baladins paraissent sur les tréteaux, qui sont éclairés par une rangée de lampions : au son d'une fanfare bruyante, ils attirent devant leurs baraques les gens du peuple répandus sur la place. Les lazzaroni quittent un marchand de macaroni, qu'ils entouraient, pour venir grossir la foule des curieux. Ce lever de rideau doit présenter un tableau animé.*)

CHOEUR des baladins.

AIR *de la Cenerentola.*

Entrez, entrez, messieurs, le plaisir vous appelle.
Il faut toujours obéir à sa voix!
De monseigneur Polichinelle
Venez admirer les exploits.

CHOEUR de peuple.

Nous accourons; ici, le plaisir nous appelle,
Il faut toujours obéir à sa voix.
De monseigneur Polichinelle
Allons admirer les exploits!

(*Tout le monde entre dans les baraques, les baladins disparaissent aussi.*)

SCÈNE II.

GUSTAVE, LOUISA.

LOUISA, *en costume simple, mais élégant.*

Mon cher Gustave, nous avons prolongé notre promenade plus tard qu'à l'ordinaire ....

GUSTAVE.

Le temps passe vite, en parcourant ces riantes campagnes de Naples, surtout avec un guide tel que vous...

LOUISA.

Notre sécurité augmente encore notre bonheur, et je me félicite tous les jours d'être venue habiter ce faubourg... Ici, je puis vous voir à chaque instant, et j'échappe enfin aux persécutions du comte d'Amalfi, mon beau-frère! Que de chagrins ne m'a-t-il pas causés pendant mon veuvage!... combien n'ai-je pas eu à souffrir de ses assiduités!... Enfin, depuis quelque temps, je n'entends plus parler de lui, et j'espère que, découragé par mes refus, il aura porté ailleurs ses vues intéressées.

GUSTAVE.

Je suis loin de partager votre sécurité, ma chère Louisa... Quoiqu'étranger, je connais peut-être mieux que vous le caractère de vos compatriotes... jamais leur vengeance n'est plus à craindre que lorsqu'elle paraît sommeiller.

LOUISA.

Auriez-vous reçu quelque avis?...

GUSTAVE.

Ecoutez, Louisa... Jusqu'à ce jour, j'ai craint de vous faire partager mes inquiétudes, mais, depuis que vous m'avez donné le droit de veiller à votre sûreté, moins confiant que vous, j'ai dû faire épier les démarches de notre ennemi commun, et j'ai enfin acquis la certitude qu'il n'a pas renoncé à ses projets....

LOUISA, *vivement.*

Vous m'effrayez!...

GUSTAVE.

J'ai mis sur ses traces un homme intelligent, qui chaque jour me rend compte de ses démarches...

LOUISA.

Qui donc?...

GUSTAVE.

Un jeune pêcheur lazzarone que vous avez pu voir quelquefois ici... il se nomme Carlo... Il y a deux mois, dans une de mes courses sur les bords du Garigliano, j'aperçus un malheureux emporté par le courant... je lui sauvai la vie, et depuis cet instant, il a conservé pour moi une reconnaissance qui me répond de son dévouement... Son air simple et naïf cache un esprit souple et adroit, et il a su se ménager des intelligences dans le palais du comte; les avis qu'il me donne journellement m'ont enfin fixé sur le parti qui me reste à prendre.

LOUISA.

Et qu'avez-vous décidé, mon ami?

GUSTAVE.

De quitter l'Italie, et de vous conduire en France!

LOUISA.

Quoi! abandonner ma patrie!

GUSTAVE.

Il le faut, chère Louisa... Le moindre retard pourrait devenir fatal... Votre beau-frère est puissant en ce pays, où les lois n'offrent souvent à l'opprimé qu'un bien faible appui... il soupçonne déjà notre intelligence... s'il apprenait qu'un mariage secret nous unit depuis un mois, sa fureur ne connaîtrait plus de bornes, et je frémis de vous exposer à sa vengeance... En France, au moins, dans ma belle patrie, qui va bientôt devenir la vôtre, nous serons à l'abri de ses coups...

LOUISA.

Mon ami, vous êtes mon seul protecteur... je m'abandonne à vous... je vous suivrai partout.

GUSTAVE.

Eh! bien... ne perdons pas de temps... dès demain, nous pouvons être sur la route de France.

AIR *de la Vieille.*

Au beau pays de France
Plus de chagrins, plus d'alarmes pour nous;
Ces bords chéris, ton aimable présence,
A mes regards va les rendre plus doux;
Mais mon bonheur fera bien des jaloux
Au beau pays de France.

M. Lepeintre aîné,

Rôle de Diavolo dans le Brigand Napolitain.

(Théâtre du Vaudeville.)

Lith. rue N. D. des Victoires

LE BRIGAND

NAPOLITAIN,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM.

DARTOIS, ADOLPHE DE L*** ET DE FORGES;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,

LE 25 SEPTEMBRE 1829.

PARIS.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1829

M. Lepeintre aîné,

Rôle de Diavolo dans le Brigand Napolitain.

(Théâtre du Vaudeville.)

Lith. rue N. D. des Victoires

LE BRIGAND NAPOLITAIN,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM.

DARTOIS, ADOLPHE DE L*** ET DE FORGES;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 25 SEPTEMBRE 1829.

PARIS.
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1829

que la caisse reste en vue.) Toi, Forioso, va chercher les chevaux... tu les attelleras à la voiture et tu prépareras nos montures... il faudra brûler le pavé... Vous, comme il est peu nécessaire qu'on vous voie en troupe à cette heure, quoique vous soyez très-proprement costumés, vous allez me faire l'amitié de vous promener autour de cette place... chacun de votre côté comme de bons bourgeois... et qu'on soit prêt à paraître au premier signal. (*Fausse sortie des brigands.*) Ah! un dernier mot de morale... Songez que vous avez besoin de toute votre tête... ainsi pas de stations dans les cabarets, et souvenez-vous toujours que les liqueurs fortes ravalent l'homme au niveau de la brute...

AIR : *Pour obtenir celle qu'il aime.*

Amis, que rien ne vous divise!
Et que chacun soit diligent!
Suivons toujours cette devise:
Rien pour rien, et tout pour l'argent.
Chassons toute honte frivole,
Vous savez tous que le Temps vole;
Sans égard pour les honnêt's gens,
Amis, faisons comme le Temps.

TOUS.

Sans égard pour les honnêt's gens,
Amis, faisons comme le Temps.

(*Ils se dispersent.*)

SCÈNE VI.

DIAVOLO, *seul.*

Il y a de la témérité à me hasarder ainsi dans Naples, où mon signalement est donné partout... Si l'on pouvait soupçonner que le docteur en habit galonné n'est autre que le fameux Ambrosio Barbone, surnommé Diavolo, qui occupe aujourd'hui les cent bouches de la renommée et les gorges du Pausilippe... autrefois pauvre lazzarone... et aujourd'hui chef de... Allons, ne songeons qu'à l'expédition délicate dont je suis chargé... Ce n'est pas l'enlèvement qui m'embarrasse... Récapitulons: ce Français se nomme Gustave de Mérigny... c'est bien... il vient tous les soirs dans cette maison... c'est encore bien... oui... mais cela ne suffit pas... Si j'allais faire une méprise?... j'aurais grand besoin de renseignemens plus positifs... (*On entend chanter dans la coulisse.*) J'entends du bruit... on vient de ce côté.... observons...

(*Il se retire à l'écart près de la maison à gauche.*)

SCÈNE VII.

DIAVOLO, *caché*, CARLO.

CARLO.

AIR : *Eh! vogue la nacelle.* (de Panseron.)

Aussitôt qu'on s'éveille,
Chanter un gai refrain;
Sans penser à la veille,
Sans croire au lendemain;
Ne voir par la tristesse
Aucun beau jour terni,
Adorer la paresse
Et le macaroni:
Voilà, voilà la vie,
Exempte de soins et d'envie,
Voilà, voilà la vie
Des vrais lazzaroni.

DIAVOLO.

Voilà un gaillard qui n'engendre pas la mélancolie.

CARLO, *bâillant.*

Ah! il paraît qu'il est tard... tantôt je m'étais étendu là-bas sous ces portiques, et ma foi, il faisait si chaud que je m'y étais endormi... Le joli rêve que je faisais... j'étais riche comme un roi; j'avais quatre sous à dépenser par jour... aussi comme je m'en donnais!... quelle bombance!... je m'arrêtais à tous les marchands de macaroni, et je mangeais.

DIAVOLO, *à part.*

Il me semble reconnaître...

CARLO.

Je mangerais encore si je n'avais pas été réveillé par ces hommes... Ils ont passé tout près de moi sans me voir... si près, qu'ils m'ont effleuré le visage avec leurs manteaux. Ah! ça, maintenant que j'y pense, que signifient ces mots que l'un d'eux a prononcés? « Le capitaine a beau dire, je ne me sens « pas si à mon aise ici que dans nos gorges du Mont-Pausi- « silippe... » Le Mont-Pausilippe! n'est-ce pas là que ce scélérat de Diavolo... Ah! bah! qu'est-ce que ça me fait?... L'essentiel à cette heure, est d'aller prendre les ordres du seigneur Gustave.

DIAVOLO, *qui s'est rapproché.*

Gustave!...

CARLO.

Brave jeune homme! Il m'a fait dire de venir le trouver

dans la maison de la signora Louisa... et je n'aurais garde d'y manquer... il a sans doute besoin de moi...

DIAVOLO, *examinant Carlo de plus près.*

Plus j'examine ce garçon, et plus il me semble...

CARLO.

Entrons...

(*Il va pour entrer et se trouve nez à nez avec Diavolo.*)

DIAVOLO.

Eh! c'est Carlo!...

CARLO, *reculant.*

Hein!... qui va là?...

DIAVOLO.

Ami... imbécille!

CARLO.

Qu'est-ce qui me reconnaît comme ça dans l'ombre?

DIAVOLO.

C'est moi... Comment, Carlo, tu as oublié un ancien camarade?... nous avons souvent couché sous le même toit... à la belle étoile!

CARLO.

Santa Madona! c'est Ambrosio!... Comme te voilà galonné des pieds à la tête!...

DIAVOLO.

Et je n'en suis pas plus fier!...

CARLO.

Tu as toujours été ambitieux, toi... serais-tu tambour-major?...

DIAVOLO.

Non, je suis médecin. (*Avec emphase.*) J'ai voyagé, j'ai parcouru les quatre parties du monde... l'Europe... l'Asie... l'Afrique et la Lorraine... J'ai étudié les hommes, les climats, les mœurs et les fluxions de poitrine.

CARLO.

Et tu t'es enrichi en guérissant?...

DIAVOLO, *lui frappant sur l'épaule.*

Oui, grâce aux simples que j'employais.

CARLO.

Eh! bien! moi... je suis toujours comme avant ton départ... Mon humeur, ma figure... ma bourse, mon costume. rien n'a changé... Je suis lazzaronne, ni plus, ni moins... mon pli est pris...

DIAVOLO.

Et tu te crois heureux?...

CARLO.

Mais, oui... les temps ne sont pas trop durs... le macaroni n'est pas cher!...

DIAVOLO.

Toujours insouciant.

CARLO.

Toujours!...

AIR : *Des coups d' poings.* (Amédée de Beauplan.)

Je n'ai rien, (*bis.*)
J' m' trouv' bien
Dans mon étoffe!
Citoyen
Philosophe,
Je n' fais rien,
Et je fais bien.
Qu'on m' pouss' par-là!
A droite, à gauche, tout m' va!
Plus gai qu'un roi,
Partout je suis comm' chez moi.
Sans ambition, sans effroi,
Sans argent et sans emploi,
On n'est pas, tu le voi,
Plus heureux que moi.

De la foule je m'approche,
Et je m'y trouve engagé,
Sans avoir l'œil sur ma poche,
On n' me prendra pas c' que j'ai.
Je n'ai rien, etc.

A la fin d' mon temps sur la terre,
Mes héritiers, c'est conv'nu,
A mon départ n' riront guère.
J' m'en irai comm' je suis venu...
Je n'ai rien, etc.

DIAVOLO.

Chacun son système... Mais, dis-moi donc... tout-à-l'heure, quand je t'ai rencontré, avec qui causais-tu?

CARLO.

Avec personne...

DIAVOLO.

C'est singulier... il m'avait semblé t'entendre prononcer un nom... Gustave, je crois... Connaîtrais-tu quelqu'un qui s'appelât ainsi?

CARLO.

Pourquoi?

DIAVOLO, *d'un air mystérieux.*

Ah! je puis te dire cela à toi... J'ai un secret important à communiquer à un jeune peintre français qui porte ce nom... mais, sans doute, ce n'est pas le même individu...

CARLO, *vivement.*

Un peintre français... M. Gustave de Mérigny!...

DIAVOLO.

Precisément!

CARLO.

Un brave jeune homme!

DIAVOLO.

Tu t'intéresses à lui?

CARLO.

Entre nous deux, c'est à la vie, à la mort... tu me connais, tu sais si je suis paresseux?...

DIAVOLO.

Paresseux comme un lazzarone... c'est tout dire...

CARLO, *avec feu.*

Eh bien! vois-tu... pour M. Gustave, je ne dormirais ni jour, ni nuit, et celui qui voudrait lui faire de la peine aurait affaire à moi et à une vingtaine de gaillards, mes amis, qui sont là à dormir dans les environs, et sur lesquels je puis compter.

DIAVOLO, *à part.*

C'est bon à savoir. (*Haut.*) Ah! mon cher Carlo, que je suis aise alors de t'avoir rencontré... Par état, je suis en rapport avec beaucoup de monde...

CARLO.

Eh bien!...

DIAVOLO, *à voix basse.*

Eh bien! apprends que j'ai découvert un complot infâme contre le seigneur Gustave...

CARLO.

Il serait vrai?... les scélérats!... C'est sans doute encore le beau-frère... ce damné comte d'Amalfi...

DIAVOLO.

Comme tu dis... c'est ce damné comte d'Amalfi... Mais je suis là... je puis mettre le seigneur Gustave à l'abri de toute persécution, et pour cela, il ne me faudrait avec lui qu'un entretien de quelques minutes...

CARLO.

Cher Ambrosio !... va, je n'oublierai jamais ce service-là... justement il m'attend ce soir... Viens, je vais te présenter !

DIAVOLO.

Non... je ne voudrais pas entrer dans cette maison... je craindrais d'être vu par les domestiques... et j'ai des raisons particulières...

CARLO.

C'est juste !... mais alors comment faire?...

DIAVOLO.

Ne pourrais-tu pas lui dire qu'un ami lui demande un entretien secret... ici, sur cette place ?...

CARLO, *avec quelque défiance.*

Un entretien secret !...

DIAVOLO.

Oh ! tu seras là... avec lui... je n'ai rien de caché pour un ami comme toi...

CARLO.

A la bonne heure... Je vais entrer seul, et dans un instant, je t'amène le seigneur Gustave !...

DIAVOLO.

A merveille !... (*A part.*)

AIR : *Walse d'Amédée de Beauplan.*

ENSEMBLE.

Ça va bien. (*bis.*)
Qu'il sorte de sa demeure,
Ça va bien. (*bis.*)
Tout à l'heure
Je le tien.

CARLO.

Ça va bien. (*bis.*)
J'entre dans cette demeure.
Ça va bien. (*bis.*)
Tout à l'heure
Je revien.

CARLO, *serrant la main de Diavolo.*

Ah ! je rends grâce à nos destins bizarres
Qui d'un ami t'ont fait r'connaître la voix.
Les honnêt's gens comme toi sont si rares...

DIAVOLO.

Ils ne sont pas si rares que tu crois.

ENSEMBLE.

Ça va bien, etc.

CARLO.

Ça va bien, etc.

(*Carlo entre dans la maison à gauche.*)

SCÈNE VIII.

DIAVOLO, *seul.*

Ça marche !... le moment décisif approche... En avant le signal en forme de sérénade pour faire paraître nos gens...

(*Il chante en s'accompagnant sur la mandoline.*)

AIR *nouveau de M. Doche fils.*

Voici le soir,
Bientôt il fera noir !...
Plus de travaux,
C'est l'heure du repos.
Bons paysans,
Il faut quitter les champs.
Tendron léger,
C'est l'heure du berger.
Heureux amans,
A mes accens
Accourez, il est temps !
Il est temps !
Ah ! ah ! ah ! etc.

(*Regardant autour de lui.*)

Eh bien !... personne encore...

DEUXIÈME COUPLET.

Voici le soir,
Tout est calme, il fait noir.
Plus de jaloux,
Pourquoi donc tardez-vous ?
A pas de loups,
Amans, accourez tous...
L'instant peut fuir,
Sachez bien le saisir.
Heureux amans,
A mes accens
Accourez, il est temps.

BRIGANDS *paraissant de différens côtés.*

Il est temps !
Il est temps !
A ses accens
Accourons, il est temps.

ENSEMBLE.

DIAVOLO.

Ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

SCÈNE IX.

DIAVOLO, FORIOSO, BRIGANDS.

DIAVOLO.

Enfin les voilà à leur poste. (*Bas et rapidement.*) Ici, Forioso.

FORIOSO.

Présent!...

DIAVOLO.

La voiture?...

FORIOSO.

Au détour de l'hôtel, prête à rouler...

DIAVOLO.

Mon cheval?

FORIOSO.

N'attend plus que vous!

DIAVOLO.

Bon!... vos manteaux?...

FORIOSO, *lui montrant le sien.*

Nous les avons.

DIAVOLO.

Maintenant, toi et les autres... attention à la conversation et à mes moindres mouvemens, le mot d'ordre est toujours : *Il est temps !!!* Les yeux fixés sur moi et mon interlocuteur, le reste comme à l'ordinaire ; on vient... disparais...

(*Forioso sort par la gauche, les autres brigands disparaissent.*)

SCÈNE X.

DIAVOLO, GUSTAVE, CARLO; FORIOSO, BRIGANDS *cachés.*

(*Pendant cette scène, on voit les brigands avancer leurs têtes de temps en temps et prêter la plus grande attention à tout ce qui se passe.*)

CARLO, *sortant de la maison avec Gustave.*

Oui, seigneur... c'est une ancienne connaissance... un bon garçon... Vous pouvez vous fier à lui comme à moi-même.

DIAVOLO, *s'approchant.*

Seigneur, je suis heureux de pouvoir vous être utile. Vous êtes artiste... moi aussi... je le suis dans mon genre, et j'espère que nous ferons plus ample connaissance.

GUSTAVE.

Monsieur... vous avez, m'a-t-on dit?...

DIAVOLO.

Un secret important à vous communiquer. Ah! jeune homme! vous avez de puissans ennemis...

GUSTAVE.

Je le sais...

DIAVOLO.

Ils sont à craindre. (*L'entraînant peu à peu vers la gauche.*) Apprenez que la plus noire trahison se prépare contre vous.

GUSTAVE.

Que prétendent-ils?

DIAVOLO.

Vous faire enlever une de ces soirs, au moment où vous y penserez le moins... Vous savez comment cela se pratique en ce pays...

GUSTAVE. *souriant.*

M'enlever!... L'exécution de ce projet me semble assez difficile...

CARLO.

Oui, nous sommes-là.

DIAVOLO.

Difficile! c'est ce qui vous trompe... rien de plus aisé! (*L'entraînant toujours à gauche.*) Et pour cela ils n'ont qu'un mot à dire?...

(*Il passe entre Gustave et Carlo, de façon que Gustave se trouve à sa gauche.*)

CARLO.

Et ce mot.. c'est?...

DIAVOLO, *élevant la voix.*

Il est temps!

(*Au même instant, les brigands qui ont paru derrière Gustave se précipitent sur lui, et le roulent dans un manteau.*)

GUSTAVE, *d'une voix étouffée.*

Lâches!

CARLO, *voulant le défendre.*

Misérables!

DIAVOLO.

Silence!

(*Il se retourne vivement vers Carlo, lui jette son manteau sur la tête et l'enveloppe. Celui-ci, en se débattant, tombe à terre. Pendant ce temps, les brigands ont entraîné Gustave. Diavolo s'élance vers la voiture, qu'on voit aussitôt disparaître, et l'on entend le roulement des roues.*)

CARLO, *faisant de vains efforts pour se débarrasser.*

Au feu! à l'assassin! au secours!...

SCÈNE XI.

CARLO, *toujours par terre*, LOUISA, DEUX DOMESTIQUES *avec des flambeaux, sortant de la maison.*

(*Ils relèvent Carlo.*)

LOUISA.

Quel est ce bruit?... c'est Carlo!

CARLO.

Ouf! j'étouffais!

LOUISA.

Carlo!... de grâce!... où est Gustave?

CARLO.

Ah! madame! les scélérats de brigands! ils l'ont enlevé!

LOUISA.

Enlevé!...

CARLO.

Ils sont déjà bien loin!... Mais j'y pense... Ces paroles que j'ai entendues... Plus de doute, c'est un tour de cet infernal Diavolo!...

TOUS.

Diavolo!

CARLO.

Mais, je me vengerai!... je vous vengerai!... je vengerai tout le monde!... (*Appelant.*) A moi, lazzaroni!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LAZZARONI, FEMMES DU PEUPLE.

AIR : *Sonnez, cornemuse et musette.* (Dame blanche.)

CARLO, *ENSEMBLE.*

Holà! debout! compagnons plein de zèle;
Debout! debout! un ami vous appelle.
A ses accens, accourez tous;
Venez, il a besoin de vous.

CHOEUR.

Courons, courons, compagnons plein de zèle;
Courons, courons, un ami nous appelle;
A ses accens accourons tous;
Venez, il a besoin de nous.

Pourquoi ces cris et ce tapage;
Quelqu'un te ferait-il outrage?
A te venger nous voilà prêts.
Mon cher Carlo, tu nous connais...
A ta voix les lazzaroni,
Près de toi se rendent ici.
Faut-il se battre, mon ami,
Nous sommes bons là, Dieu merci.
Oui, nous voici. (*bis.*)

CARLO.

Camarades, le corps respectable des lazzaroni a été outragé, baffoué dans mon individu. Vengeance !

TOUS.

Vengeance !

CARLO.

Bravi !... Il y aura des risques à courir, mais il y aura des ducats à gagner !... et je vous connais, vous ne reculerez pas !.. Allons, mes amis, du courage, de l'adresse, et le reste à la grâce de Dieu et du grand Saint-Janvier, notre patron.

FINAL.

AIR *de Blangini.*

Il faut, il faut partir,
Il faut se mettre à leur poursuite,
Et qu'ils nous rendent, dans leur fuite,
Le bien qu'ils viennent de ravir.
Il faut, il faut partir.

LOUISA.

A quel destin doit-il s'attendre.
Cher Gustave, l'ai-je perdu?

CARLO.

C'est par ma faut' qu'on l'a su prendre,
Et c'est par moi qu'il vous sera rendu.

CHOEUR, en montrant Louisa.

Douce espérance,
Par ta puissance,
Calme d'avance
Tant de douleur.
Douce espérance,
Viens dans son cœur !

REPRISE GÉNÉRALE.

Il faut, il faut partir, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente une des [illegible]es du Mont-Pausilippe. Au fond, un sentier qui descend au milieu de rochers escarpés. A gauche, une caverne, dont l'entrée est masquée par des broussailles. Ça et là des fragmens de rochers servant de siéges.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SACRIPANTI, LAZARO, BRIGANDS.

(*Au lever du rideau, Lazaro et des brigands sont occupés à regarder Sacripanti qui leur montre, avec un jeu de cartes, comment on fait sauter la coupe. D'autres jouent aux dés. Un brigand est en faction dans le fond, sur le rocher.*)

CHOEUR.

AIR : *Le vin, par sa douce chaleur.* (Le Solitaire.)

Mes amis, exerçons-nous bien !
Il faut conquérir la richesse !
Avec la force, avec l'adresse,
On ne manque jamais de rien,
Non, jamais de rien.

SACRIPANTI.

Le monde est un champ de pillage
Où chacun peut, sans aucuns droits,
Saisir le bonheur au passage...
Les malheureux sont les maladroits !

CHOEUR.

Mes amis, exerçons-nous bien, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAPLAIN, *sortant de la caverne.*

CAPLAIN.

Bravo !... mes enfans !... je vous trouve tous à l'étude...

SACRIPANTI.

Eh ! c'est le père Caplain.

CAPLAIN.

Oui, c'est votre ancien qui vient vous encourager dans vos essais, et vous aider de ses conseils...

Même air.

Que les succès vous récompensent;
Et puisqu'on dit que les arts
Vers la perfection s'avancent,
Ne soyons pas dans les traînards!...

CHOEUR.

Mes amis, exerçons-nous bien, etc.

CAPLAIN, *allant à ceux qui ont les cartes.*

Voyons, par ici, commence-t-on à faire sauter la coupe avec adresse?

LAZARO, *présentant des cartes et faisant sauter la coupe.*

Tenez...

CAPLAIN.

Bien!... Voilà un petit gaillard qui promet; il ira loin, s'il continue. (*Allant d'un autre côté.*) Et de ce côté... la deuxième classe... Fait-on gentiment la montre et le mouchoir?... enlève-t-on la bourse avec agrément?...

(*Pendant qu'il fait ces questions, Lazaro le suit et lui enlève sa montre et son mouchoir.*)

LAZARO.

Dame!... tâtez-vous plutôt...

CAPLAIN, *se tâtant.*

Comment, ma montre?...

LAZARO, *la lui montrant.*

La voilà!

CAPLAIN.

Mon mouchoir?...

LAZARO, *le montrant.*

Le voici!

CAPLAIN, *pleurant de joie.*

Ah! mes amis... (*Embrassant Lazaro.*) mes jeunes amis!... vous ferez un jour de grands hommes... Qu'un père doit être fier de pouvoir donner à ses enfans une éducation comme celle-là!... C'est dommage que je commence à me rouiller... Oh! dame, on n'a pas quatre-vingts ans pour rien...

SACRIPANTI.

Parbleu! père Caplain... vous devez avoir eu de fameuses aventures, pendant une vie aussi longue?...

CAPLAIN.

Je vous en réponds...

AIR : *La Sentinelle.*

Chez l'étranger, comme dans mon pays,
J'ai travaillé toujours en conscience,
A Londre, à Vienne, à Berlin, à Paris,
Quels pas mon art fit faire à la science!
Pour vous guider dans vos essais,
Vous apprendrez mes revers, mes victoires,
Car, à l'exemple d'un Français,
Mon rival en gloire, en succès,
Je vais publier mes mémoires!

Onze volumes in-octavo, avec une préface, des notes, des pièces justificatives... et un *fac simile* de mon écriture... J'ai commencé bien jeune; (*ôtant son chapeau*) sous M. Mandrin, j'étais apprenti dans sa troupe.

LAZARO.

Comment, père Caplain, vous avez connu le grand Mandrin?... c'est pas possible...

CAPLAIN.

Cet imbécille!... Apprends donc ta chronologie, avant de faire des questions... Récapitule... Mandrin florissait en 1753... je suis de 1740, tu vois donc bien... Et je peux dire que c'était un homme respectable. Son siècle l'a méconnu, mais la postérité lui rendra justice... Quant à moi, je compte finir mes jours sous le beau ciel de Naples, pays hospitalier où l'on fabrique d'excellens savons et où il n'y a pas de gendarmes!...

LE BRIGAND, *en faction.*

Voilà le capitaine!

CAPLAIN, *tirant son sabre.*

Notre brave capitaine!... Allons, enfans, sous les armes pour le recevoir.

(*Tous se mettent sous les armes.*)

AIR : *des Jolis Soldats.*

Notre chef revient plein de gloire,
Après une expédition.
Pour rendre hommage à sa victoire,
Amis, un peu d'attention.
Ne méritons pas de reproches.
Il connaît les hommes comm' leurs poches,
Aussi de toutes parts il prend!
Ah! c'est un fameux conquérant. (*bis.*)
Ran, ran, ran, ran!
Halte!... front!... alignement.
Garde à vous!... alignement.

(*Diavolo a paru sur les rochers; il arrive en scène à la fin du couplet.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DIAVOLO; *il a le costume de chef de brigands, et s'avance au milieu du théâtre.*

DIAVOLO.

Bien, mes amis!... A vous tous présens, salut, argent et bon appétit!... (*Otant son manteau.*) Bonjour, Caplain; tout a-t-il bien été pendant mon absence?...

CAPLAIN.

Mais, oui, capitaine... je suis assez content de ces gaillards-là...

DIAVOLO.

Quelles sont les prises?...

CAPLAIN, *lui présentant un papier.*

En voici la facture.

DIAVOLO, *s'asseyant.*

Voyons ça... (*Lisant sur la note.*) Boule-de-Neige?...

UN NÈGRE, *s'avançant.*

Présent!

DIAVOLO, *le regardant et lisant.*

« Avoir enlevé sur la route de Rome, un fourgon chargé « de meubles et d'instrumens de musique pour un ambassa« deur!... » (*S'interrompant.*) Ça va peut-être faire manquer un traité de paix!... (*Lisant.*) « Sacripanti!... »

SACRIPANTI, *s'avançant, des écrins à la main.*

Présent!

DIAVOLO, *lisant.*

« Arrêté la voiture de la Prima Donna du théâtre de San« Carlo... qui s'en allait en représentations!... » (*S'interrompant.*) Diable! ce n'est pas mauvais ça... Qu'as-tu trouvé dans cette voiture?...

SACRIPANTI.

Deux écrins... et une malle remplie d'effets!

DIAVOLO.

Bon!... ah! ça j'espère que tu as eu des égards pour elle, c'est que je tiens à cela, voyez-vous! Dieu!... les femmes!... sexe enchanteur!... qui nous donne l'exemple des vertus... et qui voyage avec des bijoux... Voyons les écrins... (*Sacripanti*

lui présente un écrin qu'il ouvre et examine.) Ah ! mon Dieu !... nous sommes volés !...

TOUS.

Volés !!!

DIAVOLO.

C'est du faux ! (*A Sacripanti, en lui montrant l'écrin.*) Et toi, tu as pris cela pour du fin... tu mériterais que je te les envoyasse reporter...

DIAVOLO.

Ah ! ça, maintenant, écoutez-moi... J'amène de Naples un prisonnier... Dans un instant, il sera ici...

CAPLAIN.

C'est sans doute quelque riche banquier ?

DIAVOLO.

Mieux que cela !... c'est un artiste... un artiste français...

CAPLAIN.

Un compatriote !... ça me fera plaisir de le voir...

DIAVOLO.

J'estime et j'aime les artistes !... les peintres surtout !... des circonstances diplomatiques me forcent à retenir celui-ci pendant quelque temps au milieu de nous, et je veux que son séjour dans nos montagnes soit pour lui une suite de plaisirs... Pour commencer, allez prendre vos costumes de fashionables... je ne me soucie pas que cet étranger puisse dire à ses amis et connaissances que les gens du célèbre Diavolo sont faits comme des voleurs... mettez-y de l'esprit national... allez...

AIR : *de Figaro.*

Que votre air, votre habit, rien n'attriste ;
De bon ton chacun doit faire assaut.
Qu'en ces lieux ce Français, cet artiste,
Trouve en nous des voleurs comme il faut.

CAPLAIN.

Nous le recevrons avec joie,
Par chacun il sera fêté.

DIAVOLO.

Qu'au milieu de nous il se croie
Dans un salon... à l'écarté...

CHOEUR.

Que notre air, notre habit, etc.

(*Ils sortent par la gauche.*)

SCÈNE IV.

DIAVOLO, *seul.*

Mon prisonnier peut arriver maintenant, tout est prêt pour le recevoir...

SCÈNE V.

DIAVOLO, FORIOSO, *puis* GUSTAVE, DEUX BRIGANDS.

FORIOSO.

Capitaine, après avoir fait, suivant tes ordres, plusieurs détours dans la forêt, nous venons d'arriver avec le prisonnier... il est là...

DIAVOLO.

Qu'on le conduise ici !...

(*L'orchestre joue en sourdine l'air* du Muletier. *Foriosо fait un signe dans la coulisse, Gustave paraît les yeux bandés et conduit par deux brigands. Diavolo lui ôte le mouchoir qui lui couvrait les yeux.*)

GUSTAVE, *regardant autour de lui.*

Où suis-je ?...

DIAVOLO.

Seigneur, vous êtes chez moi.

(*Sur un signe de Diavolo, Foriosо sort avec les deux autres brigands.*)

SCÈNE VI.

DIAVOLO, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Vous allez m'apprendre enfin ce que signifie la violence exercée contre moi ?...

DIAVOLO.

Seigneur artiste, mes gens auraient-ils manqué d'égards envers vous ?...

GUSTAVE.

Non ; ils m'ont enlevé avec une politesse toute particulière, c'est une justice à leur rendre...

DIAVOLO.

Ne parlons pas de justice ici... je veux que vous trouviez les attentions les plus délicates auprès du célèbre Diavolo.

GUSTAVE, *l'examinant.*

Diavolo!... je sais que votre coutume est de faire des prisonniers pour en tirer de riches rançons... Si tel est votre but... fixez la mienne... dès demain elle vous sera payée!

DIAVOLO.

Pour qui me prenez-vous? Comment, jeune homme, vous êtes musicien, vous êtes peintre, vous avez de grands talens: je n'ai pas vu vos ouvrages, mais je parle d'après votre réputation, et vous avez pu croire que, moi, Diavolo, l'ami, je dirai même le protecteur des artistes, j'ai songé un moment à vous faire payer une rançon... ah! vous m'avez mal jugé!..

GUSTAVE, *à part.*

Parbleu! voilà un plaisant original! (*Haut.*) Alors quel motif?...

DIAVOLO.

Quel motif? vous le demandez... vous êtes jeune, joli garçon... vous venez en Italie par amour pour les beaux-arts... c'est bien... mais vous vous avisez de plaire à une jolie veuve dont le comte d'Amalfi, seigneur puissant, convoite la fortune et les appas...

GUSTAVE.

C'est le comte d'Amalfi!...

DIAVOLO.

Certainement, c'est lui... « Diavolo, m'a-t-il dit... j'ai un « rival... il s'agit de l'éloigner pendant quelque temps; veux-« tu t'en charger? — Seigneurie, enchanté de faire quelque « chose pour votre honneur!..., quelles sont vos conditions?... « — Mille ducats et mon amitié. — J'accepte les mille du-« cats; demain votre rival ne sera plus dans Naples... » Vous voyez que j'ai tenu parole...

GUSTAVE.

Que trop bien!

DIAVOLO.

Mais vous n'aurez pas à vous plaindre, à moins pourtant que vous ne cherchiez à vous évader, car, dans ce cas, mes gens ont ordre de tirer sur vous... du reste, vous serez ici comme l'enfant de la maison... d'abord, l'air de ces montagnes est excellent; ensuite, toutes les jouissances de la vie... une société choisie... jeux, musique et table d'excellence! A

propos de table.... vous devez avoir besoin de prendre quelque chose?

GUSTAVE.

Ce n'est pas la peine... je ne prendrai rien...

DIAVOLO.

Si fait, parbleu, vous prendrez... on prend toujours avec nous... (*Il tire un coup de pistolet en l'air.*) C'est ma sonnette pour appeler mes gens!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CAPLAIN, SACRIPANTI, FORIOSO, BRIGANDS.

(*Ils ont tous mis des habits élégans, qui font des contrastes comiques avec leurs figures et le reste de leurs costumes.*)

CHOEUR, en arrivant.

AIR: *Voulez-vous des bijoux.*

Nous voilà! (*bis.*)
On nous appelle!
Et chacun, avec zèle:
Obéira.
Un mot, un geste pour cela,
Nous sommes là!

GUSTAVE, *les examinant.*

(*Parlé.*) Que vois-je!

DIAVOLO, *à Gustave.*

Ce sont de vrais fashionables, n'est-ce pas? (*Aux brigands.*) Messieurs, je vous présente un jeune Français.

Suite de l'air.

Pour le fêter qu'un banquet nous signale!
Il a des droits à l'estim' générale.

CHOEUR.

Rire et chanter! ah! pour cela
Nous sommes là!

DIAVOLO, *à Gustave.*

Vous ne voyez ici qu'une faible partie de ma troupe... le reste est en campagne pour une expédition lointaine... (*Montrant Caplain qui s'avance avec aisance.*) Voici le père Caplain, mon lieutenant, un Français, notre doyen d'âge, et le plus rusé coquin...

CAPLAIN.

Ah! capitaine, vous vous oubliez...

DIAVOLO, *se retournant.*

Allons, mes amis, que l'on dispose les tables de jeux, les instrumens de musique de l'ambassadeur... je donne ce soir une grande soirée, un *raout*...

GUSTAVE, *à part, les regardant.*

C'est qu'ils ont d'excellentes figures!... en vérité, dans toute autre circonstance... (*Haut.*) Ecoutez, M. le capitaine, on vous a donné mille ducats pour me retenir prisonnier; moi, je vous en offre deux mille pour me rendre la liberté.

CAPLAIN.

Deux mille ducats!...

GUSTAVE, *à Diavolo.*

Vous acceptez?...

DIAVOLO.

Je refuse!

GUSTAVE.

Comment?

DIAVOLO.

J'ai fait un marché et je tiens à remplir mes engagemens. J'ai donné ma parole!

GUSTAVE.

La parole d'un brigand!

DIAVOLO.

Est plus sûre que celle de certains honnêtes gens : ils font leurs sermens au ciel et les violent; moi, je les fais au diable, et je les tiens!

GUSTAVE.

Où la probité va-t-elle se nicher?

CAPLAIN.

Mais vous ne sentez pas votre bonheur, mon jeune compatriote!... Il y a des artistes qui paieraient pour être à votre place... où vos pinceaux trouveront-ils des sîtes aussi pittoresques, aussi romantiques que ceux-ci?...

DIAVOLO.

Et si vous voulez faire la figure, vous avez des modèles à revendre... Forioso! (*Forioso s'approche.*) Tenez, regardez-moi ce gaillard-là!... quelle tête d'étude!... comme c'est taillé!... on l'a surnommé le seigneur Alonzo... Et puis comptez-vous pour rien l'avantage de pouvoir dire à votre retour en France, quand vous raconterez vos voyages à vos jolies concitoyennes... Oui, mesdames, ce fameux Napolitain, ce Diavolo, dont on parle tant... eh bien! non-seulement je l'ai

vu... mais encore j'ai été son hôte pendant deux mois... « Ah! « mon Dieu! diront-elles... vous l'avez-vu cet infâme scélé- « rat!... ce tigre altéré de sang... sans doute, il a une figure « bien atroce... » Du tout, répondrez-vous... « Ce n'est pas « un infâme scélérat, ni un tigre altéré de sang... c'est un « franc gaillard, de bonne mine!... un bon enfant; » et si vous ajoutez : l'ami sincère des artistes, vous aurez fait un portrait ressemblant.

GUSTAVE.

Vous allez voir qu'il faut que je me félicite d'être prisonnier au milieu d'une bande de...

DIAVOLO.

De voleurs... allez... allez... dites le mot... nous ne nous fâcherons pas!... c'est vrai!... je suis un voleur... tous ces messieurs que voilà, sont des voleurs... un voleur, deux voleurs, trois voleurs... tous bons voleurs... C'est un état qu'on a si bien perfectionné et qui offre tant de nuances à l'observateur.

AIR *de la Mazourka.*

Que de voleurs,
De trompeurs,
D'imposteurs!
Tout le monde s'en mêle.
On se démêle,
On s'attrape en tout temps,
C'est un vrai guet-à-pens.

Ce bon citoyen
Qui, pour le bien
De la patrie,
Enfante un projet
Qu'on retrouve sur le budget;
Cet auteur
Vainqueur,
Qui s'en vient à l'Académie
Prendre avec fierté
Un brevet d'immortalité.

Que de voleurs,
De trompeurs, etc.

Ces tapis brûlans
Qui nous promettent l'opulence;
Ces minois charmans,
Qui nous font des sermens
Touchans;
Ces yeux séduisans
Qui nous annoncent l'innocence,
Ce souris si bon,
Ce teint si frais, ce pied mignon.

Que de voleurs,
De trompeurs, etc.

Cet adroit marchand,
Toujours parlant
De conscience;
Cet homme d'état,
Avec éclat,
Ruinant l'état;
Ce vil intrigant
Portant
Le prix de la vaillance;
Ces hommes, vrai fléau,
Qu'on voit toujours revenir sur l'eau.

Que de voleurs,
De trompeurs, etc.

(*A la fin de ce couplet, et sur la ritournelle du refrain, on apporte plusieurs tables de jeux, que l'on place à droite sur le devant, et à gauche on pose une harpe et un piano, sur lequel est un violon, de la musique, etc.*)

FORIOSO.

Capitaine, tes ordres sont exécutés.

DIAVOLO.

A merveille!

GUSTAVE, *regardant autour de lui.*

Comment! un piano!

DIAVOLO.

Mon Dieu oui, qui allait à Rome... un vrai piano de Pape, à grand échappement, rien que cela!..... et si, avant de vous mettre à table, vous vouliez vous régaler d'un petit morceau?...

(*Il lui montre le piano.*)

GUSTAVE.

Quoi! vous voulez?

DIAVOLO.

Ah! nous vous accompagnerons! je suis d'une jolie force d'amateur sur le violon, et Caplain a été professeur au conservatoire. Nous avons ici violon, harpe, flûte... Avance ici, Forioso... avec tes flûtes...

GUSTAVE, *à part.*

Ma foi, la proposition est originale. Faisons contre fortune bon cœur.

(*Il se met au piano, Caplain à la harpe, Diavolo prend le violon, Forioso une flûte; tous les brigands se groupent pour écouter. Gustave examine une feuille de musique qui est sur le piano.*)

Le Gondolier fidèle!... Je connais cette barcarolle.

DIAVOLO.

Tout ce qui paraît de nouveau, nous le prenons... oh ! nous sommes au courant... tenez. (*Déployant une feuille qu'il a prise sur le piano.*) Je reçois mon journal... *le Voleur*... (*Accordant son violon, à Gustave :*) Donnez-moi le *la*...

GUSTAVE, *s'assied au piano, prélude et chante.*

AIR *nouveau de M. Thénard.*

Assis sur sa nacelle,
Ramant dès le matin,
Un gondolier fidèle
Répétait ce refrain :
Sans crainte je m'embarque,
Car j'aimerai toujours ;
Je fais voguer ma barque,
Et vivent les amours!
Ah! ah! etc.

CHOEUR des brigands, à mi-voix.

Quel chant
Touchant.
Ah ! vraiment
C'est charmant !

DEUXIÈME COUPLET.

Son amante infidèle
L'abandonne un matin ;
Il prend une autre belle,
Et chante son refrain :
Sans crainte, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Trahi par la deuxième,
Il change, change... enfin,
Il est à la douzième,
Et redit son refrain :
Sans crainte, etc.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAZARO.

LAZARO, *accourant.*

Capitaine ! capitaine !

DIAVOLO.

Qu'est-ce encore? je n'y suis pour personne.

LAZARO.

Plusieurs de nos gens embusqués le long des rochers, viennent d'arrêter deux paysans.

DIAVOLO.

Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse de tes paysans?... je ne peux pas les recevoir; dis-leur que je fais de la musique.

LAZARO.

C'est qu'ils conduisaient un fourgon...

DIAVOLO.

Un fourgon vide?

LAZARO.

Non, chargé, et bien chargé encore...

DIAVOLO.

Explique-toi donc?...

LAZARO.

C'est des provisions, des tonneaux de vin, des comestibles que l'on transportait au château du comte d'Amalfi.

GUSTAVE.

Du comte d'Amalfi!

LAZARO.

Il paraît qu'il donne une fête superbe en l'honneur de la signora Louisa, sa belle-sœur.

GUSTAVE, *à part.*

Louisa!...

DIAVOLO, *à Gustave.*

Ah! ah! ceci vous intéresse, seigneur Gustave. (*Se retournant vers les brigands.*) Attention au commandement: que le vin, les pâtés et autres comestibles soient sur-le-champ transportés ici pour être servis sur cette table. (*Lazaro sort; à Gustave.*) Ne faites pas attention, mon cher artiste, ce sont des petits détails de ménage... mais vous voyez qu'il n'y a pas de faveur... tandis que le seigneur d'Amalfi vous enlève votre maîtresse, nous lui enlevons son dîner... Voilà qui sera encore très-curieux à mettre dans votre relation... Vous pourrez dire que vous m'avez vu dans l'exercice de mes fonctions.

GUSTAVE, *à part.*

Elles sont jolies les fonctions!

(*Pendant la fin de cette scène, on a emporté les instrumens de musique, et l'on a mis à la place du piano une table toute servie. Louisa et Carlo, déguisés en paysans, sont amenés; Lazaro tient Carlo au collet. Gustave est placé de manière à ne pouvoir pas reconnaître Louisa et Carlo. Pendant le morceau suivant, on voit les brigands transporter des caisses, des ballots et rouler des tonneaux, dont ils garnissent le fond et un des côtés du théâtre. Quelques-uns de ces tonneaux portent des étiquettes en grosses lettres:* BORDEAUX, MADÈRE, etc.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LOUISA, CARLO, LAZARO, BRIGANDS.

CARLO ET LOUISA, *accourant se jeter aux pieds de Diavolo.*

AIR *à deux voix de M. Doche fils.*

Ah! seigneur
Voleur,
Je vous en prie,
Prenez c'que j'avons,
Je vous l'donnons,
Mais laissez-nous la vie;
Ce n'est qu'à ça qu' nous t'nons.

LOUISA.

J' somm's en votr' puissance,
Mais, de la clémence;
Sur nous point d' vengeance.
Ah! seigneur
Voleur, etc.
Qu' votre âm' soit émue;
Vous avez not' bien,
Et jamais on n' tue
Les gens qui n'ont rien.

ENSEMBLE.

Ah! seigneur
Voleur, etc.

DIAVOLO.

Relevez-vous, paysans... on ne vous tuera pas... (*à Gustave.*) Voyez-vous l'humanité...

LOUISA, *bas à Carlo.*

Le voici!... comment le prévenir?...

CARLO, *de même.*

Pas d'imprudence, ou tout serait perdu...

DIAVOLO.

Allons... paysans... approchez... sans trembler... si vous pouvez... je ne suis pas si noir qu'on veut bien le dire...

LOUISA, *niaisement.*

Oh! je le croyons ben.... vous avez même l'air très-aimable...

DIAVOLO.

Tiens! elle est gentille, la petite...

GUSTAVE, *à part.*

C'est singulier, cette voix...

DIAVOLO.

Vous êtes au service du comte d'Amalfi?...

CARLO.

Oui, seigneur, ma sœur et moi nous conduisions toutes ces provisions, tous ces tonneaux à sa belle campagne, près de Pouzzoles, mais nous ne répondons pas des accidens par force majeure.

DIAVOLO, *à ses camarades, en montrant les tonneaux.*

Allons, adjugé... Enfans, commençons par goûter le vin!...

CAPLAIN.

Adopté, à l'unanimité... En avant les forets et les gobelets! (*Lisant l'étiquette du premier tonneau.*) Oh! Dieu! du vin de France, du Bordeaux!... Mon pays avant tout!

(*On voit les brigands percer des tonneaux et remplir des tasses et des bouteilles; un d'eux s'approche de Diavolo, et lui donne une tasse pleine.*)

LOUISA, *bas à Carlo.*

L'instant est favorable!... Un mot pour le prévenir...

CARLO, *de même.*

Chut! (*S'approchant lourdement de Gustave.*) Eh ben!... et vous, signor... est-ce que vous ne goûtez pas mon vin?... c'est-à-dire le vin de ces messieurs?... (*Bas et très-rapidement.*) Je suis Carlo, votre femme est avec moi... Nous venons vous délivrer...

GUSTAVE.

Qu'entends-je!...

DIAVOLO, *se retournant vivement.*

Hein!...

(*Carlo reprend son air niais, et tourne le dos à Gustave.*)

CAPLAIN.

Allons... allons... Il n'y a pas de fraude... Le vin est bon...

DIAVOLO.

Oui, il n'est pas mauvais... A table!

CAPLAIN.

A table! à table!

(*Les voleurs mettent leurs armes auprès des tonneaux.*)

DIAVOLO.

Maintenant, seigneur Gustave, veuillez prendre place.

(*Les brigands se mettent à table; Gustave hésite un instant, Carlo et Louisa lui font signe d'obéir; il se place à l'un des bouts de la table, en face de Diavolo. Caplain est au milieu.*)

DIAVOLO.

Le paysan nous servira, et sa sœur va se mettre à côté de moi.

LOUISA.

Oh! moi, seigneur, je n'ai besoin de rien.

DIAVOLO.

Mais nous avons besoin de vous, nous!... N'est-ce pas, seigneur Gustave?... Elle est charmante! Je veux la griser...

GUSTAVE, *à part.*

Il a de jolies intentions.

LOUISA, *à part.*

Il me fait trembler!

DIAVOLO.

Elle a fait ma conquête! Décidément, ce soir je renvoie son frère, et je la garde avec nous.

LOUISA, *à part.*

O ciel!

DIAVOLO.

Elle sera ma petite femme, et vous me ferez son portrait.

GUSTAVE.

Merci!

LOUISA.

Ah! monsieur le brigand, je jure bien que jamais...

CARLO, *bas.*

Que faites-vous donc? (*Haut.*) Allons, monsieur le capitaine, ma sœur va vous verser à boire.

(*Il donne une bouteille à Louisa.*)

DIAVOLO.

C'est ça... A la santé de la jolie paysanne!

TOUS.

A la santé de la maîtresse du capitaine!

LOUISA, *bas à Carlo.*

Tu les entends?

CARLO.

Monsieur le brigand, sans vous commander, je peux t'y boire à cette santé-là?

DIAVOLO.

Allons, bois... à condition que tu nous chanteras quelque chose avec ta gentille petite sœur; ça nous mettra en train.

CARLO.

Je ne demande pas mieux, monsieur le brigand; je commence.

AIR *de M. Doche fils.*

Enfant de nos montagnes,
Le travail est mon bien;
Dans nos riches campagnes,
Seul je n' possède rien.
Qu' les malheurs arrivent,
Je me dis tout bas:
Tous les jours se suivent,
Et n' se r'semblent pas.
Du courage!
Avec le temps
Nous s'rons contens.
Du courage;
Après l'orage
Vient le beau temps.

CHOEUR de buveurs buvant et trinquant.

Du courage, etc.

LOUISA.

(*Elle chante en regardant Gustave, et lui faisant des signes.*)

De l'amour le plus rare
J'aimais mon amoureux;
Un jour on nous sépare,
Mais j' nous r'trouvons tous deux.
Je r'vois à mon aise
Ce fidèle amant;
Mais il faut qu' je m' taise,
Jugez quel tourment!...
Du courage, etc.

CHOEUR.

Du courage, etc.

GUSTAVE, *vivement.*

Chère Louisa!

DIAVOLO.

Allons, allons, mon jeune artiste, oubliez votre Louisa, et de la philosophie...

Même air.

Dans l' mond' tout chang' de face;
C'est en vain qu'on s' débat!
Rien n' peut rester en place,
Témoins nos homm's d'état.

GUSTAVE.

Ah! puisque tout change,
Après tant de tourment,
Que le ciel nous venge

Par un bon changement.
Du courage, etc.

CHOEUR.

Du courage, etc.

DIAVOLO, *se levant, aux brigands.*

Assez, messieurs, assez de vin comme ça... Usons, et n'abusons jamais. (*A Gustave.*) Hein, la tempérance...

(*Tout le monde se lève.*)

GUSTAVE, *à part.*

Il pense à tout!...

CARLO, *bas à Louisa.*

Diable! je ne comptais pas là-dessus. C'est égal...

(*Des brigands emportent la table, en chancelant.*)

DIAVOLO, *les regardant.*

Là... ils ne se soutiennent déjà plus. Paysan, ton vin porte diablement à la tête... Mais tu n'as plus que faire ici... Pars, et je garde ta sœur.

(*Il la prend par le bras.*)

LOUISA, *à part.*

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE, *à part.*

Comment la sauver!

CARLO, *se plaçant entre Diavolo et Louisa.*

Ah! vous voulez garder ma sœur... C'est une bonne capture, tout de même; mais elle ne vaut pas encore celle qu'on a faite hier au soir à Naples.

DIAVOLO.

Hier au soir!...

CARLO.

Oh! c'est une fameuse aventure... Un jeune peintre français enlevé...

DIAVOLO.

Par qui?

CARLO.

Dame! on ne sait pas... Ce qu'il y a de plus drôle... c'est un imbécille de lazzarone... un nommé Carlo... Figurez-vous que ce bêtat-là a livré le jeune peintre français sans savoir...

DIAVOLO, *riant et se frottant les mains.*

Écoutez-ça, seigneur Gustave, ça vous intéresse... et vous aussi, camarades...

GUSTAVE, *à part.*

L'imprudent!...

DIAVOLO, *riant.*

Tu dis donc que ce Carlo?...

CARLO.

Dieu! a-t-il été mis dedans!... Tout Naples le montre au doigt...

(*Il rit bêtement.*)

DIAVOLO.

En vérité!

CARLO.

Oh! si ça m'était arrivé, à moi, je serais joliment vexé... mais je me vengerais... Je suis fièrement rancuneux, allez...

GUSTAVE, *à part.*

Il va nous perdre.

DIAVOLO, *d'un ton goguenard.*

Ah! tu te vengerais... Je suis curieux de savoir comment tu ferais.

CARLO, *à part.*

Voilà le moment. (*Haut.*) Oh! mon Dieu, je peux bien vous dire ça à vous... Je prononcerais deux fameuses paroles qu'un malin m'a apprises...

DIAVOLO.

Voyez-vous le sorcier... Et ces deux fameuses paroles, c'est...

CARLO, *élevant la voix.*

Il est temps!!!

(*Au même instant, les couvercles des tonneaux qui sont rangés sur le théâtre sautent en l'air, et l'on voit sortir des futailles des lazzaroni armés chacun d'une escopette.*)

DIAVOLO.

Nous sommes trahis!... Aux armes, camarades!

(*Les brigands font un pas vers les tonneaux pour prendre leurs armes; les lazzaroni les couchent en joue.*)

CARLO.

Venez donc les chercher, vos armes...

CAPLAIN.

Ils ne respecteraient pas même mes cheveux blancs!

CARLO, *ôtant son chapeau et sa perruque.*

Diavolo, me reconnais-tu?... Mon vin est bon, n'est-ce pas?... C'est une revanche.

Air précédent.

Carlo vient te surprendre;
Tu n' m'as pas oublié.
Ailleurs, vas te faire pendre.

DIAVOLO.

Que j' suis humilié.

GUSTAVE.

J'échappe à ta puissance ;
Mais je raconterai
Cette aventure en France.

DIAVOLO.

Je suis déshonoré !

GUSTAVE, LOUISA, CARLO.

Du courage ! (*bis.*)
Avec le temps
Nous s'rons contens.
Du courage.
Après l'orage
Vient le beau temps.

ENSEMBLE.

LES LAZZARONI.

Du courage, etc.

LES BRIGANDS.

Quelle rage !
Quel outrage
Pour des enfans
Aussi vaillans !
Quel outrage !
Mais, courage,
Après l'orage
Vient le beau temps.

(*Pendant que les lazzaroni maintiennent les brigands qu'ils couchent en joue, Gustave, Louisa et Carlo sont partis par la droite ; bientôt après on les voit traverser la montagne, qu'ils redescendent. Ils font des signes d'adieu à Diavolo, en reprenant le refrain :*)

Du courage, etc.

DIAVOLO, *aux brigands.*

AIR *de la Vieille.*

La résistance est inutile.
Éloignez-vous pour un moment...
(*Les brigands se dispersent par la gauche.*)
Les réunir sera facile :
(*Montrant un sifflet.*)
Un seul coup de cet instrument,
Et chacun d'eux leste et docile,
A mes côtés sera présent,
Oui, chacun d'eux sera présent !
C'est au bruit d' cett' arm' peu lyrique
Que s'élanc' ma troupe énergique ;
Les coups d' sifflets voilà notre tactique.

(*Au public.*)

A nos auteurs sauvez cette musique...
Voudriez-vous, honnêtes spectateurs,
Vous comporter comm' des...
Ah! n'allez pas, honnêtes spectateurs,
Vous comporter comm' des... voleurs (1).

---

(1) Au théâtre du Vaudeville, après le chœur : *Quelle rage*, etc., le rideau baisse et l'on entend aussitôt, derrière la toile, une forte décharge de mousquetterie; immédiatement après, *Diavolo* reparaît au trou du souffleur, et chante le couplet au public :

AIR *de la Vieille.*

Point de frayeur, je vous en prie;
Ne tremblez pas sur mes brigands;
Car ils sont tous encore en vie,
Et fidèles à leurs sermens.
(*Montrant un sifflet.*)
Avec cela je les rallie;
Un seul coup de cet instrument,
Et chacun d'eux sera présent.
C'est au bruit, etc.

FIN.

L'HYDROPHOBE

DE MARCOUSSIS.

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n. 6.

Léon, *Rôle de Chicotin*. **Arnal**, *Rôle de César dans l'Hydropisie de Marcoussis.*

...comme une bête quadrupède en humanité.....

... Ce que vous me dites là est bien amer, Chicotin.

Sin

Lith. de Th. Delarüe.

L'HYDROPHOBE

DE MARCOUSSIS,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. VARIN, DESVERGERS ET ADOLPHE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 8 OCTOBRE 1829.

PARIS.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CÉSAR, ménétrier.	M. ARNAL.
CHICOTIN, dentiste et pédicure. . .	M. BERNARD-LÉON.
BARDOU, charcutier.	M. DEROUVÈRE.
MORISSET, notaire.	M. LEPEINTRE jeune.
MARCEL, épicier.	M. ARMAND.
LUC, petit facteur.	Le petit LEPEINTRE.
THÉRÈSE, nièce de Bardou. . . .	Mlle WILLMEN.
ANNETTE, fille de Bardou. . . .	Mlle OLIVIER.
ALMANZOR, nègre, domestique de Chicotin.	
LAFROGNE, paysan.	
VILLAGEOIS.	
VILLAGEOISES.	

La scène se passe à Marcoussis.

L'HYDROPHOBE

DE MARCOUSSIS,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente l'entrée d'un village. A droite, sur le premier plan, une maison avec les écussons de notaire. Devant la maison, un arbre, au pied duquel est un banc. A gauche, une boutique de charcutier, dont les volets sont à demi fermés. Avant la boutique, un hangar fermé, dont la porte donne sur la scène. Dans le fond, une haie assez élevée, avec une porte au milieu.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, Luc frappe à la porte de Morisset.*)

LUC, MORISSET.

MORISSET, *en dedans.*

Un moment!.... on y va. (*Ouvrant la porte.*) Bonjour, mon petit ami; que me veux-tu?

LUC.

Une lettre, M. le notaire!

MORISSET.

Ah! ah!... combien?

LUC.

Six sous, M. le notaire.

MORISSET.

Comment! six sous pour venir de Longjumeau à Marcoussis!...

LUC.

Dame! je suis venu à pied, et la poste à pied coûte plus cher que l'autre.

MORISSET.

Ah! tu es la poste, toi?

LUC.

Oui, la petite poste; c'est papa qui est la grande poste.

MORISSET.

Tiens, voilà tes six sous, petit coureur.

LUC.

Ah! dame, je ne peux pas encore être un grand coureur; mais ça viendra... et puis quand j'aurai votre âge, je serai un vieux coureur... Adieu, monsieur le notaire...

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE II.

MORISSET, *seul.*

Ce petit gaillard-là n'est pas sot du tout... il a déjà une espèce de raison... Je n'ai pas marchandé, parce que je sais de quoi il s'agit... cette lettre concerne le père Bardou, qui demeure en face, un riche charcutier... je lui ferai payer le port. (*Ouvrant la lettre.*) Prenons connaissance du contenu. C'est bien ça... Pierre Jambille, adjoint du maire et ménétrier de Longjumeau... un véritable artiste, qui a beaucoup de réputation. Voilà pourquoi le père Bardou, qui marie sa fille, l'a mandé pour faire danser la noce; mais comme un charcutier n'est pas obligé de savoir écrire, je me suis chargé de la correspondance... Voyons la réponse.

« Monsieur,

« Il m'est impossible de me rendre à l'honneur de votre in-« vitation, vu que c'est aujourd'hui la fête patronale de Long-« jumeau et que je suis forcé d'y jouer du violon en per-« sonne, malgré le chagrin qui me consume. » (*S'interrompant.*) Un ménétrier qui a du chagrin, ça n'est pas naturel. (*Lisant.*) « J'ai perdu César, ce bon César, mon ami, mon « élève... lui, qui m'avait donné tant de preuves d'attache-« ment... il m'a abandonné depuis deux jours. » (*S'interrompant.*) Il paraît que ce César est un de ses amis intimes. (*Lisant.*) « Mais ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'on prétend « qu'il a été mordu et qu'il est enragé; voilà ce qui me déses-« père... Il était si doux que je trouve fort extraordinaire « qu'il puisse être attaqué de la rage, avec laquelle j'ai l'hon-« neur d'être... » Il trouve ça extraordinaire... eh! bien, moi, je ne suis pas de son avis.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

L'ami qu'il regrette aujourd'hui,
Et qu'il croit atteint de la rage,
Etait sans doute, comme lui,
Un ménétrier de village.
Si l'horreur de l'eau nous fait voir
Les symptôm's de cett' maladie,
Un musicien doit avoir
Du penchant à l'hydrophobie.

SCÈNE III.

MORISSET, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *sortant du hangar et à la cantonnade.*

Chut! chut! restez là et ne bougez pas. Depuis hier soir il [illegible], et personne ne s'est encore aperçu... (*S'avançant, sans*

voir Morisset.) M. César m'avait bien recommandé de le cacher, j'espère qu'il sera content de moi.

MORISSET.

Ah! vous voilà, mademoiselle Thérèse... Eh bien! votre cousine va se marier.

THÉRÈSE.

Hélas! oui... Après tout, il est bien naturel que mon oncle marie sa fille avant moi... mais j'aimerais autant qu'elle se mariât avec un autre.

MORISSET.

Il est donc bien gentil, son prétendu?

THÉRÈSE.

Oh! oui.

MORISSET.

Comment! vous soupirez, quand vous allez danser à la noce.

THÉRÈSE.

Oh! la danse, c'est si peu de chose.

MORISSET.

Au fait, elle a une espèce de raison... mais j'aperçois votre oncle avec M. Chicotin, dentiste et pédicure de l'endroit; il vient fort à propos, car j'ai une nouvelle à lui annoncer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BARDOU, *boitant*, CHICOTIN, ANNETTE.

CHICOTIN.

Père Bardou, soyez sans inquiétude; n'allez pas vous désoler parce que vous avez des cors aux pieds.... tout le monde en a...on ne peut pas vivre sans cors... mais je vous guérirai... quand je devrais vous couper le pied, il faut que cela finisse. Salut, charmante Thérèse... et vous, notaire, comment va? Vous ne voulez donc pas être malade, gros père?... tant pis, j'aurais voulu vous prouver mon mérite.

MORISSET.

Oh! un mérite ambulant!

CHICOTIN.

Raison de plus, c'est le meilleur... il faut que le mérite ait des jambes, et le mien en a... il a même des mollets, mon mérite : aussi, je suis connu dans tous les départemens où j'ai exercé mon art.

AIR *du Pas redoublé.*

Partout j'ai guéri sans effort,
Habile en chaque branche:
Douleurs dans les côtes du Nord,
Bras cassés dans la Manche.

Je fis naguèr', dans le Mont Blanc,
Cesser la fièvre jaune,
Et j'arrachai plus d'une dent
Dans les Bouches-du-Rhône.

MORISSET.

C'est possible... mais j'ai à communiquer à M. Bardou une lettre du ménétrier de Lonjumeau.

BARDOU.

Une lettre de M. Jambille? Il viendra, j'espère?

MORISSET.

Au contraire, c'est qu'il ne viendra pas, à cause de la fête de l'endroit.

BARDOU.

Diable! dis donc, ma fille, nous n'aurons pas de violon.

ANNETTE.

Oh! moi, ça m'est égal.

BARDOU.

Il faut en chercher un autre.

CHICOTIN.

J'aurais bien à vous proposer mon petit moricaud... mon groom Almanzor... un jeune prince africain, qui m'annonce dans les villages, et qui a étudié la trompette à Paris.

MORISSET.

Au conservatoire?

CHICOTIN.

Non, dans les *Omnibus*.

BARDOU.

Mais, j'y pense... le prétendu d'Annette doit connaître des violons, puisqu'il était apprenti ménétrier à Lonjumeau... A propos, il tarde bien à venir.

CHICOTIN.

Il est peut-être à se rafraîchir dans quelque cabaret... Il aime assez le bouchon, comme vous savez... et tandis qu'il se désaltère, il ne songe pas que l'amour peut en être altéré.

THÉRÈSE.

Monsieur Chicotin, ce n'est pas bien de l'accuser en son absence... Moi, je sais qu'il est parti ce matin pour nous acheter à tous des cadeaux.

CHICOTIN.

Thérèse! Thérèse! vous prenez toujours sa défense... Si j'étais de votre cousine... je serais jalouse... je serais très-jalouse!

ANNETTE.

Oh! moi, ça m'est égal!

BARDOU, *regrrdant au fond, à droite.*

Tenez, tenez! le voici... Thérèse avait raison... il est chargé de paquets.

MORISSET.

Alors, je vais m'habiller et faire dresser le contrat, comme nous en sommes convenus. (*Morisset rentre chez lui.*)

SCÈNE V.

THÉRÈSE, ANNETTE, CHICOTIN, BARDOU, CÉSAR *avec des paquets.*

CÉSAR.

AIR: *Quand nous y vivions ensemble.*

Me voilà, je suis en nage,
D' fatigu' j' n' peux plus remuer;
Mais quand on entre en ménage,
Au mal faut ben s'habituer.
C' que j'apporte n'est pas superbe,
Mais je l' dépose à vos pieds;
Les p'tits présents, dit l' proverbe,
Entretienn'nt les amitiés.

(*A Annette, en lui offrant un paquet.*)

Vous, la perle du village,
Acceptez, avec candeur,
Cett' rob' faite à votre image,
Qu'est d'une entière blancheur.

(*A Thérèse.*)

A la cousin' j'offre ensuite
Ce cœur d'or... C'est presque rien,
C'est bien moins qu'ell' ne mérite,
Un cœur d'or ne vaut pas l' sien...

(*Déployant un tableau.*)

J' donne au beau-pèr' ce bon moine,
Digne patron du charcutier;
C'est l' portrait de saint Antoine
Avec son *particulier*.

THÉRÈSE.

Je vous remercie bien, monsieur César.

CHICOTIN.

Ah! ça, il paraît qu'il ne m'a rien apporté, à moi!

CÉSAR.

Je ne vous ai point oublié, monsieur Chicotin, mais pour vous, j'ai pensé à l'utile... vous êtes souvent en voyage, et vous m'avez dit que vous n'aviez pas d'armes.. voici une paire de pistolets de poche... vulgairement appelés coups de poing. (*Il les lui donne.*)

Oui, si pour moi la gloire est peu farouche,
C'est qu' des humains je soign' les deux moitiés :
Les hommes m'ont toujours à la bouche,
Et les femm's toujours à leurs pieds.

CÉSAR, *bas à Thérèse.*

Dites donc, Thérèse, où l'avez-vous mise?

THÉRÈSE, *de même.*

Quoi donc?

CÉSAR.

La méchanceté.

THÉRÈSE.

Je l'ai cachée là, dans le laboratoire de mon oncle.

CÉSAR.

On ne l'a pas vue?

THÉRÈSE.

Non, personne ne se doute...

CÉSAR.

C'est bien, merci...

BARDOU.

Viens-tu, Thérèse?

THÉRÈSE.

Je suis à vous, mon oncle.

BARDOU.

Laissons un moment mon gendre avec sa future... maintenant, le tête-à-tête est permis.

AIR *de Lisbeth.*

BARDOU.

ENSEMBLE. Ne perdons pas un moment en ce jour,
Partons, sans tarder davantage,
Pour assister au contrat d' mariage.
Ici, dans peu, nous serons de retour.

CHICOTIN, THÉRÈSE, etc.

Ne perdez pas un moment en ce jour,
Partez, sans tarder davantage,
Pour assister au contrat d' mariage.
Ici, dans peu, nous serons de retour.

THÉRÈSE, *à part.*

Il faut conv'nir qu'Annette a du bonheur!
Hélas! bientôt l'hymen l'enchaîne.
Ça m' fait plaisir... Mais j' sens qu'au fond du cœur
C'est un plaisir qui m' fait d' la peine.

ENSEMBLE. Ne perdez pas / Ne perdons pas un moment en ce jour, etc.

(*Bardou, Chicotin et Thérèse sortent.*)

SCÈNE VI.

CÉSAR, ANNETTE.

CÉSAR.

Nous voilà seuls, mamzelle Annette.

ANNETTE.

Oui, M. César.

CÉSAR.

Moi, d'abord, quand je suis seul avec une femme... ça me crispe toutes les facultés .. Je suis timide... parce que le père Jambille qui m'a élevé me répétait souvent: « Mon ami, bois tant que tu voudras, mais prends garde au sexe. »... J'ai bu long-temps et beaucoup à-la-fois; mais tout-à-coup les femmes me sont venues à la tête, et ça m'a fait une révolution.

AIR *de Céline.*

Je suis changé, c'est incroyable!
Long-temps le vin fit mon bonheur.
Le rhum me semblait agréable,
J'adorais surtout la liqueur.
Aujourd'hui, de cette faiblesse
Je suis corrigé sans retour;
Je n' veux plus connaîtr' que l'ivresse
Que donne le parfait amour.

ANNETTE.

Ah! vraiment.

CÉSAR.

Dieu! quand je pense à notre mariage, je suis encore plus crispé qu'à l'ordinaire... Aussi, pourquoi avez-vous des yeux, des pieds... des mains... c'est si gentil, une petite main de femme.... et même une grande main.... quand une main est jolie, ce n'est pas un pouce de plus ou de moins qui peut la gâter... Oh! si je ne me retenais, je la mangerais, votre main... Vrai! ce que j'éprouve n'est pas de l'amour, c'est de l'appétit... un appétit féroce.

ANNETTE.

Comment, Monsieur?

AIR : *Est-il supplice égal* (d'Amédée Beauplan).

Ah! vous me faites peur!

CÉSAR.

N'ayez point de frayeur,
Aimer n'est pas un crime,
Mon amour est brûlant.
Sur votr' main, à l'instant,
Souffrez que je l'imprime.

ANNETTE.

Laissez, grands dieux !
Vous m' fait's un mal affreux !

CÉSAR.

Mon ardeur est extrême.
Point de courroux !
Mamzell' c'est qu' voyez-vous,
Moi, j'embrass' comme j'aime.

ENSEMBLE.

D' bon cœur j' mang'rais tout ça,
C'est drôl' c' que je sens là !
Quel trouble dans mon âme !
Quel plaisir que d'oser
Dérober un baiser
Sur la main d'une femme.

ANNETTE.

Peut-on agir comm' ça !
Quell' douleur je sens-là !
Je promets, sur mon âme,
De toujours refuser
Un semblable baiser,
Quand je serai sa femme.

CÉSAR,

Ah ! mon Dieu, je vois déjà votre père avec les témoins et les amis... Je reviens tout de suite. (*Annette va au fond.*) Et moi qui n'ai pas encore fait ma toilette.... Diable ! il y aura des femmes à embrasser, et j'ai une barbe de trois jours... Vite, vite, un coup de rasoir, pour ne pas piquer la famille.

(*Il entre dans la maison de Bardou.*)

SCÈNE VII.

ANNETTE, BARDOU, THÉRÈSE, VILLAGEOIS, *parens de Bardou des deux sexes*, puis MORISSET, *sortant de chez lui.*

CHŒUR.

AIR :

Allons, tous, mes amis,
Le plaisir nous engage,
Et, tous réunis,
Chantons ce mariage.
Célébrons,
Par nos chansons,
Ces nœuds si doux.
Pour les époux,
Puissent nos vœux
Les rendre heureux !

BARDOU, *à Annette.*

Où est donc ton prétendu ?

ANNETTE.

Il va venir, mon père.

BARDOU.

Ah! voici M. Morisset.

MORISSET, *sortant de chez lui.*

Sans doute, c'est moi... mon clerc dresse le contrat... mais je ne sais pas les noms du futur... où est-il?...

BARDOU.

Il n'est pas là dans le moment... mais je puis vous les donner... il s'appelle César.

MORISSET.

César... attendez donc!...

BARDOU.

Oh! vous ne le connaissez pas... mais sa réputation est faite, à Longjumeau.... c'est l'ami du père Jambille.... son compagnon, son élève.

MORISSET.

Son compagnon, son élève... et il s'appelle César?

BARDOU.

Certainement.

MORISSET.

Quelle affreuse découverte!

BARDOU.

Vous m'effrayez!

MORISSET.

O mes amis!... mes amis!... ce n'est pas sans raison... Apprenez que M. Jambille me mande dans sa lettre que son ami César a disparu de Longjumeau depuis plusieurs jours.

BARDOU.

Nous savions cela... mon gendre m'en a prévenu lui-même.

MORISSET.

AIR *de la Dame blanche.*

Alors, ça s' confirm' davantage,
Car, ce qui n' vous est pas connu,
Ce qu'il n' vous a pas dit, je gage,
C'est qu'il fut dernièr'ment mordu.
Savez-vous c' qu'il est devenu?

TOUS.

Grand Dieu! qu'est-il donc devenu?

Bis.

MORISSET.

Hydrophobe!

TOUS.

Hydrophobe!

MORISSET.

Qu'à sa fureur on se dérobe,
Sans quoi le village est perdu!
Mes amis, il est hydrophobe!
Un chien enragé l'a mordu.

TOUS, *avec terreur.*

Un enragé!

THÉRÈSE.

Ce pauvre M. César!

ANNETTE.

Ah! mon Dieu! et moi... tout-à-l'heure, en me baisant la main...

BARDOU.

Eh! bien, est-ce qu'il t'aurait?...

(*Tout le monde s'approche pour regarder la main.*)

MORISSET.

Non, il n'y a pas de danger, la marque y est à peine... ce n'est qu'une tentative... il s'essayait, le malheureux!... Et dites-moi, avez-vous observé sa figure?... les hydrophobes doivent toujours avoir les yeux enflammés.

ANNETTE.

Juste!... il les avait très-brillans!

MORISSET.

Et vous, M. Bardou, avez-vous remarqué s'il buvait beaucoup?

ANNETTE.

Il m'a dit tout-à-l'heure qu'il ne pouvait plus boire...

MORISSET.

Ça se confirme tout-à-fait!...

ANNETTE.

Moi, mon père, je n'en veux plus, d'abord.

THÉRÈSE.

Comment! tu renonces à lui?

ANNETTE.

Tiens, cette question!

THÉRÈSE.

Mais, enfin, on n'est pas encore bien sûr...

ANNETTE.

Oh! moi, ça m'est égal!

BARDOU.

Quel parti prendre?

MORISSET.

Avant tout... puisqu'il y a dans le pays des chiens attaqués de cette maladie... prenons une mesure de sûreté générale... faisons des boulettes...

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

En qualité de charcutier
Vous devez bien savoir les faire...
Vite ! un plat de votre métier ;
La promptitude est nécessaire...

BARDOU.

Moi, me mêler d'un tel trafic !
Fair' des boulettes ! le ciel m'en garde !
Vous, notair', vous, homme public,
Il m' semble que ça vous regarde.

MORISSET.

Moi, du tout ! Mais j'y pense, M. Chicotin nous rendra bien ce service-là... s'il était ici, seulement, il nous donnerait des idées.

BARDOU.

Attendez donc... il m'en vient une... César est chez moi, commençons par l'enfermer, nous délibérerons ensuite avec Chicotin.

MORISSET.

Au fait, vous avez une espèce de raison... car un accès pourrait lui prendre, et il paraît que c'est affreux, un hydrophobe qui a un accès... Il est couvert d'écume...

BARDOU.

C'est épouvantable !... Ça fait frissonner...

Final de la Neige.

ENSEMBLE.

Grand Dieu ! quelle transe !
Quel affreux malheur !
Consultons la prudence,
Et tâchons de n'avoir pas peur.

BARDOU.

De crainte qu'il ne sorte,
Fermons bien cette porte...
Avançons, mes amis...

MORISSET.

Avancez, je vous suis...

TOUS.

Point de retard.
Ciel ! il est trop tard !

(*Au moment où ils sont près de la porte, César l'ouvre vivement. Il a encore la figure barbouillée de savon pour sa barbe.*)

TOUS, *reculant.*

Ah !

MORISSET, *se sauvant.*

Il écume ! il écume !...

(*Tout le monde se sauve. Thérèse se cache derrière un arbre. Morisset rentre chez lui.*)

SCÈNE VIII.

CÉSAR, THÉRÈSE, *cachée.*

CÉSAR.

Par exemple!... Si je m'attendais à une pareille réception... Oh! je devine... c'est une farce qu'ils veulent me faire... On en fait toujours aux futurs... Mais quand les futurs sont malins, ils se revengent... C'est ça... Je vas courir après avec mon savon... Toutes les filles que je rencontre, je les embrasse... je les barbouille... Oh! je vais joliment m'amuser!

(*Il sort en courant, rencontre Luc, le heurte et le renverse.*)

SCÈNE IX.

THÉRÈSE, LUC.

LUC, *à terre.*

Eh! dis donc, grand turlututu...

THÉRÈSE, *accourant.*

Ah! mon Dieu!... est-ce qu'il t'a mordu?

LUC, *se frottant.*

Mordu! non, mamzelle... Il m'a jeté par terre... Je ne sais pas ce qu'ils ont dans ce village, ils courent tous comme des ahuris; personne n'a voulu m'indiquer la demeure du tambour de l'endroit.

THÉRÈSE.

Le tambour... ici à côté, mon petit ami... Mais tu ne le trouveras pas... Il est sorti...

LUC.

Ah! Dieu! c'est-il guignonnant! Moi qui suis si pressé... Il faut que j'aille encore dans tous les villages des environs porter ce maudit chiffon de papier pour le faire tambouriner... Ce n'est pas l'embarras, monsieur Jambille paiera bien ma peine...

THÉRÈSE.

Monsieur Jambille! Voyons donc un peu ce que c'est... Veux-tu me laisser voir?

LUC.

Oh! volontiers, mamzelle, parce que vous êtes jeune... Si vous étiez vieille... ce serait différent... Moi, j'aime pas les vieilles.

(*Il lui donne le papier.*)

THÉRÈSE, *lisant.*

« On fait à savoir que le chien d'un nommé Pierre Jambille, « ménétrier à Longjumeau, a disparu de chez son maître... » (*Parlé.*) Son chien! « On craint qu'il ne soit enragé... Signa- « lement : poil fauve, oreilles courtes... il répond au nom de « César. » (*A part.*) Ah! César!... Je comprends maintenant... Voilà ce qui a causé la méprise de monsieur Morisset... Ce n'est pas monsieur César... c'est l'autre... La méchanceté en question. (*Haut*) Mon petit ami, je me charge de la commission.

LUC.

Vrai?

THÉRÈSE.

Tu n'as qu'à revenir ce soir, tu auras des nouvelles du chien.

LUC.

Vous savez où il est?... Oh! que je suis content! Ça va m'épargner une fameuse course. Il y aura moins de peine, et autant de profit.

AIR *de l'Artiste.*

Courir pour l' père Jambille,
Ça m'ennuie, entre nous.
Mamzelle, vous êt's gentille,
Et j' courrais mieux pour vous;
Vous verriez si j' m' repose:
Ma parol'! Je voudrais
Que vous perdiez quelqu' chose,
Afin d' courir après.
Mamzell', perdez quelqu' chose,
J' courrai bien vite après.

Adieu, mamzelle! (*A part.*) J'aime les jeunes filles, moi! surtout quand elles retrouvent les chiens.

(*Il sort.*)

THÉRÈSE.

Quel bonheur!... Mais ne perdons pas un instant... Allons annoncer à tout le monde... Non!... je réfléchis... Si l'on sait la vérité, ma cousine reviendra à monsieur César, ils se marieront, et moi... Décidément, il vaut mieux leur laisser croire... Que sait-on... Peut-être bien que monsieur César... Au fait, il a l'air de m'aimer autant que ma cousine...

AIR : *Notre-Dame du Mont-Carmel.* (Mazaniello.)

Oui, je veux employer la ruse.
Je veux ici les tromper tous,
Et mon motif est une excuse,
Il s'agit d'avoir un époux.
Il faut pour ça de la finesse,
Car tout est bien rare aujourd'hui!...

Et c' n'est plus qu'à force d'adresse
Qu'on peut attraper un mari.

(*Elle va regarder par un trou qui est à la porte du hangar.*)

Il est tranquille... Il dort... Les voici... De la prudence !...

SCÈNE X.

THÉRÈSE, BARDOU, CHICOTIN, ANNETTE, QUELQUES PAYSANS, MORISSET *entr'ouvrant sa porte.*

BARDOU.

C'est toi, Thérèse !... Il n'est plus là ?

THÉRÈSE.

Non... Il s'est sauvé en courant... Il vous a poursuivi...

BARDOU.

Approchez ! approchez ! il n'y est plus !

CHICOTIN.

Il n'y est plus !... Du courage, avançons...

MORISSET.

Je crois que je peux me risquer.

CHICOTIN.

Mes amis, il faut tenir conseil... (*A un paysan.*) Toi, Lafrogne, fais sentinelle pour protéger nos délibérations ; et si tu le vois revenir, avertis-nous sur-le-champ.

THÉRÈSE, *à part.*

Pourvu que l'envie de rire ne me prenne pas !

MORISSET.

Ah ! ça, sur quoi allons-nous délibérer ?

CHICOTIN.

Vous m'avez dit que César était enragé, voilà le fait... Délibérons là-dessus... ensuite nous passerons à autre chose...

MORISSET.

Mon avis, à moi... Il est possible que je me trompe... Mais je crois qu'on devrait d'abord essayer de le faire boire...

BARDOU.

Ça ne serait peut-être pas mal...

CHICOTIN.

Il y a du pour et du contre... Je pourrais vous citer à cet égard-là l'opinion d'Hyppocrate... Mais c'est du latin, et plusieurs d'entre vous auraient trop de peine à comprendre.

MORISSET.

Vous savez donc le latin ?

CHICOTIN.

Mon cher ami, le dentiste est plus à même qu'un autre de connaître une foule de langues... Moi, j'en connais de tous les pays...

MORISSET.

Puisque vous êtes si savant, vous devriez bien trouver un remède...

CHICOTIN.

J'en ai, des remèdes... J'ai d'excellens spécifiques...

MORISSET.

Contre la rage ?

CHICOTIN.

Oui... contre la rage de dents... Mais je crains que ce ne soit pas assez fort. Le Paraguay-Roux lui-même n'y ferait rien... Il faudrait au moins du baume de la Mecque... ou du Grand-Caire... Oh ! les Egyptiens, les Egyptiens d'Egypte... voilà des gaillards pour toutes les infirmités humaines !

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Leurs médecins, qui sont nos maîtres,
Ont des remèdes radicaux,
Car ils tiennent de leurs ancêtres
Des baumes contre tous les maux
Qui valent mieux que nos moyens nouveaux.
Par maint baume, par mainte essence,
Le mal, chez eux, à l'instant est calmé,
Et l'on est sûr d'être exempt de souffrance
Aussitôt qu'on est embaumé.

MORISSET.

Il est fâcheux que vous n'ayez pas de ces baumes merveilleux !

CHICOTIN.

Cependant, si je savais depuis combien de temps César a été mordu ?

BARDOU.

Parbleu ! il n'y a qu'à le lui demander !

CHICOTIN.

C'est ça... Demandez-le lui, père Bardou.

BARDOU.

Moi !... Y pensez-vous ?

CHICOTIN.

Ça vous déplaît !... Eh bien, voilà le notaire qui voudra bien se charger de l'expédition.

MORISSET.

Minute ! minute ! Il me semble que vous, qui êtes du métier... ça vous regarde.

CHICOTIN.

Comment, personne n'a assez de courage... Vous avez donc bien peur pour votre... Oh! les égoïstes... les vils égoïstes!...

BARDOU.

Égoïste... Pour vous prouver le contraire, je vais l'attendre ici, et je lui parlerai...

MORISSET.

Eh bien, et moi aussi... Je brave sa fureur!

LE PAYSAN LAFROGNE.

Le voilà! le voilà!... Sauve qui peut!...

TOUS.

Ah!...

(*Ils se sauvent. Bardou rentre chez lui avec ses filles, et ferme la porte au nez de Chicotin, qui veut les suivre. Celui-ci court à celle de Morisset, qui la lui ferme de même; et au moment où il veut fuir d'un autre côté, César arrive en courant et l'arrête par le bras.*)

SCÈNE XI.

CÉSAR, CHICOTIN.

CÉSAR, *l'empoignant.*

J'en tiens un, à la fin!

CHICOTIN, *à part.*

Ah! les lâches! Ils m'abandonnent!...

CÉSAR.

M'expliquerez-vous enfin ce que tout ça signifie, vous?

CHICOTIN, *à part.*

Oh! quelle idée! Les pistolets qu'il m'a donnés... Ils ne sont pas chargés, mais c'est égal... Ça le tiendra en respect...

(*Il fouille dans ses poches.*)

CÉSAR.

Comment! depuis une heure je cours tout le village... On se sauve en me voyant, on me ferme les portes, on se barricade. Moi qui croyais d'abord que c'était une farce!...

CHICOTIN, *lui présentant un pistolet.*

César, lâchez-moi!... Lâchez-moi, César! où je serai forcé de vous brûler la cervelle, mon cher ami!...

CÉSAR, *reculant.*

A l'autre, à présent... Ne plaisantez donc pas avec des armes à feu! c'est des bêtises!... Le chien n'aurait qu'à partir!...

CHICOTIN.

Voyez-vous cette idée de chien qui lui revient tout de suite!... César, je ne plaisante pas... Votre position vous sépare des autres hommes... Vous êtes comme une bête féroce... un quadrupède nuisible et en dehors de l'humanité.

CÉSAR.

Ce que vous me dites-là est bien amer, Chicotin!

CHICOTIN.

Il est inutile de feindre... César... vous devez connaître votre état...

CÉSAR.

Je m'en flatte... Je joue assez proprement la contredanse...

CHICOTIN.

Ne sortons pas de la question!... César, vous êtes hydrophobe!

CÉSAR.

Hydrophobe! Qu'est-ce que vous me chantez? je ne suis pas plus hydrophobe que vous n'êtes médecin...

CHICOTIN.

Dieu! est-il mordant!... est-il mordant!... Et il soutient qu'il n'est pas hydrophobe!

CÉSAR.

Ah! savez-vous qu'à la fin vous me mettrez en fureur!...

CHICOTIN, *lui présentant le pistolet.*

César, calmez-vous!... Quand je vous dis que vous êtes hydrophobe... Ne croyez pas que ce soit pour vous faire enrager... Vous l'êtes déjà bien assez comme ça...

CÉSAR.

Comment! on croirait... A présent, je vois pourquoi les autres... Sont-ils bêtes!... Mais quand je vous dis que je n'ai jamais été mordu...

CHICOTIN.

Jamais... Qu'est-ce que j'aperçois donc là... à votre cou... une cicatrice...

CÉSAR.

Ça... ce n'est rien... Je vas vous dire... C'est l'autre jour en discutant avec le père Marcel, la conversation s'est animée, et j'ai reçu une griffure.

CHICOTIN.

Vous avez été griffé, c'est déjà quelque chose... Vous avouez la griffe, vous avez donc été griffé par une bête!...

CÉSAR.

Non, par un homme!

CHICOTIN.

L'un n'empêche pas l'autre!... d'ailleurs, êtes-vous bien sûr que c'était un homme!...

CÉSAR.

Parbleu!... Tenez, je l'aperçois lui-même... le père Marcel, l'épicier.

CHICOTIN.

Allons! tout-à-l'heure, vous disiez un homme... à présent c'est un épicier... vous vous coupez, mon cher ami...

CÉSAR.

Est-ce qu'il reviendrait chercher sa vache?...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL, *à César.*

Ah! vous v'là, vous! on vous trouve enfin, malhonnête!...

CÉSAR.

Eh bien! oui, me v'là!

MARCEL.

Qu'est-ce que vous avez fait de ma vache?

CÉSAR.

Votre femme me l'a donnée en paiement... vous ne l'aurez plus... vous pouvez lui dire adieu, à votr' vache.

MARCEL.

Ce n'est pas pour vous la reprendre... soyez tranquille...

CÉSAR.

Eh bien! alors, qu'est-ce que vous voulez?...

MARCEL.

Je veux savoir ce qu'elle est devenue?... parce que je suis honnête homme, voyez-vous... et s'il arrivait des malheurs... je suis responsable...

CHICOTIN.

Un épicier responsable... Qu'entendez-vous par-là, épicier?

MARCEL.

J'entends que le matin du jour où M. César a emmené ma vache, elle avait été mordue par un chien suspect...

CÉSAR, *vivement.*

Un chien enragé?

MARCEL.

Juste!... qui a disparu de chez son maître, et on ne sait pas ce qu'il est devenu...

CÉSAR.

Grand Dieu!... et moi qui en ai mangé...

CHICOTIN.

Du chien?

CÉSAR.

Non, de la vache!

CHICOTIN.

Malheureux!... tu as mangé de la vache enragée?... Plus d'espoir!... il est perdu!

MARCEL.

Voilà ce que je craignais!

CÉSAR.

Ah! quelle affreuse lumière!... Il me semble que je commence à sentir quelque chose en dedans! Ça monte!... ça monte!...

CHICOTIN, *à Marcel.*

Voyez-vous comme ses traits se décomposent!...

CÉSAR.

Monsieur Chicotin!...

CHICOTIN, *lui présentant le pistolet.*

N'approche pas!

CÉSAR.

Est-ce que vraiment il n'y a aucun remède?

CHICOTIN.

Hum!... Votre hydrophobie est diablement compliquée, mon cher ami... Pourtant je ne désespère pas... D'abord, de quelle couleur était la vache?

MARCEL.

Noire! monsieur le docteur!

CHICOTIN.

Noire!... Oh! diable!... Son âge?

MARCEL.

Trois ans, monsieur le docteur!...

CHICOTIN.

Hum!... Ses habitudes?

MARCEL.

Dame! je n'en sais rien!

CHICOTIN.

Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage... Oh ! qu'est-ce qui me vient là ?... une idée sublime...

CÉSAR.

Pas possible !

CHICOTIN.

AIR *du vaudeville de la Halle au blé.*

Dieu ! quel transport vif et soudain
Déjà m'anime et m'inspire !
Esculape ! ô toi que j'admire !
Je reconnais ton feu divin.
Quel remède étonnant !
Chacun, en me voyant,
Va dire, avec ardeur,
Honneur,
Honneur
A ce fameux docteur !

ENSEMBLE.

Dieu ! quel transport, etc.

CÉSAR ET MARCEL.

Dieu ! quel transport vif et soudain
Déjà l'anime et l'inspire !
Esculape, ô toi qu'il admire,
Répands sur lui ton feu divin !

CHICOTIN.

Venez avec moi, épicier... Attendez-moi là, hydrophobe.

(*Chicotin sort avec Marcel.*)

SCÈNE XIII.

CÉSAR, *seul.*

Je ne sais pas quel est son projet !... Mais si ça ne réussit pas !... C'est que je suis tout malade... Ça continue à monter... Je vous demande ce que j'ai fait pour être si malheureux : car mon infortune a l'air d'un châtiment céleste... Oh ! j'y songe... cette méchanceté que j'ai faite au père Jambille... l'homme qui m'a élevé... qui m'a servi de père... qui m'a battu tant de fois pour m'apprendre la gamme... Ce doit être ça ! Ho ! oui, c'est ça !... J'ai poussé la noirceur jusqu'à lui enlever son meilleur ami... son seul ami !... son chien, puisqu'il faut en convenir... Ce chien, auquel il avait donné mon nom par amitié... Quand il appelait César, nous venions tous les deux. Pauvre César !... Il a quitté son maître pour moi... Il ne m'a fallu qu'une cuisse de volaille pour séduire l'emblême de la fidélité !... Oh ! j'en suis cruellement puni !... Diable de vache, va... Dieu, je sens que ça monte de plus en plus... Oh ! quelle situation !...

AIR : *Je suis jaloux.*

J' suis enragé!
A moi l' guignon s'attache:
Quand déjà contre l' bœuf j'avais un préjugé,
Par quel caprice ai-j' mangé de la vache?...
Oui, par le mal je me sens ravagé,
J' suis enragé!
Ah! de la vie il faut que je m' détache.
D'un homm' comm' moi le mond' doit êtr' purgé.
J' suis enragé!
J' suis enragé!

SCÈNE XIV.

CÉSAR, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *à part, sortant doucement de chez son père.*

Mon oncle et ma cousine sont sortis par la porte de derrière... M. César est seul... profitons du moment.

CÉSAR.

Qui est-ce qui est là?

THÉRÈSE, *se tenant loin de lui.*

C'est moi, M. César... Je voulais vous parler du prisonnier que vous m'avez confié; on est venu le réclamer.

CÉSAR.

Il fallait le rendre, Thérèse, car, j'en suis sûr, c'est cet enlèvement là qui m'a porté malheur.

THÉRÈSE, *s'approchant.*

Vous croyez?

CÉSAR.

N'approchez pas, Thérèse, n'approchez pas!

THÉRÈSE.

Pourquoi cela?

CÉSAR.

Pourquoi?... Je ne vous fais donc pas peur, Thérèse?

THÉRÈSE.

Peur... je ne sais pas... je n'ai pas réfléchi au danger... Je vois que vous êtes repoussé, même par vos amis, et je me dis: il faut le secourir, il faut le consoler... ça le guérira peut-être, que sait-on? on n'a jamais essayé ce moyen-là.

CÉSAR, *à part.*

Oh! quel excellent petit cœur de femme, et quelle différence avec sa cousine!

AIR : *Taisez-vous, je ne vous crois pas.*

Malgré l' danger qui vous menace,
Près de moi vous voulez rester?

THÉRÈSE.

Puisque vous êt's dans la disgrace,
Non, je ne dois point vous quitter.
Ah! je ne saurais vous quitter...

CÉSAR.

Vous pourriez vous r'pentir, ma chère,
De ce dessein si généreux...

THÉRÈSE, *lui prenant la main.*

Ne craignez rien; par caractère,
Moi, je m'attache aux malheureux...

CÉSAR, *la repoussant.*

Pas si près, (*bis.*) c'est trop dangereux!

THÉRÈSE.

Vous me repoussez?

CÉSAR.

Oui, je vous repousse, Thérèse; il faut être raisonnable... mais c'est bien malgré moi, car enfin, je ne sais quelle idée j'ai eue d'aimer votre cousine... avec ça qu'elle n'y tient pas beaucoup... Je parierais que ça lui est égal, et si l'état d'hydrophobe n'était pas incompatible avec l'hyménée.... certainement ce ne serait plus elle que je choisirais.

THÉRTSE.

Que dites-vous?

CÉSAR.

Je dis que vous êtes charmante, que vous êtes à croquer.

THÉRÈSE.

Je vous demande à quoi vous allez penser!

Même air.

Songez qu'ici tout vous menace
Et vous prépare un sort fatal...

CÉSAR.

Ah! dans la plus cruell' disgrace,
Un peu d'amour ne fait pas mal.
J' veux vous aimer, ça m'est égal!

THÉRÈSE.

Quoi! monsieur!

CÉSAR, *s'approchant et lui prenant la main.*

Oui, je vous adore;
Votr' tendresse me rendrait heureux!
Avec vous que ne puis-je encore
D'un doux lien serrer les nœuds...

ENSEMBLE.

THÉRÈSE, *le repoussant.*

Pas si près! pas si près! c'est trop dangereux!

CÉSAR, *s'éloignant.*

Pas si près! pas si près! c'est trop dangereux!
Oui, oui, c'est tro ndangereux.

Oui, Thérèse, vous avez raison... éloignez-vous, car je crois que ça va me prendre.

THÉRÈSE.

Mais du tout... vous vous trompez.

CÉSAR.

Non, Thérèse, je ne me trompe pas.... Je sens déjà qu'il me passe par la tête toutes sortes d'idées baroques... Je voudrais casser quelque chose... la moindre des choses... Vous n'auriez rien à casser par hasard, Thérèse?... Oh! les nerfs... les nerfs!.... surtout dans les jambes.... Vrai, j'ai besoin de m'asseoir... je vous demande la permission de m'asseoir, Thérèse.

THÉRÈSE.

Dieu! il va se trouver mal... c'est la peur qui l'a rendu malade.... Allons vite chercher quelque chose pour le remettre.

(*Elle entre chez Bardou.*

SCÈNE XV.

CÉSAR, puis CHICOTIN, MARCEL, *portant une corde*, ALMANZOR ET QUELQUES PAYSANS, ensuite THÉRÈSE.

CÉSAR.

Excellente fille!.... Je suis sûre qu'elle va me chercher un petit verre... Si le père Bardou avait seulement du Bordeaux ou du Madère... du Madère sèche.... c'est ça des toniques.... et c'est ce qu'il faut à mon tempérament, beaucoup de toniques.

(*Chicotin et les autres, en voyant revenir Thérèse, se cachent derrière les arbres.*)

THÉRÈSE, *accourant.*

Tenez, M. César, buvez... ça vous fera du bien.

CÉSAR.

Qu'est-ce que c'est que ça, Thérèse?

THÉRÈSE.

C'est de la piquette.

CÉSAR.

De la piquette!.... Oh! Dieu, rien que la vue... (*Il jette le verre.*) Je n'ai pas soif, Thérèse.

CHICOTIN, *à part.*

Il ne veut pas boire.... est-il hydrophobe, ce gaillard-là!

THÉRÈSE.

Je ne savais pas, moi... mais il y a du vin dans la cave de mon oncle..... je vais le chercher... Aussi bien, j'ai quelque chose à lui dire.

CÉSAR.

C'est ça, Thérèse, abandonnez-moi aussi.... vous avez raison, je suis une horrible créature.

THÉRÈSE.

AIR *du Hussard de Felsheim.*

Croyez-moi, calmez votr' frayeur,
N' perdez pas encor l'espérance,
Car bientôt, j'en ai l'assurance,
Je ferai cesser votre erreur.
Croyez-moi, etc.

ENSEMBLE.

CÉSAR.

A moi-mêm' je me fais horreur.
Il n'est plus pour moi d'espérance.
Hélas! pour m'ôter l'existence,
Je paîrais quelqu'un de bon cœur.

CHICOTIN ET MARCEL, *à part.*

Nous pouvons braver sa fureur.
Allons, puisqu'il est sans défense,
Montrons dans cette circonstance
Du courage et de la vigueur.

(*Thérèse sort.*)

SCÈNE XVI.

CÉSAR, CHICOTIN, MARCEL, PAYSANS, puis MORISSET.

CÉSAR, *se promenant, les mains derrière le dos.*

Elle s'en va... que faire?... que devenir?... Est-ce cruel.... un jeune homme comme moi... un assez beau jeune homme, être enragé à la fleur de l'âge!

MARCEL, *lui saisissant les mains.*

Je le tiens, il est pris!

CHICOTIN.

Serrez fort!

CHOEUR.

AIR:

Craignez ici de faire résistance.
Tous vos efforts deviendraient superflus.
Songez-y bien, vous êtes en notr' puissance,
Et de nos mains vous ne sortirez plus.

(*Pendant le chœur, Marcel et les paysans passent un nœud coulant aux mains de César.*)

CÉSAR, *se débattant.*

C'est une infamie!

(*On le place sur le banc qui est adossé à l'arbre.*)

MORISSET, *sortant de chez lui avec précaution.*

D'où vient donc tout ce tapage?.... Est-ce qu'il y a une émeute?

CHICOTIN.

Avancez, notaire, ne craignez rien : mes amis, vous allez être témoins de la découverte la plus importante dont puisse s'honorer ce siècle de lumières. En effet, vous avez cru jusqu'ici que l'hydrophobie était une maladie incurable... Eh! bien, c'était une erreur... le remède est trouvé.

MORISSET.

Il serait possible!

CÉSAR, *à part.*

Quel diable de remède va-t-il me donner?

CHICOTIN.

Et d'abord, permettez-moi une simple question : lorsqu'un individu est hydrophobe, de quoi a-t-il le plus envie?

MORISSET.

Parbleu! il a envie de mordre.

CHICOTIN.

Nous disons donc que l'hydrophobe a envie de mordre.... mais pourquoi a-t-il envie de mordre?

MORISSET.

Ah! voilà, pourquoi a-t-il envie de mordre?

CHICOTIN.

Je vous donne trois quarts d'heure pour le deviner.

MORISSET.

Oh! diable, il est déjà tard... Dites nous tout de suite...

CHICOTIN.

Vous le voulez... Eh! bien, l'hydrophobe a envie de mordre... parce qu'il a des dents...

MORISSET.

C'est juste.

CHICOTIN.

Otez-lui les dents!...

CÉSAR.

Comment, otez-lui les dents!...

CHICOTIN.

Otez-lui les dents, vous en faites un homme comme un autre... Il peut devenir notaire, banquier, agent de change;

et il a même un avantage, c'est qu'il est incapable de manger sa fortune et celle des personnes qui lui accordent leur confiance.

MORISSET.

Au fait, il a une espèce de raison !...

CHICOTIN, *tirant de sa poche des instrumens.*

Vous connaissez le remède... il s'agit de l'appliquer... c'est par ce moyen ingénieux que je veux rendre César à la société...

(*Il s'approche de lui.*)

CÉSAR.

Moi !... m'arracher les dents... si vous croyez que je souffre jamais...

CHICOTIN.

Vous souffrirez, mon cher ami, vous êtes très-mal... il s'agit de vous en tirer... et je vous en tirerai malgré vous... des dents.

CÉSAR.

Le premier qui m'approche !...

CHICOTIN.

Almanzor, ouvre-lui la bouche avec la grande pince.

(*Il s'approche toujours en tenant des instrumens.*)

CÉSAR.

Venez-y donc !... Vous croyez me tenir... mais je suis fort... et si je m'y mets une fois...

MORISSET.

Il est furieux... il a cassé la corde.

CHICOTIN.

Grands Dieux ! il va nous échapper... Au secours !... au secours !...

(*César se lève.*)

TOUS.

Au secours ! au secours !

(*Ils poursuivent César avec des bâtons qu'ils lèvent sur lui ; Thérèse accourt, suivie d'autres paysans.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, THÉRÈSE, BARDOU, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

THÉRÈSE, *accourant et se jetant au milieu de la mêlée.*

Arrêtez ! arrêtez !...

CHOEUR.

AIR :

Dentist' mettez bas les armes;
Il n'est plus de danger à courir.
Pour fair' cesser nos alarmes,
Thérès' vient d' nous en prévenir.

CHICOTIN.

Que faites-vous, beauté imprudente, il a encore toutes ses dents...

THÉRÈSE.

Oh! je ne crains rien!... et la preuve, c'est que j'épouserai M. César, si mon oncle y consent...

TOUS.

L'épouser!...

BARDOU.

Y penses-tu?

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle, j'y suis décidée...

CÉSAR.

Il se pourrait... vous m'aimeriez?... (*Avec joie.*) O César!... César!...

(*On entend aboyer un chien, tout le monde écoute.*)

CHICOTIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BARDOU.

On dirait qu'il y a un chien enfermé dans mon laboratoire... où est donc la clef?

THÉRÈSE.

La voilà, mon oncle!

CHICOTIN, *à part.*

Un chien!... est-ce qu'il en entrerait dans les produits de son industrie, au père Bardou?

BARDOU, *qui a ouvert la porte, entrant dans le hangar.*

Ah! mon Dieu, un énorme dogue!

LUC, *allant regarder.*

Tiens, c'est le chien du père Jambille!

MARCEL.

Celui qui a mordu ma vache!... il est enragé!...

TOUS, *reculant.*

Ah! Dieu!

CHICOTIN.

Par exemple, celui-là, je ne me charge pas de lui arracher les dents.

THÉRÈSE, *montrant le chien dans le hangar.*

Mais non, il n'est pas enragé... tenez, voyez comme il boit!

BARDOU, *sortant du hangar.*

Je crois bien qu'il boit... il doit être altéré, il vient de me manger les trois quarts d'un petit salé!

CHICOTIN.

Alors!... nous n'avons plus peur... car enfin, il n'y a pas d'effets sans cause... Or, il boit, donc, il n'est pas enragé... donc la vache ne l'était pas non plus, donc César l'est encore moins que les deux autres bêtes...

MORISSET.

Au fait, il a une espèce de raison!...

CÉSAR.

Allons, père Bardou, je paierai le dégât, et puisque je quitte l'état d'hydrophobe... puisque ma démission est acceptée!.. je rentre dans le civil... et je consacre à Thérèse une existence qu'elle a sauvée de la fureur populaire et des bamboux de Marcoussis. Père Bardou, votre consentement, s'il vous plaît?

BARDOU.

Ah! ça, et ma fille Annette?...

CHICOTIN.

Annette est diablement gentille, et j'ai bien envie de me mettre sur les rangs...

BARDOU.

Qu'en penses-tu, Annette?

ANNETTE.

Oh! moi, ça m'est égal.

CHOEUR.

Air nouveau.

C'est la rage, c'est la rage
Qui rend fou l'homme le plus sage.
Vous tous, hélas!
Qu'ell' ravage!
Aboyez, mais ne mordez pas.

THÉRÈSE, *au public.*

Notre enragé, dont j'implore la grâce,
En ce moment, court un péril nouveau;
Car il ferait une triste grimace
Si vous alliez le fair' tomber dans l'eau.

C'est la rage
Qui fit naître ce badinage.
A rire, je vous engage.
Quand on rit, messieurs, on n' mord pas.

CHOEUR.

C'est la rage, etc.

VAUDEVILLE FINAL,

SUPPRIMÉ PAR LA CENSURE.

Air *nouveau de M. A. Adam.*

CHOEUR.

C'est la rage (*bis.*)
Qui rend fou l'homme le plus sage.
Vous tous, hélas!
Qu'ell' ravage,
Aboyez, mais ne mordez pas.

BARDOU.

Dans ma boutiqu' sont rangés en trophées
Boudins, sauciss', jambons et pieds farcis;
Mais on n' voit point de ces têtes truffées
Qui sont, dit-on, si commun's à Paris.

CHOEUR.

C'est la rage, etc.

ANNETTE.

Dans tous les temps on blam' les demoiselles
De leurs capric's et d' leurs goûts inconstans:
Moi! j' crois qu' les homm's sont encor moins fidèles.
On n' les entend parler que d' changemens.

CHOEUR.

C'est la rage, etc.

MORISSET.

J'aime beaucoup nos modern's comédies;
C'est à présent l'école des docteurs,
Car on y trait' de tout's les maladies,
Et l'on y voit surtout cell's des auteurs.

CHOEUR.

C'est la rage, etc.

CHICOTIN.

Contre nos vœux, nos succès, notre gloire,
En France, hélas! on voit depuis long-temps
Se démener plus d'un' vieille mâchoire.
Qui leur fait donc ainsi montrer les dents?

CHOEUR.

C'est la rage, etc.

MARCEL.

L' commerc' va mal, les chalands sont avares;
Mais l'épicier, dans certain's occasions,
Qui, par bonheur chez nous ne sont pas rares,
Peut se r'tirer sur la vent' des lampions.

CHOEUR.

C'est la rage, etc.

CÉSAR.

Pour voir Paris d' janvier jusqu'en décembre,
Les étrangers sont si nombreux, dit-on,
Qu'en ce moment, pour avoir une chambre,
On n' peut pas même trouver une maison.

CHOEUR.

C'est la rage, etc.

LUC.

J'ai vu le temps qu'à l'écol' du village,
Avec douceur, on nous donnait des l'çons.
Du martinet maint'nant on fait usage,
Aussi, Dieu sait ce que nous apprenons.

CHOEUR.

C'est la rage, etc.

THÉRÈSE, *au public.*

Notre enragé, dont j'implore la grâce,
En ce moment, court un péril nouveau;
Car il ferait une triste grimace
Si vous alliez le fair' tomber dans l'eau.
C'est la rage (*bis.*)
Qui fit naître ce badinage.
A rire je vous engage.
Quand on rit, messieurs, on n' mord pas.

CHOEUR.

C'est la rage (*bis.*)
Qui rend fou l'homme le plus sage.
Vous tous, hélas!
Qu'ell' ravage,
Aboyez, mais ne mordez pas.

FIN.

MARIE MIGNOT,

COMÉDIE HISTORIQUE, MÊLÉE DE COUPLETS.

SUITE DU RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE DE MADAME.

PRIX : UN FRANC LA LIVRAISON.

Chaque Pièce se vend séparément.

Cette charmante Collection, imprimée sur papier *Jésus-vélin*, satiné, avec couverture imprimée, se compose d'un choix des plus jolis Vaudevilles de MM. SCRIBE, DELESTRE-POIRSON, MÉLESVILLE, G. DELAVIGNE, DUPIN, ROUGEMONT, MOREAU, BAYARD, BRAZIER, VARNER, etc.

PIÈCES COMPOSANT CETTE COLLECTION.

Avant, Pendant et Après.
Le Boulevard Bonne-Nouvelle, avec la Scène pour l'Anniversaire de la naissance de Molière.
Caroline.
La Famille Normande.
Le Colonel.
L'Amant Bossu.
La petite Sœur.
La petite Folle.
Le Mariage enfantin.
La petite Lampe merveilleuse.
Le Vieux Garçon.
La Meunière.
Les deux Maris, ou M. Rigaud.
Les Frères de Lait.
Le Mystificateur.
Mémoires d'un Colonel.
Une Nuit de la Garde nationale.
L'Artiste.
Le Fou de Péronne.
Les Montagnes Russes.
L'Intérieur de l'Étude.
Le Gastronome sans Argent.
Philibert marié.
Les nouveaux Jeux de l'Amour et du Hasard.
Aventures et Voyages du petit Jonas.
La Reine de Seize ans.
Les Héritiers de Crac.
La Maîtresse.
Le Témoin.
Les Trois Sultanes.
Le Vampire.

Bayard, Jean François Alfred

MARIE MIGNOT,

Comédie historique, mêlée de Couplets,

EN TROIS ÉPOQUES,

DE MM. BAYARD ET PAUL DUPORT,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 17 OCTOBRE 1829.

PRIX : 2 FR. 50 C.

PARIS.
BEZOU, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.
1829

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARIE MIGNOT, nièce de Mignot.	Mme DUSSERT.
LAGARDIE.	M. VOLNYS.
MIGNOT, traiteur.....	M. BERNARD-LÉON.
MARION DELORME	Mlle BROHAN.
NACQUART, procureur	M. DEROUVÈRE.
LE MARÉCHAL DE L'HOPITAL..	M. FONTENAY.
CASIMIR, DE POLOGNE.....	M. LEPEINTRE, aîné.
GASTON, secrétaire-copiste du Maréchal, et secrétaire de Casimir	M. ALVAREZ.
MARIE, fille de Mignot.....	Mlle OLIVIER.
UN VALET.....	M. JULES.

Les Personnages sont placés en tête de chaque Scène, comme ils doivent l'être au Théâtre. — Toutes les indications sont prises à la droite de l'Acteur.

De l'Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Git-le-Cœur, n° 7.

MARIE MIGNOT,

COMÉDIE HISTORIQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

(Le Théâtre représente une arrière salle du cabaret de Mignot, éclairée dans le fond sur la boutique. — A droite une table de blanchisseuse.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, BLANCHISSEUSES.

(*Au lever du rideau elles sont occupées à placer du linge dans des corbeilles.*

CHŒUR.

AIR *de la Fiancée.*

Hâtez-vous, Mesdemoiselles,
Ces plis et cette blancheur,
Près des marquis et des belles,
Doivent nous mettre en faveur...

MARIE.

Oui, Mesdemoiselles, dépêchons-nous; vous êtes en retard, et cela doit impatienter les pratiques qui attendent leur linge, surtout celles qui n'en ont pas assez pour attendre... La Reine d'Angleterre, par exemple... pauvre femme! j'ai été l'autre jour chez elle : pas de feu, pas de bois!... ça fend le cœur. La fille d'Henri IV! vous lui ferez crédit, entendez-vous?... je ne suis que Marie Mignot, la

nièce d'un cuisinier... une blanchisseuse... mais je fais plus pour elle que le Mazarin!... (*A une autre.*) Pas de faux plis, donc, c'est la robe de Marion Delorme; elle est si difficile!... elle surtout qui a exercé...

AIR *du Piége.*

Marion avant ses beaux jours
Travaillait pour les blanchisseuses ..
Et ces pratiques là, toujours
Sont difficiles et grondeuses.
Jamais on ne peut bien servir
Ces dames qui furent des nôtres,
Lorsque plutôt que d' donner à blanchir,
Elles blanchissaient pour les autres.

Et surtout pas de crédit à Marion!.... N'oubliez pas la toilette de noces de mademoiselle d'Aubigné... ou de madame Scarron, comme vous voudrez... Dieu! être si jolie, et épouser un mari aussi laid! et ça, parce qu'il est le malade de la reine!... Faut-il avoir de l'ambition... J'en ai aussi, moi, mais ça ne va pas jusque-là! C'est bon, voilà tout fini; partez! mais surtout beaucoup de soin... Dans notre état, il ne faut qu'une robe chiffonnée pour compromettre une réputation.

REPRISE DU CHŒUR.

Hâtez-vous, Mesdemoiselles, etc.

(*Les blanchisseuses sortent à gauche, emportant plusieurs paniers remplis de linge.*)

SCÈNE II.

MIGNOT, MARIE, GARÇONS *portant des ballots; ils entrent par le fond.*

MIGNOT.

Allons, allons, tous les ballots... du courage!

MARIE.

Ah, mon Dieu! mon oncle, qu'est-ce que c'est que ça?

MIGNOT.

Ça, ma nièce?... c'est ma vengeance! une satire contre ce Despréaux!... Ah! Monsieur le satirique :

« Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier,
» Jamais empoisonneur ne sût mieux son métier. »

Me larder ainsi, moi qui fais la meilleure pâtisserie!.... Ça ne peut pas se digérer!... Et le Châtelet a pu l'absoudre!...

MARIE.

Vous n'êtes pas encore consolé de la perte de votre procès?...

MIGNOT.

Consolé!... moi qui avais envoyé des pâtés à tous les conseillers!... On dit même que le président Bellièvre s'en est donné une indigestion, et qu'il ne m'a fait condamner que parce qu'il avait ça sur le cœur... C'est affreux!.... Aussi M. Nacquart, mon procureur, m'a dit : appelez en à Apollon! Et j'en ai appelé à Apollon,...c'est à dire à l'abbé Cotin; il a été insulté comme moi... et le ressentiment d'un poète ou d'un cuisinier, c'est tout comme.... Rien ne porte à la tête comme le feu du génie ou des fourneaux!

MARIE.

Jésus, mon Dieu!... comme en voilà! c'est une édition complète!...

MIGNOT.

Juste!... il n'en manque pas une page... Dame! allez chez Barbin, le libraire au Palais... demandez du Despréaux, il n'y en a plus... mais du Cotin, il y en a toujours, et ce n'est pas cher!... comme m'a dit cet honnête Barbin : « prenez toute l'édition, vous me donnerez quelques brioches, et nous serons quittes. » Pour moi, j'ai mon plan : chaque exemplaire servira d'enveloppe à un pâté, à un biscuit, même à la modeste tartelette... tout y passera!... Heim! quel débouché pour les auteurs!

AIR : *C'est l'hypocrène de Voltaire.*

Je veux, par un si beau traité,
Unir leur génie et le nôtre,
Et chez moi, satire et pâté,
Vont se vendre l'un portant l'autre.
Confondant nos talens divers,
Qu'on dise des traiteurs-poètes :
Vive Mignot pour les beaux vers !
Vive Cotin pour les galettes !...

Ah ça, ma nièce, tu t'es installée chez moi, c'est très-bien... mais c'est ici que je reçois tous nos grands seigneurs, ainsi fais-moi le plaisir... (*Quelques garçons, sur un signe de Marie, enlèvent les tables des blanchisseuses.*) Vite une fournée de poésie et de gâteaux feuilletés.

(*Ils emportent les ballots en sortant par la droite.*) (1)

MARIE.

Il vous en faudra des fournées comme celle-là, pour payer les honoraires de M. Nacquart!...

MIGNOT.

Mon procureur!... je crois bien!... il ne se paie pas de brioches, lui!... mais dis donc, je crois qu'il en tient, M. Nacquart; tu lui as tourné la tête... c'est peut-être pour cela que j'ai perdu mon procès... j'ai eu le contre-coup de sa passion... Heim!... qu'en dis-tu?... Eh! M. Nacquart est un bon parti... et pour une blanchisseuse...

MARIE.

Laissez-donc!... si je voulais écouter fleurette, j'aurais mieux que lui, des gens de qualité : l'autre jour encore, le maréchal de l'Hôpital qui m'a rencontré chez Marion Delorme... mais je m'y fie comme à Jean de Vert, ces gros Messieurs, procureurs et courtisans, ça se ressemble pour la bonne foi.

MIGNOT.

Et puis, ce que tu ne me dis pas... Lagardie va revenir, il voulait s'enrôler... il a peut-être la casaque de soldat...

---

(1) Marie, Mignot.

Mais attention, Marie, au physique il est gentil, c'est vrai, mais au moral, il n'a pas le sou.

MARIE.

Je sais bien!... et c'est désolant, surtout pour une fille qui veut être riche... mais c'est égal, quoique simple blanchisseuse, je vous réponds qu'il n'y aura pas plus de tache sur ma réputation que sur le linge de mes pratiques.

MIGNOT.

A la bonne heure!... quoique les taches... Moi, par état, je n'y prends pas garde... mais la vertu... (*On entend le bruit d'une voiture.*) Eh, mais! quel est ce bruit?... un carosse à ma porte!...

MARIE.

C'est Marion Delorme.

MIGNOT.

Un drôle d'à-propos, quand on parle de vertu!

MARIE.

Est-elle heureuse!... quel luxe!... quels beaux équipages!... toujours les livrées les plus riches!...

MIGNOT.

Je crois bien!...

AIR *du Carnaval.*

Toujours jolie et toujours adorée,
Selon l'heureux qu'elle fait, elle prend
Et ses armes et sa livrée.....
Et Dieu le sait, elle en change souvent!
Car chez une femme pareille,
L'heureux du soir ou du matin,
N'est déjà plus son amant de la veille,
N'est pas encor celui du lendemain.

SCENE III.

MARIE, MARION, MIGNOT.

MARION, *entrant par le fond, et riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! bonjour la belle Marie! bonjour, père Mignot! ah! ah! ah!

MIGNOT.

Ah, ça, mais, est-ce de moi que rit Madame?

MARION.

Non, pas cette fois-ci!... Ah! ah! je venais... demander à votre nièce...

MARIE.

La robe de bal? je viens de l'envoyer chez Madame.

MARION.

A la bonne heure!... car les plaisirs se succèdent!... Mon Dieu, que la vie est gaie!

MARIE.

Pour vous, Madame, à qui tout rit...

MARION.

Et qui ris de tout... même de m'entendre appeler Madame!... moi qui ai débuté, il y a long-temps de ça... par être la pauvre Marion Delorme, comme tu es la pauvre Marie Mignot, une grisette absolument comme toi.

MARIE, *à part.*

Insolente!...

MARION.

J'allais porter les robes de mes pratiques à pied... et maintenant, je porte les miennes en voiture...

MARIE.

Dame!... c'est que vous avez toujours eu du goût pour aller vite. (*A part.*) Attrappe.

MARION.

C'est le reproche de mademoiselle de Scudéry, que je viens de rencontrer. J'en ris encore!

AIR *du Verre.*

Elle prétend que les Amours,
Craignent le bruit et le scandale;
Comme *Clélie* elle fait des discours
Pleins de fadeurs et de morale.
Puis elle vante son honneur,
Sa vertu!.. J'y crois, et pour cause...
Ne faut-il pas que sa laideur
Lui serve au moins à quelque chose?

MARIE.

J'espère qu'il n'y a pas que les laides qui puissent répondre....

MARION.

Ah! tu dis ça pour toi; tu es prude aussi. Qu'est-ce que ça prouve? que tu n'as jamais été tentée! Vois-tu comme disait un jour Mazarin à la Régente, qui prenait son éventail en entendant prononcer mon nom..... — Est-ce qué Madame répondrait touzours d'elle-même? — Quelle demande! — Ma si on offrait à Madame oun million? — Quelle horreur! — Ouna million de pistoles? — Finirez-vous! — Ouna centaine de millions?...

MARIE.

Ah! dame, vous en direz tant...

MARION.

Allons donc!... et voilà des Marion Delorme toutes trouvées.

MIGNOT.

Le fait est que c'est une jolie somme!

MARIE, *à part.*

Dieu!... est-ce que j'aurais aussi mauvais ton, si j'avais voiture?... Je voudrais bien voir...

MARION.

Oh! moi, je n'en rougis pas... Je serais fière de donner mon nom à la galanterie,... comme Corneille au génie tragique.

MIGNOT.

Et moi aux sauces.

MARION.

Mon existence est si heureuse... si animée!... c'est une ivresse perpétuelle... A mon lever se presse et bourdonne à ma toilette un essaim de jeunes seigneurs. Quelle sera la partie du jour? Où dînera-t-on? Graves questions que je décide sans appel... Le soir, j'occupe la plus belle loge à l'hôtel de Bourgogne... Ma parure fait le désespoir des duchesses... A minuit un tapis vert... Un brillant Lansquenet... Des pyramides d'or qui s'élèvent et disparaissent... Moi, ça m'amuse... j'aime les caprices de la fortune... C'est tout simple... n'en suis-je pas un?

MARIE, *à part.*

Dieu! son bonheur donnerait des idées....

MARION.

Et les amans qu'on prend, qu'on laisse, qu'on désole... Ah ! c'est drôle !

MARIE.

Pourtant... quand on aime quelqu'un, il me semble que la fidélité...

MARION.

La fidélité ?... je ne l'ai connue qu'une fois... dans un autre temps... Pauvre *cinq mars* !.. Mais aujourd'hui...

AIR *du Charlatanisme.*

La fidélité !... c'est mon lot !..
Je l'estime fort et pour causes ;
Mais non pas en détail ; il faut
En grand concevoir bien des choses :
Un amant a-t-il votre foi ?
Qu'à son cœur le vôtre réponde ;
Soyez lui fidèle... Pour moi
J'aime tout le monde, et je doi
Être fidèle à tout le monde.

SCÈNE IV.

MARIE, LE MARÉCHAL, MARION, MIGNOT.

LE MARÉCHAL, *qui est entré sur les dernières paroles.*
Fidèle à tout le monde !... C'est Marion Delorme.

MIGNOT.

Monsieur le maréchal de l'Hôpital !

LE MARÉCHAL.

Ah ! ça, les maréchaux de France en sont-ils ?

MARION.

Ah ! ah ! c'est charmant ! au cabaret... je vous y prends.

LE MARÉCHAL.

En bonne compagnie, du moins.

MARION.

Eh ! mais, que venez-vous faire ici ?

LE MARÉCHAL.

Commander un dîner de garçons. Eh! parbleu, Marion, ça se trouve bien... vous en serez.

MARION.

Si la compagnie est digne de moi.

LE MARÉCHAL.

Comment donc?... nous avons presque un roi... l'héritier présomptif du trône de Pologne.

MARIE.

Le prince Casimir?..... Celui qui s'échappa de Vincennes?...

LE MARÉCHAL.

Oui, c'est cela même... le prisonnier de Richelieu... Quel intérêt!... (*apercevant Marie.*) Eh! mais, que vois-je?... cette jolie blanchisseuse que j'ai distinguée l'autre jour chez vous, Marion? (*bas à Marion.*) Que diable fait-elle ici?... Est-ce qu'elle s'est lancée?...

MARION, *bas.*

Elle?... allons donc!

AIR *du Passepartout.*

Pour oser marcher sur mes traces,
Il lui faudrait de l'esprit, des talens!...

LE MARÉCHAL.

Taille légère, œil vif, traits pleins de grâces...
C'est vous quand vous aviez vingt ans!...

MARION.

Sa figure est sans caractère!...

LE MARÉCHAL.

Ah! vous voulez dire sans fard?...

MARION.

J'ai commencé bien plus tôt qu'elle à plaire...

LE MARÉCHAL.

Elle pourra finir plus tard.

LE MARÉCHAL, *à Marie.*

Qui êtes-vous donc, ma belle enfant?

MIGNOT.

C'est ma nièce, monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Ah! ah! mon cher, je me sais bon gré d'avoir donné aujourd'hui la préférence à votre cabaret.

MIGNOT.

C'est bien de l'honneur pour moi.

LE MARÉCHAL.

Le prince Casimir m'a été confié par Mazarin, qui veut lui faire oublier la terrible hospitalité de Richelieu, qui n'était aimable... que pour vous et pour certaine grande dame... Le ministre de Louis XIII gouvernait avec des prisons, celui de la Régente avec des bals, il nous a donné l'Opéra, c'est plus gai que Vincennes!... Ma foi, pour bien divertir le prince, j'ai imaginé un dîner de beaux esprits... Surtout, Mignot, distinguez-vous.

MIGNOT.

Oui, monseigneur, un repas dans les règles... Ce n'est pas moi qui ferai des incongruités de bonne chère... quoiqu'en dise M. Despréaux.

LE MARÉCHAL.

Ah! dame, il y sera.

MIGNOT.

Il y sera, Monsieur le maréchal?

MARION.

Prenez garde... vous allez mettre aux prises deux grands ennemis... Ah! ah!

MIGNOT.

Riez!.. riez!.. un petit faiseur de vers!.. Et c'est moi qu'il attaque... moi que la Cour honore de sa confiance!.. Qu'il vienne donc, ce Boileau... je lui donne une sauce à faire, et je suis sûr qu'il la manquera.

LE MARÉCHAL.

On dit que vous publiez contre lui une satire un peu forte?

MIGNOT.

Très-forte!... c'est du Cotin!... et comme j'ai dit à l'abbé : « Il ne s'agit pas d'épargner le sel et le poivre... » il faut que ça emporte la bouche,... je ne connais que » ça... » Ah! il vient aujourd'hui? A la bonne heure! je l'attends... Ma tête s'exalte, j'entre en verve!

MARION.

Il est dans le feu de l'inspiration.

LE MARÉCHAL.

Allons, qu'on dise de vous :

Que Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.

MIGNOT, *à part.*

Encore du Boileau!

LE MARÉCHAL.

Je vais prendre le prince... Ainsi, Marion, à midi sonnant!... je compte sur votre promesse.

MARION.

Soit!... j'en fais tous les jours... pour changer je veux en tenir une.

LE MARÉCHAL.

AIR : *Fragment de la Gazza.*

Pour vous revoir,
Souffrez ma toute belle,
Qu'un doux espoir
En ces lieux me rappelle!

MARIE et MIGNOT.

Un amant de haute naissance!...
Il veut { me / la } séduire, je pense;
Mais { je / ell' } connai{s / t} trop { mon / son } devoir!

ENSEMBLE.

LE MARÉCHAL.

Que de charmes et d'innocence!
Cela m'amusera, je pense,
De les réduire en mon pouvoir!

MARION.

Il la courtise en ma présence!
Le perfide! quelle inconstance!...
C'est comme moi dans mon boudoir.

MARION.

Son cœur est fier, blanchisseuse dans l'âme,
D'un cuisinier elle sera la femme !

(*Parlé.*) Mignot, faites venir mes gens.

ENSEMBLE.

MIGNOT et MARIE.

Ah ! c'est trop fort ! quelle arrogance !
Peut-on, avec plus d'insolence,
A ce point là nous insulter ?
Quelle colère !
Et comment faire
Pour la forcer à nous mieux respecter ?

LE MARÉCHAL.

Que de charmes et d'innocence !
Pour moi quelle douce espérance
De pouvoir me faire écouter !...
Bientôt, j'espère,
Je saurai plaire ;
Sur mes rivaux je saurai l'emporter.

MARION.

Je vois déjà son inconstance !...
Je ne ferais pas mieux, je pense !
Mais ici, pourquoi m'emporter ?...
Point de colère ;
D'un mot, j'espère,
Je forcerai l'ingrat à me rester.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE V.

MARIE, *seule.*

Femme d'un cuisinier ! blanchisseuse dans l'âme !

AIR *de Marianne.*

Ah! pour une honnête personne,
C'est bien d'avoir de la vertu!
Mais pour le mal que cela donne,
Quel prix m'en est-il revenu?
Ah! que j'ai peur!
Avec l'honneur,
L'ambition se dispute mon cœur;
Un jour, hélas!
N'aurai-je pas
Mes diamans,
Mon hôtel et mes gens?
Quel beau sort!... J'aurais le courage
De donner tout pour le gagner!
Oui, si l'on pouvait tout donner
Sans cesser d'être sage!... (*bis.*)

Oh! que les hommes sont heureux!... ils ont mille moyens de s'enrichir, et les femmes n'en ont qu'un!... c'est le mariage, à ce que dit M. Nacquart... M. Nacquart! c'est un beau nom!... il est riche, il m'aime... oui, mais...

LAGARDIE, *dans la coulisse.*

Oui, père Mignot, mon parti est pris... comptez sur moi...

MARIE.

Qu'entends-je?... cette voix!...

SCENE VI.

MARIE, LAGARDIE.

LAGARDIE, *entrant par le fond.*

Ma chère Marie!...

MARIE.

Lagardie!... c'est vous?...

LAGARDIE.

Laisse-moi t'embrasser... Si tu savais comme mon cœur tremblait quand je suis arrivé!... je me disais : S'est-elle souvenue de moi, de notre amour, de nos espérances?... sera-t-elle heureuse de me revoir?...

MARIE.

Pouvais-tu en douter?

LAGARDIE.

C'est que lorsqu'on aime bien, vois-tu, on a peur de tout... mais enfin, nous voilà réunis!... que je te regarde à mon aise!... Ah! comme tu es embellie!...

MARIE.

Et vous, Monsieur, voyons... comment revenez-vous?

LAGARDIE.

Comment?...

AIR *de Lantara.*

Mais je reviens toujours fidelle,
Je reviens cent fois plus épris!...

MARIE.

Et plus heureux?

LAGARDIE.

Mais oui, ma belle,
Puisque nous allons être unis;
Content d'un sort simple et modeste,
Le malheur dût-il m'accabler,
Je braverai tout... s'il me reste
La main qui doit me consoler.

Juge de mon amour!... j'ai attendri un oncle goutteux... et qui pis est, un procureur!

MARIE.

Il te donne son nom et sa fortune?

LAGARDIE.

Du tout, au contraire!...

MARIE.

Comment?

LAGARDIE.

Il exige que je ne me fasse jamais connaître pour son parent, que je renonce à son héritage, et, à ces conditions-

là, il veut bien me donner de quoi me faire un établissement.

MARIE.

Un établissement!... lequel?

LAGARDIE.

Tu sais bien, j'avais des goûts militaires... je voulais m'engager... Oh! que j'aurais aimé à porter l'uniforme!... mais le père Mignot m'a déclaré qu'il ne donnerait ta main qu'à celui qui prendrait son fonds... Eh bien! me voilà! je viens de m'offrir à lui... il m'accepte!...

MARIE.

Comment?... vous seriez traiteur... cuisinier?... (*A part.*) Juste ce que disait Marion tout-à-l'heure.

LAGARDIE.

Sans doute!... je ne sais pas faire de sauces; mais j'aurai des marmitons... c'est comme les hommes d'état qui ont des secrétaires.

MARIE.

Est-il possible?... un jeune homme de famille qui pourrait aller si haut!...

LAGARDIE.

Si j'aime mieux descendre à cause de toi?

MARIE.

C'est cela... et je resterai ouvrière, sujette au public!... A quoi sert donc de me marier?

LAGARDIE.

C'est ça, c'est ça... voilà les idées que tu as prises en fréquentant les gens de qualité!... Tu es ambitieuse, Marie... prends garde!... Mais qu'est-ce qu'il te faut donc?... car enfin, moi, pour te satisfaire, pour t'obtenir, je serais capable de tout..... d'attendre même s'il le faut..... Qu'exige-tu de moi?..... l'uniforme te plairait mieux peut-être?... Veux-tu que je me fasse soldat?

MARIE.

Je veux que mon mari ait un état, mais un état indépendant; c'est-à-dire, qui mette les autres dans sa dépendance, un état enfin qui soit lucratif et honorable, qui me donne l'estime publique et une voiture.

LAGARDIE.

Et lequel? lequel?...

MARIE.

Ça m'est égal, je n'ai pas de préférence... je ne tiens qu'à la voiture... et à toi.

LAGARDIE.

Ah! j'en perdrai la tête!... Que faire?... où puis-je me mettre?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MIGNOT.

MIGNOT, *entrant par le fond à droite.*

A la broche!... chaud! chaud!... Ah! te voilà!... J'ai pensé à ta proposition... me succéder!... c'est ambitieux, mais ça ne me déplaît pas... ça vaut mieux que d'aller se faire tuer sur la frontière... Sois tranquille!... une fois entre mes mains!... c'est que j'ai fait des élèves!... Vatel! par exemple, le petit Vatel, le maître d'hôtel du prince de Condé, il sort de mes fourneaux!... Et, dis-moi, qu'est-ce que tu crois que ton oncle pourra bien te donner à peu près?

LAGARDIE.

Il m'avait parlé de 4,000 écus... mais à présent, qu'importe?...

MIGNOT.

Comment, diable!... 12,000 livres!... mais avec ça nous nous entendrons bien.

LAGARDIE.

Au contraire, j'ai peur que non... votre nièce... Ah! père Mignot!...

MIGNOT.

Qu'est-ce que c'est?... une querelle?... allons donc!... l'amour c'est comme un dîner, ça ne vaut plus rien quand ça réfroidit... Ce mariage-là me convient très-fort!... Je viens d'en toucher, tout-à-l'heure, deux mots à M. Nacquart, qui te baise bien les mains, Marie.

LAGARDIE.

Ah! M. Nacquart? quel est cet homme-là?

MIGNOT.

Oh! dame! c'est un homme charmant! un procureur honnête et désintéressé, seul et unique de son espèce!... Croirais-tu qu'il n'a jamais voulu recevoir mon argent?... il me fait remise des frais... c'est superbe!... Ah! c'est qu'il est riche celui-là!

MARIE.

Je crois bien!... à la bonne heure, voilà un état... procureur!...

LAGARDIE.

Comme mon oncle. Quoi! vraiment, ça vous plairait?

MIGNOT.

Un procureur doit toujours plaire à une femme, quand il fait bien ses affaires... Et M. Nacquart!... il faut voir dans son antichambre des grands seigneurs... et je dis des plus hupés, les mains dans leurs poches, ou bien soufflant dans leurs doigts... Voilà comme il les traite!... Moi, c'est différent... reçu tout de suite... et des politesses!... —Comment va la belle Marie?... Pense-t-elle toujours à moi?...—Aussi, quand je lui ai parlé de ton mariage, ça a paru l'intéresser... qu'il en est devenu tout pâle, quoi!...

MARIE.

Qu'en pense-t-il?

MIGNOT.

Il allait me le dire, quand nous avons été interrompus par une duchesse. Il voulait la renvoyer pour moi; parce que lui, les duchesses, ce n'est rien du tout. Mais je me suis retiré, et il m'a fait reconduire de force en carosse.

MARIE.

Comment! il en a un?

MIGNOT.

Celui d'un marquis dont il a fait saisir les meubles.

AIR : *Vaudeville des Maris ont tort.*

Ah! dam', c'est un beau privilége,
Un procureur voit chaque jour,
Dans son étude qu'on assiége,

A ses pieds la ville et la cour.
On cède à tout ce qu'il ordonne,
Les plus grands implor'nt son appui;
Comme il n'a d'égards pour personne,
Ça fait qu' tout l' monde en a pour lui.

MARIE.

Comme sa première femme était heureuse!

MIGNOT.

Je crois bien!

LAGARDIE, *à part.*

Que dit-elle?... Ce caprice...

MARIE.

Un mari qui tient dans ses mains le sort de tant de personnes...

MIGNOT.

Et leur carosse!

MARIE.

Qui peut humilier les uns...

MIGNOT.

Qui fait remise des frais aux autres!

MARIE.

Courir en poste à la fortune!...

MIGNOT.

Courir! dis donc voler!... Et puis le désintéressement... Moi, si je n'étais pas pâtissier, je voudrais être procureur.

MARIE.

Dieu! si vous l'étiez!

LAGARDIE.

Qu'entends-je?... Lui ou moi, n'est-ce pas?

MIGNOT.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend donc?

MARIE.

Lagardie!

MIGNOT, *apercevant Nacquart qui paraît dans le fond.*

Ah! tenez, c'est lui, c'est ce bon M. Nacquart, mon digne procureur!

LAGARDIE, *à part.*

Procureur!... pourquoi pas?... J'écrirai à mon oncle.

Je cours voir mes amis!... Marie, vous serez contente!... Père Mignot!...

(*Il lui secoue la main.*)

MIGNOT.

Mais encore, dis donc?...

LAGARDIE.

Ne me retenez pas!... Adieu, Marie, adieu!

(*Il sort par le fond, très-vivement, en heurtant M. Nacquart qui se trouve sur son passage.*)

SCENE VIII.

MARIE, NACQUART, MIGNOT.

MIGNOT, *secouant son poignet.*

Est-il drôle!... comme il m'a serré la main.

NACQUART.

Voilà un jeune homme qui paraît bien aimable!... il a manqué me jeter par terre.

MIGNOT.

C'est l'amoureux... vous savez, Lagardie, que ma nièce adore.

MARIE.

Mon oncle...

NACQUART.

Il ne faut pas rougir, mon enfant!... C'est que votre nièce est d'une rigidité... Moi-même, j'ai essayé de voir si... et j'ai vu que non... Ça m'a fait plaisir... C'est la première; car voilà ce qui m'a empêché jusqu'ici de me remarier. Je tenais à m'assurer par moi-même, attendu que ma première femme était d'une légèreté...

MIGNOT, *à part.*

Diable! je crois bien, c'est connu.

NACQUART.

Non pas que je dise...

MIGNOT, *à lui-même.*

Ce n'est pas la peine, vos clercs l'on assez dit.

NACQUART.

Quoi qu'il en soit, j'ai reconnu que Marie avait des principes solides, et j'ai résolu de venir avec la franchise de mon état, surtout depuis que je sais qu'un autre se présente... et attendu l'urgence, je vous la demande en mariage.

MARIE.

Qu'entends-je!

MIGNOT.

Sérieusement?

NACQUART.

Ça vous étonne?... Je sais bien que ça fera jaser mes confrères; aussi, je vous préviens, qu'afin qu'on se taise plus vite, je veux qu'on n'ait la première nouvelle de mon mariage, qu'en apprenant qu'il est déjà fait. Mes mesures sont prises, si j'ai votre aveu, celui de la belle Marie, c'est aujourd'hui même.

MARIE.

Sitôt?

NACQUART.

Père Mignot, parlez pour moi.

MIGNOT, *prenant le milieu.*

Ça la regarde, plaidez votre cause, et surtout ne la perdez pas comme la mienne.

AIR *de Turenne.*

Mais mon dîner m'appelle, je vous laisse,
Car aujourd'hui je traite Despréaux;
En mauvais vers il me poursuit sans cesse,
Mais je le tiens, je cours à mes fourneaux,
Et cuisinier, je me venge en héros;
J'ai, pour dompter cette muse farouche,
Ragoûts divins, mets friands, vins parfaits,
Et c'est à force de bienfaits
Que je lui fermerai la bouche.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX.

MARIE, NACQUART.

NACQUART.

Nous voilà seuls, tant mieux!... Ma belle demoiselle, allons, que votre cœur se rassure... Cette fois-ci, mes vues n'ont plus rien qui puissent vous mécontenter... J'espère qu'il est encore temps?

MARIE.

Assurément... je ne dis pas... Mais M. Nacquart, combien coûte une charge de procureur?

NACQUART.

Ah! j'entends... Les moindres de notre compagnie se vendent quinze et vingt mille écus.

MARIE.

Pauvre Lagardie!... il n'a que douze mille livres!... Et pour être procureur, il faut de longues études?

NACQUART.

Trois ans de droit, et cinq ans de cléricature.

MARIE, *à part.*

Huit ans! oh! que c'est long!... Je l'aime bien... mais je n'attendrai jamais jusque là.

NACQUART.

Il faut du temps pour faire sa fortune, et moi, Marie, je vous en offre une toute faite... Oui, c'est un secret de famille, les Nacquart sont procureurs de père en fils, la pelotte a grossi en roulant, et aujourd'hui, je ne dis cela qu'à vous, parce que la réputation de mon père pourrait en souffrir un peu... aujourd'hui je compte par cent mille écus.

MARIE.

Cent mille écus!

NACQUART.

Le double.

MARIE.

Six cent mille livres!

NACQUART.

Quoi qu'il en soit, j'ai reconnu que Marie avait des principes solides, et j'ai résolu de venir avec la franchise de mon état, surtout depuis que je sais qu'un autre se présente... et attendu l'urgence, je vous la demande en mariage.

MARIE.

Qu'entends-je!

MIGNOT.

Sérieusement?

NACQUART.

Ça vous étonne?... Je sais bien que ça fera jaser mes confrères; aussi, je vous préviens, qu'afin qu'on se taise plus vite, je veux qu'on n'ait la première nouvelle de mon mariage, qu'en apprenant qu'il est déjà fait. Mes mesures sont prises, si j'ai votre aveu, celui de la belle Marie, c'est aujourd'hui même.

MARIE.

Sitôt?

NACQUART.

Père Mignot, parlez pour moi.

MIGNOT, *prenant le milieu.*

Ça la regarde, plaidez votre cause, et surtout ne la perdez pas comme la mienne.

AIR *de Turenne.*

Mais mon dîner m'appelle, je vous laisse,
Car aujourd'hui je traite Despréaux;
En mauvais vers il me poursuit sans cesse,
Mais je le tiens, je cours à mes fourneaux,
Et cuisinier, je me venge en héros;
J'ai, pour dompter cette muse farouche,
Ragoûts divins, mets friands, vins parfaits,
Et c'est à force de bienfaits
Que je lui fermerai la bouche.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX.

MARIE, NACQUART.

NACQUART.

Nous voilà seuls, tant mieux!... Ma belle demoiselle, allons, que votre cœur se rassure... Cette fois-ci, mes vues n'ont plus rien qui puissent vous mécontenter... J'espère qu'il est encore temps?

MARIE.

Assurément... je ne dis pas... Mais M. Nacquart, combien coûte une charge de procureur?

NACQUART.

Ah! j'entends... Les moindres de notre compagnie se vendent quinze et vingt mille écus.

MARIE.

Pauvre Lagardie!... il n'a que douze mille livres!... Et pour être procureur, il faut de longues études?

NACQUART.

Trois ans de droit, et cinq ans de cléricature.

MARIE, *à part.*

Huit ans! oh! que c'est long!... Je l'aime bien... mais je n'attendrai jamais jusque là.

NACQUART.

Il faut du temps pour faire sa fortune, et moi, Marie, je vous en offre une toute faite... Oui, c'est un secret de famille, les Nacquart sont procureurs de père en fils, la pelotte a grossi en roulant, et aujourd'hui, je ne dis cela qu'à vous, parce que la réputation de mon père pourrait en souffrir un peu... aujourd'hui je compte par cent mille écus.

MARIE.

Cent mille écus!

NACQUART.

Le double.

MARIE.

Six cent mille livres!

NACQUART.

Encore!

MARIE.

Vraiment?... Et Lagardie!... Oh! non, non, jamais!.. M. Nacquart, vous m'aimez, vous le dites du moins, et je veux bien le croire, ne pourriez-vous l'aider à faire sa fortune, le protéger?...

NACQUART.

Enfantillage!.. on devient commis, on avance par protection... mais procureur, c'est autre chose!.., il faut du travail et de l'argent... Allons, nous avons ruiné tant de gens, j'ai besoin d'enrichir quelqu'un... ça me ferait du bien. Le contrat est prêt: je vous aime, Marie... Je vous assure toute ma fortune... Je vous donne un rang... Je vends mon étude... J'achète une charge au Parlement... Pour vous plaire, je monte ma maison sur le pied le plus somptueux... Vous aurez équipage... Je donnerai des fêtes, où la Cour et la ville se presseront comme à celles du surintendant Fouquet.

MARIE.

M. Nacquart... de grâce... comme vous me pressez...

NACQUART.

Il est permis d'embrouiller les idées de son juge, c'est de mon état. Voyons, choisissez : blanchisseuse ou grande dame... Le curé m'attend... Les diamans sont prêts.

MARIE.

Les diamans!... Ah! ce pauvre Lagardie!

SCÈNE X.

MARIE, MARION, NACQUART.

MARION.

Ah! te voilà? je suis venue exprès avant l'heure du repas pour te laver la tête, ma petite blanchisseuse.

MARIE, *à part.*

Allons, la voilà avec ses grands airs.

MARION.

Mais que vois-je? M. Nacquart?... Je te rencontre à propos, mon beau procureur.

NACQUART.

Votre procureur? c'est-à-dire, celui de vos créanciers.

MARION.

C'est vrai, mon bon petit Nacquart... C'est égal, je ne t'en veux pas, au contraire; tu sais bien que j'ai toujours de l'amitié et de l'estime pour toi.

MARIE, *à part.*

Elle le respecte, lui!...

MARION.

Comment vont-ils, mes créanciers?... Veux-tu être du nombre?... On dit que tu as fait saisir le carosse d'un marquis... une voiture magnifique... de l'or jusque sur le marche-pied; le roi n'a rien de plus beau, c'est scandaleux... Combien me le vendras-tu?

NACQUART.

Je ne le vends pas, je le donne.

MARION, *le toisant.*

Toi?... Diable, c'est plus cher.

NACQUART, *regardant Marie.*

Expliquons-nous... Je le donne à celle qui sera ma femme.

MARION.

C'est trop cher, n'en parlons plus. Ah! ça, à nous deux, Marie!... je suis très-mécontente de toi... Comment, je te donne à blanchir la plus jolie de mes robes de bal, et tu me la renvoie toute chiffonnée.

MARIE.

Madame, je vous assure...

MARION.

Je t'assure que c'est une indignité... tous les plis sont faux... Je m'y connais, peut-être? De mon temps, nous blanchissions mieux que ça.

MARIE.

Mais...

MARION.

Mais... ne réplique pas; quand on n'est bonne qu'à être ouvrière, au moins faut-il savoir son état.

MARIE, *à part.*

Je ne sais qui me tient...

MARION.

Je te déclare que j'ai donné ordre à mes gens de la rapporter chez toi.

MARIE.

Vos gens!... Ma foi, faites-là reporter chez qui vous voudrez, pour moi je ne veux plus être blanchisseuse.

NACQUART, *à part.*

Que dit-elle?

MARION.

Qu'est-ce que tu seras donc?

MARIE, *avec aigreur.*

Ah! vous avez peut-être peur de la concurrence? rassurez-vous, je me marie... M. Nacquart, c'est fini, ma main est à vous (1).

MARION.

Comment?

NACQUART, *prenant la main de Marie.*

Quand je vous ai dit que nous avions de la sympathie... Ah! ça, plus de délais.

MARIE.

Oui, tout de suite.

MARION.

Allons donc, c'est impossible!

MARIE, *prenant le milieu de la scène.*

Et pourquoi pas?... S'il faut dépendre de quelqu'un, j'aime mieux que ce soit d'un mari que de certaine pratique... Oui, M. Nacquart, oui, je suis votre femme... Allez, allez tout préparer... et à votre retour vous me trouverez prête à vous suivre.

NACQUART.

Je cours trouver votre oncle, mon notaire... (*Il donne la main à Marie, et la conduit jusqu'à la porte à gauche. Marie sort.*) Ah! Marion, quel service vous m'avez rendu!

(*Il sort par le fond.*)

---

(1) Marie, Nacquart, Marion.

SCÈNE XI.

MARION, *seule.*

Heim!... je reste suffoquée!... Il m'a pourtant courtisée, moi... et peut-être si j'avais voulu... Moi, madame Nacquart... (*Riant aux éclats.*) C'est trop drôle!...

SCÈNE XII.

MARION, CASIMIR, LE MARÉCHAL, *entrant par le fond.*

LE MARÉCHAL.

Tenez, mon prince, je n'ai pas besoin de vous la présenter; à ces éclats de rire, vous avez deviné...

CASIMIR.

La belle Marion Delorme, qui me vengeait de Richelieu, quand j'étais prisonnier d'état.

LE MARÉCHAL.

Comment cela?

MARION.

Belle demande!... avec la vengeance de notre sexe...

CASIMIR.

En le trompant.

LE MARÉCHAL.

Ah! Marion, vous êtes bien la plus vindicative des jolies femmes!... Mais de quoi pouviez-vous rire ainsi toute seule?

MARION.

D'un mariage, mais d'un mariage sérieux... et le plaisant, c'est que j'y suis pour quelque chose... Le riche procureur Nacquart épouse la petite blanchisseuse, vous savez?...

LE MARÉCHAL.

Oh! une blanchisseuse!

CASIMIR.

Eh bien! je conçois cela depuis mes aventures de Vincennes...

LE MARÉCHAL.

Mais bah! je suis charmé que le procureur l'épouse!... Une jolie fille de si bas étage, c'est de l'or dans la mine.

CASIMIR.

Ah! que vous êtes heureux, vous autres Français!... tout est chez vous matière à plaisir!... C'est le ton de la Cour... que d'éclat, de grâce et de gaieté!... Mais votre peuple aussi est assez bien, vous avez des bourgeois qui ne sont pas du tout sots!... Votre Corneille, votre Pascal, ça a des idées... presque comme nous!... Et vos petites roturières sont, ma foi, fort agréables!... Ah! si je n'étais pas condamné à régner un jour, je voudrais n'être, tout simplement, qu'un de vos ducs et pairs, avec 100,000 écus de rente, et une campagne parisienne.

MARION.

Vous n'êtes pas dégoûté, mon prince.

SCÈNE XIII.

MARIE, CASIMIR, MIGNOT, NACQUART, LE MARÉCHAL, CUISINIERS, BLANCHISSEUSES, QUELQUES BOURGEOIS.

MIGNOT.

Eh! oui, c'est bien, j'approuve tout... Vite la mariée... Ah! Messeigneurs, pardon... je vous présente mon neveu, M. Nacquart, procureur, et bientôt conseiller au parlement.

(*Il entre dans la chambre de Marie.*)

LE MARÉCHAL.

Déjà?... Eh! M. Nacquart, vous menez les affaires bien vite.

NACQUART.

Mais oui, quand ce sont les miennes.

(*Ici Mignot entre donnant la main à Marie, qui est en toilette de mariée.*)

MARION.

Voici madame Nacquart (1).

CASIMIR.

Que vois-je ?... Marie !...

MARIE.

Le prince Casimir !...

MARION.

Eh bien ! une reconnaissance !... c'est intéressant !...

NACQUART.

Quoi ! Marie, vous connaissez des princes ?

CASIMIR.

Oui, Monsieur, c'est elle qui, à Vincennes, pendant ma captivité, me faisait passer les lettres de mes amis.

AIR : *Si ça t'arrive encore !* (de la Marraine.)

Au souvenir de ces jours-là,
Je sens mes yeux mouillés de larmes.
Pauvre enfant ! elle était déjà
Riche de candeur et de charmes ;
Elle promettait que le temps
Ajouterait à ses richesses...
Et vous voyez bien, à vingt ans,
Comme elle a tenu ses promesses.

Mon enfant, je ne vous ai point oubliée... vous refusiez tous mes présens... n'accepterez-vous pas celui-ci ? c'est mon cadeau de noce.

MARIE.

Ah ! prince !

MIGNOT, *qui est passé dans le coin de la scène à droite.*

Certainement, prince, nous acceptons...

MARION, *à part.*

Rien qu'une agraffe d'émeraudes !... je me défierai des princes polonais !...

LE MARÉCHAL.

Avec la permission de M. Nacquart... voici le mien...

---

(1) Marion, Casimir, Mignot, Marie, Nacquart, le Maréchal.

MARION, *à part.*

Une bague en rubis !... A la bonne heure !... c'est d'un maréchal de France.

MIGNOT.

Nous acceptons encore.

NACQUART.

Moi, ma chère Marie, voici mon petit cadeau.

MARION.

(*A part.*) Quelque misère !... il est si avare !... (*Haut.*) Voyons, voyons, donne, Marie. (*Elle ouvre l'écrin.*)... Que vois-je ?... toute une parure en diamans !... et de quelle grosseur !...

MIGNOT.

Nous acceptons toujours... (*Il passe dans son cabaret.*)

MARION, *à Marie avec regret.*

Tenez, Madame. (*A part.*) Décidément, je sens que j'aurais pu être madame Nacquart, avec des compensations de cette espèce-là.

NACQUART.

Allons, partons vite.

MARION.

Ça fera une veuve bien heureuse !

SCÈNE XIV.

MARION, CASIMIR, LAGARDIE, MARIE, NACQUART, LE MARÉCHAL, *ensuite* MIGNOT.

FINAL *de M. Doche.*

LAGARDIE.

Je viens, j'accours...

MARIE.

Juste ciel ! Lagardie...

LAGARDIE.

Quoi ! d'une noce en ces lieux les apprêts ?
Parlez, répondez ! Qui donc se marie ?

MARION, *à Casimir.*

C'est l'amant. (*A Lagardie.*) Fuyez pour jamais !

LAGARDIE.

Celle que j'aime ?...

MARION.

Est mariée !

LAGARDIE.

Mais ma tendresse ?...

MARION.

Est oubliée !

NACQUART.

Allons, partons ! (*Tout le monde va pour sortir.*)

LAGARDIE, *les retenant.*

Non, arrêtez !

(*A Marie qui se trouve séparée du reste de la noce.*)

Il est donc vrai ? pour lui vous me quittez ?

Pour céder à votre caprice,

Si vous saviez quel sacrifice !...

MARIE.

O ciel ! auriez-vous obtenu ?...

MARION.

Je le plains ! mais j'en ai tant vu !...

MARIE.

Parlez...

LAGARDIE.

Me dévouant au travail le plus rude,

J'ai promis dès demain d'entrer dans une étude,

Me voilà clerc... un jour je serai procureur.

MARIE.

Il se pourrait !...

LAGARDIE.

Si tu me rends ton cœur,

A me faire un état je mettrai tant d'ardeur,

Que dans six ans...

MARIE, *avec regret.*

Dans six ans.

(*Elle donne la main à Nacquart, qui s'est rapproché d'elle.*)

NACQUART.

Quel bonheur!...

MIGNOT, *entrant la serviette sous le bras et parlant.*

Mes maîtres, vous êtes servis.

ENSEMBLE.

MARIE.

Quelle peine cruelle
De briser mon lien!
Que j'eusse été fidèle!
Mais, hélas! il n'a rien!

LAGARDIE.

C'en est fait, l'infidelle
A brisé son lien!
La Fortune l'appelle,
Et l'Amour n'est plus rien!

CASIMIR, LE MARÉCHAL, MARION, LE CHOEUR.

C'en est fait, l'infidelle
A brisé son lien!
La Fortune l'appelle,
Et l'Amour n'est plus rien.

NACQUART.

Quel plaisir! qu'elle est belle!...
Dans un heureux lien,
Qu'il m'est doux, avec elle,
De partager mon bien.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Le Théâtre représente un riche salon du maréchal de l'Hôpital, dont le fond est fermé par des draperies — A droite, une table, et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIGNOT, GASTON, et PLUSIEURS VALETS.

CHŒUR.

AIR : *Chœur du Solitaire.* (de Carafa.)

Nous répondrons à votre confiance
Pour les apprêts de ce jour solennel ;
Oui, nous devons aveugle obéissance
A l'intendant de ce brillant hôtel !...

MIGNOT, *aux valets.*

Messieurs, je n'ai pas besoin de vous répéter que vous êtes chez M. le maréchal de l'Hôpital, et que la fête qu'il donne ce soir doit être digne de son rang et de sa fortune ; allez... (*Ils sortent à droite et à gauche.*) Voyez un peu les grands airs, ça se prend tout de suite... Qu'est-ce qui m'aurait dit, il y a dix ans, quand ma nièce épousa M. Nacquart ?...

GASTON, *entrant à gauche.*

M. Mignot, vous êtes seul (1) ?

MIGNOT.

Ah ! Gaston, mon petit ami, venez, on ne peut nous surprendre... Vous avez copié ?...

(1) Gaston, Mignot.

GASTON.

Oui, le menu de votre dîner. Savez-vous que c'est une singulière occupation que vous me donnez ?... Aussi voilà que je commence à me connaître en cuisine.

MIGNOT.

Tant mieux!... ça ne peut pas nuire... on ne sait pas ce qui peut arriver... (*Gaston lui remet un papier.*) Oh! la belle écriture! (*Lisant.*) « Premier service. » Depuis qu'il m'ont forcé à vendre mon cabaret, voilà ma consolation... diriger les autres... donner des conseils en secret...

GASTON.

C'est vrai, depuis votre entrée dans la maison du maréchal, on vous défend d'aller à la cuisine, à l'office... mais le maître d'hôtel... Si l'on savait que tous ses dîners sont votre ouvrage ?... que c'est vous qui gagnez les appointemens qu'il touche ?...

AIR : *Comme il m'aimait !*

Toujours au feu (*bis.*)
Vous êtes son chef de bataille...

MIGNOT.

Chut !... il faut bien cacher son jeu ;
Car pour lui quel danger, grand dieu !...
De n'être qu'un homme de paille
Dans un état où l'on travaille
Toujours au feu!

Vous voyez, mon ami, le malheur de ma position! réduit à faire de la cuisine comme un conspirateur... Quelque fois je surprends mes yeux mouillés de larmes de joie, lorsque j'entends les convives du maréchal faire l'éloge des dîners qu'ils mangent... je jouis de ma gloire incognito... c'est égal, ça ne me console pas.

GASTON.

Bah! une belle place, un beau traitement, ça ne vaut pas mieux que d'être cuisinier en boutique ?

MIGNOT.

Eh bien! non, ce n'est pas la même chose... Depuis que

je suis entré dans la bouche du maréchal, je ne suis plus à mon aise comme autrefois; je deviens triste, je maigris...

GASTON.

Mais si vous le regrettez tant, votre cabaret, qui vous empêche de le rouvrir?

MIGNOT.

J'ai une fille, mon garçon, une fille dont madame Nacquart est la cousine et la marraine... elle m'a promis d'en faire son héritière, si je ne la contrariais pas dans ses idées d'élévation, et il vaut encore mieux être cuisinier malheureux que père dénaturé!

GASTON.

Vous avez raison; et puis, dites donc, M. Mignot, elle sera jolie, votre fille, votre petite Marie! vous allez la mettre au couvent, et dans une dixaine d'années d'ici, vous la marierez..... alors, moi je suis-là, et je la retiens d'avance.

MIGNOT.

Malheureux!... quelles idées!... si madame Nacquart l'entendait!...

GASTON.

Hem! qu'est-ce qu'il y a de mal à cela?... Moi, petit commis du sécretaire de l'hôtel, je suis en secret votre copiste et votre confident... quand vous me donneriez mademoiselle Marie pour honoraires!... Mais je vois, c'est parce que je n'avance pas... rassurez-vous... le prince Casimir, qui vient d'être élu roi de Pologne, monte sa maison à la française... Monsieur le maréchal, qui était son ami, lui envoie les gens qu'il lui faut... et j'en suis.

MIGNOT, *vivement.*

Faut-il un maître d'hôtel?... (*Se reprenant.*) Aie!...

GASTON, *riant.*

Est-ce que vous voudriez, vous?... tiens, pourquoi pas?...

MIGNOT.

Je n'ai pas dit ça... pour moi... certainement... mais pour un de mes élèves... Adieu, M. Gaston... je vais méditer sur ce menu avant de l'envoyer; ça me distraira.

(*Il s'assied à gauche.*)

GASTON, *à part.*

C'est un brave homme!... il vaut mieux que sa nièce!...

SCÈNE II.

GASTON, LAGARDIE, MIGNOT.

LAGARDIE, *entrant à gauche.*

Cet hôtel!... ce doit être ici... Ah! mon ami, pourriez-vous me faire parler à M. Mignot?

GASTON.

Le voilà, Monsieur; mais ne le dérangez pas, parce qu'il a des occupations très-graves.

(*Il sort à droite.*)

SCÈNE III.

LAGARDIE, MIGNOT.

LAGARDIE.

On ne m'avait pas trompé, ce costume... (*S'approchant.*) Père Mignot!...

MIGNOT, *se levant.*

On y va!... Ah! mon dieu! je m'oublie... ce nom que mes anciennes pratiques me donnaient... Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

LAGARDIE.

Eh! quoi! vous ne me remettez pas?

MIGNOT.

Si fait... attendez donc... je crois que c'est... Ah! dites-moi bien vite si c'est toi, Lagardie?

LAGARDIE.

Embrassons-nous!

MIGNOT, *à part.*

Comme ce gaillard-là vous a pris de la force, de la tournure!...

LAGARDIE, *à part.*

Pauvre cher homme!... comme il est vieilli!...

MIGNOT.

Tu vois, ils m'ont exilé ici dans un hôtel, sous un bel habit.

LAGARDIE.

Enfin, je vous ai retrouvé!... J'ai appris que vous habitiez cet hôtel, et qu'on y voyait souvent votre nièce, cette Marie que j'aimais tant!

MIGNOT.

Ah! tu sais que feu M. Nacquart est mort?

LAGARDIE.

Je l'ai appris, il y a un an, à Grenoble, où j'étais alors malheureux, sans fortune, sans espérance... Aujourd'hui mon sort est bien changé!... je ne viens ici que pour vous.

MIGNOT.

Vrai?... je t'en remercie, mon garçon... Moi je suis toujours le même... pour ma nièce, c'est différent; il y a en elle deux femmes : l'une qui aime le monde, les assemblées, la danse, la parure... celle-là est coquette, altière, ambitieuse.

LAGARDIE.

Je vous crois, elle m'a trahi... je l'oublierai tout-à-fait...

MIGNOT.

Mais nous avons l'autre femme... que je surprends quelquefois agenouillée, les mains jointes, les yeux rouges, et il me semble même lui avoir entendu murmurer : « Pauvre Lagardie! »

LAGARDIE.

Il serait vrai?... elle aurait dit?... Eh bien! je vous crois... elle pense encore à moi... cela ne m'étonne pas .. je l'espérais... On a pu l'éblouir, mais j'en juge par moi-même, le cœur ne saurait changer... on n'aime bien qu'une fois... Et dites-moi, Mignot, si je pouvais la voir, lui parler aujourd'hui!...

MIGNOT.

Ah! ce n'était que pour moi...

LAGARDIE.

Je vous en prie!

MIGNOT.

Tu tombes mal... un grand bal ce soir... car tu ne sais

pas... Après la mort de mon neveu Nacquart, conseiller au Parlement, on rechercha sa veuve... elle était riche, tout le monde la reçut, la famille du maréchal de l'Hôpital surtout; le maréchal lui-même s'est déclaré son ami... il la consulte toujours; et, aujourd'hui encore, mademoiselle de l'Hôpital la retient près d'elle pour l'aider à faire les honneurs d'une fête qu'il donne.

LAGARDIE.

Oui, je l'ai appris... J'avais d'abord pensé à me faire présenter chez le maréchal par l'ambassadeur de Suède, auprès de qui j'ai une puissante recommandation.

MIGNOT.

Bah!

LAGARDIE.

Mais au milieu de tout ce grand monde, mon entrevue avec Marie serait trop gênante... je veux, avant tout, connaître ses vrais sentimens, si c'est possible... Voulez-vous lui demander, pour moi, un entretien secret?..: J'en ai le pressentiment, je ne la quitterai que pour vous nommer mon oncle.

MIGNOT.

Le ciel t'entende!... et moi, Lagardie, je vous suivrai?

LAGARDIE.

Ma maison ne sera-t-elle pas la vôtre?... et n'aurez-vous pas le droit d'y commander en maître?...

MIGNOT.

En maître d'hôtel, c'est tout ce que veux... Eh! mais, j'entends... oui, c'est le maréchal... il revient du Louvre; retire-toi.

LAGARDIE, *après avoir fait une fausse sortie qui lui a fait prendre la gauche de la scène.*

Et votre nièce?...

MIGNOT.

Je te conduirai près d'elle tout à l'heure... Attends-moi, descends au jardin.

LAGARDIE.

AIR *des Comédiens.*

Dépêchez-vous, il faut que je la voie!...
Je brûle enfin de connaître mon sort!...

Si je l'obtiens, rien n'égale ma joie;
Si je la perds, c'est l'arrêt de ma mort!...

MIGNOT.

Perdre une femme, à ce point te chagrine!
Va, l'on renonce à tout ce qu'on aima,
Sans en mourir... J'adorais la cuisine,
Je n'en fais plus, et pourtant me voilà!...

ENSEMBLE.

Il faudra bien dans peu qu'elle te voie;
Mais, quels que soient sa réponse et ton sort,
Ne t' laiss' mourir de chagrin ni de joie;
C'est not' faibless' qui rend l'Amour si fort!

LAGARDIE.

Dépêchez-vous, etc.

(*Il sort à gauche.*)

MIGNOT, *seul.*

Tiens, c'est ma nièce (*A Marie.*)..... Je croyais que le Maréchal...

SCÈNE IV.

Mme NACQUART, MIGNOT.

Mme NACQUART, *entrant à droite avec précipitation; elle s'arrête et suit des yeux Lagardie.*

Il vient d'arriver, je l'attends... Vous n'étiez pas seul, mon oncle... avec qui parliez-vous donc?...

MIGNOT.

Comment! tu as reconnu?...

Mme NACQUART.

Oui... de loin... ces traits m'avaient déjà frappée.... ils me rappelaient quelqu'un... et je ne sais pourquoi... tout à l'heure... la ressemblance produisait sur moi une illusion... j'en suis tout émue!...

MIGNOT.

Et si ce n'était pas une ressemblance?

Mme NACQUART.

Que voulez-vous dire?

MIGNOT.

Si c'était lui-même?...

Mme NACQUART.

Lagardie! ah! ne plaisantez donc pas ainsi!

MIGNOT.

Je te répète que c'est lui qui demande à te voir, à te parler...

Mme NACQUART.

Ciel! aurait-il besoin de mon crédit, de mes services?... Ce pauvre garçon, il n'était pas riche!

AIR *de Yelva.*

Peut-être encor tout plein de son outrage,
Il me maudit, il m'accuse en secret!...
Que mon crédit du moins le dédommage,
Et changeons sa haine en regret.
Oui, je prétends, si dans l'absence
Son cœur a pu se dérober au mien,
Le regagner par la reconnaissance...
Il est si doux de rentrer dans son bien!...

MIGNOT.

Et Lagardie?

Mme NACQUART.

Eh bien! je le recevrai... j'agirai en sa faveur... mais pas aujourd'hui... Cette vue... d'anciens souvenirs... je n'aurais qu'à m'attendrir... et jugez.... avec les yeux rouges, comme on est bien pour un bal!...

MIGNOT.

(*A part.*) Hum! hum! la femme coquette a le dessus!.. (*Haut.*) Et c'est pour cela que tu ferais attendre un homme qui brûle de te demander... non, ta protection!... Il n'en a pas besoin... mais ton cœur, ta main!

Mme NACQUART, *vivement.*

Parlez bas, si le maréchal... Eh quoi! Lagardie me serait resté fidèle?... Ah! que de bien vous me faites!...

MIGNOT.

(*A part.*) Allons, voilà la femme sensible qui perce!... (*Haut.*) Tu consens donc à le recevoir?

Mme NACQUART.

Moi! mais dans les circonstances où je me trouve... Ah! le maréchal!

MIGNOT, *à part.*

Tiens! est-ce que ça le regarde?

SCÈNE V.

LE MARÉCHAL DE L'HOPITAL, Mme NACQUART, MIGNOT.

LE MARÉCHAL, *entrant à droite, et préoccupé.*

Mignot, éloignez-vous, je vous prie; laissez-moi un moment avec votre nièce.

Mme NACQUART, *à part.*

Cette agitation...

MIGNOT, *bas.*

Eh bien! Lagardie?

Mme NACQUART, *bas.*

Qu'il ne vienne pas!...

LE MARÉCHAL.

Ma chère madame Nacquart, je reviens de la cour.... des obstacles que j'étais loin de prévoir...

Mme NACQUART, *à part.*

Des obstacles!...

LE MARÉCHAL.

Encore là, Mignot!

MIGNOT.

Monseigneur...

LE MARÉCHAL.

Sortez!... c'est insupportable!...

Mme NACQUART.

Laissez-nous un instant, mon oncle; des chagrins particuliers à M. le Maréchal, et auxquels je prends part à cause de lui... (*Bas à Mignot.*) Qu'il vienne !

MIGNOT, *étonné et à part.*

Bon !... je n'y comprends rien... Il paraît que les deux femmes sont en présence !...

(*Il sort à gauche.*)

SCÈNE VI.

LE MARÉCHAL, Mme NACQUART.

Mme NACQUART, *à part.*

Est-ce une défaite ?... Voyons-le venir.

LE MARÉCHAL.

Ma bonne... mon excellente amie... vous me voyez tout bouleversé... Mes sentimens vous sont connus... tout mon bonheur serait d'unir mon sort au vôtre... aussi mon parti était pris... je sautais à pieds joints sur toutes les convenances de mon rang... je vous épousais... Oui, ce soir même, je voulais annoncer ce mariage à mes amis, au milieu d'une fête. Afin d'obtenir l'agrément du Roi, je lui avais parlé de vous comme de la veuve d'un procureur... d'un conseiller; il ne m'avait répondu que par une grimace expressive, et ma foi, à tout risque, j'interprêtais son silence... mais ce matin, quelle a été ma surprise ! lorsqu'au grand lever il a dit, en fixant sur moi un regard dont je frissonne encore : « Il y a des gens qui ont le cœur bien bas ! conçoit-on le poète Dufresny... qui se dégrade jusqu'à épouser une blanchisseuse ! »

Mme NACQUART.

Ciel !

LE MARÉCHAL.

J'ai senti l'apostrophe !... jugez de mon humiliation !... Il paraît que depuis hier c'était le sujet de tous les entretiens.

Mme NACQUART.

Et pourtant c'était un secret pour tout le monde.

LE MARÉCHAL.

Excepté peut-être pour Mignot, et encore pour Marion Delorme; elle l'aura dit à Ninon qui l'aura dit à la veuve Scarron, qui conte tout à la Montespan, qui n'a point de secrets pour le Roi.

Mme NACQUART.

Et pourquoi souffrez-vous que cette Marion pénètre dans votre hôtel?

LE MARÉCHAL.

Ah! ce n'est pas de cela qu'il s'agit; maintenant, ma pauvre madame Nacquart, jugez de mon embarras : on annonce des promotions prochaines à l'Ordre du Saint-Esprit, et si je fâche Sa Majesté... Voyons, que faire?... que résoudre?... montrez-vous mon amie... conseillez-moi...

Mme NACQUART

Vous me demandez conseil?... (*A part.*) L'ingrat!... il est décidé!...

LE MARÉCHAL.

Eh bien?...

Mme NACQUART, *avec une aisance affectée.*

Eh bien! M. le Maréchal, je ne vois pas dans tout cela de quoi tant se désoler!

LE MARÉCHAL.

Que dites-vous?

Mme NACQUART.

Que ce n'est point à mon âge qu'on a besoin d'un titre pour briller dans le monde : remplissons tous deux notre sort, devenez cordon bleu, moi, je reste une veuve jeune et jolie... tout le monde sera content.

LE MARÉCHAL.

Oui, si vous étiez moins cruelle... si vous m'aimiez pour moi.

(*Il veut lui prendre la main.*)

Mme NACQUART.

Je vous aimais assez pour un ami... vous vouliez plus, je sacrifiais ma liberté, j'allais être votre femme...

LE MARÉCHAL.

Oh! si cela se pouvait!...

Mme NACQUART.

Non, non, cela ne se peut pas, et je me hais moi-même d'en avoir du chagrin, parce que j'ai la faiblesse de...

LE MARÉCHAL.

De m'aimer?... achevez!...

Mme NACQUART.

Non, monsieur le maréchal, n'en parlons plus... me voilà libre... eh bien!... je m'étourdirai... j'en aurai besoin... et à mon âge, on y réussit toujours... on a des distractions... Les hommages, les assiduités d'une foule de jeunes cavaliers... et que sait-on?... dans le nombre, il peut s'en trouver un qui ne soit pas maréchal, et qui n'attende pas de cordons... Il faut espérer, qu'en France, tout le monde ne sera pas de l'ordre du Saint-Esprit.

LE MARÉCHAL.

Vous à un autre!...

SCÈNE VII.

LE MARÉCHAL, MIGNOT, Mme NACQUART.

MIGNOT, *à sa nièce.*

Le voilà!

Mme NACQUART, *à part.*

Ah! Lagardie!

LE MARÉCHAL.

Comment, Mignot, encore!... On ne pourra donc pas se dire un seul mot sans être relancé par vous?

MIGNOT.

Monsieur le maréchal, c'est une visite pour ma nièce.

Mme NACQUART, *avec intention.*

Une visite!... et qui donc, mon oncle?

MIGNOT.

Parbleu! c'est Lagardie.

Mme NACQUART.

Lui à Paris!... quelle surprise!...

LE MARÉCHAL.

Eh! mais... Lagardie, n'est-ce pas ce pauvre diable qui s'était fait clerc le jour où vous épousiez un procureur?... Que vient-il faire ici?

Mme NACQUART.

Je ne sais... cela pique ma curiosité; et vous, monsieur le maréchal...

LE MARÉCHAL.

Moi?... du tout... je ne suis pas curieux... Mignot, dites-lui de nous épargner sa visite, et menez-le à ma caisse pour lui compter 100 pistoles.

MIGNOT.

Mais il n'a besoin de rien... Tout ce qu'il désire, c'est de voir ma nièce.

Mme NACQUART, *observant le maréchal.*

Ce bon Lagardie!

LE MARÉCHAL.

Est-ce que vous seriez d'humeur à le recevoir?

Mme NACQUART.

Pourquoi donc pas?... un ancien ami!... oh! je ne suis pas fière, moi, je ne suis pas de ces gens qui rendent d'un côté les dédains qu'ils essuient de l'autre. Mon oncle, veuillez me l'amener.

MIGNOT.

J'y vais.. Va, je te reconnais, tu es ma nièce.

(*Il sort à gauche.*)

LE MARÉCHAL, *à part.*

Eh bien! voilà une situation fort agréable pour moi!

Mme NACQUART.

Mais, j'y pense, M. le Maréchal, notre conversation serait bien insignifiante pour vous... d'ailleurs, je ne suis pas chez moi...

LE MARÉCHAL, *la retenant.*

Du tout... au contraire, restez... je serai charmé d'être-là, et de vous voir renouveler connaissance avec un jeune homme qui est votre ancien ami... Ce sera très-amusant!

(*Il s'assied près de la table à droite.*)

SCÈNE VIII.

LE MARÉCHAL, Mme NACQUART, LAGARDIE.

LAGARDIE, *entrant à gauche.*

Enfin, Madame, il m'est donc permis... Ciel! quelqu'un!...

Mme NACQUART.

Ah! Lagardie, je suis bien aise de vous revoir... nous ne nous retrouvons plus si jeunes ni si frivoles; mais nous n'en serons pas moins bons amis, n'est-ce pas?

LAGARDIE.

Pourriez-vous en douter, ma chère Marie?... Ah! c'est à vos genoux..... (*Le maréchal fait un mouvement très-marqué sur son fauteuil. — A part.*) Mon dieu! que c'est gênant un tête-à-tête à trois.

Mme NACQUART, *se rapprochant du maréchal.*

Que la présence d'un témoin ne vous intimide pas... c'est M. le maréchal de l'Hôpital, le guide, le protecteur d'une veuve encore bien jeune et sans expérience... c'est, j'ose le dire, un ami véritable.

LE MARÉCHAL.

Dites plutôt, Madame, le meilleur de tous les vôtres.

LAGARDIE.

S'il est ainsi, Monsieur, je me rassure... vous ne pouvez vouloir que son bonheur, et je suis seul capable de le faire.

LE MARÉCHAL, *à part.*

Comme c'est flatteur pour moi!

Mme NACQUART, *revenant à Lagardie.*

Eh quoi! mon ami, vous n'avez donc point oublié nos anciens projets?...

LE MARÉCHAL, *à part.*

C'est qu'elle l'encourage encore!

LAGARDIE.

Pouvez-vous me faire une telle demande?... mon sort n'est-il pas attaché au vôtre?... croyez-vous que dix ans de séparation aient pu me faire changer?...

Mme NACQUART, *jetant un coup-d'œil sur le maréchal.*

Dame! il y a des hommes qui changent en vingt-quatre heures.

LAGARDIE.

C'est qu'ils n'aiment pas... qu'ils n'ont jamais aimé... Pour moi, vous allez me connaître. . Lorsque je vous vis à un autre... oh! je l'avoue... j'essayai d'abord de vous haïr... j'évitai de vous voir, c'était le seul moyen... il fut inutile... Alors, j'allai retrouver mon oncle, j'étudiai sous ses yeux... et maintenant qu'il m'a laissé toute sa fortune, que quelques talens autorisent peut-être mon ambition, je reviens à vous... dites un mot, un seul!... et demain j'échange mon héritage contre une charge au Parlement de Paris.

Mme NACQUART, *avec une émotion véritable.*

Cher Lagardie!... tant de sacrifices!... un tel dévouement!... je n'y résiste plus!... (*Le maréchal qui tient un livre ouvert, le ferme et le jette sur la table.*) Ah! le maréchal!... (*Se reprenant.*) C'est bien, Lagardie, le sort que vous me proposez me flatte infiniment...

LAGARDIE.

Vous l'acceptez?

Mme NACQUART, *toujours occupée du maréchal.*

Pourquoi non? j'ai eu un moment d'autres idées, j'en conviens. Oui, une charge de robe, ce n'est pas mal sans doute... mais je n'aime plus autant cette profession-là, surtout depuis que j'ai eu un mari qui en était... j'aimerais mieux une charge où il y eût un peu de gloire.

LAGARDIE, *à part.*

Encore de l'ambition!

Mme NACQUART.

L'épée aurait des attraits pour moi... non, pour le rang qu'elle peut faire conquérir, et pourtant (*élevant la voix.*) nous avons l'exemple de Fabert que le roi a fait maréchal.

LAGARDIE.

Ah! Marie, que n'ai-je connu plutôt vos vœux! mais non, ces goûts étaient les miens, vous ne les approuviez pas... je vous les sacrifiais... oui, je pensais encore à vous plaire quand vous m'abandonniez. Ah! si vous me l'eussiez permis alors, je me serais engagé, j'aurais suivi

le roi sur la frontière, en Flandre, et j'aurais trouvé sur les champs de bataille, ou la mort, ou un peu de gloire.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Comme Fabert, ne puis-je pas, Madame,
Être officier, maréchal, grand seigneur?

MAD. NACQUART.

Mais je perdrais tous mes droits sur votre âme;
Un ordre... un mot... l'espoir de la faveur...

LAGARDIE.

Ah! quel que soit le grade où l'on me nomme,
Je remplirai tous mes sermens.

MAD. NACQUART.

C'est là
Ce que de vous j'attendais... et voilà
(*Se rapprochant du maréchal.*)
Ce que doit dire un gentilhomme.

LE MARÉCHAL.

Ciel!

LAGARDIE.

Et voilà dix ans que j'ai perdus!... Encore si la France était en guerre à présent!

LE MARÉCHAL, *se levant, à part.*

Ah! c'est trop fort! Il faudra que le roi fasse une guerre pour qu'il soit maréchal.

LAGARDIE.

Mais enfin j'ai des protections, du moins j'en aurai loin de mon pays... j'y porterai ma fortune.

Mme NACQUART.

Comment, pour l'amour de moi?...

LE MARÉCHAL, *prenant le milieu de la scène.*

Désolé, mon cher Monsieur, mais Madame a la bonté de présider à une fête que je donne, et tous ses instans sont comptés.

LAGARDIE.

Pardon, M. le Maréchal, je me retire. (*Il remonte la scène et revient. Bas à madame Nacquart.*) Je reviens bientôt. (*Haut.*) Monsieur, je vous en supplie, protégez-moi dans

son esprit, vous le pouvez, puisqu'elle vous regarde comme son père.

(*Il baise la main à Madame Nacquart.*)

LE MARÉCHAL, *à part.*

Son père!... il ne manquait plus que cela.

(*Il se retourne, Lagardie le salue et sort à droite.*)

SCÈNE IX.

Mme NACQUART, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL.

A quelle scène m'avez-vous exposé!... Me faire essuyer jusqu'au bout toutes les incartades amoureuses de ce petit bourgeois! Vous ne pouviez pas le remettre tout d'abord à sa place par un refus bien sec?

Mme NACQUART.

Et pourquoi donc un refus? Vous l'avez écouté, vous voyez s'il m'aime!

LA MARÉCHAL.

Oui, sans doute; mais est-il donc le seul?

Mme NACQUART.

Il ne m'a point oubliée, il revient à moi. S'il recherche les honneurs, c'est pour me les faire partager... Ah! peut-être aurai-je dû...

LE MARÉCHAL.

N'achevez pas!... C'en est fait, vous avez pris un tel empire sur moi, que l'idée seule de vous perdre... habitué à vous voir, à vous entendre, à ne prendre conseil que de vous, à ne vivre que pour vous, que deviendrais-je si vous quittiez cet hôtel?... Quelle consolation?...

Mme NACQUART.

Un grand cordon... (*Mouvement du maréchal.*) Ah! pardon, ce mot m'est échappé... Mon dépit se cache en vain sous un air d'indifférence, qui est loin de mon cœur. Mais aussi, vous faites-vous un jeu de mes peines?... Me soupçonner!... ah! Maréchal!...

AIR *du Baiser au porteur.*

Dédaignez-moi, fuyez-moi... Je vous jure
Que de ce cœur trahi par vous, helas !
Vous n'entendrez ni plainte, ni murmure ;
De ma douleur vous ne rougirez pas.
Que votre orgueil se satisfasse...
Et je saurai paraître aux yeux de tous,
Heureuse encor d'un cordon, d'une grâce
Qui ne doit consoler que vous !...

LE MARÉCHAL.

Eh ! quoi, Madame, des larmes ?

SCÈNE X.

MIGNOT, Mme NACQUART, LE MARÉCHAL.

MIGNOT, *entrant à droite, en tenant des papiers.*

Ma nièce !... (*Il tient le haut de la scène.*) Pardon, M. le Maréchal, de vous interrompre encore ; mais Lagardie prétend que c'est très-pressé.

LE MARÉCHAL.

Qu'est-ce que c'est ?

MIGNOT.

Ce billet qu'il vient de griffonner au crayon... car il était si agité... (*Il ouvre un papier qu'il remet vivement dans sa poche.*) Pardon... le menu du souper pour le maître-d'hôtel.

(*Il passe à la droite de sa nièce.*)

LE MARÉCHAL, *bas à madame Nacquart.*

Vous le voyez, il vit de pair et compagnon avec nos gens.

Mme NACQUART, *à part.*

Il a dit : nos gens !

MIGNOT, *remettant un papier à sa nièce.*

Tiens, ma nièce.

Mme NACQUART, *lisant, le maréchal suit des yeux.*

« Vous m'avez cité l'exemple du maréchal Fabert... » Eh bien! Marie, vous serez contente... Je suis recommandé à l'ambassadeur de Suède; je cours chez lui... » Permettez-moi de vous revoir aujourd'hui, ce soir, à la » fête. » (*Tristement.*) Quel est son projet?... Pauvre Lagardie!...

LE MARÉCHAL, *à part.*

Un soupir!... (*Bas.*) Ce soir, le recevrez-vous?

Mme NACQUART.

Ce soir, je recevrai... je ne recevrai... que mon mari.

LE MARÉCHAL.

Eh bien! je cours au Louvre, je parlerai au roi; je combattrai la calomnie, j'assurerai que vous n'étiez pas... mais c'est que vous l'étiez... N'importe, on n'est pas obligé de dire la vérité....

Mme NACQUART.

Eh bien! c'est assez; je me fie à vous. (*A part.*) Mais je prendrai mes précautions.

LE MARÉCHAL, *bas.*

Quant à votre oncle, tant qu'il n'était qu'un étranger, cela passait; mais s'il devient mon parent, je ne puis plus l'avoir chez moi.

Mme NACQUART.

On lui parlera.

MIGNOT, *à part.*

Je crois qu'ils me regardent.

Mme NACQUART.

Mais Marion Delorme que vous recevez souvent...

LE MARÉCHAL.

Je vous l'abandonne... Qu'ils partent, je ne veux plus les revoir ni l'un ni l'autre.

MARION, *dans la coulisse à droite.*

Je vous dis que c'est chez madame Nacquart... elle y est pour moi.

MIGNOT.

Eh! c'est Marion!

près. (*Bas.*) Marion ne doit plus paraître ici... le maréchal veut qu'on la renvoie... Je compte sur vous.

MIGNOT, *bas.*

Comment! tu exiges...

MARION.

Ah! ça, décidément, madame Nacquart, vous serez donc une grande dame?

Mme Nacquart.

Qui a besoin de vous pour un petit service.

MARION.

Ah! compte sur ma complaisance.

(*Elle va près de madame Nacquart.*)

Mme NACQUART.

Écoutez.

(*Elle lui parle bas à l'oreille.*)

MIGNOT, *à part, dans le coin à gauche.*

Maréchale!... ma nièce!... Voilà la peur qui me prend; si elle s'élève, il faudra que je monte encore... et Dieu sait où je m'arrêterai!

MARION, *bas à madame Nacquart.*

Qui!... votre oncle?...

Mme NACQUART, *bas.*

Il le faut; le maréchal le veut.

MARION, *bas.*

Allons, je m'en charge, ne fût-ce que pour adoucir le coup.

Mme NACQUART, *à part et prenant le milieu de la scène.*

Au moins, en m'y prenant ainsi, j'évite les reproches de l'un et les railleries de l'autre (*Haut.*)... Je vous laisse, Marion. Adieu, mon oncle.

(*Elle sort à droite, en regardant Mignot d'un air de regret.*)

SCÈNE XII.

MARION, MIGNOT.

MARION, *à part.*

Ce brave père Mignot!... comment lui tourner le compliment?

MIGNOT, *à part.*

Pauvre Marion ! comment lui assaisonner cela ?

MARION, *se rapprochant de Mignot.*

Eh bien ! mon vieux traiteur ? . . . .

MIGNOT, *s'avançant aussi.*

Eh bien ! mon ancienne pratique ?

MARION.

Comme tout change autour de nous !

MIGNOT.

Oui, et à notre âge, on ne peut plus compter sur personne.

MARION.

Ni sur les parens.

MIGNOT.

Ni sur les amis !

MARION, *à part.*

Est-ce qu'il se douterait ?...

MIGNOT, *à part.*

Est-ce qu'elle s'attend ?...

MARION.

Ma foi ! en pareil cas, il faut être philosophe.

MIGNOT.

Sans doute... et oublier ceux qui nous oublient.

MARION.

C'est cela... au lieu de les laisser nous mettre à la porte.

MIGNOT.

Il vaut mieux nous en aller de nous mêmes.

MARION.

Je suis enchantée de vous voir dans ces dispositions-là...

MIGNOT.

Justement ce que j'ai à vous apprendre des ordres du maréchal...

MARION.

A moi ? cela se trouve bien, car j'ai aussi à vous parler. Le maréchal exige....

MIGNOT.

Sans doute, vous concevez qu'il est des circonstances... Votre présence chez le maréchal... Enfin on m'a chargé... Hum ! hum ! hum !...

MARION.

De me fermer la porte ?

SCÈNE XI.

MIGNOT, Mme NACQUART, MARION, LE MARÉCHAL.

MARION, *entre en chantant.*

Marion pleure, Marion crie,
Marion veut qu'on la marie...

Votre servante, M. le Maréchal. (*Il passe devant elle, et sort à droite sans la regarder.*) Tiens! comme il est fier aujourd'hui!... A son aise!... Je vous salue, madame Nacquart; bonjour, père Mignot... Si vous saviez, la valetaille qui ne voulait pas me laisser entrer, parce que je suis arrivée dans une chaise à porteurs.

Mme NACQUART.

C'est l'ordre de mes gens.

MARION.

(*Riant.*) De tes gens!... encore plus drôle!... Eh! pourquoi diable, ma chère Marie, t'avises-tu donc d'avoir des gens?

MIGNOT, *à Marion, en riant.*

Le fait est que c'est commique. Ah! ah! ah!...

(*Madame Nacquart le regarde avec colère, et va s'asseoir pour écrire. — Mignot, honteux, s'est retiré dans le coin de la scène, à droite.*)

MARION.

Mais c'est au Maréchal que j'en veux; il est sorti sans me dire une parole... ah! j'ai vu un temps où il était moins silencieux!... Dame! chacune son tour... J'étais belle alors... comme toi... impertinente... comme lui... et j'avais des gens comme les tiens.

AIR : *On a tant de peine...* (De la Fiancée.)

Mais mon règne est passé,
Mes attraits ont baissé,
Ce que j'ai n'est qu'un mince avantage;

Je vois fuir les grandeurs,
Et la chaise à porteurs
A déjà remplacé l'équipage.
Dans mes filets j'ai pris
Des ducs et des marquis;
Je gagnais beaucoup d'or,
J'en mangeais plus encor.
Même à présent, vois-tu,
Je n'ai pas tout perdu; (*bis.*)
Je puis, dans mes bons jours,
Rattrapper les amours!...
Cependant il faut être modeste;
Mes attraits passeront,
Les amans les suivront;
Ah! du moins que la gaîté nous reste!
Un jour vient où l'on n'a
Rien que ce plaisir-là!... (*bis.*)

MIGNOT, *allant près de Marion.*

Écoutez donc, Mam'zelle Marion, ma nièce, ça sera différent, parce qu'elle aura des maris.

MARION.

C'est juste, des maris, c'est plus solide!... A propos, père Mignot, est-ce vrai, ce qu'on dit, que madame Nacquart va se remarier?... C'est une nouvelle qui court... Oh! j'en ai bien ri!... et toi aussi, tu en riras, j'en suis sure; n'est-il pas vrai, madame la Maréchale?

Mme NACQUART, *toujours assise à la table à droite.*

Pourquoi pas?

MARION, *à part.*

Dans le fait, où serait la mésalliance? le mari un bâton, la femme un battoir, ça fera de très-belles armoiries!

MIGNOT, *bas à madame Nacquart.*

Et Lagardie?

Mme NACQUART.

Voici la réponse... Mon oncle, approchez... plus

près. (*Bas.*) Marion ne doit plus paraître ici... le maréchal veut qu'on la renvoie... Je compte sur vous.

MIGNOT, *bas.*

Comment! tu exiges...

MARION.

Ah! ça, décidément, madame Nacquart, vous serez donc une grande dame?

Mme Nacquart.

Qui a besoin de vous pour un petit service.

MARION.

Ah! compte sur ma complaisance.

(*Elle va près de madame Nacquart.*)

Mme NACQUART.

Écoutez.

(*Elle lui parle bas à l'oreille.*)

MIGNOT, *à part, dans le coin à gauche.*

Maréchale!... ma nièce!... Voilà la peur qui me prend; si elle s'élève, il faudra que je monte encore... et Dieu sait où je m'arrêterai!

MARION, *bas à madame Nacquart.*

Qui!... votre oncle?...

Mme NACQUART, *bas.*

Il le faut; le maréchal le veut.

MARION, *bas.*

Allons, je m'en charge, ne fût-ce que pour adoucir le coup.

Mme NACQUART, *à part et prenant le milieu de la scène.*

Au moins, en m'y prenant ainsi, j'évite les reproches de l'un et les railleries de l'autre (*Haut.*)... Je vous laisse, Marion. Adieu, mon oncle.

(*Elle sort à droite, en regardant Mignot d'un air de regret.*)

SCÈNE XII.

MARION, MIGNOT.

MARION, *à part.*

Ce brave père Mignot!... comment lui tourner le compliment?

MIGNOT, *à part.*

Pauvre Marion ! comment lui assaisonner cela ?

MARION, *se rapprochant de Mignot.*

Eh bien ! mon vieux traiteur ? . . .

MIGNOT, *s'avançant aussi.*

Eh bien ! mon ancienne pratique ?

MARION.

Comme tout change autour de nous !

MIGNOT.

Oui, et à notre âge, on ne peut plus compter sur personne.

MARION.

Ni sur les parens.

MIGNOT.

Ni sur les amis !

MARION, *à part.*

Est-ce qu'il se douterait ?...

MIGNOT, *à part.*

Est-ce qu'elle s'attend ?...

MARION.

Ma foi ! en pareil cas, il faut être philosophe.

MIGNOT.

Sans doute... et oublier ceux qui nous oublient.

MARION.

C'est cela... au lieu de les laisser nous mettre à la porte.

MIGNOT.

Il vaut mieux nous en aller de nous mêmes.

MARION.

Je suis enchantée de vous voir dans ces dispositions-là...

MIGNOT.

Justement ce que j'ai à vous apprendre des ordres du maréchal...

MARION.

A moi ? cela se trouve bien, car j'ai aussi à vous parler. Le maréchal exige....

MIGNOT.

Sans doute, vous concevez qu'il est des circonstances... Votre présence chez le maréchal... Enfin on m'a chargé... Hum ! hum ! hum !...

MARION.

De me fermer la porte ?

près. (*Bas.*) Marion ne doit plus paraître ici... le maréchal veut qu'on la renvoie... Je compte sur vous.

MIGNOT, *bas.*

Comment! tu exiges...

MARION.

Ah! ça, décidément, madame Nacquart, vous serez donc une grande dame?

Mme Nacquart.

Qui a besoin de vous pour un petit service.

MARION.

Ah! compte sur ma complaisance.

(*Elle va près de madame Nacquart.*)

Mme NACQUART.

Écoutez.

(*Elle lui parle bas à l'oreille.*)

MIGNOT, *à part, dans le coin à gauche.*

Maréchale!... ma nièce!... Voilà la peur qui me prend; si elle s'élève, il faudra que je monte encore... et Dieu sait où je m'arrêterai!

MARION, *bas à madame Nacquart.*

Qui!... votre oncle?...

Mme NACQUART, *bas.*

Il le faut; le maréchal le veut.

MARION, *bas.*

Allons, je m'en charge, ne fût-ce que pour adoucir le coup.

Mme NACQUART, *à part et prenant le milieu de la scène.*

Au moins, en m'y prenant ainsi, j'évite les reproches de l'un et les railleries de l'autre (*Haut.*)... Je vous laisse, Marion. Adieu, mon oncle.

(*Elle sort à droite, en regardant Mignot d'un air de regret.*)

SCÈNE XII.

MARION, MIGNOT.

MARION, *à part.*

Ce brave père Mignot!... comment lui tourner le compliment?

MIGNOT, *à part.*

Pauvre Marion ! comment lui assaisonner cela ?

MARION, *se rapprochant de Mignot.*

Eh bien ! mon vieux traiteur ? . . .

MIGNOT, *s'avançant aussi.*

Eh bien ! mon ancienne pratique ?

MARION.

Comme tout change autour de nous !

MIGNOT.

Oui, et à notre âge, on ne peut plus compter sur personne.

MARION.

Ni sur les parens.

MIGNOT.

Ni sur les amis !

MARION, *à part.*

Est-ce qu'il se douterait ?...

MIGNOT, *à part.*

Est-ce qu'elle s'attend ?...

MARION.

Ma foi ! en pareil cas, il faut être philosophe.

MIGNOT.

Sans doute... et oublier ceux qui nous oublient.

MARION.

C'est cela... au lieu de les laisser nous mettre à la porte.

MIGNOT.

Il vaut mieux nous en aller de nous mêmes.

MARION.

Je suis enchantée de vous voir dans ces dispositions-là...

MIGNOT.

Justement ce que j'ai à vous apprendre des ordres du maréchal...

MARION.

A moi ? cela se trouve bien, car j'ai aussi à vous parler. Le maréchal exige...

MIGNOT.

Sans doute, vous concevez qu'il est des circonstances... Votre présence chez le maréchal... Enfin on m'a chargé... Hum ! hum ! hum !...

MARION.

De me fermer la porte ?

MIGNOT.

Quelque chose comme ça.

MARION, *riant aux éclats.*

Vrai?... Ah! ah! ah!

MIGNOT, *de même.*

Elle prend assez bien... Ah! ah! ah!

MARION.

C'est charmant!... ah! ah! le bon tour!... et moi qui allais vous en dire autant.

MIGNOT.

Hein? plaît-il?... Ah, ça! ne plaisantez pas!

MARION.

Eh! non, sur mon honneur! vous n'êtes plus un assez grand personnage... et votre nièce vous prie de... hum! hum! vous comprenez?

MIGNOT.

Il se pourrait?... c'est une infamie!... Ah! je vois bien qu'elle sera de la cour!... elle ne reconnaît déjà plus ses parens!

MARION.

Et moi, donc, une ancienne camarade!...

MIGNOT.

Eh bien! je prends mon parti... On envoie une maison complète... en Pologne... chez un roi... j'en serai!... j'y ferai la cuisine, et ça la vexera.

AIR *de la Charmelle.*

Rien n'égale ma colère,...
Eh quoi! nous chasser ainsi!
Ah! par nous bientôt, j'espère,
Son orgueil sera puni!
Oh! de son dépit d'avance,
Il me semble ici jouir!...

MARION.

Bien! courage! la vengeance
Pour moi c'est un grand plaisir.

MIGNOT.

C'est le premier, sur mon âme.

MARION.

Pour un traiteur, oui, c'est bon ;
Mais, mon cher, pour une femme,
Ce n'est rien que le second.

ENSEMBLE.

Rien n'égale { ma / sa } colère...
Eh quoi ! nous chasser ainsi !
Ah ! par nous bientôt, j'espère,
Son orgueil sera puni !

SCÈNE XIII.

MARION, LAGARDIE, MIGNOT.

LAGARDIE, *entrant à droite.*

On arrive pour la fête... les salons se remplissent... Si je pouvais pénétrer jusqu'à elle !...

MIGNOT.

Eh ! c'est Lagardie !

LAGARDIE.

Mignot !... eh bien ! que m'apprenez-vous ?...

MIGNOT.

Rien de bon, mon pauvre ami !... Marie est une ingrate ! elle te trahit, elle me trahit, elle vous trahit tous !

MARION.

Comment !... ce jeune homme ?... Eh mais ! c'est le même qui à son premier mariage... Et il est fidèle !... Oh ! par exemple, c'est jouer de malheur !

LAGARDIE.

Expliquez-vous !... que voulez-vous dire ?...

MIGNOT.

Tiens, voilà la réponse à ton billet.

LAGARDIE.

Eh ! donnez donc ? (*Il lit.*)... « Mon ami » (*S'arrêtant.*)... Qu'est-ce que vous disiez ? mon ami !...

MARION.

Ça ne prouve rien; je m'y connais.

LAGARDIE, *continuant de lire.*

« Jamais je n'ai mieux apprécié tout votre amour, et je » vous dois une preuve de mon estime... c'est la réponse » que vous me demandez, et je vous la promets pour au- » jourd'hui, venez ce soir... et vous saurez si je vous » aime.... » Vous voyez bien...

MIGNOT.

Ma foi! si j'y comprends un mot...

MARION.

Bah! elle ne s'engage à rien.

MIGNOT.

Ah! ça, mais son mariage avec le maréchal?

LAGARDIE.

Qu'ai-je entendu?... avec le maréchal!... Est-ce que, par hasard, j'arriverais encore trop tard, comme l'autre fois?

MARION.

Vous verrez qu'elle les ménage tous les deux pour en avoir un.

(*Le fond du Théâtre s'ouvre, et l'on voit plusieurs salons richement décorés et remplis de monde. — Des valets sont à la porte du milieu. Le salon où l'on reçoit, est avant celui où se passe la scène suivante.*

LAGARDIE.

Serais-je joué?... Non!... il faut que mon sort se décide... Je l'aperçois entourée d'une foule brillante... N'importe, je veux qu'elle s'explique.

MARION.

C'est cela... parlez-lui ferme, Un amant qui se fâche, ça me fait toujours rire!...

SCÈNE XIV.

MARION, LAGARDIE, Mme NACQUART, MIGNOT.

Mme NACQUART, *paraissant dans le deuxième salon.*

Oui, Monsieur le Marquis, le maréchal est chez le Roi;

mais bientôt (*Elle entre dans le premier salon.*) Ciel! Lagardie!... Déjà?...

MARION, *à part.*

C'est étonnant, comme elle a l'air enchantée!

LAGARDIE.

Madame, je me rends à vos ordres.

MIGNOT, *à Lagardie.*

Va donc, parle!

LAGARDIE.

Je viens vous offrir d'autres projets... d'autres espérances :... J'entre au service; vous le savez, depuis longtemps, c'était mon ambition... mais aujoucd'hui, je suis riche... j'achète une charge d'officier; recommandé à l'ambassade de Stockolm qui fait des offres brillantes à de jeunes Français...

Mme NACQUART.

Eh! quoi, quitter votre patrie, passer en Suède!

MIGNOT, *à madame Nacquart, avec émotion.*

Et moi, en Pologne; ça doit te toucher.

LAGARDIE.

Vous l'avez voulu!... un vœu de Marie, et un ordre pour moi; et ma patrie sera partout où je vous trouverai.

Mme NACQUART, *à part.*

Que le Maréchal est lent à revenir!

LAGARDIE.

AIR *du Pot de fleurs.*

Parlez, j'attends votre réponse.

MAD. NACQUART.

Dans les salons le monde vient... bientôt...

LAGARDIE, *la retenant.*

Non, qu'avant tout votre bouche prononce
Sur mon destin.

MAD. NACQUART.

Je ne puis...

LAGARDIE.

Il le faut.

Ah! par pitié, pour l'amant le plus tendre...

MARION.

Pauvre garçon! ah! de mon temps,
Ils étaient bien aussi pressants,
Mais je les faisais moins attendre.

LAGARDIE.

Un mot, un seul mot; mais je le veux ici, à l'instant!

Mme NACQUART.

Mon Dieu! quelle impatience! (*Le maréchal paraît dans le deuxième salon.*) Puisque vous le voulez, il faut... Ah!...

SCÈNE XV.

MARION, *sur l'avant-scène à droite*; LAGARDIE, Mme NACQUART, LE MARÉCHAL, MIGNOT, *sur l'avant-scène à gauche*, SOCIÉTÉ, *dans le fond.*

LE MARÉCHAL, *au milieu de la société.*

Pardon, Messieurs, je reviens de la Cour; j'ai été retenu long-temps près de Sa Majesté.

(*On commence à entendre l'orchestre du bal. — Contredanse nouvelle de M Doche.*)

LAGARDIE, *à madame Nacquart.*

Expliquez-vous enfin.

Mme NACQUART.

C'est bon, je suis à vous. (*Au maréchal qui est descendu près d'elle.*) Eh bien?

LE MARÉCHAL.

Je suis plus incertain que jamais. Le roi refuse de me recevoir; mais j'ai vu M. de Colbert, il parlera pour moi, il me l'a promis: j'attends sa réponse.

LE VALET, *annonçant dans le deuxième salon à gauche.*

M. le vicomte de Turenne!

(*Le maréchal va le recevoir.*)

Mme NACQUART.

Sa réponse... encore!...

LAGARDIE.

Adieu, Madame; je devine mon sort, je ne resterai pas plus long-temps.

LE VALET, *annonçant.*

Madame de la Sablière!

Mme NACQUART, *à Lagardie qui fait sa fausse sortie à gauche, en passant derrière elle.*

Attendez... comment! me quitter ainsi?

LAGARDIE, *revient à gauche de madame Nacquart.*

Que dites-vous?... Quel bonheur inespéré!...

LE VALET, *annonçant.*

Le sieur Despréaux!

MIGNOT, *à part.*

Ah! Dieu!

LE MARÉCHAL, *revenant entr'eux, et bas à madame Nacquart.*

Encore cet homme chez moi!... Songez que vous êtes...

Mme NACQUART.

Je suis madame Nacquart.

LE VALET, *annonçant.*

M. le Prince!

(*Le maréchal remonte avec impatience pour le recevoir.*)

LAGARDIE.

Marie, je vous aime; je sens encore là tout l'amour que vous m'inspiriez avant de m'avoir trahi... J'ai tout sacrifié pour vous, parlez; si je sors, vous ne me verrez plus!

Mme NACQART.

Oui, tout à l'heure, vous saurez...

UN VALET, *entrant à droite.*

De la part de M. de Colbert.

Mme NACQUART, *à part.*

Je tremble.

LE MARÉCHAL, *saisissant la lettre.*

Une lettre! donnez!

LAGARDIE, *à madame Nacquart.*

Achevez!... faut-il vous fuir?

Mme NACQUART.

Moi, je... ne sais... je...

LE MARÉCHAL, *qui est descendu sur l'avant-scène, à droite de madame Nacquart, après avoir lu.*

Grand Dieu!... Venez, Madame. (*Il remonte vers le fond, la prend par la main, et la présente à la société, qui se rapproche en foule du premier salon.*) Messieurs, je vous présente madame la maréchale de l'Hôpital!

(*On la salue.*)

LAGARDIE.

Ciel!

MIGNOT, *à part.*

Ma nièce!

MARION, *à part.*

Voilà la blanchisseuse tout à fait désencanaillée.

(*Le rideau tombe sur le tableau que forme cette présentation.*)

FIN DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

TROISIÈME EPOQUE.

Le Théâtre représente un intérieur gothique. — Le fond est ouvert, par trois portes, sur une galerie qui conduit, à gauche, au palais, et à droite, à la chapelle. — Sur le devant de la scène, une table et des fauteuils. — Deux gardes dans la galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, *ensuite* GASTON.

Au lever du rideau, Marie est occupée à éplucher des fraises dans une corbeille élégante.)

GASTON, *au fond, aux gardes.*

Eh bien! allez-vous m'empêcher d'entrer, moi, un des secrétaires de Sa Majesté!

MARIE, *se levant.*

Ah! c'est M. Gaston!

GASTON, *entrant.*

Ah! mademoiselle Marie, c'est vous... quel bonheur!

MARIE, *lui montrant l'huissier.*

Chut! de la prudence!

GASTON.

C'est juste. Quand je pense qu'il y a trois jours que je ne vous ai seulement entrevue!... Eh! mais, à quoi vous occupez-vous donc-là?

MARIE.

Allons, Monsieur, aidez-moi.

GASTON.

Comment, Mademoiselle, c'est pour cela que vous me faites venir... pour éplucher des fraises!... Cela me

rappelle le temps où votre père me faisait copier ses notes de cuisine.

MARIE, *se levant.*

Ingrat! vous ne voyez pas que c'est pour vous ce que j'en fais.

GASTON.

Je ne comprends pas.

MARIE.

Voilà ce que c'est : depuis que le roi Casimir a quitté la Pologne, où mon père était entré à son service...

GASTON.

Lorsque j'y entrai moi-même, il y a dix ans, après le mariage de votre cousine, madame la maréchale.

MARIE.

Oui, depuis que le roi a quitté la Pologne, et s'est réfugié à Paris, vous savez que Sa Majesté Louis XIV lui a donné l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés...

GASTON.

Oui; de monarque à monarque, on se fait de petits présents... abbayes, châteaux, villes, provinces, avec les dépendances.

MARIE.

Le nouveau propriétaire de Saint-Germain-des-Prés n'a rien voulu ôter aux anciens habitans... seulement, il s'est choisi un petit coin de terre pour le cultiver lui-même.

GASTON.

Il est si bon, si simple dans ses goûts!

MARIE.

Ce n'est que par lui que nous pouvons être heureux.... je cherche à lui plaire... Aussi, quand je puis l'approcher, je lui demande des nouvelles de ce qu'il aime le mieux, de son petit jardin, qu'il cultive avec tant de soins!... et ce matin, il m'a fait appeler : « Tiens, petite... » m'a-t-il dit, « es-tu contente? voilà de mes fraises. » Je l'ai remercié de son cadeau... J'ai consulté mon père pour les assaisonner, et je veux qu'on les serve, ce matin, au roi... Il sera flatté, très-flatté!... et l'on a beau avoir abdiqué, voyez-vous, ça fait toujours bien... et s'il voulait nous protéger...

GASTON.

Vous croyez, mademoiselle Marie, que nous pourrions obtenir?... Oh! non, tenez, je n'espère plus rien depuis que votre cousine s'est impatronisée ici; je crois qu'elle a fait un pacte avec le diable!... Avec ça qu'à présent elle est prude, et même elle fait la... (*Il lui parle bas.*) Parole d'honneur!... On dit que c'est pour ressembler en tout à madame de Maintenon!

MARIE.

Vous la croyez capable...

GASTON.

Je la crois capable de tout!... Une femme qui vous retient dans les salons où je ne puis entrer, doit avoir tout les défauts.

MARIE.

Allons, ne vous emportez pas.

GASTON.

Si vous me laissiez baiser votre jolie main?

MARIE.

Eh bien! Monsieur...

GASTON.

Un seul!

MARIE.

AIR :

Cessez votre prière,
Sur ma main un baiser!
C'est par trop téméraire!
Je dois vous refuser.
Finissez, cette audace,
Monsieur, me fâchera...
Quand j'avais quinze ans, passe!
Il m'en souvient déjà,
En ce temps-là
C'était toujours comme ça.

Ne venez pas sans cesse,
Maintenant, demander

Ce qu'hélas ! la sagesse
Me défend d'accorder ;
Mais lorsqu'un nœud prospère
Enfin nous unira,
A ce refus sévère
Rien ne me forcera.
(*Gaston lui baise la main.*)
Mais, qu'en ce temps-là,
Ce soit toujours comm' ça.

SCÈNE II.

MARIE, GASTON, LAGARDIE, *à un huissier qui le précède. — Ils arrivent par la galerie.*

LAGARDIE, *à l'huissier.*

Annoncez le feld-maréchal Lagardie, au service de Suède.

MARIE, *à part:*

Ciel! ma corbeille!...

LAGARDIE.

Pour moi, j'attendrai ici.

MARIE, *à Gaston, d'un air d'autorité.*

Ainsi, Monsieur, vous les recommanderez à l'office... Faites remettre cette corbeille au maître-d'hôtel de Sa Majesté.

GASTON.

Oui, mademoiselle Marie.

(*Il donne la corbeille à un valet.*)

LAGARDIE, *qui est en scène.*

Marie!... C'est singulier, malgré les années, chaque fois que j'entends ce nom, il produit sur moi un effet!... Je suis toujours tenté de voir si celle qui le porte est aussi jolie que... (*Il regarde Marie.*) Ma foi!... (*Arrêtant Gaston.*) Dites-moi, mon ami, quelle est cette jolie personne?

GASTON.

Mademoiselle Marie Mignot.

LAGARDIE.

Que dites-vous? serait-ce?...

GASTON.

La fille du premier officier de Sa Majesté.

LAGARDIE.

Ah! ce n'est pas de Mignot, l'ancien traiteur?

GASTON.

Si fait.

LAGARDIE, *à part, après avoir passé vivement au milieu du théâtre.*

Qu'entends-je?... c'est sa cousine?... la cousine de Marie?... Ah! je ne m'étonne plus qu'elle soit si bien!

GASTON, *à part.*

Cet homme-là m'est suspect... il a une figure en-dessous.

LAGARDIE, *s'avançant vers Marie.*

Mademoiselle!

MARIE.

Monsieur?

LAGARDIE.

Pardonnez-moi de vous aborder si brusquement.

GASTON, *à part.*

Qu'est-ce que ça veut dire?

LAGARDIE.

J'ai connu autrefois votre famille. Arrivé d'hier, je n'ai pas encore eu le temps de m'informer... De grâce, vous pouvez m'apprendre par quel hasard Mignot...

MARIE.

Oh! Monsieur, c'est bien facile. Mon père était attaché à la maison du roi Casimir, qui l'a ramené en France. Comme tous les officiers de Sa Majesté l'avaient abandonnée après son abdication, mon père s'est trouvé le premier; mais il n'en est pas plus fier pour cela.

LAGARDIE.

Oh! je le crois!... Toujours bon... toujours un peu faible.

GASTON.

C'est-à-dire, sa nièce le mène.

LAGARDIE, *avec émotion.*

Ah! la maréchale de l'Hôpital!... elle est donc ici?

GASTON.

Oui, Monsieur... Le maréchal de l'Hôpital qui était l'ami du vieux roi, lui a recommandé, en mourant, sa veuve, pour la protéger. (*A part.*) Mais c'est elle qui le mène... elle les mène tous!

LAGARDIE.

Il se pourrait!... Chargé par la Cour de Suède d'une mission auprès du roi Casimir, j'étais loin de m'attendre que dans son palais même... Quels souvenirs!... Ah! ma belle Demoiselle, vous aussi, vous voilà jeune, faite pour plaire, croyez-moi, ne vous laissez pas éblouir à tout cela; et si vous aimiez quelqu'un placé dans une condition plus humble que la vôtre, ne le sacrifiez pas!... vous lui feriez trop de mal!

GASTON.

Ah! Monsieur, quel bon conseil!... Si vous pouviez nous aider! voilà justement notre situation.

MARIE.

M. Gaston!

GASTON.

Non, Mademoiselle, il n'y a pas de danger, c'est un honnête homme; il porte ça sur sa figure.

LAGARDIE.

Comment donc!... un amour à protéger?... Oui, mes chers amis, comptez sur moi; j'aime à faire le bonheur des autres, ça me rappelle celui que j'espérais.

PLUSIEURS VOIX, *annonçant.*

Le Roi! le Roi!

MARIE.

Ciel! il traverse la galerie pour se rendre à la chapelle.

GASTON.

Ah! Monsieur, nous n'espérons qu'en vous!

(*Il sort à droite.*)

LAGARDIE.

Voilà comme j'étais!... Mais Marie!...

SCÈNE III.

LAGARDIE, CASIMIR, MIGNOT, Officiers, Huissiers, Pages, et Gardes.

(*Ils arrivent par la galerie. — Au moment de l'entrée du roi, l'orchestre joue l'air du* Muletier *en sourdine. — Marie, qui va pour sortir au moment où le roi entre, le salue.*)

CASIMIR.

Ah! ma petite amie, bonjour. (*Il lui présente sa main; Marie la baise, et sort.*) C'est sans doute M. le Feld-Maréchal?

LAGARDIE.

Oui, Sire, je vous demande une audience au nom de mon souverain; mais j'attendrai le loisir de votre Majesté.

CASIMIR.

Ma Majesté n'a pas grand' chose à faire; d'ailleurs, ne jamais faire attendre, c'est la politesse des rois, surtout quand ils ne le sont plus... Ah! Mignot... Messieurs...

(*Il remonte et fait signe à sa suite de rester dans le fond.*)

LAGARDIE, *riant à part.*

Dieu me pardonne!... le vieux traiteur a un habit brodé! c'est plaisant!... (*Se reprenant.*) Ah! je ne pensais plus au mien!

CASIMIR.

Qu'on retarde le déjeûner d'une demi-heure!

MIGNOT.

Ah! mon bon maître, si vous saviez comme on fait du tort à un cuisinier quand on dérange ses heures!

CASIMIR, *avec bonté.*

Bien! bien! nous raisonnerons de ça entre nous.

LAGARDIE *à part.*

Toujours le même.

CASIMIR, *à Lagardie.*

AIR *de Colalto.*

De mes gens, peut-être avec moi,
Le ton familier vous étonne...
Que voulez-vous?... Je ne suis plus ce Roi
Arbitre des faveurs, des biens d'une couronne.
A mon trésor ne pouvant envoyer
Les serviteurs fidèles à leur maître,
En ami je dois reconnaître
Les soins qu'en roi je ne puis plus payer.

(*Mignot s'éloigne.*)

A nous deux, maintenant, M. le Comte!... Je suis charmé de vous voir; votre nom m'est connu et votre courage aussi... Nous savons quels services vous avez rendus à la Suède contre les Moscovites, nos ennemis communs; et votre fortune rapide ne vous honore pas moins que le roi qui a su vous apprécier.

LAGARDIE.

Ah! Sire...

CASIMIR.

Oui, Monsieur, oui...

AIR : *Ce luth galant, etc.*

Heureux le Roi qui donne sa faveur
Au vrai mérite, au courage, à l'honneur!
Aux cœurs de ses sujets il fait chérir la gloire;
Quand le temps aura fui,
Quand jugera l'histoire,
Les choix qu'il a su faire, escortant sa mémoire,
Iront plaider pour lui.

Eh! mais, c'est singulier, plus je vous regarde... Vous n'êtes jamais venu en Pologne?

LAGARDIE.

Jamais, Sire.

CASIMIR.

Voyez pourtant, vos traits réveillent en moi un souvenir confus... Au milieu d'une fête... d'une noce.... je me rappelle... non, je ne me rappelle rien.... Ah! sur mon trône, j'ai eu tant de secousses, que je n'ai plus guère ma tête à moi!

LAGARDIE.

Ce n'est pas l'opinion de l'Europe, Sire.

CASIMIR.

L'Europe est trop bonne, et vous aussi.

LAGARDIE.

La mission dont je suis chargé prouve assez l'estime qu'on a de vos lumières... Votre Majesté n'ignore pas que son successeur au trône de Pologne...

CASIMIR.

Oui, le pauvre Michel;... il est mort après s'être fait battre par les Turcs... J'ai quitté à temps; ça aurait bien pu m'arriver.

LAGARDIE.

Vos dix ans de règne ont prouvé le contraire,... aussi le Roi de Suède, mon maître, d'accord avec le cabinet de Versailles, s'est assuré de l'élection, et vous invite par ma voix à remonter sur le trône.

CASIMIR.

Le trône! que signifie cette plaisanterie, Monsieur?... Êtes-vous venu ici pour vous jouer de moi?

LAGARDIE.

Ah! Sire! pouvez-vous supposer?... Ces lettres de créances...

CASIMIR.

Quoi! ce serait sérieusement?... (*Il jette un coup-d'œil sur les lettres.*) Oui, ma foi!... rien n'égale ma surprise! Il y a donc disette d'ambitieux, pour qu'on ait pensé à moi?... On m'avait assuré que Jean Sobieski se mettait sur les rangs; excellent choix pour cette pauvre Pologne que j'aimerai toujours... mais de loin!... Il lui faut un héros, et sous ce rapport, Sobieski est bien mieux son fait que moi, avec les meilleures intentions du monde, je ne suis pas un grand homme, c'est connu : j'ai fait mes preuves.

LAGARDIE.

Ce que j'entends a droit de m'étonner à mon tour!.... Puis-je m'expliquer avec franchise?

CASIMIR.

Oui... oui... nous sommes convenus que je n'étais plus roi.

LAGARDIE.

Eh bien! Sire, il me semble que mon message ne devait pas être imprévu pour vous... Les lettres confidentielles de madame de Maintenon, ce qu'elle m'a dit hier elle-même dans une audience secrète...

CASIMIR.

Plaît-il?

LAGARDIE.

Quelqu'un de votre maison lui a répondu de votre désir... de votre consentement...

CASIMIR.

Qui aurait eu l'audace?... Que je n'aie pas su toujours ce qui se passait dans mon royaume, rien de plus simple... mais dans mon ménage!... Et vous a-t-elle nommé?...

LAGARDIE.

Non, Sire.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Madame la Maréchale de l'Hôpital!

LAGARDIE, *à part.*

Ah! j'éprouve un trouble!...

CASIMIR, *à part.*

La Maréchale!

SCÈNE IV.

LAGARDIE, CASIMIR, LA MARÉCHALE.

LA MARÉCHALE, *arrivant par la galerie.*

Comment se porte Sa Majesté? a-t-elle bien reposé?

CASIMIR.

Je vous rends grâce, Madame. Vous êtes sortie de bien bonne heure?

LA MARÉCHALE.

Il est vrai. Je viens de chez madame de Maintenon, qui m'avait fait demander.

CASIMIR, *avec intention.*

Ah! ah!... (*A part.*) Juste... je vois tout. (*Haut.*) Je vous présente M. l'envoyé de Suède.

LA MARÉCHALE, *à part.*

Déjà!... il ne perd pas de temps... à merveille!... (*Haut.*) Son Excellence est la bien venue, et... (*Regardant Lagardie. — A part.*) Que vois-je?... est-ce une illusion?

CASIMIR.

M. le feld-maréchal Lagardie... Qu'avez-vous donc, Madame? ce trouble...

LA MARÉCHALE.

Moi?... rien.

CASIMIR.

Monsieur le comte m'apprend des choses qui m'étonnent, et que vous m'expliquerez, sans doute, madame la Maréchale. (*A Lagardie.*) Sans adieu, Monsieur; nous nous reverrons. Je vous mènerai à mon abbaye de Saint-Germain, vous verrez quelle solitude, quel repos on y trouve! je vous montrerai mes sujets, des chanoines bien portans et bien soumis; mon petit jardin que je cultive moi-même; mes fraises et mes superbes laitues; et vous me direz ensuite si l'on peut quitter tout cela pour une couronne. Adieu, madame la Maréchale. (*A part.*) Est-ce que madame de Maintenon voudrait?... Ah! pour l'exemple, peut-être... (*A sa suite.*) Messieurs, à la chapelle!

MIGNOT, *à la cantonade.*

Faites mettre au feu les côtelettes du roi.

(*Tout le monde entre dans la chapelle.*)

SCENE V.

LAGARDIE, LA MARÉCHALE.

LAGARDIE.

Enfin, Madame, après dix ans d'exil, je puis donc vous revoir; je puis...

LA MARÉCHALE.

Vous, Lagardie!... vous, comte!... feld-maréchal!... ambassadeur!...

LAGARDIE.

Je le vois, mon sort cause votre surprise; et, en vérité, lorsque j'y songe, il ne m'étonne pas moins que vous. Après vous avoir perdue, le cœur déchiré, je me jetai dans cette nouvelle carrière, que j'avais toujours aimée, et qu'un de vos désirs m'avait ouverte... Je quittai mon pays où vous ne pouviez plus être à moi... je partis. La Suède était en guerre... Les jeunes Français étaient accueillis avec faveur, et comme je voulais me faire tuer, on prit mon désespoir pour du courage. Le prince royal lui-même fut témoin de la bravoure avec laquelle j'affrontais des dangers, où j'aurais perdu la vie, si j'eusse été heureux. Que vous dirai-je?... j'obtins des grades, des honneurs... je m'élevai, et peu à peu je perdis l'envie de me faire tuer. Cependant ces titres, ces dignités qui vous semblaient si nécessaires au bonheur, les voilà! mais elles n'ont rien fait pour le mien.

LA MARÉCHALE.

Ah! c'est singulier! j'aurais cru... Et, dites-moi, cette mission secrète dont vous êtes chargé près du roi de Pologne?...

LAGARDIE.

Eh! quoi! c'est déjà le diplomate que vous interrogez? Dans la fortune de votre ancien ami, n'y a-t-il plus rien qui vous intéresse? Apprenez donc des secrets que je ne puis révéler qu'à vous, apprenez...

LA MARÉCHALE, *à part.*

Vous verrez qu'il m'est resté fidèle.

LAGARDIE.

Que j'ai été sur le point d'épouser la comtesse Hélèna, une jeune parente du roi de Suède.

LA MARÉCHALE.

Vous!

LAGARDIE.

La comtesse me vit souvent près de son cousin... Quelques succès, quelques exploits, peut-être, l'avaient disposée en ma faveur... elle m'aima!

LA MARÉCHALE.

J'entends, et je vous félicite...

LAGARDIE.

Non, car maintenant une séparation éternelle... (*Mouvement de la maréchale.*) Le roi pénétra nos sentimens... il me manda en secret : « Lagardie, me dit-il, Hélène vous aime, et je la chéris trop pour lui donner » des lois ; mais je compte sur votre amitié... Je ne vous » bannirai pas... mais abuserez-vous de ma reconnaissance ? » En disant cela, il tenait mes mains serrées dans les siennes Je consentis à un exil, qu'il voulut décorer d'un titre pompeux, en me chargeant d'une mission dans ma patrie... il me supplia d'y former un prompt mariage, seul moyen de rendre le calme à la comtesse.

LA MARÉCHALE.

Mais vous auriez pu être prince?

LAGARDIE.

Oh! ce n'est pas ce que je regrette... Que dis-je? rentré en France, quand j'appris votre veuvage, les prières du roi de Suède me revinrent à l'esprit. (*souriant.*) Ah! vous ne pensez pas que je vous rapporte un cœur, une passion de vingt ans... Oh, non, il s'est passé tant de choses... N'en parlons plus!... mais tenez...

AIR *de Céline.*

Long-temps éloignés l'un de l'autre,
Puisque nous voilà réunis,
Fixons et mon sort et le vôtre...
Enchaînons enfin deux amis!
A deux cœurs que rien ne sépare,
Le bonheur peut être rendu,
Quand c'est l'amitié qui répare
Le temps que l'amour a perdu.

LA MARÉCHALE.

Combien il est flatteur pour moi, qu'au milieu des graves intérets de la politique... car enfin votre mission... c'est pour le roi de Pologne?... Casimir est toujours roi?...

LAGARDIE.

Sans doute, Madame, s'il y consent.

LA MARÉCHALE, *avec joie.*

Il y consentira.

LAGARDIE.

Eh! que nous importe?... laissez-moi vous parler d'intérêts qui nous sont plus chers... Marie! ah! que ce nom me soit encore permis! Vous êtes libre, et cette fois vous n'avez plus rien à m'opposer... Eh bien! cette main est-elle à moi?

LA MARÉCHALE.

Silence!... que tout le monde ignore... Elle ne m'appartient plus.

LAGARDIE.

Qu'entends-je?... Qui vous retient?

LA MARÉCHALE.

Une promesse de mariage du roi Casimir... je vais être reine.

LAGARDIE, *avec enjoûment.*

Vous? Ainsi j'arriverai donc toujours trop tard! car à présent j'aurai beau faire... On devient procureur : il y en a tant!.. officier : il ne faut que du courage... mais roi!... c'est plus rare; on n'en fait pas tous les jours, et s'il vous en faut un, je ne m'élèverai jamais jusque-là.

SCÈNE VI.

LAGARDIE, LA MARÉCHALE, MARIE, MARION, DELORME.

MARIE.

Ma cousine, une dame âgée et mal vêtue, attendait dans la galerie le passage du roi... Elle demande quelques secours... Elle s'est recommandée à moi : « Je n'ai rien, lui ai-je dit; mais ma cousine est riche, venez. » Elle m'a suivie, et je vous l'amène.

LA MARÉCHALE.

Bien, mon enfant; mais il fallait savoir...

MARION, *venant à gauche de la maréchale.*

Pardon, Madame, c'était Sa Majesté, qu'après une

longue absence, je venais implorer dans ma misère... Je n'aurais pas osé près de Madame, n'en étant pas connue, et encore moins si je l'étais...

LA MARÉCHALE.

Cette voix...

MARION, *levant les yeux.*

Ah, mon Dieu! ces traits... ces regards... je ne me trompe pas... Marie Mignot! (*Riant.*) Ah! ah!

LA MARÉCHALE.

Marion!

LAGARDIE.

Marion Delorme!

MARION.

Juste! excusez-moi, c'est un retour de gaieté; j'en ai si rarement!

AIR : *Faut l'oublier.*

En vous voyant je me rappelle
Mon opulence et mes beaux jours;
Combien de plaisirs et d'amours!...
En ce temps-là que j'étais belle!
Je pouvais rire et folâtrer;
Mais quand le bonheur se retire,
Qu'il m'est défendu d'espérer,
Je n'ai ni la force d'en rire,
Ni la faiblesse d'en pleurer.

Qu'il y a long-temps que je ne vous ai vue! Depuis certaine fête du maréchal de l'Hôpital où vous avez si bien mystifié ce pauvre jeune homme, vous savez... Ah! ah! ah!...

LAGARDIE, *à part.*

Peste soit de sa mémoire!

LA MARÉCHALE.

Finissez, Marion!... Que voulez-vous?

MARION.

Ce que je veux!... Eh! ne le voyez-vous pas?... J'ai mangé ma fortune à courir le monde; j'ai vu les Anglais, les Allemands... et je n'ai toujours aimé que mes Français. Mais, hélas! mes amis sont partis au fur et à mesure que mes

attraits m'ont quittée. A présent, il ne me reste plus personne.... Aussi, sans les secours de mademoiselle Ninon... Dame! celle-là, elle ne dissipe pas tout... elle est sage!

LAGARDIE, *à part.*

Quelle sagesse!

LA MARÉCHALE.

Osez-vous citer Ninon devant cette jeune fille!

MARION.

Pourquoi pas?... C'est ma bienfaitrice, et si elle était plus riche, je n'aurais pas besoin de m'adresser à d'autres... Madame de Maintenon ne m'aurait pas refusé dernièrement.

MARIE.

Madame de Maintenon qui est si charitable!

MARION.

Oui, quand ça fait de l'éclat!... Elle me proposait d'entrer au couvent.

LA MARÉCHALE.

Eh bien?

MARION.

Moi?... Allons donc!... Mademoiselle de la Vallière est aux Carmélites, elle s'y trouve heureuse, et madame de Montespan va souvent se consoler avec elle... c'est bien... qu'elles y restent!... C'est bon cela pour les grandes dames qui ont perdu l'amour d'un roi... mais moi, je n'ai jamais été plus haut que les altesses!

SCÈNE VII.

GASTON, LAGARDIE, LA MARÉCHALE, MIGNOT, MARION, MARIE.

GASTON, *sortant de la chapelle.*

Sa Majesté va sortir de la chapelle.

MIGNOT, *qui entre avec lui.*

Le déjeûner de Sa Majesté!

LA MARÉCHALE, *à Lagardie.*

M. l'ambassadeur m'excusera...

(*Elle lui fait une révérence, et donne la main à Mignot.*)

GASTON, *bas à Lagardie.*

Monsieur, avez-vous parlé pour nous?... cela presse.

LAGARDIE, *le retenant.*

Pardon, Madame... Mignot, me reconnaissez-vous?... un ancien ami... Lagardie?...

LA MARÉCHALE.

M. le fed-maréchal comte de Lagardie.

MARION.

Lagardie!... Pas possible!... Ce Monsieur si beau, si bien doré?... Comme l'autre! (*Riant.*) Ah! mon Dieu! que le monde est drôle!

MIGNOT.

Comment ce serait toi!... votre excellence!

LAGARDIE, *à Mignot.*

Vous m'aimez encore, vous, n'est-il pas vrai?... Eh bien! vous avez une fille, confiez-moi le soin de son bonheur, je lui donne un époux!

LA MARÉCHALE, *à part.*

Il l'épouserait!

MARION.

Encore un mariage!... Ces gens-là ne se corrigeront pas!...

LAGARDIE.

Je connais celui qu'elle aime... j'ai juré de le protéger. (*Présentant Gaston.*) Le voici.

LA MARÉCHALE.

Un simple secrétaire!

MARION.

Qu'est-ce qu'il lui faut donc? (*A part.*) La fille d'un cuisinier!...

LAGARDIE.

Mignot!...

LA MARÉCHALE.

C'est impossible.

LAGARDIE.

N'êtes-vous pas le maître de votre fille?

MIGNOT.

Sans doute, je commande à ma fille; mais le roi me commande, et ma nièce commande au roi... ainsi, adressez-vous à elle.

GASTON.

Madame...

MARIE.

Ma cousine...

MARION.

Allons, père Mignot, allons, montrez-vous une bonne fois!... Oh! Madame, quand vous devriez me faire chasser, il faut que je parle!... (1) C'est être aussi par trop dure... Cette pauvre petite qui a eu pitié de moi!... C'est sage, c'est honnête, ça n'a qu'un amant, et encore on ne veut pas le lui laisser!... (*A Mignot.*) Il vous faut peut-être un grand seigneur pour gendre?... Elle sera bien plus heureuse, et vous aussi!... Eh! songez au temps où vous étiez traiteur, et nous deux blanchisseuses. Nous n'avions rien... C'était là le bon temps!... Si alors on vous eût offert un homme de plume, un secrétaire de bonne maison, hein? quelle joie! quel honneur!... Eh bien! figurez-vous que vous y voilà revenu... Donnez-lui votre fille, soyez le maître, ou vous n'êtes qu'un cuisinier dégénéré!

MIGNOT, *entraîné.*

Au fait, elle a raison, la vieille Marion Delorme... Qu'est-ce donc que ça, ma nièce?... Je me révolte à la fin!... C'est pour vous obliger que j'ai renoncé à l'office; vous m'avez pendu au cou une chaîne dorée... (*A Marion qui le pousse.*) Laissez donc, j'irai bien! (2) Vous avez presque fait de moi un gentilhomme..... Je ne suis plus bon à rien... La nature pâlit... je ne vous demandais que de faire un sort à ma fille; mais s'il faut lui en faire un moi-même, je ne suis pas tout-à-fait rouillé, il se trouvera d'anciennes connaissances, des vétérans de la gourmandise qui n'auront pas oublié mon nom et mes sauces!

LA MARÉCHALE.

Et qu'est-ce que vous ferez?

MIGNOT, *intimidé.*

Moi, madame la Maréchale? je ferai... je ne ferai rien, assurément. (*A part.*) Oh! si elle me regarde en face...

---

(1) Madame Nacquart, Marion, Marie.

(2) Madame Nacquart, Mignot, Marion.

MARION, *bas.*

Quoi ! vous cédez ?

LA MARÉCHALE.

Silence, mon oncle. Comme premier officier du roi, c'est à vous de faire justice d'un de ses gens qui a pu s'oublier à ce point.

MIGNOT.

Comment, tu veux ?... (*Elle le regarde.*) C'est juste. Allons, mon ami, il faut s'en aller, mon garçon... sans rancune.

LA MARÉCHALE.

Ce ton !... Est-ce là la dignité de votre charge ?

MIGNOT, *avec dignité.*

Retirez-vous, Monsieur, et ne reparaissez jamais ici... (*A part.*) Diable de dignité, je l'oublie toujours !

LAGARDIE, *retenant Gaston.*

Arrêtez !... (1) j'ai voulu écouter jusqu'au bout... Ainsi, Madame, votre ambition est insatiable, et vous aurez fait le malheur de tous ceux qui ont mis leur sort dans vos mains. Ah ! Marie, vous, tendre et généreuse, quand nous commencions à nous aimer !... Rappelez-vous ce que nous éprouvions alors, nos plaisirs purs, nos vœux modestes, nos projets de bonheur, vous les avez détruits pour nous. Etes-vous heureuse ? Oh ! non, j'en juge par moi, que vous avez forcé à m'élever, et qui regrette les beaux jours que ces enfans vous demandent. Cédez, laissez-vous fléchir.

MIGNOT.

Madame ma nièce...

UN VALET, *à Lagardie.*

Monsieur le comte...

LAGARDIE.

Ah ! pardon, c'est un de mes gens...

MARION, *à part.*

Encore un qui a des gens !... Ils en ont tous, et je n'en ai plus.

LE VALET.

Un courrier arrive à l'instant à l'Ambassade, chargé de dépêches très-pressées pour votre Excellence.

---

(1) Madame Nacquart, Lagardie, etc.

LA MARÉCHALE, *avec entraînement.*

Des dépêches!... Ah! M. le comte, hâtez-vous, c'est pour ma couronne! (*Elle s'arrête avec embarras.*)

TOUS.

Sa couronne!

LAGARDIE.

Adieu, Madame, je reviendrai sans doute vous annoncer le bonheur, comme vous l'entendez; mais il faudra que j'obtienne le bonheur de ces enfans.

LA MARÉCHALE, *à demi-voix.*

AIR : *Walse de Robin des bois.*

Courez, hâtez-vous, je l'ordonne,
Monsieur, et ne négligez rien;
Des intérets d'une couronne
Vous répondez, songez-y bien.

MARION.

Du besoin, sa grandeur soudaine
Me délivre... c'est assuré,
Car si je la vois passer reine,
Je rirai tant que j'en mourrai!

MIGNOT, MARIE, GASTON, MARION.

Tout ceci me confond, m'étonne...
Cet air, cet auguste maintien!...
On croirait la voir sur un trône...
D'honneur! je n'y comprends plus rien!

LAGARDIE.

Il faut céder, puisqu'elle ordonne...
Pauvres enfans, je n'y puis rien!
Leur bonheur, devant sa couronne,
Disparaîtra comme le mien.

LA MARÉCHALE.

Courez, hâtez-vous, je l'ordonne, etc.

SCÈNE VIII.

CASIMIR, LA MARÉCHALE.

LA MARÉCHALE, *seule.*

Enfin, je touche au trône!... Il ne faut plus qu'un pas, et vouloir que j'accorde ma cousine... jamais!

UN HUISSIER, *annonçant.*

Le roi!...

(*Casimir revient de la chapelle, précédé de ses pages, et suivi de ses officiers et de quelques gardes. — Les officiers sortent par la galerie. — Deux pages restent à la porte du fond, et les gardes au dehors.*)

CASIMIR.

Grâce au ciel! je m'en vais donc déjeûner tranquille!

LA MARÉCHALE, *à l'huissier.*

La voiture de Sa Majesté et la mienne, à l'instant même.

(*L'huissier, après avoir reçu cet ordre, s'incline et sort par la galerie.*)

CASIMIR.

Nos voitures!... et pourquoi donc, Madame?

LA MARÉCHALE.

Il faut nous rendre à Versailles... votre Majesté est attendue dans le cabinet du roi de France, et moi chez madame de Maintenon. Le roi vous amènera auprès d'elle; elle me présentera comme votre épouse; les portes s'ouvriront, et, en présence de tous les courtisans, nous seront salués roi et reine de Pologne... c'est ainsi que le cérémonial a été réglé entre la marquise et moi.

CASIMIR.

Le cérémonial!... je vous remercie de l'attention que vous avez de m'en prévenir.

LA MARÉCHALE.

Votre Majesté ne savait-elle pas déjà, par l'ambassadeur de Suède?...

CASIMIR.

Oui, oui... je ne m'étais pas trompé... des folies!...

LA MARÉCHALE.

Comment?

CASIMIR.

Oh! rien ne presse... excepté le déjeûner qui réfroidit.

LA MARÉCHALE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ah! pouvez-vous parler ainsi!

CASIMIR.

Eh, mais! quelle erreur est la vôtre!
Je puis prétendre, Dieu merci,
A déjeûner tout comme un autre;
Oui, c'est un droit qu'on ne peut attaquer,
Et ce droit-là... dussé-je vous surprendre,
Est, si j'avais pu l'abdiquer,
Le seul que je voudrais reprendre.

LA MARÉCHALE.

Quoi! il serait possible!... votre Majesté hésiterait à remonter sur le trône?

CASIMIR.

Du tout, je n'hésite pas... je refuse.

LA MARÉCHALE.

Vous refusez?

CASIMIR.

Bien résolument.

LA MARÉCHALE, *à part.*

Quel égoïsme!... ne pas vouloir être roi!...

CASIMIR, *s'asseyant.*

Pour calmer vos scrupules, je vous ai signé une promesse...

LA MARÉCHALE.

Oui, Sire, vous m'avez promis...

CASIMIR.

D'être votre mari; mais non pas de vous faire reine.

LA MARÉCHALE, *penchée sur le fauteuil du roi.*

Ah! croyez-vous que mon intérêt... Non... (*D'un air caressant.*) Vous savez bien que je vous aime, que je n'aime que vous...

CASIMIR.

Oui, ma chère Maréchale, je connais votre bon cœur, je me rappelle votre ancien dévouement, lorsqu'on me rete-

nait à Vincennes, et que vous étiez... Depuis, vous êtes montée, moi je suis descendu... nous voilà de niveau, restons comme nous sommes... Oh! vous ne me quitterez pas?...

LA MARÉCHALE, *d'un ton très-séduisant.*

Pouvez-vous le penser?... mais du moment que nous avons été engagés l'un à l'autre, votre gloire est devenue la mienne, et je dois vous forcer à être grand malgré vous-même, oui, malgré vous, Sire... Ma tendresse va jusque-là...

CASIMIR.

Ah! Madame, je vous en prie, ayez en moins.

AIR *d'Aristippe.*

Non, c'en est fait, je me résigne,
Je ne veux plus de la grandeur!
Si quelqu'autre s'en trouve digne,
Il peut y chercher le bonheur...
Mais si je cédais... par malheur!
Si j'allais sous une couronne
Mettre mon repos en péril,
Je remonterai sur le trône,
Comme l'on retourne en exil.

Et qu'est-ce que je ferais d'un gouvernement, puisque sans vous, je ne saurais pas même gouverner ma maison?

LA MARÉCHALE.

N'est-ce que cela qui vous effraie?... les soins, les embarras des affaires?... n'aurez-vous pas une amie pour les partager avec vous?

CASIMIR, *se levant, et passant devant elle.*

C'est ça, vous ferez la guerre aux Turcs?

LA MARÉCHALE.

S'il le fallait, Sire; plus d'une reine...

CASIMIR.

Doucement, doucement, soyez moins belliqueuse... laissons toutes ces chimères, et... (*Il va pour sortir.*)

LA MARÉCHALE.

A merveille, Sire! vous ne me jugez digne que de tenir votre ménage.

CASIMIR.

Eh bien! oui, c'est ce que j'espérais... Et tenez, cette suite, ces huissiers, ces gardes... je pensais à m'en débarrasser pour vivre en France, à Paris, comme un riche gentilhomme, voilà tout. Ce sort bien simple, mais bien heureux, si vous le partagiez...

LA MARÉCHALE.

Ah! quelles idés bourgeoises pour un monarque!...

CASIMIR.

Mais quand ce monarque n'est plus qu'un bourgeois...

LA MARÉCHALE.

Détrompez-vous. Si vous êtes assez faible pour résister à la Providence qui vous appelle, ne comptez plus sur moi, ni comme amie, ni comme épouse. Je sors de votre palais, je vous laisse seul.

CASIMIR.

Par exemple! a-t-on jamais vu!... si brusquement!... On donne au moins aux gens le temps de se reconnaître.

LA MARÉCHALE, *après un mouvement de joie.*

Le roi de France vous attend, Sire; il lui faut une réponse. Dans un quart-d'heure, votre voiture doit être sur la route de Versailles, ou je me décide...

CASIMIR.

Madame, Madame, je n'aurais jamais cru cela de vous. Encore des tracas! de nouvelles habitudes à me faire! à mon âge!... Il faut que ma maison me donne autant de peine que mon royaume. (*Elle lui prend la main; il se dégage.*) Ah! mes moines me disaient bien que je ne serais heureux que dans mon abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

LA MARÉCHALE, *avec douceur.*

Vous, Sire, vous irez à Versailles.

CASIMIR.

C'est bien... Je rentre chez moi, mon directeur m'attend. Vous aurez une réponse, puisqu'il le faut absolument. Là! j'avais tant d'appétit!... et c'est passé!... Maudite grandeur, tu ne m'as jamais fait que du mal!... Adieu, Madame. (*Il remonte la scène, se retourne et lui tend la main avec émotion.*) Adieu, Marie.

(*Elle lui baise la main. — Casimir sort par la porte à gauche, précédé de ses pages, et suivi des gardes.*)

SCÈNE IX.

LA MARÉCHALE, LAGARDIE.

LA MARÉCHALE, *seule.*

Que va-t-il faire?... sur quoi dois-je compter?... Il parle de son directeur, de l'abbaye... S'il m'échappait!... Ah! je n'aurais pas dû livrer mon secret à Lagardie... il a un nom, des titres, il m'aime, et...

LAGARDIE, *accourant par la galerie.*

Ah! Madame, c'est vous que je retrouve!... Si vous saviez... Ah! je ne me contiens pas de joie!

LA MARÉCHALE.

Eh bien! ces dépêches?...

LAGARDIE.

Elles n'intéressaient que moi. Apprenez tout mon bonheur!...

LA MARÉCHALE, *souriant, et l'observant.*

Ah! ce n'est plus de votre amour que vous venez me parler?

LAGARDIE.

Eh! que vous importe? Vous n'êtes plus libre, vous serez reine.

LA MARÉCHALE, *de même.*

Sans doute; mais supposons... Oh! quelque chose de bizarre, d'impossible!... Supposons que ma main pût encore être à vous... qu'elle vous fût offerte... que répondriez-vous?... Parlez avec franchise.

LAGARDIE.

Je répondrais... Oh! ce n'est qu'une supposition... Je répondrais : « Marie, dans les premiers temps de nos amours, je t'aurais préférée à une conseillère, à une maréchale, à une reine!... et toi, tu m'as trahi trois fois!... trois fois tu as fait mon malheur!... Aujourd'hui même, quand mon cœur venait s'épancher dans le tien, tu ne m'as parlé que de ton ambition, de tes espérances, d'où j'étais encore exclu... Maintenant, tu reviens à moi parce que j'ai un titre, des honneurs...

LA MARÉCHALE.

Monsieur!...

LAGARDIE.

Pardon, nous supposons toujours. « Eh bien! une princesse m'a préféré à tous les gentilhommes qui l'environnaient, aux princes qui la demandaient.... Elle n'a pu supporter mon absence; à mon tour, je refuse ta main qui m'est offerte, et je porte mon cœur à celle qui n'a pu ni me trahir, ni m'oublier!... » Voilà ce que je vous dirais si... Mais bon! nous n'en sommes pas là. Nous serons heureux, chacun de notre côté; et j'espère que nous ne regretterons plus de n'avoir pas commencé plutôt, ensemble.

LA MARÉCHALE, *avec contrainte.*

Certainement, et je le vois... Vous ne restez pas en France, on vous rappelle?

LAGARDIE.

Lisez, Madame. (*Il lui remet une lettre.*) Nous arrivons au même but: vous, en lui sacrifiant tout, et moi, sans y penser... Vaincu par les prières de la comtesse, le roi me rappelle pour me la donner en mariage.

LA MARÉCHALE.

Avec la vice-royauté de Livonie. Vous allez être vice-roi?... (*A part.*) Ah! si je n'étais pas reine!...

LAGARDIE.

Ciel! qu'avez-vous?... D'où vient ce trouble?

(*On entend le bruit d'une voiture.*)

LA MARÉCHALE.

Écoutez!... nos voitures... elles arrivent... il va partir pour Versailles!

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LAGARDIE, LA MARÉCHALE, MARION, MIGNOT, GASTON, MARIE, VALETS.

(*Ils entrent par la gauche.*)

MARION, *en entrant.*

A Saint-Germain-des-Prés!... à Saint-Germain!... ah! ah! ah!

LA MARÉCHALE.

Téméraire!..

MARION, *à part.*

Toujours des grands airs!... ça ne lui va plus!... (*Haut.*) On vous croyait reine... mais tu ne l'es pas... Casimir vient d'annoncer qu'il s'enfermait dans son abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

LAGARDIE.

Que dit-elle?

LA MARÉCHALE.

Impossible!

MIGNOT, *entrant.*

Il m'emmènera avec lui... ce cher prince! ce vertueux prince!... Je serai son maître-d'hôtel! dans une abbaye! Des dîners de chanoines, c'est encore agréable!

LAGARDIE, *à part.*

Ah! je comprends.

LA MARÉCHALE, *de même.*

Grand Dieu! je me soutiens à peine.

MARION.

Gare les chansons!... Non pas contre ce cher roi, il est si bon!.. Je viens de lui parler. Il sort du monde comme il y a vécu, en prince généreux... voilà de l'or qu'il m'a donné. Je brillerai encore un jour!

MARIE.

Et nous, ma cousine, le roi nous a unis. Consentirez-vous?... (*A Gaston.*) Elle ne dit rien.

(*Elle descend à la gauche de Mignot.*)

GASTON.

J'aime mieux ça.

(*Il passe à la droite de Lagardie.*)

LAGARDIE.

Ah! Madame, si j'avais su que des chagrins...

LA MARÉCHALE.

Des chagrins!... et pourquoi, Monsieur?... Je savais tout, j'approuvais tout... Et quant aux plaisanteries de la Cour et de la ville...

UN VALET, *en dehors.*

La voiture du roi (1).

LA MARÉCHALE, *s'avançant dans le fond.*

Il est temps encore...

LE VALET, *en dehors.*

A Saint-Germain-des-Prés !

LA MARÉCHALE.

A Saint-Germain !... Le lâche !

(*Elle jette un regard sur Lagardie.*)

LE VALET, *entrant.*

La voiture de madame la Maréchale !

LAGARDIE, *tendant la main à Gaston.*

Mon ami, vous me suivrez en Suède.

LA MARÉCHALE, *avec émotion.*

Ah !

LE VALET.

Où Madame veut-elle qu'on la conduise ?

LA MARÉCHALE, *avec contrainte et fermeté.*

Aux Carmélites !

MARION, *à part.*

C'est cela !... encore une !

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE.

(1) Après ces mots : *la voiture du roi*, l'orchestre reprend l'air du *Muletier* jusqu'à la fin de la pièce.

LA

REVUE DE PARIS

SCÈNES EPISODIQUES, MÊLÉES DE COUPLETS;

PAR

MM. [illegible], DE COURCY ET DUPEUTY;

REPRÉSENTÉES, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 24 DÉCEMBRE 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.

J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1830

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA REVUE DE PARIS.	Mlle Willemen.
M. JOURDAIN.	M. Lepeintre jeune.
GASPARD.	M. Lepeintre aîné.
OTHELLO.	
M. MARTIN.	
LE NAIN DU CIRQUE.	Le petit Lepeintre.
CHRISTINE.	Mme Guillemin.
ÉLISABETH.	Mme Lacase.
MONALDESCHI.	M. Alvarez.
HERNANI.	M. Arnal.
LE MARINIER.	M. Debouvère.
LE POMPIER.	M. Armand.
LE PIERROT.	M. Emilien.
M. CIMETIERRE.	
Un domestique.	M. Jules.
Enragés et Enragées.	
Cochers.	
Bourgeois et Bourgeoises.	

La scène se passe chez M. Jourdain.

IMPRIMERIE DE DAVID,
Boulevard Poissonnière, n. 6.

LA

REVUE DE PARIS,

SCÈNES ÉPISODIQUES, MÊLÉES DE COUPLETS.

(Le théâtre représente un salon avec une porte dans le fond, et deux portes latérales. Un guéridon, etc.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JOURDAIN, DOMESTIQUES *portant des cartons et des valises.*

JOURDAIN.

Enfin, me voilà donc de retour dans la capitale; sans l'usage qui veut que l'on habite son château pendant six mois de l'année, il y en a déjà trois que la politique et le mauvais temps m'auraient fait revenir dans mon faubourg Saint-Germain. (*Aux domestiques, qui entrent.*) Portez ces cartons dans l'appartement de madame, et montez-moi mes visites et mes journaux.

SCÈNE II.

JOURDAIN *seul.*

Je vais donc me remettre au niveau du siècle et au courant de la semaine dernière.... En ma qualité d'adjoint, je ne recevais là-bas que les Petites-Affiches, ça n'affiche pas, et la Gazette des tribunaux, qui ne compromet que ceux qui sont dedans; aussi je m'attends bien à trouver chez mon concierge quelques nouveaux prospectus qui ont remis leur carte en mon absence.... Mais quand on est riche, on ne regarde pas à deux ou trois abonnemens de plus...

SCÈNE III.

DEUX DOMESTIQUES *portant une civière sur laquelle est un monceau de journaux.*

PREMIER DOMESTIQUE.

Monsieur, voici vos journaux.

JOURDAIN.

Ça?.... ah! mon Dieu!

SECOND DOMESTIQUE.

Ne vous... impatientez pas, monsieur, vous allez avoir le reste.

JOURDAIN.

Comment, ce n'est pas tout?

PREMIER DOMESTIQUE.

Il y a encore le double embas, ça nous fera trois voyages.

(*Ils sortent.*)

JOURDAIN.

Non, non, assez..... assez; je ne veux pas que mes gens attrappent des courbatures.

(*Il examine les journaux que les domestiques ont posés sur la table.*)

Air: *L'autre jour la p'tite Isabelle.*

Que de journaux! Chacun s'en mêle.
A quinze ans l'on est rédacteur.
Et ces feuilles, comme la grêle,
Tombent sur le pauvre amateur.
Un nouveau journal meurt à peine,
Que d'autres se glissent dessous.
Et, par douzaine,
Chaque semaine,
Pleuvent sur nous.
Comment veut-on que l'on y tienne?...

C'est l'Universel, la Semaine, le Forban, la Pandore, le Pauvre Jacques, le Corsaire, le Figaro, Gilblas, le Mentor, la Psyché, l'Echo de Paris, le Journal de Paris, le Journal des Comédiens, l'Album, le Courrier des Tribunaux, le Courrier des Théâtres, le Courrier des Electeurs, le Mercure, le Voleur littéraire, le Voleur politique, le Peuple, la Mode, le Cabinet de lecture, le Démocrate littéraire, les Petites Affiches omnibus, Gazette de santé, Journal des Prisons, Journal Rose, Journal Vert, Journal des Savans, Journal des Epiciers.... ouf!...

Fin de l'air.

Je n'en prendrai qu'une centaine,
On n' peut pas s'abonner à tous.

(Lisant un papier.)

Ah! ah! en voilà un qui lance un prospectus pour annoncer qu'il va cesser de paraître: « Avertissement des rédacteurs des Cancans: Nos souscripteurs sont prévenus que l'abondance des matières nous empêche de publier notre journal. »

(*Ritournelle de l'air suivant.*)

Hein!.... qu'entend-je?.... viendraient-ils déjà m'apporter leur quittance? non, c'est une jolie petite dame que je n'ai pas l'honneur de connaître.... Costume tout-à-fait cosmopolite...

SCÈNE IV.

JOURDAIN, LA REVUE DE PARIS. (*Mélange de différens costumes européens.*)

LA REVUE.

Air : *J'arrose, j'arrose.* (De Jenny.)

J'observe, (*ter.*)
Je cours,
Et mets tout en réserve;
J'observe,
Et, nouvelle Minerve,
J'ai de l'esprit tous les huit jours.

De Paris je suis la revue ;
Je parle de tous les pays.
Je parle, la chose est connue,
De tout, excepté de Paris.
J'observe, etc.

Mille talens servent ma cause.
Je plais au savant, au dandy;
J'ai des vers, surtout de la prose,
Avec des airs de Rossini.
J'observe, (*ter.*)
Je cours,
Et mets tout en réserve.
J'observe,
Et, nouvelle Minerve,
J'ai de l'esprit tous les huit jours.

JOURDAIN.

Je devine, encore un journal !

LA REVUE.

Grand in-8°, papier vélin, caractère tout neuf et couverture jaune. Je suis le journal du beau-monde.

JOURDAIN.

En ce cas, vous pouvez me regarder..... comme votre abonné. Mais comment se fait-il que je ne vous connaisse pas ?

LA REVUE.

Rien de plus simple ; je ne date que du printemps dernier.

Air : *C'est l'Angleterre.*

Sans qu' ça paraisse,
A-la-fois modeste et discret,
Fesant tout bas gémir la presse,
Plus d'un nouveau journal paraît,
Sans qu' ça paraisse.

Sans qu' ça paraisse,
Ici bas voilà comme on est.
On rampe, on s'élève, on s'abaisse,
Et tout-à-coup on disparaît
Sans qu' ça paraisse.

JOUDAIN.

Madame ne ditpas cela pour elle ?

LA REVUE.

On ne se dit jamais de ces choses-là à soi-même, et comment ne vivrais-je pas? j'accueille toutes les opinions, j'adopte tous les systèmes, je frappe à droite, à gauche, en un mot, je parle de tout, depuis Boileau jusqu'aux bals historisques.

JOURDAIN.

Par exemple, je connais ça... jolie invention! je m'en suis régalé l'année dernière, je me ressens encore d'une entorse que je me suis donnée en faisant la poule, avec Isabeau de Bavière...

AIR *du vaudeville de Retournons à Paris.*

Dans les salons où le caprice assemble
Ce que la France a produit de plus grand,
J'ai vu dîner quatre siècles ensemble:
Roland, Agnès, Jean-Bart et Childebrand.
J'ai vu tout près des héros d'Aquitaine
Balancer un Montmorency.
J'ai rencontré dix Bayard, vingt Turenne,
Je n'ai pas pu découvrir un Sully.

En attendant, je ne serais pas fâché de me mettre au fait de ce qui s'est passé pendant mon absence, car je suis tout-à-fait dans les arriérés.

LA REVUE.

Monsieur est parti de Paris?....

JOURDAIN.

Le lendemain du jour où l'Académie française a reçu les Chinois.

LA REVUE.

Vous y étiez?

JOURDAIN.

Si j'y étais!... j'ai entendu le président les complimenter, et chacun d'eux a répondu parfaitement.

AIR: *Du Carnaval.*

Des orateurs écoutant la harangue,
Je n'aurais point deviné leur pays,
Pourtant j'ai vu qu'ils parlaient une langue
Qu'on ne connaît pas à Paris.
Mais il régnait entre eux tant d'harmonie,
Qu'on ne savait en honneur, cette fois,
Du mandarin ou de l'Académie,
Lequel des deux parlait le mieux chinois.

LA REVUE.

En ma qualité de Revue de Paris je ne marche jamais sans mon prospectus, prospectus vivant et en action; je puis

faire passer sous vos yeux tout ce qu'il y a de nouveau dans la capitale.

JOURDAIN.

Quoi, sans sortir d'ici...?

LA REVUE.

Vous allez en juger par vous-même. (*On entend une voix de polichinelle*). Et pour commencer, voila le directeur d'un nouveau théâtre qui s'est élevé pendant votre séjour à la campagne.

SCÈNE V.

LA REVUE, JOURDAIN, GASPARD,

(Il entre sous le costume de Gaspard l'Avisé, et chargé de Marionnettes.)

GASPARD.

AIR *de Polichinelle.* (Mazaniello.)

Au bruit de la pratique
Je viens d'ouvrir boutique,
Pour avoir la pratique
Du public enfantin
Au beau quartier d'Antin.

Ma vogue sera prompte;
J'ai le fil, et je compte
Enfoncer monsieur Comte
Et monsieur Séraphin.

JOURDAIN.

Eh! ce n'est qu'un directeur de marionnettes.

GASPARD.

Allais, marchais... ne dites point de mal de mon spectacle... c'est le théâtre qui vient le premier après l'Académie royale de Musique.

LA REVUE.

En traversant la galerie de l'Opéra, le théâtre de M. Gaspard.

GASPARD.

Comme vous dites, ma belle dame, autrefois je ne parlais que Normand, mais maintenant je parle polichinelle, je parle pierrot, je parle arlequin, je parle mère Gigogne.... enfin toutes les langues vivantes de mes artistes inanimés.

AIR : *Tout en conduisant ma charette.*

Mes acteurs de bois et de plâtre
N'ont pas de rhumes, Dieu merci:
Comment trouvez-vous mon théâtre?

LA REVUE.

Mais ma foi tout-à-fait *joli*.
(*A Jourdain.*)
Plaire fut toujours sa devise;

A ce but il vise,
Il a bien visé.
Tous les soirs chaque place est prise.
Chacun, à sa guise,
S'étant amusé,
Reconnaît, sans surprise,
Son Gaspard l'avisé.

GASPARD.

Faut point me confondre avec ces comédies ambulantes, ces spectacles en plein vent, où polichinelle est le père noble, où le premier ténor est un chat.... avec moi plus de *Cadet Giraudier*, chantant avec sa grosse voix...

Je suis le grand Mimi-Gnolet,
Général des Espagnolets!..

Plus de *prêt-à-boire*, plus de *parieurs*, plus de *commissaire*, c'est trop classique... le public en a assez.

JOURDAIN.

Ah! ça, mais, quel genre de pièces nous jouerez-vous?... Vos pantins n'ont pas sans doute la prétention de jouer le grand répertoire?

GASPARD.

Pas si bêtes.... Mes marionnettes ne veulent pas de comparaison avec les autres.... Seulement je jouerai le grand opéra avec des voix de bois... Par imitation... mes petits comédiens rappelleront, par leur masque, tous les grands acteurs des théâtres de Paris.... Ce sera à s'y méprendre.

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

Commençant par le Vaudeville,
J'ai reproduit les traits, la voix
De son Arlequin, de son Gille,
De son Cassandre d'autrefois.
J'imite aussi sa piquante soubrette,
De la gaîté scintillant avocat,
Bref, de chez moi si j'ai banni le chat,
Je cherche à rappeler *Minette*.

JOURDAIN.

Mais enfin que donnerez-vous?

GASPARD, *lui donnant une affiche.*

V'la mon affiche, lisez, ça ne trompe personne.

JOURDAIN.

Et de combien d'acteurs se compose votre troupe?

GASPARD.

Ça dépend, ils ne sont pas toujours au complet, mais j'en ai de rechange; il y en a toujours une demi-douzaine de pendus au clou qui attendent leur tour; quand il en manque un j'ai mon menuisier et j'en fais tourner un autre.

JOURDAIN.

Ah! ah! il paraît que vous en avez un échantillon.

GASPARD.

Comme vous voyez : moitié sur les bras, moitié dans la poche, ils se fourrent par tout. J'ai là ma duègne à côté de ma tabatière.... dans mon gousset mon financier.... et mon amoureuse, entre mon cœur et mon gilet ... Si vous avez besoin de ces messieurs pour amuser la compagnie?

JOURDAIN.

Ma foi, ce n'est pas de refus, et la première fois que j'aurai une soirée.

GASPARD.

Ça me rendra service... parce que, voyez-vous, je cherche partout des modèles.... et je suis bé sûr que je rencontrerai chez-vous de bonnes caricatures.

JOURDAIN.

Des caricatures!... oser comparer la haute société à des pantins!...

GASPARD.

Eh! mon Dieu! riches et pauvres, grands et petits, vous êtes tous du bois dont ont les fait.

AIR : *Vole, vole.*

Marionnettes
Que vous êtes,
Malgré votre jeu subtil,
Les courbettes
Que vous faites
De vos têtes
Font voir le fil.

Héros de toutes les fêtes,
Le public, un peu taquin,
Reconnaît, sous vos paillettes,
Un vieil habitd'Arlequin.
Marionnettes, etc.

Diplomates à lorgnettes,
Qu'on a vus et qu'on verra
Suivre un cours de pirouettes
Au balcon de l'Opéra.
Marionnettes, etc.

Grands acteurs dont rien ne trouble
La noble générosité,
Qui vous faites payer double
Pour jouer par charité.
Marionnettes, etc.

Coquette sentimentale,
Aux guinés f'sant les yeux doux,
Entrepreneurs de morale
Qui n'en gardez pas pour vous....

Marionnettes
Que vous êtes,
Malgré votre jeu subtil,
Les courbettes
Que vous faites
De vos têtes
Font voir le fil.

LA REVUE, *à Jourdain.*

Vous qui vous piquez de suivre la mode, je vous conseille d'envoyer vos enfans dans sa petite bonbonnière.

JOURDAIN.

Dès que j'en aurai je n'y manquerai pas, et, en attendant, j'irai moi-même.

GASPARD.

N'oubliez pas ce qui est au bas de l'affiche : les enfans au-dessous d'un an paieront demi-place ; on dépose à la porte les tambours et les mirlitons.... Les billets une fois pris, on n'en rendra la valeur qu'en sucre d'orge.

(On entend des cris et des aboiemens.)

JOURDAIN.

Qu'est-ce qui se permet donc d'aboyer chez moi?

LA REVUE, *qui est allée voir.*

Ce sont toutes les pièces qui ont fait le charme de la canicule, un troupeau d'enragés....

JOURDAIN.

Des enragés!... Je n'y suis pas.

JOURDAIN ET GASPARD.

AIR *du Vaudeville de l'Hydrophobe.*

C'est la rage (*bis*)
Qui vient de sortir de sa cage,
C'est la rage, (*bis.*)
Gare à nous,
Sauvons-nous tous.

(Gaspard sort. La Revue retient Jourdain qui veut se sauver.)

SCÈNE VI.

JOURDAIN, LA REVUE.

JOURDAIN, *à la Revue.*

Suite de l'air.

Bien du plaisir; avec eux je vous laisse.
(Il veut se sauver.)

LA REVUE, *le retenant.*

N'ayez pas peur.

JOURDAIN.

Leurs cris me font trembler...

On devrait bien les tenir tous en laisse,
Ou, pour le moins, les faire museler.

REPRISE EN CHOEUR.

C'est la rage, etc.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAUL MORIN, ISAURE, L'HYDROPHOBE, L'ENRAGÉ DE LA GAITÉ, LES ENRAGÉS DES VARIÉTÉS, L'ENRAGÉE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. (*Ils entrent sur le chœur en faisant des contorsions.*) M. CIMETIÈRE, *couvert d'un manteau noir avec des larmes d'argent, les suit d'un air lugubre. Les Enragés veulent se jeter sur M. Jourdain, pour le mordre.*

JOURDAIN, *effrayé.*

Tout beau!.... tout beau!.... A c'te niche... qu'est-ce que c'est donc que celui-là?

LA REVUE.

Un enragé.

JOURDAIN.

Et ce petit-là?

LA REVUE.

Un enragé.

JOURDAIN.

Et ce couple intéressant?

LA REVUE.

Enragés des deux sexes.

JOURDAIN.

Et ce jeune farceur?

LA REVUE.

Oh! celui-là.... c'est différent, il est hydrophobe.

JOURDAIN.

Ces deux aimables convulsionnaires?

LA REVUE.

Ce sont deux charmantes enragées, qui justifient parfaitement ces vers gracieux de Legouvé.....

(Elles font des contorsions.)

« Les femmes, dût s'en plaindre une maligne envie,
« Sont les fleurs, ornement du désert ... »

JOURDAIN, *continuant le vers en déclamant.*

Du théâtre de la Bourse et du boulevard Saint-Martin..... Ah! ça, mais c'est donc une rage que les enragés?

LA REVUE.

Comme vous dites.

JOURDAIN.

Mais comment se fait-il qu'on donne toujours la même chose à tous les théâtres?

LA REVUE.

C'est une monomanie.

JOURDAIN.

Avant mon départ.... ces messieurs s'étaient jetés à corps perdu sur toutes les maladies, c'était fort drôle.

LA REVUE.

Il recommencent encore, les fossoyeurs écossais viennent d'exploiter la saignée avec beaucoup d'agrément.

JOURDAIN.

Alors, il est bien décidé que les théâtres ne seront plus que des infirmeries.

AIR: *De Paris à cinq heures du matin.*

Oui, la comédie,
Chez nous plus hardie,
Prend la pharmacie
Pour son point central.
La pathologie
Détrône Thalie,
Et tout le génie
Vient de l'hôpital.

Une gastrite,
Une entérite,
Gaîment conduite,
Irait en ballets.
Et les sangsues,
Bien soutenues,
Iront aux nues
Avec des couplets.

Combien l'hydropique
Sera dramatique!
Le paralytique,
Voilà mon héros.
La lythrotritie,
L'épizootie,
Et l'esquinancie,
Feront trois tableaux.

L'apoplectique,
L'épileptique,
Le rachitique,
Sont de bons sujets.
Bien calculée,
La clavelée
Est appelée
A de grands succès.

Avec Rome et Sparte,
Du vrai l'on s'écarte ;
De la fièvre carte
Un chef-d'œuvre est né :
La femme squelette
Sera bientôt prête,
Et l'homme sans tête
Va montrer son né...

Quel pathétique
Dans un étique
Mis en musique
Par un Rossini !
Ça vous enterre
Monsieur Voltaire,
Et pour Molière,
N, i, ni, c'est fini...

Oui, la comédie,
Chez nous plus hardie,
Prend la pharmacie
Pour son point central.
La pathologie
Détrône Thalie,
Et tout le génie
Vient de l'hôpital.

LA REVUE.

Aussi désormais nos auteurs comiques feront leurs cours de littérature à l'Hôtel-Dieu, et seront tous membres de l'académie... de médecine.

JOURDAIN, *montrant Cimetière.*

Ah! ça, et ce père Jovial qui ne dit rien là-bas dans son coin ?

LA REVUE.

C'est un des aimables fossoyeurs dont je vous parlais, monsieur Cimetière de la Gaîté.

M. CIMETIÈRE.

(Chantant d'une voix sépulchrale, sur l'air : *J'ai perdu mon couteau.*)

J'ai perdu la gaîté,
J'ai perdu la gaîté,
J'ai perdu la gaîté...

LA REVUE, *l'interrompant.*

C'est bon, c'est bon.... on le sait.... Au surplus, vous n'avez pas perdu grand' chose.

JOURDAIN.

Si c'est là tout ce que vous avez en fait d'enragés..... M. Cimetière devrait bien nous rendre le service de les enterrer tous.

LA REVUE.

C'est déjà fait, mais il y en a encore un ; celui-là est plus

JOURDAIN.

Mais comment se fait-il qu'on donne toujours la même chose à tous les théâtres?

LA REVUE.

C'est une monomanie.

JOURDAIN.

Avant mon départ.... ces messieurs s'étaient jetés à corps perdu sur toutes les maladies, c'était fort drôle.

LA REVUE.

Il recommencent encore, les fossoyeurs écossais viennent d'exploiter la saignée avec beaucoup d'agrément.

JOURDAIN.

Alors, il est bien décidé que les théâtres ne seront plus que des infirmeries.

AIR: *De Paris à cinq heures du matin.*

Oui, la comédie,
Chez nous plus hardie,
Prend la pharmacie
Pour son point central.
La pathologie
Détrône Thalie,
Et tout le génie
Vient de l'hôpital.

Une gastrite,
Une entérite,
Gaîment conduite,
Irait en ballets.
Et les sangsues,
Bien soutenues,
Iront aux nues
Avec des couplets.

Combien l'hydropique
Sera dramatique!
Le paralytique,
Voilà mon héros.
La lythrotritie,
L'épizootie,
Et l'esquinancie,
Feront trois tableaux.

L'apoplectique,
L'épileptique,
Le rachitique,
Sont de bons sujets.
Bien calculée,
La clavelée
Est appelée
A de grands succès.

Avec Rome et Sparte,
Du vrai l'on s'écarte ;
De la fièvre carte
Un chef-d'œuvre est né :
La femme squelette
Sera bientôt prête,
Et l'homme sans tête
Va montrer son né...

Quel pathétique
Dans un étique
Mis en musique
Par un Rossini !
Ça vous enterre
Monsieur Voltaire,
Et pour Molière,
N, i, ni, c'est fini...

Oui, la comédie,
Chez nous plus hardie,
Prend la pharmacie
Pour son point central.
La pathologie
Détrône Thalie,
Et tout le génie
Vient de l'hôpital.

LA REVUE.

Aussi désormais nos auteurs comiques feront leurs cours de littérature à l'Hôtel-Dieu, et seront tous membres de l'académie... de médecine.

JOURDAIN, *montrant Cimetière.*

Ah ! ça, et ce père Jovial qui ne dit rien là-bas dans son coin ?

LA REVUE.

C'est un des aimables fossoyeurs dont je vous parlais, monsieur Cimetière de la Gaîté.

M. CIMETIÈRE.

(Chantant d'une voix sépulchrale, sur l'air : *J'ai perdu mon couteau.*)

J'ai perdu la gaîté,
J'ai perdu la gaîté,
J'ai perdu la gaîté...

LA REVUE, *l'interrompant.*

C'est bon, c'est bon.... on le sait.... Au surplus, vous n'avez pas perdu grand' chose.

JOURDAIN.

Si c'est là tout ce que vous avez en fait d'enragés..... M. Cimetière devrait bien nous rendre le service de les enterrer tous.

LA REVUE.

C'est déjà fait, mais il y en a encore un ; celui-là est plus

gai que tous les autres... C'est le doyen des hydrophobes.... Le Bœuf enragé.

TOUS.

Le Bœuf enragé!

(L'orchestre joue l'air : *Que de grâce, que de majesté.*)

LA REVUE.

Le voilà qui s'avance, conduit par son cornac, son camarade, le premier Pierrot de France et des Funambules.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE BŒUF ENRAGÉ, LE PIERROT DES FUNAMBULES.

CHOEUR.

AIR : *Chœur de la Muette de Porticci.*

Devant lui chacun en extase,
En voyant ce bœuf triomphant,
Trouve qu'à lui seul il écrase
Et la baleine et l'éléphant!

(Le bœuf s'arrête dans le fond, au milieu du théâtre. Le Pierrot lui place une couronne de rose sur la tête.)

JOURDAIN.

Il est gentil.... fort gentil, je ne puis pas dire le contraire.... Il est fort aimable, pour un bœuf, mais je ne peux pas décemment le recevoir dans ma société.... Quand ce ne serait que pour la coiffure... Il n'a qu'à me venir des amis, des gens susceptibles qui prendraient cela pour une personnalité....

AIR : *De sommeiller encor ma chère.*

Aux tréteaux, témoins de ses fêtes,
Qu'on le ramène de ce pas;
Qu'il aille faire des recettes
Pour ces messieurs qui n'en font pas.
Il faut bien s'aider entre frères;
Et, s'il veut s'y prêter un peu,
Grâces à lui, tous ses confrères
Pourront mettre le pot au feu.

PIERROT.

Allons; gai, gai, en avant!.... comme à la marche du Bœuf gras!...

(Le bœuf se met en marche, et tous les enragés, ainsi que Pierrot et Cimetière, le suivent en reprenant le chœur.)

C'est la rage (*bis*)
Qui va rentrer dans sa cage.
C'est la rage, (*bis.*)
Gare à vous,
Sauvez-vous tous.

SCÈNE IX.

JOURDAIN, LA REVUE.

JOURDAIN.

Tous ces enragés-là ne feront pas fortune... avec l'hydrophobie, il n'y pas d'eau à boire...

LA REVUE.

Il n'y en a pas plus avec les deux princesses et le grand seigneur que vous allez voir.....

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, CHRISTINE, ÉLISABETH, MONALDESCHI.

CHRISTINE.

Passez, madame.

ÉLISABETH.

Après vous, madame.

MONALDESCHI.

Passons ensemble, nous serons plutôt passés.

JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ces dames-là?

LA REVUE.

L'une est mademoiselle Christine, de son vivant reine de Suède. Depuis sa mort, elle ne peut plus rester en place.

JOURDAIN.

Comme elle est pâle?

CHRISTINE.

Je voyage, pour ma santé, de la rue de Richelieu au faubourg Saint-Germain. Ces climats-là sont mortels pour moi; cependant je vais encore en essayer une troisième fois.

JOURDAIN.

Et cette dame-là est-elle aussi demoiselle?

LA REVUE.

On le dit. C'est mademoiselle Elisabeth, de son vivant reine d'Angleterre.

JOURDAIN.

Et ce grand seigneur, qui fait les yeux doux à Christine.

CHRISTINE.

Ça! ce petit bonhomme? c'est mon grand écuyer, mon favori. Un homme de rien, qui m'a fait des traits; mais je le lui ai bien rendu.

JOURDAIN.

Voilà une majesté bien bourgeoise!....

CHRISTINE.

AIR : *T'en souviens-tu.*

Quoique mon front ait porté la couronne,
Je n'en ai pas pour ça plus de fierté;
A mes penchans sans frein je m'abandonne,
J'aime et je hais en toute liberté.
Si d'un amant encourageant l'audace,
Je lui permets un amoureux larcin,
Pour mes attraits sitôt que son goût passe,
Moi je lui fais passer le goût du pain.

JOURDAIN.

Joli petit caractère de femme!.... Je suis bien sûr qu'il n'en est pas autant de mademoiselle.

MONALDESCHI.

Mademoiselle y met plus de formes..... Elle traduit ses amans en Cour d'assises; c'est plus décent et puiscela lui donne l'occasion de dire de belles choses et d'avoir des remords superbes..... Au surplus, l'une vous tue, l'autre vous assassine... Et au bout de quelques jours cela revient parfaitement au même.

CHRISTINE, *à Monaldeschi.*

Ingrat, quelle preuve plus délicate pouvais-je te donner de mon amour? Qui aime bien châtie bien.

MONALDESCHI.

Laissez donc, chez vous il n'y a pas de préférence; c'est un coupe-gorge perpétuel; tout y passe... jusqu'à cette pauvre petite Marie....

« Elle eût eu cinquante ans, vienne la mi-août! »

LA REVUE.

Aussi madame a-t-elle senti que ses petites habitudes meurtrières causaient du scandale dans le quartier.... elle a donné congé.

CHRISTINE.

C'est dommage.... quand on a fait de la dépense dans un appartement.... mon propriétaire n'avait rien épargné.... tout était décoré à neuf et d'un goût exquis, il n'avait oublié qu'une pièce.

LA REVUE.

La pièce principale.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Pour enlever et fixer les suffrages,
C'est l'esprit seul qui doit faire des frais.
Ah! croyez-moi, c'est dans de bons ouvrages

Qu'il faut chercher des chances de succès;
Des auteurs seuls attendez vos succès.
Oui, tout Paris, de spectacle idolâtre,
Pour applaudir les chefs-d'œuvre de l'art,
Comme autrefois, venant de toute part,
Ferait bientôt revivre ce théâtre
Si l'on pouvait ressusciter Picard!

LA REVUE.

A propos du second Théâtre-Français, voilà un détachement du premier qui nous arrive.

JOURDAIN.

Des pièces nouvelles?

LA REVUE.

Oui, Hernani et Othello.... l'un qui n'est pas encore représenté et l'autre qui ne l'est déjà plus.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; OTHELLO, HERNANI,

(Ils entrent tous deux en se tenant entrelacés. Othello porte son oreiller sous le bras. Il est coiffé d'un bonnet de coton, autour duquel est un large ruban jaune.)

OTHELLO ET HERNANI.

AIR : *Marche de Guillaume Tell.*

Nous allons,
Nous marchons,
Nous courons,
Nous volons,
Nous lisons,
Retenons,
Copions,
Imitons,
Nous prenons,
Traduisons,
Arrangeons,
Dérangeons,
Et voilà comme nous créons!...

OTHELLO, *déclamant.*

« La vertu peut siéger sous une couleur noire... »

JOURDAIN.

Il veut probablement dire sous une couleur jaune.

(Il montre le bonnet de coton et le ruban.)

OTHELLO.

« La vertu peut siéger... »

JOURDAIN, *l'interrompant.*

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

LA REVUE.

Si M. Hernani voulait en faire autant?

HERNANI.

Qui vous a dit mon nom? Qui vous a permis de divulguer le secret de la comédie?

LA REVUE.

La comédie n'a plus de secrets depuis la mesure qu'on avait adoptée au boulevard Bonne-Nouvelle.

HERNANI.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Aux auteurs c'est faire une niche ;
Dès le premier jour, sur l'affiche,
Les nommer ainsi tout du long,
Ah! vraiment ça n'a pas de nom.

JOURDAIN.

C'était agir avec adresse
Que les nommer avant la pièce;
Car bien souvent, même aux Français,
On ne peut les nommer après.

LA REVUE.

Au surplus on a été forcé d'y renoncer, et tout cela ne regarde pas le seigneur Hernani....

Il n'est pas encor né... Laissons en paix sa cendre...

OTHELLO.

Hernani! Dieu que c'est Colosse!...

HERNANI.

Othello! Dieu que c'est... pyramide!... Quant à moi, le fait est que je n'ai pas encore d'existence... dramatiquement parlant.

LA REVUE.

Cela viendra, à coup sûr, si vous voulez être un peu plus raisonnable.

AIR *du Matelot* (de madame Pauline du Chambge.)

Des écrivains, dont la France s'honore,
Ont déployé de nouveaux étendards;
On les admire, et pourtant on déplore
Dans leurs progrès de funestes écarts.
Quand on reçut du ciel, avec la vie,
Un brevet d'immortalité,
Profaner ainsi le génie,
C'est faire un vol à la postérité.

JOURDAIN.

Mais dites donc, je ne faisais pas attention : qu'est-ce donc qu'il porte sous le bras, M. Othello?

LA REVUE.

C'est son dénouement.

JOURDAIN.

Un oreiller?

LA REVUE.

Oui.

ÉLISABETH, *qui depuis l'entrée d'Othello ne fait que bâiller.*

Ah! je n'y tiens plus.

(Elle s'assied sur un canapé et s'endort.)

LA REVUE.

AIR: *Vaudeville de l'Ours.*

C'est sur lui qu'on voit sommeiller
Son plus innocent personnage.

JOURDAIN.

Eh quoi! vraiment, cet oreiller,
C'est le dénouement de l'ouvrage?

LA REVUE.

Au public qui, complaisamment,
Fermait les yeux sur sa faiblesse,
Il aurait dû, par politesse,
Prêter au moins son dénoûment
Dès le commenc'ment de la pièce.

OTHELLO, *apercevant Elisabeth endormie.*

On dirait Desdemone et son air ingénu,
Sur son lit couchée, un pied chaussé, l'autre nu...
Ouf! Eteignons sa vie et soufflons la chandelle...

JOURDAIN, *qui compte sur ses doigts.*

Ah! ce sont des vers.

OTHELLO.

C'est une fantaisie assez drôle, il le faut,
Car elle trahirait d'autres hommes bientôt...

JOURDAIN.

Je ne sais plus ce que c'est.

OTHELLO.

Aiguisons notre poignard...

(Il secoue son oreiller.)

JOURDAIN.

Bon, c'est un mélodrame.

OTHELLO.

Elle ouvre un œil...

ÉLISABETH.

Qu'est-ce?...

Quoi! ne venez-vous pas vous coucher?

OTHELLO, *furieux, faisant des grimaces.*

Rien ne presse.

JOURDAIN.

Ah! c'est de la comédie.

ÉLISABETH.

Ah! pourquoi mordez-vous vos lèvres en parlant?

OTHELLO, *familièrement.*

Ça c'est une habitude, et puis on dit que ça les rend vermeilles.

JOURDAIN.

C'est donc de la farce?

OTHELLO, *avec amitié.*

Écoute, ange de beauté, veux-tu que je te donne un conseil d'ami?... (*Avec une grosse voix.*) Préparez-vous à la mort!...

ÉLISABETH.

Bah!...

OTHELLO, *se croisant les bras.*

En attendant, je vais me promener.... (*Aux autres.*) Voyez-vous? je me promène.... comme un tigre dans sa cage....

(Il va et vient sur le devant de la scène.)

HERNANI, *le suivant des yeux.*

Bravo!... bravo...

JOURDAIN.

Allons, de la pantomime à présent.... je n'y suis plus du tout.

LA REVUE.

C'est ce que nous avons de plus nouveau... du gothique.

OTHELLO.

Nous avons pour les femmes
Des couteaux, des lacets, des poisons... et...
(A lui-même.)
Des flammes!...

ÉLISABETH.

Dieu! qu'il est laid!

OTHELLO.

Amen...

ÉLISABETH.

Vous avez de grands bras?...

OTHELLO.

C'est pour mieux t'étouffer.

ÉLISABETH.

Vous ne me tuerez pas?...
Ce soir?...

OTHELLO.

Si...

ÉLISABETH.

Demain...

OTHELLO.

Non.

ÉLISABETH.

Mardi?...

OTHELLO.

Non.

ÉLISABETH.

Mercredi...

Matin?...

OTHELLO.

Que de façons!

ÉLISABETH.

Jeudi?...

OTHELLO.

Non...

ÉLISABETH.

Vendredi?...

A midi... c'est un jour de malheur...

OTHELLO.

Tu n'as plus la parole!....

(Il se dispose à l'étouffer.)

HERNANI.

Bravo!... bravo!...

JOURDAIN, *l'arrêtant.*

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc-là? est-ce qu'on se conduit ainsi dans une maison honnête? apprenez qu'on n'a jamais étouffé de femmes chez moi....

(Elisabeth se sauve.)

OTHELLO.

Tant pis!

HERNANI.

Ce qu'il fait est beau! ce qu'il dit est beau, beau, beau, beau!... Et je m'y connais.

LA REVUE.

AIR *de Julia.*

Oui, ce tableau si grotesque et si sombre
Fait accourir des flots d'admirateurs;
Mais je crois qu'hier, dans le nombre,
Il s'est glissé des connaisseurs.
A ce drame du genre équestre,
De toutes parts on entendait
Un certain bruit de flageolet,
Quoiqu'on eût renvoyé l'orchestre.

HERNANI.

Ça ne l'empêche pas d'être beau, et il serait encore plus gentil s'il avait eu des interprètes dignes de lui. Ah! si Manlius était encore des nôtres, il aurait donné une fameuse couleur à ce moricaud-là.

OTHELLO.

Je n'ai pas besoin d'acteurs, je n'ai pas besoin d'actrices, je n'ai pas besoin de public!...

JOURDAIN.

Vous n'avez pas besoin de moi?... en ce cas, je vous souhaite le bonsoir. Et je prierai madame la Revue de me mener voir des choses plus amusantes.

OTHELLO.

Vous êtes un sot....

HERNANI.

Bavo!

JOURDAIN.

AIR : *Que de mal, de tourment.* (La Fiancée.)

Ah! quel affront mortel!
LA REVUE, *l'entraînant.*
Venez voir Guillaum' Tell...
Vous n'écouterez que la musique.
Car son auteur vraiment
Est le seul amusant
De toute l'école romantique.

ENSEMBLE.

OTHELLO, HERNANI, CHRISTINE.
Il ne sait ce qu'il dit. } (*bis.*)
Nous avons de l'esprit. }
JOURDAIN, LA REVUE.
Malgré soit l'on en rit. } (*bis.*)
Ils ont perdu l'esprit. }

(Jourdain sort avec la Revue.)

SCÈNE XII.

HERNANI, OTHELLO, CHRISTINE.

HERNANI.

Mes honorables camarades....

AIR : *Monsieur de Catinat.*

Puisque nous sommes seuls, disons modestement
Que nous avons tous trois un immense talent;
Que la France bientôt, rendant justice à tous,
Nul n'aura de l'esprit... hors nous...

CHRISTINE.

Et nous...

OTHELLO.

Et nous...

OTHELLO, *aux deux autres.*

« Voici de petits vers pour de jeunes amans,
« Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentimens. »

HERNANI, *à Othello.*

« Vos vers ont des beautés que n'ont pas tous les autres. »

OTHELLO, *à Hernani.*

Les fantômes, les djin's brillent dans tous les vôtres.

CHRISTINE, *à Othello.*

« Vous avez le tour libre et l'heureux choix des mots. »

HERNANI *à Christine.*

« On voit partout chez vous l'ithos et le pathos. »

OTHELLO.

« Aux ballades surtout vous êtes admirable. »

HERNANI.

« Moi, dans les bouts-rimés je vous trouve adorable. »

CHRISTINE.

« Est-il rien d'amoureux comme vos madrigaux! »

OTHELLO.

« Rien qui soit plus joli que vos petits rondeaux! »

CHRISTINE.

Vos vers sont bleus, gris, noirs, lilas, couleur de rose...

OTHELLO.

Et les vôtres sont beaux... beaux!... comme... de la prose...

HERNANI.

Il faut en convenir, nous sommes étonnans.

OTHELLO.

Etonnans, dites-vous?... Nous sommes surprenans!

HERNANI.

Ravissans!

CHRISTINE.

Et fort amusans...

OTHELLO.

Aussi je me suis commandé en marbre... Je veux du bien à Flatters...

CHRISTINE.

Moi, je me suis mise tout bonnement sur ma tabatière.... C'est plus en vue, et puis on est à la portée de tout le monde.

OTHELLO.

En attendant, je me contente de me porter en boutons de chemise, figure de génie imperceptible.

HERNANI.

Il n'y a que lui pour ces idées-là, il est tout invention; son dernier drame de Shakspeare est une création miraculeuse. Racine... Monsieur Racine, n'aurait jamais imaginé ces choses là....

OTHELLO.

S'il croit me faire un compliment...

CHRISTINE.

Camarades, un peu d'indulgence pour ce pauvre Racine.

HERNANI.

On en a!

CHRISTINE.

Si nous avions vécu de son temps, nous n'aurio pas fait mieux que lui....

OTHELI

Merci...

HERNANI, *à Christine.*

Toi, ta modestie te perdra. Nous vivons dans un siècle où il ne faut pas se déprécier, c'est du charlatanisme..... Quand on est supérieur, il faut avoir le courage de s'en apercevoir et la bonne foi d'en convenir... afin de l'apprendre à ceux qui ne s'en doutent pas... Je suis un grand homme. (*A Othello.*) Tu es un grand homme. (*Montrant Christine.*) Il.... c'est-à-dire, elle est un grand homme, enfin nous sommes tous des grands hommes... en déclinant.

CHRISTINE.

Allons, allons, célèbres camarades, monsieur de Voltaire avait bien quelque chose...

(Hernani et Othello remontent la scène en riant aux éclats et en frappant du pied.)

HERNANI ET OTHELLO.

Ah!.. Voltaire!...

HERNANI.

S'il n'y a pas de quoi!... (*A Othello.*) Vous êtes de mon avis, vous?

OTHELLO.

Tiens... Voltaire!... parce qu'il a fait... monsieur Brutus... et mademoiselle Zaïre?...

HERNANI.

N'a-t-il pas fait encore quelque petite chose?.... Ah! Mahomet.... Ça m'a beaucoup fait rire. Qu'est-ce que c'est donc que ces grandes réputations-là? Tiens.... (*Il souffle.*) Non, j'ai soufflé trop fort.... (*Il souffle une seconde fois.*) cherche maintenant....

OTHELLO, *qui a regardé à terre.*

AIR: *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Voltaire est sec, froid et pincé;
J'ai sans peine enfoncé Voltaire.
Racine était tout le contraire,
Et le Racine est enfoncé.

HERNANI.

Grâce à ma verve sans pareille,
A mes décors, à mes poignards,
Nous enfoncerons le Corneille...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE NAIN.

LE NAIN.

(Qui est entré pendant le couplet.)

Fin de l'air.

Le Corneille... des boulevards.

HERNANI.

Qu'est-ce que c'est que ça?

OTHELLO.

Que nous veut ce petit bonhomme, ce jeune histrion?

LE NAIN.

J'ai appris que les deux Comédies françaises étaient ici, et je viens voir s'il n'y aurait pas moyen de nous arranger pour donner des représentations ensemble...

CHRISTINE.

Saltimbanque que vous êtes!

LE NAIN.

Laissez donc..... il n'y a déjà pas tant de différence entre nous.

AIR: *Tra la la.*

Je suis nain, (*bis.*)
A votre hauteur enfin...
Je suis nain, (*bis.*)
Je puis vous donner la main.
Votre talent et mon art
Se ressemblent un peu... Car,
Parmi vous, plus d'un fameux
A fait le saut périlleux.
Je suis nain, etc.
Avec moi, pas de grands airs.
Ne faites pas tant les fiers.
Des grands hommes comme vous
Sont des géans... comme nous.
Je suis nain, etc.

OTHELLO.

Monsieur, la dignité du Théâtre-Français...

CHRISTINE.

La dignité de l'Odéon...

LE NAIN.

Qu'est-ce qu'ils chantent donc avec leur dignité?.. quand on reçoit chez soi des princesses qui assassinent leurs amans.... des maris qui étouffent leurs femmes.... des femmes qui.... leurs maris...; ne voilà-t-il pas une belle société pour avoir de la dignité?.... Quand on ne fait pas d'argent, on ne fait pas d'embarras.

HERNANI.

Par la Pâques-Dieu!.. le sauteur raisonne!

OTHELLO.

On voit bien d'où vous venez, baladin... bateleur...

LE NAIN.

Du Cirque-Olympique, où il n'est question que de vous. Tout le monde vous plaint, sur le boulevard du Temple.... Moi, je fais plus, je viens vous sauver.

OTHELLO.

Voulez-vous bien vous sauver vous-même?

LE NAIN.

Eh bien! oui, je vais me sauver....

Mais avant de partir, pour dernière ouverture,
Je vais vous dire ici votre bonne aventure...
Avant six fois huit jours vous serez aux abois;
De m'avoir dédaigné vous vous mordrez les doigts.
L'acteur dans le désert récitera son rôle.
Ce sera tous les jours congé pour le contrôle.
L'ouvreuse n'aura plus de chapeaux à garder,
Ni pour ses petits bancs plus rien à demander.
Tous les chats du quartier, pour gagner les gouttières,
Pourront tranquillement traverser les premières...
Votre orchestre endormi cessera ses accords.
L'herbe croîtra bientôt dans vos longs corridors;
Et vous aurez enfin, jouant pour les banquettes,
Pour seul public payant, le marchand de lorgnettes!..

J'ai dit, je me sauve...

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LE NAIN.

(Ils remontent la scène tous les trois; puis, reviennent sur le devant en se tenant par la main.)

ENSEMBLE.

AIR *de monsieur de Catinat.*

Nous sommes encor seuls, il faut recommencer...
Nous ne serons jamais las de nous encenser...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS; JOURDAIN, LA REVUE.

JOURDAIN.

Comment, encore ici?...

HERNANI.

Allons, on vient toujours nous déranger.

OTHELLO, *à Jourdain.*

Qu'est-ce que vous voulez?...

JOURDAIN.

Je veux être le maître chez moi, ou bien louez-moi cet appartement.... Je vous ferai un bail de trois, six, neuf,... vous aurez tout le temps de vous faire des complimens.

HERNANI.

Oh!.. Il n'y entend rien...

OTHELLO.

Il n'est pas de force.

HERNANI.

C'est un pâtissier.

OTHELLO.

Un véritable épicier.

CHRISTINE.

Camarades, laissons-le dans sa nullité.

(Ils se donnent le bras, et sortent en chantant.)

Dès que nous serons seuls, il faut recommencer;
Nous ne serons jamais las de nous encenser.

SCÈNE XVI.

JOURDAIN, LA REVUE.

JOURDAIN, *les suivant.*

Allez vous casser l'encensoir sur le nez!.. (*A la Revue.*) quant à nous, si nous allions voir l'ouverture des Momies, ou le nouveau tableau du Diorama.... On dit que les éloges pleuvent sur lui de tous côtés...

SCENE XVII.

LES MÊMES, UN POMPIER, *en uniforme incombustible*, UN MARINIER, *chaussé avec d'énormes semèles de liège.*

LA REVUE.

En parlant de l'eau, voilà l'homme qui marche dessus.... Il est accompagné d'un pompier, qui a trouvé un remède contre la brûlure.

LE MARINIER.

AIR *de Fernand Cortez.*

A l'eau! (*ter.*)
Sur l'eau je surnage
Et voyage.
A l'eau, grâce à mon art,
Je vais comme un canard.

LE POMPIER.

Au feu! (*ter.*)
De plaisir mon âme
S'enflamme.
Au feu! (*ter.*)
Pour moi ce n'est qu'un jeu.

LE MARINIER.

Moi, je marche sur l'eau,
Je suis un nouveau
Phénomène.

LE POMPIER.

Et moi je me promène

Dans l' feu comm' le poisson dans l'eau.
Salamandre...

LE MARINIER.

Rat d'eau...
Imperméable,

LE POMPIER.

Inaccessible,
J' suis l'homme incombustible.

LE MARINIER.

Etmoi je suis l'homme bateau.

ENSEMBLE.

Au feu!
A l'eau, etc.

JOURDAIN.

Au feu! à l'eau! à l'eau!.. me voilà entre deux feux.

LE POMPIER.

Mon devoir est de l'éteindre. Vous me voyez en habit de combat.... le nouvel uniforme que nous mettrons bientôt.

LA REVUE.

Grâce à l'heureuse découverte de M. Aldini...

AIR *nouveau de Charles Plantade.*

Aux protecteurs de nos foyers
Enfin a pensé le Génie.
A l'avenir, voilà donc les pompiers
Assurés contre l'incendie.
Quand chacun d'eux nous prête ses secours
Contre un danger qu'il brave et qu'il oublie,
C'était à nous de veiller sur les jours
De ceux qui nous sauvent la vie.

JOURDAIN, *au marinier.*

Et vous?

LE MARINIER.

Moi, artiste aquatique, je circule sur les flots, je flane sur les ondes, à pied, à cheval, en tilbury, en char à bancs, et j'ai même l'intention d'établir de petits *Omnibus* nautiques, des petites *Dames blanchès* à nageoires... Ce qui fera naturellement tomber dans l'eau le pont des Arts et celui de l'Archevêché.

JOURDAIN.

Et vous passez comme ça la rivière?

LE MARINIER, *montrant ses semelles de liège.*

De mon pied léger. (*Il chante*) *Les canards l'ont bien passée.... tire lire, lire...* Et Marino Faliéro aussi, puisque le voilà à l'Odéon.

JOURDAIN.

Votre invention sera bien commode pour les piétons qui veulent aller en Angleterre.

AIR : *Vaudeville de l'Anonyme.*

Par ce moyen, sans paquebot ni planche
Chaque badaud pourra donc, dès demain,
Gaîment passer le détroit de la Manche,
Le parapluie ou la canne à la main.

LE MARINIER.

Ce procédé donne encor plus de marge,
Et désormais, sans apprendre à nager,
Nos fantassins sur mer, au pas de charge,
Pourront marcher contre le Dey d'Alger.

JOURDAIN, *à la Revue.*

Avec tout cela, nous n'allons pas voir les momies....

LA REVUE.

Vous ne pouvez sortir, je vous annonce encore une visite.... M. Martin et compagnie.

JOURDAIN.

Monsieur Martin du Jardin des Plantes?

LA REVUE.

Non, vu qu'il est mort... mais quelque chose d'approchant.... Monsieur Martin, directeur de la Ménagerie du boulevard Bonne-Nouvelle.

JOURDAIN.

Ah! oui, la nouvelle troupe qui vient de s'établir en concurrence avec celle du Gymnase.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, M. MARTIN.

M. MARTIN, *en entrant.*

AIR : *Ça viendra.* (Les Poletais.)

Me voilà. (*ter.*)
Venez, je vous prie,
A ma ménag'rie.
Me voilà. (*ter.*)
Mes bêtes et moi nous somm's toujours là...

Venez voir mes jacquots,
Mes petits jokos,
Mes deux léopards,
Doux comm' des lézards,
Mon tigre, jaloux
De vous plaire à tous.
Ah! ce sont de vrais toutous...
Venez voir mon lama,
Qui long-temps charma
Jusqu'au grand Lama...
Mon grand
Pélican
Qui se fend

Le flanc,
Comme nos budgets,
Pour nourrir tous ses sujets.
Me voilà, etc.

Je vous demande pardon si je me présente en négligé..... je viens de travailler avec mes animaux...

JOURDAIN.

Ma femme les aime beaucoup..... mais nous sommes logés trop petitement pour nous donner un lion ou un zangarou.

M. MARTIN.

Monsieur, je ne vends pas mes bêtes.... je les montre, moyennant un franc, un franc cinquante.... deux francs, et la chaleur du poêle, indistinctement pour toutes les places... Tous les soirs, à sept heures et demie, exercices et repas des animaux; nouvel Androclès, je pénètre dans leurs cages, pour leur donner leur nourriture... Et ils me mangent... de caresses.

LA REVUE.

Vous m'avez fait frémir.... si la hyène allait se tromper un beau jour, et vous croquer... involontairement.

M. MARTIN.

Bah! je l'ai déjà été.

JOURDAIN.

Croqué?

M. MARTIN.

Oui.

JOURDAIN.

Par vos aimables pensionnaires?

M. MARTIN.

Non, par un lithographe. (*Déroulant une lithographie.*) Me voici représenté dans le moment où j'ai privé le roi des animaux, au point de m'étendre sur sa crinière, ni plus ni moins comme sur les coussins d'un canapé, sopha ou divan.

JOURDAIN.

Je n'en reviens pas... Mais comment avez-vous fait pour dresser ces messieurs et ces dames? c'est sans doute d'après la méthode Jacotot?...

M. MARTIN.

Non, j'ai une autre méthode avec mes sociétaires.

AIR: *Ah! c'était bien la peine.*

J'ai pour eux des égards,
Surtout des cotelettes.

Quoique acteurs des boul'vards,
Ils ont de bonnes parts.
Car, ainsi que l'a dit un d' nos jeunes poètes,
C'est avec des dîners qu'on gouverne... les bêtes!

JOURDAIN.

Ah! ça, est-ce que vous ne craignez pas les coups de pattes des journalistes?

M. MARTIN.

Nous sommes bien gens à le leur rendre... D'ailleurs, nous leur envoyons des billets; et, pour les plus méchans, nous avons des loges.

JOURDAIN.

Ma foi, vous piquez ma curiosité; et vous seriez bien gentil si vous vouliez faire entrer quelques-uns de ces intéressans étrangers.

M. MARTIN.

Il ne sortent guères de chez eux, surtout par le temps qu'il fait.... le pavé est si glissant.... mais ils reçoivent tous les jours la bonne compagnie... En attendant, je vais vous faire voir une ménagerie d'un autre genre.

JOURDAIN.

Quoi donc?

M. MARTIN.

Des personnes naturelles avec des têtes d'animaux, comme vous et moi.

LA REVUE.

Ah! oui! les Métamorphoses du jour.

M. MARTIN.

Idée fort originale... imitée des Fables de La Fontaine.... (*Ritournelle de l'air suivant.*) Tenez, les entendez-vous?

CHOEUR, dans la coulisse.

AIR *de Mathilde de Shabran.*

Avec nos têtes d'animaux
Nous ne somm's pas si bêtes.
Avec nos têtes d'animaux
Nous nous moquons des sots.

JOURDAIN.

Parmi ces bêtes-là je puis
Reconnaître
Peut-être
Quelques uns de mes bons amis,
Ou des parens chéris.

REPRISE EN CHOEUR.

(Tout le monde sort.)

(Le théâtre change, et représente un jardin au fond duquel une tente.)

SCÈNE XIX.

LA REVUE, M. MARTIN, JOURDAIN.

M. MARTIN.

Attention, je vais vous expliquer ça comme aux Ombres chinoises.

(Il fait nuit. Le fond du théâtre s'ouvre et l'on aperçoit successivement douze tableaux représentant les métamorphoses du jour de Granville.)

M. MARTIN, *annonçant.*

LE COMBAT DE COQS.

(L'orchestre joue l'air : *A coups d' pieds à coups d' poings.*)

LE MARIAGE DE RAISON.

(L'orchestre joue l'air : *l'Hymen est un lien charmant.*)

LA LEÇON DE DANSE.

(L'orchestre joue : *Mesdemoiselles voulez-vous danser.*)

LE CONCERT D'AMATEURS.

(Charivari à l'orchestre.)

AIR *nouveau de Doche.*

C'est ressemblant,
C'est frappant,
C'est vraiment
La nature
En peinture...
C'est ressemblant,
C'est frappant,
C'est vivant,
Et c'est fort amusant.

Jugez
Tous ces geais,
Vrais plagiaires de volumes,
Et parés de plumes,
Qu'on les voit volant
Au talent.

Plus loin se traînant,
C'est un reptile
Versatile,
Rampant
Près d'un paon,
A l'air protecteur et pimpant.

Voi,
Ce beau convoi
Mène à sa dernière demeure
La veuve d'un rat.,

Qu'en sanglottant suit un gros chat.
Avec son mouchoir.
Il faut le voir...
Un chat qui pleure
La mort des souris,
Voilà l'héritier de Paris:
C'est ressemblant, etc.

Voyez ce gros ours
Qui dit : Je n'y suis pour personne ;
Mais laissez toujours
Entrer la truffe et les amours.
Tout vient le gêner :
Et quand chez lui le malheur sonne,
C'est l'importuner,
Il n'est chez lui que pour dîner.

Ce lièvre peureux,
Frappé d'une terreur panique,
C'est un amoureux
Surpris au moment d'être heureux.
Ce cerf reconnaît
Ce perroquet,
Son fils unique...
La nourrice est là,
Disant : Ah! c'est tout son papa!..
C'est ressemblant, etc.

Plus d'un fin renard,
Trompant un pauvre gobe-mouche,
D'un ton goguenard,
Dit, en le volant à l'écart :
De gros
Numéros
Indiqueront tous les Cartouche ;
Les voleurs auront
Une plaque qu'ils porteront...

Angoras
Et rats,
Se souhaitant la bonne année,
Là sont réunis
Tout comme des paires d'amis
Avant le retour
De cette hypocrite journée,
En ville, à la tour,
On en fait autant chaque jour...
C'est ressemblant, etc.

JOURDAIN.

C'est délicieux!.. et je vais de ce pas acheter la collection.

REPRISE EN CHOEUR.

C'est ressemblant, etc...

(Ils sortent tous les trois.)

SCENE XX.

(Le jour revient. Le théâtre change, et l'on aperçoit sur un rideau de fond la voiture à soixante-deux places, la voiture cuisinière, etc. *Tous les personnages* reparaissent. Le *comte Ordy* et son page *isolé*, cochers, bourgeois, bourgeoises. On entend un grand bruit de fanfares au dehors.)

PREMIER COCHER, *entrant.*

Voilà la voiture à 62 places, pour Orléans!...

M. MARTIN.

A 6 et 4 sols pour les grandes fortunes.... et à 2 sols pour les personnes qui n'ont pas le moyen d'aller en voiture.

DEUXIÈME COCHER.

Voici la voiture à 150 places, pour Marseille!

LA REVUE.

Où chaque voyageur aura son coin.

TROISIÈME COCHER.

La voiture à 300 places pour Saint-Pétersbourg, en passant par Bondy!...

JOURDAIN.

Mafoi, j'ai bien envie de profiter de la voiture de Saint-Pétersbourg pour retourner à Pantin... Cocher, avez-vous encore une place?

TROISIÈME COCHER.

Monsieur, il y a encore le numéro *un*...

JOURDAIN.

Je le retiens!

LA REVUE.

Quoi! la Capitale n'a dans ce moment rien qui puisse vous arrêter?

JOURDAIN.

A vous parler franchement, je crois que non, et je m'en vais encore passer à la campagne un mois ou deux, pour donner aux gens d'esprit le temps de se retourner... et aux hommes de génie les moyens de se procurer un peu d'imagination.

AIR *nouveau de Charles Plantade.* (La Grisette*.)

Attendons encore,
Car nous n'avons rien
De bien;
Mais il peut éclore
Quequ' chose de bien.
LE MARINIER.
La statu' d'Corneille
Va donc se dresser.

* Chez Heu, rue Feydeau.

Quant à la merveille
Qui doit renverser.
Attendons encore, etc.

JOURDAIN.

Malgré les lampistes,
Le gaz a r'paru
Chez tout's nos modistes.
Quant à leur vertu,
Attendons encore, etc.

CHRISTINE.

La nouvell' gal'rie
Du Palais-Royal
Est déjà finie;
Pour l'arc triomphal...
Attendons encore, etc.

LE NAIN.

Nos longu's barb's f'raient rire
Mêm' François premier;
Et l'on entend dire
Au pauvr' perruquier:
Attendons encore, etc.

HERNANI.

L'homm' qui se promène
N'a plus guèr' d'Elbeuf,
Pour que c' Diogène
Ait un habit neuf...
Attendons encore, etc.

M. MARTIN.

Au bois de Vincennes,
D'puis qu' la truffe y prend,
Ventrus, par centaines,
Disent en flairant:
Attendons encore, etc.

LA REVUE *au public*.

Avec indulgence
Traitez-nous... enfin,
Prenez patience
Avec ce refrain...
Attendez encore,
Car nous n'avons rien
De rien;
Mais il peut éclore
Quequ' chose de bien.

(Tous les personnages reprennent le refrein en chœur à la fin de chaque couplet.)

FIN.